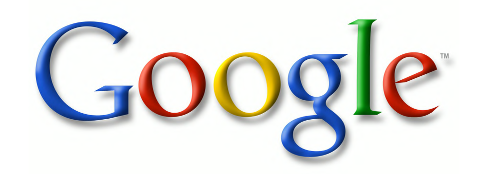
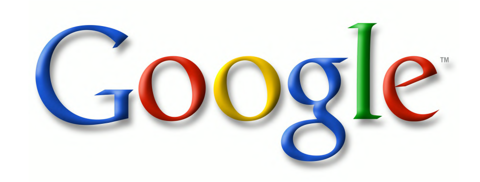
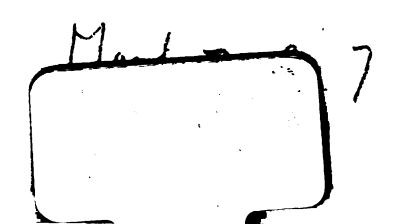









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



J R Kidd.

June 23d 18[illegible]

[illegible]

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN

GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE,

AVANT

L'ERE VULGAIRE.

EN TROIS VOLUMES.

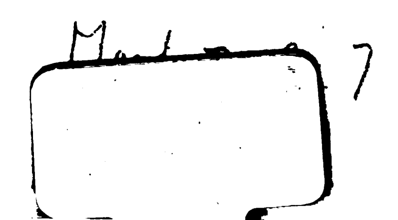
TOME III.

À LONDRES:

CHEZ CHARLES-DILLY, DANS LE POULTRY.

MDCCXCVI.





J R Keith
June 23.d 1805

M. Montgomery. August 13, 1

périeur dans d'autres genres: il pourroit défier tous les Athéniens de s'enivrer aussi souvent que lui, & tous les Rois de la terre de le rassasier de biens. Comme il est très facile dans le commerce, il se vendra, même pour quelques années, à qui voudra l'acheter. Il disoit à quelqu'un que, lorsqu'il constituera une dot à sa fille, ce sera aux dépens des puissances étrangères.

Philocrate est moins éloquent, aussi voluptueux, & beaucoup plus intempérant. A table tout disparoit devant lui. Il semble s'y multiplier; & c'est ce qui fait dire au poëte Eubulus, dans une de ses pièces: Nous avons deux convives invincibles, Philocrate & Philocrate. C'est encore un de ces hommes sur le front desquels on croit lire, comme sur la porte d'une maison, ces mots tracés en gros caractères: *A louer, à vendre*.

Il n'en est pas de même de Démosthène. Il montre un zèle ardent pour la patrie. Il a besoin de ces dehors pour supplanter ses rivaux, & gagner la confiance du peuple. Il nous trahira peut-être, quand il ne pourra plus empêcher les autres de nous trahir.

Son éducation fut négligée: il ne connut point ces arts agréables qui pouvoient corriger les disgraces dont il étoit abondamment pourvu. Je voudrois pouvoir vous le peindre tel qu'il parut les premières fois à la tribune. Figurez-vous un homme, l'air austère & chagrin, se grattant la tête, remuant les épaules, la voix aigre & foible, la respiration entrecoupée, des tons à déchirer les oreilles, une prononciation barbare, un style plus barbare encore, des périodes intarissables, interminables, hérissées en outre de tous les argumens de l'école. Il nous excéda, nous le lui rendîmes: il fut sifflé, hué, obligé de se cacher pendant quelque temps. Mais il usa de son infortune en homme supérieur. Des efforts inouis ont fait disparoître une partie de ses défauts; & chaque jour ajoute un nouveau rayon à sa gloire, Elle lui coûte cher; il faut qu'il médite long-temps un sujet, & qu'il retourne son esprit de toutes les manières, pour le forcer à produire.

Ses ennemis prétendent que ses ouvrages sentent la lampe. Les gens de goût trouvent quelque chose d'ignoble dans son action; ils lui reprochent des expressions dures & des métaphores bizarres. Pour moi je le trouve aussi mauvais plaisant, que ridiculement jaloux de sa parure: la femme la plus délicate n'a pas de plus beau linge; & cette recherche fait un contraste singulier avec l'âpreté de son caractère.

Je ne répondrois pas de sa probité. Dans un procès, il écrivit pour les deux parties. Je citois ce fait à un de ses amis

amis, homme de beaucoup d'esprit; il me dit en riant: Il étoit bien jeune alors.

Ses moeurs, sans être pures, ne sont pas indécentes. On dit, à la vérité, qu'il voit des courtisanes, qu'il s'habille quelquefois comme elles, & que, dans sa jeunesse, un seul rendez-vous lui coûta tout ce que ses plaidoyers lui avoient valu pendant une année entière. Tout cela n'est rien. On ajoute qu'il vendit une fois sa femme au jeune Cnosion; ceci est plus sérieux; mais ce sont des affaires domestiques dont je ne veux pas me mêler.

Pendant les dernières fêtes de Bacchus, en qualité de Chorège de sa tribu, il étoit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui disputoient le prix de la danse. Au milieu de la cérémonie, Midias, homme riche & couvert de ridicules, lui en donna un des plus vigoureux, en lui appliquant un soufflet en présence d'un nombre infini de spectateurs. Démosthène porta sa plainte au tribunal; l'affaire s'est terminée à la satisfaction de l'un & de l'autre. Midias a donné de l'argent; Démosthène en a reçu. On sait à présent qu'il n'en coûte que 3000 drachmes *, pour insulter la joue d'un Chorège.

Peu de temps après, il accusa un de ses cousins de l'avoir blessé dangereusement; il montroit une incision à la tête, qu'on le soupçonnoit s'être faite lui-même. Comme il vouloit avoir des dommages et intérêts, on disoit que la tête de Démosthène étoit d'un excellent rapport.

On peut rire de son amour-propre; on n'en est pas choqué, il est trop à découvert. J'étois l'autre jour avec lui dans la rue; une porteuse d'eau qui l'apperçut le montroit du doigt à une autre femme: „ Tiens, regarde, voilà Démosthène. „ Je fis semblant de ne pas l'entendre, mais il me la fit remarquer.

Eschine s'accoutuma dès sa jeunesse à parler en public. Sa mère l'avoit mis de bonne heure dans le monde; il alloit avec elle dans les maisons initier les gens de la lie du peuple aux mystères de Bacchus; il paroissoit dans les rues à la tête d'un choeur de Bacchants couronnés de fenouil & de branches de peuplier, & faisoit avec eux, mais avec une grace infinie, toutes les extravagances de leur culte bizarre. Il chantoit, dansoit, hurloit, serrant dans ses mains des serpens qu'il agitoit au dessus de sa tête. La populace le combloit de bénédictions, & les vieilles femmes lui donnoient de petits gâteaux.

Ce succès excita son ambition: il s'enrôla dans une troupe de comédiens, mais seulement pour les troisièmes rôles. Malgré la beauté de sa voix, le public lui déclara une guerre

* 2700 livres.

éternelle. Il quitta sa profession, fut greffier dans un tribunal subalterne, ensuite ministre d'état.

Sa conduite a depuis toujours été régulière & décente. Il apporte dans la société, de l'esprit, du goût, de la politesse, la connoissance des égards. Son éloquence est distinguée par l'heureux choix des mots, par l'abondance & la clarté des idées, par une grande facilité, qu'il doit moins à l'art qu'à la nature. Il ne manque pas de vigueur, quoiqu'il n'en ait pas autant que Démosthène. D'abord il éblouit, ensuite il entraîne; c'est du moins ce que j'entends dire à gens qui s'y connoissent. Il a la foiblesse de rougir de son premier état, & la mal-adresse de le rappeler aux autres. Lorsqu'il se promène dans la place publique, à pas comptés, la robe traînante, la tête levée, & boursoufflant ses joues, on entend de tous côtés: N'est-ce pas là ce petit greffier d'un petit tribunal; ce fils de Tromès le maître d'école, & de Glaucothée, qu'on nommoit auparavant le Lutin? N'est-ce pas lui qui frottoit les bancs de l'école, quand nous étions en classe, & qui, pendant les bacchanales, crioit de toutes ses forces dans les rues: EVOE, SABOE *?

On s'apperçoit aisément de la jalousie qui règne entre Démosthène & lui. Ils ont dû s'en appercevoir les premiers; car ceux qui ont les mêmes prétentions se devinent d'un coup-d'œil. Je ne sais pas si Eschine se laisseroit corrompre; mais on est bien foible quand on est si aimable.

Je dois ajouter qu'il est très brave homme. Il s'est distingué dans plusieurs combats, & Phocion a rendu témoignage à sa valeur.

Personne n'a autant de ridicules que ce dernier; c'est de Phocion que je parle. Il n'a jamais su qu'il vivoit dans ce siècle & dans cette ville. Il est pauvre, & n'en est pas humilié; il fait le bien, & ne s'en vante point; il donne des conseils, quoique très persuadé qu'ils ne seront pas suivis. Il a des talens sans ambition, & sert l'état sans intérêt. A la tête de l'armée, il se contente de rétablir la discipline, & de battre l'ennemi; à la tribune, il n'est ni ébranlé par les cris de la multitude, ni flatté de ses applaudissemens. Dans une de ses harangues, il proposoit un plan de campagne; une voix l'interrompit & l'accabla d'injures. Phocion se tut, & quand l'autre eut achevé, il reprit froidement: „ Je vous ai parlé „ de la cavalerie & de l'infanterie, il me reste à vous parler, „ &c. &c. „ Une autre fois, il s'entendit applaudir. J'étois par hasard auprès de lui; il se tourna & me dit: „ Est-ce „ qu'il m'est échappé quelque sottise? „

* Expressions barbares pour invoquer Bacchus.

Nous

Nous rions de ses saillies; mais nous avons trouvé un secret admirable pour nous venger de ses mépris. C'est le seul général qui nous reste, & nous ne l'employons presque jamais; c'est le plus intègre & peut-être le plus éclairé de nos orateurs, & nous l'écoutons encore moins. Il est vrai que nous ne lui ôterons pas ses principes; mais, par les dieux! il ne nous ôtera pas les nôtres; & certes il ne sera pas dit qu'avec ce cortège de vertus surannées, & ces rapsodies de mœurs antiques, Phocion sera assez fort pour corriger la plus aimable nation de l'univers.

Voyez ce Charès, qui, par ses exemples, apprend à nos jeunes gens à faire profession ouverte de corruption: c'est le plus fripon & le plus mal-adroit de nos généraux; mais c'est le plus accrédité. Il s'est mis sous la protection de Démosthène & de quelques autres orateurs. Il donne des fêtes au peuple. Est-il question d'équiper une flotte? c'est Charès qui la commande & qui en dispose à son gré. On lui ordonne d'aller d'un côté, il va d'un autre. Au lieu de garantir nos possessions, il se joint aux corsaires, & de concert avec eux, il rançonne les îles, & s'empare de tous les bâtimens qu'il trouve: en peu d'années, il nous a perdu plus de 100 vaisseaux, il a consumé 1500 talens * dans des expéditions inutiles à l'état, mais fort lucratives pour lui & pour ses principaux officiers Quelquefois il ne daigne pas nous donner de ses nouvelles: mais nous en avons malgré lui; & dernièrement nous fîmes partir un bâtiment léger, avec ordre de courir les mers, & de s'informer de ce qu'étoient devenus la flotte & le général.

LETTRE DE NICÉTAS.

Les Phocéens, épuisés par une guerre qui dure depuis près de 10 ans, ont imploré notre secours. Ils consentent de nous livrer Thronium, Nicée, Alpénus, places fortes & situées à l'entrée du détroit des Thermopyles. Proxène, qui commande notre flotte aux environs, s'est avancé pour les recevoir de leurs mains. Il y mettra des garnisons, & Philippe doit renoncer désormais au projet de forcer le défilé.

Nous avons résolu en même temps d'équiper une autre flotte de 50 vaisseaux. L'élite de notre jeunesse est prête à marcher; nous avons enrôlé tous ceux qui n'ont pas passé leur 30e. année; & nous apprenons qu'Archidamus, Roi de Lacédémone, vient d'offrir aux Phocéens toutes les forces de sa république. La guerre est inévitable, & la perte de Philippe ne l'est pas moins.

* Huit millions cent mille livres.

LETTRE D'APOLLODORE.

Nos plus aimables Athéniennes sont jaloufes des éloges que vous donnez à l'époufe & à la fœur d'Arfame; nos plus habiles politiques conviennent que nous aurions befoin d'un génie tel que le fien, pour l'oppofer à celui de Philippe: tout retentiffoit ici du bruit des armes; un mot de ce prince les a fait tomber de nos mains.

Pendant le fiège d'Olynthe, il avoit, à ce qu'on dit, témoigné plus d'une fois le défir de vivre en bonne intelligence avec nous. A cette nouvelle, que le peuple reçut avec tranfport, il fut réfolu d'entamer une négociation que divers obftacles fufpendirent. Il prit Olynthe, & nous ne refpirâmes que la guerre. Bientôt après, deux de nos acteurs, Ariftodème & Néoptolème, que le Roi traite avec beaucoup de bonté, nous affurèrent à leur retour, qu'il perfiftoit dans fes premières difpofitions, & nous ne refpirons que la paix.

Nous venons d'envoyer en Macédoine dix députés, tous diftingués par leurs talens, Ctéfiphon, Ariftodème, Iatrocle, Cimon & Nauficlès, qui fe font affocié Dercyllus, Phrynon, Philocrate, Efchine & Démofthène; il faut y joindre Aglaocréon de Ténédos, qui fe charge des intérêts de nos alliés. Ils doivent convenir avec Philippe des principaux articles de la paix, & l'engager à nous envoyer des plénipotentiaires pour la terminer ici.

Je ne connois plus rien à notre conduite. Ce prince laiffe échapper quelques proteftations d'amitié, vagues & peut-être infidieufes; auffitôt, fans écouter les gens fages qui fe défient de fes intentions, fans attendre le retour des députés envoyés aux peuples de la Grèce, pour les réunir contre l'ennemi commun, nous interrompons nos préparatifs, & nous faifons des avances dont il abufera, s'il les accepte; qui nous aviliront, s'il les refufe. Il faut, pour obtenir fa bienveillance, que nos députés aient le bonheur de lui plaire. L'acteur Ariftodème avoit pris des engagemens avec quelques villes qui devoient donner des fpectacles; on va chez elles de la part du Sénat, les prier à mains jointes de ne pas condamner Ariftodème à l'amende, parce que la république a befoin de lui en Macédoine. Et c'eft Démofthène qui eft l'auteur de ce décret, lui qui, dans fes harangues, traitoit ce prince avec tant de hauteur & de mépris.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Nos ambaffadeurs ont fait une diligence incroyable: les voilà de retour. Ils paroiffent agir de concert; mais Démofthène

mosthène n'est pas content de ses collègues, qui de leur côté se plaignent de lui. Je vais vous raconter quelques anecdotes sur leur voyage ; je les appris hier dans un souper où se trouvèrent les principaux d'entre eux, Ctésiphon, Eschine, Aristodème & Philocrate.

Il faut vous dire d'abord que, pendant tout le voyage, ils eurent infiniment à souffrir de la vanité de Démosthène ; mais ils prenoient patience. On supporte si aisément dans la société les gens insupportables ! Ce qui les inquiétoit le plus, c'étoit le génie & l'ascendant de Philippe. Ils sentoient bien qu'ils n'étoient pas aussi forts que lui en politique. Tous les jours ils se distribuoient les rôles. On disposa les attaques. Il fut réglé que les plus âgés monteroient les premiers à l'assaut ; Démosthène, comme le plus jeune, devoit s'y présenter le dernier. Il leur promettoit d'ouvrir les sources intarissables de son éloquence. Ne craignez point Philippe, ajoutoit-il ; je lui *coudrai* si bien la bouche, qu'il sera forcé de nous rendre Amphipolis.

Quand ils furent à l'audience du prince, Ctésiphon & les autres s'exprimèrent en peu de mots ; Eschine, éloquemment & longuement ; Démosthène...vous l'allez voir. Il se leva, mourant de peur. Ce n'étoit point ici la tribune d'Athènes, ni cette multitude d'ouvriers qui composent nos assemblées. Philippe étoit environné de ses courtisans, la plupart gens d'esprit : on y voyoit, entre autres, Python de Byzance, qui se pique de bien écrire, & Léosthène, que nous avons banni, & qui, dit-on, est un des plus grands orateurs de la Grèce. Tous avoient entendu parler des magnifiques promesses de Démosthène ; tous en attendoient l'effet avec une attention qui acheva de le déconcerter. Il bégaie, en tremblant, un exorde obscur ; il s'en apperçoit, se trouble, s'égare & se tait. Le Roi cherchoit vainement à l'encourager ; il ne se releva que pour retomber plus vîte. Quand on eut joui pendant quelques momens de son silence, le héraut fit retirer nos députés.

Démosthène auroit dû rire le premier de cet accident ; il n'en fit rien, & s'en prit à Eschine. Il lui reprochoit avec amertume d'avoir parlé au Roi avec trop de liberté, & d'attirer à la république une guerre qu'elle n'est pas en état de soutenir. Eschine alloit se justifier, lorsqu'on les fit rentrer. Quand ils furent assis, Philippe discuta par ordre leurs prétentions, répondit à leurs plaintes, s'arrêta sur-tout au discours d'Eschine, & lui adressa plusieurs fois la parole ; ensuite prenant un ton de douceur & de bonté, il témoigna le désir le plus sincère de conclure la paix.

Pendant

Pendant tout ce temps, Démosthène, avec l'inquiétude d'un courtisan menacé de sa disgrace, s'agitoit, pour attirer l'attention du prince ; mais, il n'obtint pas un seul mot, pas même un regard.

Il sortit de la conférence avec un dépit qui produisit les scènes les plus extravagantes. Il étoit comme un enfant, gâté par les caresses de ses parens, & tout-à-coup humilié par les succès de ses collègues. L'orage dura plusieurs jours. Il s'apperçut enfin que l'humeur ne réussit jamais. Il voulut se rapprocher des autres députés. Ils étoient alors en chemin pour revenir. Il les prenoit séparement, leur promettoit sa protection auprès du peuple. Il disoit à l'un : Je rétablirai votre fortune ; à l'autre : Je vous ferai commander l'armée. Il jouoit tout son jeu à l'égard d'Eschine, & soulageoit sa jalousie en exagérant le mérite de son rival. Ses louanges devoient être bien outrées ; Eschine prétend qu'il en étoit importuné.

Un soir, dans je ne sais quelle ville de Thessalie, le voilà qui plaisante, pour la première fois, de son aventure ; il ajoute que sous le ciel, personne ne possède comme Philippe le talent de la parole. Ce qui m'a le plus étonné, répond Eschine, est cette exactitude avec laquelle il a récapitulé tous nos discours ; & moi, reprend Ctésiphon, quoique je sois bien vieux, je n'ai jamais vu un homme si aimable & si gai. Démosthène battoit des mains, applaudissoit. Fort bien, disoitil ; mais vous n'oseriez pas vous en expliquer de même en présence du peuple ; & pourquoi pas, répondirent les autres ? il en douta, ils insistèrent ; il exigea leur parole, ils la donnèrent.

On ne sait pas l'usage qu'il en veut faire ; nous le verrons à la première assemblée. Toute notre société compte y assister ; car il nous doit revenir de tout ceci quelque scène ridicule. Si Démosthène réservoit ses folies pour la Macédoine, je ne le lui pardonnerois de la vie.

Ce qui m'allarme, c'est qu'il s'est bien conduit à l'assemblée du Sénat. La lettre de Philippe ayant été remise à la compagnie, Démostène a félicité la république d'avoir confié ses intérêts à des députés aussi recommandables pour leur éloquence que pour leur probité : il a proposé de leur décerner une couronne d'olivier, & de les inviter le lendemain à souper au Pritanée. Le Sénatus-consulte est conforme à ses conclusions.

Je ne cacheterai ma lettre, qu'après l'assemblée générale.

J'en sors à l'instant : Démosthène a fait des merveilles. Les députés venoient de rapporter, chacun à leur tour, différentes circonstances de l'ambassade. Eschine avoit dit un

mot

mot de l'éloquence de Philippe, & de son heureuse mémoire; Ctésiphon, de la beauté de sa figure, des agrémens de son esprit, & de sa gaieté quand il a le verre à la main. Ils avoient eu des applaudissemens. Démosthène est monté à la tribune, le maintien plus imposant qu'à l'ordinaire. Après s'être long-temps gratté le front, car il commence toujours par là: " J'admire, a-t-il dit; & ceux qui parlent, & ceux „ qui écoutent. Comment peut-on s'entretenir de pareilles „ minuties dans une affaire si importante? Je vais de mon „ côté vous rendre compte de l'ambassade. Qu'on lise le dé- „ cret du peuple qui nous a fait partir, & la lettre que le Roi „ nous a remise. „ Cette lecture achevée: Voilà nos in- „ structions, a-t-il dit; nous les avons remplies. Voilà ce „ qu'a répondu Philippe; il ne reste plus qu'a délibérer."

Ces mots ont excité une espèce de murmure dans l'assemblée. Quelle précision, quelle adresse! disoient les uns. Quelle envie, quelle méchanceté! disoient les autres. Pour moi, je riois de la contenance embarrassée de Ctésiphon & d'Eschine. Sans leur donner le temps de respirer, il a repris: „ On vous a parlé de l'éloquence & de la mémoire de Phi- „ lippe; tout autre, revêtu du même pouvoir, obtiendroit „ les mêmes éloges. On a relevé ses autres qualités; mais „ il n'est pas plus beau que l'acteur Aristodème, & ne boit „ pas mieux que Philocrate. Eschine vous a dit qu'il m'avoit „ réservé, du moins en partie, la discussion de nos droits sur „ Amphipolis; mais cet orateur ne laissera jamais, ni à vous, „ ni à moi, la liberté de parler. Au surplus, ce ne sont là „ que des misères. Je vais proposer un décret. Le héraut „ de Philippe est arrivé, ses ambassadeurs le suivront de près. „ Je demande qu'il soit permis de traiter avec eux, et que les „ Prytanes convoquent une assemblée qui se tiendra deux „ jours de suite, & dans laquelle on délibérera sur la paix & „ sur l'alliance. Je demande encore qu'on donne des éloges „ aux députés, s'ils le méritent, & qu'on les invite pour de- „ main à souper au Prytanée. „ Ce décret a passé presque tout d'une voix, & l'orateur a repris sa supériorité.

Je fais grand cas de Démosthène; mais ce n'est pas assez d'avoir des talens, il ne faut pas être ridicule. Il subsiste, entre les hommes célèbres & notre société, une convention tacite: nous leur payons notre estime; ils doivent nous payer leurs sottises.

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vous envoie le journal de ce qui s'est passé dans nos assemblées, jusqu'à la conclusion de la paix.

Le

*Le 8 d'élaphébolion, jour de la fête d'Esculape**. Les Prytanes se sont assemblés ; & conformément au décret du peuple, ils ont indiqué deux assemblées générales, pour délibérer sur la paix. Elles se tiendront le 18 & le 19.

Le 12, premier jour des fêtes de Bacchus†. Antipater, Parménion, Euryloque sont arrivés. Ils viennent de la part de Philippe, pour conclure le traité, & recevoir le serment qui en doit garantir l'exécution.

Antipater est, après Philippe, le plus habile politique de la Grèce ; actif, infatigable, il étend ses soins sur presque toutes les parties de l'administration. Le Roi dit souvent : „ Nous pouvons nous livrer au repos ou aux plaisirs ; Antipater veille pour nous. „

Parménion, chéri du souverain, plus encore des soldats, s'est déjà signalé par un grand nombre d'exploits : il seroit le le premier général de la Grèce, si Philippe n'existoit pas. On peut juger par les talens de ces deux députés, du mérite d'Euryloque leur associé.

Le 15 d'élaphébolion ‡ .Les ambassadeurs de Philippe assistent régulièrement aux spectacles que nous donnons dans ces fêtes. Démosthène leur avoit fait décerner par le Sénat une place distinguée. Il a soin qu'on leur apporte des coussins & des tapis de pourpre. Dès le point du jour, il les conduit lui-même au théatre ; il les loge chez lui. Bien des gens murmurent de ces attentions, qu'ils regardent comme des bassesses. Ils prétendent que n'ayant pu gagner en Macédoine la bienveillance de Philippe, il veut aujourd'hui lui montrer qu'il en étoit digne.

Le 18 d'élaphébolion§. Le peuple s'est assemblé. Avant de vous faire part de la délibération, je dois vous en rappeler les principaux objets.

La possession d'Amphipolis est la première source de nos différends avec Philippe. Cette ville nous appartient ; il s'en est emparé ; nous demandons qu'il nous la restitue.

Il a déclaré la guerre à quelques uns de nos alliés ; il seroit honteux & dangereux pour nous de les abandonner. De ce nombre sont les villes de la Chersonèse de Thrace, & celles de la Phocide, Le roi Cotys nous avoit enlevé les premières. Cersoblepte son fils nous les a rendues depuis quelques mois ; mais nous n'en avons pas encore pris possession. Il est de notre intérêt de les conserver, parce qu'elles assurent notre navigation dans l'Hellespont, & notre commerce dans le Pont-

* Le 8 de ce mois répondoit, pour l'année dont il s'agit, au 8 mars 346 avant J. C. † Le 12 de mars, même année. ‡ Le 15 de mars 346 avant J. C. § Le 18 mars 346 avant J. C.

Euxin.

Euxin. Nous devons protéger les secondes, parce qu'elles défendent le pas des Thermopyles, & sont le boulevard de l'Attique par terre, comme celles de la Thrace le sont du côté de la mer.

Lorsque nos députés prirent congé du Roi, il s'acheminoit vers la Thrace; mais il leur promit de ne pas attaquer Cersoblepte, pendant les négociations de la paix. Nous ne sommes pas aussi tranquilles à l'égard des Phocéens. Ses ambassadeurs ont annoncé qu'il refuse de les comprendre dans le traité : mais ses partisans assurent que s'il ne se déclare pas ouvertement pour eux, c'est pour ménager encore les Thébains & les Thessaliens leurs ennemis.

Il prétend aussi exclure les habitans de Hale en Thessalie, qui sont dans notre alliance, & qu'il assiège maintenant, pour venger de leurs incursions ceux de Pharsale qui sont dans la sienne.

Je supprime d'autres articles moins importans.

Dans l'assemblée d'aujourd'hui, on a commencé par lire le décret que les agens de nos alliés avoient eu la précaution de dresser. Il porte en substance, " que, le peuple d'Athènes ,, délibérant sur la paix avec Philippe, ses alliés ont statué ,, qu'après que les ambassadeurs, envoyés par les Athéniens ,, aux différentes nations de la Grèce, seroient de retour et ,, auroient fait leur rapport en présence des Athéniens & des ,, alliés, les Prytanes convoqueroient deux assemblées pour y ,, traiter de de la paix ; que les alliés ratifioient d'avance tout ,, ce qu'on décideroit, & qu'on accorderoit trois mois aux ,, autres peuples qui voudroient accéder au traité.,,

Après cette lecture, Philocrate a proposé un décret, dont un des articles excluoit formellement du traité les habitans de Hale & de la Phocide. Le peuple en a rougi de honte. Les esprits se sont échauffés. Des orateurs rejettoient toute voie de conciliation. Ils nous exhortoient à porter nos regards sur les monumens de nos victoires, & sur les tombeaux de nos pères. " Imitons nos ancêtres, répondoit Eschine, lorsqu'ils ,, défendirent leur patrie contre les troupes innombrables des ,, Perses; mais ne les imitons pas, lorsqu'au mépris de ses ,, intérêts, ils eurent l'imprudence d'envoyer leurs armées en ,, Sicile, pour secourir les Léontins leurs alliés.,, Il a conclu pour la paix; les autres orateurs ont fait de même, & l'avis a passé.

Pendant qu'on discutoit les conditions on a présenté des lettres de notre général Proxène. Nous l'avions chargé de prendre possession de quelques places fortes qui sont à l'entrée des Thermopyles. Les Phocéens nous les avoient offertes.

Dans

Dans l'intervalle il eſt ſurvenu des diviſions entre eux. Le parti dominant a refuſé de remettre les places à Proxène. C'eſt ce que contenoient ſes lettres.

Nous avons plaint l'aveuglement des Phocéens, ſans néanmoins les abandonner. L'on a ſupprimé, dans le décret de Philocrate, la clauſe qui les excluoit du traité, & l'on a mis qu'Athènes ſtipuloit en ſon nom et au nom de tous ſes alliés.

Tout le monde diſoit en ſortant, que nos différends avec Philippe ſeroient bientôt terminés ; mais que, ſuivant les apparences, nous ne ſongerions à contracter une alliance avec lui, qu'après en avoir conféré avec les députés de la Grèce, qui doivent ſe rendre ici.

Le 19 *d'élaphébolion**. Démoſthène s'étant emparé de la tribune, a dit que la république prendroit en vain des arrangemens, ſi ce n'étoit de concert avec les ambaſſadeurs de Macédoine ; qu'on ne devoit pas *arracher* l'alliance de la paix, c'eſt l'expreſſion dont il s'eſt ſervi ; qu'il ne falloit pas attendre les lenteurs des peuples de la Grèce ; que c'étoit à eux à ſe déterminer chacun en particulier, pour la paix ou pour la guerre. Les ambaſſadeurs de Macédoine étoient préſens. Antipater a répondu conformément à l'avis de Démoſtène qui lui avoit adreſſé la parole. La matière n'a point été approfondie. Un décret précédent ordonnoit que, dans la première aſſemblée, chaque citoyen pourroit s'expliquer ſur les objets de la délibération, mais que, le lendemain, les préſidens prendroient tout de ſuite les ſuffrages. Ils les ont recueillis. Nous faiſons à-la-fois un traité de paix & un traité d'alliance.

En voici les principaux articles. Nous cédons à Philippe nos droits ſur Amphipolis : mais on nous fait eſpérer en dédommagement, ou l'île d'Eubée, dont il peut, en quelque manière, diſpoſer, ou la ville d'Orope, que les Thébains nous ont enlevée. Nous nous flattons auſſi qu'il nous laiſſera jouir de la Cherſonnèſe de Thrace. Nous avons compris tous nos alliés dans le traité, & par là nous ſauvons le roi de Thrace, les habitans de Hale, & les Phocéens. Nous garantiſſons à Philippe tout ce qu'il poſsède actuellement, & nous regardons comme ennemis tous ceux qui voudroient l'en dépouiller.

Des objets ſi importans auroient dû ſe régler dans une diète générale de la Grèce. Nous l'avions convoquée, & nos alliés la déſiroient ; mais l'affaire a pris tout-à-coup un mouvement ſi rapide, qu'on a tout précipité, tout conclu. Philippe nous avoit écrit, que ſi nous nous joignions à lui, il s'expliqueroit plus clairement ſur les ceſſions qu'il pourroit nous faire. Cette promeſſe vague a ſéduit le peuple, & le déſir de lui plaire, nos

* Le 16 mars 346 avant J. C.

orateurs. Quoique ses ambassadeurs n'aient rien promis, nous nous sommes hâtés de prêter serment entre leurs mains & de nommer des députés pour aller au plus tôt recevoir le sien.

Ils sont au nombre de dix, sans compter celui de nos alliés. Quelques uns avoient été de la première ambassade, entre autres, Démosthène & Eschine. Leurs instructions portent, entre autres choses, que le traité s'étend sur les alliés d'Athènes & sur ceux de Philippe; que les députés se rendront auprès de ce prince, pour en exiger la ratification; qu'ils éviteront toute conférence particulière avec lui; qu'ils demanderont la liberté des Athéniens qu'il retient dans ses fers; que, dans chacune des villes qui lui sont alliées, ils prendront le serment de ceux qui se trouvent à la tête de l'administration; qu'au surplus, les députés feront, suivant les circonstances, ce qu'ils jugeront de plus convenable aux intérêts de la république. Le Sénat est chargé de presser leur départ.

Le 25 *d'élaphébolion* *. Les agens, ou représentans de quelques uns de nos alliés ont aujourd'hui prêté leur serment entre les mains des ambassadeurs de Philippe.

Le 3 *de munychion* †. L'intérêt de Philippe est de différer la ratification du traité; le nôtre, de la hâter: car nos préparatifs sont suspendus, & lui n'a jamais été si actif. Il présume avec raison qu'on ne lui disputera pas les conquêtes qu'il aura faites dans l'intervalle. Démosthène a prévu ses desseins. Il a fait passer dans le Sénat, dont il est membre, un décret qui ordonne à nos députés de partir au plus tôt. Ils ne tarderont pas à se mettre en chemin.

Le 15 *de targélion* ‡. Philippe n'a pas encore signé le traité; nos députés ne se hâtent pas de le joindre: ils sont en Macédoine; il est en Thrace. Malgré la parole qu'il avoit donnée de ne pas toucher aux états du roi Cersoblepte, il en a pris une partie, & se dispose à prendre l'autre. Ils augmenteront considérablement ses forces & son revenu. Outre que le pays est riche & peuplé, les droits que le roi de Thrace lève tous les ans dans ses ports, se montent à 200 talens §. Il nous étoit aisé de prévenir cette conquête. Nos députés pouvoient se rendre à l'Hellespont en moins de dix jours, peut-être en moins de trois ou quatre. Ils auroient trouvé Philippe aux environs, & lui auroient offert l'alternative, ou de se soumettre aux conditions de la paix, ou de les rejetter. Dans le premier cas, il s'engageoit à ménager les possessions de nos alliés, & par conséquent celles du roi de Thrace; dans le second,

* Le 25 mars de l'an 346 avant J. C. † Le premier avril même année.
‡ Le 13 mai même année. § Un million quatre-vingt mille livres.

notre armée, jointe à celle des Phocéens, l'arrêtoit aux Thermopyles. Nos flottes, maîtresses de la mer, empêchoient les siennes de faire une déscente dans l'Attique ; nous lui fermions nos ports ; &, plutôt que de laisser ruiner son commerce, il auroit respecté nos prétentions & nos droits.

Tel étoit le plan de Démosthène. Il vouloit aller par mer; Eschine, Philocrate, & la plupart des députés ont préféré la route par terre, &, marchant à petites journées, ils en ont mis 23 pour se rendre à Pella, capitale de la Macédoine. Ils pouvoient se rendre tout de suite au camp de Philippe, ou du moins aller de côté & d'autre recevoir le serment de ses alliés; ils ont pris le parti d'attendre tranquillement, dans cette ville, que son expédition fût achevée.

A son retour, il comprendra ses nouvelles acquisitions parmi les possessions que nous lui avons garanties ; & si nous lui reprochons, comme une infraction au traité, l'usurpation des états de Cersoblepte, il répondra que lors de la conquête, il n'avoit pas encore vu nos ambassadeurs, ni ratifié le traité qui pouvoit borner le cours de ses exploits.

Cependant les Thébains ayant imploré son secours contre les troupes, il a saisi cette occasion pour rassembler dans sa capitale les députés des principales villes de la Grèce. Le prétexte de cette espèce de diète, est de terminer la guerre des Phocéens & des Thébains ; & l'objet de Philippe est de tenir la Grèce dans l'inaction, jusqu'à ce qu'il ait exécuté les projets qu'il médite.

*Le 13 de scirophorion**. Nos députés viennent enfin d'arriver. Ils rendront compte de leur mission au Sénat après demain ; dans l'assemblée du peuple, le jour d'après.

Le 15 de scirophorion†. Rien de plus criminel & de plus révoltant que la conduite de nos députés, si l'on en croit Démosthène. Il les accuse de s'être vendus à Philippe, d'avoir trahi la république & ses alliés. Il les pressoit vivement de se rendre auprès de ce prince ; ils se sont obstinés à l'attendre pendant 27 jours à Pella, & ne l'ont vu que 50 jours après leur départ d'Athènes.

Il a trouvé les députés des premières villes de la Grèce, réunis dans sa capitale, alarmés de ses nouvelles victoires, plus inquiets encore du dessein qu'il a de s'approcher incessamment des Thermopyles. Tous ignoroient ses vues & cherchoient à les pénétrer. Les courtisans du prince disoient à quelques uns de nos députés, que les villes de Béotie seroient rétablies, & l'on en devoit conclure que celle de Thèbes étoit menacée. Les ambassadeurs de Lacédémone accréditoient

* Le 9 juin 346 avant J. C. † Le 11 juin même année.

ce

ce bruit, &, se joignant aux nôtres, pressoient Philippe de le réaliser. Ceux de Thessalie disoient que l'expédition les regardoit uniquement.

Pendant qu'ils se consumoient en craintes & en espérances, Philippe employoit, pour se les attirer, tantôt des présens, qui ne sembloient être que des témoignages d'estime, tantôt des caresses qu'on eût prises pour des épanchemens d'amitié. On soupçonne Eschine & Philocrate de n'avoir pas été insensibles à ces deux genres de séduction.

Le jour de l'audience publique, il se fit attendre. Il étoit encore au lit. Les ambassadeurs murmuroient. " Ne soyez „ pas surpris, leur dit Parménion, que Philippe dorme pen„ dant que vous veillez; il veilloit pendant que vous dor„ miez.„ Il parut enfin; & ils exposèrent, chacun à leur tour, l'objet de leur mission. Eschine s'étendit sur la résolution qu'avoit prise le Roi de terminer la guerre des Phocéens. Il le conjura, quand il seroit à Delphes, de rendre la liberté aux villes de Béotie, & de rétablir celles que les Thébains avoient détruites; de ne pas livrer à ces derniers indistinctement les malheureux habitans de la Phocide, mais de soumettre le jugement de ceux qui avoient profané le temple & le trésor d'Apollon, à la décision des peuples Amphictyoniques, de tous temps chargés de poursuivre ces sortes de crimes.

Philippe ne s'expliqua pas ouvertement sur ces demandes. Il congédia les autres députés, partit avec les nôtres pour la Thessalie; & ce ne fut que dans une auberge de la ville de Phères, qu'il signa le traité dont il jura l'observation. Il refusa d'y comprendre les Phocéens, pour ne pas violer le serment qu'il avoit prêté & aux Thessaliens aux Thébains; mais il donna des promesses & une lettre. Nos députés prirent congé de lui, & les troupes du Roi s'avancèrent vers les Thermopyles.

Le Sénat s'est assemblé ce matin. La salle étoit pleine de monde. Démosthène a tâché de prouver que ses collègues ont agi contre leurs instructions, qu'ils sont d'intelligence avec Philippe, & que notre unique ressource est de voler au secours des Phocéens & de nous emparer du pas des Thermopyles.

La lettre du Roi n'étoit pas capable de calmer les esprits. " J'ai prêté le serment, dit-il, entre les mains de vos députés. „ Vous y verrez inscrits les noms de ceux de mes alliés qui „ étoient présens. Je vous enverrai à mesure le serment des „ autres.„ Et plus bas: " Vos députés auroient été le pren„ dre sur les lieux; je les ai retenus auprès de moi; j'en „ avois besoin pour réconcilier ceux de Hale avec ceux de „ Pharsale.„

La

La lettre ne dit pas un mot des Phocéens, ni des espérances qu'on nous avoit données de sa part, & qu'il nous laissoit entrevoir quand nous conclûmes la paix. Il nous mandoit alors, qui si nous consentions à nous allier avec lui, il s'expliqueroit plus clairement sur les services qu'il pourroit nous rendre. Mais dans sa dernière lettre, il dit froidement qu'il ne sait en quoi il peut nous obliger. Le Sénat indigné a porté un décret conforme à l'avis de Démosthène. Il n'a point décerné d'éloges aux députés, & ne les a point invités au repas du Prytanée; sévérité qu'il n'avoit jamais excercée contre des ambassadeurs, & qui sans doute préviendra le peuple contre Eschine & ses adhérens.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Le 16 *de scirophorion**. Me voilà chez le grave Apollodore. Je venois le voir; il alloit vous écrire; je lui arrache la plume des mains, & je continue son journal.

Je sais à présent mon Démosthène par cœur. Voulez-vous un génie vigoureux & sublime? faites-le monter à la tribune; un homme lourd, gauche, de mauvais ton? vous n'avez qu'à le transporter à la cour de Macédoine. Il s'est hâté de parler le premier, quand nos députés ont reparu devant Philippe. D'abord des invectives contre ses collègues; ensuite un long étalage des services qu'il avoit rendus à ce prince; la lecture ennuyeuse des décrets qu'il avoit portés pour accélérer la paix; son attention à loger chez lui les ambassadeurs de Macédoine, à leur procurer de bons coussins aux spectacles, à leur choisir trois attelages de mulets quand ils sont partis, à les accompagner lui-même à cheval, & tout cela en dépit des envieux, à découvert, dans l'unique intention de plaire au monarque. Ses collègues se couvroient le visage pour cacher leur honte: il continuoit toujours. " Je „ n'ai pas parlé de votre beauté, c'est le mérite d'une femme; „ ni de votre mémoire, c'est celui d'un rhéteur; ni de votre „ talent pour boire, c'est celui d'une éponge. „ Enfin il en a tant dit, que tout le monde a fini par éclater de rire.

J'ai une autre scène à vous raconter. Je viens de l'assemblée générale. On s'attendoit qu'elle seroit orageuse & piquante. Nos députés ne s'accordent point sur la réponse de Philippe. Ce n'étoit pourtant que l'objet principal de leur ambassade. Eschine a parlé des avantages sans nombre que le Roi veut nous accorder; il en a détaillé quelques-uns; il s'est expliqué sur les autres en fin politique, à demi mot, comme un homme honoré de la confiance du prince, & l'uni-

* Le 12 juin 346 avant J. C.

que

que dépositaire de ses secrets. Après avoir donné une haute idée de sa capacité, il est descendu gravement de la tribune. Démosthène l'a remplacé ; il a nié tout ce que l'autre avoit avancé. Eschine & Philocrate s'étoient mis auprès de lui, à droite & à gauche ; ils l'interrompoient à chaque phrase, par des cris ou par des plaisanteries. La multitude en faisoit autant. „ Puisque vous craignez, a-t-il ajouté, que je ne dé„ truise vos espérances, je proteste contre ces vaines promes„ ses, & je me retire. Pas si vite, a repris Eschine ; encore „ un moment : affirmez du moins, que, dans la suite, vous ne „ vous attribuerez pas les succès de vos collègues. Non, „ non, a répondu Démosthène avec un sourire amer, je ne „ vous ferai jamais cette injustice. „ Alors Philocrate, prenant la parole, a commencé ainsi : „ Athéniens, ne soyez pas „ surpris que Démosthène et moi ne soyons pas du même „ avis. Il ne boit que de l'eau, et moi que du vin. „ Ces mots ont excité un rire excessif ; et Philocrate est resté maître du champ de bataille.

Apollodore vous instruira du dénouement de cette farce ; car notre tribune n'est plus qu'une scène de comédie, & nos orateurs que des histrions qui détonnent dans leurs discours ou dans leur conduite. On dit qu'en cette occasion, quelques uns d'entre eux ont porté ce privilège un peu loin. Je l'ignore, mais je vois clairement que Philippe s'est moqué d'eux, qu'ils se moquent du peuple, & que le meilleur parti est de se moquer du peuple & de ceux qui le gouvernent.

LETTRE D'APPOLLODORE.

Je vais ajouter ce qui manque au récit de ce fou de Callimédon.

Le peuple étoit alarmé de l'arrivée de Philippe aux Thermopyles. Si ce prince alloit se joindre aux Thébains nos ennemis, & détruire les Phocéens nos alliés, quel seroit l'espoir de la république ? Eschine a répondu des dispositions favorables du Roi, & du salut de la Phocide. Dans deux ou trois jours, a-t-il dit, sans sortir de chez nous, sans être obligés de recourir aux armes, nous apprendrons que la ville de Thèbes est assiégée, que la Béotie est libre, qu'on travaille au rétablissement de Platée & de Thespies démolies par les Thébains. Le sacrilège, commis contre le temple d'Apollon, sera jugé par le tribunal des Amphictyons ; le crime de quelques particuliers ne retombera plus sur la nation entière des Phocéens. Nous cédons Amphipolis, mais nous aurons un dédommagement qui nous consolera de ce sacrifice.

Après ce discours, le peuple, ivre d'espérance & de joie, a

refusé d'entendre Démosthène; & Philocrate a proposé un décret qui a passé sans contradiction: il contient des éloges pour Philippe, une alliance étroite avec sa postérité, plusieurs autres articles dont celui-ci est le plus important: " Si les „ Phocéens ne livrent pas le temple de Delphes aux Am- „ phictyons, les Athéniens feront marcher des troupes contre „ eux. „

Cette résolution prise, on a choisi de nouveaux députés qui se rendront auprès de Philippe, & veilleront à l'exécution de ses promesses. Démosthène s'est excusé; Eschine a prétexté une maladie; on les a remplacés tout de suite. Étienne, Dercyllus & les autres partent à l'instant. Encore quelque jours, & nous saurons si l'orage est tombé sur nos amis ou sur nos ennemis, sur les Phocéens ou sur les Thébains.

Le 27 *de scirophorion.** C'en est fait de la Phocide & de ses habitans. L'assemblée générale se tenoit aujourd'hui au Pirée; c'étoit au sujet de nos arsenaux. Dercyllus, un de nos députés, a paru tout-à-coup. Il avoit appris à Chalcis en Eubée, que, peu de jours auparavant, les Phocéens s'étoient livrés à Philippe qui va les livrer aux Thébains. Je ne saurois vous peindre la douleur, la consternation & l'épouvante qui se sont emparées de tous les esprits.

Le 28 *de scirophorion.*† Nous sommes dans une agitation que le sentiment de notre foiblesse rend insupportable. Les généraux, de l'avis du Sénat, ont convoqué une assemblée extraordinaire. Elle ordonne de transporter au plutôt de la campagne, les femmes, les enfans, les meubles, tous les effets; ceux qui sont en-deça de 120 stades,‡ dans la ville & au Pirée; ceux qui sont au-delà, dans Eleusis, Phylé, Aphidné, Rhamnonte & Sunium; de réparer les murs d'Athènes & des autres places fortes, & d'offrir des sacrifices en l'honneur d'Hercule, comme c'est notre usage dans les calamités publiques.

Le 30 *de scirophorion.*§ Voici quelques détails sur les malheurs des Phocéens. Dans le temps qu'Eschine & Philocrate nous faisoient de si magnifiques promesses de la part de Philippe, il avoit déjà passé les Thermopyles. Les Phocéens, incertains de ses vues, & flottant entre la crainte & l'espérance, n'avoient pas cru devoir se saisir de ce poste important; ils occupoient les places qui sont à l'entrée du détroit; le Roi cherchoit à traiter avec eux; ils se défioient de ses intentions, & vouloient connoître les nôtres. Bientôt, instruits par les députés qu'ils nous avoient envoyés récemment, de ce

* Le 23 Juin 346 avant J. C.

† Le 24 Juin même année.

‡ Environ 4 lieues & demie.

§ Le 26 Juin 346 avant J. C.

qui

qui s'étoit passé dans notre assemblée du 16 de ce mois,* ils furent persuadés que Philippe, d'intelligence avec nous, n'en vouloit qu'aux Thébains, & ne crurent pas devoir se défendre. Phalécus leur général lui remit Nicée, & les forts qui sont aux environs des Thermopyles. Il obtint la permission de se retirer de la Phocide avec les 8000 hommes qu'il avoit sous ses ordres. A cette nouvelle, les Lacédémoniens, qui venoient sous la conduite d'Archidamus au secours des Phocéens, reprirent tranquillement le chemin du Péloponèse; & Philippe, sans le moindre obstacle, sans efforts, sans avoir perdu un seul homme, tient entre ses mains la destinée d'un peuple qui, depuis dix ans, résistoit aux attaques des Thébains & des Thessaliens acharnés à sa perte. Elle est résolue sans doute; Philippe la doit & l'a promise à ses alliés; il croira se la devoir à lui-même. Il va poursuivre les Phocéens comme sacrilèges. S'il exerce contre eux des cruautés, il sera par-tout condamné par un petit nombre de sages, mais par-tout adoré de la multitude.

Comme il nous a trompés! ou plutôt comme nous avons voulu l'être! Quand il faisoit attendre si long-temps nos députés à Pella, n'étoit-il pas visible qu'il vouloit paisiblement achever son expédition de Thrace? quand il les retenoit chez lui, après avoir congédié les autres, n'étoit-il pas clair que son intention étoit de finir ses préparatifs, & de suspendre les nôtres? quand il nous les renvoyoit avec des paroles qui promettoient tout, & une lettre qui ne promettoit rien, n'étoit-il pas démontré qu'il n'avoit pris aucun engagement avec nous?

J'ai oublié de vous dire que, dans cette lettre, il nous proposoit de faire avancer nos troupes, & de terminer, de concert avec lui, la guerre des Phocéens; mais il savoit bien que la lettre ne nous seroit remise, que lorsqu'il seroit maître de la Phocide.

Nous n'avons à présent d'autre ressource que l'indulgence ou la pitié de ce prince. La pitié! Mânes de Thémistocle & d'Aristide!....En nous alliant avec lui, en concluant tout-à-coup la paix, dans le temps que nous invitions les autres peuples à prendre les armes, nous avons perdu nos possessions & nos alliés. A qui nous adresser maintenant? Toute la Grèce septentrionale est dévouée à Philippe. Dans le Péloponèse, l'Elide, l'Arcadie & l'Argolide, pleines de ses partisans, ne sauroient, non plus que les autres peuples de ces cantons, nous pardonner notre alliance avec les Lacédémoniens. Ces derniers, malgré l'ardeur bouillante d'Archidamus leur Roi, préfèrent la paix à la guerre. De notre côté,

* Du 12 Juin même année.

quand je jette les yeux sur l'état de la marine, de l'armée & des finances, je n'y vois que les débris d'une puissance autrefois si redoutable.

Un cri général s'est élevé contre nos députés : ils sont bien coupables, s'ils nous ont trahis ; bien malheureux s'ils sont innocens. Je demandois à Eschine, pourquoi ils s'étoient arrêtés en Macédoine ? Il répondit : Nous n'avions pas ordre d'aller plus loin.—Pourquoi il nous avoit bercés de si belles espérances ?—J'ai rapporté ce qu'on m'a dit & ce que j'ai vu, comme on me l'a dit & comme je l'ai vu. Cet orateur, instruit des succès de Philippe, est parti subitement pour se joindre à la troisième députation que nous envoyons à ce prince, & dont il avoit refusé d'être quelques jours auparavant.

SOUS L'ARCHONTE ARCHIAS.

La 3e. année de la 108e. olympiade.

(Depuis le 27 Juin de l'an 346, jusqu'au 15 Juillet de l'an 345 avant J. C.

LETTRE D'APOLLODORE.

*Le 7 de métagéitnion.** Il nous est encore permis d'être libres. Philippe ne tournera point ses armes contre nous. Les affaires de la Phocide l'ont occupé jusqu'à présent, &, bientôt, d'autres intérêts le ramèneront en Macédoine.

Dès qu'il fut à Delphes, il assembla les Amphictyons. C'étoit pour décerner une peine éclatante contre ceux qui s'étoient emparés du temple & du trésor sacré. La forme étoit légale ; nous l'avions indiquée nous-mêmes par notre décret du 16 de scirophorion † : cependant, comme les Thébains & les Thessaliens, par le nombre de leurs suffrages, entraînent à leur gré les décisions de ce tribunal, la haine & la cruauté devoient nécessairement influer sur le jugement. Les principaux auteurs du sacrilège sont dévoués à l'exécration publique ; il est permis de les poursuivre en tous lieux. La nation, comme complice de leur crime, puisqu'elle en a pris la défense, perd le double suffrage qu'elle avoit dans l'assemblée des Amphictyons, & ce privilège est à jamais dévolu aux rois de Macédoine. A l'exception de trois villes, dont on se contente de détruire les fortifications, toutes seront rasées & réduites en des hameaux de cinquante petites maisons, placés à une certaine distance l'un de l'autre. Les habitans de la

* Le premier août de l'an 346 avant J. C.

† Du 12 juin même année.

Phocide,

Phocide, privés du droit d'offrir des sacrifices dans le temple, & d'y participer aux cérémonies saintes, cultiveront leurs terres; déposeront tous les ans, dans le trésor sacré, 60 talens,* jusqu'à ce qu'ils aient restitué en entier les sommes qu'ils en ont enlevées; ils livreront leurs armes & leurs chevaux, & n'en pourront avoir d'autres, jusqu'à ce que le trésor soit indemnisé. Philippe, de concert avec les Béotiens & les Thessaliens, présidera aux jeux Pythiques, à la place des Corinthiens, accusés d'avoir favorisé les Phocéens. D'autres articles ont pour objet de rétablir l'union parmi les peuples de la Grèce, & la majesté du culte dans le temple d'Apollon.

L'avis des Œtéens de Thessalie fut cruel, parce qu'il fut conforme aux lois portées contre les sacrilèges. Ils proposèrent d'exterminer la race impie des Phocéens, en précipitant leurs enfans du haut d'un rocher. Eschine prit hautement leur défence, & sauva l'espérance de tant de malheureuses familles.

Philippe a fait exécuter le décret, suivant les uns, avec une rigueur barbare; suivant d'autres, avec plus de modération que n'en ont montré les Thébains & les Thessaliens.

Vingt-deux villes entourées de murailles, faisoient l'ornement de la Phocide; la plupart ne présentent que des amas de cendres & de décombres. On ne voit dans les campagnes que des vieillards, des femmes, des enfans, des hommes infirmes, dont les mains foibles & tremblantes arrachent à peine de la terre quelques alimens grossiers. Leurs fils, leurs époux, leurs pères ont été forcés de les abandonner. Les uns, vendus à l'encan, gémissent dans les fers; les autres, proscrits ou fugitifs, ne trouvent point d'asyle dans la Grèce. Nous en avons reçu quelques uns, & déjà les Thessaliens nous en font un crime. Quand même des circonstances plus heureuses les ramèneroient dans leur patrie, quel temps ne leur faudra-t-il pas pour restituer au temple de Delphes, l'or & l'argent dont leurs généraux l'ont dépouillé pendant le cours de la guerre? On en fait monter la valeur à plus de 10,000 talens†.

Après l'assemblée, Philippe offrit des sacrifices en actions de graces; &, dans un repas splendide, où se trouvèrent 200 convives, y compris les députés de la Grèce, & les nôtres en particulier, on n'entendit que des hymnes en l'honneur des dieux, des chants de victoire en l'honneur du prince.

Le 1er de puanepsion‡. Philippe, avant de retourner dans ses états, a rempli les engagemens qu'il avoit contractés avec les Thébains & les Thessaliens. Il a donné aux premiers,

* 324,000 livres. † Plus de 54 millions.

‡ Le 23 octobre 346 avant J. C.

Orchomène, Coronée, & d'autres villes de la Béotie, qu'ils ont démantelées; aux seconds, Nicée, & les places qui sont à l'issue des Thermopyles, & que les Phocéens avoient enlevées aux Locriens. Ainsi les Thessaliens restent maîtres du détroit; mais ils sont si faciles à tromper, que Philippe ne risque rien à leur en confier la garde. Pour lui, il a retiré de son expédition le fruit qu'il en attendoit, la liberté de passer les Thermopyles quand il le jugeroit à propos, l'honneur d'avoir terminé une guerre de religion, le droit de présider aux jeux Pythiques, & le droit plus important de séance & de suffrage dans l'assemblée des Amphictyons.

Comme cette dernière prérogative peut lui donner une très grande prépondérance sur les affaires de la Grèce, il est très jaloux de se la conserver. Il ne la tient jusqu'à présent que des Thébains & des Thessaliens. Pour la rendre légitime, le consentement des autres peuples de la ligue est nécessaire. Ses ambassadeurs & ceux des Thessaliens, sont venus dernièrement solliciter le nôtre; ils ne l'ont pas obtenu, quoique Démosthène fût d'avis de l'accorder: il craignoit qu'un refus n'irritât les nations Amphictyoniques, et ne fît de l'Attique une seconde Phocide.

Nous sommes si mécontens de la dernière paix, que nous avons été bien aises de donner ce dégoût à Philippe. S'il est blessé de notre opposition, nous devons l'être de ses procédés. En effet, nous lui avons toute cédé, et il ne s'est relâché que sur l'article des villes de Thrace qui nous appartenoient. On va rester de part & d'autre dans un état de défiance; & de-là résulteront des infractions & des raccommodemens, qui se termineront par quelque éclat funeste.

Vous êtes étonné de notre audace. Le peuple ne craint plus Philippe depuis qu'il est éloigné; nous l'avons trop redouté, quand il étoit dans les contrées voisines. La manière dont il a conduit & terminé la guerre des Phocéens, son désintéressement dans le partage de leurs dépouilles, enfin ses démarches mieux approfondies, nous doivent autant rassurer sur le présent, que nous effrayer pour un avenir qui n'est peut-être pas éloigné. Les autres conquérans se hâtent de s'emparer d'un pays, sans songer à ceux qui l'habitent, & n'ont pour nouveaux sujets que des esclaves prêts à se révolter: Philippe veut conquérir les Grecs avant la Grèce; il veut nous attirer, gagner notre confiance, nous accoutumer aux fers, nous forcer peut-être à lui en demander, &, par des voies lentes & douces, devenir insensiblement notre arbitre, notre défenseur & notre maître.

Je finis par deux traits qu'on m'a racontés de lui. Pendant qu'il

qu'il étoit à Delphes, il apprit qu'un Achéen, nommé Arcadion, homme d'esprit, & prompt à la répartie, le haïssoit, et affectoit d'éviter sa présence; il le rencontra par hasard. „ Jusqu'à quand me fuirez-vous. lui dit-il avec bonté? „ Jusqu'à ce que, répondit Arcadion, je parvienne en des „ lieux où votre nom ne soit pas connu. „ Le Roi se prit à rire, et l'engagea, par ses caresses, à venir souper avec lui.

Ce prince est si grand, que j'attendois de lui quelque foiblesse. Mon attente n'a point été trompée: il vient de défendre l'usage des chars dans ses états. Savez-vous pourquoi? Un devin lui a prédit qu'il périroit par un char *.

SOUS L'ARCHONTE EUBULUS.

Dans la 4e. année de la 108e. olympiade.

(Depuis le 15 Juillet de l'an 345 jusqu'au 4 Juillet de l'an 344 avant J. C.)

LETTRE D'APPOLLODORE.

Timonide de Leucade est arrivé depuis quelques jours. Vous le connûtes à l'Académie. Vous savez qu'il accompagna Dion en Sicile, il y a 13 ans, et qu'il combattit toujours à ses côtés. L'histoire à laquelle il travaille contiendra les détails de cette célèbre expédition.

Rien de plus épouvantable que l'état où il a laissé cette île autrefois si florissante. Il semble que la fortune ait choisi ce théatre pour y montrer en un petit nombre d'années toutes les vicissitudes des choses humaines. Elle y fait d'abord paroître deux tyrans qui l'oppriment pendant un demi-siècle. Elle soulève contre le dernier de ces princes, Dion son oncle; contre Dion, Callipe son ami; contre cet infâme assassin, Hipparinus qu'elle fait périr deux ans après d'une mort violente; elle le remplace par une succession rapide de despotes moins puissans, mais aussi cruels que les premiers.

Ces différentes éruptions de la tyrannie, précédées, accompagnées & suivies de terribles secousses, se distinguent toutes, comme celles de l'Etna, par des traces effrayantes. Les mêmes scènes se renouvellent à chaque instant dans les principales villes de la Sicile. La plupart ont brisé les liens qui faisoient leur force, en les attachant à la capitale, & se sont livrées à des chefs qui les ont asservies en leur promettant la liberté. Hippon s'est rendu maître de Messine; Mamercus, de Catane; Icétas de Léonte; Niséus, de Syracuse;

* Les auteurs qui rapportent cette anecdote, ajoutent qu'on avoit gravé un char sur le manche du poignard dont ce prince fut assassiné.

Leptine, d'Apollonie: d'autres villes gémiſſent ſous le joug de Nicodème, d'Apolloniade, &c. Ces révolutions ne ſe ſont opérées qu'avec des torrens de ſang, qu'avec des haines implacables & des crimes atroces.

Les Carthaginois, qui occupent pluſieurs places en Sicile, étendent leurs conquêtes, & font journellement des incurſions ſur les domaines des villes Grecques, dont les habitans éprouvent, ſans la moindre interruption, les horreurs d'une guerre étrangère & d'une guerre civile; ſans ceſſe expoſés aux attaques des Barbares, aux entrepriſes du tyran de Syracuſe, aux attentats de leurs tyrans particuliers, à la rage des partis, parvenue au point d'armer les gens de bien les uns contre les autres.

Tant de calamités n'ont fait de la Sicile qu'une ſolitude profonde, qu'un vaſte tombeau. Les hameaux, les bourgs ont diſparu. Les campagnes incultes, les villes à demi détruites & déſertes, ſont glacées d'effroi à l'aſpect menaçant de ces citadelles qui renferment leurs tyrans, entourés des miniſtres de la mort.

Vous le voyez, Anacharſis, rien n'eſt ſi funeſte pour une nation qui n'a plus de mœurs, que d'entreprendre de briſer ſes fers. Les Grecs de Sicile étoient trop corrompus pour conſerver leur liberté, trop vains pour ſupporter la ſervitude. Leurs diviſions, leurs guerres ne ſont venues que de l'alliance monſtrueuſe qu'ils ont voulu faire de l'amour de l'indépendance avec le goût exceſſif des plaiſirs. A force de ſe tourmenter, ils ſont devenus les plus infortunés des hommes, & les plus vils des eſclaves.

Timonide ſort d'ici dans le moment: il a reçu des lettres de Syracuſe. Denys eſt remonté ſur le trône; il en a chaſſé Niſéus, fils du même père que lui, mais d'une autre mère. Niſéus régnoit depuis quelques années, & perpétuoit avec éclat la tyrannie de ſes prédéceſſeurs. Trahi des ſiens, jeté dans un cachot, condamné à perdre la vie, il en a paſſé les derniers jours dans une ivreſſe continuelle; il eſt mort comme ſon frère Hipparinus, qui avoit régné avant lui, comme vécut un autre de ſes frères, nommé Apollocrate.

Denys a de grandes vengeances à exercer contre ſes ſujets. Ils l'avoient dépouillé du pouvoir ſuprême; il a traîné, pendant pluſieurs années, en Italie le poids de l'ignominie & du mépris. On craint l'altière impétuoſité de ſon caractère; on craint un eſprit effarouché par le malheur: c'eſt une nouvelle intrigue pour la grande tragédie que la fortune repréſente en Sicile.

LETTRE

LETTRE D'APPOLLODORE.

On vient de recevoir des nouvelles de Sicile. Denys se croyoit heureux ſur un trône pluſieurs fois ſouillé du ſang de ſa famille. C'étoit le moment fatal où l'attendoit ſa deſtinée: ſon épouſe, ſes filles, le plus jeune de ſes fils viennent de périr tous enſemble de la mort la plus lente & la plus douloureuſe. Lorſqu'il partit de l'Italie pour la Sicile, il les laiſſa dans la capitale des Locriens Epizéphyriens, qui profitèrent de ſon abſence pour les aſſiéger dans la citadelle. S'en étant rendus maîtres, ils les dépouillèrent de leurs vêtemens, & les expoſèrent à la brutalité des déſirs d'une populace effrénée, dont la fureur ne fut pas aſſouvie par cet excès d'indignité. On les fit expirer, en leur enfonçant des aiguilles ſous les ongles; on briſa leurs os dans un mortier; les reſtes de leurs corps, mis en morceaux, furent jetés dans les flammes ou dans la mer, après que chaque citoyen eut été forcé d'en goûter.

Denys étoit accuſé d'avoir, de concert avec les médecins, abrégé par le poiſon, la vie de ſon père; il l'étoit d'avoir fait périr quelques uns de ſes frères & de ſes parens, qui faiſoient ombrage à ſon autorité. Il a fini par être le bourreau de ſon épouſe & de ſes enfans. Lorſque les peuples ſe portent à de ſi étranges barbaries, il faut remonter plus haut pour trouver le coupable. Examinez la conduite des Locriens; ils vivoient tranquillement ſous des lois qui maintenoient l'ordre & la décence dans leur ville. Denys, chaſſé de Syracuſe, leur demande un aſyle; ils l'accueillent avec d'autant plus d'égards, qu'ils avoient un traité d'alliance avec lui, & que ſa mère avoit reçu le jour parmi eux. Leurs pères, en permettant, contre les lois d'une ſage politique, qu'une famille particulière donnât une Reine à la Sicile, n'avoient pas prévu que la Sicile leur rendroit un tyran. Denys, par le ſecours de ſes parens & de ſes troupes, s'empare de la citadelle, ſaiſit les biens des riches citoyens, preſque tous maſſacrés par ſes ordres, expoſe leurs épouſes & leurs filles à la plus infâme proſtitution, &, dans un petit nombre d'années, détruit pour jamais les lois, les mœurs, le repos & le bonheur d'une nation, que tant d'outrages ont rendue féroce.

Le malheur épouvantable qu'il vient d'eſſuyer, a répandu la terreur dans tout l'empire: Il n'en faut pas douter; Denys va renchérir ſur les cruautés de ſon père, & réaliſer une prédiction qu'un Sicilien m'a racontée ces jours paſſés.

Pendant que tous les ſujets de Denys l'Ancien faiſoient des imprécations contre lui, il apprit avec ſurpriſe, qu'une fem

me-

me de Syracuse, extrêmement agée, demandoit tous les matins aux dieux de ne pas survivre à ce prince. Il la fit venir, & voulut savoir la raison d'un si tendre intérêt. " Je vais vous „ la dire, répondit-elle: Dans mon enfance, il y a bien long- „ temps de cela, j'entendois tout le monde se plaindre de celui „ qui nous gouvernoit, & je désirois sa mort avec tout le „ monde; il fut massacré. Il en vint un second qui, s'étant „ rendu maître de la citadelle, fit regretter le premier. Nous „ conjurions les dieux de nous en délivrer; ils nous exau- „ cèrent. Vous parûtes, & vous nous avez fait plus de mal „ que les deux autres. Comme je pense que le quatrième „ seroit encore plus cruel que vous, j'adresse tous les jours des „ vœux au ciel pour votre conservation.„ Denys, frappé de la franchise de cette femme, la traita fort bien; il ne la fit pas mourir.

SOUS L'ARCHONTE LYCISCUS.

La 1re. année de la 108e. olympiade.

(Depuis le 4 Juillet de l'an 344, jusqu'au 23 Juillet de l'an 343 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Les rois de Macédoine haïssoient les Illyriens, qui les avoient souvent battus; Philippe ne hait aucun peuple, parce qu'il n'en craint aucun. Il veut simplement les subjuguer tous.

Suivez, si vous le pouvez, les opérations rapides de sa dernière campagne. Il rassemble une forte armée, tombe sur l'Illyrie, s'empare de plusieurs villes, fait un butin immense, revient en Macédoine, pénètre en Thessalie où l'appellent ses partisans, la délivre de tous les petits tyrans qui l'opprimoient, la partage en quatre grands districts, place à leur tête les chefs quelle désire & qui lui sont dévoués, s'attache par de nouveaux liens les peuples qui l'habitent, se fait confirmer les droits qu'il percevoit dans leurs ports, & retourne paisiblement dans ses états. Qu'arrive-t-il de-là? Tandis que les barbares traînent, en frémissant de rage, les fers qu'il leur a donnés, les Grecs aveuglés courent au-devant de la servitude. Ils le regardent comme l'ennemi de la tyrannie, comme leur ami, leur bienfaiteur, leur sauveur. Les uns briguent son alliance; les autres implorent sa protection. Actuellement même, il prend avec hauteur la défense des Messéniens & des Argiens; il leur fournit des troupes & de l'argent; il fait

fait dire aux Lacédémoniens, que, s'ils s'avisent de les attaquer, il entrera dans le Péloponèse. Démosthène est allé en Messénie & dans l'Argolide ; il a vainement tâché d'éclairer ces nations sur leurs intérêts. . . . .

DU MÊME.

Il nous est arrivé des ambassadeurs de Philippe. Il se plaint des calomnies que nous semons contre lui, au sujet de la dernière paix. Il soutient qu'il n'avoit pris aucun engagement, qu'il n'avoit fait aucune promesse : il nous défie de prouver le contraire. Nos députés nous ont donc indignement trompés ; il faut donc qu'ils se justifient, ou qu'ils soient punis. C'est ce que Démosthène avoit proposé.

Ils le feront bientôt. L'orateur Hypéride dénonça dernièrement Philocrate, & dévoila ses indignes manœuvres. Tous les esprits étoient soulevés contre l'accusé, qui demeuroit tranquille. Il attendoit que la fureur de la multitude fût calmée. „ Défendez-vous donc, lui dit quelqu'un ;—Il „ n'est pas temps.—Et qu'attendez-vous ?—Que le peuple ait „ condamné quelque autre orateur. „ A la fin pourtant, convaincu d'avoir reçu de riches présens de Philippe, il a pris la fuite pour se dérober au supplice.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Vous avez ouï dire que du temps de nos pères, il y a dix à douze siècles, les dieux, pour se délasser de leur bonheur, venoient quelquefois sur la terre s'amuser avec les filles des mortels. Vous croyez qu'ils se sont depuis dégoûtés de ce commerce ; vous vous trompez.

Il n'y a pas long-temps que je vis un athlète, nommé Attalus, né à Magnésie, ville située sur le Méandre en Phrygie. Il arrivoit des jeux Olympiques, & n'avoit remporté du combat que des blessures assez considérables. J'en témoignai ma surprise, parce qu'il me paroissoit d'une force invincible. Son père, qui étoit avec lui, me dit : On ne doit attribuer sa défaite qu'à son ingratitude ; en se faisant inscrire, il n'a pas déclaré son véritable père, qui s'en est vengé, en le privant de la victoire.—Il n'est donc pas votre fils ?—Non, c'est le Méandre qui lui a donné le jour.—Il est fils d'un fleuve ?—Sans doute ; ma femme me l'a dit, & tout Magnésie en fut temoin. Suivant un usage très ancien, nos filles, avant de se marier, se baignent dans les eaux du Méandre, & ne manquent pas d'offrir au dieu leurs premières faveurs ; il les dédaigne souvent ; il accepta celles de ma femme. Nous vîmes de loin cette divinité sous la figure d'un beau jeune homme,

la

la conduire dans des buiſſons épais, dont le rivage eſt couvert. —Et comment ſavez-vous que c'étoit le fleuve?—Il le falloit bien; il avoit la tête couronnée de roſeaux.—Je me rends à cette preuve.

Je fis part à pluſieurs de mes amis de cette étrange converſation; ils me citèrent un muſicien d'Epidamne, nommé Carion, qui prétend qu'un de ſes enfans eſt fils d'Hercule. Æſchine me raconta le fait ſuivant*. Je rapporte ſes paroles.

J'étois dans la Troade avec le jeune Cimon. J'étudiois l'Iliade ſur les lieux mêmes; Cimon étudioit toute autre choſe. On devoit marier un certain nombre de filles. Callirhoé, la plus belle de toutes, alla ſe baigner dans le Scamandre. Sa nourrice ſe tenoit ſur le rivage, à une certaine diſtance. Callirhoé fut à peine dans le fleuve, qu'elle dit à haute voix: Scamandre, recevez l'hommage que nous vous devons. Je le reçois, répondit un jeune homme, qui ſe leva du milieu de quelques arbriſſeaux. J'étois avec tout le peuple dans un ſi grand éloignement, que nous ne pûmes diſtinguer les traits de ſon viſage: d'ailleurs ſa tête étoit couverte de roſeaux. Le ſoir je riois avec Cimon, de la ſimplicité de ces gens-là.

Quatre jours après, les nouvelles mariées parurent avec tous leurs ornemens, dans une proceſſion que l'on faiſoit en l'honneur de Vénus. Pendant qu'elle défiloit, Callirhoé appercevant Cimon à mes côtés, tombe tout-à-coup à ſes piés, & s'écrie avec une joie naïve: Oh ma nourice, voilà le dieu Scamandre, mon premier époux! La nourrice jette les hauts cris; l'impoſture eſt découverte; Cimon diſparoit; je le ſuis de près: arrivé à la maiſon, je le traite d'imprudent, de ſcélérat. Mais lui, de me rire au nez. Il me cite l'exemple de l'athlète Attalus, du muſicien Carion. Après tout, ajoute-t-il, Homère a mis le Scamandre en tragédie, & je l'ai mis en comédie. J'irai plus loin encore; je veux donner un enfant à Bacchus, un autre à Apollon. Fort bien, répondis-je; mais en attendant, nous allons être brûlés vifs, car je vois le peuple s'avancer avec des tiſons ardens. Nous n'eûmes que le temps de nous ſauver par une porte de derrière, & de nous rembarquer au plus vîte.

Mon cher Anacharſis, quand on dit qu'un ſiècle eſt éclairé, cela ſignifie qu'on trouve plus de lumières dans certaines villes que dans d'autres; & que, dans les premières, la principale claſſe des citoyens eſt plus inſtruite qu'elle ne l'étoit autrefois.

* Ce fait n'arriva que quelques années après: mais comme il s'agit ici des mœurs, j'ai cru qu'on me pardonneroit l'anachroniſme, & qu'il ſuffiroit d'en avertir.

La

La multitude, je n'en excepte pas celle d'Athènes, tient d'autant plus à ſes ſuperſtitions, qu'on fait plus d'efforts pour l'en arracher. Pendant les dernières fêtes d'Eleuſis, la jeune & charmante Phryné s'étant dépouillée de ſes habits, & laiſſant tomber ſes beaux cheveux ſur ſes épaules, entra dans la mer, & ſe joua long-temps au milieu des flots. Un nombre infini de ſpectateurs couvroit le rivage; quand elle ſortit, ils s'écrièrent tous: c'eſt Vénus qui ſort des eaux. Le peuple l'auroit priſe pour la Déeſſe, ſi elle n'étoit pas ſi connue, &, peut-être même, ſi les gens éclairés avoient voulu favoriſer une pareille illuſion.

N'en doutez pas, les hommes ont deux paſſions favorites, que la philoſophie ne détruira jamais; celle de l'erreur, & celle de l'eſclavage. Mais laiſſons la philoſophie, & revenons à Phryné. La ſcène qu'elle nous donna, & qui fut trop applaudie pour ne pas ſe réitérer, tournera ſans doute à l'avantage des arts. Le peintre Apelle, & le ſculpteur Praxitèle étoient ſur le rivage. L'un & l'autre ont réſolu de repréſenter la naiſſance de Vénus, d'après le modèle qu'ils avoient ſous les yeux.

Vous la verrez à votre retour, cette Phryné, & vous conviendrez qu'aucune des beautés de l'Aſie n'a offert à vos yeux tant de graces à-la-fois. Praxitèle en eſt éperdument amoureux. Il ſe connoît en beauté; il avoue qu'il n'a jamais rien trouvé de ſi parfait. Elle vouloit avoir le plus bel ouvrage de cet artiſte. Je vous le donne avec plaiſir, lui dit-il, à condition que vous le choiſirez vous-même. Mais comment ſe déterminer au milieu de tant de chef-d'œuvres? Pendant qu'elle héſitoit, un eſclave ſecrètement gagné vint en courant annoncer à ſon maître, que le feu avoit pris à l'atelier, que la plupart des ſtatues étoient détruites, que les autres étoient ſur le point de l'être. Ah! c'en eſt fait de moi, s'écrie Praxitèle, ſi l'on ne ſauve pas l'Amour & le Satyre: Raſſurez-vous, lui dit Phryné en riant; j'ai voulu, par cette fauſſe nouvelle, vous forcer à m'éclairer ſur mon choix. Elle prit la figure de l'Amour, & ſon projet eſt d'en enrichir la ville de Theſpiès, lieu de ſa naiſſance. On dit auſſi que cette ville veut lui conſacrer une ſtatue dans l'enceinte du temple de Delphes, & la placer à côté de celle de Philippe. Il convient en effet qu'une courtiſane ſoit auprès d'un conquérant.

Je pardonne à Phryné de ruiner ſes amans; mais je ne lui pardonne pas de les renvoyer enſuite. Nos lois plus indulgentes fermoient les yeux ſur ſes fréquentes infidélités, & ſur la licence de ſes mœurs: mais on la ſoupçonna d'avoir, à l'exemple d'Alcibiade, profané les myſtères d'Eleuſis. Elle

fut

fut déférée au tribunal des Héliastes ; elle y comparut, &, à mesure que les juges entroient, elle arrosoit leurs mains de ses larmes. Euthias, qui la poursuivoit, conclut à la mort. Hypéride parla pour elle. Ce célèbre orateur, qui l'avoit aimée, qui l'aimoit encore, s'appercevant que son éloquence ne faisoit aucune impression, s'abandonna tout-à-coup au sentiment qui l'animoit. Il fait approcher Phryné, déchire les voiles qui couvroient son sein, & représente fortement que ce seroit une impiété de condamner à mort la prêtresse de Vénus. Les juges, frappés d'une crainte religieuse, & plus éblouis encore des charmes exposés à leurs yeux, reconnurent l'innocence de Phryné.

Depuis quelque temps la solde des troupes étrangères nous a coûté plus de mille talens.* Nous avons perdu soixante-quinze villes qui étoient dans notre dépendance : mais nous avons peut-être acquis autant de beautés plus aimables les unes que les autres. Elles augmentent sans doute les agrémens de la société ; mais elles en multiplient les ridicules. Nos orateurs, nos philosophes, les personnages les plus graves se piquent de galanterie. Nos petites-maîtresses apprennent les mathématiques. Gnathène n'a pas besoin de cette ressource pour plaire. Diphilus, qui l'aime beaucoup, donna dernièrement une comédie dont il ne peut attribuer la chûte à la cabale. J'arrivai un moment après chez son amie : il y vint pénétré de douleur ; en entrant, il la pria de lui laver les piés.† Vous n'en avez pas besoin, lui dit-elle, tout le monde vous a porté sur les épaules.

Le même, dînant un jour chez elle, lui demandoit comment elle faisoit pour avoir du vin si frais. Je le fais rafraîchir, répondit-elle, dans un puits où j'ai jeté les prologues de vos pièces.

Avant de finir, je veux vous rapporter un jugement que Philippe vient de prononcer. On lui avoit présenté deux scélérats également coupables ; ils méritoient la mort : mais il n'aime pas à verser le sang. Il a banni l'un de ses états, & condamné l'autre à poursuivre le premier, jusqu'à ce qu'il le ramène en Macédoine.

LETTRE D'APOLLODORE.

Isocrate vient de me montrer une lettre qu'il écrit à Philippe. Un vieux courtisan ne feroit pas plus adroit à flatter un prince. Il s'excuse d'oser lui donner des conseils ; mais il s'y trouve contraint : l'intérêt d'Athènes & de la Grèce

* Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

† Plusieurs Athéniens alloient piés nus.

l'exige: il s'agit d'un objet important, du soin que le roi de Macédoine devroit prendre de sa conservation. Tout le monde vous blâme, dit-il, de vous précipiter dans le danger avec moins de précaution qu'un simple soldat. Il est beau de mourir pour sa patrie, pour ses enfans, pour ceux qui nous ont donné le jour; mais rien de si condamnable, que d'exposer une vie d'où dépend le sort d'un empire, & de ternir, par une funeste témérité, le cours brillant de tant d'exploits. Il lui cite l'exemple des rois de Lacédémone, entourés dans la mêlée de plusieurs guerriers qui veillent sur leurs jours; de Xerxès, roi de Perse, qui, malgré sa défaite, sauva son royaume en veillant sur les siens; de tant de généraux qui, pour ne s'être pas ménagés, ont entraîné la perte de leurs armées.

Il voudroit établir, entre Philippe & les Athéniens, une amitié sincère, & diriger leurs forces contre l'empire des Perses. Il fait les honneurs de la république: il convient que nous avons des torts, mais les dieux mêmes ne sont pas irréprochables à nos yeux.

Je m'arrête, & ne suis point surpris qu'un homme âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, rampe encore, après avoir rampé toute sa vie. Ce qui m'afflige, c'est que beaucoup d'Athéniens pensent comme lui; & vous devez en conclure que, depuis votre départ, nos idées sont bien changées.

Fin du Chapitre soixante-et-unième.

CHAPITRE LXII.

De la nature des Gouvernemens, suivant Aristote & d'autres Philosophes.

CE fut à Smyrne, à notre retour de Perse,* qu'on nous remit les dernières lettres que j'ai rapportées. Nous apprîmes dans cette ville, qu'Aristote, après avoir passé trois ans auprès d'Hermias, gouverneur d'Atarnée, s'étoit établi à Mytilène, capitale de Lesbos.

Nous étions si près de lui, & nous avions été si long-temps sans le voir, que nous résolûmes de l'aller surprendre; cette attention le transporta de joie. Il se disposoit à partir pour la Macédoine; Philippe avoit enfin obtenu de lui qu'il se chargeroit de l'éducation d'Alexandre son fils. Je sacrifie ma liberté, nous dit-il, mais voici mon excuse; il nous montra

* Au printemps de l'année 343 avant J. C.

une

une lettre du Roi; elle étoit conçue en ces termes: „ J'ai „ un fils, & je rends graces aux dieux, moins encore de me „ l'avoir donné, que de l'avoir fait naître de votre temps. „ J'espère que vos soins & vos lumières le rendront digne de „ moi & de cet empire. „

Nous passions des journées entières avec Aristote; nous lui rendîmes un compte exact de notre voyage; les détails suivans parurent l'intéresser. Nous étions, lui dis je, en Phénicie, nous fûmes priés à dîner avec quelques seigneurs Perses, chez le Satrape de la province: la conversation, suivant l'usage, ne roula que sur le grand Roi. Vous savez que son autorité est moins respectée dans les pays éloignés de la capitale. Ils citèrent plusieurs exemples de son orgueil & de son despotisme: Il faut convenir, dit le Satrape, que les Rois se croient d'une autre espèce que nous. Quelques jours après, nous trouvant avec plusieurs officiers subalternes, employés dans cette province, ils racontèrent les injustices qu'ils essuyoient de la part du Satrape. Tout ce que j'en conclus, dit l'un deux, c'est qu'un Satrape se croit d'une nature différente de la nôtre. J'interrogeai leurs esclaves; tous se plaignirent de la rigueur de leur sort, & convinrent que leurs maîtres se croyoient d'une espèce supérieure à la leur. De notre côté, nous reconnûmes avec Platon que la plupart des hommes, tour-à-tour esclaves & tyrans, se révoltent contre l'injustice, moins par la haine qu'elle mérite, que par la crainte qu'elle inspire.

Etant à Suze, dans une conversation que nous eûmes avec un Perse, nous lui dîmes que la condition des despotes est si malheureuse, qu'ils ont assez de puissance pour opérer les plus grands maux. Nous déplorions en conséquence l'esclavage où son pays étoit réduit, & nous l'opposions à la liberté dont on jouit dans la Grèce. Il nous répondit en souriant: vous avez parcouru plusieurs de nos provinces; comment les avez-vous trouvées? Très florissantes, lui dis-je; une nombreuse population, un grand commerce, l'agriculture honorée & hautement protégée par le souverain, des manufactures en activité, une tranquillité profonde, quelques vexations de la part des gouverneurs.

Ne vous fiez donc pas, reprit-il, aux vaines déclamation de vos écrivains. Je la connois cette Grèce dont vous parlez; j'y ai passé plusieurs années; j'ai étudié ses institutions, & j'ai été témoin des troubles qui la déchirent. Citez-moi, je ne dis pas une nation entière, mais une seule ville, qui n'éprouve pas à tous momens les cruautés du despotisme, ou les convulsions de l'anarchie. Vos lois sont excellentes, & ne

sont

ſont pas mieux obſervées que les nôtres ; car nous en avons de très ſages, & qui reſtent ſans effet, parce que l'empire eſt trop riche & trop vaſte. Quand le ſouverain les reſpecte, nous ne changerions pas notre deſtinée pour la vôtre ; quand il les viole, le peuple a du moins la conſolation d'eſpérer que la foudre ne frappera que les principaux citoyens, & qu'elle retombera ſur celui qui l'a lancée : en un mot, nous ſommes quelquefois malheureux par l'abus du pouvoir ; vous l'êtes preſque toujours par l'excès de la liberté.

Ces réflexions engagèrent inſenſiblement Ariſtote à nous parler des différentes formes de gouvernemens ; il s'en étoit occupé depuis notre départ ; il avoit commencé par recueillir les lois & les inſtitutions de preſque toutes les nations Grecques & barbares ; il nous les fit voir rangées par ordre, & accompagnées de remarques, dans autant de traités particuliers, au nombre de plus de 150 * ; il ſe flattoit de pouvoir un jour compléter ce recueil. Là, ſe trouvent la conſtitution d'Athènes, celles de Lacédémone, des Theſſaliens, des Arcadiens, de Syracuſe, de Marſeille, juſqu'à celle de la petite île d'Ithaque.

Cette immenſe collection pouvoit par elle-même aſſurer la gloire de l'auteur ; mais il ne la regardoit que comme un échafaud pour élever un monument plus précieux encore. Les faits étoient raſſemblés ; ils préſentoient des différences & des contradictions frappantes : pour en tirer des réſultats utiles au genre humain, il falloit faire ce qu'on n'avoit pas fait encore, remonter à l'eſprit des lois, & les ſuivre dans leurs effets ; examiner, d'après l'expérience de pluſieurs ſiècles, les cauſes qui conſervent ou détruiſent les états ; propoſer des remèdes contre les vices qui ſont inhérens à la conſtitution, & contre les principes d'altération qui lui ſont étrangers ; dreſſer enfin pour chaque légiſlateur un code lumineux, à la faveur duquel il puiſſe choiſir le gouvernement qui conviendra le mieux au caractère de la nation, ainſi qu'aux circonſtances des temps & des lieux.

Ce grand ouvrage étoit preſque achevé, quand nous arrivâmes à Mytilène, & parut quelques années après. Ariſtote nous permit de le lire, & d'en faire l'extrait que je joins ici † ; je le diviſe en deux parties.

PREMIÈRE

* Diogène Laërce dit que le nombre de ces traités étoit de 158. Ammonius, dans la vie d'Ariſtote, le porte à 255.

† Ariſtote a ſuivi, dans cet ouvrage, à peu-près la même méthode que dans ceux qu'il a compoſés ſur les animaux. Après les principes généraux, il traite des différentes formes de gouvernemens, de leurs parties conſtitutives, de leurs variations, des cauſes de leur décadence, des moyens

PREMIÈRE PARTIE.

Sur les différentes espèces de Gouvernemens.

IL faut d'abord distinguer deux sortes de gouvernemens; ceux où l'utilité publique est comptée pour tout, & ceux où elle n'est comptée pour rien. Dans la première classe, nous placerons la monarchie tempérée, le gouvernement aristocratique, & le républicain proprement dit: ainsi la constitution peut être excellente, soit que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul, soit qu'elle se trouve entre les mains de plusieurs, soit qu'elle réside dans celles du peuple.

La seconde classe comprend la tyrannie, l'oligarchie & la démocratie, qui ne sont que des corruptions des trois premières formes de gouvernement; car la monarchie tempérée dégénère en tyrannie ou despotisme, lorsque le souverain, rapportant tout à lui, ne met plus de bornes à son pouvoir; l'aristocratie en oligarchie, lorsque la puissance suprême n'est plus le partage d'un certain nombre de personnes vertueuses, mais d'un petit nombre de gens, uniquement distingués par leurs richesses; le gouvernement républicain en démocratique, lorsque les plus pauvres ont trop d'influence dans les délibérations publiques.

Comme le nom de Monarque désigne également un Roi & un tyran, & qu'il peut se faire que la puissance de l'un soit aussi absolue que celle de l'autre, nous les distinguerons par deux principales différences*; l'une tirée de l'usage qu'ils font de leur pouvoir; l'autre, des dispositions qu'ils trouvent dans leurs sujets. Quant à la première, nous avons déjà dit que le Roi rapporte tout à son peuple, & le tyran à lui seul.

qui servent à les maintenir, &c. &c. Il discute tous ces points, comparant sans cesse les constitutions entre elles, pour en montrer les ressemblances & les différences, & sans cesse confirmant ses réflexions par des exemples. Si je m'étois assujetti à sa marche, il auroit fallu extraire livre par livre, & chapitre par chapitre, un ouvrage qui n'est lui-même qu'un extrait; mais, ne voulant que donner une idée de la doctrine de l'auteur, j'ai tâché, par un travail beaucoup plus pénible, de rapprocher les notions de même genre, éparses dans cet ouvrage, & relatives, les unes aux différentes formes de gouvernemens, les autres à la meilleure de ces formes. Une autre raison m'a engagé à prendre ce parti: le traité de la république, tel que nous l'avons, est divisé en plusieurs livres; or d'habiles critiques prétendent que cette division ne vient point de l'auteur, & que des copistes ont, dans la suite, interverti l'ordre de ces livres.

* Xénophon établit entre un roi & un tyran, la même différence qu'Aristote. Le premier, dit-il, est celui qui gouverne suivant les lois, & du consentement de son peuple; le second, celui dont le gouvernement, arbitraire & détesté du peuple, n'est point fondé sur les lois. Voyez aussi ce qu'observent à ce sujet Platon, Aristippe, & d'autres encore.

Quant à la feconde, nous difons que l'autorité la plus abfolue devient légitime, fi les fujets confentent à l'établir ou à la fupporter.

D'après ces notions préliminaires, nous découvrirons dans l'hiftoire des peuples, cinq efpèces de royautés.

La première eft celle qu'on trouve fréquemment dans les temps héroïques : le fouverain avoit le droit de commander les armées, d'infliger la peine de mort pendant qu'il les commandoit, de préfider aux facrifices, de juger les caufes des particuliers, & de tranfmettre fa puiffance à fes enfans. La feconde s'établiffoit, lorfque des diffentions interminables forçoient une ville à dépofer fon autorité entre les mains d'un particulier, ou pour toute fa vie, ou pour un certain nombre d'années. La troifième eft celle des nations barbares de l'Afie : le fouverain y jouit d'un pouvoir immenfe, qu'il a néanmoins reçu de fes pères, & contre lequel les peuples n'ont pas réclamé. La quatrième eft celle de Lacédémone : elle paroît la plus conforme aux lois, qui l'ont bornée au commandement des armées, & à des fonctions relatives au culte divin. La cinquième enfin, que je nommerai royauté ou monarchie tempérée, eft celle où le fouverain exerce dans fes états la même autorité qu'un père de famille dans l'intérieur de fa maifon.

C'eft la feule dont je dois m'occuper ici. Je ne parlerai pas de la première, parce qu'elle eft prefque par-tout abolie depuis long-temps ; ni de la feconde, parce qu'elle n'étoit qu'une commiffion paffagère ; ni de la troifième, parce qu'elle ne convient qu'à des Afiatiques, plus accoutumés à la fervitude que les Grecs & les Européens ; ni de celle de Lacédémone, parce que, refferrée dans des limites très étroites, elle ne fait que partie de la conftitution, & n'eft pas par elle-même un gouvernement particulier.

Voici donc l'idée que nous nous formons d'une véritable royauté. Le fouverain jouit de l'autorité fuprême, & veille fur toutes les parties de l'adminiftration, ainfi que fur la tranquilité de l'état.

C'eft à lui de faire exécuter les lois ; & comme, d'un côté, il ne peut les maintenir contre ceux qui les violent, s'il n'a pas un corps de troupes à fa difpofition, & que, d'un autre côté, il pourroit abufer de ce moyen, nous établirons pour règle générale, qu'il doit avoir affez de force pour réprimer les particuliers, & point affez pour opprimer la nation.

Il pourra ftatuer fur les cas que les lois n'ont pas prévus. Le foin de rendre la juftice & de punir les coupables, fera confié à des magiftrats. Ne pouvant ni tout voir, ni tout

régler lui-même, il aura un conſeil qui l'éclairera de ſes lumières, & le ſoulagera dans les détails de l'adminiſtration.

Les impôts ne ſeront établis qu'à l'occaſion d'une guerre, ou de quelque autre beſoin de l'état. Il n'inſultera point à la misère des peuples, en prodiguant leurs biens à des étrangers, des hiſtrions & des courtiſanes. Il faut de plus que, méditant ſur la nature du pouvoir dont il eſt revêtu, il ſe rende acceſſible à ſes ſujets, & vive au milieu d'eux comme un père au milieu de ſes enfans; il faut qu'il ſoit plus occupé de leurs intérêts que des ſiens; que l'éclat qui l'environne inſpire le reſpect & non la terreur; que l'honneur ſoit le mobile de toutes ſes entrepriſes, & que l'amour de ſon peuple en ſoit le prix; qu'il diſcerne & récompenſe le mérite, & que, ſous ſon empire, les riches, maintenus dans la poſſeſſion de leurs biens, & les pauvres, protégés contre les entrepriſes des riches, apprennent à s'eſtimer eux-mêmes, & à chérir une des belles conſtitutions établies parmi les hommes.

Cependant comme ſon excellence dépend uniquement de la modération du prince, il eſt viſible que la ſûreté & la liberté des ſujets doivent en dépendre auſſi; & c'eſt ce qui fait que dans les villes de la Grèce, les citoyens s'eſtimant tous égaux, & pouvant tous participer à l'autorité ſouveraine, ſont plus frappés des inconvéniens que des avantages d'un gouvernement, qui peut tour-à-tour faire le bonheur ou le malheur d'un peuple*.

La royauté n'étant fondée que ſur la confiance qu'elle inſpire, elle ſe détruit lorſque le ſouverain ſe rend odieux par ſon deſpotiſme, ou mépriſable par ſes vices.

Sous un tyran, toutes les forces de la nation ſont tournées contre elle-même. Le gouvernement fait une guerre continuelle aux ſujets; il les attaque dans leurs lois, dans leurs biens, dans leur honneur; & il ne leur laiſſe que le ſentiment profond de leur misère.

Au lieu qu'un Roi ſe propoſe la gloire de ſon règne & le bien de ſon peuple, un tyran n'a d'autre vue que d'attirer à lui toutes les richeſſes de l'état, & de les faire ſervir à ſes ſales voluptés. Denys, roi de Syracuſe, avoit tellement multiplié les impôts, que, dans l'eſpace de cinq ans, les biens de tous les particuliers étoient entrés dans ſon tréſor. Comme le tyran

* Ariſtote n'a preſque rien dit ſur les grandes monarchies qui ſubſiſtoient encore de ſon temps, telles que celles de Perſe & d'Egypte; il ne s'eſt pas expliqué non plus ſur le gouvernement de Macédoine, quoiqu'il dût bien le connoître. Il n'avoit en vue que l'eſpèce de royauté qui s'étoit quelquefois établie en certaines villes de la Grèce, & qui étoit d'une autre nature que les monarchies modernes.

ne

ne règne que par la crainte qu'il inſpire, ſa ſûreté doit être l'unique objet de ſon attention. Ainſi, tandis que la garde d'un Roi eſt compoſée de citoyens intéreſſés à la choſe publique, celle d'un tyran ne l'eſt que d'étrangers, qui ſervent d'inſtrument à ſes fureurs ou à ſes caprices.

Une telle conſtitution, ſi toutefois elle mérite ce nom, renferme tous les vices des gouvernemens les plus corrompus. Elle ne peut donc naturellement ſe ſoutenir que par les moyens les plus violens ou les plus honteux; elle doit donc renfermer toutes les cauſes poſſibles de deſtruction.

La tyrannie ſe maintient, lorſque le prince a l'attention d'anéantir les citoyens qui s'élèvent trop au deſſus des autres; lorſqu'il ne permet ni les progrès des connoiſſances qui peuvent éclairer les ſujets, ni les repas publics & les aſſemblées qui peuvent les réunir; lorſqu'à l'exemple des rois de Syracuſe, il les aſſiège par des eſpions qui les tiennent, à tous momens, dans l'inquiétude & dans l'épouvante; lorſque, par des pratiques adroites, il sème le trouble dans les familles, la diviſion dans les différens ordres de l'état, la méfiance juſque dans les liaiſons les plus intimes; lorſque le peuple, écraſé par des travaux publics, accablé d'impôts, entraîné à des guerres excitées à deſſein, réduit au point de n'avoir ni élévation dans les idées, ni nobleſſe dans les ſentimens, a perdu le courage, & les moyens de ſecouer le joug qui l'opprime; lorſque le trône n'eſt environné que de vils flatteurs, & de tyrans ſubalternes, d'autant plus utiles au deſpote, qu'ils ne ſont arrêtés ni par la honte, ni par le remords.

Il eſt cependant un moyen plus propre à perpétuer ſon autorité; c'eſt lorſqu'en conſervant toute la plénitude de la puiſſance, il veut bien s'aſſujettir à des formes qui en adouciſſent la rigueur, & ſe montrer à ſes peuples plutôt ſous les traits d'un père dont ils ſont l'héritage, que ſous l'aſpect d'un animal féroce, dont ils deviennent les victimes.

Comme ils doivent être perſuadés que leur fortune eſt ſacrifiée au bien de l'état, & non au ſien particulier, il faut que, par ſon application, il établiſſe l'opinion de ſon habileté dans la ſcience du gouvernement. Il ſera très avantageux pour lui, qu'il ait les qualités qui inſpirent le reſpect, & les apparences des vertus qui attirent l'amour. Il ne le ſera pas moins qu'il paroiſſe attaché, mais ſans baſſeſſe, au culte religieux; car les peuples le croiront retenu par la crainte des dieux, & n'oſeront s'élever contre une prince qu'ils protègent.

Ce qu'il doit éviter, c'eſt d'élever un de ſes ſujets à un point de grandeur dont ce dernier puiſſe abuſer; mais il doit encore plus s'abſtenir d'outrager des particuliers, & de porter

le déshonneur dans les familles. Parmi cette foule de princes que l'abus du pouvoir a précipités du trône, plusieurs ont péri pour expier des injures personnelles dont ils s'étoient rendus coupables, ou qu'ils avoient autorisées.

C'est avec de pareils ménagemens que le despotisme s'est maintenu à Sicyone pendant un siècle entier; à Corinthe, pendant près d'un siècle. Ceux qui gouvernèrent ces deux états, obtinrent l'estime ou la confiance publique, les uns par leurs talens militaires, les autres par leur affabilité, d'autres par les égards qu'en certaines occasions ils eurent pour les lois. Par-tout ailleurs la tyrannie a plus ou moins subsisté, suivant qu'elle a plus ou moins négligé de se cacher. On l'a vue quelquefois désarmer la multitude irritée; d'autres fois, briser les fers des esclaves, & les appeler à son secours: mais il faut de toute nécessité, qu'un gouvernement si monstrueux finisse tôt ou tard, parce que la haine ou le mépris qu'il inspire, doit tôt ou tard venger la majesté des nations outragées.

Lorsqu'après l'extinction de la royauté, l'autorité revint aux sociétés dont elle étoit émanée, les unes prirent le parti de l'exercer en corps de nation, les autres de la confier à un certain nombre de citoyens.

Alors se ranimèrent deux puissantes factions, celle des grands & celle du peuple, toutes deux réprimées auparavant par l'autorité d'un seul, & depuis, beaucoup plus occupées à se détruire qu'à se balancer. Leurs divisions ont presque partout dénaturé la constitution primitive; & d'autres causes ont contribué à l'altérer. Telles sont les imperfections que l'expérience a fait découvrir dans les différens systêmes des législateurs, les abus attachés à l'exercice du pouvoir même le plus légitime, les variations que les peuples ont éprouvées dans leur puissance, dans leurs mœurs, dans leurs rapports avec les autres nations. Ainsi chez ces Grecs, également enflammés de l'amour de la liberté, vous ne trouverez pas deux nations ou deux villes, quelque voisines qu'elles soient, qui aient précisément la même législation & la même forme de gouvernement; mais vous verrez par-tout la constitution incliner vers le despotisme des grands, ou vers celui de la multitude.

Il résulte de-là qu'il faut distinguer plusieurs espèces d'aristocratie; les unes approchant plus ou moins de la perfection dont ce gouvernement est susceptible; les autres tendant plus ou moins vers l'oligarchie, qui en est la corruption.

La véritable aristocratie seroit celle où l'autorité se trouveroit entre les mains d'un certain nombre de magistrats éclairés & vertueux. Par vertu, j'entends la vertu politique, qui n'est

autre

autre chose que l'amour du bien public ou de la patrie; comme on lui déféreroit tous les honneurs, elle feroit le principe de ce gouvernement.

Pour assurer cette constitution, il faudroit la tempérer de manière que les principaux citoyens y trouvassent les avantages de l'oligarchie; & le peuple, ceux de la democratie. Deux lois contribueroient à produire ce double effet; l'une, qui dérive du principe de ce gouvernement, conféreroit les magistratures suprêmes aux qualités personnelles, sans avoir égard aux fortunes; l'autre, pour empêcher que les magistrats ne pussent s'enrichir dans leurs emplois, les obligeroit de rendre compte au public de l'administration des finances.

Par la première, tous les citoyens pourroient aspirer aux principales dignités; par la seconde, ceux des dernières classes renonceroient à un droit qu'ils n'ambitionnent que parce qu'ils le croient utile.

Comme il feroit à craindre qu'à la longue, une vertu revêtue de toute l'autorité, ne s'affoiblit ou n'excitât la jalousie, on a soin, dans plusieurs aristocraties, de limiter le pouvoir des magistratures, & d'ordonner qu'elles passent en de nouvelles mains, de six en six mois.

S'il est important que les juges de certains tribunaux soient tirés de la classe des citoyens distingués, il faudra du moins qu'on trouve, en d'autres tribunaux, des juges choisis dans tous les états.

Il n'appartient qu'à ce gouvernement d'établir des magistrats qui veillent sur l'éducation des enfans, & sur la conduite des femmes. Une telle censure feroit sans effet dans la démocratie & dans l'oligarchie; dans la première, parce que le petit peuple y veut jouir d'une liberté excessive; dans la seconde, parce que les gens en place y sont les premiers à donner l'exemple de la corruption & de l'impunité.

Ce systême de gouvernement, où l'homme de bien ne feroit jamais distingué du citoyen, ne subsiste nulle part; s'il étoit question de le développer, il faudroit d'autres lois & d'autres règlemens. Contentons-nous, pour juger des différentes aristocraties, de remonter au principe, car c'est de-là sur-tout que dépend la bonté du gouvernement: celui de l'aristocratie pure feroit la vertu politique ou l'amour du bien public. Si dans les aristocraties actuelles, cet amour influe plus ou moins sur le choix des magistrats, concluez-en que la constitution est plus ou moins avantageuse. C'est ainsi que le gouvernement de Lacédémone approche plus de la véritable aristocratie que celui de Carthage, quoiqu'ils aient d'ailleurs beaucoup de conformité entre eux. Il faut à Lacédémone, que le magistrat

 choisi

choisi soit animé de l'amour de la patrie, & dans la disposition de favoriser le peuple ; à Carthage, il faut de plus qu'il jouisse d'une fortune aisée ; & de-là vient que ce gouvernement incline plus vers l'oligarchie.

La constitution est en danger dans l'aristocratie, lorsque les intérêts des principaux citoyens ne sont pas assez bien combinés avec ceux du peuple, pour que chacune de ces classes n'en ait pas un infiniment grand à s'emparer de l'autorité ; lorsque les lois permettent que toutes les richesses passent insensiblement entre les mains de quelques particuliers ; lorsqu'on ferme les yeux sur les premières innovations qui attaquent la constitution ; lorsque les magistrats, jaloux ou négligens, persécutent des citoyens illustres, ou les excluent des magistratures, ou les laissent devenir assez puissans pour asservir leur patrie.

L'aristocratie imparfaite a tant de rapports avec l'oligarchie, qu'il faut nécessairement les envisager ensemble, lorsqu'on veut détailler les causes qui détruisent, & celles qui maintiennent l'une ou l'autre.

Dans l'oligarchie, l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens riches. Comme il est de l'essence de ce gouvernement qu'au moins les principales magistratures soient électives, & qu'en les conférant on se règle sur le cens, c'est-à-dire, sur la fortune des particuliers, les richesses y doivent être préférées à tout ; elles établissent une très grande inégalité entre les citoyens, & le désir d'en acquérir est le principe du gouvernement.

Quantité de villes ont choisi d'elles-mêmes ce système d'administration. Les Lacédémoniens cherchent à l'introduire chez les autres peuples, avec le même zèle que les Athéniens veulent y établir la démocratie ; mais par-tout il se diversifie, suivant la nature du cens exigé pour parvenir aux premiers emplois, suivant les différentes manières dont ils sont conférés, suivant que la puissance du magistrat est plus ou moins restreinte. Par-tout encore, le petit nombre de citoyens qui gouverne, cherche à se maintenir contre le grand nombre de citoyens qui obéit.

Le moyen que l'on emploie dans plusieurs états, est d'accorder à tous les citoyens le droit d'assister aux assemblées générales de la nation, de remplir les magistratures, de donner leurs suffrages dans les tribunaux de justice, d'avoir des armes dans leurs maisons, d'augmenter leurs forces par les exercices du gymnase. Mais nulle peine n'est décernée contre les pauvres qui négligent ces avantages, tandis que les riches ne peuvent y renoncer sans être assujettis à une amende. L'indulgence qu'on a pour les premiers, fondée en apparence sur

la

la multiplicité de leurs travaux & de leurs besoins, les éloigne des affaires, & les accoutume à regarder les délibérations publiques, les soins de rendre la justice, & les autres détails de l'administration, comme un fardeau pénible que les riches seuls peuvent & doivent supporter.

Pour constituer la meilleure des oligarchies, il faut que le cens, qui fixe la classe des premiers citoyens, ne soit pas trop fort; car plus cette classe est nombreuse, plus on doit présumer que ce sont les lois qui gouvernent, & non pas les hommes.

Il faut que plusieurs magistratures ne tombent pas à-la-fois dans la même famille, parce qu'elle deviendroit trop puissante. Dans quelques villes, le fils est exclus par son père, le frère par son frère aîné.

Il faut, pour éviter que les fortunes soient trop inégalement distribuées, que l'on ne puisse disposer de la sienne au préjudice des héritiers légitimes, & que, d'un autre côté, deux hérédités ne puissent s'accumuler sur la même tête.

Il faut que le peuple soit sous la protection immédiate du gouvernement, qu'il soit plus favorisé que les riches dans la poursuite des insultes qu'il éprouve, & que nulle loi, nul crédit ne mette obstacle à sa subsistance ou à sa fortune. Peu jaloux des dignités qui ne procurent que l'honneur de servir la patrie, il les verra passer avec plaisir en d'autres mains, si l'on n'arrache pas des siennes le fruit de ses travaux.

Pour l'attacher de plus en plus au gouvernement, il faut lui conférer un certain nombre de petits emplois lucratifs, & lui laisser même l'espérance de pouvoir, à force de mérite, s'élever à certaines magistratures importantes, comme on le pratique à Marseille.

La loi qui, dans plusieurs oligarchies, interdit le commerce aux magistrats, produit deux excellens effets; elle les empêche de sacrifier à l'intérêt de leur fortune, des moments qu'ils doivent à l'état, & d'exercer un monopole qui ruineroit les autres commerçans*.

Quand les magistrats consacrent, à l'envi, une partie de leurs biens à décorer la capitale, à donner des fêtes, des spectacles, des repas publics, une pareille émulation est une ressource pour le trésor de l'état. Elle réduit à de justes bornes les richesses excessives de quelques particuliers; le peuple pardonne aisément une autorité qui s'annonce par de tels bienfaits; il est alors moins frappé de l'éclat des dignités, que des devoirs accablans qu'elles entraînent, & des avantages réels qu'il en retire.

* A Venise le commerce est interdit aux nobles.

Mais

Mais quand le cens, qui fixe la claſſe des citoyens deſtinés à gouverner, eſt trop fort, cette claſſe eſt trop peu nombreuſe. Bientôt ceux qui, par leurs intrigues ou par leurs talens, ſe ſeront mis à la tête des affaires, chercheront à s'y maintenir par les mêmes voies ; on les verra étendre inſenſiblement leurs droits, ſe faire autoriſer à ſe choiſir des aſſociés, & à laiſſer leurs places à leurs enfans, ſupprimer enfin toutes les formes, & ſubſtituer impunément leurs volontés aux lois. Le gouvernement ſe trouvera au dernier dégré de la corruption, & l'oligarchie ſera dans l'oligarchie comme cela eſt arrivé dans la ville d'Elis.

La tyrannie d'un petit nombre de citoyens ne ſubſiſtera pas plus long-temps que celle d'un ſeul ; elle s'affoiblira par l'excès de ſon pouvoir. Les riches, exclus du gouvernement, ſe mêleront avec la multitude pour le détruire : c'eſt ainſi qu'à Cnide, l'oligarchie fut tout-à-coup changée en démocratie.

On doit s'attendre à la même révolution, lorſque la claſſe des riches s'unit étroitement pour traiter les autres citoyens en eſclaves. Dans quelques endroits, ils oſent prononcer ce ſerment auſſi barbare qu'inſenſé : „ Je ferai au peuple tout le „ mal qui dépendra de moi. „ Cependant, comme le peuple eſt également dangereux, ſoit qu'il rampe devant les autres, ſoit qu'on rampe devant lui, il ne faut pas qu'il poſsède excluſivement le droit de juger, & qu'il confère toutes les magiſtratures : car alors, la claſſe des gens riches étant obligée de mendier baſſement ſes ſuffrages, il ne tardera pas à ſe convaincre qu'il lui eſt auſſi facile de retenir l'autorité que d'en diſpoſer.

Les mœurs peuvent rendre populaire un gouvernement qui ne l'eſt pas, ou ſubſtituer l'oligarchie à la démocratie. Quoique ces changemens mettent le gouvernement en oppoſition avec la conſtitution, ils peuvent n'être pas dangereux, parce qu'ils s'opèrent avec lenteur, du conſentement de tous les ordres de l'état. Mais rien n'eſt ſi eſſentiel que d'arrêter, dès le principe, les innovations qui attaquent violemment la conſtitution ; & en effet, dans un gouvernement qui ſe propoſe de maintenir une ſorte d'équilibre entre les volontés de deux puiſſantes claſſes de citoyens, le moindre avantage remporté ſur les lois établies, en prépare la ruine. A Thurium, la loi ne permettoit de remplir pour la ſeconde fois un emploi militaire, qu'après un intervalle de cinq ans. Des jeunes gens, aſſurés de la confiance des troupes & des ſuffrages du peuple, firent révoquer la loi, malgré l'oppoſition des magiſtrats ; & bientôt, par des entrepriſes plus hardies, ils changèrent le gouvernement ſage & modéré de ce peuple en une affreuſe tyrannie.

La

La liberté ne peut ſe trouver que dans la démocratie, diſent les fanatiques partiſans du pouvoir populaire : elle eſt le principe de ce gouvernement ; elle donne à chaque citoyen la volonté d'obéir, le pouvoir de commander ; elle le rend maître de lui-même, égal aux autres, & précieux à l'état dont il fait partie.

Il eſt donc eſſentiel à ce gouvernement, que toutes les magiſtratures, ou du moins la plupart, puiſſent être conférées par la voie du ſort, à chaque particulier ; que les emplois, à l'exception des militaires, ſoient très rarement accordés à celui qui les a déjà remplis une fois ; que tous les citoyens ſoient alternativement diſtribués dans les cours de juſtice ; qu'on établiſſe un Sénat pour préparer les affaires qui doivent ſe terminer dans l'aſſemblée nationale & ſouveraine, où tous les citoyens puiſſent aſſiſter ; qu'on accorde un droit de préſence à ceux qui ſe rendent aſſidus à cette aſſemblée, ainſi qu'au Sénat & aux tribunaux de juſtice.

Cette forme de gouvernement eſt ſujette aux mêmes révolutions que l'ariſtocratie ; elle eſt tempérée dans les lieux où, pour écarter une populace ignorante & inquiète, on exige un cens modique de la part de ceux qui veulent participer à l'adminiſtration ; dans les lieux où, par de ſages règlemens, la première claſſe des citoyens n'eſt pas victime de la haine & de la jalouſie des dernières claſſes ; dans tous les lieux enfin où, au milieu des mouvemens les plus tumultueux, les lois ont la force de parler & de ſe faire entendre. Mais elle eſt tyrannique, par tout où les pauvres influent trop dans les délibérations publiques.

Pluſieurs cauſes leur ont valu cet excès de pouvoir ; la première eſt la ſuppreſſion du cens, ſuivant lequel on devoit régler la diſtribution des charges ; par là, les moindres citoyens ont obtenu le droit de ſe mêler des affaires publiques ; la ſeconde eſt la gratification accordée aux pauvres, & refuſée aux riches qui portent leurs ſuffrages, ſoit dans les aſſemblées générales, ſoit dans les tribunaux de juſtice ; trop légère pour engager les ſeconds à une ſorte d'aſſiduité, elle ſuffit pour dédommager les premiers de l'interruption de leurs travaux ; & de-là cette foule d'ouvriers & de mercenaires qui élèvent une voix impérieuſe dans les lieux auguſtes où ſe diſcutent les intérêts de la patrie : la troiſième eſt le pouvoir que les orateurs de l'état ont acquis ſur la multitude.

Elle étoit jadis conduite par des militaires qui abusèrent plus d'une fois de ſa confiance, pour la ſubjuguer ; & comme ſon deſtin eſt d'être aſſervie, il s'eſt élevé, dans ces derniers temps,

temps, des hommes ambitieux qui emploient leurs talens à flatter ses passions & ses vices, à l'enivrer de l'opinion de son pouvoir & de sa gloire, à ranimer sa haine contre les riches, son mépris pour les règles, son amour de l'indépendance. Leur triomphe est celui de l'éloquence, qui semble ne s'être perfectionnée de nos jours, que pour introduire le despotisme dans le sein de la liberté même. Les républiques sagement administrées ne se livrent point à ces hommes dangereux ; mais par-tout où ils ont du crédit, le gouvernement parvient avec rapidité au plus haut point de la corruption, & le peuple contracte les vices & la férocité des tyrans.

Presque tous nos gouvernemens, sous quelque forme qu'ils soient établis, portent en eux-mêmes plusieurs germes de destruction. Comme la plupart des républiques Grecques sont renfermées dans l'enceinte étroite d'une ville ou d'un canton, les divisions des particuliers devenues divisions de l'état, les malheurs d'une guerre qui semble ne laisser aucune ressource, la jalousie invétérée & toujours renaissante des diverses classes de citoyens, une succession rapide d'évènemens imprévus, y peuvent, dans un instant, ébranler ou renverser la constitution. On a vu la démocratie abolie dans la ville de Thèbes, par la perte d'une bataille ; dans celles d'Héraclée, de Cumes & de Mégare, par le retour des principaux citoyens, que le peuple avoit proscrits pour enrichir le trésor public de leurs dépouilles. On a vu la forme du gouvernement changer à Syracuse, par une intrigue d'amour ; dans la ville d'Erétrie, par une insulte faite à un particulier ; à Epidaure, par une amende infligée à un autre particulier ; & combien de séditions qui n'avoient pas de causes plus importantes, & qui se communiquant par degrés, ont fini par exciter des guerres sanglantes ?

Tandis que ces calamités affligent la plus grande partie de la Grèce, trois nations, les Crétois, les Lacédémoniens & les Carthaginois, jouissent en paix, depuis plusieurs siècles, d'un gouvernement qui diffère de tous les autres, quoiqu'il en réunisse les avantages. Les Crétois conçurent, dans les plus anciens temps, l'idée de tempérer la puissance des grands, par celle du peuple ; les Lacédémoniens, & les Carthaginois sans doute à leur exemple, celle de concilier la royauté avec l'aristocratie & la démocratie.

Ici Aristote expose succinctement les systêmes adoptés en Crète, à Lacédémone, à Carthage ; je vais rapporter ce qu'il pense du dernier, en ajoutant quelques traits légers à son esquisse.

A Carthage,

A Carthage, la puiſſance ſouveraine eſt partagée entre deux Rois*, un Sénat, & l'aſſemblée du peuple.

Les deux Rois ne ſont pas tirés de deux ſeules familles, comme à Lacédémone ; mais ils ſont choiſis tous les ans, tantôt dans une maiſon, tantôt dans une autre : on exige qu'ils aient de la naiſſance, des richeſſes & des vertus.

Le Sénat eſt très nombreux. C'eſt aux Rois à le convoquer. Ils y préſident ; ils y diſcutent la guerre, la paix, les affaires les plus importantes de l'état. Un corps de magiſtrats, au nombre de cent quatre, eſt chargé d'y ſoutenir les intérêts du peuple. On peut ſe diſpenſer de renvoyer l'affaire à la nation, ſi les avis ſont uniformes ; on doit la communiquer, s'ils ne le ſont pas.

Dans l'aſſemblée générale, les Rois & les Sénateurs expoſent les raiſons qui ont réuni ou partagé les ſuffrages. Le moindre citoyen peut s'élever contre leur décret ou contre les diverſes opinions qui l'ont ſuſpendu ; le peuple décide en dernier reſſort.

Toutes les magiſtratures, celle des Rois, celles des Sénateurs, des Juges, des Stratèges ou gouverneurs de provinces, ſont conférées par voie d'élection, & renfermées dans les bornes preſcrites par les lois. Le général des armées ſeul n'en connoit aucune. Il eſt abſolu quand il eſt à la tête des troupes ; mais, à ſon retour, il doit rendre compte de ſes opérations devant un tribunal qui eſt compoſé de cent Sénateurs, & dont les jugemens ſont accompagnés d'une extrême ſévérité.

C'eſt par la diſtribution éclairée & le ſage exercice de ces différens pouvoirs, qu'un peuple nombreux, puiſſant, actif, auſſi jaloux de ſa liberté que fier de ſon opulence, a toujours repouſſé les efforts de la tyrannie, & jouit depuis très longtemps d'une tranquillité à peine troublée par quelques orages paſſagers, qui n'ont pas détruit ſa conſtitution primitive.

Cependant, malgré ſon excellence, cette conſtitution a des défauts. C'en eſt un de regarder comme une diſtinction glorieuſe, la réunion de pluſieurs magiſtratures ſur une même tête†, parce qu'alors il eſt plus avantageux de multiplier ſes devoirs que de les remplir, & qu'on s'accoutume à croire qu'obtenir des places, c'eſt les mériter. C'eſt encore un défaut de conſidérer autant la fortune que la vertu, quand il eſt

* Les auteurs Latins donnent à ces deux magiſtrats ſuprêmes le nom de Suffètes, qui eſt leur véritable nom. Les auteurs Grecs leur donnent celui de Rois.

† A Veniſe, dit Amelot, les nobles ne ſauroient tenir pluſieurs magiſtratures à la fois, quelque petites qu'elles ſoient.

queſtion

question de choisir des magistrats. Dès que, dans un état, l'argent devient un moyen pour s'élever, bientôt on n'en connoit plus d'autre ; accumuler des richesses est la seule ambition du citoyen, & le gouvernement incline fortement vers l'oligarchie.

Pour le retenir dans son équilibre, on a pensé à Carthage qu'il falloit accorder quelques avantages au peuple, & envoyer par intervalles les principaux de cette classe dans des villes particulières, avec des commissions qui leur donnent la facilité de s'enrichir. Cette ressource a, jusqu'à présent, maintenu la république ; mais comme elle ne tient pas immédiatement à la législation, & qu'elle renferme en elle-même un vice secret, on ne doit en attribuer le succès qu'au hasard ; & si jamais, devenu trop riche & trop puissant, le peuple sépare ses intérêts de ceux des autres citoyens, les lois actuelles ne suffiront pas pour arrêter ses prétentions, & la constitution sera détruite*.

D'après ce que nous avons dit, il est aisé de découvrir l'objet que doit se proposer le magistrat souverain dans l'exercice de son pouvoir, ou si l'on veut, quel est dans chaque constitution le principe du gouvernement. Dans la monarchie, c'est le beau, l'honnête ; car le prince doit désirer la gloire de son règne, & ne l'acquérir que par des voies honorables. Dans la tyrannie, c'est la sûreté du tyran ; car il ne se maintient sur le trône que par la terreur qu'il inspire. Dans l'aristocratie, la vertu ; puisque les chefs ne peuvent s'y distinguer que par l'amour de la patrie. Dans l'oligarchie, les richesses ; puisque ce n'est que parmi les riches qu'on choisit les administrateurs de l'état. Dans la démocratie, la liberté de chaque citoyen ; mais ce principe dégénère presque partout en licence, & ne pourroit subsister que dans le gouvernement dont la seconde partie de cet extrait présente une idée succincte.

SECONDE PARTIE.

De la meilleure des Constitutions.

Si j'étois chargé d'instruire un chef de colonie, je remonterois d'abord aux principes.

Toute société est une agrégation de familles, qui n'ont

* La prédiction d'Aristote ne tarda pas à se vérifier. Au temps de la 2e. guerre Punique, environ 100 ans après ce philosophe, la république de Carthage penchoit vers sa ruine, & Polybe regarde l'autorité que le peuple avoit usurpée, comme la principale cause de sa décadence.

d'autre

d'autre but, en se réunissant, que de travailler à leur bonheur commun. Si elles ne sont pas assez nombreuses, comment les défendre contre les attaques du dehors ? Si elles le sont trop, comment les contenir par des lois qui assurent leur repos ? Ne cherchez pas à fonder un empire, mais une cité, moins puissante par la multitude des habitans, que par les qualités des citoyens. Tant que l'ordre ou la loi pourra diriger son action sur toutes les parties de ce corps, ne songez pas à le réduire ; mais dès que ceux qui obéissent ne sont plus sous les yeux ni sous la main de ceux qui commandent, songez que le gouvernement a perdu une partie de son influence, & l'état une partie de sa force.

Que votre capitale, située auprès de la mer, ne soit ni trop grande, ni trop petite ; qu'une exposition favorable, un air pur, des eaux salubres, contribuent de concert à la conservation des habitans ; que son territoire suffise à ses besoins, & présente à-la-fois un accès difficile à l'ennemi, & des communications aisées à vos troupes ; qu'elle soit commandée par une citadelle, si l'on préfère le gouvernement monarchique ; que divers postes fortifiés la garantissent des premières fureurs de la populace, si l'on choisit l'aristocratie ; qu'elle n'ait d'autre défense que ses remparts, si l'on établit une démocratie ; que ses murailles soient fortes & capables de résister aux nouvelles machines dont on se sert depuis quelque temps dans les sièges ; que les rues soient en partie larges & tirées au cordeau, en partie étroites & tortueuses : les premières serviront à son embellissement ; les secondes, à sa défense, en cas de surprise.

Construisez, à quelque distance, un port qui soit joint à la ville par de longues murailles, comme on le pratique en plusieurs endroits de la Grèce : pendant la guerre, il facilitera les secours de vos alliés ; pendant la paix, vous y retiendrez cette foule de matelots étrangers ou régnicoles, dont la licence & l'avidité corromproient les mœurs de vos citoyens, si vous les receviez dans la ville. Mais que votre commerce se borne à échanger le superflu que votre territoire vous accorde, contre le nécessaire qu'il vous refuse, & votre marine, à vous faire redouter ou rechercher des nations voisines.

Votre colonie est établie ; il faut lui donner des lois : il en faut de fondamentales pour former sa constitution, & de civiles pour assurer sa tranquillité.

Vous vous instruirez des différentes formes de gouvernemens adoptées par nos législateurs, ou imaginées par nos philosophes. Quelques-uns de ces systêmes sont trop imparfaits, les autres exigent trop de perfection. Ayez le courage de

comparer les principes des premiers avec leurs effets, & le courage encore plus grand de résister à l'attrait des seconds. Si, par la force de votre génie, vous pouvez concevoir le plan d'une constitution sans défaut, il faudra qu'une raison supérieure vous persuade qu'un tel plan n'est pas susceptible d'exécution, ou s'il l'étoit par hasard, qu'il ne conviendroit peut-être pas à toutes les nations.

Le meilleur gouvernement pour un peuple, est celui qui s'assortit à son caractère, à ses intérêts, au climat qu'il habite, à une foule de circonstances qui lui sont particulières.

La nature a distingué, par des traits frappans & variés, les sociétés répandues sur notre globe; celles du nord & de l'Europe ont de la valeur, mais peu de lumières & d'industrie ; il faut donc qu'elles soient libres, indociles au joug des lois, incapables de gouverner les nations voisines. Celles de l'Asie possèdent tous les talens de l'esprit, toutes les ressources des arts ; mais leur extrême lâcheté les condamne à la servitude. Les Grecs, placés entre les unes & les autres, enrichis de tous les avantages dont elles se glorifient, réunissent tellement la valeur aux lumières, l'amour des lois à celui de la liberté, qu'ils seroient en état de conquérir & de gouverner l'univers. Et par combien de nuances la nature ne se plaît-elle pas à diversifier ces caractères principaux dans une même contrée? Parmi les peuples de la Grèce, les uns ont plus d'esprit, les autres plus de bravoure. Il en est chez qui ces qualités brillantes sont dans un juste équilibre.

C'est en étudiant les hommes soumis à sa conduite, qu'un législateur verra s'ils ont reçu de la nature, ou s'il peuvent recevoir de ses institutions, assez de force & de chaleur pour la préférer à tout: plus il se propose un grand objet, plus il doit réfléchir, s'instruire & douter: une circonstance locale suffira quelquefois pour fixer ses irrésolutions. Si par exemple, le sol que sa colonie doit occuper, est susceptible d'une grande culture, & que des obstacles insurmontables ne lui permettent pas de proposer une autre constitution, qu'il n'hésite pas à établir le gouvernement populaire. Un peuple agriculteur est le meilleur de tous les peuples; il n'abandonnera point des travaux qui exigent sa présence, pour venir, sur la place publique, s'occuper des dissentions que fomente l'oisiveté, & disputer des honneurs dont il n'est point avide. Les magistrats, plus respectés, ne seront pas exposés aux caprices d'une multitude d'ouvriers & de mercenaires aussi audacieux qu'insatiables.

D'un autre côté, l'oligarchie s'établit naturellement dans les lieux où il est nécessaire & possible d'avoir une nombreuse cavalerie: comme elle y fait la principale force de l'état, il

faut

faut qu'un grand nombre de citoyens y puiſſent entretenir un cheval, & ſupporter la dépenſe qu'exige leur profeſſion: alors le parti des riches domine ſur celui des pauvres.

Avant que d'aller plus loin, examinons quels ſont les droits, quelles doivent être les diſpoſitions du citoyen.

Dans certains endroits, pour être citoyen, il ſuffit d'être né d'un père & d'une mère qui l'étoient; ailleurs, on exige un plus grand nombre de degrés; mais il ſuit de-là que les premiers qui ont pris cette qualité, n'en avoient pas le droit; & s'ils ne l'avoient pas, comment ont-ils pu le tranſmettre à leurs enfans?

Ce n'eſt pas l'enceinte d'une ville ou d'un état qui donne ce privilège à celui qui l'habite; ſi cela étoit, il conviendroit à l'eſclave ainſi qu'à l'homme libre; ſi l'eſclave ne peut pas être citoyen, tous ceux qui ſont au ſervice de leurs ſemblables, ou qui, en exerçant des arts méchaniques, ſe mettent dans une étroite dépendance du public, ne ſauroient l'être non plus. Je ſais qu'on les regarde comme tels dans la plupart des républiques, & ſur-tout dans l'extrême démocratie; mais dans un état bien conſtitué, on ne doit pas leur accorder une ſi belle prérogative.

Quel eſt donc le véritable citoyen? Celui qui, libre de tout autre ſoin, ſe conſacre uniquement au ſervice de la patrie, & peut participer aux charges, aux dignités, aux honneurs, en un mot, à l'autorité ſouveraine.

De-là il ſuit que ce nom ne convient qu'imparfaitement aux enfans, aux vieillards décrépits, & ne ſauroit convenir aux artiſans, aux laboureurs, aux affranchis; il ſuit encore qu'on n'eſt citoyen que dans une république, quoiqu'on y partage ce droit avec des gens à qui, ſuivant nos principes, il faudroit le refuſer.

Dans votre cité, tout travail qui détournera l'attention que l'on doit excluſivement aux intérêts de la patrie ſera interdit au citoyen, & vous ne donnerez ce titre qu'à ceux qui, dans leur jeuneſſe, porteront les armes pour la défenſe de l'état, & qui, dans un age plus avancé, l'éclaireront de leur lumières.

Ainſi vos citoyens feront véritablement partie de la cité: leur prérogative eſſentielle ſera de parvenir aux magiſtratures, de juger les affaires des particuliers, de voter dans le Sénat ou dans l'aſſemblée générale; ils la tiendront de la loi fondamentale, parce que la loi eſt un contrat qui aſſure les droits des citoyens. Le premier de leurs devoirs ſera de ſe mettre en état de commander & d'obéir; ils le rempliront en vertu de leur inſtitution, parce qu'elle peut ſeule leur inſpirer les vertus du citoyen, ou l'amour de la patrie.

Ces réflexions nous feront connoître l'espèce d'égalité que le législateur doit introduire dans la cité.

On n'en admet aucune dans l'oligarchie ; on y suppose au contraire que la différence dans les fortunes en établit une dans l'état des citoyens, & qu'en conséquence, les préférences & les distinctions ne doivent être accordées qu'aux richesses. Dans la démocratie, les citoyens se croient tous égaux, parce qu'ils sont tous libres ; mais comme ils n'ont qu'une fausse idée de la liberté, l'égalité qu'ils affectent, détruit toute subordination. De-là les séditions qui fermentent sans cesse dans le premier de ces gouvernemens, parce que la multitude y regarde l'inégalité comme une injustice ; & dans le second, parce que les riches y sont blessés d'une égalité qui les humilie.

Parmi les avantages qui établissent ou détruisent l'égalité entre les citoyens, il en est trois qui méritent quelques réflexions : la liberté, la vertu & les richesses. Je ne parle pas de la noblesse, parce qu'elle rentre dans cette division générale, en ce qu'elle n'est que l'ancienneté des richesses & de la vertu dans une famille.

Rien n'est si opposé à la licence, que la liberté : dans tous les gouvernemens, les particuliers sont & doivent être asservis ; avec cette différence pourtant qu'en certains endroits, ils ne sont esclaves que des hommes ; & que dans d'autres, ils ne doivent l'être que des lois. En effet, la liberté ne consiste pas à faire tout ce que l'on veut, comme on le soutient dans certaines démocraties ; mais à ne faire que ce que veulent les lois qui assurent l'indépendance de chaque particulier ; & sous cet aspect, tous vos citoyens peuvent être aussi libres les uns que les autres.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la vertu ; comme nos citoyens participeront à l'autorité souveraine, ils seront tous également intéressés à la maintenir & à se pénétrer d'un même amour pour la patrie : j'ajoute qu'ils seront plus ou moins libres, à proportion qu'ils seront plus ou moins vertueux.

Quant aux richesses, la plupart des philosophes n'ont pu se garantir d'une illusion trop naturelle : c'est de porter leur attention sur l'abus qui choque le plus leur goût ou leurs intérêts, & de croire qu'en le déracinant, l'état ira de lui-même. D'anciens législateurs avoient jugé convenable, dans un commencement de réforme, de répartir également les biens entre tous les citoyens ; & de-là quelques législateurs modernes, entre autres Phaléas de Chalcédoine, ont proposé l'égalité constante des fortunes, pour base de leurs systêmes. Les uns

veulent

veulent que les riches ne puiſſent s'allier qu'avec les pauvres, & que les filles des premiers ſoient dotées, tandis que celles des derniers ne le ſeront pas; d'autres, qu'il ne ſoit permis d'augmenter ſon bien, que juſqu'à un taux fixé par la loi. Mais en limitant les facultés de chaque famille, il faudroit donc limiter le nombre des enfans qu'elle doit avoir. Ce n'eſt point par des lois prohibitives que l'on tiendra dans une ſorte d'équilibre, les fortunes des particuliers: il faut, autant qu'il eſt poſſible, introduire parmi eux l'eſprit de déſintéreſſement, & régler les choſes de manière que les gens de bien ne veuillent pas augmenter leurs poſſeſſions, & que les méchans ne le puiſſent pas.

Ainſi vos citoyens pourront différer les uns des autres par les richeſſes. Mais comme cette différence n'en occaſionnera aucune dans la diſtribution des emplois & des honneurs, elle ne détruira pas l'égalité qui doit ſubſiſter entre eux. Ils ſeront égaux, parce qu'ils ne dépendront que des lois, & qu'ils ſeront tous également chargés du glorieux emploi de contribuer au repos & au bonheur de la patrie.

Vous voyez déjà que le gouvernement dont je veux vous donner l'idée, approcheroit de la démocratie, mais il tiendroit auſſi de l'oligarchie; car ce ſeroit un gouvernement mixte, tellement combiné, qu'on héſiteroit ſur le nom dont il faudroit l'appeler, & dans lequel néanmoins les partiſans de la démocratie & ceux de l'oligarchie trouveroient les avantages de la conſtitution qu'ils préfèrent, ſans y trouver les inconvéniens de celle qu'ils rejettent.

Cet heureux mélange ſeroit ſur-tout ſenſible dans la diſtribution des trois pouvoirs qui conſtituent un état républicain. Le premier, qui eſt le légiſlatif, réſidera dans l'aſſemblée générale de la nation; le ſecond, qui concerne l'exécution, appartiendra aux magiſtrats; le troiſième, qui eſt le pouvoir de juger, ſera confié aux tribunaux de juſtice.

1°. La paix, la guerre, les alliances, les lois, le choix des magiſtrats, la punition des crimes contre l'état, la reddition des comptes, de la part de ceux qui ont rempli des fonctions importantes; ſur tous ces objets, on doit s'en rapporter au jugement du peuple, qui ſe trompe rarement, lorſqu'il n'eſt point agité par des factions. Dans ces circonſtances ſes ſuffrages ſont libres, & ne ſont point ſouillés par un vil intérêt, car il ſeroit impoſſible de corrompre tout un peuple; ils ſont éclairés, car les moindres citoyens ont un ſingulier talent pour diſcerner les hommes diſtingués par leurs lumières & leurs vertus, & une ſingulière facilité à combiner, à ſuivre, & même à rectifier leurs avis.

Les décrets de l'assemblée générale ne pourront être réformés, à moins qu'il ne soit question d'affaires criminelles : dans ce cas, si l'assemblée absout l'accusé, la cause est finie ; si elle le condamne, son jugement doit être cassé par un des tribunaux de justice.

Pour éloigner de l'assemblée générale des gens de la lie du peuple, qui, ne possédant rien, & n'exerçant aucune profession méchanique, seroient, en qualité de citoyens, en droit d'y assister, on aura recours au cens, ou à l'état connu des biens des particuliers. Dans l'oligarchie, le cens est si fort, qu'il n'admet à l'assemblée de la nation que les gens les plus riches. Il n'existe pas dans certaines démocraties, & dans d'autres il est si foible, qu'il n'exclut presque personne. Vous établirez un cens, en vertu duquel la plus grande & la plus saine partie des citoyens aura le droit de voter dans les délibérations publiques.

Et comme le cens n'est pas une mesure fixe, qu'il varie suivant le prix des denrées, & que ces variations ont quelquefois suffit pour changer la nature du gouvernement, vous aurez l'attention de le renouveler de temps en temps, & de le proportionner, suivant les occurrences, aux facultés des particuliers, & à l'objet que vous vous proposez.

2°. Les décrets de l'assemblée générale doivent être exécutés par des magistrats, dont il faut que le choix, le nombre, les fonctions, & la durée de leur excercice, soient assortis à l'étendue de la république, ainsi qu'à la forme du gouvernement.

Ici, comme dans presque tous les objets que nous traitons, il s'élève une foule de questions, que nous passons sous silence, pour nous attacher à deux points importans, qui sont le choix & le nombre de ces magistrats. Il est de l'essence de l'oligarchie, qu'ils soient élus relativement au cens ; de la démocratie, qu'on le tire au sort, sans aucun égard aux facultés des particuliers. Vous emprunterez de la première, la voie de l'élection, parce qu'elle est la plus propre à vous donner des magistrats vertueux & éclairés ; à l'exemple de la seconde, vous ne vous règlerez pas sur le cens, parce que vous ne craindrez point qu'on élève aux magistratures, des gens obscurs & incapables de les remplir. Quant au nombre des magistrats, il vaut mieux multiplier les places, que de surcharger chaque département.

3°. Le même mélange de formes s'observera dans les règlemens relatifs aux tribunaux de justice. Dans le gouvernement oligarchique, on prononce une amende contre les riches qui ne s'acquittent pas des fonctions de la judicature, & on n'assigne aucun salaire aux pauvres qui les remplissent. On

fait

fait le contraire dans les démocraties : vous engagerez tous les juges à être assidus, en condamnant les premiers à une peine pécuniaire quand ils s'absenteront, en accordant un droit de présence aux seconds.

Après avoir intéressé ces deux classes de citoyens au bien de l'état, il s'agit d'étouffer dans leurs cœurs cette rivalité odieuse qui a perdu la plupart des républiques de la Grèce ; & c'est encore ici un des points les plus importans de notre législation.

Ne cherchez pas à concilier des prétentions que l'ambition & les vices des deux partis ne feroient qu'éterniser. L'unique moyen de les détruire est de favoriser, par préférence, l'état mitoyen *, & de le rendre aussi puissant qu'il peut l'être : c'est dans cet état que vous trouverez le plus de mœurs & d'honnêteté. Content de son sort, il n'éprouve, & ne fait éprouver aux autres, ni l'orgueil méprisant qu'inspirent les richesses, ni la basse envie que fait naître le besoin. Les grandes villes, où il est plus nombreux, lui doivent d'être moins sujettes à des séditions que les petites ; la démocratie, où il est honoré, d'être plus durable que l'oligarchie, qui lui accorde à peine quelques égards.

Que la principale partie de vos colons soit formée de cet ordre respectable ; que vos lois les rendent susceptibles de toutes les distinctions ; qu'une sage institution entretienne à jamais parmi eux l'esprit & l'amour de la médiocrité ; & laissez les dominer dans la place publique. Leur prépondérance garantira l'état du despotisme réfléchi des riches, toujours incapables d'obéir ; du despotisme aveugle des pauvres, toujours incapables de commander ; & il résultera de-là, que la plus grande partie de la nation, fortement attachée au gouvernement, fera tous ses efforts pour en maintenir la durée ; ce qui est le premier élément & la meilleure preuve d'une bonne constitution.

Dans toute république, un citoyen se rend coupable, dès qu'il devient trop puissant Si vos lois ne peuvent empêcher que des particuliers n'acquièrent trop de richesses, & ne rassemblent autour d'eux une assez grande quantité de partisans pour se faire redouter, vous aurez recours à l'ostracisme ou l'exil, & vous les tiendrez éloignés pendant un certain nombre d'années.

L'ostracisme est un remède violent, peut-être injuste, trop souvent employé pour servir des vengeances personnelles, mais

* Par cet état mitoyen, Aristote entend ceux qui jouissent d'une fortune médiocre. Comparez ce qu'il en dit avec le commencement de la vie de Solon par Plutarque.

juſtifié par de grands exemples & de grandes autorités, & le ſeul qui, dans ces occaſions, puiſſe ſauver l'état. Si néanmoins il s'élevoit un homme qui, ſeulement par la ſublimité de ſes vertus, entraînât tous les cœurs après lui, j'avoue qu'au lieu de le proſcrire, il ſeroit plus conforme aux vrais principes, de le placer ſur le trône.

Nous avons dit que vos citoyens ſeront ou des jeunes-gens qui ſerviront la patrie par leur valeur, ou des vieillards qui, après l'avoir ſervie, la dirigeront par leurs conſeils. C'eſt dans cette dernière claſſe que vous choiſirez les prêtres ; car il ne ſeroit pas décent que l'hommage d'un peuple libre fût offert aux dieux par des mains accoutumées à un travail méchanique & ſervile.

Vous établirez les repas publics, parce que rien ne contribue plus à maintenir l'union.

Vous diviſerez les biens en deux portions, l'une deſtinée aux beſoins de l'état, l'autre à ceux des particuliers : la première, ſera conſacrée à l'entretien du culte religieux & des repas publics ; la ſeconde ne ſera poſſédée que par ceux que j'ai déſignés ſous le nom de citoyens. L'une & l'autre ſeront cultivées par des eſclaves tirés de différentes nations.

Après avoir réglé la forme du gouvernement, vous rédigerez un corps de lois civiles, qui toutes ſe rapportent aux lois fondamentales, & ſervent à les cimenter.

L'une des plus eſſentielles doit regarder les mariages. Que les époux ne ſoient pas d'un âge trop diſproportionné ; rien ne ſeroit plus propre à ſemer entre eux la diviſion & les dégoûts : qu'ils ne ſoient ni trop jeunes ni trop vieux ; rien ne fait plus dégénérer l'eſpèce humaine ; que les filles ſe marient à l'âge d'environ 18 ans, les hommes à celui de 27, ou environ ; que leur mariage ſe célèbre vers le ſolſtice d'hiver* ; qu'il ſoit permis d'expoſer les enfans, quand ils apportent en naiſſant une conſtitution trop foible, ou des défauts trop ſenſibles ; qu'il ſoit encore permis de les expoſer, pour éviter l'excès de la population. Si cette idée choque le caractère de la nation, fixez du moins le nombre des enfans dans chaque famille ; & ſi deux époux tranſgreſſent la loi, qu'il ſoit ordonné à la mère de détruire le fruit de ſon amour, avant qu'il ait reçu les principes de la vie & du ſentiment. Proſcrivez ſévèrement l'adultère, & que les peines les plus graves flétriſſent celui qui déſhonore une ſi belle union.

* En 1772, M. Vargentin, dans un mémoire préſenté à l'Académie des ſciences de Stokholm, prouva, d'après des obſervations faites pendant quatorze ans, que le mois de l'année où il nait le plus d'enfans, eſt le mois de Septembre.

Ariſtote s'étend enſuite ſur la manière dont on doit élever le citoyen. Il le prend au berceau ; il le ſuit dans les différens âges de la vie, dans les différens emplois de la république, dans ſes différens rapports avec la ſociété. Il traite des connoiſſances dont il faut éclairer ſon eſprit, & des vertus dont il faut pénétrer ſon ame : &, développant inſenſiblement à ſes yeux la chaîne de ſes devoirs, il lui fait remarquer en même temps la chaîne des lois qui l'obligeront à les remplir*.

Je viens d'expoſer quelques unes des réflexions d'Ariſtote ſur le meilleur des gouvernemens. J'ai rapporté plus haut celles de Platon† ainſi que les conſtitutions établies par Lycurgue‡ & par Solon§. D'autres écrivains, légiſlateurs, philoſophes, orateurs, poëtes, ont publié leurs idées ſur cet important ſujet. Qui pourroit, ſans un mortel ennui, analyſer leurs différens ſyſtêmes, & cette prodigieuſe quantité de maximes ou de queſtions qu'ils ont avancées ou diſcutées ? Bornons-nous au petit nombre de principes qui leur ſont communs à tous, ou qui, par leur ſingularité, méritent d'être recueillis.

Ariſtote n'eſt pas le ſeul qui ait fait l'éloge de la royauté. La plupart des philoſophes ont reconnu l'excellence de ce gouvernement, qu'ils ont conſidéré, les uns relativement à la ſociété, les autres par rapport au ſyſtême général de la nature.

La plus belle des conſtitutions, diſent les premiers, ſeroit celle où l'autorité dépoſée entre les mains d'un ſeul homme, ne s'exerceroit que ſuivant des lois ſagement établies ; où le ſouverain, élevé au deſſus de ſes ſujets autant par ſes lumières & ſes vertus, que par ſa puiſſance, ſeroit perſuadé qu'il eſt lui-même comme la loi, qui n'exiſte que pour le bonheur des peuples ; où le gouvernement inſpireroit la crainte & le repect au dedans & au dehors, non-ſeulement par l'uniformité des principes, le ſecret des entrepriſes, & la célérité dans l'exécution, mais encore par la droiture & la bonne foi : car on compteroit plus ſur la parole du prince, que ſur les ſermens des autres hommes.

Tout dans la nature nous ramène à l'unité, diſent les ſeconds : l'univers eſt préſidé par l'Être ſuprême ; les ſphères célèſtes le ſont par autant de génies ; les royaumes de la terre le doivent être par autant de ſouverains établis ſur le trône,

* Nous n'avons plus ces détails mais il eſt aiſé de juger par les premiers chapitres du liv. 8 de la république, de la marche qu'avoit ſuivie Ariſtote dans le reſte de l'ouvrage.

† Voyez le chapitre LIV. de cet ouvrage. ‡ Voyez le chapitre XLV.
§ Voyez l'introduction, p. 102, & le chapitre XIV.

pour entretenir dans leurs états l'harmonie qui règne dans l'univers. Mais pour remplir une si haute destinée, ils doivent retracer en eux mêmes les vertus de ce dieu dont ils sont les images, & gouverner leurs sujets avec la tendresse d'un père, les soins vigilans d'un pasteur, & l'impartiale équité de la loi.

Tels sont en partie les devoirs que les Grecs attachent à la royauté ; &, comme ils ont vu presque par-tout les princes s'en écarter, ils ne considèrent ce gouvernement que comme un modèle que doit se proposer un législateur, pour ne faire qu'une volonté générale de toutes les volontés des particuliers. Si tous les gouvernemens étoient tempérés, disoit Platon, il faudroit chercher son bonheur dans le monarchique ; mais puisqu'ils sont tous corrompus, il faut vivre dans une démocratie.

Quelle est donc la constitution qui convient le mieux à des peuples extrêmement jaloux de leur liberté ? Le gouvernement mixte, celui où se trouvent la royauté, l'aristocratie & la démocratie, combinées par des lois qui redressent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle incline tròp vers une de ces formes. Comme on peut opérer ce tempérament d'une infinité de manières, de-là cette prodigieuse variété qui se trouve dans les constitutions des peuples, & dans les opinions des philosophes.

On s'accorde beaucoup mieux sur la nécessité d'établir de bonnes lois, sur l'obéissance qu'elles exigent, sur les changemens qu'elles doivent quelquefois éprouver.

Comme il n'est pas donné à un simple mortel d'entretenir l'ordre par ses seules volontés passagères, il faut des lois dans une monarchie ; sans ce frein, tout gouvernement devient tyrannique.

On a présenté une bien juste image, quand on a dit que la loi étoit l'ame d'un état. En effet, si on détruit la loi, l'état n'est plus qu'un corps sans vie.

Les lois doivent être claires, précises, générales, relatives au climat, toutes en faveur de la verru ; il faut qu'elles laissent le moins de choses qu'il est possible à la decision des juges ; elles seront sévères, mais les juges ne le doivent jamais être, parce qu'il vaut mieux risquer d'absoudre un criminel, que de condamner un innocent. Dans le premier cas, le jugement est une erreur ; dans le second, c'est une impiété.

On a vu des peuples perdre dans l'inaction la supériorité qu'ils avoient acquise par des victoires. Ce fut la faute de leurs lois qui les ont endurcis contre les travaux de la guerre, & non contre les douceurs du repos. Un législateur s'occupera

moins

moins de l'état de guerre, qui doit être passager, que des vertus qui apprennent au citoyen tranquille à ne pas craindre la guerre, à ne pas abuser de la paix.

La multiplicité des lois dans un état, est une preuve de sa corruption & de sa décadence, par la raison qu'une société seroit heureuse, si elle pouvoit se passer de lois.

Quelques uns souhaiteroient qu'à la tête de la plupart des lois, un préambule en exposât les motifs & l'esprit ; rien ne seroit plus utile, disent-ils, que d'éclairer l'obéissance des peuples, & des les soumettre par la persuasion, avant que de les intimider par des menaces.

D'autres regardent l'ignominie, comme la peine qui produit le plus d'effet. Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une très grande valeur à l'argent, une très petite aux fautes.

Plus les lois sont excellentes, plus il est dangereux d'en secouer le joug. Il vaudroit mieux en avoir de mauvaises & les observer, que d'en avoir de bonnes & les enfreindre.

Rien n'est si dangereux encore que d'y faire de fréquens changemens. Parmi les Locriens d'Italie, celui qui propose d'en abolir ou d'en modifier quelqu'une, doit avoir autour de son cou un nœud coulant, qu'on resserre si l'on n'approuve pas sa proposition. Chez les mêmes Locriens, il n'est pas permis de tourmenter & d'éluder les lois à force d'interprétations. Si elles sont équivoques, & qu'une des parties murmure contre l'explication qu'en a donnée le magistrat, elle peut le citer devant un tribunal composé de mille juges. Ils paroissent tous deux la corde au cou, & la mort est la peine de celui dont l'interprétation est rejettée. Les autres législateurs ont tous déclaré qu'il ne falloit toucher aux lois qu'avec une extrême circonspection, & dans une extrême nécessité.

Mais quel est le fondement solide du repos & du bonheur des peuples ? Ce ne sont point les lois qui règlent leur constitution, ou qui augmentent leur puissance, mais les institutions qui forment les citoyens, & qui donnent du ressort à leurs ames ; non les lois qui dispensent les peines & les récompenses, mais la voix du public, lorsqu'elle fait une exacte répartition du mépris & de l'estime. Telle est la décision unanime des législateurs, des philosophes, de tous les Grecs, peut-être de toutes les nations. Quand on approfondit la nature, les avantages & les inconvéniens des diverses espèces de gouvernemens, on trouve pour dernier résultat, que la différence des mœurs suffit pour détruire la meilleure des constitutions, pour rectifier la plus défectueuse.

Les lois, impuissantes par elles-mêmes, empruntent leurs forces

forces uniquement des mœurs, qui sont autant au dessus d'elles, que la vertu est au dessus de la probité. C'est par les mœurs qu'on préfère ce qui est honnête à ce qui n'est que juste, & ce qui est juste à ce qui n'est qu'utile. Elles arrêtent le citoyen par la crainte de l'opinion, tandis que les lois ne l'effraient que par la crainte des peines.

Sous l'empire des mœurs, les ames montreront beaucoup d'élévation dans leurs sentimens, de méfiance pour leurs lumières, de décence & de simplicité dans leurs actions. Une certaine pudeur les pénètrera d'un saint respect pour les dieux, pour les lois, pour les magistrats, pour la puissance paternelle, pour la sagesse des vieillards, pour elles-mêmes encore plus que pour tout le reste.

De-là résulte, pour tout gouvernement, l'indispensable nécessité de s'occuper de l'éducation des enfans, comme de l'affaire la plus essentielle, de les élever dans l'esprit & l'amour de la constitution, dans la simplicité des anciens temps, en un mot, dans les principes qui doivent à jamais régler leurs vertus, leurs opinions, leurs sentimens & leurs manières. Tous ceux qui ont médité sur l'art de gouverner les hommes, ont reconnu que c'étoit de l'institution de la jeunesse que dépendoit le sort des empires; &, d'après leurs réflexions, on peut poser ce principe lumineux: Que l'éducation, les lois & les mœurs ne doivent jamais être en contradiction. Autre principe non moins certain: Dans tous les états, les mœurs du peuple se conforment à celles des chefs.

Zaleucus & Charondas, peu contens de diriger au maintien des mœurs la plupart des lois qu'ils ont données, le premier aux Locriens d'Italie,* le second à divers peuples de Sicile, ont mis à la tête de leurs codes une suite de maximes qu'on peut regarder comme les fondemens de la morale. J'en rapporterai quelques unes, pour achever de montrer sous quel point de vue on envisageoit autrefois la législation.

Tous les citoyens, dit Zaleucus, doivent être persuadés de l'existence des dieux. L'ordre & la beauté de l'univers les convaincront aisément qu'il n'est pas l'effet du hasard, ni l'ouvrage de la main des hommes. Il faut adorer les dieux, parce qu'ils sont les auteurs des vrais biens. Il faut préparer & purifier son ame, car la divinité n'est point honorée par l'hommage du méchant; elle n'est point flattée des sacrifices pompeux, & des magnifiques spectacles dont on embellit ses fêtes; on ne peut lui plaire que par les bonnes œuvres, que par une vertu constante dans ses principes & dans ses effets,

* Suivant Timée, Zaleucus n'avoit pas donné des lois aux Locriens; mais il contredisoit toute l'antiquité.

que

que par une ferme résolution de préférer la justice & la pauvreté à l'injustice & à l'ignominie.

Si, parmi les habitans de cette ville, hommes, femmes, citoyens, étrangers, il s'en trouve qui ne goûtent pas ces vérités, & qui soient naturellement portés au mal, qu'ils sachent que rien ne pourra soustraire le coupable à la vengeance des dieux; qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie, ce moment où l'on se rappelle, avec tant de regrets & de remords, le mal qu'on a fait, & le bien qu'on a négligé de faire.

Ainsi, que chaque citoyen ait dans toutes ses actions l'heure de la mort présente à son esprit; &, toutes les fois qu'un génie malfaisant l'entraînera vers le crime, qu'il se réfugie dans les temples, aux piés des autels, dans tous les lieux sacrés, pour demander l'assistance divine; qu'il se sauve auprès des gens de bien, qui soutiendront sa foiblesse, par le tableau des récompenses destinées à la vertu, & des malheurs attachés à l'injustice.

Respectez vos parens, vos lois, vos magistrats; chérissez votre patrie, n'en désirez pas d'autre; ce désir seroit un commencement de trahison. Ne dites du mal de personne; c'est aux gardiens des lois à veiller sur les coupables; mais avant de les punir, ils doivent les ramener par leurs conseils.

Que les magistrats, dans leurs jugemens, ne se souviennent ni de leurs liaisons, ni de leurs haines particulières. Des esclaves peuvent être soumis par la crainte, mais des hommes libres ne doivent obéir qu'à la justice.

Dans vos projets & dans vos actions, dit Charondas, commencez par implorer le secours des dieux, qui sont les auteurs de toutes choses: pour l'obtenir, abstenez-vous du mal; car il n'y a point de société entre dieu & l'homme injuste.

Qu'il règne entre les simples citoyens, & ceux qui sont à la tête du gouvernement, la même tendresse qu'entre les enfans & les pères.

Sacrifiez vos jours pour la patrie, & songez qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre dans l'opprobre.

Que les époux se gardent mutuellement la foi qu'ils se sont promise.

Vous ne devez pas honorer les morts par des larmes & par une douleur immodérée, mais par le souvenir de leurs vertus, & par les offrandes que vous porterez tous les ans sur leurs tombeaux.

Que les jeunes-gens défèrent aux avis des vieillards, attentifs à s'attirer le respect par la régularité de leur vie. Si ces derniers se dépouilloient de la pudeur, ils introduiroient dans

l'état,

l'état, le mépris de la honte, & tous les vices qui en ſont la ſuite.

Déteſtez l'infamie & le menſonge ; aimez la vertu, fréquentez ceux qui la cultivent, & parvenez à la plus haute perfection, en devenant véritablement honnête homme. Volez au ſecours du citoyen opprimé ; ſoulagez la misère du pauvre, pourvu qu'elle ne ſoit pas le fruit de l'oiſiveté. Mépriſez celui qui ſe rend l'eſclave de ſes richeſſes, & décernez l'ignominie à celui qui ſe conſtruit une maiſon plus magnifique que les édifices publics. Mettez de la décence dans vos expreſſions ; réprimez votre colère, & ne faites pas d'imprécations contre ceux mêmes qui vous ont fait du tort.

Que tous les citoyens aient toujours ces préceptes devant les yeux ; & qu'aux jours de fêtes, on les récite à haute voix dans les repas, afin qu'ils ſe gravent encore mieux dans les eſprits.

Fin du Chapitre ſoixante-et-deuxième.

CHAPITRE LXIII.

Denys roi de Syracuſe à Corinthe. Exploits de Timoléon.

DE retour à Athènes, après onze ans d'abſence, nous crûmes, pour ainſi dire, y venir pour la première fois. La mort nous avoit privés de pluſieurs de nos amis & de nos connoiſſances ; des familles entières avoient diſparu ; d'autres s'étoient élevées à leur place : on nous recevoit comme étrangers dans des maiſons que nous fréquentions auparavant ; c'étoit par-tout la même ſcène, & d'autres acteurs.

La tribune aux harangues retentiſſoit ſans ceſſe de plaintes contre Philippe. Les uns en étoient alarmés, les autres les écoutoient avec indifférence. Démoſthène avoit récemment accuſé Eſchine de s'être vendu à ce prince, lorſqu'il fut envoyé en Macédoine pour conclure la dernière paix ; & comme Eſchine avoit relevé la modeſtie des anciens orateurs, qui, en haranguant le peuple, ne ſe livroient pas à des geſtes outrés : Non, non, s'écria Démoſthène, ce n'eſt point à la tribune, mais dans une ambaſſade, qu'il faut cacher ſes mains ſous ſon manteau. Ce trait réuſſit, & cependant l'accuſation n'eut pas de ſuite.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de queſtions ſur l'Egypte & ſur la Perſe : je repris enſuite mes anciennes recherches. Un jour que je traverſois la place publique, je vis

vis un grand nombre de nouvelliſtes, qui alloient, venoient, s'agitoient en tumulte, & ne ſavoient comment exprimer leur ſurpriſe. Qu'eſt-il donc arrivé, dis-je en m'approchant ?—Denys eſt à Corinthe, répondit-on.—Quel Denys ?—Ce roi de Syracuſe, ſi puiſſant & ſi redouté. Timoléon l'a chaſſé du trône, & l'a fait jeter ſur une galère qui vient de le mener à Corinthe. Il eſt arrivé * ſans eſcorte, ſans amis, ſans parens ; il a tout perdu, excepté le ſouvenir de ce qu'il étoit.

Cette nouvelle me fut bientôt confirmée par Euryale, que je trouvai chez Apollodore. C'étoit un Corinthien avec qui j'avois des liaiſons, & qui en avoit eu autrefois avec Denys : il devoit retourner quelques mois après à Corinthe ; je réſolus de l'accompagner, & de contempler à loiſir un des plus ſinguliers phénomènes de la fortune.

En arrivant dans cette ville, nous trouvâmes, à la porte d'un cabaret, un gros homme, enveloppé d'un méchant habit, à qui le maître de la maiſon sembloit accorder, par pitié, les reſtes de quelques bouteilles de vin. Il recevoit & repouſſoit, en riant, les plaiſanteries groſſières de quelques femmes de mauvaiſe vie, & ſes bons-mots amuſoient la populace aſſemblée autour de lui.

Euryale me propoſa, je ne ſais ſous quel prétexte, de deſcendre de voiture, & de ne pas quitter cet homme. Nous le ſuivîmes en un endroit où l'on exerçoit des femmes qui devoient, à la prochaine fête, chanter dans les chœurs ; il leur faiſoit répéter leur rôle, dirigeoit leurs voix, & diſputoit avec elles ſur la manière de rendre certains paſſages. Il fut enſuite chez un parfumeur, où s'offrirent d'abord à nos yeux, le philoſophe Diogène & le muſicien Ariſtoxène,† qui, depuis quelques jours, étoient arrivés à Corinthe. Le premier, s'approchant de l'inconnu, lui dit : „ Tu ne méritois pas le „ ſort que tu éprouves.—Tu compatis donc à mes maux ? „ répondit cet infortuné ; je t'en remercie.—Moi, compatir „ à tes maux, reprit Diogène ! tu te trompes, vil eſclave ; „ tu devois vivre & mourir, comme ton père, dans l'effroi „ des tyrans, & je ſuis indigné de te voir dans une ville où tu „ peux ſans crainte goûter encore quelques plaiſirs. „

Euryale, dis-je alors tout étonné, c'eſt donc là le roi de Syracuſe ! C'eſt lui-même, répondit-il : il ne me reconnoit pas ; ſa vue eſt affoiblie par les excès du vin. Ecoutons la ſuite de la converſation. Denys la ſoutint avec autant d'eſprit que de modération. Ariſtoxène lui demanda la cauſe de

* L'an 343 avant J. C.

† C'eſt le même ſans doute dont il nous reſte un traité de muſique, inſéré dans le recueil de Meibomius.

la

la disgrace de Platon. „ Tous les maux assiègent un tyran, „ répondit-il; le plus dangereux est d'avoir des amis qui lui „ cachent la vérité. Je suivis leurs avis; j'éloignai Platon. „ Qu'en arriva-t-il? J'étois roi à Syracuse, je suis maître „ d'école à Corinthe.„ En effet, nous le vîmes plus d'une fois, dans un carrefour, expliquer à des enfans les principes de la grammaire.

Le même motif qui m'avoit conduit à Corinthe, y attiroit journellement quantité d'étrangers. Les uns, à l'aspect de ce malheureux prince, laissoient échapper des mouvemens de pitié; la plupart se repaissoient avec délices d'un spectacle que les circonstances rendoient plus intéressant. Comme Philippe étoit sur le point de donner des fers à la Grèce, ils assouvissoient, sur le roi de Syracuse, la haine que leur inspiroit le roi de Macédoine. L'exemple instructif d'un tyran, plongé tout-à-coup dans la plus profonde humiliation, fut bientôt l'unique consolation de ces fiers républicains; quelque temps après, les Lacédémoniens ne répondirent aux menaces de Philippe, que par ces mots énergiques: *Denys à Corinthe.*

Nous eûmes plusieurs conversations avec ce dernier; il faisoit sans peine l'aveu de ses fautes, apparemment parce qu'elles ne lui avoient guère coûté. Euryale voulut savoir ce qu'il pensoit des hommages qu'on lui rendoit à Syracuse. J'entretenois, répondit-il, quantité de sophistes & de poëtes dans mon palais; je ne les estimois point, cependant ils me faisoient une réputation. Mes courtisans s'apperçurent que ma vue commençoit à s'affoiblir; ils devinrent, pour ainsi dire, tous aveugles; ils ne discernoient plus rien; s'ils se rencontroient en ma présence, ils se heurtoient les uns contre les autres; dans nos soupers, j'étois obligé de diriger leurs mains, qui sembloient errer sur la table. Et n'étiez-vous pas offensé de cette bassesse, lui dit Euryale? Quelquefois, reprit Denys; mais il est si doux de pardonner!

Dans ce moment, un Corinthien, qui vouloit être plaisant, & dont on soupçonnoit la probité, parut sur le seuil de la porte; il s'arrêta, &, pour montrer qu'il n'avoit point de poignard sous sa robe, il affecta de la secouer à plusieurs reprises, & comme font ceux qui abordent les tyrans. Cette épreuve seroit mieux placée, lui dit le prince, quand vous sortirez d'ici.

Quelques momens après, un autre particulier entra, & l'excédoit par ses importunités. Denys nous dit tout bas en soupirant: „ Heureux ceux qui ont appris à souffrir dès leur „ enfance!„

De

De pareils outrages se renouveloient à tous momens: il cherchoit lui-même à se les attirer; couvert de haillons, il passoit sa vie dans les cabarets, dans les rues, avec des gens du peuple, devenus les compagnons de ses plaisirs. On discernoit encore dans son ame, ce fonds d'inclinations basses qu'il reçut de la nature, & ces sentimens élevés qu'il devoit à son premier état; il parloit comme un sage, il agissoit comme un fou; je ne pouvois expliquer le mystère de sa conduite. Un Syracusain, qui l'avoit étudié avec attention, me dit: Outre que son esprit est trop foible & trop léger, pour avoir plus de mesure dans l'adversité que dans la prospérité; il s'est apperçu que la vue d'un tyran, même détrôné, répand la défiance & l'effroi parmi des hommes libres. S'il préféroit l'obscurité à l'avilissement, sa tranquillité seroit suspecte aux Corinthiens, qui favorisent la révolte de la Sicile. Il craint qu'ils ne parviennent à le craindre, & se sauve de leur haine par leur mépris.

Il l'avoit obtenu tout entier pendant mon séjour à Corinthe; &, dans la suite, il mérita celui de toute la Grèce. Soit misère, soit dérangement d'esprit, il s'enrôla dans une troupe de prêtres de Cybèle; il parcouroit avec eux les villes & les bourgs, un tympanon à la main, chantant, dansant autour de la figure de la déesse, & tendant la main pour recevoir quelques foibles aumônes.

Avant de donner ces scènes humiliantes, il avoit eu la permission de s'absenter de Corinthe, & de voyager dans la Grèce. Le roi de Macédoine le reçut avec distinction: dans leur premier entretien, Philippe lui demanda comment il avoit pu perdre cet empire que son père avoit conservé pendant si long-temps: „ C'est, répondit-il, que j'héritai de sa puissance, „ & non de sa fortune.„ Un Corinthien lui ayant déjà fait la même question, il avoit répondu: „ Quand mon père „ monta sur le trône, les Syracusains étoient las de la démo- „ cratie; quand on m'a forcé d'en descendre, ils l'étoient de „ la tyrannie.„ Un jour qu'à la table du roi de Macédoine, on s'entretenoit des poësies de Denys l'ancien: „ Mais quel „ temps choisissoit votre père, lui dit Philippe, pour com- „ poser un si grand nombre d'ouvrages? Celui, répondit-il, „ que vous & moi passons ici à boire.„

Ses vices le précipitèrent deux fois dans l'infortune, & sa destinée lui opposa chaque fois un des plus grands hommes que ce siècle ait produits: Dion en premier lieu, & Timoléon ensuite. Je vais parler de ce dernier, & je raconterai ce que j'en appris dans les dernières années de mon séjour en Grèce.

On a vu plus haut*, qu'après la mort de son frère, Timoléon s'étoit éloigné, pendant quelque temps, de Corinthe, &, pour toujours, des affaires publiques. Il avoit passé près de vingt ans dans cet exil volontaire, lorsque ceux de Syracuse, ne pouvant plus résister à leurs tyrans, implorèrent l'assistance des Corinthiens, dont ils tirent leur origine. Ces derniers résolurent de lever des troupes ; mais, comme ils balançoient sur le choix du général, une voix nomma par hasard Timoléon, & fut suivie à l'instant d'une acclamation universelle. L'accusation, autrefois intentée contre lui, n'avoit été que suspendue ; les juges lui en remirent la décision : Timoléon, lui dirent-ils, suivant la manière dont vous vous conduirez en Sicile, nous conclurons que vous avez fait mourir un frère ou un tyran.

Les Syracusains se croyoient alors sans ressources. Icétas, chef des Léontins, dont ils avoient demandé l'appui, ne songeoit qu'à les asservir ; il venoit de se liguer avec les Carthaginois. Maître de Syracuse, il tenoit Denys assiégé dans la citadelle: La flotte de Carthage croisoit aux environs, pour intercepter celle de Corinthe. Dans l'intérieur de l'île, une fatale expérience avoit appris aux villes Grecques, à se défier de tous ceux qui s'empressoient de les secourir.

Timoléon part avec dix galères & un petit nombre de soldats ; malgré la flotte des Carthaginois, il aborde en Italie, & se rend bientôt après à Tauroménium en Sicile. Entre cette ville & celle de Syracuse, est la ville d'Adranum, dont les habitans avoient appelé, les uns Icétas, & les autres Timoléon. Ils marchent tous deux en même temps, le premier à la tête de 5000 hommes, le second avec 1200. A trente stades† d'Adranum, Timoléon apprend que les troupes d'Icétas viennent d'arriver, & sont occupées à se loger autour de la ville : il précipite ses pas, & fond sur elles avec tant d'ordre & d'impétuosité, qu'elles abandonnent, sans résistance, le camp, le bagage & beaucoup de prisonniers.

Ce succès changea tout-à-coup la disposition des esprits, & la face des affaires : la révolution fut si prompte, que, cinquante jours après son arrivée en Sicile, Timoléon vit les peuples de cette île briguer son alliance ; quelques uns des tyrans joindre leurs forces aux siennes ; Denys lui-même se rendre à discrétion, & lui remettre la citadelle de Syracuse avec les trésors & les troupes qu'il avoit pris soin d'y rassembler.

Mon objet n'est pas de tracer ici les détails d'une si glorieuse expédition. Je dirai seulement que si Timoléon, jeune

* Voyez le chapitre ix. de cet ouvrage.

† Une lieue 335 toises.

encore,

encore, avoit montré dans les combats, la maturité d'un âge avancé, il montra, sur le déclin de sa vie, la chaleur & l'activité de la jeunesse; je dirai qu'il développa tous les talens, toutes les qualités d'un grand général; qu'à la tête d'un petit nombre de troupes, il délivra la Sicile des tyrans qui l'opprimoient, & la défendit contre une puissance encore plus formidable qui vouloit l'assujettir; qu'avec 6000 hommes, il mit en fuite une armée de 70,000 Carthaginois, & qu'enfin ses projets étoient médités avec tant de sagesse, qu'il parut maîtriser les hasards, & disposer des évènemens.

Mais la gloire de Timoléon ne consiste pas dans cette continuité rapide de succès, qu'il attribuoit lui-même à la fortune, & dont il faisoit rejaillir l'éclat sur sa patrie; elle est établie sur une suite de conquêtes plus dignes de la reconnoissance des hommes.

Le fer avoit moissonné une partie des habitans de la Sicile; d'autres, en grand nombre, s'étant dérobés par la fuite à l'oppression de leurs despotes, s'étoient dispersés dans la Grèce, dans les îles de la mer Egée, sur les côtes de l'Asie. Corinthe, remplie du même esprit que son général, les engagea, par ses députés, à retourner dans leur patrie; elle leur donna des vaisseaux, des chefs, une escorte, &, à leur arrivée en Sicile, des terres à partager. En même temps des hérauts déclarèrent aux jeux solennels de la Grèce, qu'elle reconnoissoit l'indépendance de Syracuse & de toute la Sicile.

A ces cris de liberté, qui retentirent aussi dans toute l'Italie, 60,000 hommes se rendirent à Syracuse, les uns pour y jouir des droits de citoyen, les autres pour être distribués dans l'intérieur de l'île.

La forme de gouvernement avoit récemment essuyé de fréquentes révolutions, & les lois étoient sans vigueur. Elles avoient été rédigées, pendant la guerre du Péloponèse, par une assemblée d'hommes éclairés, à la tête desquels étoit ce Dioclès, dont la mémoire fut consacrée par un temple que l'ancien Denys fit démolir. Ce législateur sévère avoit défendu, sous peine de mort, de paroître avec des armes dans la place publique. Quelque temps après, les ennemis ayant fait une irruption aux environs de Syracuse, il sort de chez lui, l'épée à la main; il apprend au même instant qu'il s'est élevé une émeute dans la place; il y court; un particulier s'écrie: „ Vous venez d'abroger votre loi. Dites plutôt que je l'ai „ confirmée," répondit-il, en se plongeant l'épée dans le sein.

Ses lois établissoient la démocratie; mais, pour corriger les vices de ce gouvernement, elles poursuivoient avec vigueur

toutes les espèces d'injustices; &, pour ne rien laisser aux caprices des juges, elles attachoient, autant qu'il est possible, une décision à chaque contestation, une peine à chaque délit. Cependant, outre qu'elles sont écrites en ancien langage, leur extrême précision nuit à leur clarté. Timoléon les revit avec Céphalus & Denys, deux Corinthiens qu'il avoit attirés auprès de lui. Celles qui concernent les particuliers, furent conservées avec des interprétations qui en déterminent le sens; on réforma celles qui regardent la constitution, & l'on réprima la licence du peuple, sans nuire à sa liberté. Pour lui assurer à jamais la jouissance de cette liberté, Timoléon l'invita à détruire toutes ces citadelles, qui servoient de repaires aux tyrans.

La puissante république de Carthage forcée de demander la paix aux Syracusains, les oppresseurs de la Sicile successivement détruits, les villes rétablies dans leur splendeur, les campagnes couvertes de moissons, un commerce florissant, par-tout l'image de l'union & du bonheur, voilà les bienfaits que Timoléon répandit sur cette belle contrée: voici les fruits qu'il en recueillit lui-même.

Réduit volontairement à l'état de simple particulier, il vit sa considération s'accroître de jour en jour. Ceux de Syracuse le forcèrent d'accepter dans leur ville une maison distinguée; &, aux environs, une retraite agréable, où il couloit des jours tranquilles, avec sa femme & ses enfans, qu'il avoit fait venir de Corinthe. Il y recevoit sans cesse les tributs d'estime & de reconnoissance que lui offroient les peuples qui le regardoient comme leur second fondateur. Tous les traités, tous les règlemens qui se faisoient en Sicile, on venoit de près, de loin, les soumettre à ses lumières, & rien ne s'exécutoit qu'avec son approbation,

Il perdit la vue dans un âge assez avancé. Les Syracusains, plus touchés de son malheur qu'il ne le fut lui-même, redoublèrent d'attentions à son égard. Ils lui amenoient les étrangers qui venoient chez eux. Voilà, disoient-ils, notre bienfaiteur, notre père; il a préféré au triomphe brillant qui l'attendoit à Corinthe, à la gloire qu'il auroit acquise dans la Grèce, le plaisir de vivre au milieu de ses enfans. Timoléon n'opposoit aux louanges qu'on lui prodiguoit, que cette réponse modeste: ,, Les dieux vouloient sauver la Sicile; je ,, leur rends graces de m'avoir choisi pour l'instrument de leurs ,, bontés. ,,

L'amour des Syracusains éclatoit encore plus, lorsque, dans l'assemblée générale, on agitoit quelque question importante. Des députés l'invitoient à s'y rendre; il montoit sur un char;

dès

dès qu'il paroiſſoit, tout le peuple le ſaluoit à grands cris; Timoléon ſaluoit le peuple à ſon tour, &, après que les tranſports de joie & d'amour avoient ceſſé, il s'informoit du ſujet de la délibération, & donnoit ſon avis, qui entraînoit tous les ſuffrages. A ſon retour, il traverſoit de nouveau la place, & les mêmes acclamations le ſuivoient, juſqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue.

La reconnoiſſance des Syracuſains ne pouvoit s'épuiſer. Ils décidèrent que le jour de ſa naiſſance ſeroit regardé comme un jour de fête, & qu'ils demanderoient un général à Corinthe, toutes les fois qu'ils auroient une guerre à ſoutenir contre quelque nation étrangère.

A ſa mort, la douleur publique ne trouva de ſoulagement que dans les honneurs accordés à ſa mémoire. On donna le temps aux habitans des villes voiſines de ſe rendre à Syracuſe pour aſſiſter au convoi. Des jeunes-gens, choiſis par le ſort, portèrent le corps ſur leurs épaules. Il étoit étendu ſur un lit richement paré. Un nombre infini d'hommes & de femmes l'accompagnoient, couronnés de fleurs, vêtus de robes blanches, & faiſant retentir les airs du nom & des louanges de Timoléon; mais leurs gémiſſemens & leurs larmes atteſtoient encore mieux leur tendreſſe & leur douleur.

Quand le corps fut mis ſur le bucher, un héraut lut à haute voix le décret ſuivant: " Le peuple de Syracuſe, en reconnoiſſance de ce que Timoléon a détruit les tyrans, vainçu les barbares, rétabli pluſieurs grandes villes, & donné des lois aux Siciliens, a réſolu de conſacrer deux cents mines* à ſes funérailles, & d'honorer tous les ans ſa mémoire par des combats de muſique, des courſes de chevaux, & des jeux gymniques.,,

D'autres généraux ſe ſont ſignalés par des conquêtes plus brillantes; aucun n'a fait de ſi grandes choſes. Il entreprit la guerre pour travailler au bonheur de la Sicile; &, quand il l'eut terminée, il ne lui reſta plus d'autre ambition que d'être aimé.

Il fit reſpecter & chérir l'autorité pendant qu'il en étoit revêtu; lorſqu'il s'en fut dépouillé, il la reſpecta & la chérit plus que les autres citoyens. Un jour, en pleine aſſemblée, deux orateurs osèrent l'accuſer d'avoir malverſé dans les places qu'il avoit remplies. Il arrêta le peuple ſoulevé contre eux: " Je n'ai affronté, dit-il, tant de travaux & de dangers, ,, que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre ,, les lois, & de dire librement ſa penſée.,,

Il exerça ſur les cœurs un empire abſolu, parce qu'il fut

* 18000 livres.

doux, modeſte, ſimple, déſintéreſſé, & ſur-tout infiniment juſte. Tant de vertus déſarmoient ceux qui étoient accablés de l'éclat de ſes actions, & de la ſupériorité de ſes lumières. Timoléon éprouva qu'après avoir rendu de grands ſervices à une nation, il ſuffit de la laiſſer faire, pour en être adoré.

Fin du Chapitre ſoixante-troiſième.

CHAPITRE LXIV.

Suite de la Bibliothèque. Phyſique. Hiſtoire naturelle. Génies.

A MON retour de Perſe, je retournai chez Euclide : il me reſtoit à parcourir une partie de ſa bibliothèque ; je l'y trouvai avec Méton & Anaxarque. Le premier étoit d'Agrigente en Sicile, & de la même famille que le célèbre Empédocle ; le ſecond étoit d'Abdère en Thrace, & de l'école de Démocrite : tous deux, un livre à la main, paroiſſoient enſévelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités ſur les animaux, ſur les plantes, ſur les foſſiles. Je ne ſuis pas fort riche en ce genre, me dit-il ; le goût de l'hiſtoire naturelle & de la phyſique proprement dite, ne s'eſt introduit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'eſt pas que pluſieurs hommes de génie ne ſe ſoient anciennement occupés de la nature ; je vous ai montré autrefois leurs ouvrages, & vous vous rappelez ſans doute ce diſcours où le grand-prêtre de Cérès vous donna une idée ſuccincte de leurs ſyſtêmes*. Vous apprîtes alors qu'ils cherchèrent à connoître les cauſes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes.

Socrate dirigea la philoſophie vers l'utilité publique ; & ſes diſciples, à ſon exemple, conſacrèrent leurs veilles à l'étude de l'homme. Celle du reſte de l'univers, ſuſpendue pendant près d'un ſiècle, & renouvelée de nos jours, procède avec plus de lumières & de ſageſſe. On agite, à la vérité, ces queſtions générales, qui avoient diviſé les anciens philoſophes ; mais on tâche en même temps de remonter des effets aux cauſes, du connu à l'inconnu. En conſéquence, on s'occupe des détails avec un ſoin particulier, & l'on commence à recueillir les faits & à les comparer.

Un défaut eſſentiel arrêtoit autrefois les progrès de la ſcience ; on n'étoit pas aſſez attentif à expliquer l'eſſence de

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

chaque

chaque corps, ni à définir les termes dont on se servoit ; cette négligence avoit fini par inspirer tant de dégoût, que l'étude de la physique fut abandonnée au moment précis où commença l'art des définitions. Ce fut au temps de Socrate.

A ces mots, Anaxarque & Méton s'approchèrent de nous. Est-ce que Démocrite, dit le premier, n'a pas donné des définitions exactes ? Est-ce qu'Empédocle, dit le second, ne s'est pas attaché à l'analyse des corps ? Plus fréquemment que les autres philosophes, répondit Euclide, mais pas aussi souvent qu'ils l'auroient dû. La conversation devint alors plus animée : Euclide défendoit avec vivacité la doctrine d'Aristote son ami ; Anaxarque & Méton, celle de leurs compatriotes : ils accusèrent plus d'une fois Aristote d'avoir altéré, dans ses ouvrages, les systêmes des anciens, pour les combattre avec avantage. Méton alla plus loin ; il prétendit qu'Aristote, Platon, Socrate même, avoient puisé dans les écrits des Pythagoriciens d'Italie & de Sicile, presque tout ce qu'ils ont enseigné sur la nature, la politique & la morale. C'est dans ces heureuses contrées, ajouta-t-il, que la vraie philosophie a pris naissance, & c'est à Pythagore que l'on doit ce bienfait.

J'ai une profonde vénération pour ce grand homme, reprit Euclide ; mais puisque lui & d'autres philosophes se sont appropriés, sans en avertir, les richesses de l'Egypte, de l'Orient & de tous les peuples que nous nommons barbares, n'avions-nous pas le même droit de les transporter dans la Grèce ? Ayons le courage de nous pardonner mutuellement nos larcins ; ayez celui de rendre à mon ami la justice qu'il mérite. Je lui ai souvent ouï dire qu'il faut discuter les opinions avec l'équité d'un arbitre impartial ; s'il s'est écarté de cette règle, je le condamne. Il ne cite pas toujours les auteurs dont il emprunte des lumières, parce qu'il a déclaré en général que son dessein étoit d'en profiter. Il les cite plus souvent, quand il les réfute, parce que la célébrité de leur nom n'étoit que trop capable d'accréditer les erreurs qu'il vouloit détruire.

Aristote s'est emparé du dépôt des connoissances, accru par vos soins & par les nôtres ; il l'augmentera pas ses travaux, &, en le faisant passer à la postérité, il élèvera le plus superbe des monumens, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

Je le connus à l'Académie ; nos liens se fortifièrent avec les années, &, depuis qu'il est sorti d'Athènes, j'entretiens avec lui une correspondance suivie. Vous, qui ne pouvez le juger que d'après le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés, apprenez quelle est l'étendue de ses projets, & reprochez-lui, si vous l'osez, des erreurs & des omissions.

La nature, qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choisi pour son confident & son interprète. Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences & des arts; qu'on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délasser dans ceux des poëtes, s'approprier les connoissances de tous les pays & de tous les temps: ce seroit le louer, comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le distingue, c'est le goût & le génie de l'observation; c'est d'allier, dans les recherches, l'activité la plus surprenante, avec la constance la plus opiniâtre; c'est encore cette vue perçante, cette sagacité extraordinaire, qui le conduit, dans un instant, aux résultats, & qui feroit croire souvent que son esprit agit plutôt par instinct que par réflexion; c'est enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature & l'art présentent à nos yeux, n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous à une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus, & trop différens pour ne devoir pas être distingués. De-là le parti qu'il a pris d'assurer sa marche par le doute, de l'éclairer par l'usage fréquent des définitions, des divisions & subdivisions, & de ne s'avancer vers le séjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle est la méthode qu'il suivra dans l'exécution d'un projet qui effraieroit tout autre que lui: c'est l'histoire générale & particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes masses; l'origine ou l'éternité du monde; les causes, les principes & l'essence des êtres; la nature & l'action réciproque des élémens; la composition & la décomposition des corps. Là seront rappelées & discutées les questions sur l'infini, sur le mouvement, le vide, l'espace & le temps.

Il décrira, en tout ou en partie, ce qui existe, & ce qui s'opère dans les cieux, dans l'intérieur & sur la surface de notre globe; dans les cieux, les météores, les distances & les révolutions des planètes, la nature des astres & des sphères auxquelles ils sont attachés; dans le sein de la terre, les fossiles, les minéraux, les secousses violentes qui bouleversent le globe; sur sa surface, les mers, les fleuves, les plantes, les animaux.

Comme l'homme est sujet à une infinité de besoins & de devoirs, il sera suivi dans tous ses rapports. L'anatomie du corps humain, la nature & les facultés de l'ame, les objets & les organes des sensations, les règles propres à diriger les plus fines opérations de l'esprit, & les plus secrets mouvemens du cœur, les lois, les gouvernemens, les sciences, les arts;

sur

ſur tous ces objets intéreſſans, l'hiſtorien joindra ſes lumières à celles des ſiècles qui l'ont précédé ; &, conformément à la méthode de pluſieurs philoſophes, appliquant toujours la phyſique à la morale, il nous rendra plus éclairés, pour nous rendre plus heureux.

Voilà le plan d'Ariſtote, autant que je l'ai pu comprendre par ſes converſations & par ſes lettres : je ne ſais s'il pourra s'aſſujettir à l'ordre que je viens d'indiquer. Et pourquoi ne le ſuivroit-il pas, lui dis-je? C'eſt, répondit Euclide, que certaines matières exigent des éclairciſſemens préliminaires. Sans ſortir de ſon cabinet, où il a raſſemblé une bibliothèque précieuſe, il eſt en état de traiter quantité de ſujets: mais quand il faudra tracer l'hiſtoire & les mœurs de tous les animaux répandus ſur la terre, de quelle longue & pénible ſuite d'obſervations n'aura-t-il pas beſoin! Cependant, ſon courage s'enflamme par les obſtacles; outre les matériaux qui ſont entre ſes mains, il fonde de juſtes eſpérances ſur la protection de Philippe, dont il a mérité l'eſtime, & ſur celle d'Alexandre, dont il va diriger l'éducation. S'il eſt vrai, comme on le dit, que ce jeune prince montre un goût très vif pour les ſciences, j'eſpère que, parvenu au trône, il mettra ſon inſtituteur à portée d'en hâter les progrès.

A peine Euclide eut achevé, qu'Anaxarque prenant la parole: Je pourrois, dit-il, attribuer à Démocrite le même projet que vous prêtez à Ariſtote. Je vois ici les ouvrages ſans nombre qu'il a publiés ſur la nature & les différentes parties de l'univers; ſur les animaux & les plantes; ſur notre ame, nos ſens, nos devoirs, nos vertus; ſur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géométrie, l'aſtronomie, la géographie; j'ajoute ſur la muſique & la poëſie: & je ne parle pas de ce ſtyle enchanteur qui répand des graces ſur les matières les plus abſtraites. L'eſtime publique l'a placé au premier rang des phyſiciens qui ont appliqué les effets aux cauſes. On admire dans ſes écrits une ſuite d'idées neuves, quelquefois trop hardies, ſouvent heureuſes. Vous ſavez qu'à l'exemple de Leucippe ſon maître, dont il perfectionna le ſyſtême, il admit le vide, les atômes, les tourbillons; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans; qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles; qu'il réduiſit toutes nos ſenſations à celle du toucher, & qu'il nia toujours que les couleurs & les autres qualités ſenſibles fuſſent inhérentes au corps.

Quelques unes de ces vues avoient été propoſées: mais il eut le mérite de les adopter & de les étendre. Il fut le premier à concevoir les autres, & la poſtérité jugera ſi ce ſont

des traits du génie, ou des écarts de l'esprit : peut-être même découvrira-t-elle ce qu'il n'a pu que deviner. Si je pouvois soupçonner vos philosophes de jalousie, je dirois que, dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer, & Aristote de l'attaquer sans cesse.

Euclide se récria contre ce reproche. On reprit les questions déjà traitées ; tantôt, chaque athlète combattoit sans second ; tantôt, le troisième avoit à soutenir les efforts des deux autres. En supprimant les discussions, pour m'en tenir aux résultats, je vais exposer en peu de mots l'opinion d'Aristote & celle d'Empédocle, sur l'origine & l'administration de l'univers. J'ai rapporté dans un autre endroit celle de Démocrite sur le même sujet.*

Tous les philosophes, dit Euclide, ont avancé que le monde avoit été fait pour toujours subsister, suivant les uns ; pour finir un jour, suivant les autres ; pour finir & se reproduire dans des intervalles périodiques, suivant les troisièmes. Aristote soutient que le monde a toujours été, & sera toujours. Permettez que je vous interrompe, dit Méton. Avant Aristote, plusieurs de nos Pythagoriciens, & entre autres Ocellus de Lucanie, avoient admis l'éternité du monde. Je l'avoue, répondit Euclide ; mais Aristote a fortifié ce sentiment par de nouvelles preuves. Je me borne à celles qu'il tire du mouvement. En effet, dit-il, si le mouvement a commencé, il fut dans l'origine imprimé à des êtres préexistans ; ces êtres avoient été produits, ou existoient de toute éternité. Dans le premier cas, ils ne purent être produits que par un mouvement antérieur à celui que nous supposons être le premier ; dans le second cas, il faut dire que les êtres, avant d'être mus, étoient en repos ; or, l'idée du repos entraîne toujours celle d'un mouvement suspendu, dont il est la privation. Le mouvement est donc éternel.

Quelques uns admettent l'éternité de la matière, & donnent une origine à l'univers : les parties de la matière, disent-ils, furent agitées sans ordre dans le chaos, jusqu'au moment où elles se réunirent pour former les corps. Nous répondons que leur mouvement devoit être conforme ou contraire aux lois de la nature, puisque nous n'en connoissons pas d'autres. S'il leur étoit conforme, le monde a toujours été ; s'il leur étoit contraire, il n'a jamais pu être ; car, dans la première supposition, les parties de la matière auroient pris d'elles-mêmes, & de toute éternité, l'arrangement qu'elles conservent aujourd'hui ; dans la seconde, elles n'auroient jamais pu le prendre, puisque le mouvement contre nature, sépare &

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

détruit,

détruit, au lieu de réunir & de conſtruire. Et qui concevra jamais que des mouvemens irréguliers aient pu compoſer des ſubſtances telles que les os, la chair, & les autres parties de notre corps ?

Nous appercevons par-tout une ſuite de forces motrices qui, en opérant les unes ſur les autres, produiſent une continuité de cauſes & d'effets. Ainſi la pierre eſt remuée par le bâton, le bâton par le bras, le bras par la volonté, &c. La ſérie de ces forces ne pouvant ſe prolonger à l'infini, s'arrête à des moteurs, ou plutôt à un moteur unique qui exiſte de toute éternité : c'eſt l'être néceſſaire, le premier & le plus excellent des êtres : c'eſt dieu lui-même ; il eſt immuable, intelligent, indiviſible, ſans étendue ; il réſide au deſſus de l'enceinte du monde ; il y trouve ſon bonheur dans la contemplation de lui-même.

Comme ſa puiſſance eſt toujours en action, il communique & communiquera, ſans interruption, le mouvement au premier mobile, à la ſphère des cieux où ſont les étoiles fixes ; il l'a communiqué de toute éternité. Et en effet quelle force auroit enchaîné ſon bras, ou pourroit l'enchaîner dans la ſuite ? Pourquoi le mouvement auroit-il commencé dans une époque plutôt que dans une autre ? Pourquoi finiroit-il un jour ?

Le mouvement du premier mobile ſe communique aux ſphères inférieures, & les fait rouler tous les jours d'orient en occident : mais chacune d'elles a de plus un ou pluſieurs mouvemens dirigés par des ſubſtances éternelles & immatérielles.

Ces agens ſecondaires ſont ſubordonnés au premier moteur, à-peu-près comme dans une armée, les officiers le ſont au général. Ce dogme n'eſt pas nouveau. Suivant les traditions antiques, la divinité embraſſe la nature entière. Quoiqu'on les ait altérées par des fables monſtrueuſes, elles n'en conſervent pas moins les débris de la vraie doctrine.

Le premier mobile étant mu par l'action immédiate du premier moteur, action toujours ſimple, toujours la même, n'éprouve point de changement, point de génération ni de corruption. C'eſt dans cette uniformité conſtante & paiſible que brille le caractère de l'immortalité.

Il en eſt de même des ſphères inférieures, mais la diverſité de leurs mouvemens produit ſur la terre & dans la région ſublunaire, des révolutions continuelles, telles que la deſtruction & la reproduction des corps.

Euclide, après avoir tâché de montrer la liaiſon de ces effets

aux

aux causes qu'il venoit de leur assigner, continua de cette manière :

L'excellence & la beauté de l'univers consistent dans l'ordre qui le perpétue ; ordre qui éclate plus dans les cieux que sur la terre ; ordre auquel tous les êtres tendent plus ou moins directement. Comme dans une maison bien réglée, les hommes libres, les esclaves, les bêtes de somme concourent au maintien de la communauté, avec plus ou moins de zèle & de succès, suivant qu'ils approchent plus ou moins de la personne du chef ; de même dans le systême général des choses, tous les efforts sont dirigés à la conservation du tout, avec plus de promptitude & de concert dans les cieux, où l'influence du premier moteur se fait mieux sentir ; avec plus de négligence & de confusion dans les espaces sublunaires, parce qu'ils sont plus éloignés de ses regards.

De cette tendance universelle des êtres à un même but, il résulte que la nature, loin de rien faire d'inutile, cherche toujours le mieux possible, & se propose une fin dans toutes ses opérations.

A ces mots, les deux étrangers s'écrièrent à-la-fois : eh ! pourquoi recourir à des causes finales ? & qui vous a dit que la nature choisit ce qui convient le mieux à chaque espèce d'êtres ? Il pleut sur nos campagnes, est-ce pour les fertiliser ? non sans doute ; c'est parce que les vapeurs attirées par le soleil, & condensées par le froid, acquièrent par leur réunion, une gravité qui les précipite sur la terre. C'est par accident qu'elles font croître votre blé, & le pourrissent quand il est amoncelé dans votre aire. C'est par accident que vous avez des dents propres à diviser les alimens, & d'autres propres à les broyer. Dans l'origine des choses, ajouta Méton, quand le hasard ébauchoit les animaux, il forma des têtes qui n'étoient point attachées à des cous. Bientôt il parut des hommes à tête de taureau, des taureaux à face humaine. Ces faits sont confirmés par la tradition, qui place, après le débrouillement du chaos, des géans, des corps armés de quantité de bras, des hommes qui n'avoient qu'un œil. Ces races périrent par quelque vice de conformation ; d'autres ont subsisté. Au lieu de dire que ces dernières étoient mieux organisées, on a supposé une proportion entre leurs actions & leur fin prétendue.

Presqu'aucun des anciens philosophes, répondit Euclide, n'a cru devoir admettre comme principe, ce qu'on appelle hasard ou fortune. Ces mots vagues n'ont été employés que pour expliquer des effets qu'on n'avoit pas prévus ; & ceux

qui

qui tiennent à des causes éloignées, ou jusqu'à présent ignorées. A proprement parler, la fortune & le hasard ne produisent rien par eux-mêmes ; &, si pour nous conformer au langage vulgaire, nous les regardons comme des causes accidentelles, nous n'en admettons pas moins l'intelligence & la nature pour causes premières.

Vous n'ignorez pas, dit alors Anaxarque, que le mot nature a diverses acceptions. Dans quel sens le prenez-vous ici ? J'entends par ce mot, répondit Euclide, le principe du mouvement subsistant par lui-même dans les élémens du feu, de l'air, de la terre & de l'eau. Son action est toujours uniforme dans les cieux ; elle est souvent contrariée par des obstacles dans la région sublunaire. Par exemple, la propriété naturelle du feu est de s'élever ; cependant une force étrangère l'oblige souvent à prendre une direction opposée. Aussi, quand il s'agit de cette région, la nature est non-seulement le principe du mouvement, mais elle l'est encore, par accident, du repos & du changement.

Elle nous présente des révolutions constantes & régulières, des effets qui sont invariables, ou presque toujours les mêmes. Permettez que je ne m'arrête qu'à ceux-là. Oseriez-vous les regarder comme des cas fortuits ? Sans m'étendre sur l'ordre admirable qui brille dans les sphères supérieures, direz-vous que c'est par hasard que les pluies sont constamment plus fréquentes en hiver qu'en été, les chaleurs plus fortes en été qu'en hiver ? Jetez les yeux sur les plantes, & principalement sur les animaux, où la nature s'exprime avec des traits plus marqués. Quoique les derniers agissent sans recherche & sans délibération, leurs actions néanmoins sont tellement combinées, qu'on a douté si les araignées & les fourmis ne sont pas douées d'intelligence. Or, si l'hirondelle a un objet en construisant son nid, & l'araignée en ourdissant sa toile ; si les plantes se couvrent de feuilles pour garantir leurs fruits, & si leurs racines, au lieu de s'élever, s'enfoncent dans la terre, pour y puiser des sucs nourriciers, ne reconnoîtrez-vous pas que la cause finale se montre clairement dans ces effets toujours reproduits de la même manière ?

L'art s'écarte quelquefois de son but, même lorsqu'il délibère ; il l'atteint quelquefois, même sans délibérer. Il n'en est pas moins vrai qu'il a toujours une fin. On peut dire la même chose de la nature. D'un côté, des obstacles l'arrêtent dans ses opérations, & les monstres sont ses écarts. D'un autre côté, en forçant des êtres incapables de délibération, à se reproduire, elle les conduit à l'objet qu'elle se propose. Quel est cet objet ? la perpétuité des espèces. Quel est le

plus

plus grand bien de ces eſpèces? leur exiſtence & leur conſervation.

Pendant qu'Euclide expoſoit ainſi les idées d'Ariſtote, Anaxarque & Méton lui arrachoient des aveux qu'ils tournèrent bientôt contre lui.

Vous reconnoiſſez, lui dirent-ils, un dieu, un premier moteur, dont l'action immédiate entretient éternellement l'ordre dans les cieux; mais vous nous laiſſez ignorer jusqu'à quel point ſon influence agit ſur la terre. Preſſé par nos inſtances, vous avez d'abord avancé que le ciel & la nature ſont dans ſa dépendance; vous avez dit enſuite avec reſtriction, que tous les mouvemens lui ſont, *en quelque façon*, ſubordonnés; qu'il *paroit* être la cauſe & le principe de tout; qu'il *paroit* prendre quelque ſoin des choſes humaines; vous avez enfin ajouté qu'il ne peut voir dans l'univers que lui-même; que l'aſpect du crime & du déſordre ſouilleroit ſes regards; qu'il ne ſauroit être l'auteur ni de la proſpérité des méchans, ni de l'infortune des gens de bien. Pourquoi ces doutes, ces reſtrictions? expliquez-vous nettement. Sa vigilance s'étend-elle ſur les hommes?

Comme celle d'un chef de famille, répondit Euclide, s'étend ſur ſes derniers eſclaves. La règle établie chez lui pour le maintien de la maiſon, & non pour leur bien particulier, n'en ſubſiſte pas moins, quoiqu'ils s'en écartent ſouvent; il ferme les yeux ſur leurs diviſions & ſur les vices inſéparables de leur nature: ſi des maladies les épuiſent, s'ils ſe détruiſent entre eux, ils ſont bientôt remplacés. Ainſi dans ce petit coin du monde, où les hommes ſont relégués, l'ordre ſe ſoutient par l'impreſſion générale de la volonté de l'Etre ſuprême. Les bouleverſemens qu'éprouve ce globe, & les maux qui affligent l'humanité, n'arrêtent point la marche de l'univers; la terre ſubſiſte, les générations ſe renouvellent, & le grand objet du premier moteur eſt rempli.

Vous m'excuſerez, dit Euclide, ſi je n'entre pas dans de plus grands détails: Ariſtote n'a pas encore développé ce point de doctrine, & peut-être le négligera-t-il; car il s'attache plus aux principes de la phyſique qu'à ceux de la théologie. Je ne ſais même ſi j'ai bien ſaiſi ſes idées; le récit d'une opinion que l'on ne connoit que par de courts entretiens, ſans ſuite & ſans liaiſon, reſſemble ſouvent à ces ouvrages défigurés par l'inattention & l'ignorance des copiſtes.

Euclide ceſſa de parler, & Méton prenant la parole: Empédocle, diſoit-il, illuſtra ſa patrie par ſes lois, & la philoſophie par ſes écrits: ſon poëme ſur la nature, & tous ſes ouvrages en vers fourmillent de beautés qu'Homère n'auroit pas déſavouées

désavouées. Je conviens néanmoins que ses métaphores, quelque heureuses qu'elles soient, nuisent à la précision de ses idées, & ne servent quelquefois qu'à jeter un voile brillant sur les opérations de la nature. Quant aux dogmes, il suivit Pythagore, non avec la déférence aveugle d'un soldat, mais avec la noble audace d'un chef de parti, & l'indépendance d'un homme qui avoit mieux aimé vivre en simple particulier dans une ville libre, que de régner sur des esclaves. Quoiqu'il se soit principalement occupé des phénomènes de la nature, il n'en exposa pas moins son opinion sur les premières causes.

Dans ce monde, qui n'est qu'une petite portion du tout, & au-delà duquel il n'y a ni mouvement, ni vie, nous distinguons deux principes, l'un actif qui est dieu, l'autre passif qui est la matière.

Dieu, intelligence suprême, source de vérité, ne peut être conçu que par l'esprit; la matière n'étoit qu'un assemblage de parties subtiles, similaires, rondes, immobiles, possédant par essence deux propriétés, que nous désignons sous le nom d'amour & de haine, destinées, l'une à joindre ces parties, l'autre à les séparer. Pour former le monde, dieu se contenta de donner de l'activité à ces deux forces motrices, jusqu'alors enchaînées: aussitôt elles s'agitèrent, & le chaos fut en proie aux horreurs de la haine & de l'amour. Dans son sein bouleversé de fond en comble, des torrens de matière rouloient avec impétuosité, & se brisoient les uns contre les autres: les parties similaires, tour-a-tour attirées & repoussées, se réunirent enfin, & formèrent les quatre élémens, qui, après de nouveaux combats, produisirent des natures informes, des êtres monstrueux, remplacés dans la suite par des corps dont l'organisation étoit plus parfaite.

C'est ainsi que le monde sortit du chaos; c'est ainsi qu'il y rentrera; car ce qui est composé à un commencement, un milieu & une fin. Tout se meut & subsiste, tant que l'amour fait une seule chose de plusieurs, & que la haine en fait plusieurs d'une seule; tout s'arrête & se décompose, quand ces deux principes contraires ne se balancent plus. Ces passages réciproques du mouvement au repos, de l'existence des corps à leur dissolution, reviennent dans des intervalles périodiques. Des dieux & des génies dans les cieux, des ames particulières dans les animaux & dans les plantes, une ame universelle dans le monde, entretiennent par-tout le mouvement & la vie. Ces intelligences, dont un feu très pur & très subtil compose l'essence, sont subordonnées à l'Etre suprême, de même qu'un chœur de musique l'est à son coryphée, une armée à son général:

néral: mais comme elles émanent de cet être, l'école de Pythagore leur donne le nom de fubftances divines; & de-là viennent ces expreffions qui lui font familières: „ Que le fage „ eft un dieu; que la divinité eft l'efprit & l'ame du monde; „ qu'elle pénètre la matière, s'incorpore avec elle & la vi- „ vifie. „ Gardez-vous d'en conclure que la nature divine eft divifée en une infinité de parcelles. Dieu eft l'unité même; il fe communique, mais il ne fe partage point.

Il réfide dans la partie la plus élevée des cieux; miniftres de fes volontés, les dieux inférieurs préfident aux aftres, & les génies à la terre, ainfi qu'à l'efpace dont elle eft immédiatement entourée. Dans les fphères voifines du féjour qu'il habite, tout eft bien, tout eft dans l'ordre, parce que les êtres les plus parfaits ont été placés auprès de fon trône & qu'ils obéiffent aveuglément au deftin, je veux dire aux lois qu'il a lui-même établies. Le défordre commence à fe faire fentir dans les efpaces intermédiares, & le mal prévaut totalement fur le bien dans la région fublunaire, parce que c'eft là que fe déposèrent le fédiment & la lie de toutes ces fubftances que les chocs multipliés de la haine & de l'amour ne purent conduire à leur perfection. C'eft là que quatre caufes principales influent fur nos actions; dieu, notre volonté, parce que nous délibérons avant que d'agir; le deftin, la fortune, parce que nos projets font fouvent renverfés par des évènemens conformes ou contraires en apparence aux lois établies.

Nous avons deux ames, l'une fenfitive, groffière, corruptible, compofée des quatre élémens; l'autre intelligente, indiffoluble, émanée de la divinité même. Je ne parlerai que de cette dernière; elle établit les rapports les plus intimes entre nous, les dieux, les génies, les animaux, les plantes, tous les êtres dont les ames ont une commune origine avec la nôtre. Ainfi la nature animée & vivante, n'eft qu'une feule famille, dont dieu eft le chef.

C'eft fur cette affinité qu'eft fondé le dogme de la métempfychofe, que nous avons emprunté des Egyptiens, que quelques uns admettent avec différentes modifications, & auquel Empédocle s'eft cru permis de mêler les fictions qui parent la poëfie.

Cette opinion fuppofe la chute, la punition & le rétabliffement des ames. Leur nombre eft limité; leur deftinée, de vivre heureufes dans quelqu'une des planètes. Si elles fe rendent coupables, elles font profcrites & exilées fur la terre. Alors, condamnées à s'envelopper d'un matière groffière, elles paffent continuellement d'un corps dans un autre, épuifant les calamités attachées à toutes les conditions de la vie, ne

pouvant

pouvant ſupporter leur nouvel état, aſſez infortunées pour oublier leur dignité primitive. Dès que la mort briſe les liens qui les enchaînent à la matière, un des génies céleſtes s'empare d'elles, il conduit aux enfers, & livre pour un temps aux furies, celles qui ſe ſont ſouillées par des crimes atroces ; il tranſporte dans les aſtres, celles qui ont marché dans la voie de la juſtice. Mais ſouvent les décrets immuables des dieux, ſoumettent les unes & les autres à de plus rudes épreuves ; leur exil & leurs courſes durent des milliers d'années ; il finit lorſque, par une conduite plus régulière, elles ont mérité de ſe rejoindre à leur auteur, & de partager en quelque façon avec lui les honneurs de la divinité.

Empédocle décrit ainſi les tourmens qu'il prétendoit avoir éprouvés lui-même : „ J'ai paru ſucceſſivement ſous la forme „ d'un jeune homme, d'une jeune fille, d'une plante, d'un „ oiſeau, d'un poiſſon : dans une de ces tranſmigrations, „ j'errai pendant quelque temps comme un fantôme léger „ dans le vague des cieux ; mais bientôt je fus pluſieurs fois „ précipité dans la mer, rejetté ſur la terre, lancé dans le „ ſoleil, relancé dans les tourbillons des airs. En horreur „ aux autres & à moi-même, tous les élémens me repouſ„ ſoient comme un eſclave qui s'étoit dérobé aux regards de „ ſon maître. „

Méton, en finiſſant, obſerva que la plupart de ces idées étoient communes aux diſciples de Pythagore, mais qu'Empédocle avoit le premier ſuppoſé la deſtruction & la reproduction alternatives du monde, établi les quatre élémens comme principes, & mis en action les élémens par le ſecours de l'amour & de la haine.

Convenez, me dit alors Anaxarque en riant, que Démocrite avoit raiſon de prétendre que la vérité eſt reléguée dans un puits d'une profondeur immenſe. Convenez auſſi, lui répondis-je, qu'elle ſeroit bien étonnée ſi elle venoit ſur la terre, & principalement dans la Grèce. Elle s'en retourneroit bien vite, reprit Euclide ; nous la prendrions pour l'erreur.

Les ſyſtêmes précedens concernent l'origine du monde. On ne s'eſt pas moins partagé ſur l'état de notre globe après ſa formation, & ſur les révolutions qu'il a éprouvées juſqu'à préſent. Il fut long-temps enſéveli ſous les eaux de la mer, diſoit Anaxarque ; la chaleur du ſoleil en fit évaporer une partie, & la terre ſe manifeſta ; du limon reſté ſur ſa ſurface, & mis en fermentation par la même chaleur, tirèrent leur origine les diverſes eſpèces d'animaux & de plantes. Nous en avons encore un exemple frappant en Egypte ; après l'inondation du Nil, les matières dépoſées ſur les campagnes produi-

ſent

ſent un nombre infini de petits animaux. Je doute de ce fait, dis-je alors; on me l'avoit raconté dans la Thébaïde, & je ne pus jamais le vérifier. Nous ne ferions aucune difficulté de l'admettre, répondit Euclide, nous qui n'attribuons d'autre origine à certaines eſpèces de poiſſons, que la vaſe & les ſables de la mer.

Anaxarque continua: J'ai dit que dans la ſuite des ſiècles, le volume des eaux qui couvroient la terre, diminua par l'action du ſoleil. La même cauſe ſubſiſtant toujours, il viendra un temps où la mer ſera totalement épuiſée. Je crois, en vérité, reprit Euclide, entendre Eſope raconter à ſon pilote la fable ſuivante: Charybde a deux fois ouvert ſa bouche énorme, & deux fois les eaux qui couvroient la terre ſe ſont précipitées dans ſon ſein: à la première, les montagnes parurent; à la ſeconde, les îles; à la troiſième, la mer diſparoîtra. Comment Démocrite a-t-il pu ignorer que ſi une immenſe quantité de vapeurs eſt attirée par la chaleur du ſoleil, elles ſe convertiſſent bientôt en pluies, retombent ſur la terre, & vont rapidement reſtituer à la mer ce qu'elle avoit perdu? N'avouez-vous pas, dit Anaxarque, que des champs, aujourd'hui chargés de moiſſons, étoient autrefois cachés ſous ſes eaux? Ou, puiſqu'elle a été forcée d'abandonner ces lieux-là, elle doit avoir diminué de volume. Si en certains endroits, répondit Euclide, la terre à gagné ſur la mer, en d'autres la mer a gagné ſur la terre.

Anaxarque alloit inſiſter; mais prenant auſſitôt la parole: Je comprends à préſent, dis-je à Euclide, pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes & dans le ſein de la terre, des poiſſons pétrifiés dans les carrières de Syracuſe. La mer a une marche lente & réglée qui lui fait parcourir ſucceſſivement toutes les régions de notre globe; elle enſévelira ſans doute un jour Athènes, Lacédémone & les plus grandes villes de la Grèce. Si cette idée n'eſt pas flatteuſe pour les nations qui comptent ſur l'éternité de leur renommée, elle rappelle du moins ces étonnantes révolutions des corps céleſtes, dont me parloient les prêtres Egyptiens. A-t-on fixé la durée de celle de la mer?

Votre imagination s'échauffe, me répondit Euclide: calmez-vous; la mer & le continent, ſuivant nous, ſont comme deux grands empires qui ne changent jamais de place, & qui ſe diſputent ſouvent la poſſeſſion de quelques petits pays limitrophes. Tantôt la mer eſt forcée de reculer ſes bornes par le limon & les ſables que les fleuves entraînent dans ſon ſein; tantôt elle les recule par l'action de ſes flots, & par d'autres cauſes qui lui ſont étrangères. Dans l'Arcananie, dans la plaine

plaine d'Ilion, auprès d'Ephèse & de Milet, les attérissemens formés à l'embouchure des rivières, ont prolongé le continent.

Quand je passai, lui dis-je, au Palus-Méotide, on m'apprit que les dépôts qu'y laisse journellement le Tanaïs, avoient tellement exhaussé le fond de ce lac, que, depuis quelques années, les vaisseaux qui venoient y trafiquer, étoient plus petits que ceux d'autrefois. J'ai un exemple plus frappant à vous citer, répondit-il: cette partie de l'Egypte qui s'étend du nord au midi depuis la mer jusqu'à la Thébaïde, est l'ouvrage & un présent du Nil. C'est là qu'existoit, dans les plus anciens temps, un golphe qui s'étendoit dans une direction à-peu-près parallèle à celle de la mer rouge; le Nil l'a comblé par les couches de limon qu'il y dépose tous les ans. Il est aisé de s'en convaincre non seulement par les traditions des Egyptiens, par la nature du terrein, par les coquilles que l'on trouve dans les montagnes situées au dessus de Memphis*; mais encore par une observation qui prouve que, malgré son exhaussement actuel, le sol de l'Egypte n'a pas encore atteint le niveau des régions voisines. Sésostris, Nécos, Darius, & d'autres princes, ayant essayé d'établir des canaux de communication entre la mer Rouge & le Nil, s'apperçurent que la surface de cette mer étoit plus haute que celle du sol de l'Egypte.

Pendant que la mer se laisse ravir sur ses frontières quelques portions de ses domaines, elle s'en dédommage de temps à autres par ses usurpations sur la terre. Ses efforts continuels lui ouvrent tout-à-coup des passages à travers des terreins qu'elle minoit sourdement; c'est elle qui, suivant les apparences, a séparé de l'Italie, la Sicile; de la Béotie, l'Eubée; du continent voisin, quantité d'autres îles; de vastes régions ont été englouties par une soudaine irruption de ses flots. Ces révolutions effrayantes n'ont point été décrites par nos historiens, parce que l'histoire n'embrasse que quelques momens de la vie des nations; mais elles ont laissé quelquefois des traces ineffaçables dans le souvenir des peuples.

Allez à Samothrace, vous apprendrez que les eaux du Pont-Euxin, long-temps resserrées dans un bassin fermé de tous côtés, & sans cesse accrues par celles de l'Europe & de l'Asie, forcèrent les passages du Bosphore & de l'Hellespont, &, se précipitant avec impétuosité dans la mer Egée, étendirent ses bornes aux dépens des rivages dont elle étoit entourée. Des fêtes établies dans l'île, attestent encore le malheur dont

* Les anciens croyoient qu'une grande partie de l'Egypte étoit l'ouvrage du Nil. Les modernes se sont partagés sur cette question.

les anciens habitans furent menacés, & le bienfait des dieux qui les en garantirent. Consultez la mythologie: Hercule, dont on s'est plu à confondre les travaux avec ceux de la nature, cet Hercule séparant l'Europe de l'Afrique, ne désigne-t-il pas que la mer Atlantique détruisit l'isthme qui unissoit ces deux parties de la terre, & se répandit dans la mer intérieure?

D'autres causes ont multiplié ces funestes & prodigieux effets. Au-de-là du détroit dont je viens de parler, existoit, suivant les traditions anciennes, une île aussi grande que l'Asie & l'Afrique; un tremblement de terre l'engloutit avec ses malheureux habitans, dans les gouffres profonds de la mer Atlantique. Combien de régions ont été submergées par les eaux du ciel! Combien de fois des vents impétueux ont transporté des montagnes de sable, sur des plaines fertiles! L'air, l'eau & le feu semblent conjurés contre la terre: cependant ces terribles catastrophes, qui menacent le monde entier d'une ruine prochaine, affectent à peine quelques points de la surface d'un globe qui n'est qu'un point de l'univers.

Nous avons vu plus haut la mer & le continent, anticiper l'un sur l'autre par droit de conquête, & par conséquent aux dépens des malheureux mortels. Les eaux qui coulent ou restent stagnantes sur la terre, n'altèrent pas moins sa surface. Sans parler de ces fleuves qui portent tour-à-tour l'abondance & la désolation dans un pays, nous devons observer que, sous différentes époques, la même contrée est surchargée, suffisamment fournie, absolument dépourvue des eaux dont elle a besoin. Du temps de la guerre de Troie, on voyoit aux environs d'Argos un terrein marécageux, & peu de mains pour le cultiver; tandis que le territoire de Mycènes, renfermant encore tous les principes de la végétation, offroit de riches moissons & une nombreuse population; la chaleur du soleil ayant, pendant huit siècles, absorbé l'humidité superflue du premier de ces cantons, & l'humidité nécessaire au second, a rendu stériles les champs de Mycènes, & fécondé ceux d'Argos.

Ce que la nature a fait ici en petit, elle l'opère en grand sur toute la terre; elle la dépouille sans cesse par le ministère du soleil, des sucs qui la fertilisent: mais, comme elle finiroit par les épuiser, elle ramène de temps à autre des déluges qui, semblables à de grands hivers, réparent en peu de temps les pertes que certaines régions ont essuyées pendant une longue suite de siècles. C'est ce qui est indiqué par nos annales, où nous voyons les hommes, sans doute échappés au naufrage de leur nation, s'établir sur des hauteurs, construire des digues,

& donner

& donner un écoulement aux eaux reſtées dans les plaines. C'eſt ainſi que, dans les plus anciens temps, un roi de Lacédémone aſſervit dans un canal celles dont la Laconie étoit couverte, & fit couler l'Eurotas.

D'après ces remarques, nous pourrons préſumer que le Nil, le Tanaïs & tous les fleuves qu'on nomme éternels, ne furent d'abord que des lacs formés dans des plaines ſtériles par des inondations ſubites, & contraints enſuite, par l'induſtrie des hommes, ou par quelque autre cauſe, à ſe frayer une route à travers les terres. Nous devons préſumer encore qu'ils abandonnèrent leur lit, lorſque de nouvelles révolutions les forcèrent à ſe répandre dans des lieux qui ſont aujourd'hui arides & déſerts. Telle eſt, ſuivant Ariſtote, la diſtribution des eaux que la nature accorde aux différentes régions de la terre.

Mais où les tient elle en réſerve, avant que de les montrer à nos yeux ? Où a-t-elle placé l'origine des fontaines & des rivières ? Elle a creuſé, diſent les uns, d'immenſes réſervoirs dans les entrailles de la terre ; c'eſt là que ſe rendent, en grande partie, les eaux du ciel ; c'eſt de-là qu'elles coulent avec plus ou moins d'abondance & de continuité, ſuivant la capacité du vaſe qui les renferme. Mais répondent les autres, quel eſpace pourroit jamais contenir le volume d'eau que les grands fleuves entraînent pendant toute une année ? Admettons, ſi l'on veut, des cavités ſouterreines pour l'excédent des pluies ; mais comme elles ne ſuffiroient pas à la dépenſe journalière des fleuves & des fontaines, reconnoiſſons qu'en tout temps, en tout lieu, l'air, ou plutôt les vapeurs dont il eſt chargé, condenſées par le froid, ſe convertiſſent en eau dans le ſein de la terre & ſur ſa ſurface, comme elles ſe changent en pluie dans l'Atmoſphère.. Cette opération ſe fait encore plus aiſément ſur les montagnes, parce que leur ſuperficie arrête une quantité prodigieuſe de vapeurs ; auſſi a-t-on remarqué que les plus grandes montagnes donnent naiſſance aux plus grands fleuves.

Anaxarque & Méton ayant pris congé d'Euclide, je reſtai, & je le priai de me communiquer quelques unes de ſes idées ſur cette partie de la phyſique, qui conſidère en particulier l'eſſence, les propriétés & l'action réciproque des corps. Cette ſcience, répondit Euclide, a quelque rapport avec la divination : l'une doit manifeſter l'intention de la nature, dans les cas ordinaires ; l'autre, la volonté des dieux, dans les évènemens extraordinares : mais les lumières de la première diſſiperont tôt ou tard les impoſtures de ſa rivale. Il viendra un temps où les prodiges qui alarment le peuple, ſeront rangés

dans la classe des choses naturelles, où son aveuglement actuel sera seul regardé comme une sorte de prodige.

Les effets de la nature étant infiniment variés, & leurs causes infiniment obscures, la physique n'a, jusqu'à présent, hasardé que des opinions : point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue ; point d'absurdité qu'elle n'ait avancée. Elle devroit donc, quant à présent, se borner à l'observation, & renvoyer la décision aux siècles suivans. Cependant, à peine sortie de l'enfance, elle montre déjà l'indiscrétion & la présomption d'un age plus avancé ; elle court dans la carrière, au lieu de s'y traîner ; &, malgré les règles sévères qu'elle s'est prescrites, on la voit tous les jours élever des systêmes sur de simples probabilités, ou sur de frivoles apparences.

Je ne rapporterai point ce qu'ont dit les différentes écoles sur chacun des phénomènes qui frappent nos sens. Si je m'arrête sur la théorie des élémens & sur l'application qu'on a faite de cette théorie, c'est que rien ne me paroit donner une plus juste idée de la sagacité des philosophes Grecs. Peu importe que leurs principes soient bien ou mal fondés : on leur reprochera peut-être un jour de n'avoir pas eu des notions exactes sur la physique, mais on conviendra du moins qu'ils se sont égarés en hommes d'esprit.

Pouvoient-ils se flatter du succès, les premiers physiciens qui voulurent connoître les principes constitutifs des êtres sensibles ? L'art ne fournissoit aucun moyen pour décomposer ces êtres ; la division, à quelque terme qu'on puisse la conduire, ne présente à l'œil ou à l'imagination de l'observateur, que des surfaces plus ou moins étendues : cependant, on crut s'appercevoir, après bien des tentatives, que certaines substances se réduisoient en d'autres substances ; & de-là on conclut successivement qu'il y avoit, dans la nature, des corps simples & des corps mixtes ; que les derniers n'etoient que les résultats des combinaisons des premiers ; enfin, que les corps simples conservoient, dans les mixtes, les mêmes affections, les mêmes propriétés qu'ils avoient auparavant. La route fut dès-lors ouverte, & il parut essentiel d'étudier d'abord la nature des corps simples. Voici quelques une des observations qu'on a faites sur ce sujet ! je les tiens d'Aristote.

La terre, l'eau, l'air & le feu, sont les élémens de tous les corps ; ainsi chaque corps peut se résoudre en quelques uns de ces élémens.

Les élémens étant des corps simples, ne peuvent se diviser en des corps d'une autre nature ; mais ils s'engendrent mutuellement, & se changent sans cesse l'un dans l'autre.

Il

Il n'eſt pas poſſible de fixer d'une manière préciſe quelle eſt la combinaiſon de ces principes conſtitutifs dans chaque corps ; ce n'eſt donc que par conjecture, qu'Empédocle a dit qu'un os eſt compoſé de deux parties d'eau, deux de terre, quatre de feu.

Nous ne connoiſſons pas mieux la forme des parties intégrantes des élémens : ceux qui ont entrepris de la déterminer, ont fait de vains efforts. Pour expliquer les propriétés du feu, les uns ont dit : ſes parties doivent être de forme pyramidale ; les autres ont dit : elles doivent être de forme ſphérique. La ſolidité du globe que nous habitons a fait donner aux parties de l'élément terreſtre, la forme cubique.

Les élémens ont en eux-mêmes un principe de mouvement & de repos qui leur eſt inhérent : ce principe oblige l'élément terreſtre à ſe réunir vers le centre de l'univers ; l'eau, à s'élever au deſſus de la terre ; l'air, au deſſus de l'eau ; le feu, au deſſus de l'air : ainſi la peſanteur poſitive, & ſans mélange de légèreté, n'appartient qu'à la terre ; la légèreté poſitive, & ſans mélange de peſanteur, qu'au feu ; les deux intermédiaires, l'air & l'eau, n'ont, par rapport aux deux extrêmes, qu'une peſanteur & une légèreté relatives, puiſqu'ils ſont plus légers que la terre, & plus peſans que le feu. La peſanteur relative s'évanouit, quand l'élément qui la poſsède, deſcend dans une région inférieure à la ſienne : c'eſt ainſi que l'air perd ſa peſanteur dans l'eau, & l'eau dans la terre.

Vous croyez donc, dis-je à Euclide, que l'air eſt peſant ? On n'en ſauroit douter, répondit-il ; un ballon enflé pèſe plus que s'il étoit vide.

Aux quatre élémens ſont attachées quatre propriétés eſſentielles : froideur, chaleur, ſéchereſſe & humidité. Les deux premières ſont actives, les deux ſecondes paſſives ; chaque élément en poſsède deux : la terre eſt froide & sèche ; l'eau, froide & humide ; l'air chaud & humide ; le feu, ſec & chaud. L'oppoſition de ces qualités ſeconde les vues de la nature, qui agit toujours par les contraires ; auſſi ſont-elles les ſeuls agens qu'elle emploie pour produire tous ſes effets.

Les élémens qui ont une propriété commune, ſe changent facilement l'un dans l'autre ; il ſuffit pour cela de détruire, dans l'un ou dans l'autre, la propriété qui les différencie. Qu'une cauſe étrangère dépouille l'eau de ſa froideur, & lui communique la chaleur, l'eau ſera chaude & humide ; elle aura donc les deux propriétés caractériſtiques de l'air, & ne ſera plus diſtinguée de cet élément ; & voilà ce qui fait que par l'ébullition, l'eau s'évapore & monte à la région de l'air. Que dans ces lieux élevés, une autre cauſe la prive de ſa chaleur, & lui rende ſa froideur naturelle, elle reprendra ſa première forme,

& retombera sur la terre ; & c'est ce qui arrive dans les pluies. De même, ôtez à la terre sa froideur naturelle, vous la convertirez en feu ; ôtez-lui la sécheresse, vous la changerez en eau.

Les élémens, qui n'ont aucune qualité commune, se métamorphosent aussi réciproquement ; mais ces permutations sont plus rares & plus lentes.

D'après ces assertions établies sur des faits ou sur des inductions, on conçoit aisément que les corps mixtes doivent être plus ou moins pesans, suivant qu'ils contiennent plus ou moins de parties des élémens qui ont la pesanteur positive ou relative. Prenez deux corps d'un volume égal : si l'un est plus pesant que l'autre, concluez que l'élément terrestre domine dans le premier, & l'eau ou l'air dans le second.

L'eau s'évapore par la chaleur, & se gèle par le froid ; ainsi les liquides, sujets aux mêmes vicissitudes, seront en grande partie composés de cet élément. La chaleur sèche & durcit la terre ; ainsi tous les corps sur lesquels elle agit de même, seront principalement composés de l'élément terrestre.

De la nature des quatre élémens, de leurs propriétés essentielles, qui sont, comme je l'ai dit, la chaleur & la froideur, la sécheresse & l'humidité, dérivent non-seulement la pesanteur & la légèreté, mais encore la densité & la rareté, la mollesse & la dureté, la fragilité, la flexibilité, & toutes les autres qualités des corps mixtes. C'est par là qu'on peut rendre raison de leurs changemens continuels ; c'est par là qu'on explique les phénomènes du ciel, & les productions de la terre. Dans le ciel, les météores ; dans le sein de notre globe, les fossiles, les métaux, &c. ne sont que le produit des exhalaisons sèches, ou des vapeurs humides.

L'exemple suivant montrera, d'une manière plus claire, l'usage que l'on fait des notions précédentes. Les physiciens s'étoient partagés sur la cause des tremblemens de terre : Démocrite entre autres les attribuoit aux pluies abondantes qui pénétroient la terre, & qui, en certaines occasions, ne pouvant être contenues dans les vastes réservoirs d'eau qu'il supposoit dans l'intérieur du globe, faisoient des efforts pour s'échapper. Aristote, conformément aux principes que je viens d'établir, prétend, au contraire, que l'eau des pluies, raréfiée par la chaleur interne de la terre, ou par celle du soleil, se convertit en un volume d'air, qui, ne trouvant pas d'issue, ébranle & soulève les couches supérieures du globe:

Les anciens philosophes vouloient savoir comment les choses avoient été faites, avant que de savoir comment elles sont. Le livre de la nature étoit ouvert devant leurs yeux ; au lieu

de

de le lire, ils entreprirent de le commenter. Après de longs & inutiles détours, on comprit enfin que pour connoître les animaux, les plantes & les différentes productions de la nature, il falloit les étudier avec une constance opiniâtre. Il est résulté de-là un corps d'observations, une nouvelle science, plus curieuse, plus féconde, plus intéressante que l'ancienne physique. Si celui qui s'en occupe veut me faire part de ses veilles long-temps consacrées à l'étude des animaux, il doit remplir deux devoirs essentiels; d'abord celui d'historien, ensuite celui d'interprète.

Comme historien, il traitera de leur génération, de leur grandeur, de leur forme, de leur couleur, de leur nourriture, de leur caractère, de leurs mœurs. Il aura soin de donner l'exposition anatomique de leurs corps, dont les parties lui seront connues par la voie de la dissection.

Comme interprète, il doit me faire admirer la sagesse de la nature dans les rapports de leur organisation avec les fonctions qu'ils ont à remplir, avec l'élément où ils doivent subsister, avec le principe de vie qui les anime; il doit me la montrer dans le jeu des divers ressorts qui produisent le mouvement, ainsi que dans les moyens employés pour conserver & perpétuer chaque espèce.

Quelque bornée que soit l'étude des corps célèstes & éternels, elle excite plus nos transports que celle des substances terrestres & périssables. On diroit que le spectacle des cieux fait sur un physicien la même impression que feroit la beauté sur un homme qui, pour avoir l'objet dont il est épris, consentiroit à fermer les yeux sur le reste du monde. Mais si la physique, en montant dans les régions supérieures, nous étonne par la sublimité de ses découvertes, du moins en restant sur la terre, elle nous attire par l'abondance des lumières qu'elle nous procure, & nous dédommage avec usure des peines qu'elle nous coûte. Quels charmes en effet la nature ne répand-elle pas sur les travaux du philosophe qui, persuadé qu'elle ne fait rien en vain, parvient à surprendre le secret de ses opérations, trouve par-tout l'empreinte de sa grandeur, & n'imite pas ces esprits puérilement superbes, qui n'osent abaisser leurs regards sur un insecte! Des étrangers étoient venus pour consulter Héraclite; ils le trouvèrent assis auprès d'un four, où la rigueur de la saison l'avoit obligé de se réfugier. Comme une sorte de honte les arrêtoit sur le seuil de la porte: „ Entrez, leur dit-il; les dieux immortels ne dé- „ daignent pas d'honorer ces lieux de leur présence. „ La majesté de la nature ennoblit de même les êtres les plus vils à nos yeux; par-tout cette mère commune agit avec une

ſageſſe profonde, & par des voies sûres, qui la conduiſent à ſes fins.

Quand on parcourt d'un premier coup-d'œil le nombre infini de ſes productions, on ſent aiſément que, pour les étudier avec fruit, ſaiſir leurs rapports, & les décrire avec exactitude, il faut les ranger dans un certain ordre, & les diſtribuer d'abord en un petit nombre de claſſes, telles que celles des animaux, des plantes, & des minéraux. Si l'on examine enſuite chacune de ces claſſes, on trouve que les êtres dont elles ſont compoſées, ayant entre eux des reſſemblances & des différences plus ou moins ſenſibles, doivent être diviſés & ſubdiviſés en pluſieurs eſpèces, juſqu'à ce qu'on parvienne aux individus.

Ces ſortes d'échelles ſeroient faciles à dreſſer, s'il étoit poſſible de reconnoître le paſſage d'une eſpèce à l'autre. Mais de telles tranſitions ſe faiſant d'une manière imperceptible, on riſque à tout moment de confondre ce qui doit être diſtingué, & de diſtinguer ce qui doit être confondu. C'eſt le défaut des méthodes publiées juſqu'à préſent ; dans quelques uns de ces tableaux de diſtribution, on voit avec ſurpriſe certains oiſeaux rangés parmi les animaux aquatiques, ou dans une eſpèce qui leur eſt également étrangère. Les auteurs de ces tableaux ſe ſont trompés dans le principe ; ils ont jugé du tout par une partie : en prenant les ailes pour une différence ſpécifique, ils ont diviſé tous les animaux en deux grandes familles ; l'une, de ceux qui ſont ailés ; l'autre, de ceux qui ne le ſont pas ; ſans s'appercevoir que parmi les individus d'une même eſpèce, les fourmis, par exemple, il en eſt qui ſont doués de cet organe, d'autres qui en ſont privés.

La diviſion en animaux domeſtiques & ſauvages, quoique adoptée par quelques naturaliſtes, eſt également défectueuſe ; car l'homme & les animaux dont il a ſu adoucir les mœurs, ne diffèrent pas ſpécifiquement de l'homme, du cheval & du chien qui vivent dans les bois.

Toute diviſion, pour être exacte, doit établir une diſtinction réelle entre les objets qu'elle ſépare ; toute différence, pour être ſpécifique, doit réunir, dans une ſeule & même eſpèce, tous les individus qui lui appartiennent, c'eſt-à-dire, tous ceux qui ſont abſolument ſemblables, ou qui ne diffèrent que du plus au moins.

Comme ces conditions ſont très difficiles à remplir, Ariſtote a conçu un plan de diſtribution qui réunit tous les avantages ſans aucun des inconvéniens des méthodes précédentes. Il l'expoſera dans un de ſes traités ; & ce traité ſera certainement

ment l'ouvrage d'un homme laborieux qui ne néglige rien ; & d'un homme de génie qui voit tout.*

Parmi les obfervations dont il enrichira fon hiftoire des animaux, il en eft quelques-unes qu'il m'a communiquées, & que je vais rapporter pour vous inftruire de la manière dont on étudie à préfent la nature. 1°. En envifageant les animaux par rapport au climat, on a trouvé que les fauvages font plus farouches en Afie, plus forts en Europe, plus variés dans leurs formes en Afrique, où, fuivant le proverbe, il paroit fans ceffe quelque nouveau monftre ; ceux qui vivent fur les montagnes font plus méchans que ceux des plaines. Je ne fais pourtant fi cette différence vient des lieux qu'ils habitent, plutôt que du défaut de vivres ; car en Egypte, où l'on pourvoit à la fubfiftance de plufieurs fortes d'animaux, les plus féroces & les plus doux vivent paifiblement enfemble, & le crocodile flatte la main du prêtre qui le nourrit.

Le climat influe puiffamment fur leurs mœurs. L'excès du froid & de la chaleur, les rend agreftes & cruels ; les vents, les eaux, les alimens fuffifent quelquefois pour les altérer. Les nations du midi font timides & lâches ; celles du nord, courageufes & confiantes : mais les premières font plus éclairées, peut-être parce qu'elles font plus anciennes, peut-être auffi parce qu'elles font plus amollies. En effet, les ames fortes font rarement tourmentées du défir inquiet de s'inftruire.

La même caufe qui produit ces différences morales parmi les hommes, influe encore fur leur organifation. Entre autres preuves, les yeux font communément bleus dans les pays froids, & noirs dans les pays chauds.

2°. Les oifeaux font très fenfibles aux rigueurs des faifons. A l'approche de l'hiver ou de l'été, les uns defcendent dans la plaine ou fe retirent fur les montagnes ; d'autres quittent leur demeure, & vont au loin refpirer un air plus tempéré. C'eft ainfi que, pour éviter l'excès du froid & de la chaleur, le roi de Perfe tranfporte fucceffivement fa cour au nord & au midi de fon empire.

Le temps du départ & du retour des oifeaux eft fixé vers les équinoxes. Les plus foibles ouvrent la marche ; prefque tous voyagent enfemble & comme par tribus ; ils ont quelquefois un long chemin à faire, avant que de parvenir à leur deftination ; les grues viennent de Scythie, & fe rendent vers des marais qui font au deffus de l'Egypte, & d'où le Nil tire fon origine : c'eft là qu'habitent les pygmées. Quoi ! repris-

* M. de Buffon a très bien développé ce plan dans la préface du premier volume de l'hiftoire naturelle.

je, vous croyez aux pygmées? sont-ils encore en guerre avec les grues, comme ils l'étoient du temps d'Homère? Cette guerre, répondit-il, est une fiction du poëte, qui ne sera point adoptée par l'historien de la nature*; mais les pygmées existent; c'est une race d'hommes très petits, ainsi que leurs chevaux; ils sont noirs, & passent leur vie dans des cavernes, à la manière des Troglodytes.

La même cause, ajouta Euclide, qui oblige certains oiseaux à s'expatrier tous les ans, agit dans le sein des eaux. Quand on est à Byzance, on voit, à des époques marquées, plusieurs espèces de poissons, tantôt, remonter vers le Pont-Euxin, tantôt, déscendre dans la mer Egée: ils vont en corps de nation, comme les oiseaux; & leur route, comme notre vie, est marquée par des pièges qui les attendent au passage.

3°. On a fait des recherches sur la durée de la vie des animaux, & l'on croit s'être apperçu que dans plusieurs espèces, les femelles vivent plus long-temps que les mâles. Mais, sans nous attacher à cette différence, nous pouvons avancer que les chiens vont pour l'ordinaire jusqu'à 14 ou 15 ans, & quelquefois jusqu'à 20; les bœufs, à-peu-près au même terme; les chevaux, communément à 18 ou 20, quelquefois à 30 & même à 50; les ânes, à plus de 30†; les chameaux, à plus de 50,‡ quelques uns jusques à 100; les éléphans parviennent, suivant les uns, à 200 ans, suivant les autres, à 300. On prétendoit anciennement que le cerf vivoit quatre fois l'âge de la corneille, & cette dernière neuf fois l'âge de l'homme. Tout ce qu'on sait de certain aujourd'hui à l'égard des cerfs, c'est que le temps de la gestation & leur rapide accroissement, ne permettent pas de leur attribuer une très longue vie.

La nature fait quelquefois des exceptions à ses lois générales. Les Athéniens vous citeront l'exemple d'un mulet qui mourut à l'âge de 80 ans. Lors de la construction du temple de Minerve, on lui rendit sa liberté, parce qu'il étoit extrêmement vieux; mais il continua de marcher à la tête des autres, les animant par son exemple, & cherchant à partager leurs peines. Un décret du peuple défendit aux marchands de l'écarter, quand il s'approcheroit des corbeilles de grains ou de fruits exposées en vente.

4°. On a remarqué, ainsi que je vous l'ai dit, que la nature passe d'un genre & d'une espèce à l'autre par des gradations

* Aristote n'a point rapporté cette fable, quoique des auteurs l'en aient accusé sur la foi de la traduction latine.

† Suivant M. de Buffon, les ânes, comme les chevaux, vivent 25 ou 30 ans. ‡ Suivant M. de Buffon, 40 ou 50 ans.

imper-

imperceptibles, & que, depuis l'homme jufqu'aux êtres les plus infenfibles, toutes fes productions femblent fe tenir par une liaifon continue. Prenons les minéraux, qui forment le premier anneau de la chaîne.

Je ne vois qu'une matière paffive, ftérile, fans organes, & par conféquent fans befoins & fans fonctions. Bientôt je crois diftinguer dans quelques plantes une forte de mouvement, des fenfations obfcures, une étincelle de vie; dans toutes une reproduction conftante, mais privée de foins maternels qui la favorifent. Je vais fur les bords de la mer; & je douterois volontiers, fi fes coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végétaux. Je retourne fur mes pas, & les fignes de vie fe multiplient à mes yeux. Voici des êtres qui fe meuvent, qui refpirent, qui ont des affections & des devoirs. S'il en eft qui, de même que les plantes dont je viens de parler, furent dès leur enfance abandonnés au hafard, il en eft auffi dont l'éducation fut plus ou moins foignée. Ceux-ci vivent en fociété avec le fruit de leurs amours; ceux-là font devenus étrangers à leurs familles. Plufieurs offrent à mes regards l'efquiffe de nos mœurs; je trouve parmi eux des caractères faciles; j'en trouve d'indomptables; j'y vois des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie, de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence & de la raifon. Nous avons l'intelligence, la fageffe & les arts; ils ont des facultés qui fuppléent à ces avantages.

Cette fuite d'analogies nous conduit enfin à l'extrémité de la chaîne, où l'homme eft placé. Parmi les qualités qui lui affignent le rang fuprême, j'en remarque deux effentielles: la première eft cette intelligence qui, pendant fa vie, l'élève à la contemplation des chofes célèftes; la feconde eft fon heureufe organifation, & fur-tout ce tact, le premier, le plus néceffaire & le plus exquis de nos fens, la fource de l'induftrie & l'inftrument le plus propre à feconder les opérations de l'efprit. C'eft à la main, difoit le philofophe Anaxagore, que l'homme doit une partie de fa fupériorité.

Pourquoi, dis-je alors, placez-vous l'homme à l'extrémité de la chaîne? L'efpace immenfe qui le fépare de la divinité, ne feroit-il qu'un vafte défert? Les Egyptiens, les mages de Chaldée, les Phrygiens, les Thraces, le rempliffent d'habitans auffi fupérieurs à nous, que nous le fommes aux brutes.

Je ne parlois, répondit Euclide, que des êtres vifibles. Il eft à préfumer qu'il en exifte au deffus de nous une infinité d'autres qui fe dérobent à nos yeux. De l'être le plus groffier, nous fommes remontés par des degrés imperceptibles,

jusqu'à notre espèce; pour parvenir de ce terme jusqu'à la divinité, il faut sans doute passer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus brillantes & plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Eternel.

Cette opinion, conforme à la marche de la nature, est aussi ancienne que générale parmi les nations; c'est d'elles que nous l'avons empruntée. Nous peuplons la terre & les cieux de génies auxquels l'Etre suprême a confié l'administration de l'univers; nous en distribuons par-tout où la nature paroit animée, mais principalement dans ces régions qui s'étendent autour & au dessus de nous, depuis la terre jusqu'à la sphère de la lune. C'est là qu'exerçant une immense autorité, ils dispensent la vie & la mort, les biens & les maux, la lumière & les ténèbres.

Chaque peuple, chaque particulier trouve dans ces agens invisibles, un ami ardent à le protéger, un ennemi non moins ardent à le poursuivre. Ils sont revêtus d'un corps aérien; leur essence tient le milieu entre la nature divine & la nôtre; ils nous surpassent en intelligence; quelques uns sont sujets à nos passions, la plupart à des changemens qui les font passer à un rang supérieur. Car le peuple innombrable des esprits est divisé en 4 classes principales; la 1e. est celle des dieux, que le peuple adore, & qui résident dans les astres; la 2e. celle des génies proprement dits; la 3e. celle des héros qui, pendant leur vie, ont rendu de grands services à l'humanité; la 4e. celle de nos ames après qu'elles sont séparées de leurs corps. Nous décernons aux trois premières classes, des honneurs qui deviendront un jour le partage de la nôtre, & qui nous élèveront successivement à la dignité des héros, des génies & des dieux.

Euclide, qui ne comprenoit pas mieux que moi les motifs de ces promotions, ajouta que certains génies étoient, comme nous, dévorés de chagrins, comme nous, destinés à la mort. Je demandai quel terme on assignoit à leur vie. Suivant Hésiode, répondit-il, les nymphes vivent des milliers d'années; suivant Pindare, une Hamadryade meurt avec l'arbre qui la renferme dans son sein.

On ne s'est pas assez occupé, repris-je, d'un objet si intéressant: il seroit pourtant essentiel de connoître l'espèce d'autorité que ces intelligences exercent sur nous: peut-être doit-on leur attribuer plusieurs effets dont nous ignorons la cause; ce sont elles peut-être qui amènent les évènemens imprévus, soit dans les jeux de hasard, soit dans ceux de la politique. Je vous l'avouerai; je suis dégoûté de l'histoire des hommes; je voudrois qu'on écrivît celle des êtres invisibles. Voici quel-

quelqu'un, répondit Euclide, qui pourra vous fournir d'excellens mémoires.

Le pythagoricien Téléſiclès étant entré dans ce moment, s'informa du ſujet de notre entretien, et parut ſurpris de ce que nous n'avions jamais vu de génies. Il eſt vrai, dit-il, qu'ils ne ſe communiquent qu'aux ames depuis long-temps préparées par la méditation et par la prière. Il convint enſuite que le ſien l'honoroit quelquefois de ſa préſence, et que, cédant un jour à ſes inſtances réitérées, il le tranſporta dans l'empire des eſprits. Daignez, lui dis-je, nous raconter votre voyage, je vous en conjure *au nom de celui qui vous enſeigna la vertu des nombres* 1, 2, 3, 4*. Téléſiclès ne fit plus de réſiſtance, et commença par ces mots :

Le moment du départ étant arrivé, je ſentis mon ame ſe dégager des liens qui l'attachoient au corps, & je me trouvai au milieu d'un nouveau monde de ſubſtances animées, bonnes ou malfaiſantes, gaies ou triſtes, prudentes ou étourdies ; nous les ſuivîmes pendant quelque temps, & je crus reconnoître qu'elles dirigent les intérêts des états & ceux des particuliers, les recherches des ſages & les opinions de la multitude.

Bientôt une femme de taille giganteſque, étendit ſes crêpes noirs ſous la voûte des cieux, &, étant deſcendue lentement ſur la terre, elle donna ſes ordres au cortège dont elle étoit accompagnée. Nous nous gliſsâmes dans pluſieurs maiſons ; le ſommeil & ſes miniſtres y répandoient des pavots à pleines mains ; &, tandis que le ſilence & la paix s'aſſeyoient doucement auprès de l'homme vertueux, les remords & les ſpectres effrayans ſecouoient avec violence le lit du ſcélérat. Platon écrivoit ſous la dictée du génie d'Homère, & des ſonges agréables voltigeoient au tour de la jeune Lycoris.

L'aurore & les heures ouvrent les barrières du jour, me dit mon conducteur ; il eſt temps de nous élever dans les airs. Voyez les génies tutélaires d'Athènes, de Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement au deſſus de ces villes ; ils en écartent, autant qu'il eſt poſſible, les maux dont elles ſont menacées : cependant leurs campagnes vont être dévaſtées ; car les génies du midi, enveloppés de nuages ſombres, s'avancent en grondant contre ceux du nord. Les guerres ſont auſſi fréquentes dans ces régions que dans les vôtres, & le combat des Titans & des Typhons ne fut que celui de deux peuplades de génies.

Obſervez maintenant ces agens empreſſés, qui, d'un vol

* C'eſt-a-dire, *au nom de Pythagore*. J'ai rapporté la formule du ſerment uſité parmi les diſciples de ce grand homme qui avoit découvert les proportions harmoniques dans ces nombres.

auſſi

aussi inquiet que celui de l'hirondelle, rasent la terre, & portent de tous côtés des regards avides & perçans ; ce sont les inspecteurs des choses humaines ; les uns répandent leurs douces influences sur les mortels qu'ils protègent ; les autres détachent contre les forfaits l'implacable Némésis. Voyez ces médiateurs, ces interprètes, qui montent & déscendent sans cesse ; ils portent aux dieux vos vœux & vos offrandes ; ils vous rapportent les songes heureux ou funestes, & les secrets de l'avenir, qui vous sont ensuite révélés par la bouche des oracles.

O mon protecteur ! m'écriai-je tout-à-coup, voici des êtres ont la taille & l'air sinistre inspirent la terreur, ils viennent à nous. Fuyons, me dit-il ; ils sont malheureux, le bonheur des autres les irrite, & ils n'épargnent que ceux qui passent leur vie dans les souffrances & dans les pleurs.

Echappés à leur fureur, nous trouvâmes d'autres objets non moins affligeans : Até, la détestable Até, source éternelle des dissentions qui tourmentent les hommes, marchoit fièrement au dessus de leur tête, & souffloit dans leur cœur l'outrage & la vengeance. D'un pas timide, & les yeux baissés, les prières se traînoient sur ses traces, et tâchoient de ramener le calme par-tout où la discorde venoit de se montrer. La gloire étoit poursuivie par l'envie, qui se déchiroit elle-même les flancs ; la vérité, par l'imposture, qui changeoit à chaque instant de masque ; chaque vertu, par plusieurs vices qui portoient des filets ou des poignards.

La fortune parut tout-à-coup ; je la félicitai des dons qu'elle distribuoit aux mortels. Je ne donne point, me dit-elle d'un ton sévère ; mais je prête à grosse usure. En proférant ces paroles, elle trempoit les fleurs & les fruits qu'elle tenoit d'une main, dans une coupe empoisonnée qu'elle soutenoit de l'autre.

Alors passèrent, auprès de nous, deux puissantes divinités qui laissoient après elles de longs sillons de lumière. C'est l'impétueux Mars & la sage Minerve, me dit mon conducteur : deux armées se rapprochent en Béotie ; la Déesse va se placer auprès d'Epaminondas, chef des Thébains ; & le dieu court se joindre aux Lacédémoniens, qui seront vaincus ; car la sagesse doit triompher de la valeur.

Voyez en même temps se précipiter sur la terre ce couple de génies, l'un bon, l'autre mauvais ; ils doivent s'emparer d'un enfant qui vient de naître ; ils l'accompagneront jusqu'au tombeau : dans ce premier moment, ils chercheront, à l'envi, à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du cœur & de l'esprit ; dans le cours de sa vie, à le porter au

bien ou au mal, ſuivant que l'influence de l'un prévaudra ſur celle de l'autre.

Cependant je voyois monter & déſcendre des êtres, dont les traits me paroiſſoient plus groſſiers que ceux des génies. J'appris que c'étoient les ames qui alloient s'unir à des corps mortels, ou qui venoient de les quitter. Il en parut tout-à-coup de nombreux eſſaims; ils ſe ſuivoient par intervalles, & ſe répandoient dans les plaines des airs, comme ces amas de pouſſière blanchâtre qui tourbillonne dans nos campagnes. La bataille a commencé, me dit le génie; le ſang coule à gros bouillons. Aveugles & malheureux mortels! Voilà les ames des Lacédémoniens et des Thébains, qui viennent de périr dans les champs de Leuctres. Où vont-elles? lui dis-je. Suivez-moi, répondit-il, et vous en ſerez inſtruit.

Nous franchîmes les limites de l'empire des ténèbres et de la mort; et, nous étant élancés au-deſſus de la ſphère de la lune, nous parvînmes aux régions qu'éclaire un jour éternel. Arrêtons-nous un inſtant me dit le guide; jetez les yeux ſur le magnifique ſpectacle qui vous entoure; écoutez l'harmonie divine qui produit la marche régulière des corps célèſtes; voyez comme à chaque planète, à chaque étoile, eſt attaché un génie qui dirige ſa courſe. Ces aſtres ſont peuplés d'intelligences ſublimes et d'une nature ſupérieure à la nôtre.

Pendant que, les yeux fixés ſur le ſoleil, je contemplois avec raviſſement le génie dont le bras vigoureux pouſſoit ce globe étincelant dans la carrière qu'il décrit, je le vis écarter avec fureur la plupart des ames que nous avions rencontrées, et ne permettre qu'au plus petit nombre de ſe plonger dans les flots bouillonnans de cet aſtre. Ces dernières, moins coupables que les autres, diſoit mon conducteur, ſeront purifiées par la flamme; elles s'envoleront enſuite dans les différens aſtres, où elles furent diſtribuées lors de la formation de l'univers. Elles y reſteront en dépôt juſqu'à ce que les lois de la nature les rappellent ſur la terre pour animer d'autres corps. Mais celles que le génie vient de repouſſer, lui dis-je, quelle ſera leur deſtinée? Elles vont ſe rendre au champ de la vérité, répondit-il; des juges intègres condamneront les plus criminelles aux tourmens du Tartare; les autres, à des courſes longues et déſeſpérantes. Alors, dirigeant mes regards, il me montra des millions d'ames, qui depuis des milliers d'années, erroient triſtement dans les airs, et s'épuiſoient en vains efforts pour obtenir un aſyle dans un des globes célèſtes. Ce ne ſera, me dit-il, qu'après ces rigoureuſes épreuves qu'elles parviendront, ainſi que les premières au lieu de leur origine.

Touché de leur infortune, je le priai de m'en dérober la

vue,

vue, et de me conduire au loin, vers une enceinte d'où s'échappoient les rayons d'une lumière plus éclatante. J'espérois entrevoir le souverain de l'univers, entouré des assistans de son trône, de ces êtres purs que nos philosophes appellent nombres, idées éternelles, génies immortels. Il habite des lieux inaccessibles aux mortels, me dit le génie : offrez-lui votre hommage, & descendons sur la terre.

Après que Téléficlès se fut retiré, je dis à Euclide : Quel nom donner au récit que nous venons d'entendre ? Est ce un songe ? est-ce une fiction ? L'un ou l'autre, répondit-il ; mais enfin, Téléficlès n'a presque rien avancé qui ne soit conforme aux opinions des philosophes. Il faut lui rendre justice : il pouvoit, en adoptant celles de la multitude, augmenter considérablement la population des airs ; nous parler de ces ombres que l'art des devins ou des sorciers attire du fond des tombeaux ; de ces ames infortunées qui s'agitent tumultueusement autour de leurs corps privés de sépulture ; de ces dieux & de ces phantômes qui rôdent la nuit dans les rues, pour effrayer les enfans ou pour les dévorer.

Je lui sais gré de cette modération, repris-je, mais j'aurois souhaité qu'il se fût un peu plus étendu sur la nature de cet être bienfaisant auquel j'appartiens. Dieu l'a commis, à ce qu'on prétend, pour veiller sur mes sentimens & sur mes actions ; pourquoi ne m'est-il pas permis de le connoître & de l'aimer ? Téléficlès vous a répondu d'avance, dit Euclide : le bonheur de voir les génies n'est réservé qu'aux ames pures.— J'ai ouï cependant citer des apparitions dont tout un peuple avoit été témoin.—Sans doute, & telle est celle dont la tradition s'est conservée en Italie, & qu'on eut autrefois l'attention de représenter dans un tableau que j'ai vu. Attendez-vous à un tissu d'absurdités ; elles vous montreront du moins, jusqu'à quel excès on a porté quelquefois l'imposture & la crédulité.

Ulysse ayant abordé à Témèse, ville des Brutiens, un de ses compagnons, nommé Politès, fut massacré par les habitans, qui, bientôt après, éprouvèrent tous les fléaux de la vengeance céleste. L'oracle, interrogé, leur ordonna d'appaiser le génie de Politès, d'élever en son honneur un édifice sacré, & de lui offrir tous les ans la plus belle fille de la contrée. Ils obéirent, & jouirent d'un calme profond. Vers la 66e. olympiade, un fameux athlète nommé Eutyme, arriva au moment qu'on venoit d'introduire dans le temple une de ces malheureuses victimes. Il obtint la permission de la suivre, &, frappé de ses attraits, il lui demanda si elle consentiroit à l'épouser, dès qu'il auroit brisé ses chaînes. Elle y consentit ; le génie parut, &, ayant succombé sous les coups

de

de l'athlète, il renonça au tribut qu'on lui avoit offert pendant sept à huit siècles, & alla se précipiter dans la mer voisine.

Fin du Chapitre soixante-quatrième.

CHAPITRE LXV.

Suite de la Bibliothèque. L'Histoire.

LE lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure: Vous me rassurez, me dit-il ; je craignois que vous ne fussiez dégoûté de la longueur de notre dernière séance : nous allons aujourd'hui nous occuper des historiens, & nous ne serons point arrêtés par des opinions & par des préceptes. Plusieurs auteurs ont écrit l'histoire ; aucun ne s'est expliqué sur la manière de l'écrire, ni sur le style qui lui convient.

Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivoit il y a environ deux siècles, & qui se proposa d'éclaircir les antiquités de Milet, sa patrie ; son ouvrage fut abrégé par Biron de Proconnèse.

Depuis Cadmus, nous avons une suite non interrompue d'historiens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos, Déïochus de Proconnèse, Eudémus de Paros, Démoclès de Pygèle. Quand je lus ces auteurs, dis-je alors, non-seulement je fus révolté des fables absurdes qu'ils rapportent ; mais, à l'exception des faits dont ils ont été les témoins, je les rejettai tous. Car enfin, dès qu'ils ont été les premiers à nous les transmettre, dans quelles sources les avoient-ils puisés?

Euclide me répondit : Ils subsistoient dans la tradition qui perpétue d'âge en âge le souvenir des révolutions qui affligent l'humanité ; dans les écrits des poëtes qui avoient conservé la gloire des héros, les généalogies des souverains, l'origine & les émigrations de plusieurs peuples ; dans ces longues inscriptions qui contenoient des traités entre les nations, & l'ordre successif des ministres attachés aux principaux temples de la Grèce ; dans les fêtes, les autels, les statues, les édifices consacrés à l'occasion de certains évènemens que l'aspect continuel des lieux & des cérémonies sembloit renouveler tous les ans.

Il est vrai que le récit de ces évènemens s'étoit, peu-à-peu, chargé de circonstances merveilleuses, & que nos premiers historiens adoptèrent sans examen cet amas confus de vérités & d'erreurs. Mais bientôt, Acusilaüs, Phérécyde, Hécatée,

Xanthus, Hellanicus, & d'autres encore, montrèrent plus de critique ; &, s'ils ne débrouillèrent pas entièrement le chaos, ils donnèrent au moins l'exemple du mépris que méritent les fictions des premiers siècles.

Voici l'ouvrage dans lequel Acusilaüs, en rapportant les généalogies des anciennes familles royales, remonte aux siècles antérieurs à la guerre de Troie, & jusqu'à Phoronée roi d'Argos. Je le sais, répondis-je, & j'ai bien ri quand j'ai vu cet auteur & ceux qui l'ont suivi, nommer Phoronée le premier des humains. Cependant Acusilaüs mérite de l'indulgence ; s'il rapproche trop de nous l'origine du genre humain, il relève celle de l'Amour, qu'il regarde comme un des dieux les plus anciens, & qu'il fait naître avec le monde.

Peu de temps après Acusilaüs, dit Euclide, florissoit Phérécyde d'Athènes, ou plutôt de Léros, une des îles Sporades ; il a recueilli les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes, & par occasion à celle des peuples voisins. Son ouvrage contient des détails intéressans, tels que la fondation de plusieurs villes, & les émigrations des premiers habitans de la Grèce. Ses généalogies ont un défaut qui, dans l'origine des sociétes, assuroit la gloire d'une maison : après être parvenues aux siècles les plus reculés, elles se dénouent par l'intervention de quelque divinité. On y voit, par exemple, qu'Orion étoit fils de Neptune & d'Euryalé ; Triptolème, fils de l'Océan & de la Terre.

Vers le même temps, parurent Hécatée de Milet & Xanthus de Lydie. Ils jouirent l'un & l'autre d'une réputation affoiblie & non détruite par les travaux de leurs successeurs. Le premier, dans son histoire & dans ses généalogies, se proposa aussi d'éclaircir les antiquités des Grecs. Il a quelquefois l'intention de les discuter & d'en écarter le merveilleux. „ Voici, dit-il au commencement de son histoire, ce „ que raconte Hécatée de Milet : j'écris ce qui me paroit „ vrai. Les Grecs, à mon avis, ont rapporté beaucoup de „ choses contradictoires & ridicules. „ Croiroit-on qu'après cette promesse, il accorde le don de la parole au bélier, qui transporta Phrixus en Colchide?

L'histoire ne s'étoit encore occupée que de la Grèce. Hécatée étendit son domaine ; il parcourut l'Egypte & d'autres contrées jusqu'alors inconnues. Sa description de la terre ajouta de nouvelles lumières à la géographie, et fournit des matériaux aux historiens qui l'ont suivi.

Voici l'histoire de Lydie par Xanthus, écrivain exact, & très instruit des antiquités de son pays ; elle est accompagnée de plusieurs ouvrages qu'Hellanicus de Lesbos a publiés sur

les

les différentes nations de la Grèce. Cet auteur, qui mourut dans la vingt-et-unième année de la guerre du Péloponèse*, manque quelquefois d'ordre & d'étendue; mais il termine avec honneur la classe de nos premiers historiens.

Tous s'étoient bornés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoroient l'art de lier à la même chaîne les évènemens qui intéressent les divers peuples de la terre, & de faire un tout régulier, de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée, & de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, & leur offrit sous un même point de vue, tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans l'espace d'environ 240 ans. On vit alors, pour la première fois, une suite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenoient que plus effrayans: les nations, toujours inquiètes & en mouvement quoique jalouses de leur repos, désunies par l'intérêt, & rapprochées par la guerre, soupirant pour la liberté, & gémissant sous la tyrannie; par-tout le crime triomphant, la vertu poursuivie, la terre abreuvée de sang, & l'empire de la destruction établi d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, sut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris & par des images agréables; aux beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de graces, d'harmonie & de variété; elle excita si souvent cette douce sensibilité, qui se réjouit du bien, & s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain.

Permettez-moi de hasarder une réflexion. Il semble que dans les lettres, ainsi que dans les arts, les talens entrent d'abord dans la carrière, & luttent pendant quelque temps contre les difficultés. Après qu'ils ont épuisé leurs efforts, il paroit un homme de génie qui va poser le modèle audelà des bornes connues, c'est ce que fit Homère pour le poëme épique; c'est ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire générale. Ceux qui viendront après lui, pourront se distinguer par des beautés de détail, & par une critique plus éclairée: mais pour la conduite de l'ouvrage & l'enchaînement des faits, ils chercheront sans doute moins à le surpasser qu'à l'égaler.

Quant à sa vie, il suffira d'observer qu'il naquit dans la ville d'Halicarnasse en Carie, vers la 4e. année de la 73e. Olympiade*, qu'il voyagea dans la plupart des pays dont il vouloit écrire l'histoire; que son ouvrage, lu dans l'assemblée des jeux Olympiques, & ensuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudissemens universels; & que, forcé de quitter sa patrie,

* Vers l'an 410 avant. J. C. † Vers l'an 484. avant J. C.

déchirée par des factions, il alla finir ses jours dans une ville de la grande Grèce.

Dans le même siècle vivoit Thucydide, plus jeune qu'Hérodote d'environ 13 ans. Il étoit d'une des premières familles d'Athènes: placé à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en respect celles de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone; mais ce dernier ayant surpris la ville d'Amphipolis, Athènes se vengea sur Thucydide, d'un revers qu'il n'avoit pu prévenir.

Pendant son exil, qui dura 20 ans, il rassembla des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponèse, & n'épargna ni soins ni dépenses, pour connoître non-seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la perpétuèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta par-tout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, & fut lui-même témoin de la plupart des évènemens qu'il avoit à décrire. Son histoire, qui comprend les 21 premières années de cette fatale guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, & de son caractère qui le portoit à la réflexion. Des Athéniens, qui l'avoient vu après son retour de l'exil, m'ont assuré qu'il étoit assez sérieux, pensant beaucoup, & parlant peu.

Il étoit plus jaloux d'instruire que de plaire, d'arriver à son but que de s'en écarter par des digressions. Aussi son ouvrage n'est point, comme celui d'Hérodote, une espèce de poëme, où l'on trouve les traditions des peuples sur leur origine, l'analyse de leurs usages & de leurs mœurs, la description des pays qu'ils habitent, & des traits d'un merveilleux qui réveille presque toujours l'imagination; ce sont des annales, ou, si l'on veut, les mémoires d'un militaire, qui, tout à-la-fois homme d'état et philosophe, a mêlé dans ses récits et dans ses harangues, les principes de sagesse qu'il avoit reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence qu'il tenoit de l'orateur Antiphon. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes: son style, énergique, concis, et par-là même quelquefois obscur, offense l'oreille par intervalles; mais il fixe sans cesse l'attention, et l'on diroit que sa dureté fait sa majesté. Si cet auteur estimable emploie des expressions surannées, ou des mots nouveaux, c'est qu'un esprit tel que le sien, s'accommode rarement de la langue que tout le monde parle. On prétend qu'Hérodote, pour des raisons personnelles, a rapporté des traditions injurieuses à certains peuples de la Grèce. Thucydide n'a dit qu'un mot de son exil, sans se défendre, sans se plaindre, et a représenté comme un grand homme, Brasidas, dont la gloire éclipsa la sienne, et dont les succès causèrent sa disgrace

disgrace. L'histoire de Thucydide fut continuée avec succès par Xénophon, que vous avez connu.

Hérodote, Thucydide & Xénophon seront sans doute regardés, à l'avenir, comme les principaux de nos historiens, quoiqu'ils diffèrent essentiellement par le style; & sur-tout, dis-je alors, par la manière dont ils envisagent communément les objets. Hérodote voit par-tout une divinité jalouse, qui attend les hommes & les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abyme: Thucydide ne découvre dans les revers que les fautes des chefs de l'administration ou de l'armée: Xénophon attribue presque toujours à la faveur ou à la colère des dieux, les bons ou les mauvais succès. Ainsi tout, dans le monde, dépend de la fatalité, suivant le premier; de la prudence, suivant le second; de la piété envers les dieux, suivant le troisième: tant il est vrai que nous sommes naturellement disposés à tout rapporter à un petit nombre de principes favoris.

Euclide poursuivit: Hérodote avoit ébauché l'histoire des Assyriens & des Perses; ses erreurs ont été relevées par un auteur qui connoissoit mieux que lui ces deux célèbres nations. C'est Ctésias de Cnide, qui a vécu de notre temps. Il fut médecin du roi Artaxerxès, & fit un long séjour à la cour de Suze: il nous a communiqué ce qu'il avoit trouvé dans les archives de l'empire, ce qu'il avoit vu, ce que lui avoient transmis des témoins oculaires; mais, s'il est plus exact qu'Hérodote, il lui est inférieur quant au style, quoique le sien ait beaucoup d'agrémens, & se distingue sur-tout par une extrême clarté. Entre plusieurs autres ouvrages, Ctésias nous a laissé une histoire des Indes, où il traite des animaux & des productions naturelles de ces climats éloignés; mais comme il n'eut pas d'assez bons mémoires, on commence à douter de la vérité de ses récits.

Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'ancien & celle de son fils, par Philistus, mort il y a quelques années, après avoir vu dissiper la flotte qu'il commandoit au nom du plus jeune de ces Princes. Philistus avoit des talens qui l'ont, en quelque façon, rapproché de Thucydide; mais il n'avoit pas les vertus de Thucydide. C'est un esclave qui n'écrit que pour flatter les tyrans, & qui montre, à chaque instant, qu'il est encore plus ami de la tyrannie que des tyrans mêmes.

Je termine ici cette énumération déjà trop longue. Vous ne trouverez peut-être pas un peuple, une ville, un temple célèbre, qui n'ait son historien. Quantité d'écrivains s'exercent actuellement dans ce genre: je vous citerai Ephore & Théopompe qui s'y sont déjà signalés; deux Béotiens,

nommés Anaxis & Dionysiodore, qui viennent de publier l'histoire de la Grèce ; Anaximène de Lampsaque qui nous a donné celle des Grecs & des barbares, depuis la naissance du genre humain jusqu'à la mort d'Epaminondas.

Un titre si pompeux, lui dis-je, me préviendroit contre l'ouvrage : votre chronologie se traîne avec peine à cinq ou six siècles au-delà de la guerre de Troie ; après quoi les temps finissent pour vous : à l'exception d'un petit nombre de peuples étrangers, toute la terre vous est inconnue. Vous n'appercevez qu'un point dans la durée ainsi que dans l'espace, & votre auteur prétend nous instruire de ce qui s'est fait dans les siècles & les pays les plus éloignés !

Quand on connoit les titres d'ancienneté que les Egyptiens & les Chaldéens produisent en leur faveur, de quel œil de pitié regarde-t-on l'imperfection & la nouveauté des vôtres ! Combien furent surpris les prêtres de Saïs, lorsqu'ils entendirent Solon leur étaler vos traditions, leur parler du règne de Phoronée, du déluge de Deucalion & de tant d'époques si récentes pour eux, si anciennes pour lui ? „ Solon ! Solon ! lui „ dit un de ces prêtres, vos Grecs ne sont que des enfans. „

Il n'ont pas cessé de l'être depuis. Les uns ne cherchent, dans un historien, que les charmes du style ; les autres, que des aventures surnaturelles & puériles : d'autres dévorent avec intérêt ces fatigantes listes de noms inconnus, et de faits stériles, qui, étayés d'un long amas de fables et de prodiges, remplissent presque entièrement votre ancienne histoire, cette histoire, sur laquelle Homère avoit répandu un éclat immortel, à laquelle vos chroniqueurs n'ont ajouté que l'ennui le plus excessif.

Je voudrois que désormais vos auteurs ne s'occupassent que des deux ou trois derniers siècles et que les temps antérieurs restassent en proie aux poëtes. Vous avez interprété la pensée d'Isocrate, me dit Euclide ; il engagea deux de ses disciples, Ephore et Théopompe, à se consacrer uniquement à l'histoire. Ephore est lent et incapable de pénibles recherches ; Théopompe, actif, ardent et propre aux discussions : que fit Isocrate ? il lâcha le premier sur l'histoire ancienne, et destina le second à l'histoire moderne.

Ephore et Théopompe arrivèrent dans ce moment. Euclide, qui les attendoit, me dit tout bas qu'ils devoient nous lire quelques fragmens des ouvrages dont ils s'occupoient alors. Ils amenoient avec eux deux ou trois de leurs amis ; Euclide en avoit invité quelques uns des siens. Avant qu'ils fussent tous réunis, les deux historiens déclarèrent qu'ils n'avoient pas consumé leur temps à éclaircir les fictions des

siècles

fiècles antérieurs à la guerre de Troie, et, faifant profeffion d'un vif amour pour la vérité, ils ajoutèrent qu'il feroit à défirer qu'un auteur eût été préfent à tous les faits qu'il raconte.

Je me fuis propofé, dit enfuite Ephore, d'écrire tout ce qui s'eft paffé parmi les Grecs et les Barbares, depuis le retour des Héraclides jufqu'à nos jours, pendant l'efpace de 850 ans. Dans cet ouvrage, divifé en 30 livres, précédés chacun d'un avant-propos, on trouvera l'origine des différens peuples, la fondation des principales villes, leurs colonies, leurs lois, leurs mœurs, la nature de leurs climats, et les grands hommes qu'elles ont produits. Ephore finit par reconnoître que les nations barbares étoient plus anciennes que celles de la Grèce, et cet aveu me prévint en fa faveur.

Ce préambule fut fuivi de la lecture d'un morceau tiré du onzième livre de fon hiftoire, et contenant une defcription de l'Egypte. C'eft là qu'aux diverfes opinions hafardées fur le débordement du Nil, il en fubftitue une qui ne s'accorde ni avec les lois de la phyfique, ni avec les circonftances de ce phénomène. J'étois auprès d'Euclide ; je lui dis : Ephore ne connoit pas l'Egype, et n'a point confulté ceux qui la connoiffent.

Je me convainquis bientôt que l'auteur ne fe piquoit pas d'exactitude, et que, trop fidèle imitateur de la plupart de ceux qui l'ont précédé, il affectoit d'affaifonner fa narration, de fables confignées dans les traditions des peuples, et dans les récits des voyageurs.

Il me parut s'abandonner volontiers à des formes oratoires. Comme plufieurs écrivains placent l'orateur au deffus de l'hiftorien, Ephore crut ne pouvoir mieux leur répondre, qu'en s'efforçant de réuffir dans les deux genres.

Malgré ces défauts, fon ouvrage fera toujours regardé comme un tréfor d'autant plus précieux, que chaque nation y trouvera, féparément et dans un bel ordre, tout ce qui peut l'intéreffer : le ftyle en eft pur, élégant, fleuri, quoique trop fouvent affujetti à certaines harmonies, et prefque toujours dénué d'élévation et de chaleur.

Après cette lecture, tous les yeux fe tournèrent vers Théopompe, qui commença par nous parler de lui. Mon père Damoftrate, nous dit-il, ayant été banni de l'île de Chio, fa patrie, pour avoir montré trop d'attachement aux Lacédémoniens, m'amena dans la Grèce, &, quelque temps après, je vins dans cette ville où je m'appliquai fans relâche à l'étude de la philofophie & de l'éloquence.

Je compofai plufieurs difcours ; je voyageai chez différens

 peuples ;

peuples ; je parlai dans leurs assemblées, &, après une longue suite de succès, je crois pouvoir me placer parmi les hommes les plus éloquens de ce siècle, au dessus des plus éloquens du siècle dernier : car tel qui jouissoit alors du premier rang, n'obtiendroit pas le second aujourd'hui.

Isocrate me fit passer, de la carrière brillante où je m'étois signalé, dans celle qu'avoient illustrée les talens d'Hérodote & de Thucydide, j'ai continué l'ouvrage de ce dernier : je travaille maintenant à la vie de Philippe de Macédoine ; mais, loin de me borner à décrire les actions de ce prince, j'ai soin de les lier avec l'histoire de presque tous les peuples, dont je rapporte les mœurs & les lois. J'embrasse un objet aussi vaste que celui d'Ephore ; mon plan diffère du sien.

A l'exemple de Thucydide, je n'ai rien épargné pour m'instruire des faits : plusieurs des évènemens que je raconte se sont passés sous mes yeux ; j'ai consulté sur les autres, ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins ; il n'est point de canton dans la Grèce que je n'aie parcouru ; il n'en est point, où je n'aie contracté des liaisons avec ceux qui ont dirigé les opérations politiques ou militaires. Je suis assez riche pour ne pas craindre la dépense, & trop ami de la vérité pour redouter la fatigue.

Une si sotte vanité nous indisposa contre l'auteur ; mais il s'engagea tout-à-coup dans une route si lumineuse, il développa de si grandes connoissances sur les affaires de la Grèce & des autres peuples, tant d'intelligence dans la distribution des faits, tant de simplicité, de clarté, de noblesse & d'harmonie dans son style, que nous fûmes forcés d'accabler d'éloges, l'homme du monde qui méritoit le plus d'être humilié.

Cependant il continuoit de lire, & notre admiration commençoit à se refroidir ; nous vîmes reparoître des fables ; nous entendîmes des récits incroyables. Il nous dit qu'un homme qui, malgré la défense des dieux, peut entrer dans un temple de Jupiter en Arcadie, jouit pendant toute sa vie d'un privilège singulier : son corps, frappé des rayons du soleil, ne projette plus d'ombre. Il nous dit encore que dans les premières années du règne de Philippe, on vit tout-à-coup, en quelques villes de Macédoine, les figuiers, les vignes & les oliviers, porter des fruits mûrs au milieu du printemps, & que, depuis cette époque, les affaires de ce prince ne cessèrent de prospérer.

Ses digressions sont si fréquentes qu'elles remplissent près des trois quarts de son ouvrage, & quelquefois si longues, qu'on oublie à la fin l'occasion qui les a fait naître. Les harangues

harangues qu'il met dans la bouche des généraux, au moment du combat, impatientent le lecteur, comme elles auroient lassé les soldats.

Son style, plus convenable à l'orateur qu'à l'historien, a de grandes beautés & de grands défauts : il n'est pas assez négligé quand il s'agit de l'arrangement des mots ; il l'est trop quand il est question de leur choix. Vous voyez l'auteur quelquefois tourmenter ses périodes pour les arrondir, ou pour en écarter le choc des voyelles ; d'autres fois les défigurer par des expressions ignobles & des ornemens déplacés.

Pendant le cours de ces lectures, je me convainquis souvent du mépris ou de l'ignorance des Grecs, à l'égard des peuples éloignés. Ephore avoit pris l'Ibérie * pour une ville, & cette erreur ne fut point relevée; j'avois appris par un marchand Phénicien, dont le commerce s'étendoit jusqu'à Gadir, que l'Ibérie est une région vaste & peuplée. Quelques momens après, Théopompe ayant cité la ville de Rome, on lui demanda quelques détails sur cette ville. Elle est en Italie, répondit-il ; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle fut prise une fois par un peuple des Gaules.

Ces deux auteurs s'étant retirés, on leur donna les éloges qu'ils méritoient à bien des égards. Un des assistans qui étoit couvert d'un manteau de philosophe, s'écria d'un ton d'autorité : Théopompe est le premier qui ait cité le cœur humain au tribunal de l'histoire : voyez avec quelle supériorité de lumières, il creuse dans cet abyme profond ; avec quelle impétuosité d'éloquence, il met sous nos yeux ses affreuses découvertes. Toujours en garde contre les belles actions, il tâche de surprendre les secrets du vice déguisé sous le masque de la vertu.

Je crains bien, lui dis-je, qu'on ne démêle un jour dans ses écrits le poison de la malignité caché sous les dehors de la franchise & de la probité. Je ne puis souffrir ces esprits chagrins qui ne trouvent rien de pur & d'innocent parmi les hommes. Celui qui se défie sans cesse des intentions des autres, m'apprend à me défier des siennes.

Un historien ordinaire, me répondit-on, se contente d'exposer les faits; un historien philosophe remonte à leurs causes. Pour moi, je hais le crime, & je veux connoître le coupable pour l'accabler de ma haine. Mais il faut du moins, lui dis-je, qu'il soit convaincu. Il est coupable, répondit mon adversaire, s'il avoit intérêt de l'être. Qu'on me donne un ambitieux, je dois reconnoître dans toutes ses démarches, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu faire, & je saurai gré à

* L'Espagne.

l'historien

l'hiſtorien de me révéler les odieux myſtères de cette paſſion. Comment, lui dis-je! de ſimples préſomptions qu'on ne riſque devant les juges, que pour étayer des preuves plus fortes, & qu'en les expoſant à la contradiction, ſuffiront dans l'hiſtoire pour imprimer, ſur la mémoire d'un homme, un opprobre éternel!

Théopompe paroit aſſez exact dans ſes récits; mais il n'eſt plus qu'un déclamateur, quand il diſtribue à ſon gré le blâme et la louange. Traite-t-il d'une paſſion? elle doit être atroce et conſéquente. S'agit-il d'un homme contre lequel il eſt prévenu? il juge de ſon caractère par quelques actions, et du reſte de ſa vie par ſon caractère. Il ſeroit bien malheureux que de pareils impoſteurs puſſent diſpoſer des réputations.

Il le ſeroit bien plus, répliqua-t-on avec chaleur, qu'il ne fût pas permis d'attaquer les réputations uſurpées. Théopompe eſt comme ces juges de l'enfer qui liſent clairement dans le cœur des coupables; comme ces médecins qui appliquent le fer et le feu ſur le mal, ſans offenſer les parties ſaines. Il ne s'arrête à la ſource des vices, qu'après s'être aſſuré qu'elle eſt empoiſonnée. Et pourquoi donc, répondis-je, ſe contredit-il lui-même? Il nous annonce au commencement de ſon ouvrage, qu'il ne l'entreprend que pour rendre à Philippe l'hommage dû au plus grand homme qui ait paru en Europe; et bientôt il le repréſente comme le plus diſſolu, le plus injuſte et le plus perfide des hommes. Si ce prince daignoit jeter un regard ſur lui, il le verroit ſe traîner honteuſement à ſes piés. On ſe récria; j'ajoutai: apprenez donc qu'à préſent même, Théopompe compoſe en l'honneur de Philippe un éloge rempli d'adulations. Qui croire ſur ce point? l'hiſtorien, ou le philoſophe?

Ni l'un ni l'autre, répondit Léocrate, ami d'Euclide. C'étoit un homme de lettres qui s'étant appliqué à l'étude de la politique & de la morale, mépriſoit celle de l'hiſtoire. Acuſilaüs, diſoit-il, eſt convaincu de menſonge par Hellanicus, & ce dernier par Ephore, qui le ſera bientôt par d'autres. On découvre tous les jours de nouvelles erreurs dans Hérodote, & Thucydide même n'en eſt pas exempt. Des écrivains ignorans ou prévenus, des faits incertains dans leur cauſe & dans leurs circonſtances, voilà quelques uns des vices inhérens à ce genre.

En voici les avantages, répondit Euclide: de grandes autorités pour la politique, de grands exemples pour la morale. C'eſt à l'hiſtoire que les nations de la Grèce ſont à tout moment forcées de recourir, pour connoître leurs droits reſpectifs, & terminer leurs différens; c'eſt là que chaque république

blique

blique trouve les titres de sa puissance & de sa gloire; c'est enfin à son témoignage que remontent sans cesse nos orateurs pour nous éclairer sur nos intérêts. Quant à la morale, ses préceptes nombreux sur la justice, sur la sagesse, sur l'amour de la patrie, valent-ils les exemples éclatans d'Aristide, de Socrate & de Léonidas ?

Nos auteurs varient quelquefois, lorsqu'il s'agit de notre ancienne chronologie, ou lorsqu'ils parlent des nations étrangères : nous les abandonnerons, si vous voulez, sur ces articles; mais, depuis nos guerres avec les Perses, où commence proprement notre histoire, elle est devenue le dépôt précieux des expériences que chaque siècle laisse aux siècles suivans. La paix, la guerre, les impositions, toutes les branches de l'administration sont discutées dans des assemblées générales; ces délibérations se trouvent consignées dans des registres publics; le récit des grands évènemens est dans tous les écrits, dans toutes les bouches; nos succès, nos traités sont gravés sur des monumens exposés à nos yeux. Quel écrivain seroit assez hardi pour contredire des témoins si visibles & si authentiques?

Direz-vous qu'on se partage quelquefois sur les circonstances d'un fait ?

Et qu'importe qu'à la bataille de Salamine, les Corinthiens se soient bien ou mal comportés? Il n'en est pas moins vrai qu'à Salamine, à Platée & aux Thermopyles, quelques milliers de Grecs résistèrent à des millions de Perses, & qu'alors fut dévoilée, pour la première fois peut-être, cette grande & insigne vérité, que l'amour de la patrie est capable d'opérer des actions qui semblent être au dessus des forces humaines.

L'histoire est un théatre où la politique & la morale sont mises en action; les jeunes gens y reçoivent ces premières impressions, qui décident quelquefois de leur destinée; il faut donc qu'on leur présente de beaux modèles à suivre, & qu'on ne leur inspire que de l'horreur pour le faux héroïsme. Les souverains & les nations peuvent y puiser des leçons importantes; il faut donc que l'historien soit impassible comme la justice dont il doit soutenir les droits, & sincère comme la vérité dont il prétend être l'organe. Ses fonctions sont si augustes, qu'elles devroient être exercées par des hommes d'une probité reconnue, & sous les yeux d'un tribunal aussi sévère que celui de l'Aréopage. En un mot, dit Euclide en finissant, l'utilité de l'histoire n'est affoiblie que par ceux qui ne savent pas l'écrire, & n'est méconnue que de ceux qui ne savent pas la lire.

Fin du Chapitre soixante-cinquième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXVI.

Sur les noms propres usités parmi les Grecs.

PLATON a fait un traité dans lequel il hasarde plusieurs étymologies sur les noms des héros, des génies & des dieux. Il y prend des licences dont cette espèce de travail n'est que trop susceptible. Encouragé par son exemple, & moins hardi que lui, je place ici quelques remarques touchant les noms propres usités chez les Grecs; le hasard les avoit amenées pendant les deux entretiens que je viens de rapporter. Des écarts d'un autre genre, ayant dans ces mêmes séances arrêté plus d'une fois notre attention sur la philosophie & sur la mort de Socrate, j'appris des détails dont je ferai usage dans le chapitre suivant.

On distingue deux sortes de noms; les uns simples, les autres composés. Parmi les premiers, il en est qui tirent leur origine de certains rapports qu'on avoit trouvés entre un tel homme & un tel animal. Par exemple, Léo, *le lion*; Lycos, *le loup*; Moschos, *le veau*; Corax, *le corbeau*; Sauros, *le lézard*; Batrachos, *la grenouille*; Alectryon, *le coq*, &c. Il en est encore qui paroissent tirés de la couleur du visage: Argos, *le blanc*; Mélas, *le noir*; Xantos, *le blond*; Pyrrhos, *le roux*.*

Quelquefois un enfant reçoit le nom d'une divinité, auquel on donne une légère inflexion. C'est ainsi qu'Apollonios vient d'Apollon; Poséidonios, de Poséidon ou Neptune; Démétrios de Déméter ou Cérès; Athénée, d'Athéné ou Minerve.

Les noms composés sont en plus grand nombre que les simples. Si des époux croient avoir obtenu par leurs prières la naissance d'un fils, l'espoir de leur famille, alors, par reconnoissance, on ajoute, avec un très léger changement, au nom de la divinité protectrice, le mot doron, qui signifie *présent*. Et de-là les noms de Théodore, Diodore, Olympiodore, Hypatodore, Hérodore, Athénodore, Hermodore, Héphestiodore, Héliodore, Asclépiodore, Céphisodore, &c. c'est-à-dire, *présent* des dieux, de Jupiter, du dieu d'Olympie, du très haut, de Junon, de Minerve, de Mercure, de Vulcain, du Soleil, d'Esculape, du fleuve Céphise, &c.

Quelques familles prétendent descendre des dieux; & de-là

* Argos est la même chose qu'Argus; Pyrrhos que Pyrrhus, &c. les Latins ayant terminé en *us*, les noms propres qui, parmi les Grecs, finissoient en *os*.

les

les noms de Théogène ou Théagène, *né des dieux*; Diogène, *né de Jupiter*; Hermogène, *né de Mercure*, &c.

C'est une remarque digne d'attention, que la plupart des noms rapportés par Homère, sont des marques de distinction. Elles furent accordées comme récompense, aux qualités qu'on estimoit le plus dans les siècles héroïques; telles que la valeur, la force, la légèreté à la course, la prudence, & d'autres vertus. Du mot polémos, qui désigne *la guerre*, on fit Tlépolème, c'est-à-dire, *propre à soutenir les travaux de la guerre*; Archéptolème, *propre à diriger les travaux de la guerre*.

En joignant au mot maké, *combat*, des prépositions, & diverses parties d'oraison qui en modifient le sens d'une manière toujours honorable, on composa les noms d'Amphimaque, d'Antimaque, de Promaque, de Télémaque. En procédant de la même manière sur le mot hénoréa, *force, intrépidité*, on eut Agapénor, *celui qui estime la valeur*; Agénor, *celui qui la dirige*; Prothoénor, *le premier par son courage*: quantité d'autres encore, tels que Alégénor, Anténor, Eléphénor, Euchénor, Pésénor, Hypsénor, Hypérénor, &c. Du mot Damao, *je dompte, je soumets*, on fit Damastor, Amphidamas, Chersidamas, Iphidamas, Polydamas, &c.

De thoos, *léger à la course*, dérivèrent les noms d'Aléithoos, d'Alcathoos, de Panthoos, de Pirithoos, &c.

De noos, *esprit, intelligence*, ceux d'Astynoos, Arsinoos, Autonoos, Iphinoos, &c. De médos, *conseil*, ceux d'Agamède, Eumède, Lycomède, Périmède, Thrasymède. De Cléos, *gloire*, ceux d'Amphiclès, Agaclès, Bathyclès, Doriclos, Echéclos, Iphiclos, Patrocle, Cléobule, &c.

Il suit de-là que plusieurs particuliers avoient alors deux noms, celui que leur avoient donné leurs parens, & celui qu'ils méritèrent par leurs actions; mais le second fit bientôt oublier le premier.

Les titres d'honneur que je viens de rapporter, & d'autres en grand nombre que je supprime, tels que celui d'Orménos, *l'impétueux*; d'Astéropos, *le foudroyant*, se transmettoient aux enfans, pour leur rappeler les actions de leurs pères, & les engager à les imiter.

Ils subsistent encore aujourd'hui; &, comme ils ont passé dans les différentes classes des citoyens, ils n'imposent aucune obligation. Quelquefois même il en résulte un singulier contraste avec l'état ou le caractère de ceux qui les ont reçus dans leur enfance.

Un Perse, qui fondoit tout son mérite sur l'éclat de son nom, vint à Athènes. Je l'avois connu à Suze; je le menai

à la place publique. Nous nous assîmes auprès de plusieurs Athéniens qui conversoient ensemble. Il me demanda leurs noms, & me pria de les lui expliquer. Le premier lui dis-je, s'appelle Eudoxe, c'est-à-dire, *illustre, honorable*; & voilà mon Perse qui s'incline devant Eudoxe. Le second, repris-je, se nomme Polyclète, ce qui signifie *fort célèbre*; autre révérence plus profonde. Sans doute, me dit-il, ces deux personnages sont à la tête de la république. Point du tout, répondis-je : ce sont des gens du peuple à peine connus. Le troisième, qui paroit si foible, se nomme Agasthène, ou peut-être, Mégasthène; ce qui signifie *le fort*, ou même *le très fort*. Le quatrième, qui est si gros & si pesant, s'appelle Prothoos, mot qui désigne *le léger, celui qui devance les autres à la course*. Le cinquième, qui vous paroit si triste, se nomme Epicharès, *le gai*. Et le sixième, me dit le Perse avec impatience? Le sixième, c'est Sostrate, c'est-à-dire, *le sauveur de l'armée*.—Il a donc commandé ?—Non, il n'a jamais servi. Le septième, qui s'appelle Clitomaque, *illustre guerrier*, a toujours pris la fuite, & on l'a déclaré infâme. Le huitième s'appelle Dicæus, *le juste*.—Eh bien ?—Eh bien, c'est le plus insigne fripon qui existe. J'allois lui citer encore le neuvième qui s'appeloit Evelthon, *le bienvenu*, lorsque l'étranger se leva, & me dit : Voilà des gens qui déshonorent leurs noms. Mais du moins, repris-je, ces noms ne leur inspirent point de vanité.

On ne trouve presque aucune dénomination flétrissante dans Homère. Elles sont plus fréquentes aujourd'hui, mais beaucoup moins qu'on n'auroit dû l'attendre d'un peuple qui est si aisément frappé des ridicules & des défauts.

Fin du Chapitre soixante-sixième.

CHAPITRE LXVII.

Socrate.

SOCRATE étoit fils d'un sculpteur nommé Sophronisque; il quitta la profession de son père, après l'avoir suivie pendant quelque temps. Phénarète, sa mere, exerçoit celle de sage-femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection; & cette idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, & dans

& dans l'homme, un rapport exact entre ses actions & ses devoirs.

Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur & l'obstination d'une ame forte & avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes & les arts agréables, fixèrent tour-à-tour son attention..

Il parut dans un temps où l'esprit humain sembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeoient du soin de les recueillir ou de les répandre: les philosophes, dont la plupart passoient leur vie à méditer sur la formation de l'univers & sur l'essence des êtres; & les sophistes qui, à la faveur de quelques notions légères & d'une éloquence fastueuse, se faisoient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale & de la politique, sans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns & les autres; il admira leurs talens, & s'instruisit par leurs écarts. A la suite des premiers, il s'apperçut que plus il avançoit dans la carrière, plus les ténèbres s'épaississoient autour de lui: alors il reconnut que la nature, en nous accordant sans peine les connoissances de première nécessité, se fait arracher celles qui sont moins utiles, & nous refuse avec rigueur toutes celles qui ne satisferoient qu'une curiosité inquiète. Ainsi, jugeant de leur importance par le degré d'évidence ou d'obscurité dont elles sont accompagnées, il prit le parti de renoncer à l'étude des premières causes, & de rejetter ces théories abstraites qui ne servent qu'à tourmenter ou égarer l'esprit.

S'il regarda comme inutiles les méditations des philosophes, les sophistes lui parurent d'autant plus dangereux que, soutenant toutes les doctrines, sans en adopter aucune, ils introduisoient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés.

De ses recherches infructueuses, il conclut que la seule connoissance nécessaire aux hommes étoit celle de leurs devoirs; la seule occupation digne du philosophe, celle de les en instruire; &, soumettant à l'examen de sa raison les rapports que nous avons avec les dieux & nos semblables, il s'en tint à cette théologie simple dont les nations avoient tranquillement écouté la voix depuis une longue suite de siècles.

La sagesse suprême conserve, dans une éternelle jeunesse, l'univers qu'elle a formé; invisible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat; les dieux étendent leur providence sur la nature entière; présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leurs mains, l'homme, distingué des autres

animaux

animaux par des qualités éminentes, & sur-tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour & de leur prédilection ; ils lui parlent sans cesse par ces lois souveraines qu'ils ont gravées dans son cœur ; „ Prosternez-vous devant les dieux ; honorez „ vos parens ; faites du bien à ceux qui vous en font. „ Ils lui parlent aussi par leurs oracles répandus sur la terre, & par une foule de prodiges & de présages, indices de leurs volontés.

Qu'on ne se plaigne donc plus de leur silence ; qu'on ne dise point qu'ils sont trop grands pour s'abaisser jusqu'à notre foiblesse. Si leur puissance les élève au-dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils ? le culte établi dans chaque contrée ; des prières qui se borneront à solliciter en général leur protection ; des sacrifices où la pureté du cœur est plus essentielle que la magnificence des offrandes. Ils exigent encore plus : c'est les honorer, que de leur obéir ; c'est leur obéir que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux le plus beau des hommages ; mais il faut qu'il soit continuel : leurs faveurs sont le prix d'une piété fervente, & accompagnée d'espoir & de confiance. N'entreprenons rien d'essentiel sans les consulter, n'exécutons rien contre leurs ordres, & souvenons-nous que la présence des dieux éclaire & remplit les lieux les plus obscurs & les plus solitaires.

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité ; mais il s'énonça toujours clairement sur son existence & sur sa providence ; vérités dont il étoit intimement convaincu, & les seules aux quelles il lui fût possible & important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur & conservateur de l'univers ; au-dessous de lui, des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, & dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond respect pour le souverain, par-tout il se fût prosterné devant lui, partout il eût honoré ses ministres, sous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât aucune de nos foiblesses, & qu'on écartât de leur culte les superstitions qui le défigurent. Les cérémonies pouvoient varier chez les différens peuples ; mais elles devoient être autorisées par les lois, & accompagnées de la pureté d'intention.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral ainsi que dans le physique ; mais il connut les biens & les maux qui sont le bonheur & le malheur de l'homme, & c'est sur cette connoissance qu'il fonda sa morale.

Le

Le vrai bien eſt permanent & inaltérable ; il remplit l'ame ſans l'épuiſer, & l'établit dans une tranquillité profonde pour le préſent, dans une entière ſécurité pour l'avenir. Il ne conſiſte donc point dans la jouiſſance des plaiſirs, du pouvoir, de la ſanté, des richeſſes & des honneurs. Ces avantages & tous ceux qui irritent le plus nos déſirs, ne ſont pas des biens par eux-mêmes, puiſqu'ils peuvent être utiles ou nuiſibles par l'uſage qu'on en fait, ou par les effets qu'ils produiſent naturellement : les uns ſont accompagnés de tourmens, les autres ſuivis de dégoûts & de remords ; tous ſont détruits, dès qu'on en abuſe ; & l'on ceſſe d'en jouir, dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus juſtes idées des maux que nous redoutons : il en eſt, comme la diſgrace, la maladie, la pauvreté, qui, malgré la terreur qu'ils inſpirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richeſſes & la ſanté.

Ainſi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre eſprit flottant & incertain ne diſcerne qu'à la faveur de quelques lueurs ſombres, le bon & le mauvais, le juſte & l'injuſte, l'honnête & le malhonnête ; &, comme toutes nos actions ſont des choix, & que ces choix ſont d'autant plus aveugles qu'ils ſont plus importans, nous riſquons ſans ceſſe de tomber dans les pièges qui nous entourent. De-là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de ſyſtêmes de bonheur renverſés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines : ce guide eſt la ſageſſe, qui eſt le plus grand des biens, comme l'ignorance eſt le plus grand des maux. La ſageſſe eſt une raiſon éclairée, qui, dépouillant de leurs fauſſes couleurs les objets de nos craintes & de nos eſpérances, nous les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes, fixe l'inſtabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la ſeule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme eſt juſte, parce qu'il eſt intimement perſuadé que ſon intérêt eſt d'obéir aux lois, et de ne faire tort à perſonne ; il eſt frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaiſirs entraîne, avec la perte de la ſanté, celle de la fortune et de la réputation ; il a le courage de l'ame, parce qu'il connoit le danger, et la néceſſité de le braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne ſont toutes que la ſageſſe appliquée aux différentes circonſtances de la vie.

Il ſuit de-là que toute vertu eſt une ſcience qui s'augmente par l'exercice et la méditation ; tout vice, une erreur qui, par ſa nature, doit produire tous les autres vices.

Ce principe, discuté encore aujourd'hui par les philosophes, trouvoit des contradictions du temps de Socrate. On lui disoit : Nous devons nous plaindre de notre foiblesse, & non de notre ignorance ; &, si nous faisons le mal, ce n'est pas faute de le connoître. Vous ne le connoissez pas, répondit-il ; vous le rejetteriez loin de vous, si vous le regardiez comme un mal ; mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paroit un bien plus grand encore.

On insistoit : Cette préférence, nous la condamnons avant et après nos chutes ; mais il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir. Et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous ?

Si vous êtes des esclaves, répliquoit Socrate, vous ne devez plus compter sur votre vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse, qui peut seule le procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir. Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des besoins que la nature n'a pas donnés ; à mesure qu'on goûte et qu'on médite ses leçons, on secoue aisément toutes ces servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit ; car ce n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre, c'est celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puissance : détruisez son empire, et vous verrez disparoître ces illusions que vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et la beauté de la vertu font une telle impression sur nos ames, qu'elles ne résistent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être méchans, parce que nous n'aurons jamais celui de préférer avec connoissance de cause le mal au bien, ni même un plus petit avantage à un plus grand.

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le dessein aussi extraordinaire qu'intéressant, de détruire, s'il en étoit temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun desir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes, & de les conduire à la vertu par la vérité ; on le vit consacrer tous les momens de sa vie, à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur & la modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, & soutenir, autant qu'il lui étoit possible, l'empire chancelant des lois & des mœurs. . . . .

Socrate ne cherchá point à se mêler de l'administration ; il

avoit de plus nobles fonctions à remplir. En formant de bons citoyens, disoit-il, je multiplie les services que je dois à ma patrie.

Comme il ne devoit, ni annoncer ses projets de réforme, ni en précipiter l'exécution, il ne composa point d'ouvrages; il n'affecta point de réunir, à des heures marquées, ses auditeurs auprès de lui. Mais dans les places & les promenades publiques, dans les sociétés choisies, parmi le peuple, il profitoit de la moindre occasion pour éclairer sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur, tous ses frères en un mot; car c'étoit sous ce point de vue qu'il envisageoit tous les hommes*. La conversation ne rouloit d'abord que sur des choses indifférentes; mais par degrés, sans s'en appercevoir; ils lui rendoient compte de leur conduite, & la plupart apprenoient avec surprise, que, dans chaque état, le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen.

Socrate ne se flattoit pas que sa doctrine seroit goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponèse agitoit les esprits, & portoit la licence à son comble; mais il présumoit que leurs enfans, plus dociles, la transmettroient à la génération suivante.

Il les attiroit par les charmes de sa conversation, quelquefois en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès; un d'entre eux, nommé Eschine, après l'avoir entendu, s'écria: ,, Socrate, je suis pauvre; mais je me donne entière-
,, ment à vous, c'est tout ce que je puis vous offrir. Vous
,, ignorez, lui répondit Socrate, la beauté du présent que
,, vous me faites.,, Son premier soin étoit de démêler leur caractère; il les aidoit, par ses questions, à mettre au jour leurs idées, & les forçoit, par ses réponses, à les rejetter. Des définitions plus exactes dissipoient par degrés les fausses lumières qu'on leur avoit données dans une première institution; & des doutes, adroitement exposés, redoubloient leur inquiétude & leur curiosité: car son grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvoient supporter ni leur ignorance, ni leurs foiblesses.

Plusieurs ne purent soutenir cette épreuve; &, rougissant de leur état, sans avoir la force d'en sortir, ils abandonnèrent Socrate, qui ne s'empressa pas de les rappeler. Les autres apprirent, par leur humiliation, à se méfier d'eux-mêmes, & dès cet instant il cessa de tendre des pièges à leur vanité. Il ne leur parloit point avec la rigidité d'un censeur, ni avec la hauteur d'un sophiste; point de reproches amers, point de

* Socrate disoit: Je suis citoyen de l'univers. Aristippe: Je suis étranger par-tout. Ces deux mots suffisent pour caractériser le maître & le disciple.

plaintes importunes: c'étoit le langage de la raison & de l'amitié, dans la bouche de la vertu.

Il s'attachoit à former leur esprit, parce que chaque précepte devoit avoir son principe; il les exerçoit dans la dialectique, parce qu'ils auroient à combattre contre les sophismes de la volupté & des autres passions.

Jamais homme ne fut moins susceptible de jalousie. Vouloient-ils prendre une légère teinture des sciences exactes? il leur indiquoit les maîtres qu'il croyoit plus éclairés que lui. Desiroient-ils de fréquenter d'autres écoles? il les recommandoit lui-même aux philosophes qu'ils lui préféroient.

Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers, dont les circonstances amenoient le sujet: tantôt il lisoit avec eux les écrits des sages qui l'avoient précédé; il les relisoit, parce qu'il savoit que pour persévérer dans l'amour du bien, il faut souvent se convaincre de nouveau des vérités dont on est convaincu: tantôt il discutoit la nature de la justice, de la science & du vrai bien. Périsse, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier, établir une distinction entre ce qui est juste & ce qui est utile! D'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, & ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumission aux volontés des parens, quelque dures qu'elles soient; soumission plus entière aux ordres de la patrie, quelque sévères qu'ils puissent être; égalité d'ame dans l'une & l'autre fortune; obligation de se rendre utile aux hommes; nécessité de se tenir dans un état de guerre contre les passions des autres: ces points de doctrine, Socrate les exposoit avec autant de clarté que de précision.

De-là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux; de-là ces maximes, prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui: que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité; que l'oisiveté avilit, & non le travail; qu'un regard, arrêté avec complaisance sur la beauté, introduit un poison mortel dans le cœur; que la gloire du sage consiste à être vertueux, sans affecter de le paroître, & sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal; enfin, & c'étoit une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistoit davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner & & conduire les hommes, sans en avoir le talent.

Eh! comment en effet la présomption de l'ignorance ne l'auroit-elle pas révolté, lui qui, à force de connoissances & de travaux, croyoit à peine avoir acquis le droit d'avouer qu'il

ne favoit rien; lui qui voyoit dans l'état, les places les plus importantes obtenues par l'intrigue, & confiées à des gens sans lumières ou sans probité; dans la société & dans l'intérieur des familles, tous les principes obscurcis, tous les devoirs méconnus; parmi la jeunesse d'Athènes, des esprits altiers & frivoles, dont les prétentions n'avoient point de bornes, & dont l'incapacité égaloit l'orgueil?

Socrate, toujours attentif à détruire la haute opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, lisoit dans le cœur d'Alcibiade, le désir d'être bientôt à la tête de la république; & dans celui de Critias, l'ambition de la subjuguer un jour: l'un & l'autre, distingués par leur naissance & par leurs richesses, cherchoient à s'instruire pour étaler dans la suite leurs connoissances aux yeux du peuple. Mais le premier étoit plus dangereux, parce qu'il joignoit à ces avantages, les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu sa confiance, le forçoit à pleurer, tantôt sur son ignorance, tantôt sur sa vanité, &, dans cette confusion de sentimens, le disciple avouoit qu'il ne pouvoit être heureux ni avec un tel maître, ni sans un tel ami. Pour échapper à sa séduction, Alcibiade & Critias prirent enfin le parti d'éviter sa présence.

Des succès moins brillans & plus durables, sans le consoler de cette perte, le dédommageoient de ses travaux. Ecarter des emplois publics, ceux de ses élèves qui n'avoient pas encore assez d'expérience; en rapprocher d'autres qui s'en éloignoient par indifférence ou par modestie; les réunir quand ils étoient divisés; rétablir le calme dans leurs familles, & l'ordre dans leurs affaires; les rendre plus religieux, plus justes, plus tempérans: tels étoient les effets de cette persuasion douce qu'il faisoit couler dans les ames; tels étoient les plaisirs qui transportoient la sienne.

Il les dut encore moins à ses leçons qu'à ses exemples: les traits suivans montreront qu'il étoit difficile de le fréquenter, sans devenir meilleur. Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère, soit que ce défaut paroisse le plus difficile à corriger, soit qu'on se le pardonne plus aisément: dans la suite, sa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xanthippe, son épouse, ne troubla plus le calme de son ame, ni la sérénité qui régnoit sur son front. Il leva le bras sur son esclave: Ah! si je n'étois en colère, lui dit-il! & il ne le frappa point. Il avoit prié ses amis de l'avertir quand ils appercevroient de l'altération dans ses traits ou dans sa voix.

Quoiqu'il fût très pauvre, il ne retira aucun salaire de ses

 instructions,

instructions, & n'accepta jamais les offres de ses disciples. Quelques riches particuliers de la Grèce voulurent l'attirer chez eux, il les refusa; & quand Archélaüs, roi de Macédoine, lui proposa un établissement à sa cour, il le refusa encore, sous prétexte qu'il n'étoit pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait.

Cependant son extérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il se ressentit de la médiocrité de sa fortune. Cette propreté tenoit aux idées d'ordre & de décence qui dirigeoient ses actions, & le soin qu'il prenoit de sa santé, au désir qu'il avoit de conserver son esprit libre & tranquille.

Dans ces repas où le plaisir va quelquefois jusqu'à la licence, ses amis admirèrent sa frugalité ; & dans sa conduite, ses ennemis respectèrent la pureté de ses mœurs.

Il fit plusieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur & de l'obéissance : comme il s'étoit endurci depuis long-temps, contre les besoins de la vie & contre l'intempérie des saisons, on le vit au siège de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenoit les troupes sous les tentes, sortir de la sienne avec l'habit qu'il portoit en tout temps, ne prendre aucune précaution, & marcher piés nus sur la glace. Les soldats lui supposèrent le projet d'insulter à leur molesse ; mais il en auroit agi de même s'il n'avoit pas eu de témoins.

Au même siège, pendant une sortie que fit la garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, & quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avoit mérité lui-même.

A la bataille de Délium, il se retira des derniers, à côté du général, qu'il aidoit de ses conseils, marchant à petits pas, & toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant apperçu le jeune Xénophon, épuisé de fatigue & renversé de cheval, il le prit sur ses épaules & le mît en lieu de sûreté. Lachès, c'étoit le nom du général, avoua depuis, qu'il auroit pu compter sur la victoire, si tout le monde s'étoit comporté comme Socrate.

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de Sénateur; en cette qualité, il présidoit avec quelques autres membres du Sénat, à l'assemblée du peuple. Il s'agissoit d'une accusation contre des généraux qui venoient de remporter une victoire signalée : on proposoit une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité, que funeste à la cause de l'innocence. La multitude se soulevoit à la moindre contradiction, & demandoit qu'on mit les opposans au nombre des accusés. Les autres présidens, effrayés, approuvèrent le décret; Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs & des menaces,

menaces, protesta qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forceroit à le violer, & il ne le viola point.

Socrate plaisantoit souvent de la ressemblance de ses traits avec ceux auxquels on reconnoit le dieu Silène. Il avoit beaucoup d'agrémens & de gaieté dans l'esprit autant de force que de solidité dans le caractère, un talent particulier pour rendre la vérité sensible & intéressante ; point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élévation, toujours la propriété du terme, ainsi que l'enchaînement & la justesse des idées. Il disoit qu'Aspasie lui avoit donné des leçons de rhétorique ; ce qui signifioit sans doute, qu'il avoit appris auprès d'elle à s'exprimer avec plus de graces : il eut des liaisons avec cette femme célèbre, avec Périclès, Euripide, & les hommes les plus distingués de son siècle ; mais ses disciples furent toujours ses véritables amis ; il en étoit adoré, & j'en ai vu qui, long-temps après sa mort, s'attendrissoient à son souvenir.

Pendant qu'il converfoit avec eux, il leur parloit fréquemment d'un génie qui l'accompagnoit depuis son enfance, & dont les inspirations ne l'engageoient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtoient souvent sur le point de l'exécution. Si on le consultoit sur un projet dont l'issue dût être funeste, la voix secrète se faisoit entendre ; s'il devoit réussir, elle gardoit le silence. Un de ses disciples, étonné d'un langage si nouveau, le pressa de s'expliquer sur la nature de cette voix céleste, & n'obtint aucune réponse ; un autre s'adressa pour le même sujet à l'oracle Trophonius, & sa curiosité ne fut pas mieux satisfaite. Les auroit-il laissés dans le doute, si, par ce génie, il prétendoit désigner cette prudence rare que son expérience lui avoit acquise ? Vouloit-il les engager dans l'erreur, & s'accréditer dans leur esprit, en se montrant à leurs yeux comme un homme inspiré ? Non, me répondit Xénophon, à qui je proposois un jour ces questions : jamais Socrate ne déguisa la vérité ; jamais il ne fut capable d'une imposture : il n'étoit ni assez vain, ni assez imbécille pour donner de simples conjectures, comme de véritables prédictions ; mais il étoit convaincu lui-même ; & quand il nous parloit au nom de son génie, c'est qu'il en ressentoit intérieurement l'influence.

Un autre disciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, attestoit que son maître, persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejettoit les apparitions dont on lui faisoit le récit ; mais qu'il écoutoit & interrogeoit avec l'intérêt le plus vif, ceux qui croyoient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine.

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a protesté jusqu'à sa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur préscience ; qu'il racontoit, ainsi que ses disciples, plusieurs de ses prédictions que l'évènement avoit justifiées ; que quelques unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, & qu'il ne songea point à les démentir ; on verra clairement qu'il étoit de bonne foi, lorsqu'en parlant de son génie, il disoit, qu'il éprouvoit en lui-même ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à personne.

En examinant ses principes & sa conduite, on entrevoit par quels degrés il parvint à s'attribuer une pareille prérogative. Attaché à la religion dominante, il pensoit, conformément aux traditions anciennes, adoptées par des philosophes, que les dieux, touchés des besoins, & fléchis par les prières de l'homme de bien, lui dévoilent quelquefois l'avenir par différens signes. En conséquence il exhortoit ses disciples, tantôt à consulter les oracles, tantôt à s'appliquer à l'étude de la divination. Lui-même, docile à l'opinion du plus grand nombre, étoit attentif aux songes, & leur obéissoit comme à des avertissemens du ciel. Ce n'est pas tout encore ; souvent plongée pendant des heures entières dans la contemplation, son ame, pure & dégagée des sens, remontoit insensiblement à la source des devoirs & des vertus : or, il est difficile de se tenir long-temps sous les yeux de la divinité, sans oser l'interroger, sans écouter sa réponse, sans se familiariser avec les illusions que produit quelquefois la contention d'esprit. D'après ces notions, doit-on s'étonner que Socrate prît quelquefois ses pressentimens pour des inspirations divines, & rapportât a une cause surnaturelle, les effets de la prudence ou du hasard ?

Cependant on trouve dans l'histoire de sa vie des faits qui porteroient à soupçonner la droiture de ses intentions. Que penser en effet d'un homme qui, suivi de ses disciples, s'arrête tout-à-coup, se recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de son génie, & leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'eussent rien à risquer en suivant le premier * ?

Je cite un second exemple. Au siège de Potidée, on s'apperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de sa tente, immobile, enséveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brûlante du soleil ; car c'étoit en été. Les soldats s'assemblèrent autour de lui, & dans leur admiration, se le montroient l'un à l'autre. Le soir, quelques uns d'entre

* Quelques uns de ces disciples continuèrent leur chemin, malgré l'avis du génie, & rencontrèrent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'est Théocrite, disciple de Socrate, qui raconte ce fait dans Plutarque, & qui prend à témoin Simmias, autre disciple de Socrate.

eux

eux résolurent de passer la nuit à l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, & se retira tranquillement dans sa tente.

Vouloit-il se donner en spectacle à l'armée? Son esprit pouvoit-il suivre pendant si long-temps le fil d'une vérité? Ses disciples, en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus sages & les plus vertueux présente quelquefois des obscurités impénétrables.

Quoi qu'il en soit, malgré les prédictions qu'on attribuoit à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la considération qu'il méritoit à tant de titres. Sa méthode devoit les aliéner ou les offenser. Les uns ne pouvoient lui pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étoient pas en état de suivre; les autres, l'aveu qu'il leur arrachoit de leur ignorance.

Comme il vouloit que dans la recherche de la vérité, on commençât par hésiter & se méfier des lumières qu'on avoit acquises; & que, pour dégoûter ses nouveaux élèves des fausses idées qu'ils avoient reçues, il les amenoit de conséquences en conséquences, au point de convenir que, suivant leurs principes, la sagesse même pourroit devenir nuisible; les assistans, qui ne pénétroient pas ses vues, l'accusoient de jeter ses disciples dans le doute, de soutenir le pour & le contre, de tout détruire, & de ne rien édifier.

Comme auprès de ceux dont il n'étoit pas connu, il affectoit de ne rien savoir, et dissimuloit d'abord ses forces, pour les employer ensuite avec plus de succès, on disoit que par une ironie insultante, il ne cherchoit qu'à tendre des pièges à la simplicité des autres *.

Comme la jeunesse d'Athènes, qui voyoit les combats des gens d'esprit avec le même plaisir qu'elle auroit vu ceux des animaux féroces, applaudissoit à ses victoires, et se servoit, à la moindre occasion, des armes qui les lui avoient procurées, on inféroit de-là qu'elle ne puisoit à sa suite que le goût de la contradiction. Les plus indulgens observoient seulement qu'il avoit assez de talens pour inspirer à ses élèves l'amour de la sagesse, et point assez pour leur en faciliter la pratique.

* Je ne me suis point étendu sur l'ironie de Socrate, persuadé qu'il ne faisoit pas un usage aussi fréquent & aussi amer de cette figure que Platon le suppose. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire les conversations de Socrate, rapportées par Xénophon, & celles que Platon lui attribue. Dans les premières, Socrate s'exprime avec une gravité qu'on regrette souvent de ne pas retrouver dans les secondes. Les deux disciples ont mis leur maître aux prises avec le sophiste Hippias; que l'on compare ces dialogues, & l'on sentira cette différence. Cependant Xénophon avoit été présent à celui qu'il nous a conservé.

Il assistoit rarement aux spectacles, &, en blâmant l'extrême licence qui régnoit alors dans les comédies, il s'attira la haine de leurs auteurs.

De ce qu'il ne paroissoit presque jamais à l'assemblée du peuple, & qu'il n'avoit ni crédit ni aucun moyen d'acheter ou de vendre des suffrages, plusieurs se contentèrent de le regarder comme un homme oisif, inutile, qui n'annonçoit que des réformes, & ne promettoit que des vertus.

De cette foule de préjugés & de sentimens réunis, il résulta l'opinion presque générale, que Socrate n'étoit qu'un sophiste plus habile, plus honnête, mais peut-être plus vain que les autres. J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette qualification long-temps après sa mort; & de son vivant, quelques auteurs l'employèrent avec adresse, pour se venger de ses mépris.

Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théatre, comme ils se permirent de jouer Périclès, Alcibiade, & presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement; comme d'autres auteurs dramatiques y jouèrent d'autres philosophes: car il régnoit alors de la division entre ces deux classes de gens de lettres.

Il falloit jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, & sur ses longues méditations; Aristophane le représente suspendu au dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil & léger qu'il respire, invoquant les Déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des ténèbres qui l'environnent. Il falloit le perdre dans l'esprit du peuple; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes.

Aristophane présenta sa pièce au concours; elle reçut des applaudissemens, & ne fut pas couronnée: il la remit au théatre l'année d'après, elle n'eut pas un meilleur succès; il la retoucha de nouveau, mais des circonstances l'empêchèrent d'en donner une troisième représentation. Socrate, à ce qu'on prétend, ne dédaigna pas d'assister à la première, de se montrer à des étrangers qui le cherchoient des yeux dans l'assemblée. De pareilles attaques n'ébranloient pas plus sa constance que les autres évènemens de la vie. " Je dois me corriger, disoit-il, si les reproches de ces auteurs sont fondés; " les mépriser, s'ils ne le sont pas.,, On lui rapportoit un jour qu'un homme disoit du mal de lui: " C'est, répondit-il, " qu'il n'a pas appris à bien parler.

Depuis la représentation des Nuées, il s'étoit écoulé environ, 24 ans. Il sembloit que le temps de la persécution étoit passé pour lui, lorsque tout-à-coup, il apprit qu'un jeune

jeune homme venoit de présenter au second des Archontes, une dénonciation conçue en ces termes: "Mélitus, fils de
„ Mélitus, du bourg de Pythos, intente une accusation cri-
„ minelle contre Socrate, fils de Sophronisque du bourg
„ d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il n'admet pas
„ nos dieux, & qu'il introduit parmi nous des divinités nou-
„ velles sous le nom de génies: Socrate est coupable en ce
„ qu'il corrompt la jeunesse d'Athènes: pour peine, la mort.„

Mélitus étoit un poëte froid, & sans talens; il composa quelques tragédies, dont le souvenir ne se perpétua que par les plaisanteries d'Aristophane. Deux accusateurs plus puissans que lui, Anytus & Lycon, le firent servir d'instrument à leur haine. Ce dernier étoit un de ces orateurs publics qui dans les assemblées du Sénat & du peuple, discutent les intérêts de la patrie, & disposent de l'opinion de la multitude, comme la multitude dispose de tout. Ce fut lui qui dirigea les procédures.

Des richesses considérables & des services signalés rendus à l'état, plaçoient Anytus parmi les citoyens qui avoient le plus de crédit. Il remplit successivement les premières dignités de la république. Zèlé partisan de la démocratie, persécuté par les 30 tyrans, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à leur expulsion & au rétablissement de la liberté.

Anytus avoit long-temps vécu en bonne intelligence avec Socrate; il le pria même une fois de donner quelques instructions à son fils, qu'il avoit chargé des détails d'une manufacture dont il tiroit un gros revenu. Mais Socrate lui ayant réprésenté que ces fonctions avilissantes ne convenoient ni à la dignité du père, ni aux dispositions du fils, Anytus, blessé de cet avis, défendit au jeune homme tout commerce avec son maître.

Quelque temps après, Socrate examinoit avec Ménon, un de ses amis, si l'éducation pouvoit donner les qualités de l'esprit & du cœur, refusées par la nature. Anytus survint & se mêla de la conversation. La conduite de son fils dont il négligeoit l'éducation, commençoit à lui donner de l'inquiétude. Dans la suite du discours, Socrate observa que les enfans de Thémistocle, d'Aristide & de Périclès, entourés de maîtres de musique, d'équitation & de gymnastique, se distinguèrent dans ces différens genres, mais qu'ils ne furent jamais aussi vertueux que leurs pères; preuve certaine, ajoutoit-il, que ces derniers ne trouvèrent aucun instituteur en état de donner à leurs fils le mérite qu'ils avoient eux-mêmes. Anytus qui se plaçoit à côté de ces grands hommes, sentit, ou supposa l'allusion. Il répondit avec colère: "Vous par-
„ lez

„ lez des autres avec une licence intolérable. Croyez-moi, „ soyez plus réservé ; ici plus qu'ailleurs, il est aisé de faire „ du bien ou du mal à qui l'on veut, & vous devez le savoir.„

A ces griefs personnels s'en joignoient d'autres qui aigrissoient Anytus, & qui lui étoient communs avec la plus grande partie de la nation. Il faut les développer pour faire connoître la principale cause de l'accusation contre Socrate.

Deux factions ont toujours subsisté parmi les Athéniens, les partisans de l'aristocratie, & ceux de la démocratie. Les premiers, presque toujours asservis, se contentoient, dans les temps heureux, de murmurer en secret ; dans les malheurs de l'état & sur-tout vers la fin de la guerre du Péloponèse, ils firent quelques tentatives pour détruire la puissance excessive du peuple. Après la prise d'Athènes, les Lacédémoniens en confièrent le gouvernement à trente magistrats, la plupart tirés de cette classe. Critias, un des disciples de Socrate, étoit à leur tête. Dans l'espace de huit mois ils exercèrent plus de cruautés que le peuple n'en avoit exercé pendant plusieurs siècles. Quantité de citoyens, obligés d'abord de prendre la fuite, se réunirent enfin sous la conduite de Thrasibule & d'Anytus. L'oligarchie fut détruite, l'ancienne forme de gouvernement rétablie ; &, pour prévenir désormais toute dissention, une amnistie presque générale accorda le pardon, & ordonna l'oubli du passé. Elle fut publiée, garantie sous la foi du serment, trois ans avant la mort de Socrate.

Le peuple prêta le serment ; mais il se rappeloit avec frayeur qu'il avoit été dépouillé de son autorité, qu'il pouvoit à tout moment la perdre encore, qu'il étoit dans la dépendance de cette Lacédémone si jalouse d'établir par-tout l'oligarchie ; que les principaux citoyens d'Athènes entretenoient des intelligences avec elle, & se trouvoient animés des mêmes sentimens. Et que ne feroit pas cette faction cruelle dans d'autres circonstances, puisqu'au milieu des ruines de la république, il avoit fallu tant de sang pour assouvir sa fureur ?

Les flatteurs du peuple redoubloient ses alarmes, en lui représentant que des esprits ardens s'expliquoient tous les jours avec une témérité révoltante contre la nature du gouvernement populaire ; que Socrate, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit le plus éclairé, ne cessoit d'infecter la jeunesse d'Athènes par des maximes contraires à la constitution établie ; qu'on lui avoit entendu dire, plus d'une fois, qu'il falloit être insensé pour confier les emplois & la conduite de l'état à des magistrats qu'un sort aveugle choisissoit parmi le plus grand nombre des citoyens ; que, docile à ses leçons, Alcibiade, outre les maux dont il avoit accablé la république, avoit en

dernier lieu conſpiré contre ſa liberté ; que, dans le même temps, Critias & Théramène, deux autres de ſes diſciples, n'avoient pas rougi de ſe placer à la tête des trente tyrans ; qu'il falloit enfin réprimer une licence dont les ſuites, difficiles à prévoir, ſeroient impoſſibles à éviter.

Mais quelle action intenter contre Socrate ? On n'avoit à lui reprocher que des diſcours ſur leſquels les lois n'avoient rien ſtatué & qui, par eux-mêmes, ne formoient pas un corps de délit, puiſqu'ils n'avoient pas une liaiſon néceſſaire avec les malheurs dont on avoit à ſe plaindre : d'ailleurs, en les établiſſant comme l'unique baſe de l'accuſation, on riſquoit de réveiller l'animoſité des partis, & l'on étoit obligé de remonter à des évènemens ſur leſquels l'amniſtie impoſoit un ſilence abſolu.

La trame ourdie par Anytus paroit à ces inconvéniens, & ſervoit à-la-fois ſa haine perſonnelle & la vengeance du parti populaire. L'accuſateur, en pourſuivant Socrate comme un impie, devoit ſe flatter de le perdre, parce que le peuple recevoit toujours avec ardeur ces ſortes d'accuſations, & qu'en confondant Socrate avec les autres philoſophes, il étoit perſuadé qu'ils ne pouvoient s'occuper de la nature, ſans nier l'exiſtence des dieux. D'ailleurs la plupart des juges, ayant autrefois aſſiſté à la repréſentation des Nuées d'Ariſtophane, avoient conſervé contre Socrate ces impreſſions ſourdes, que, dans une grande ville, il eſt ſi facile de recevoir, & ſi difficile de détruire.

D'un autre côté, Mélitus, en le pourſuivant comme le corrupteur de la jeuneſſe, pouvoit, à la faveur d'une allégation ſi vague, rappeler incidemment & ſans riſque, des faits capables de ſoulever les juges, & d'effrayer les partiſans du gouvernement populaire.

Le ſecret de cette marche n'a pas échappé à la poſtérité ; environ 54 ans après la mort de Socrate, l'orateur Eſchine, avec qui j'étois fort lié, diſoit, en préſence du même tribunal où fut plaidée la cauſe de ce philoſophe : « Vous qui avez » mis à mort le ſophiſte Socrate, convaincu d'avoir donné » des leçons à Critias, l'un de ces trente magiſtrats qui dé» truiſirent la démocratie. »

Pendant les premières procédures, Socrate ſe tenoit tranquille ; ſes diſciples, dans l'effroi, s'empreſſoient de conjurer l'orage : le célèbre Lyſias fit pour lui un diſcours touchant, & capable d'émouvoir les juges ; Socrate y reconnut les talens de l'orateur, mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence.

Un de ſes amis, nommé Hermogène, le prioit un jour de

travailler

travailler à sa défense. „ Je m'en suis occupé depuis que je „ respire, répondit Socrate ; qu'on examine ma vie entière : „ voilà mon apologie. „

„ Cependant, reprit Hermogène, la vérité a besoin de „ soutien, & vous n'ignorez pas combien, dans nos tribu- „ naux, l'éloquence a perdu de citoyens innocens, & sauvé „ de coupables. Je le sais, répliqua Socrate ; j'ai même „ deux fois entrepris de mettre en ordre mes moyens de dé- „ fense ; deux fois le génie qui m'éclaire m'en a détourné, „ & j'ai reconnu la sagesse de ses conseils.

„ J'ai vécu jusqu'à présent le plus heureux des mortels ; „ j'ai comparé souvent mon état à celui des autres hommes, „ & je n'ai envié le sort de personne. Dois-je attendre que „ les infirmités de la vieillesse me privent de l'usage de mes „ sens, & qu'en affoiblissant mon esprit, elles ne me laissent „ que des jours inutiles ou destinés à l'amertume ? Les „ dieux, suivant les apparences, me préparent une mort pai- „ sible, exempte de douleur, la seule que j'eusse pu désirer. „ Mes amis, témoins de mon trépas, ne seront frappés ni de „ l'horreur du spectacle, ni des foiblesses de l'humanité ; &, „ dans mes derniers momens, j'aurai encore assez de force „ pour lever mes regards sur eux, & leur faire entendre les „ sentimens de mon cœur.

„ La postérité prononcera entre mes juges & moi : tandis „ qu'elle attachera l'opprobre à leur mémoire, elle prendra „ quelque soin de la mienne, & me rendra cette justice, que „ loin de songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai tra- „ vaillé qu'à les rendre meilleurs. „

Telles étoient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparoître devant le tribunal des Héliastes auquel l'Ar- chonte-roi venoit de renvoyer l'affaire, et qui, dans cette occa- sion, fut composé d'environ cinq cents juges.

Mélitus et les autres accusateurs, avoient concerté leurs attaques à loisir ; dans leurs plaidoyers, soutenus de tout le prestige de l'éloquence, ils avoient rassemblé avec un art infini, beaucoup de circonstances propres à prévenir les juges. Je vais rapporter quelques unes de leurs allégations, et les ré- ponses qu'elles occasionnèrent.

Premier délit de Socrate, *Il n'admet pas les divinités d'Athè- nes, quoique, suivant la loi de Dracon, chaque citoyen soit obligé de les honorer.*

La réponse étoit facile : Socrate offroit souvent des sacri- fices devant sa maison ; souvent il en offroit pendant les fêtes, sur les autels publics ; tout le monde en avoit été témoin, & Mélitus lui-même, s'il avoit daigné y faire attention. Mais, comme

comme l'accusé s'élevoit contre les pratiques superstitieuses qui s'étoient introduites dans la religion, & qu'il ne pouvoit souffrir les haines & toutes ces passions honteuses qu'on attribuoit aux dieux, il étoit aisé de le noircir aux yeux de ceux à qui une piété éclairée est toujours suspecte.

Mélitus ajoutoit que, sous le nom de génies, Socrate prétendoit introduire parmi les Athéniens, des divinités étrangères, & qu'une telle audace méritoit d'être punie, conformément aux lois : dans cet endroit, l'orateur se permit des plaisanteries sur cet esprit dont le philosophe se glorifioit de ressentir l'inspiration secrète.

Cette voix, répondit Socrate, n'est pas celle d'une divinité nouvelle, c'est celle des dieux que nous adorons. Vous convenez tous qu'ils prévoient l'avenir, & qu'ils peuvent nous en instruire ; ils s'expliquent aux uns, par la bouche de la Pythie ; aux autres, par différens signes ; à moi, par un interprète dont les oracles sont préférables aux indications que l'on tire du vol des oiseaux ; car mes disciples témoigneront que je ne leur ai rien prédit qui ne leur soit arrivé.

A ces mots, les juges firent entendre des murmures de mécontentement ; Mélitus l'auroit augmenté, s'il avoit observé qu'en autorisant les révélations de Socrate, on introduiroit tôt ou tard le fanatisme dans un pays où les imaginations sont si faciles à ébranler, & que plusieurs se feroient un devoir d'obéir plutôt aux ordres d'un esprit particulier, qu'à ceux des magistrats. Il paroit que Mélitus n'entrevit pas ce danger.

Second délit de Socrate. *Il corrompt la jeunesse d'Athènes.* Il ne s'agissoit pas des mœurs de l'accusé, mais de sa doctrine ; on disoit que ses disciples n'apprenoient à sa suite qu'à briser les liens du sang & de l'amitié. Ce reproche, uniquement fondé sur quelques expressions malignement interprétées, ne servit qu'à déceler la mauvaise foi de l'accusateur. Mais Mélitus reprit ses avantages, quand il insinua que Socrate étoit ennemi du peuple ; il parla des liaisons de ce philosophe avec Alcibiade & Critias. On répondit qu'ils montrèrent des vertus, tant qu'ils furent sous sa conduite ; que leur maître avoit, dans tous les temps, condamné les excès du premier, & que, pendant la tyrannie du second, il fut le seul qui osa s'opposer à ses volontés.

Enfin, disoit Mélitus aux juges, c'est par la voie du sort que vous avez été établis pour rendre la justice, & que plusieurs d'entre vous ont rempli des magistratures importantes. Cette forme, d'autant plus essentielle qu'elle peut seule conserver entre les citoyens une sorte d'égalité, Socrate la soumet

à la censure; & la jeunesse d'Athènes, à son exemple, cesse de respecter ce principe fondamental de la constitution.

Socrate, en s'expliquant sur un abus qui confioit au hasard la fortune des particuliers & la destinée de l'état, n'avoit dit que ce que pensoient les Athéniens les plus éclairés. D'ailleurs de pareils discours, ainsi que je l'ai observé plus haut, ne pouvoient pas entraîner la peine de mort, spécifiée dans les conclusions de l'accusateur.

Plusieurs des amis de Socrate prirent hautement sa défense, d'autres écrivirent en sa faveur; & Mélitus auroit succombé, si Anytus & Lycon n'étoient venus à son secours. On se souvient que le premier osa représenter aux juges, ou qu'on n'auroit pas dû renvoyer l'accusé à leur tribunal, ou qu'ils devoient le faire mourir, attendu que s'il étoit absous, leurs enfans n'en seroient que plus attachés à sa doctrine.

Socrate se défendit pour obéir à la loi; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence, & la dignité de la vertu. Je vais ajouter ici quelques traits du discours que ses apologistes, & Platon sur-tout, mettent dans sa bouche; ils serviront à développer son caractère.

„ Je comparois devant ce tribunal pour la première fois „ de ma vie, quoiqu'âgé de plus de 70 ans: ici le style, les „ formes, tout est nouveau pour moi. Je vais parler une „ langue étrangère; & l'unique grace que je vous demande, „ c'est d'être attentifs plutôt à mes raisons qu'à mes paroles; „ car votre devoir est de discerner la justice, le mien de vous „ dire la vérité. „

Après s'être lavé du crime d'impiété, il passoit au second chef de l'accusation. „ On prétend que je corromps la jeu- „ nesse d'Athènes: qu'on cite donc un de mes disciples que „ j'aie entraîné dans le vice. J'en vois plusieurs dans cette „ assemblée: qu'ils se lèvent, qu'ils déposent contre leur „ corrupteur. S'ils sont retenus par un reste de considéra- „ tion, d'où vient que leurs pères, leurs frères, leurs parens, „ n'invoquent pas dans ce moment, la sévérité des lois? d'où „ vient que Mélitus a négligé leur témoignage? C'est que „ loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à ma „ défense.

„ Ce ne sont pas les calomnies de Mélitus & d'Anytus qui „ me coûteront la vie; c'est la haine de ces hommes vains „ ou injustes, dont j'ai démasqué l'ignorance ou les vices: „ haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera „ périr tant d'autres; car je ne dois pas me flatter qu'elle „ s'épuise par mon supplice.

„ Je me la suis attirée en voulant pénétrer le sens d'une „ réponse de la Pythie, qui m'avoit déclaré le plus sage des „ hommes. „ Ici les juges firent éclater leur indignation. Socrate continua : „ Etonné de cet oracle, j'interrogeai, dans „ les diverses classes des citoyens ceux qui jouissoient d'une „ réputation distinguée ; je ne trouvai par-tout que de la „ présomption & de l'hypocrisie. Je tâchai de leur inspirer „ des doutes sur leur mérite, & m'en fis des ennemis irré- „ conciliables : je conclus de-là que la sagesse n'appartient „ qu'à la divinité, & que l'oracle, en me citant pour exemple, „ a voulu montrer que le plus sage des hommes est celui qui „ croit l'être le moins.

„ Si on me reprochoit d'avoir consacré tant d'années à des „ recherches si dangereuses, je répondrois qu'on ne doit „ compter pour rien, ni la vie, ni la mort, dès qu'on peut „ être utile aux hommes. Je me suis cru destiné à les in- „ struire ; j'ai cru en avoir reçu la mission du ciel même : „ j'avois gardé, au péril de mes jours, les postes où nos gé- „ néraux m'avoient placé à Amphipolis, à Potidée, à Dé- „ lium ; je dois garder avec plus de courage celui que les „ dieux m'ont assigné au milieu de vous ; & je ne pourrois „ l'abandonner, sans désobéir à leurs ordres, sans m'avilir à „ mes yeux.

„ J'irai plus loin ; si vous preniez aujourd'hui le parti de „ m'absoudre, à condition que je garderois le silence, je vous „ dirois : O mes juges ! je vous aime & je vous honore sans „ doute, mais je dois obéir à dieu plutôt qu'à vous ; tant que „ je respirerai, je ne cesserai d'élever ma voix, comme par le „ passé, & de dire à tous ceux qui s'offriront à mes regards : „ N'avez-vous pas de honte de courir après les richesses & „ les honneurs, tandis que vous négligez les trésors de sa- „ gesse & de vérité, qui doivent embellir & perfectionner „ votre ame ? Je les tourmenterois à force de prières & de „ questions ; je les ferois rougir de leur aveuglement ou de „ leurs fausses vertus, & leur montrerois que leur estime place „ au premier rang, des biens qui ne méritent que le mépris.

„ Voilà ce que la divinité me prescrit d'annoncer sans in- „ terruption aux jeunes-gens, aux vieillards, aux citoyens, „ aux étrangers ; &, comme ma soumission à ses ordres, est „ pour vous le plus grand de ses bienfaits, si vous me faites „ mourir, vous rejetterez le don de dieu, & vous ne trouve- „ rez personne qui soit animé du même zèle. C'est donc „ votre cause que je soutiens aujourd'hui, en paroissant dé- „ fendre la mienne, Car enfin Anytus & Mélitus peuvent „ me calomnier, me bannir, m'ôter la vie ; mais ils ne sau-

„ roient me nuire ; ils sont plus à plaindre que moi, puis-
„ qu'ils sont injustes. „

„ Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple
„ des autres accusés, employé les menées clandestines, les
„ sollicitations ouvertes. Je vous ai trop respectés, pour
„ chercher à vous attendrir par mes larmes ou par celles de
„ mes enfans & de mes amis rassemblés autour de moi. C'est
„ au théatre qu'il faut exciter la pitié par des images tou-
„ chantes ; ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous
„ avez fait un serment solennel de juger suivant les lois ; si
„ je vous arrachois un parjure, je serois véritablement cou-
„ pable d'impiété. Mais, plus persuadé que mes adversaires
„ de l'existence de la divinité, je me livre sans crainte à sa
„ justice, ainsi qu'à la vôtre. „

Les juges de Socrate étoient la plupart des gens du peuple, sans lumières & sans principes ; les uns prirent sa fermeté pour une insulte ; les autres furent blessés des éloges qu'il venoit de se donner. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint & convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix ; ils en eussent eu moins encore, & auroient été punis eux-mêmes, s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Suivant la jurisprudence d'Athènes, il falloit un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitus, dans son accusation, concluoit à la mort. Socrate pouvoit choisir entre une amende, le bannissement ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, & dit qu'il s'avoueroit coupable, s'il s'infligeoit la moindre punition ; mais qu'ayant rendu de grands services à la république, il mériteroit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. A ces mots, 80 des juges qui avoient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, & la sentence de mort fut prononcée* ; elle portoit que le poison termineroit les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui, pendant toute sa vie, avoit appris à mourir. Dans un troisième discours, il consola les juges qui l'avoient absous, en observant qu'il ne peut rien arriver de funeste à l'homme de bien, soit pendant sa vie, soit après sa mort : à ceux qui l'avoient accusé ou condamné, il représenta qu'ils éprouveroient sans cesse les remords de leur conscience, & les reproches des hom-

* Suivant Platon, Socrate consentit à proposer une légère amende, dont quelques uns de ses disciples, & Platon entre autres, devoient répondre. D'autres auteurs avancent la même chose. Cependant Xénophon lui fait dire qu'il ne pouvoit, sans se reconnoître criminel, se condamner à la moindre peine.

mes; que la mort étant un gain pour lui, il n'étoit point irrité contre eux, quoiqu'il eût à se plaindre de leur haine. Il finit par ces paroles; „ Il est temps de nous retirer, moi „ pour mourir, & vous pour vivre. Qui de nous jouira d'un „ meilleur sort? la divinité seule peut le savoir. „

Quand il sortit du Palais pour se rendre à la prison, on n'apperçut aucun changement sur son visage, ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondoient en larmes à ses côtés: „ Eh pourquoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui? „ ignoriez-vous qu'en m'accordant la vie, la nature m'avoit „ condamné à la perdre? Ce qui me désespère, s'écrioit le „ jeune Apollodore dans l'égarement de son affliction, c'est „ que vous mourez innocent: Aimeriez-vous mieux, lui ré„ pondit Socrate en souriant, que je mourusse coupable? „ Il vit passer Anytus, & dit à ses amis: „ Voyez comme il est „ fier de son triomphe; il ne sait pas que la victoire reste „ toujours à l'homme vertueux. „

Le lendemain de son jugement le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère qui porte tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie jusqu'au retour du vaisseau, la loi défend d'exécuter les jugemens qui prononcent la peine de mort.

Socrate passa trente jours dans la prison, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venoient à tous momens recevoir ses regards & ses paroles; qui, à tous momens, croyoient les recevoir pour la dernière fois.

Un jour à son réveil, il apperçut Criton, assis auprès de son lit; c'étoit un de ceux qu'il aimoit le plus. „ Vous „ voilà plus tôt qu'à l'ordinaire, lui dit-il; n'est-il pas grand „ matin encore? Oui, répondit Criton, le jour commence à „ peine.... *Socrate.* Je suis surpris que le garde de la prison „ vous ait permis d'entrer. *Crit.* Il me connoit; je lui ai „ fait quelques petits présens..... *Socr.* Y a-t-il long„ temps que vous êtes arrivé? *Crit.* Assez de temps..... „ *Socr.* Pourquoi ne pas m'éveiller? *Crit.* Vous goûtiez „ un sommeil si paisible! je n'avois garde de l'interrompre; „ j'avois toujours admiré le calme de votre ame, j'en étois „ encore plus frappé dans ce moment. *Socr.* Il seroit hon„ teux qu'un homme de mon âge pût s'inquiéter des appro„ ches de la mort. Mais qui vous engage à venir si tôt? „ *Crit.* Une nouvelle accablante, non pour vous, mais pour „ moi & pour vos amis; la plus cruelle & la plus affreuse „ des nouvelles. *Socr.* Le vaisseau est-il arrivé? *Crit.* On „ le vit hier au soir à Sunium; il arrivera sans doute au-

„ jourd'hui, & demain sera le jour de votre trépas. *Socr.* A „ la bonne heure, puisque telle est la volonté des dieux.* „

Alors Criton lui représenta que, ne pouvant supporter l'idée de le perdre, il avoit, avec quelques amis, pris la résolution de le tirer de la prison; que les mesures étoient concertées pour la nuit suivante; qu'une légère somme leur suffiroit pour corrompre les gardes, & imposer silence à leurs accusateurs; qu'on lui ménageroit en Thessalie une retraite honorable, & une vie tranquille; qu'il ne pouvoit se refuser à leurs prières, sans se trahir lui-même, sans trahir ses amis, auxquels on reprocheroit à jamais de n'avoir pas sacrifié tous leurs biens, pour lui sauver la vie.

„ Oh! mon cher Criton, répondit Socrate! votre zèle „ n'est pas conforme aux principes que j'ai toujours fait pro„ fession de suivre, & que les plus rigoureux tourmens ne me „ forceront jamais d'abandonner.

„ Il faut écarter d'abord les reproches que vous craignez „ de la part des hommes; vous savez que ce n'est pas à „ l'opinion du grand nombre qu'il faut s'en rapporter, mais „ à la décision de celui qui discerne le juste de l'injuste, & „ qui n'est autre que la vérité. Il faut écarter aussi les „ alarmes que vous tâchez de m'inspirer à l'égard de mes „ enfans; ils recevront de mes amis les services que leur gé„ nérosité m'offre aujourd'hui. Ainsi toute la question est „ de savoir s'il est conforme à la justice, que je quitte ces „ lieux sans la permission des Athéniens.

„ Ne sommes-nous pas convenus souvent que, dans aucune „ circonstance, il n'est permis de rendre injustice pour injus„ tice? N'avons-nous pas reconnu encore que le premier „ devoir du citoyen est d'obéir aux lois, sans qu'aucun pré„ texte puisse l'en dispenser? Or, ne seroit-ce pas leur ôter „ toute leur force, & les anéantir, que de s'opposer à leur „ exécution? Si j'avois à m'en plaindre, j'étois libre, il dé„ pendoit de moi de passer en d'autres climats; mais j'ai „ porté jusqu'à présent leur joug avec plaisir, j'ai mille fois „ éprouvé les effets de leur protection & de leur bienfaisance; „ &, parce que des hommes en ont abusé pour me perdre, „ vous voulez que, pour me venger d'eux, je détruise les „ lois, & que je conspire contre ma patrie, dont elles sont le „ soutien!

„ J'ajoute qu'elles m'avoient préparé une ressource. Je „ n'avois, après la première sentence, qu'à me condamner

* Criton pensoit que le vaisseau arriveroit dans la journée au Pirée; il n'y arriva que le lendemain, & la mort de Socrate fut différée d'un jour.

„ au

„ au banniſſement ; j'ai voulu en ſubir une ſeconde, & j'ai „ dit tout haut que je préférois la mort à l'exil. Irai-je „ donc, infidèle à ma parole ainſi qu'à mon devoir, montrer „ aux nations éloignées Socrate proſcrit, humilié, devenu le „ corrupteur des lois, & l'ennemi de l'autorité, pour conſer- „ ver quelques jours languiſſans & flétris ? Irai-je y perpé- „ tuer le ſouvenir de ma foibleſſe & de mon crime, & n'oſer „ y prononcer les mots de juſtice & de vertu, ſans en rougir „ moi-même, & ſans m'attirer les reproches les plus ſan- „ glans ? Non, mon cher ami, reſtez tranquille, & laiſſez-moi „ ſuivre la voie que les dieux m'ont tracée. „

Deux jours après cette converſation, les onze magiſtrats qui veillent à l'exécution des criminels, ſe rendirent de bonne heure à la priſon, pour le délivrer de ſes fers, & lui annoncer le moment de ſon trépas. Pluſieurs de ſes diſciples entrèrent enſuite ; ils étoient à-peu-près au nombre de vingt ; ils trouvèrent auprès de lui Xanthippe, ſon épouſe, tenant le plus jeune de ſes enfans entre ſes bras. Dès qu'elle les apperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de ſanglots : „ Ah ! voilà „ vos amis, & c'eſt pour la dernière fois ! „ Socrate ayant prié Criton de la faire remener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux, & ſe meurtriſſant le viſage.

Jamais il ne s'étoit montré à ſes diſciples avec tant de patience & de courage ; ils ne pouvoient le voir ſans être oppreſſés par la douleur, l'écouter ſans être pénétrés de plaiſir. Dans ſon dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à perſonne d'attenter à ſes jours, parce que, placés ſur la terre comme dans un poſte, nous ne devons le quitter que par la permiſſion des dieux ; que pour lui, réſigné à leur volonté, il ſoupiroit après le moment qui le mettroit en poſſeſſion du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par ſa conduite. De-là, paſſant au dogme de l'immortalité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui juſtifioient ſes eſpérances : „ Et „ quand même, diſoit-il, ces eſpérances ne ſeroient pas fon- „ dées, outre que les ſacrifices qu'elles exigent, ne m'ont „ pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écar- „ tent loin de moi les amertumes de la mort, & répandent ſur „ mes derniers momens une joie pure & délicieuſe.

„ Ainſi, ajouta-t-il, tout homme qui, renonçant aux vo- „ luptés, a pris ſoin d'embellir ſon ame, non d'ornemens „ étrangers, mais des ornemens qui lui ſont propres, tels que „ la juſtice, la tempérance & les autres vertus, doit être plein „ d'une entière confiance, & attendre paiſiblement l'heure de „ ſon trépas. Vous me ſuivrez quand la vôtre ſera venue ;

„ la mienne approche, &, pour me servir de l'expression d'un „ de nos poëtes, j'entends déjà sa voix qui m'appelle. „

„ N'auriez-vous pas quelque chose à nous prescrire à „ l'égard de vos enfans & de vos affaires, lui demanda Criton? „ Je vous réitère le conseil que je vous ai souvent donné, „ répondit Socrate, celui de vous enrichir de vertus. Si vous „ le suivez, je n'ai pas besoin de vos promesses; si vous le „ négligez, elles seroient inutiles à ma famille. „

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner: Criton le suivit; ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venoient d'entendre, & de l'état où sa mort alloit les réduire: ils se regardoient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, & pleuroient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfans; deux étoient encore dans un âge fort tendre; il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient amenés, &, après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra. „ Socrate, „ lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me „ chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il est temps de „ prendre le poison. Comme je n'ai jamais vu personne ici „ qui eût autant de force & de douceur que vous, je suis „ assuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, & que vous ne „ m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connoissez que „ trop les auteurs. Adieu, tâchez de vous soumettre à la né„ cessité. „ Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, & il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. „ Adieu, lui répondit Socrate, je suivrai votre con„ seil; „ & se tournant vers ses amis: „ Que cet homme a un „ bon cœur, leur dit-il! Pendant que j'étois ici, il venoit „ quelquefois causer avec moi.... Voyez comme il pleure.... „ Criton, il faut lui obéir: qu'on apporte le poison, s'il est „ prêt; & s'il ne l'est pas, qu'on le broie au plus tôt. „

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'étoit pas encore couché, que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. „ Ils avoient leurs raisons, dit So„ crate, & j'ai les miennes pour en agir autrement. „

Criton donna des ordres, &, quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale; Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire. „ Vous promener après avoir pris la „ potion répondit cet homme, & vous coucher sur le dos „ quand vos jambes commenceront à s'appesantir. „ Alors, sans changer de visage, & d'une main assurée, il prit la coupe, &, après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche.

Dans

Dans ce moment terrible, le saisissement & l'effroi s'emparèrent de toutes les ames, & des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns, pour les cacher, jettoient leur manteau sur leur tête; les autres se levoient en sursaut, pour se dérober à sa vue, mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'apperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans son sein, leur douleur trop long-temps contenue, fut forcée d'éclater, & leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisoit retentir la prison de hurlemens affreux. „ Que faites-vous, „ mes amis, leur dit Socrate sans s'émouvoir? J'avois écarté „ ces femmes, pour n'être pas témoin de pareilles foiblesses. „ Rappellez votre courage; j'ai toujours ouï dire que la „ mort devoit être accompagnée de bons augures. „

Cependant il continuoit à se promener: dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit, & s'enveloppa de son manteau. Le domestique montroit aux assistans les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avoit glacé les piés & les jambes; il étoit près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton: „ Nous devons un coq à Esculape; n'oubliez pas de „ vous acquitter de ce vœu *. Cela sera fait, répondit Cri- „ ton: mais n'avez-vous pas encore quelque ordre à nous „ donner? „ Il ne répondit point: un instant après il fit un petit mouvement; le domestique l'ayant découvert, reçut son dernier regard, & Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux & le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement: Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice †.

* On sacrifioit cet animal à Esculape.

† Des auteurs postérieurs à Socrate de plusieurs siècles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens, affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice; qu'ils lui élevèrent une statue; que, sans daigner écouter ses accusateurs, ils firent mourir Mélitus, & bannirent les autres; qu'Anytus fut lapidé à Héraclée, où l'on conserva long-temps son tombeau: d'autres ont dit que les accusateurs de Socrate, ne pouvant supporter la haine publique, se pendirent de désespoir. Ces traditions ne peuvent se concilier avec le silence de Xénophon & de Platon, qui sont morts long-temps après leur maître, & qui ne parlent nulle part ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs. Il y a plus: Xénophon qui survéquit à Anytus, assure positivement que la mémoire de ce dernier n'étoit pas en bonne odeur parmi les Athéniens, soit à cause des déréglemens de son fils dont il avoit négligé l'éducation, soit à cause de ses extravagances particulières. Ce passage prouve invinciblement, si je ne me trompe, que jamais le peuple d'Athènes ne vengea sur Anytus la mort de Socrate.

Fin du Chapitre soixante-septième.

CHAPITRE LXVIII.

Fêtes & Mystères d'Eleusis.

JE vais parler du point le plus important de la religion des Athéniens, de ces mystères, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, dont les cérémonies n'inspirent pas moins de terreur que de vénération, & dont le secret n'a jamais été révélé que par quelques personnes dévouées aussitôt à la mort et à l'exécration publique: car la loi n'est pas satisfaite par la perte de leur vie, et la confiscation de leurs biens; une colonne exposée à tous les yeux, doit encore perpétuer le souvenir du crime et de la punition.

De tous les mystères établis en l'honneur de différentes divinités, il n'en est pas de plus célèbres que ceux de Cérès. C'est elle-même, dit-on, qui en régla les cérémonies. Pendant qu'elle parcouroit la terre, sur les traces de Proserpine enlevée par Pluton, elle arriva dans la plaine d'Eleusis, et flattée de l'accueil qu'elle reçut des habitans, elle leur accorda deux bienfaits signalés, l'art de l'agriculture, et la connoissance de la doctrine sacrée. On ajoute que les petits mystères qui servent de préparation aux grands, furent institués en faveur d'Hercule.

Mais laissons au vulgaire de si vaines traditions; il seroit moins essentiel de connoître les auteurs de ce systême religeux, que d'en pénétrer l'objet. On prétend que, par-tout où les Athéniens l'ont introduit, il a répandu l'esprit d'union et d'humanité; qu'il purifie l'ame de son ignorance et de ses souillures; qu'il procure l'assistance particulière des dieux, les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie sainte, l'espérance d'une mort paisible et d'une félicité qui n'aura point de bornes. Les initiés occuperont une place distinguée dans les champs Elysées; ils jouiront d'une lumière pure, et vivront dans le sein de la divinité: tandis que les autres habiteront, après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur.

Pour éviter une pareille alternative, les Grecs viennent de toutes parts mendier à Eleusis le gage du bonheur qu'on leur annonce. Dès l'âge le plus tendre, les Athéniens sont admis aux cérémonies de l'initiation; & ceux qui n'y ont jamais participé, les demandent avant de mourir; car les menaces & les peintures des peines d'une autre vie, regardées auparavant comme un sujet de dérision, font alors une impression plus vive

vive sur les esprits, & les remplissent d'une crainte qui va quelquefois jusqu'à la foiblesse.

Cependant quelques personnes éclairées ne croient pas avoir besoin d'une telle association, pour être vertueuses. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger, & ce refus laissa quelques doutes sur sa religion. Un jour, en ma présence, on exhortoit Diogène à contracter cet engagement ; il répondit : „ Patæcion, ce fameux voleur, obtint l'initiation ; Epaminondas „ & Agésilas ne la sollicitèrent jamais. Puis-je croire que „ le premier sera heureux dans les champs Elysées, tandis „ que les seconds seront traînés dans les bourbiers des enfers ? „

Tous les Grecs peuvent prétendre à la participation des mystères : une loi ancienne en exclut les autres peuples ; on m'avoit promis de l'adoucir en ma faveur ; j'avois pour moi le titre de citoyen d'Athènes, & la puissante autorité des exemples. Mais, comme il falloit promettre de m'astreindre à des pratiques & à des abstinences qui auroient gêné ma liberté, je me contentai de faire quelques recherches sur cette institution, & j'en appris des détails que je puis exposer sans parjure. Je vais les joindre au récit du dernier voyage que je fis à Eleusis, à l'occasion des grands mystères qu'on y célèbre tous les ans, le 15 du mois de boédromion *. La fête des petits mystères est également annuelle, & tombe six mois auparavant.

Pendant qu'on solennise la première, toute poursuite en justice est sévèrement prohibée ; toute saisie contre un débiteur déjà condamné, doit être suspendue. Le lendemain des fêtes, le Sénat fait des perquisitions sévères contre ceux qui, par des actes de violence, ou par d'autres moyens, auroient troublé l'ordre des cérémonies. La peine de mort ou de fortes amendes, sont prononcées contre les coupables. Cette rigueur est nécessaire peut être pour maintenir l'ordre parmi cette multitude immense qui se rend à Éleusis. En temps de guerre les Athéniens envoient de toutes parts des députés offrir des sauf-conduits à ceux qui désirent y venir, soit à titre d'initiés, soit comme simples spectateurs.

Je partis avec quelques uns de mes amis, le 14 de boédromion, dans la 2e. année de la 109e. olympiade †. La porte par où l'on sort d'Athènes, s'appelle la porte sacrée ; le chemin

* Dans le cyle de Méton, le mois boédromion commençoit l'un des jours compris entre le 23 du mois d'août & le 21 du mois de septembre.

† Dans cette année, le premier de boédromion concouroit avec le 20 de notre mois de septembre ; le 14 de boédromion avec le 4 de notre mois d'octobre. Les fêtes commencèrent le 5 octobre de l'an 343 avant J. C.

chemin qui de-là conduit à Eleufis, fe nomme la voie facrée; l'intervalle entre ces deux villes, eft d'environ 100 ftades*. Après avoir traverfé une colline affez élevée, & couverte de lauriers-rofes, nous entrâmes dans le territoire d'Eleufis, & nous arrivâmes fur les bords de deux petits ruiffeaux, confacrés, l'un à Cérès & l'autre à Proferpine. J'en fais mention, parce que les prêtres du temple ont feuls le droit d'y pêcher, que les eaux en font falées, et que l'on en fait ufage dans les cérémonies de l'initiation.

Plus loin, fur le pont d'une rivière qui porte le nom de Céphife, comme celle qui coule auprès d'Athènes, nous effuyâmes des plaifanteries groffières de la part d'une nombreufe populace. Pendant les fêtes, elle fe tient dans cette efpèce d'embufcade, pour s'égayer aux dépens de tous ceux qui paffent, & fur-tout des perfonnes les plus diftinguées de la république. C'eft ainfi, difoit-on, que Cérès, en arrivant à Eleufis, fut accueillie par une vieille femme, nommée Iambé.

A une légère diftance de la mer, fe prolonge dans la plaine, du nord-oueft au fud-eft, une grande colline, fur le penchant & à l'extrémité orientale de laquelle on a placé le fameux temple de Cérès & de Proferpine. Au deffous eft la petite ville d'Eleufis. Aux environs & fur la colline même, s'élèvent plufieurs monumens facrés, tels que des chapelles & des autels ; de riches particuliers d'Athènes y pofsèdent de belles maifons de campagne.

Le temple, conftruit par les foins de Périclès, en marbre Pentélique, fur le rocher même qu'on avoit applani, eft tourné vers l'orient. Il eft auffi vafte que magnifique ; l'enceinte qui l'entoure, a du nord au midi environ 384 piés, du levant au couchant environ 325†. Les plus célèbres artiftes furent chargés de conduire ces ouvrages à leur perfection.

Parmi les miniftres attachés au temple, on en remarque quatre principaux. Le premier eft l'Hiérophante ; fon nom défigne celui qui révèle les chofes faintes, & fa principale fonction eft d'initier aux myftères. Il paroit avec une robe diftinguée, le front orné d'un diadême, & les cheveux flottans fur fes épaules ; il faut que fon âge foit affez mûr pour répondre à la gravité de fon miniftère, & fa voix affez belle pour fe faire écouter avec plaifir. Son facerdoce eft à vie ; dès le moment qu'il en eft revêtu, il doit s'aftreindre au célibat ; on prétend que des frictions de ciguë le mettent en état d'obferver cette loi.

Le fecond des miniftres eft chargé de porter le flambeau

* Environ trois lieues trois quarts.

† Longueur, environ 363 de nos piés ; largeur, environ 307.

ſacré dans les cérémonies, & de purifier ceux qui ſe préſentent à l'initiation ; il a, comme l'Hiérophante, le droit de ceindre le diadême. Les deux autres ſont le héraut ſacré, & l'aſſiſtant à l'autel ; c'eſt au premier qu'il appartient d'écarter les profanes, & d'entretenir le ſilence & le recueillement parmi les initiés ; le ſecond doit aider les autres dans leurs fonctions.

La ſainteté de leur miniſtère eſt encore relevée par l'éclat de la naiſſance. On choiſit l'Hiérophante dans la maiſon des Eumolpides, l'une des plus anciennes d'Athènes ; le héraut ſacré dans celle des Céryces, qui eſt une branche des Eumolpides ; les deux autres appartiennent à des familles également illuſtres. Ils ont tous quatre au deſſous d'eux pluſieurs miniſtres ſubalternes, tels que des interprètes, des chantres, & des officiers chargés du détail des proceſſions & des différentes eſpèces de cérémonies.

On trouve encore à Eleuſis des prêtreſſes conſacrées à Cérès & à Proſerpine. Elles peuvent initier certaines perſonnes, & en certains jours de l'année, offrir des ſacrifices pour des particuliers.

Les fêtes ſont préſidées par le ſecond des Archontes, ſpécialement chargé d'y maintenir l'ordre, & d'empêcher que le culte n'y reçoive la moindre atteinte. Elles durent pluſieurs jours. Quelquefois les initiés interrompent leur ſommeil, pour continuer leurs exercices : nous les vîmes pendant la nuit, ſortir de l'enceinte, marchant deux à deux, en ſilence, & tenant chacun une torche allumée. En rentrant dans l'aſyle ſacré, ils précipitoient leur marche, & j'appris qu'ils alloient figurer les courſes de Cérès & de Proſerpine, & que, dans leurs évolutions rapides, ils ſecouoient leurs flambeaux, & ſe les tranſmettoient fréquemment les uns aux autres. La flamme qu'ils en font jaillir ſert, dit-on, à purifier les ames, & devient le ſymbole de la lumière qui doit les éclairer.

Un jour, on célébra des jeux en l'honneur des Déeſſes. De fameux athlètes, partis de différens cantons de la Grèce, s'étoient rendus aux fêtes ; & le prix du vainqueur fut une meſure de l'orge recueillie dans la plaine voiſine, dont les habitans, inſtruits par Cérès, ont les premiers cultivé cette eſpèce de blé.

Au ſixième jour, le plus brillant de tous, les miniſtres du temple, & les initiés conduiſirent d'Athènes à Eleuſis la ſtatue d'Iacchus, qu'on dit être fils de Cérès ou de Proſerpine. Le dieu, couronné de myrte, tenoit un flambeau. Environ trente mille perſonnes l'accompagnoient. Les airs retentiſſoient au loin du nom d'Iacchus ; la marche, dirigée par le ſon des in-

ſtrumens

ſtrumens & le chant des hymnes, étoit quelquefois ſuſpendue par des ſacrifices & des danſes. La ſtatue fut introduite dans le temple d'Eleuſis, & ramenée enſuite dans le ſien avec le même appareil & les mêmes cérémonies.

Pluſieurs de ceux qui ſuivoient la proceſſion n'avoient encore participé qu'aux petits myſtères, célébrés tous les ans dans un petit temple ſitué auprès de l'Iliſſus, aux portes d'Athènes. C'eſt là qu'un des prêtres du ſecond ordre eſt chargé d'examiner & de préparer les candidats; il les exclut, s'ils ſe ſont mêlés de preſtiges, s'ils ſont coupables de crimes atroces, & ſur-tout s'ils ont commis un meurtre même involontaire; il ſoumet les autres à des expiations fréquentes; &, leur faiſant ſentir la néceſſité de préférer la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur, il jette dans leur eſprit les ſemences de la doctrine ſacrée, & les exhorte à réprimer toute paſſion violente, à mériter par la pureté de l'eſprit & du cœur, l'ineffable bienfait de l'initiation.

Leur noviciat eſt quelquefois de pluſieurs années; il faut qu'il dure au moins un année entière. Pendant le temps de leurs épreuves, ils ſe rendent aux fêtes d'Eleuſis; mais ils ſe tiennent à la porte du temple, & ſoupirent après le moment qu'il leur ſera permis d'y pénétrer.

Il étoit enfin arrivé ce moment: l'initiation aux grands myſtères avoit été fixée à la nuit ſuivante. On s'y préparoit par des ſacrifices & des vœux que le ſecond des Archontes, accompagné de quatre aſſiſtans, nommés par le peuple, offroit pour la proſpérité de l'état. Les novices étoient couronnés de myrte.

Leur robe ſemble contracter en cette occaſion un tel caractère de ſainteté, que la plupart la portent juſqu'à ce qu'elle ſoit uſée, que d'autres en font des langes pour leurs enfans, ou la ſuſpendent au temple. Nous les vîmes entrer dans l'enceinte ſacrée, & le lendemain, un des nouveaux initiés, qui étoit de mes amis, me fit le récit de quelques cérémonies dont il avoit été le témoin.

Nous trouvâmes, me dit-il, les miniſtres du temple revêtus de leurs habits pontificaux. L'Hiérophante, qui dans ce moment repréſente l'auteur de l'univers, avoit des ſymboles qui déſignent la puiſſance ſuprême; le porte-flambeau, & l'aſſiſtant de l'autel paroiſſoient avec les attributs du ſoleil & de la lune; le héraut ſacré, avec ceux de Mercure.

Nous étions à peine placés, que le héraut s'écria: « Loin „ d'ici les profanes, les impies, & tous ceux dont l'ame eſt „ ſouillée de crimes. „ Après cet avertiſſement, la peine de mort ſeroit décernée contre ceux qui auroient la témérité de reſter dans l'aſſemblée, ſans en avoir le droit. Le ſecond des

miniſtres

ministres fit étendre sous nos piés les peaux des victimes offertes en sacrifice, & nous purifia de nouveau. On lut à haute voix les rituels de l'initiation, & l'on chanta des hymnes en l'honneur de Cérès.

Bientôt un bruit sourd se fit entendre. La terre sembloit mugir sous nos pas; la foudre & les éclairs ne laissoient entrevoir que des phantômes & des spectres errans dans les ténèbres. Ils remplissoient les lieux saints de hurlemens qui nous glaçoient d'effroi, & de gémissemens qui déchiroient nos ames. La douleur meurtrière, les soins dévorans, la pauvreté, les maladies, la mort se présentoient à nos yeux sous des formes odieuses & funèbres. L'Hiérophante expliquoit ces divers emblêmes, & ses peintures vives redoubloient notre inquiétude & nos frayeurs.

Cependant, à la faveur d'une foible lumière, nous avancions vers cette région des enfers, où les ames se purifient, jusqu'à ce qu'elles parviennent au séjour du bonheur. Au milieu de quantité de voix plaintives, nous entendîmes les regrets amers de ceux qui avoient attenté à leurs jours. „ Ils „ sont punis, disoit l'Hiérophante, parce qu'ils ont quitté le „ poste que les dieux leur avoient assigné dans ce monde. „

A peine eut-il proféré ces mots, que des portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, présentèrent à nos regards les horreurs du tartare. Il ne retentissoit que du bruit des chaînes, & des cris des malheureux; & ces cris lugubres & perçans laissoient échapper par intervalles ces terribles paroles: „ Apprenez, par notre exemple, à respecter les dieux, „ à être justes & reconnoissans. „ Car la dureté du cœur, l'abandon des parens, toutes les espèces d'ingratitude, sont soumises à des châtimens, ainsi que les crimes qui échappent à la justice des hommes, où qui détruisent le culte des dieux. Nous vîmes les Furies, armées de fouets, s'acharner impitoyablement sur les coupables.

Ces tableaux effrayans, sans cesse animés par la voix sonore & majestueuse de l'Hiérophante, qui sembloit exercer le ministère de la vengeance célèste, nous remplissoient d'épouvante, & nous laissoient à peine le temps de respirer, lorsqu'on nous fit passer en des bosquets délicieux sur des prairies riantes, séjour fortuné, image des champs Elysées, où brilloit une clarté pure, où des voix agréables faisoient entendre des sons ravissans; lorsque, introduits ensuite dans le lieu saint, nous jetâmes les yeux sur la statue de la déesse, resplendissante de lumière, & parée de ses plus riches ornemens. C'étoit là que devoient finir nos épreuves, & c'est là que nous avons vu, que nous avons entendu des choses qu'il n'est pas permis de révéler.

révéler.* J'avouerai seulement que dans l'ivresse d'une joie sainte, nous avons chanté des hymnes, pour nous féliciter de notre bonheur.†

Tel fut le récit du nouvel initié ; un autre m'apprit une circonstance qui avoit échappé au premier. Un jour, pendant les fêtes, l'Hiérophante découvrit ces corbeilles mystérieuses, qu'on porte dans les processions, & qui sont l'objet de la vénération publique. Elles renferment les symboles sacrés, dont l'inspection est interdite aux profanes, & qui ne sont pourtant que des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, & d'autres objets relatifs, soit à l'histoire de Cérès, soit aux dogmes enseignés dans les mystères. Les initiés, après les

* Je ne puis donner sur cette question que de légers éclaircissemens.

Les auteurs anciens font entendre que les fêtes de Cérès attiroient quelquefois à Eleusis 30 mille associés, sans y comprendre ceux qui n'y venoient que par un motif de curiosité. Ces 30 mille associés n'étoient pas témoins de toutes les cérémonies. On n'admettoit sans doute aux plus secrètes, que le petit nombre de novices, qui tous les ans recevoient le dernier sceau de l'initiation, & quelques uns de ceux qui l'avoient reçu depuis long-temps.

Le temple, un des plus grands de ceux de la Grèce, étoit construit au milieu d'une cour fermée d'un mur, longue de 360 piés du nord au midi, large de 301 de l'est à l'ouest. C'est là, si je ne me trompe, que les mystes tenant un flambeau à la main, exécutoient des danses & des évolutions.

Derrière le temple, du côté de l'ouest, on voit encore une terrasse taillée dans le roc même, & élevée de 8 à 9 piés au-dessus de l'aire du temple ; sa longueur est d'environ 270 piés, sa largeur en certains endroits de 44. A son extrémité septentrionale, on trouve les restes d'une chapelle à laquelle on montoit par plusieurs marches.

Je suppose que cette terrasse servoit aux spectacles dont j'ai parlé dans ce chapitre ; qu'elle étoit dans sa longueur divisée en trois longues galeries ; que les deux premières représentoient la région des épreuves, & celle des enfers ; que la troisième, couverte de terre, offroit aux yeux des bosquets & des prairies ; que de-là on montoit à la chapelle où se trouvoit cette statue dont l'éclat éblouissoit les nouveaux initiés.

† Meursius a prétendu que l'assemblée étoit congédiée par ces deux mots : *konx*, *ompax*. Hesychius, qui nous les a transmis, dit seulement que c'étoit une acclamation aux initiés. Je n'en ai pas fait mention, parce que j'ignore si on la prononçoit au commencement, vers le milieu, ou à la fin de la cérémonie.

Le Clerc a prétendu qu'elle signifioit : *Veiller & ne point faire de mal.* Au lieu d'attaquer directement cette explication, je me contenterai de rapporter la réponse que je fis, en 1766, à mon savant confrère M. Larcher, qui m'avoit fait l'honneur de me demander mon avis sur cette formule :

„ Il est visible que les deux mots, κὸγξ, ὄμπαξ, sont étrangers à la langue „ grecque ; mais dans quelle langue faut-il les chercher ? Je croirois vo„ lontiers qu'ils sont égyptiens. parce que les mystères d'Eleusis me pa„ roissent venus d'Egypte. Pour en connoître la valeur, il faudroit, „ 1°. que nous fussions mieux instruits de l'ancienne langue égyptienne, „ dont il ne nous reste que très peu de choses dans la langue cophte ; „ 2°. que les deux mots en question, en passant d'une langue dans une „ autre, n'eussent rien perdu de leur prononciation, & qu'en passant dans „ les

les avoir transportés d'une corbeille dans l'autre, affirment qu'ils ont jeûné, & bu le cicéon.*

Parmi les personnes qui n'étoient pas initiées, j'ai vu souvent des gens d'esprit se communiquer leurs doutes sur la doctrine qu'on enseigne dans les mystères de Cérès. Ne contient-elle que l'histoire de la nature & de ses révolutions? N'a-t-on d'autre but que de montrer qu'à la faveur des lois & de l'agriculture, l'homme a passé de l'état de barbarie, à l'état de civilisation? Mais pourquoi de pareilles notions seroient-elles couvertes d'un voile? Un disciple de Platon proposoit avec modestie une conjecture que je vais rapporter.†

Il

„ les mains de plusieurs copistes, ils n'eussent rien perdu de leur ortographe primitive.

„ On pourroit absolument avoir recours à la langue phénicienne, qui „ avoit beaucoup de rapports avec l'égyptien. C'est le parti qu'a pris le „ Clerc, qui, à l'exemple de Bochart, voyoit tout dans le phénicien. „ Mais on donneroit dix explications différentes de ces deux termes, toutes „ également probables, c'est-à-dire, toutes également incertaines. Rien „ ne se prête plus aux désirs de ceux qui aiment les étymologies, que les „ langues orientales; & c'est ce qui a presque toujours égaré ceux qui se „ sont occupés de ce genre de travail.

„ Vous voyez, Monsieur, combien je suis éloigné de vous dire quelque „ chose de positif, & que je réponds très mal à la confiance dont vous „ m'honorez. Je ne puis donc que vous offrir l'aveu de mon ignorance, &c. „

* Espèce de boisson, ou plutôt de bouillie, qu'on avoit présentée à Cérès.

† Warburton a prétendu que le secret des mystères n'étoit autre chose que le dogme de l'unité de Dieu: à l'appui de son sentiment, il rapporte un fragment de poësie, cité par plusieurs pères de l'église, & connu sous le nom de palinodie d'Orphée. Ce fragment commence par une formule usitée dans les mystères: *Loin d'ici les profanes*. On y déclare qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il existe par lui-même, qu'il est la source de toute existence, qu'il se dérobe à tous les regards, quoique rien ne se dérobe aux siens.

S'il étoit prouvé que l'Hiérophante annonçoit cette doctrine aux initiés, il ne resteroit plus aucun doute sur l'objet des mystères; mais il s'élève, à cet égard, plusieurs difficultés.

Que ces vers soient d'Orphée, ou de quelque autre auteur, peu importe. Il s'agit de savoir, s'ils sont antérieurs au christianisme, & si on les prononçoit dans l'initiation.

1°. Eusèbe les a cités, d'après un juif, nommé Aristobule, qui vivoit du temps de Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, c'est-à-dire, vers l'an 200 avant J. C.; mais la leçon qu'il nous en a conservée, diffère essentiellement de celle qu'on trouve dans les ouvrages de S. Justin. Dans cette dernière, on annonce un être unique qui voit tout, qui est l'auteur de toutes choses, & auquel on donne le nom de Jupiter. La leçon rapportée par Eusèbe, contient la même profession de foi, avec quelques différences dans les expressions; mais il y est parlé de Moyse & d'Abraham. De-là de savans critiques ont conclu que cette pièce de vers avoit été fabriquée ou du moins interpolée par Aristobule, ou par quelque autre juif. Otons l'interpolation, & préférons la leçon de S. Justin; que s'ensuivra-t-il? Que l'auteur de ces vers, en parlant d'un être suprême, s'est exprimé à peu-près de la même manière que plusieurs anciens écrivains. Il est surtout

Il paroit certain, disoit-il, qu'on établit dans les mystères, la nécessité des peines & des récompenses qui nous attendent après la mort, & qu'on y donne aux novices la représentation des différentes destinées que les hommes subissent dans ce monde & dans l'autre. Il paroit aussi que l'Hiérophante leur apprend que, parmi ce grand nombre de divinités, adorées par la multitude, les unes sont de purs génies, qui, ministres des volontés d'un être suprême, règlent sous ses ordres les mouvemens de l'univers ; & les autres furent de simples mortels, dont on conserve encore les tombeaux en plusieurs endroits de la Grèce.

D'après ces nations, n'est-il pas naturel de penser que, voulant donner une plus juste idée de la divinité, les instituteurs des mystères s'efforcèrent de maintenir un dogme, dont il reste des vestiges plus ou moins sensibles dans les opinions

tout à remarquer que les principaux articles de la doctrine annoncée par la palinodie, se trouvent dans l'hymne de Cléanthe, contemporain d'Aristobule, & dans le poëme d'Aratus, qui vivoit dans le même temps, & dont il paroit que S. Paul a cité le témoignage.

2°. Chantoit-on, lors de l'initiation, la palinodie d'Orphée ? Tatien & Athénagore semblent, à la vérité, l'associer aux mystères ; cependant ils ne la rapportent que pour l'opposer aux absurdités du polythéisme. Comment ces deux auteurs, & les autres pères de l'église, voulant prouver que le dogme de l'unité de Dieu avoit toujours été connu des nations, auroient-ils négligé d'avertir qu'une telle profession de foi se faisoit dans les cérémonies d'Eleusis ?

En ôtant à Warburton ce moyen si victorieux, je ne prétends pas attaquer son opinion sur le secret des mystères ; elle me paroit fort vraisemblable ; en effet il est difficile de supposer qu'une société religieuse, qui détruisoit les objets du culte reçu, qui maintenoit le dogme des peines & des récompenses dans une autre vie, qui exigeoit, de la part de ses membres, tant de préparations, de prières & d'abstinences, jointes à une si grande pureté de cœur, n'eût eu d'autre objet que de cacher, sous un voile épais, les anciennes traditions sur la formation du monde, sur les opérations de la nature, sur l'origine des arts, & sur d'autres objets qui ne pouvoient avoir qu'une légère influence sur les mœurs.

Dira-t-on qu'on se bornoit à développer le dogme de la métempsychose ? Mais ce dogme, que les philosophes ne craignoient pas d'exposer dans leurs ouvrages, supposoit un tribunal qui, après notre mort, attachoit à nos ames les destinées bonnes ou mauvaises qu'elles avoient à remplir.

J'ajoute encore une réflexion : suivant Eusèbe, dans les cérémonies de l'initiation, l'Hiérophante paroissoit sous les traits du Démiurge, c'est-à-dire, de l'auteur de l'univers. Trois prêtres avoient les attributs du soleil, de la lune, & de mercure ; peut-être des ministres subalternes représentoient-ils les quatre autres planètes. Quoi qu'il en soit, ne reconnoit-on pas ici le Démiurge tirant l'univers du chaos ; & n'est-ce pas là le tableau de la formation du monde, tel que Platon l'a décrit dans son Timée ?

L'opinion de Warburton est très ingénieuse, & l'on ne pouvoit l'exposer avec plus d'esprit & de sagacité ; cependant comme elle offre de grandes difficultés, j'ai pris le parti de la proposer comme une simple conjecture.

& les

& les cérémonies de presque tous les peuples, celui d'un dieu, principe & fin de toutes choses? Tel est, à mon avis, le secret auguste qu'on révèle aux initiés.

Des vues politiques favorisèrent sans doute l'établissement de cette association religieuse. Le polythéisme étoit généralement répandu, lorsqu'on s'apperçut des funestes effets qui résultoient pour la morale, d'un culte dont les objets ne s'étoient multipliés que pour autoriser toutes les espèces d'injustices & de vices: mais ce culte étoit agréable au peuple, autant par son ancienneté que par ses imperfections mêmes. Loin de songer vainement à le détruire, on tâcha de le balancer par une religion plus pure, & qui répareroit les torts que le polythéisme faisoit à la société. Comme la multitude est plus aisément retenue par les lois que par les mœurs, on crut pouvoir l'abandonner à des superstitions, dont il seroit facile d'arrêter les abus; comme les citoyens éclairés doivent être plutôt conduits par les mœurs que par les lois, on crut devoir leur communiquer une doctrine propre à inspirer des vertus.

Vous comprenez déjà pourquoi les dieux sont joués sur le théatre d'Athènes: les magistrats, délivrés des fausses idées du polythéisme, sont très éloignés de réprimer une licence qui ne pourroit blesser que le peuple, & dont le peuple s'est fait un amusement.

Vous comprenez encore comment deux religions si opposées dans leurs dogmes, subsistent depuis si long-temps en un même endroit, sans trouble & sans rivalité; c'est qu'avec des dogmes différens, elles ont le même langage, & que la vérité conserve pour l'erreur, les ménagemens qu'elle en devroit exiger.

Les mystères n'annoncent à l'extérieur que le culte adopté par la multitude; les hymnes qu'on y chante en public, & la plupart des cérémonies qu'on y pratique, remettent sous nos yeux plusieurs circonstances de l'enlèvement de Proserpine, des courses de Cérès, de son arrivée & de son séjour à Eleusis. Les environs de cette ville sont couverts de monumens construits en l'honneur de la Déesse, & l'on y montre encore la pierre sur laquelle on prétend qu'elle s'assit épuisée de fatigue. Ainsi, d'un côté, les gens peu instruits se laissent entraîner par des apparences qui favorisent leurs préjugés; d'un autre côté, les initiés, remontant à l'esprit des mystères, croient pouvoir se reposer sur la pureté de leurs intentions.

Quoi qu'il en soit de la conjecture que je viens de rapporter, l'initiation n'est presque plus qu'une vaine cérémonie: ceux qui l'ont reçue ne sont pas plus vertueux que les autres;

ils violent tous les jours la promesse qu'il ont faite de s'abstenir de la volaille, du poisson, des grenades, des fèves & de plusieurs autres espèces de légumes & de fruits. Plusieurs d'entre eux ont contracté cet engagement sacré, par des voies peu conformes à son objet; car, presque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour suppléer à l'épuisement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux mystères; &, depuis long-temps, des femmes de mauvaise vie ont été admises à l'initiation. Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entièrement la plus sainte des associations.

Fin du Chapitre soixante-huitième.

CHAPITRE LXIX.

Histoire du Théatre des Grecs.

VERS ce temps-là, je terminai mes recherches sur l'art dramatique. Son origine & ses progrès ont partagé les écrivains, & élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grèce. En compilant autant qu'il m'est possible l'esprit de cette nation éclairée, je ne dois présenter que des résultats. J'ai trouvé de la vraisemblance dans les traditions des Athéniens, & je les ai préférées.

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, & dans les égaremens de l'ivresse, que se forma le plus régulier & le plus sublime des arts. Transportons-nous à trois siècles environ audelà de celui où nous sommes.

Aux fêtes de Bacchus, solennisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le font aujourd'hui, on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou simulés du délire poëtique; je parle de ces dithyrambes, d'où s'échappent quelquefois des saillies de génie, & plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissoient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de Bacchans & de Faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portoit en triomphe, faisoient entendre des chansons lascives, & quelquefois immoloient des particuliers à la risée du public.

Un licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité; elle y régnoit sur-tout lorsqu'ils recueilloient les fruits de ses bienfaits.

faits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie & de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, & des gens riches en dévoilant leurs injustices.

Parmi les poëtes qui florissoient alors, les uns chantoient les actions & les aventures des dieux & des héros; les autres attaquoient avec malignité les vices & les ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle; les seconds s'autorisoient & abusoient de son exemple. Homère, le plus tragique des poëtes, le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avoit, dans l'Iliade & l'Odyssée, perfectionné le genre héroïque; &, dans le Margitès, il avoit employé la plaisanterie. Mais, comme le charme de ses ouvrages dépend, en grande partie, des passions & du mouvement dont il a su les animer, les poëtes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir & d'égayer les spectateurs; quelques uns même tentèrent de produire ce double effet, & hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à la fois les caractères de ces deux drames. Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte: ils forment seulement, dans l'histoire de l'art, une suite de noms qu'il est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauroient s'y soutenir.

On connoissoit déjà le besoin & le pouvoir de l'intérêt théatral; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides & ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs; &, dans les combats des jeux Pythiques, on venoit, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.

Quelques années après ce règlement, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot*. Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient dans le goût de ces farces indécentes et satiriques qu'on joue encore dans quelques villes

* Susarion présenta ses premières pièces vers l'an 580 avant J. C. Quelques années après, Thespis donna des essais de tragédie: en 536, il fit représenter son Alceste.

de la Grèce ; elles firent long-temps les délices des habitans de la campagne. Athènes n'adopta ce spectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile.

Thespis avoit vu plus d'une fois dans les fêtes, où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs, monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le choeur. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies, un acteur qui, avec de simples récits ménagés par intervalles, délasseroit le choeur, partageroit l'action et la rendroit plus intéressante. Cette heureuse innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'étoit données, alarma le législateur d'Athènes, plus capable que personne d'en sentir le prix et le danger. Solon proscrivit un genre où les traditions anciennes étoient altérées par des fictions. „ Si nous honorons le mensonge „ dans nos spectacles, dit-il à Thespis, nous le retrouverons „ bientôt dans les engagemens les plus sacrés. „

Le goût excessif qu'on prit tout-à-coup, à la ville et à la campagne, pour les pièces de Thespis et de Susarion, justifia et rendit inutile la prévoyance inquiète de Solon. Les poëtes, qui, jusqu'alors, s'étoient exercés dans les dithyrambes et dans la satire licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençoient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie. Bientôt on varia les sujets du premier de ces poëmes. Ceux qui ne jugent de leurs plaisirs que d'après l'habitude, s'écrioient que ces sujets étoient étrangers au culte de Bacchus : les autres accoururent avec plus d'empressement aux nouvelles pièces.

Phrynichus, disciple de Thespis, préféra l'espèce de vers qui convient le mieux aux drames, fit quelques autres changemens, et laissa la tragédie dans l'enfance.

Eschyle la reçut de ses mains, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs, ou d'un masque sans caractère, n'ayant ni graces ni dignité dans ses mouvemens, inspirant le désir de l'intérêt qu'elle remuoit à peine, éprise encore des farces & des facéties qui avoient amusé ses premières années, s'exprimant quelquefois avec élégance & dignité, souvent dans un style foible, rampant, & souillé d'obscénités grossières.

Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme, avoit reçu de la nature une ame forte & ardente. Son silence & sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère. Dans les batailles de Marathon, de Salamine, & de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne. Il s'étoit nourri, dès sa

plus tendre jeunesse, de ces poëtes qui, voisins des temps héroïques, concevoient d'aussi grandes idées, qu'on faisoit alors de grandes choses. L'histoire des siècles reculés offroit à son imagination vive, des succès & des revers éclatans, des trônes ensanglantés, des passions impétueuses & dévorantes, des vertus sublimes, des crimes & des vengeances atroces, partout l'empreinte de la grandeur, & souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ces tableaux, il falloit les détacher de l'ensemble où les anciens poëtes les avoient enfermés; & c'est ce qu'avoient déjà fait les auteurs des dithyrambes & des premières tragédies : mais ils avoient négligé de les rapprocher de nous. Comme on est infiniment plus frappé des malheurs dont on est témoin, que de ceux dont on entend le récit, Eschyle employa toutes les ressources de la représentation théatrale, pour ramener sous nos yeux le temps & le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies; &, dans la suite, à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carrière du théatre. il en établit un troisième, & quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce; il attiroit à lui le principal intérêt; &, comme le chœur ne remplissoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, & peut-être ne la poussa-t-il pas assez loin.

On lui reprochoit d'avoir admis des personnages muets. Achille après la mort de son ami, & Niobé, après celle de ses enfans, se traînent sur le théatre, et, pendant plusieurs scènes, y restent immobiles, la tête voilée, sans proférer une parole; mais s'il avoit mis des larmes dans leurs yeux, et des plaintes dans leur bouche, auroit-il produit un aussi terrible effet que par ce voile, ce silence, et cet abandon à la douleur?

Dans quelques unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue; dans d'autres, elle n'a pas assez de clarté: quoiqu'il pèche souvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon : „ L'épouvante marche devant lui, la tête „ élevée jusqu'aux cieux.„ Il inspire par-tout une terreur profonde et salutaire; car il n'accable notre ame par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre, que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il

ſavoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit ſi jaloux d'exciter; il évita toujours d'enſanglanter la ſcène, parce que ſes tableaux devoient être effrayans, ſans être horribles.

Ce n'eſt que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il excite la pitié; ſoit que la nature lui eût refuſé cette douce ſenſibilité, qui a beſoin de ſe communiquer aux autres, ſoit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût expoſé ſur la ſcène, des Phèdres et des Sthénobées: jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyoit dans les différens accès de cette paſſion, que des foibleſſes ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il vouloit qu'on fût forcé d'eſtimer ceux qu'on eſt forcé de plaindre.

Continuons à ſuivre les pas immenſes qu'il a faits dans la carrière. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie; c'eſt-à-dire, la fable, les mœurs, les penſées, les paroles, le ſpectacle, et le chant.

Ses plans ſont d'une extrême ſimplicité. Il négligeoit ou ne connoiſſoit pas aſſez l'art de ſauver les invraiſemblances, de nouer et dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la preſſer ou de la ſuſpendre par des reconnoiſſances et par d'autres accidens imprévus; il n'intéreſſe quelquefois que par le récit des faits, et par la vivacité du dialogue; d'autres fois, que par la force du ſtyle, ou par la terreur du ſpectacle. Il paroit qu'il regardoit l'unité d'action et de temps, comme eſſentielle; celle de lieu, comme moins néceſſaire.

Le chœur, chez lui, ne ſe borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il eſt l'appui du malheureux, le conſeil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure. C'eſt ce que les ſucceſſeurs d'Eſchyle auroient dû pratiquer plus ſouvent, et ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même.

Le caractère et les mœurs de ſes perſonnages ſont convenables, et ſe démentent rarement. Il choiſit pour l'ordinaire ſes modèles dans les temps héroïques, et les ſoutient à l'élévation où Homère avoit placé les ſiens. Il ſe plaît à peindre des ames vigoureuſes, franches, ſupérieures à la crainte, dévouées à la patrie, inſatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne ſont aujourd'hui, telles qu'il en vouloit former pour la défenſe de la Grèce; car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perſes.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères, il ne cherche qu'à les rendre plus féroces ſans nuire néanmoins à l'intérêt

théatral. Clytemnestre, après avoir égorgé son époux, raconte son forfait avec une dérision amère, avec l'intrépidité d'un scélérat. Ce forfait seroit horrible, s'il n'étoit pas juste à ses yeux, s'il n'étoit pas nécessaire, si, suivant les principes reçus dans les temps héroïques, le sang injustement versé ne devoit pas être lavé par le sang. Clytemnestre laisse entrevoir sa jalousie contre Cassandre, son amour pour Egysthe: mais de si foibles ressorts n'ont pas conduit sa main. La nature & les dieux l'on forcée à se venger. „ J'annonce avec courage „ ce que j'ai fait sans effroi, dit-elle au peuple; il m'est égal „ que vous l'approuviez ou que vous le blâmiez. Voilà mon „ époux sans vie; c'est moi qui l'ai tué: son sang a rejailli „ sur moi; je l'ai reçu avec la même avidité qu'une terre „ brûlée par le soleil, reçoit la rosée du ciel. Il avoit immolé „ ma fille, & je l'ai poignardé; ou plutôt ce n'est pas Cly- „ temnestre, c'est le démon d'Atrée, le démon ordonnateur „ du sanglant destin de ce roi; c'est lui, dis-je, qui a pris „ mes traits, pour venger avec plus d'éclat les enfans de „ Thyeste. „

Cette idée deviendra plus sensible par la réflexion suivante. Au milieu des désordres & des mystères de la nature, rien ne frappoit plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain: dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime; au-dessus de lui, la vengeance célèste & l'aveugle fatalité, dont l'une le poursuit quand il est coupable, l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il avoit puisée dans le commerce des sages, qu'il a semée dans presque toutes ses pièces, & qui, tenant nos ames dans une terreur continuelle, les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des Dieux, de se soumettre aux coups du destin. Dé-là ce mépris souverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouissent, & cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune. „ O grandeurs humai- „ nes, s'écrie Cassandre avec indignation, brillantes & vaines „ images qu'une ombre peut obscurcir, une goutte d'eau ef- „ facer! la prospérité de l'homme me fait plus de pitié que „ ses malheurs. „

De son temps, on ne connoissoit, pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée, & celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissoient à la hauteur de ses idées & de ses sentimens, Eschyle les transporta, sans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvemens de l'ame; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage; tout ce qui peut

l'animer & le passionner. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité. Dans cette tragédie, qu'on pourroit appeler à juste tire l'enfantement de Mars : „ Roi des Thébains, dit un courrier qu'Etéocle avoit „ envoyé audevant de l'armée des Argiens, l'ennemi approche, „ je l'ai vu, croyez-en mon récit. „

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
Epouvantent les dieux de sermens effroyables ;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.
Ils en jurent la peur, le dieu Mars et Bellonne.

Il dit d'un homme dont la prudence étoit consommée ; „ Il „ moissonne ces sages & généreuses résolutions qui germent „ dans les profonds sillons de son ame*; „ & ailleurs: „ L'intelligence qui m'anime, est descendue du ciel sur la „ terre, & me crie sans cesse : N'accorde qu'une foible estime „ à ce qui est mortel. „ Pour avertir les peuples libres de veiller de bonne heure sur les démarches d'un citoyen dangereux par ses talens & ses richesses : „ Gardez-vous, leur dit-„ il, d'élever un jeune lion, de le ménager quand il craint „ encore, de lui résister quand il ne craint plus rien. „

A travers ces lueurs éclatantes, il règne, dans quelques uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient, non-seulement de son extrême précision, & de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. Eschyle ne vouloit pas que ses héros s'exprimassent comme le commun des hommes ; leur élocution devoit être au dessus du langage vulgaire ; elle est souvent au dessus du langage connu ; pour fortifier sa diction, des mots volumineux & durement construits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes qui dominent sur les remparts d'une ville. Je rapporte la comparaison d'Aristophane.

L'éloquence d'Eschyle étoit trop forte pour l'assujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie & de la correction, son essor trop audacieux, pour ne pas l'exposer à des écarts & à des chûtes. C'est un style en général noble & sublime ; en certains endroits, grand avec excès & pompeux jusqu'à l'enflure ; quelquefois méconnoissable & révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots puériles, & d'autres vices qui sont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de

* Le Scholiaste observe que Platon emploie la même expression dans un endroit de sa république.

génie

génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très distingué parmi les plus célèbres poëtes de la Grèce.

Ce n'étoit pas assez que le ton imposant de ses tragédies laissât dans les ames une forte impression de grandeur ; il falloit, pour entraîner la multitude, que toutes les parties du spectacle concourussent à produire le même effet. On étoit alors persuadé que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse, avoit gravé sur leur front, une majesté qui attiroit autant le respect des peuples que l'appareil dont ils étoient entourés. Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très haute ; il couvrit leurs traits, souvent difformes, d'un masque qui en cachoit l'irrégularité ; & les revêtit de robes traînantes et magnifiques, dont la forme étoit si décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter. Les personnes subalternes eurent des masques et des vêtemens assortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressoit autrefois à la hâte, il obtint un théatre pourvu de machines, et embelli de décorations. Il y fit retentir le son de la trompette ; on y vit l'encens brûler sur les autels, les ombres sortir du tombeau ; et les furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ses pièces, ces divinités infernales parurent, pour la première fois, avec des masques où la pâleur étoit empreinte, des torches à la main, et des serpens entrelacés dans les cheveux, suivies d'un nombreux cortège de spectres horribles. On dit qu'à leur aspect et à leurs rugissemens, l'effroi s'empara de toute l'assemblée ; que des femmes se délivrèrent de leur fruit avant terme ? que des enfans moururent ; et que les magistrats, pour prévenir de pareils accidens, ordonnèrent que le chœur ne seroit plus composé que de quinze acteurs, au lieu de cinquante.

Les spectateurs étonnés de l'illusion que tant d'objets nouveaux faisoient sur leur esprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eschyle les exerçoit presque toujours lui-même : il régloit leurs pas, & leur apprenoit à rendre l'action plus sensible par des gestes nouveaux & expressifs. Son exemple les instruisoit encore mieux ; il jouoit avec eux dans ses pièces. Quelquefois il s'associoit, pour les dresser, un habile maître de chœurs, nommé Télestès. Celui-ci avoit perfectionné l'art du geste. Dans la représentation des sept chefs devant Thèbes, il mit tant de vérité dans son jeu, que l'action auroit pu tenir lieu des paroles.

Nous avons dit qu'Eschyle avoit transporté dans la tragédie le style de l'épopée & du dithyrambe ; il y fit passer aussi les modulations

modulations élevées, & le rythme impétueux de certains airs, ou *nomes*, destinés à exciter le courage : mais il n'adopta point les innovations qui commençoient à défigurer l'ancienne musique. Sont chant est plein de noblesse & de décence, toujours dans le genre diatonique, le plus simple & le plus naturel de tous.

Faussement accusé d'avoir révélé, dans une de ses pièces, les mystères d'Eleusis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique. Cependant il pardonna cette injustice aux Athéniens, parce qu'il n'avoit couru risque que de la vie ; mais quand il les vit couronner les pièces de ses rivaux, préférablement aux siennes: C'est au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place ; &, ayant abandonné sa patrie, il se rendit en Sicile, où le roi Hiéron le combla de bienfaits & de distinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans*. On grava sur son tombeau, cette épitaphe qu'il avoit composée, lui-même : " Ci gît Eschyle, fils d'Euphotion, né dans l'Attique ; il mourut dans la fertile contrée de Géla ; les Perses & le bois de Marathon attesteront à jamais sa valeur. „ Sans doute que, dans ce moment, dégoûté de la gloire littéraire, il n'en connut pas de plus brillante que celle des armes. Les Athéniens décernèrent des honneurs à sa mémoire ; & l'on a vu plus d'une fois, les auteurs qui se destinent au théatre, aller faire des libations sur son tombeau et déclamer leurs ouvrages autour de ce monument funèbre.

Je me suis étendu sur le mérite de ce poëte, parce que ses innovations ont presque toutes été des découvertes, et qu'il étoit plus difficile, avec les modèles qu'il avoit sous les yeux, d'élever la tragédie au point de grandeur où il l'a laissée, que de la conduire après lui à la perfection.

Les progrès de l'art furent extrêmement rapides. Eschyle étoit né quelques années après que Thespis eut donné son Alceste†; il eut pour contemporains et pour rivaux Chœrilus, Pratynas, Phrynichus, dont il effaça la gloire, et Sophocle, qui balança la sienne.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la 4e. année de la 70e. Olympiade, 27 ans environ après la naissance d'Eschyle, environ 14 ans avant celle d'Euripide.

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui faisoient entendre, autour d'un trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de sa figure, & tous les suffrages par les sons de

* L'an 456 avant J. C.

† Thespis donna son Alceste l'an 536 avant J. C. Eschyle naquit l'an 525 avant la même ère ; Sophocle, vers l'an 497.

ſa lyre : qu'en différentes occaſions, on lui confia des emplois importans, ſoit civils, ſoit militaires* ; qu'à l'âge de 80 ans, accuſé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de ſa maiſon, il ſe contenta de lire à l'audience, l'Œdipe à Colone qu'il venoit de terminer ; que les juges indignés lui conſervèrent ſes droits, & que tous les aſſiſtans le conduiſirent en triomphe chez lui ; qu'il mourut à l'âge de 91 ans, après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmente de jour en jour : ces détails honorables ne l'honoreroient pas aſſez. Mais je dirai que la douceur de ſon caractère & les graces de ſon eſprit, lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conſerva toute ſa vie ; qu'il réſiſta ſans faſte & ſans regret, à l'empreſſement des rois qui cherchoient à l'attirer auprès d'eux ; que ſi, dans l'âge des plaiſirs, l'amour l'égara quelquefois, loin de calomnier la vieilleſſe, il ſe félicita de ſes pertes, comme un eſclave qui n'a plus à ſupporter les caprices d'un tyran féroce ; qu'à la mort d'Euripide, ſon émule, arrivée peu de temps avant la ſienne, il parut en habit de deuil, mêla ſa douleur avec celle des Athéniens & ne ſouffrit pas que dans une pièce qu'il donnoit, ſes acteurs euſſent des couronnes ſur leur tête.

Il s'appliqua d'abord à la poëſie lyrique ; mais ſon génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuſe, & ſon premier ſuccès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans ; il concouroit avec Eſchyle, qui étoit en poſſeſſion du théatre. Après la repréſentation des pièces, le premier des Archontes qui préſidoit aux jeux, ne put tirer au ſort les juges qui devoient décerner la couronne ; les ſpectateurs diviſés faiſoient retentir le théatre de leurs clameurs ; &, comme elles redoubloient à chaque inſtant, les dix généraux de la république, ayant à leur tête Cimon, parvenu, par ſes victoires & ſes libéralités, au comble de la gloire & du crédit, montèrent ſur le théatre, & s'approchèrent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de ſe retirer, les libations accoutumées. Leur préſence & la cérémonie dont ils venoient s'acquitter, ſuſpendirent le tumulte, & l'Archonte, les ayant choiſis pour nommer le vainqueur, les fit aſſeoir, après avoir exigé leur ferment. La pluralité des ſuffrages ſe réunit en faveur de Sophocle ; & ſon concurrent, bleſſé de cette préférence, ſe retira quelque temps après en Sicile.

Un ſi beau triomphe devoit aſſurer pour jamais à Sophocle l'empire de la ſcène : mais le jeune Euripide en avoit été

* Il commanda l'armée avec Périclès, Cela ne prouve point qu'il eut des talens militaires, mais ſeulement qu'il fut un des dix généraux qu'on tiroit tous les ans au ſort.

témoin, & ce souvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence sous Prodicus, & de philosophie sous Anaxagore. Aussi le vit-on, à lâge de 18 ans, entrer dans la carrière, &, pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartoit de son maintien, les graces du sourire, & les couleurs brillantes de la joie. Il avoit, ainsi que Périclès contracté cette habitude, d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignoient. " Je ,, hais, dit-il dans une de ses pièces, ces hommes inutiles, qui ,, n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des sages ,, qui les méprisent. ,, Il faisoit sur-tout allusion à la licence des auteurs de comédies, qui, de leur côté, cherchoient à décrier ses mœurs, comme ils décrioient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eut suffi d'observer qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'assistoit guère aux spectacles, que lorsqu'on donnoit les pièces de ce poëte.

Il avoit exposé sur la scène, des princesses souillées de crimes, &, à cette occasion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général; on cherchoit à les soulever contre lui: les uns soutenoient qu'il les haïssoit; d'autres, plus éclairés, qu'il les aimoit avec passion. " Il les déteste, ,, disoit un jour quelqu'un; Oui, répondit Sophocle, mais ,, c'est dans ses tragédies. ,,

Diverses raisons l'engagèrent, sur la fin de ses jours, à se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine: ce prince rassembloit à sa cour tous ceux qui se distinguoient dans les lettres & dans les arts. Euripide y trouva Zeuxis & Timothée, dont le premier avoit fait une révolution dans la peinture, & l'autre dans la musique; il y trouva le poëte Agathon, son ami, l'un des plus honnêtes hommes & des plus aimables de son temps. C'est lui qui disoit à Archélaüs: ,, Un roi doit ,, se souvenir de trois choses; qu'il gouverne des hommes, ,, qu'il doit les gouverner suivant les lois, qu'il ne les gouvernera pas toujours. ,, Euripide ne s'expliquoit pas avec moins de liberté: il en avoit le droit, puisqu'il ne sollicitoit aucune grace. Un jour même que l'usage permettoit d'offrir au souverain quelques foibles présens, comme un hommage d'attachement & de respect, il ne parut pas avec les courtisans et les flatteurs empressés à s'acquiter de ce devoir. Archélaüs lui en ayant fait quelques légers reproches: ,, Quand le ,, pauvre donne, répondit Euripide, il demande. ,,

Il mourut quelques années après âgé d'environ 76 ans.

Les

Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes : mais Archélaüs, qui avoit déjà donné des marques publiques de sa douleur, rejetta leurs prières, & regarda comme un honneur pour ses états, de conserver les restes d'un grand homme ; il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, sur les bords d'un ruisseau dont l'eau est si excellente, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, & à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée ; ils prononcent son nom avec respect, quelquefois avec transport. A Salamine, lieu de sa naissance, on s'empressa de me conduire à une grotte où l'on prétend qu'il avoit composé la plupart de ses pièces ; c'est ainsi qu'au bourg de Colone les habitans m'ont montré plus d'une fois la maison où Sophocle avoit passé une partie de sa vie.

Athènes perdit presque en même temps ces deux célèbres poëtes. A peine avoient-ils les yeux fermés, qu'Aristophane, dans une pièce jouée avec succès, supposa que Bacchus, dégoûté des mauvaises tragédies qu'on représentoit dans ses fêtes, étoit descendu aux enfers, pour en ramener Euripide, & qu'en arrivant il avoit trouvé la cour de Pluton remplie de dissentions. La cause en étoit honorable à la poësie. Auprès du trône de ce dieu, s'en élèvent plusieurs autres, sur lesquels sont assis les premiers des poëtes, dans les genres nobles & relevés, mais qu'ils sont obligés de céder, quand il paroit des hommes d'un talent supérieur. Eschyle occupoit celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer ; on va discuter leurs titres : le dernier est soutenu par un grand nombre de gens grossiers & sans goût, qu'ont séduits les faux ornemens de son éloquence. Sophocle s'est déclaré pour Eschyle : prêt à le reconnoître pour son maître, s'il est vainqueur, & s'il est vaincu, à disputer la couronne à Euripide. Cependant les concurrens en viennent aux mains. L'un & l'autre, armé des traits de la satire, relève le mérite de ses pièces, & déprime celles de son rival. Bacchus doit prononcer : il est long-temps irrésolu ; mais enfin il se déclare pour Eschyle, qui, avant de sortir des enfers, demande instamment que, pendant son absence, Sophocle occupe sa place.

Malgré les préventions & la haine d'Aristophane contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, & le troisième à Euripide, étoit alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. Sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

J'ai

J'ai dit plus haut que Sophocle avoit introduit un troisième acteur dans ses premières pièces ; & je ne dois pas insister sur les nouvelles décorations dont il enrichit la scène, non plus que sur les nouveaux attributs qu'il mit entre les mains de quelques uns de ses personnages. Il reprochoit trois défauts à Eschyle : la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans ; & ces défauts, il se flattoit de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théatre se trouvoient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auroient pas le droit de nous attendrir ; ni leurs exemples, celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration & notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne, ne nous est ni trop étranger, ni trop familier ; & comme ils conservent de la foiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poëte.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter & s'éteindre : on diroit alors qu'il préfère les chûtes aux écarts.

Il n'étoit pas propre à s'appesantir sur les foiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles ; il lui falloit des ames fortes, sensibles, & par-là même intéressantes ; des ames ébranlées par l'infortune, sans en être accablées, ni énorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, & bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictoit à Eschyle, & qui jetoient l'épouvante dans l'ame des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse & de douceur ; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devroient être ; Euripide, tels qu'ils sont : les deux premiers avoient négligé des passions & des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta, tantôt des princesses brûlantes d'amour, & ne respirant que l'adultère & les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, & de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux, où l'on ne trouvoit plus l'empreinte de la main d'Eschyle ni de celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits ; on di-

soit

foit qu'on ne devoit, fous aucun prétexte, fouiller le caractère, ni le rang des héros de la fcène; qu'il étoit honteux de décrire avec art, des images indécentes, & dangereux de prêter au vice, l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'étoit plus le temps où les lois de la Grèce infligeoient une peine aux artiftes qui ne traitoient pas leur fujet avec une certaine décence. Les ames s'énervoient, & les bornes de la convenance s'éloignoient de jour en jour; la plupart des Athéniens furent moins bleffés des atteintes que les pièces d'Euripide portoient aux idées reçues, qu'entraînés par le fentiment dont il avoit fu les animer; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'ame, eft admirable lorfqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié; c'eft alors que, fe furpaffant lui-même, il parvient quelquefois au fublime, pour lequel il femble que la nature ne l'avoit pas deftiné. Les Athéniens s'attendrirent fur le fort de Phèdre coupable; ils pleurèrent fur celui du malheureux Télèphe; & l'auteur fut juftifié.

Pendant qu'on l'accufoit d'amollir la tragédie, il fe propofoit d'en faire une école de fageffe: on trouve, dans fes écrits, le fyftême d'Anaxagore, fon maître, fur l'origine des êtres, & les préceptes de cette morale, dont Socrate, fon ami, difcutoit alors les principes. Mais, comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles; ainfi les dogmes de la philofophie, & les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie, & cette innovation fervit encore à diftinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Dans les pièces d'Efchyle & de Sophocle, les paffions, empreffées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui fufpendroient leur marche; le fecond fur-tout a cela de particulier, que, tout en courant, & prefque fans y penfer, d'un feul trait il décide le caractère, & dévoile les fentimens fecrets de ceux qu'il met fur la fcène. C'eft ainfi que dans fon Antigone, un mot échappé comme par hafard à cette princeffe, laiffe éclater fon amour pour le fils de Créon.

Euripide multiplia les fentences & les réflexions; il fe fit un plaifir ou un devoir d'étaler fes connoiffances, & fe livra fouvent à des formes oratoires; de-là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, & les divers afpects fous lefquels on peut l'envifager. Comme philofophe, il eut un grand nombre de partifans; les difciples d'Anaxagore & ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, fe félicitèrent de voir leur doctrine applaudie fur le théatre, &, fans pardonner à

leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme, ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain, qui inspiroit l'amour des devoirs & de la vertu; & qui, portant ses regards plus loin, annonçoit hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent; &, comme il insistoit avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages, & il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, & parmi ceux du barreau en particulier: il opère la persuasion, par la chaleur de ses sentimens; & la conviction, par l'adresse avec laquelle il amène les réponses & les répliques.

Les beautés que les philosophes & les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs: ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes, & de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt; & mettent à cet égard Euripide fort au dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avoit conservé dans son style, les hardiesses du dithyrambe; & Sophocle, la magnificence de l'épopée: Euripide fixa la langue de la tragédie; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poësie; mais il sut tellement choisir & employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison, la foiblesse de la pensée semble disparoître, & le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse & l'élévation, est presque toujours élégant & clair, presque toujours harmonieux, coulant, & si flexible, qu'il paroit se prêter sans effort à tous les besoins de l'ame.

C'étoit néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisoit des vers faciles: de même que Platon, Zeuxis, & tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeoit ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, & les soignoit avec la tendresse d'un père. Il disoit une fois, „ que trois de ses vers, lui avoient coûté „ trois jours de travail: J'en aurois fait cent à votre place, „ lui dit un poëte médiocre. Je le crois, répondit Euripide, „ mais ils n'auroient subsisté que trois jours. „

Sophocle admit dans ses chœurs l'harmonie Phrygienne, dont l'objet est d'inspirer la modération, & qui convient au culte des dieux. Euripide, complice des innovations que Thimothée faisoit à l'ancienne musique, adopta presque tous

les

les modes, & sur-tout ceux dont la douceur & la mollesse s'accordoient avec le caractère de sa poësie. On fut étonné d'entendre sur le théatre des sons efféminés, & quelquefois multipliés sur une seule syllabe : l'auteur y fut bientôt représenté comme un artiste sans vigueur, qui ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, la faisoit descendre jusqu'à lui ; qui ôtoit en conséquence à toutes les parties dont elle est composée, le poids et la gravité qui leur conviennent ; et qui, joignant de petits airs à de petites paroles, cherchoit à remplacer la beauté par la parure, et la force par l'artifice. „ Faisons chanter „ Euripide, disoit Aristophane ; qu'il prenne une lyre, ou „ plutôt une paire de coquilles ; c'est le seul accompagne- „ ment que ses vers puissent soutenir. „

On n'oseroit pas risquer aujourd'hui une pareille critique : mais, du temps d'Aristophane, beaucoup de gens, accoutumés dès leur enfance au ton imposant & majestueux de l'ancienne tragédie, craignoient de se livrer à l'impression des nouveaux sons qui frappoient leurs oreilles. Les graces ont enfin adouci la sévérité des règles, & il leur a fallu peu de temps pour obtenir ce triomphe.

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue : on pourroit même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées : mais comme, en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages & régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général, que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets : tantôt, il y blesse la vraisemblance ; tantôt, les incidens y sont amenés par force ; d'autres fois, son action cesse de faire un même tout ; presque toujours les nœuds & les dénouemens laissent quelque chose à désirer, & ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Il imagina d'exposer son sujet dans un prologue, ou long avant-propos, presque entièrement détaché de la pièce : c'est là que pour l'ordinaire un des acteurs vient froidement rappeler tous les évènemens antérieurs & relatifs à l'action ; qu'il rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages ; qu'il nous instruit du motif qui l'a fait descendre du ciel, si c'est un dieu ; qui l'a fait sortir du tombeau, si c'est un mortel ; c'est là que, pour s'annoncer aux spectateurs, il se borne à décliner son nom : *Je suis la déesse Vénus. Je suis Mercure, fils de Maïa. Je suis Polydore, fils d'Hécube. Je suis Jocaste. Je suis Andromaque.* Voici comment s'exprime

 Iphigénie,

Iphigénie, en paroiſſant toute ſeule ſur le théatre : „ Pélops, „ fils de tantale, étant venu à Piſe, épouſa la fille d'Œno- „ maüs, de laquelle naquit Atrée ; d'Atrée naquirent Méné- „ las & Agamemnon ; ce dernier épouſa la fille de Tyndare ; „ & moi Iphigénie, c'eſt de cet hymen que j'ai reçu le jour*. „ Après cette généalogie, ſi heureuſement parodiée dans une comédie d'Ariſtophane, la princeſſe ſe dit à elle-même que ſon père la fit venir en Aulide, ſous prétexte de lui donner Achille pour époux, mais en effet pour la ſacrifier à Diane, & que cette déeſſe, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avoit enlevée tout-à-coup, & tranſportée en Tauride, où règne Thoas, ainſi nommé à cauſe de ſon agilité, comparable à celle des oiſeaux †. Enfin, après quelques autres détails, elle finit par raconter un ſonge dont elle eſt effrayée, & qui lui préſage la mort d'Oreſte, ſon frère.

Dans les pièces d'Eſchyle & de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le ſujet dès les premières ſcènes ; Euripide lui-même ſemble leur avoir dérobé leur ſecret dans ſa Médée & dans ſon Iphigénie en Aulide. Cependant quoique, en général, ſa manière ſoit ſans art, elle n'eſt point condamnée par d'habiles critiques.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que, dans quelques uns de ſes prologues, comme pour affoiblir l'intérêt qu'il veut inſpirer, il nous prévient ſur la plupart des évènemens qui doivent exciter notre ſurpriſe. Ce qui doit nous étonner encore, c'eſt de le voir tantôt prêter aux eſclaves, le langage des philoſophes, aux rois celui des eſclaves ; tantôt, pour flatter le peuple, ſe livrer à des écarts, dont ſa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Théſée avoit raſſemblé l'armée Athénienne. Il attendoit, pour marcher contre Créon, roi de Thèbes, la dernière réſolution de ce prince. Dans ce moment le héraut de Créon arrive, & demande à parler au roi d'Athènes. „ Vous le „ chercheriez vainement, dit Théſée ; cette ville eſt libre, & „ le pouvoir ſouverain eſt entre les mains de tous les ci- „ toyens. „ A ces mots le héraut déclame 17 vers contre la démocratie. Théſée s'impatiente, le traite de diſcoureur, & emploie 27 vers à retracer les inconvéniens de la royauté. Après cette diſpute ſi déplacée, le héraut s'acquitte de ſa com-

* Le père Brumoy, qui cherche à pallier les défauts des anciens, commence cette ſcène par ces mots qui ne ſont point dans Euripide : „ Déplorable Iphigénie, dois-je rappeler mes malheurs ? „

† Euripide dérive le nom de Thoas, du mot Grec Θòος, qui ſignifie *léger à la courſe* ; quand cette étymologie ſeroit auſſi vraie qu'elle eſt fauſſe, il eſt bien étrange de la trouver en cet endroit.

miſſion.

miſſion. Il ſemble qu'Euripide aimoit mieux céder à ſon génie, que de l'aſſervir, & ſongeoit plus à l'intérêt de la philoſophie qu'à celui du ſujet.

Je releverai dans le chapitre ſuivant d'autres défauts, dont quelques-uns lui ſont communs avec Sophocle ; mais, comme ils n'ont pas obſcurci leur gloire, on doit conclure de-là que les beautés qui parent leurs ouvrages ſont d'un ordre ſupérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ſes pièces, ayant une cataſtrophe funeſte, produiſent le plus grand effet, & le font regarder comme le plus tragique des poëtes dramatiques.

Le théatre offroit d'abondantes moiſſons de lauriers aux talens qu'il faiſoit éclore. Depuis Eſchyle juſqu'à nos jours, dans l'eſpace d'environ un ſiècle & demi, quantité d'auteurs ſe ſont empreſſés d'aplanir ou d'embellir les routes que le génie s'étoit récemment ouvertes: c'eſt à leurs productions de les faire connoître à la poſtérité. Je citerai quelques uns de ceux dont les ſuccès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'hiſtoire de l'art, & inſtruire ceux qui le cultivent.

Phrynichus, diſciple de Theſpis, & rival d'Eſchyle, introduiſit les rôles de femmes ſur la ſcène. Pendant que Thémiſtocle étoit chargé par ſa tribu de concourir à la repréſentation des jeux, Phrynichus préſenta une de ſes pièces; elle obtint le prix, & le nom du poëte fut aſſocié ſur le marbre avec le nom du vainqueur des Perſes. Sa tragédie intitulée la priſe de Milet, eut un ſuccès étrange ; les ſpectateurs fondirent en larmes, & condamnèrent l'auteur à une amende de 1000 drachmes*, pour avoir peint, avec des couleurs trop vives, des maux que les Athéniens auroient pu prévenir.

Ion fut ſi glorieux de voir couronner une de ſes pièces, qu'il fit préſent à tous les habitans d'Athènes d'un de ces beaux vaſes de terre cuite, qu'on fabrique dans l'île de Chio, ſa patrie. On peut lui reprocher, comme écrivain, de ne mériter aucun reproche ; ſes ouvrages ſont tellement ſoignés, que l'œil le plus ſévère n'y diſcerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait ne vaut pas l'Œdipe de Sophocle, parce que, malgré ſes efforts, il n'atteignit que la perfection de la médiocrité.

Agathon, ami de Socrate & d'Euripide, haſarda le premier, des ſujets feints. Ses comédies ſont écrites avec élégance, ſes tragédies avec la même profuſion d'antithèſes & d'ornemens ſymétriques, que les diſcours du rhéteur Gorgias.

Philoclès compoſa un très grand nombre de pièces, qui n'ont d'autre ſingularité qu'un ſtyle amer, qui l'a fait ſur-

* 900 livres.

nommer *la bile*. Cet écrivain, si médiocre, l'emporta sur Sophocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où ce dernier avoit présenté l'Œdipe, une de ses plus belles pièces, & le chef-d'œuvre peut-être du théatre Grec. Il viendra sans doute un temps où, par respect pour Sophocle, on n'osera pas dire qu'il étoit supérieur à Philoclès.

Astydamas, neveu de ce Philoclès, fut encore plus fécond que son oncle, & remporta quinze fois le prix. Son fils, de même nom, a donné, de mon temps, plusieurs pièces; il a pour concurrens Asclépiade, Apharée, fils adoptif d'Isocrate, Théodecte & d'autres encore, qui seroient admirés, s'ils n'avoient pas succédé à des hommes véritablement admirables.

J'oubliois Denys l'ancien, roi de Syracuse; il fut aidé, dans la composition de ses tragédies, par quelques gens d'esprit, & dut à leurs secours la victoire qu'il remporta dans ce genre de littérature. Ivre de ses productions, il sollicitoit les suffrages de tous ceux qui l'environnoient, avec la bassesse & la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venoit de terminer; & ce poëte, l'ayant raturée depuis le commencement jusqu'à la fin, fut condamné aux carrières. Le lendemain Denys le fit sortir, & l'admit à sa table; sur la fin du dîné, ayant récité quelques uns de ses vers: Eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous, Philoxène? Le poëte, sans lui répondre, dit aux satellites de le remener aux carrières.

Eschyle, Sophocle & Euripide sont & seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène. D'où vient donc que, sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours *, le premier ne fut couronné que treize fois, le second que dix-huit fois, le troisième que cinq fois? C'est que la multitude décida de la victoire, & que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avoit des protecteurs dont elle épousoit les passions, des favoris dont elle soutenoit les intérêts. De-là tant d'intrigues, de violences & d'injustices, qui éclatèrent dans le moment de la décision: d'un autre côté, le public, c'est-à-dire, la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité,

* Eschyle, suivant les uns, en composa 70; suivant d'autres, 90. L'auteur anonyme de la vie de Sophocle lui en attribue 113; Suidas, 123; d'autres, un plus grand nombre; Samuel Petit ne lui en donne que 66. Suivant différens auteurs, Euripide en a fait 75 ou 92; il paroit qu'on doit se déterminer pour le premier nombre. On trouve aussi des différences sur le nombre des prix qu'ils remportèrent.

par

par les vaines tentatives de leurs rivaux & de leurs successeurs.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire, moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails, & des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née, vers la 50e. olympiade*, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux mœurs grossières des habitans de la campagne, elle n'osoit approcher de la capitale; & si par hasard des troupes d'acteurs indépendans, s'y glissoient pour jouer ces farces indécentes, ils étoient moins autorisés que tolérés par le gouvernement. Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout-à-coup son accroissement en Sicile. Au lieu d'un recueil de scènes sans liaisons & sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, & la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujetties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles, & la comédie y partagea bientôt avec sa rivale, les suffrages du public, & l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens sur-tout l'accueillirent avec les transports qu'auroit excités la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre, & leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Epicharme jusqu'à nos jours, s'y sont distingués. Tels furent, parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis & Aristophane, mort environ 30 ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le siècle de Périclès.

Des facéties piquantes valurent d'abord des succès brillans à Magnès; il fut ensuite plus sage & plus modéré, & ses pièces tombèrent.

Cratinus réussissoit moins dans l'ordonnance de la fable, que dans la peinture des vices; aussi amer qu'Archiloque, aussi énergique qu'Eschyle il attaqua les particuliers sans pitié.

Cratès se distingua par la gaieté de ses saillies, & Phérécrate par la finesse des siennes: tous deux réussirent dans la partie de l'invention, & s'abstinrent des personnalités.

Eupolis revint à la manière de Cratinus: mais il a plus d'élévation & d'aménité que lui. Aristophane, avec moins de fiel que Cratinus, avec moins d'agrémens qu'Eupolis, tempera souvent l'amertume de l'un par les graces de l'autre.

* Vers l'an 580 avant J. C.

Si l'on s'en rapportoit aux titres des pièces qui nous restent de leur temps, il seroit difficile de concevoir l'idée qu'on se faisoit alors de la comédie. Voici quelques uns de ces titres: Prométhée, Triptolème, Bacchus, les Bacchantes, le faux Hercule, les noces d'Hébé, les Danaïdes, Niobé, Amphiaraüs, le naufrage d'Ulysse, l'âge d'or, les hommes sauvages, le ciel, les saisons, la terre & la mer, les cicognes, les oiseaux, les abeilles, les grenouilles, les nuées, les chèvres, les lois, les peintres, les Pythagoriciens, les déserteurs, les amis, les flatteurs, les efféminés.

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, & qu'ils employèrent tour-à-tour la parodie, l'allégorie & la satire, soutenues des images les plus obscènes, et des expressions les plus grossières.

Ils traitèrent, avec des couleurs différentes, les mêmes sujets que les poëtes tragiques. On pleuroit à la Niobé d'Euripide, on rioit à celle d'Aristophane; les dieux et les héros furent travestis, le ridicule naquit du contraste de leur déguisement avec leur dignité: diverses pièces portèrent le nom de Bacchus et d'Hercule; en parodiant leur caractère, on se permettoit d'exposer à la risée de la populace, l'excessive poltronnerie du premier, et l'énorme voracité du second. Pour assouvir la faim de ce dernier, Epicharme décrit en détail, et lui fait servir toutes les espèces de poissons et de coquillages connus de son temps.

Le même tour de plaisanterie se montroit dans les sujets allégoriques, tel que celui de l'âge d'or, dont on relevoit les avantages. Cet heureux siècle, disoient les uns, n'avoit besoin ni d'esclaves ni d'ouvriers; les fleuves rouloient un jus délicieux et nourrissant; des torrens de vin descendoient du ciel en forme de pluie; l'homme, assis à l'ombre des arbres chargés de fruits, voyoit les oiseaux, rôtis et assaisonnés, voler autour de lui, et le prier de les recevoir dans son sein. Il reviendra ce temps, disoit un autre, où j'ordonnerai au couvert de se dresser de soi-même; à la bouteille, de me verser du vin; au poisson à demi cuit, de se retourner de l'autre côté, et de s'arroser de quelques gouttes d'huile.

De pareilles images s'adressoient à cette classe de citoyens, qui, ne pouvant jouir des agrémens de la vie, aime à supposer qu'ils ne lui ont pas toujours été, et qu'ils ne lui seront pas toujours interdits. C'est aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtoient à leur acteurs des habillemens, des gestes et des expressions déshnnêtes, tantôt

tantôt mettoient dans leur bouche des injures atroces contre des particuliers.

Nous avons vu que quelques uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, & le mérite avec le ridicule : espions dans la société, délateurs sur le théatre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable, qui fût à l'abri de leurs coups ; quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, & par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur. Nous avons une pièce où Timocréon joue à-la-fois Thémistocle & Simonide ; il nous en reste plusieurs contre un faiseur de lampes, nommé Hyperbolus, qui, par ses intrigues, s'étoit élevé aux magistratures.

Les auteurs de ces satyres recouroient à l'imposture, pour satisfaire leur haine ; à de sales injures, pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouroient les différentes classes de citoyens & l'intérieur des maisons, pour exposer au jour des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées. D'autres fois ils se déchaînoient contre les philosophes, contre les poëtes tragiques, contre leurs propres rivaux.

Comme les premiers les accabloient de leur mépris, la comédie essaya de les rendre suspects au gouvernement, & ridicules aux yeux de la multitude. C'est ainsi que, dans la personne de Socrate, la vertu fut plus d'une fois immolée sur le théatre, & qu'Aristophane, dans une de ses pièces, prit le parti de parodier le plan d'une république parfaite, telle que l'ont conçue Protagoras & Platon.

Dans le même temps, la comédie citoit à son tribunal tous ceux qui dévouoient leurs talens à la tragédie. Tantôt elle relevoit avec aigreur les défauts de leurs personnes, ou de leurs ouvrages ; tantot elle parodioit d'une manière piquante, leurs vers, leurs pensées & leurs sentimens. Euripide fut toute sa vie poursuivi par Aristophane, & les mêmes spectateurs couronnèrent les pièces du premier, & la critique qu'en faisoit le second.

Enfin la jalousie éclatoit encore plus entre ceux qui couroient la même carrière. Aristophane avoit reproché à Cratinus son amour pour le vin, l'affoiblissement de son esprit, & d'autres défauts attachés à la vieillesse. Cratinus, pour se venger, releva les plagiats de son ennemi, & l'accusa de s'être paré des dépouilles d'Eupolis.

Au milieu de tant de combats honteux pour les lettres, Cratinus conçut, & Ariſtophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accuſé par Créon d'uſurper le titre de citoyen, rappela dans ſa défenſe deux vers qu'Homère place dans la bouche de Télémaque, & les parodia de la manière ſuivante :

Je ſuis fils de Philippe, à ce que dit ma mère.
Pour moi je n'en ſais rien. Qui ſait quel eſt ſon père ?

Ce trait l'ayant maintenu dans ſon état, il ne reſpira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule, il compoſa contre Créon une pièce pleine de fiel & d'outrages. Comme aucun ouvrier n'oſa deſſiner le maſque d'un homme ſi redoutable, ni aucun acteur ſe charger de ſon rôle ; le poëte, obligé de monter lui-même ſur le théâtre, le viſage barbouillé de lie, eut le plaiſir de voir la multitude approuver, avec éclat, les traits ſanglans qu'il lançoit contre un chef qu'elle adoroit, & les injures piquantes qu'il haſardoit contre elle.

Ce ſuccès l'enhardit ; il traita dans des ſujets allégoriques, les intérêts les plus importans de la république. Tantôt, il y montroit la néceſſité de terminer une guerre longue & ruineuſe ; tantôt, il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les diſſentions du Sénat, contre l'ineptie du peuple dans ſes choix & dans ſes délibérations. Deux acteurs excellens, Calliſtrate & Philonide, ſecondèrent ſes efforts : à l'aſpect du premier, on prévoyoit que la pièce ne rouloit que ſur les vices particuliers ; du ſecond, qu'elle frondoit ceux de l'adminiſtration.

Cependant la plus ſaine partie de la nation murmuroit, & quelquefois avec ſuccès, contre les entrepriſes de la comédie. Un premier décret en avoit interdit la repréſentation ; dans un ſecond, on défendoit de nommer perſonne ; & dans un troiſième, d'attaquer les magiſtrats. Mais ces décrets étoient bientôt oubliés ou révoqués ; ils ſembloient donner atteinte à la nature du gouvernement, & d'ailleurs le peuple ne pouvoit plus ſe paſſer d'un ſpectacle qui étaloit contre les objets de ſa jalouſie, toutes les injures & toutes les obſcénités de la langue.

Vers la fin de la guerre du Péloponèſe, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier ſoin fut de réprimer la licence des poëtes, & de permettre à la perſonne léſée de les traduire en juſtice. La terreur qu'inſpirèrent ces hommes puiſſans, produiſit dans la comédie une révolution ſoudaine. Le chœur diſparut, parce que les gens riches, effrayés, ne voulurent point ſe charger du ſoin de le dreſſer, & de fournir à ſon entretien ; plus de ſatire directe contre les particuliers,

particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portraits sur les masques. Aristophane lui-même se soumit à la réforme dans ses dernières pièces : ceux qui le suivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane & plusieurs autres, respectèrent les règles de la bienséance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter ; il avoit parodié ces paroles d'une pièce d'Euripide : *La nature donne ses ordres ; & s'inquiète peu de nos lois.* Anaxandride, ayant substitué le mot *ville* à celui de *nature*, fut condamné à mourir de faim.

C'est l'état où se trouvoit la comédie, pendant mon séjour en Grèce. Quelques uns continuoient à traiter & parodier les sujets de la fable & de l'histoire : la plupart leur préféroient des sujets feints ; & le même esprit d'analyse & d'observation qui portoit les philosophes à recueillir dans la société, ces traits épars dont la réunion caractérise la grandeur d'ame ou la pusillanimité, engageoit les poëtes à peindre dans le général les singularités qui choquent la société, ou les actions qui la déshonorent.

La comédie étoit devenue un art régulier, puisque les philosophes avoient pu la définir. Ils disoient qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices susceptibles de ridicules. Ils disoient encore, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caractères, pour les rendre plus frappans.

Quand le chœur reparoissoit, ce qui arrivoit rarement, l'on entremêloit, comme autrefois, les intermèdes avec les scènes, & le chant avec la déclamation. Quand on le supprimoit, l'action étoit plus vraisemblable, & sa marche plus rapide ; les auteurs parloient une langue que les oreilles délicates pouvoient entendre ; & des sujets bizarres n'exposoient plus à nos yeux des chœurs d'oiseaux, de guêpes & d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faisoit tous les jours de nouvelles découvertes dans les égaremens de l'esprit & du cœur, & il ne manquoit plus qu'un génie qui mit à profit les erreurs des anciens, & les observations des modernes.*

Après avoir suivi les progrès de la tragédie & de la comédie, il me reste à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la première, la gaieté de la seconde ; il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là des chœurs de Silènes & de satyres entremêloient de facéties, les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de ce dieu.

Leurs succès donnèrent la première idée de la satyre, poëme, où les sujets les plus sérieux sont traités d'une manière à-la-fois touchante & comique.

* Ménandre naquit dans une des dernières années du séjour d'Anacharsis en Grèce.

Il eſt diſtingué de la tragédie, par l'eſpèce de perſonnages qu'il admet, par la cataſtrophe qui n'eſt jamais funeſte, par les traits, les bons mots, et les bouffonneries qui font ſon principal mérite; il l'eſt de la comédie, par la nature du ſujet, par le ton de dignité qui règne dans quelques unes de ſes ſcènes, et par l'attention que l'on a d'en écarter les perſonnalités; il l'eſt de l'une & de l'autre par des rhythmes qui lui ſont propres, par la ſimplicité de la fable, par les bornes preſcrites à la durée de l'action: car la ſatyre eſt une petite pièce qu'on donne après la repréſentation des tragédies, pour délaſſer les ſpectateurs.

La ſcène offre aux yeux, des bocages, des montagnes, des grottes & des payſages de toute eſpèce. Les perſonnages du chœur, déguiſés ſous la forme bizarre qu'on attribue aux ſatyres, tantôt, exécutent des danſes vives & ſautillantes, tantôt, dialoguent ou chantent avec les dieux, ou les héros; & de la diverſité des penſées, des ſentimens & des expreſſions, réſulte un contraſte frappant & ſingulier.

Eſchyle eſt celui de tous qui a le mieux réuſſi dans ce genre; Sophocle & Euripide s'y ſont diſtingués, moins pourtant que les poëtes Achéus & Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame ſatyrique, en parodiant de ſcène en ſcène des tragédies connues; ces parodies, que la fineſſe de ſon jeu rendoit très piquantes, furent extrêmement applaudies, & ſouvent couronnées. Un jour qu'il donnoit ſa Gigantomachie, pendant qu'un rire exceſſif s'étoit élevé dans l'aſſemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile: Hégémon voulut ſe taire; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, ſe couvrirent de leurs manteaux, &, après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reſte de la pièce. Ils dirent depuis, qu'ils n'avoient point voulu montrer leur foibleſſe, & témoigner leur douleur en préſence des étrangers qui aſſiſtoient au ſpectacle.

Fin du Chapitre ſoixante-neuvième.

CHAPITRE LXX.

Repréſentation des pièces de théatre à Athènes.

LE théatre fut d'abord conſtruit en bois; il s'écroula pendant qu'on jouoit une pièce d'un ancien auteur, nommé Pratinas: dans la ſuite, on conſtruiſit en pierre celui qui ſubſiſte

fiste encore à l'angle sud-est de la citadelle. Si j'entreprenois de le décrire, je ne satisferois ni ceux qui l'ont vu, ni ceux qui ne le connoissent pas; j'en vais seulement donner le plan,* & ajouter quelques remarques à ce que j'ai dit sur la représentation des pièces, dans un de mes précédens chapitres.†

1°. Pendant cette représentation, il n'est permis à personne de rester au parterre; l'expérience avoit appris que, s'il n'étoit pas absolument vide, les voix se faisoient moins entendre.

2°. L'avant-scène se divise en deux parties; l'une plus haute, où récitent les acteurs; l'autre plus basse, où le chœur se tient communément. Cette dernière est élevée de dix à 12 piés au-dessus du parterre, d'où l'on peut y monter. Il est facile au chœur placé en cet endroit, de se tourner vers les acteurs ou vers les assistans.

3°. Comme le théatre n'est pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie soudaine force les spectateurs de se réfugier sous des portiques, & dans des édifices publics qui sont au voisinage.

4°. Dans la vaste enceinte du théatre, on donne souvent les combats, soit de poësie, soit de musique ou de danse, dont les grandes solennités sont accompagnées. Il est consacré à la gloire, & cependant on y a vu, dans un même jour, une pièce d'Euripide suivie d'un spectacle de pantins.

On ne donne des tragédies & des comédies que dans trois fêtes consacrées à Bacchus; la première se célèbre au Pirée, & c'est là qu'on a représenté, pour la première fois, quelques unes des pièces d'Euripide.

La seconde, nommée *les Choës*, ou *les Lénéènes*, tombe au 12e. du mois anthestérion,‡ & ne dure qu'un jour. Comme la permission d'y assister n'est accordée qu'aux habitans de l'Attique, les auteurs réservent leurs nouvelles pièces pour les grandes Dionysiaques qui reviennent un mois après, & qui attirent de toutes parts une infinité de spectateurs. Elles commencent le 12 du mois élaphébolion,§ & durent plusieurs jours, pendant lesquels on représente les pièces destinées au concours.

La victoire coûtoit plus d'efforts autrefois qu'aujourd'hui. Un auteur opposoit à son adversaire trois tragédies, & une de ces petites pièces qu'on nomme satyres. C'est avec de si grandes forces que se livrèrent ces combats fameux, où Pra-

* Voyez le plan du théatre.

† Voyez le chapitre XI. de cet ouvrage.

‡ Ce mois commençoit quelquefois dans les derniers jours de janvier, & pour l'ordinaire dans les premiers jours de février.

§ Le commencement de ce mois tomboit rarement dans les derniers jours de février, communément dans les premiers jours de mars.

tinas

tinas l'emporta sur Eschyle & sur Chœrilus, Sophocle sur Eschyle, Philoclès sur Sophocle, Euphorion sur Sophocle & sur Euripide, ce dernier sur Iophon & sur Ion, Xénoclès sur Euripide.

On prétend que, suivant le nombre des concurrens, les auteurs de tragédies, traités alors comme le sont encore aujourd'hui les orateurs, devoient régler la durée de leurs pièces, sur la chûte successive des gouttes d'eau qui s'échappoient d'un instrument nommé clepsydre. Quoi qu'il en soit, Sophocle se lassa de multiplier les moyens de vaincre ; il essaya de ne présenter qu'une seule pièce ; & cet usage, reçu de tous les temps pour la comédie, s'établit insensiblement à l'égard de la tragédie.

Dans les fêtes qui se terminent en un jour, on représente maintenant cinq ou six drames, soit tragédies, soit comédies. Mais dans les grandes Dionysiaques qui durent plus long-temps, on en donne douze ou quinze, & quelquefois davantage ; leur représentation commence de très bonne heure le matin, & dure quelquefois toute la journée.

C'est au premier des Archontes que les pièces sont d'abord présentées : c'est à lui qu'il appartient de les recevoir ou de les rejetter. Les mauvais auteurs sollicitent humblement sa protection. Ils sont transportés de joie, quand il leur est favorable ; ils se consolent du refus, par des épigrammes contre lui, & bien mieux encore, par l'exemple de Sophocle qui fut exclus d'un concours, où l'on ne rougit pas d'admettre un des plus médiocres poëtes de son temps.

La couronne n'est pas décernée au gré d'une assemblée tumultueuse ; le magistrat qui préside aux fêtes, fait tirer au sort un petit nombre de juges*, qui s'obligent par serment de juger sans partialité ; c'est ce moment que saisissent les partisans & les ennemis d'un auteur. Quelquefois en effet la multitude soulevée par leurs intrigues, annonce son choix d'avance, s'oppose avec fureur à la création du nouveau tribunal, ou contraint les juges à souscrire à ses décisions.

Outre le nom du vainqueur, on proclame ceux des deux concurrens qui l'ont approché de plus près. Pour lui, comblé des applaudissemens qu'il a reçus au théatre, & que le chœur avoit sollicités à la fin de la pièce, il se voit souvent accompagné jusqu'à sa maison, par une partie des spectateurs ; &, pour l'ordinaire, il donne une fête à ses amis.

Après la victoire, une pièce ne peut plus concourir ; elle ne le doit, après la défaite, qu'avec des changemens considé-

* Il ne m'a pas été possible de fixer le nombre des juges. J'en ai compté quelquefois cinq, quelquefois sept, et d'autres fois davantage.

rables.

rables. Au mépris de ce règlement, un ancien décret du peuple, permit à tout poëte d'aspirer à la couronne, avec une pièce d'Eschyle, retouchée & corrigée, comme il le jugeroit à propos, & ce moyen a souvent réussi. Autorisé par cet exemple, Aristophane obtint l'honneur de présenter au combat une pièce déjà couronnée. On reprit dans la suite, avec les pièces d'Eschyle, celles de Sophocle & d'Euripide; & comme leur supériorité, devenue de jour en jour plus sensible, écartoit beaucoup de concurrens, l'orateur Lycurgue, lors de mon départ d'Athènes, comptoit proposer au peuple d'en interdire désormais la représentation, mais d'en conserver des copies exactes dans un dépôt, de les faire réciter tous les ans en public, & d'élever des statues à leurs auteurs.

On distingue deux sortes d'acteurs; ceux qui sont spécialement chargés de suivre le fil de l'action, & ceux qui composent le choeur. Pour mieux expliquer leurs fonctions réciproques, je vais donner une idée de la coupe des pièces.

Outre les parties qui constituent l'essence d'un drame, & qui sont la fable, les mœurs, la diction, les pensées, la musique & le spectacle, il faut considérer encore celles qui la partagent dans son étendue; & telles sont, le prologue, l'épisode, l'exode & le chœur.

Le prologue commence avec la pièce, & se termine au premier intermède, ou entre-acte; l'épisode en général va depuis le premier jusqu'au dernier des intermèdes; l'exode comprend tout ce qui se dit après le dernier intermède. C'est dans la première de ces parties que se fait l'exposition, & que commence quelquefois le nœud; l'action se développe dans la seconde; elle se dénoue dans la troisième. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles; dans l'Œdipe à Colone de Sophocle, qui contient 1862 vers, le prologue seul en renferme 700.

Le théatre n'est jamais vide: le chœur s'y présente quelquefois à la première scène; s'il y paroit plus tard, il doit être naturellement amené; s'il en sort, ce n'est que pour quelques instans, et pour une cause légitime.

L'action n'offre qu'un tissu de scènes, coupées par des intermèdes, dont le nombre est laissé au choix des poëtes; plusieurs pièces en ont quatre; d'autres, cinq ou six. Je n'en trouve que trois dans l'Hécube d'Euripide, et dans l'Electre de Sophocle; que deux dans l'Oreste du premier; qu'un seul dans le Philoctète du second. Les intervalles compris entre deux intermèdes, sont plus ou moins étendus; les uns n'ont qu'une scène, les autres en contiennent plusieurs. On voit par-là

par-là que la coupe d'une pièce et la distribution de ses parties, dépendent uniquement de la volonté du poëte.

Ce qui caractérise proprement l'intermède, c'est lorsque les choristes sont censés être seuls, et chantent tous ensemble. Si par hasard, dans ces occasions, ils se trouvent sur le théatre avec quelqu'un des personnages de la scène précédente, ils ne lui adressent point la parole, ou n'en exigent aucune réponse.

Le choeur, suivant que le sujet l'exige, est composé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'esclaves, de prêtres, de soldats, &c. toujours au nombre de 15 dans la tragédie, de 24 dans la comédie; toujours d'un état inférieur à celui des principaux personnages de la pièce. Comme, pour l'ordinaire, il représente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il est défendu aux étrangers, même établis dans Athènes, d'y prendre un rôle, par la même raison qu'il leur est défendu d'assister à l'assemblée générale de la nation.

Les choristes arrivent sur le théatre, précédés d'un joueur de flûte qui règle leurs pas, quelquefois l'un après l'autre, plus souvent sur 5 de front & 3 de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; sur 4 de front, & 6 de hauteur, ou dans un ordre inverse, quand il est question d'une comédie.

Dans le courant de la pièce, tantôt, le choeur exerce la fonction d'acteur, tantôt, il forme l'intermède. Sous le premier aspect, il se mêle dans l'action; il chante ou déclame avec les personnages: son coryphée lui sert d'interprète*. En certaines

* Les anciens ne nous ont laissé sur ce sujet que de foibles lumières; & les critiques modernes se sont partagés, quand ils ont entrepris de l'éclaircir. On a prétendu que les scènes étoient chantées; on a dit qu'elles n'étoient que déclamées; quelques uns ont ajouté qu'on notoit la déclamation. Je vais donner en peu de mots le résultat de mes recherches.

1°. *On déclamoit souvent dans les scènes.* Aristote, parlant des moyens dont certains genres de poësie se servent pour imiter, dit que les dithyrambes, les nomes, la tragédie & la comédie, emploient le rhythme, le chant & le vers, avec cette différence que les dithyrambes & les nomes les emploient tous trois ensemble, au lieu que la tragédie & la comédie les emploient séparément; & plus bas il dit, que, dans une même pièce, la tragédie emploie quelquefois le vers seul, & quelquefois le vers accompagné du chant. On sait que les scènes étoient communément composées de vers iambes, parceque cette espèce de vers est la plus propre au dialogue. Or, Plutarque, parlant de l'exécution musicale des vers iambes, dit que, dans la tragédie, les uns sont récités pendant le jeu des instrumens, tandis que les autres se chantent. La déclamation étoit donc admise dans les scènes.

2°. *On chantoit souvent dans les scènes.* A la preuve tirée du précédent passage de Plutarque, j'ajoute les preuves suivantes. Aristote assure que les modes ou tons hypodorien & hypophrygien étoient employés dans les scènes, quoiqu'ils ne le fussent pas dans les choeurs. Qu'Hécube & Andromaque

certaines occasions, il se partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonstances de l'action,

dromaque chantent sur le théatre, dit Lucien, on peut le leur pardonner. Mais qu'Hercule s'oublie au point de chanter, c'est une chose intolérable. Les personnages d'une pièce chantoient donc en certaines occasions.

3°. *La déclamation n'avoit jamais lieu dans les intermèdes; mais tout le chœur y chantoit.* Cette proposition n'est point contestée.

4°. *Le chœur chantoit quelquefois dans le courant d'une scène.* Je le prouve par ce passage de Pollux : „ Lorsqu'au lieu d'un quatrième acteur, „ on fait chanter quelqu'un du chœur, &c.„ par ce passage d'Horace : „ Que le chœur ne chante rien entre les intermèdes, qui ne se lie étroite- „ ment à l'action ; „ par quantité d'exemples, dont il suffit de citer les suivans : voyez dans l'Agamemnon d'Eschyle, depuis le vers 1099, jusqu'au vers 1186 ; dans l'Hippolyte d'Euripide, depuis le vers 58 jusqu'au vers 72 ; dans l'Oreste du même, depuis le vers 140 jusqu'au vers 207, &c.

5°. *Le chœur, ou plutôt son coryphée, dialoguoit quelquefois avec les acteurs, & ce dialogue n'étoit que déclamé.* C'est ce qui arrivoit sur-tout lorsqu'on lui demandoit des éclaircissemens, ou que lui-même en demandoit à l'un des personnages ; en un mot, toutes les fois qu'il participoit immédiatement à l'action. Voyez dans la Médée d'Euripide, vers 811 ; dans les Suppliantes du même, vers 634 ; dans l'Iphigénie en Aulide du même, vers 917, &c.

Les première scènes de l'Ajax de Sophocle suffiront, si je ne me trompe, pour indiquer l'emploi successif qu'on y faisoit de la déclamation & du chant.

Scène première, *Minerve & Ulysse* ; scène seconde, *les mêmes & Ajax* ; scène troisième, *Minerve & Ulysse*. Ces trois scènes forment l'exposition du sujet. Minerve apprend à Ulysse qu'Ajax, dans un accès de fureur, vient d'égorger les troupeaux & les bergers, croyant immoler à sa vengeance les principaux chefs de l'armée. C'est un fait : il est raconté en vers iambes, & j'en conclus que les trois scènes étoient déclamées.

Minerve & Ulysse sortent ; le chœur arrive : il est composé de Salaminiens qui déplorent le malheur de leur souverain, dont on leur a raconté les fureurs ; il doute, il cherche à s'éclaircir. Il ne s'exprime point en vers iambes ; son style est figuré. Il est seul, il fait entendre une strophe & une antistrophe, l'une & l'autre contenant le même nombre de vers. C'est donc là ce qu'Aristote appelle le premier discours de tout le chœur, & par conséquent le premier intermède, toujours chanté par toutes les voix du chœur.

Après l'intermède, scène première, *Tecmesse & le chœur*. Cette scène, qui va depuis le vers 200 jusqu'au 347, est comme divisée en deux parties. Dans la première, qui contient 62 vers, Tecmesse confirme la nouvelle des fureurs d'Ajax : plainte de sa part, ainsi que de la part du chœur. Les vers sont anapestes. On y trouve pour le chœur une strophe, à laquelle correspond une antistrophe, parfaitement semblable pour le nombre & l'espèce de vers. Je pense que tout cela étoit chanté. La seconde partie de la scène étoit sans doute déclamée. Elle n'est composée que de vers iambes. Le chœur interroge Tecmesse, qui entre dans de plus grands détails sur l'action d'Ajax. On entend les cris d'Ajax ; on ouvre la porte de sa tente ; il paroit.

Scène seconde, *Ajax Tecmesse & le chœur*. Cette scène comme la précédente, étoit en partie chantée & en partie déclamée. Ajax (vers 348) chante quatre strophes, avec leurs antistrophes correspondantes. Tecmesse & le chœur lui répondent par deux ou trois vers iambes, qui devoient être chantés, comme je le dirai bientôt. Après la dernière antistrophe & la réponse

tion, ou se communiquent leurs craintes & leurs espérances; ces sortes de scènes, qui sont presque toujours chantées, se terminent quelquefois par la réunion des deux parties du choeur. Sous le second aspect, il se contente de gémir sur les malheurs de l'humanité, ou d'implorer l'assistance des dieux en faveur du personnage qui l'intéresse.

Pendant les scènes, le choeur sort rarement de sa place; dans les intermèdes, et surtout dans le premier, il exécute

réponse du chœur, commencent, au vers 430, des iambes qui continuent jusqu'au vers 600, ou plutôt 595. C'est là que ce prince, revenu de son délire, laisse préssentir à Tecmesse & au chœur le parti qu'il a pris de terminer ses jours : on le presse d'y renoncer; il demande son fils; il le prend entre ses bras, & lui adresse un discours touchant. Tout cela est déclamé. Tecmesse sort avec son enfant. Ajax reste sur le théatre; mais il garde un profond silence, pendant que le chœur exécute le second intermède.

D'après cette analyse, que je pourrois pousser plus loin, il est visible que le chœur étoit envisagé sous deux aspects différens, suivant les deux espèces de fonctions qu'il avoit à remplir. Dans les intermèdes, qui tenoient lieu de nos entre-actes, toutes les voix se réunissoient & chantoient ensemble; dans les scènes, où il se mêloit à l'action, il étoit représenté par son coryphée. Voila pourquoi Aristote & Horace ont dit que le chœur faisoit l'office d'un acteur.

6°. *A quels signes peut-on distinguer les parties du drame qui se chantoient, d'avec celles qu'on se contentoit de réciter?* Je ne puis donner ici des règles applicables à tous les cas. Il m'a paru seulement que la déclamation avoit lieu toutes les fois que les interlocuteurs, en suivant le fil de l'action sans l'intervention du chœur, s'exprimoient en une longue suite d'iambes, à la tête desquels les scholiastes ont écrit ce mot : IAMBOI. Je croirois volontiers que tous les autres vers étoient chantés; mais je ne l'assure point. Ce qu'on peut affirmer en général, c'est que les premiers auteurs s'appliquoient plus à la mélopée que ne firent leurs successeurs : la raison en est sensible. Les poëmes dramatiques tirant leur origine de ces troupes de farceurs qui parcouroient l'Attique, il étoit naturel que le chant fût regardé comme la principale partie de la tragédie naissante : de-là vient sans doute qu'il domine plus dans les pièces d'Eschyle & de Phrynichus son contemporain, que dans celles d'Euripide & de Sophocle.

Plus haut, d'après le témoignage de Plutarque, j'ai dit que les vers iambes se chantoient quelquefois, lorsque le chœur faisoit l'office d'acteur. Nous trouvons en effet de ces vers dans des stances irrégulières & soumises au chant. Eschyle les a souvent employés dans des scènes modulées. Je cite pour exemple celle du roi d'Argos & du chœur dans la pièce des Suppliantes, vers 352 : le chœur chante des strophes & des antistrophes correspondantes; le roi répond cinq fois, & chaque fois par cinq vers iambes : preuve, si je ne me trompe, que toutes ses réponses étoient sur le même air. Voyez des exemples semblables dans les pièces du même auteur; dans celle des Sept chefs, vers 209 & 692; dans celle des Perses, vers 256; dans celle d'Agamemnon, vers 1099; dans celle des Suppliantes, vers 747 & 833.

7°. *La déclamation étoit-elle notée?* L'abbé Dubos l'a prétendu. Il a été réfuté dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. On y prouve que l'instrument dont la voix de l'acteur étoit accompagnée, n'étoit destiné qu'à soutenir de temps en temps la voix, & l'empêcher de monter trop haut ou de descendre trop bas.

différentes évolutions au ſon de la flûte. Les vers qu'il chante ſont, comme ceux des odes, diſpoſés en ſtrophes, antiſtrophe, épodes, &c.; chaque antiſtrophe répond à une ſtrophe, ſoit pour la meſure et le nombre des vers, ſoit pour la nature du chant. Les choriſtes, à la première ſtrophe, vont de droite à gauche; à la première antiſtrophe, de gauche à droite, dans un temps égal, et répétant le même air, ſur d'autres paroles. Ils s'arrêtent enſuite, et, tournés vers les ſpectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie. Souvent ils recommencent les mêmes évolutions, avec des différences ſenſibles pour les paroles & la muſique, mais toujours avec la même correſpondance entre la marche & la contre-marche. Je ne cite ici que la pratique générale; car c'eſt principalement dans cette partie du drame, que le poëte étale volontiers les variétés du rhythme & de la mélodie.

Il faut, à chaque tragédie, trois acteurs, pour les trois premiers rôles; le principal Archonte les fait tirer au ſort, et leur aſſigne en conſéquence la pièce où ils doivent jouer. L'auteur n'a le privilège de les choiſir que lorſqu'il a mérité la couronne dans une des fêtes précédentes.

Les mêmes acteurs jouent quelquefois dans la tragédie & dans la comédie; mais on en voit rarement qui excellent dans les deux genres. Il eſt inutile d'avertir que tel a toujours brillé dans les premiers rôles, que tel autre ne s'eſt jamais élevé au-deſſus des troiſièmes, et qu'il eſt des rôles qui exigent une force extraordinaire, comme celui d'Ajax furieux. Quelques acteurs, pour donner à leur corps plus de vigueur et de ſoupleſſe, vont, dans les paleſtres, s'exercer avec les jeunes athlètes; d'autres, pour rendre leur voix plus libre et plus ſonore, ont l'attention d'obſerver un régime auſtère.

On donne des gages conſidérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours*: leur ſalaire ſe règle ſur le nombre des pièces qu'ils jouent. Dès qu'ils ſe diſtinguent ſur le théatre d'Athènes, ils ſont recherchés des principales villes de la Grèce; elles les appellent pour concourir à l'ornement de leurs fêtes, et, s'ils manquent aux engagemens qu'ils ont ſoucrits, ils ſont obligés de payer une ſomme ſtipulée dans le traité; d'un autre côté, la république les condamne à une ſorte d'amende, quand ils s'abſentent pendant ſes ſolennités.

Le premier acteur doit tellement ſe diſtinguer des deux autres, et ſur-tout du troiſième, qui eſt à ſes gages, que ceux-ci, fuſſent-ils doués de la plus belle voix, ſont obligés

* 5400 livres.

de la ménager, pour ne pas éclipser la sienne. Théodore, qui, de mon temps, jouoit toujours le premier rôle, ne permettoit pas aux deux acteurs subalternes de parler avant lui, et de prévenir le public en leur faveur. Ce n'étoit que dans le cas où il cédoit au troisième un rôle principal, tel que celui de roi, qu'il vouloit bien oublier sa prééminence.

La tragédie n'emploie communément dans les scènes, que le vers ïambe, espèce de vers que la nature semble indiquer, en le ramenant souvent dans la conversation; mais, dans les choeurs, elle admet la plupart des formes qui enrichissent la poësie lyrique. L'attention du spectateur, sans cesse réveillée par cette variété de rhythmes, ne l'est pas moins par la diversité des sons affectés aux paroles dont les unes sont accompagnées du chant, & les autres simplement récitées.

On chante dans les intermèdes; on déclame dans les scènes, toutes les fois que le choeur garde le silence; mais quand il dialogue avec les acteurs, alors, ou son coryphée récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le choeur.

Dans le chant, la voix est dirigée par la flûte; elle l'est dans la déclamation par une lyre qui l'empêche de tomber, & qui donne successivement la quarte, la quinte & l'octave*; ce sont en effet les consonnances que la voix fait le plus souvent entendre dans la conversation on soutenue ou familière†.

* Je suppose que c'est ce qu'on appeloit lyre de Mercure.

† Vitruve rapporte que sous les gradins où devoient s'asseoir les spectateurs, les architectes grecs ménageoient de petites cellules entr'ouvertes, & qu'ils y plaçoient des vases d'airain, destinés à recevoir dans leur cavité les sons qui venoient de la scène, & à les rendre d'une manière forte, claire & harmonieuse. Ces vases, montés à la quarte, à la quinte, à l'octave l'un de l'autre, avoient donc les mêmes proportions entre eux, qu'avoient entre elles les cordes de la lyre qui soutenoit la voix; mais l'effet n'en étoit pas le même. La lyre indiquoit & soutenoit le ton; les vases ne pouvoient que le reproduire & le prolonger; & quel avantage résultoit-il de cette suite d'échos dont rien n'amortissoit le son? Je l'ignore, & c'est ce qui m'a engagé à n'en pas parler dans le texte de mon ouvrage. J'avois une autre raison: rien ne prouve que les Athéniens aient employé ce moyen. Aristote se fait ces questions: Pourquoi une maison est-elle plus résonnante quand elle vient d'être reblanchie, quand on y enfouit des vases vides, quand il s'y trouve des puits & des cavités semblables? Ses réponses sont inutiles à rapporter; mais il auroit certainement cité les vases du théatre, s'il les avoit connus. Mummius en trouva au théatre de Corinthe; ce fut deux cents ans après l'époque que j'ai choisie. L'usage s'en introduisit ensuite en plusieurs villes de la Grèce & de l'Italie, où l'on substituoit quelquefois des vases de terre cuite aux vases d'airain. Rome ne l'adopta jamais; ses architectes s'apperçurent sans doute que si d'un côté il rendoit le théatre plus sonore, d'un autre côté il avoit des inconvéniens qui balançoient cet avantage.

Pendant

Pendant qu'on l'assujettit à une intonation convenable, on l'affranchit de la loi sévère de la mesure; ainsi un acteur peut ralentir ou presser la déclamation.

Par rapport au chant, toutes les lois étoient autrefois de rigueur; aujourd'hui on viole impunément celles qui concernent les accents & la quantité. Pour assurer l'exécution des autres, le maître du chœur, au défaut du poëte, exerce long-temps les acteurs avant la représentation de la pièce; c'est lui qui bat la mesure avec les piés, avec les mains, par d'autres moyens, qui donnent le mouvement aux choristes attentifs à tous ses gestes.

Le chœur obéit plus aisément à la mesure que les voix seules; mais on ne lui fait jamais parcourir certains modes, dont le caractère d'enthousiasme n'est point assorti aux mœurs simples & tranquilles de ceux qu'il représente: ces modes sont réservés pour les principaux personnages.

On bannit de la musique du théatre, les genres qui procèdent par quarts de ton, ou par plusieurs demi-tons de suite, parce qu'ils ne sont pas assez mâles, ou assez faciles à parcourir. Le chant est précédé d'un prélude exécuté par un ou deux joueurs de flûte.

Le maître du chœur ne se borne pas à diriger la voix de ceux qui sont sous ses ordres; il doit encore leur donner des leçons des deux espèces de danses qui conviennent au théatre. L'une est la danse proprement dite; les choristes ne l'exécutent que dans certaines pièces, dans certaines occasions, par exemple, lorsqu'une heureuse nouvelle les force de s'abandonner aux transports de leur joie. L'autre, qui s'est introduite fort tard dans la tragédie, est celle qui, en réglant les mouvemens & les diverses inflexions du corps, est parvenue à peindre, avec plus de précision que la première, les actions, les mœurs & les sentimens. C'est de toutes les imitations, la plus énergique peut-être, parce que son éloquence rapide n'est pas affoiblie par la parole, exprime tout, en laissant tout entrevoir, & n'est pas moins propre à satisfaire l'esprit, qu'à remuer le cœur. Aussi les Grecs, attentifs à multiplier les moyens de séduction, n'ont-ils rien négligé pour perfectionner ce premier langage de la nature; chez eux la musique & la poësie sont toujours soutenus par le jeu, des acteurs: ce jeu, si vif & si persuasif, anime les discours des orateurs, & quelquefois les leçons des philosophes. On cite encore les noms des poëtes & des musiciens qui l'ont enrichi de nouvelles figures; & leurs recherches ont produit un art qui ne s'est corrompu qu'à force de succès.

Cette sorte de danse n'étant, comme l'harmonie, qu'une

 suite

ſuite de mouvemens cadencés & de repos expreſſifs, il eſt viſible qu'elle a dû ſe diverſifier, dans les différentes eſpèces de drames. Il faut que celle de la tragédie, annonce des ames qui ſupportent leurs paſſions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence & la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractère; il faut qu'on reconnoiſſe, à l'attitude des acteurs, les modèles que ſuivent les ſculpteurs pour donner de belles poſitions à leurs figures; que les évolutions des chœurs s'exécutent avec l'ordre & la diſcipline des marches militaires; qu'enfin tous les ſignes concourent avec tant de préciſion à l'unité de l'intérêt, qu'il en réſulte un concert auſſi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

Les anciens avoient bien ſenti la néceſſité de ce rapport, puiſqu'ils donnèrent à la danſe tragique le nom d'Emmélie, qui déſigne un heureux mélange d'accords nobles & élégans, une belle modulation dans le jeu de tous les perſonnages; & c'eſt en effet ce que j'ai remarqué plus d'une fois, & ſur-tout dans cette pièce d'Eſchyle, où le roi Priam offre une rançon pour obtenir le corps de ſon fils. Le chœur des Troyens proſterné comme lui aux piés du vainqueur d'Hector, laiſſant comme lui échapper dans ſes mouvemens pleins de dignité, les expreſſions de la douleur, de la crainte & de l'eſpérance, fait paſſer, dans l'ame d'Achille & dans celle des ſpectateurs, les ſentimens dont il eſt pénétré.

La danſe de la comédie eſt libre, familière ſouvent, ignoble, plus ſouvent déſhonorée par des licences ſi groſſières, qu'elles révoltent les perſonnes honnêtes, & qu'Ariſtophane lui-même ſe fait un mérite de les avoir bannies de quelques unes de ſes pièces.

Dans le drame qu'on appelle ſatyre, ce jeu eſt vif & tumultueux, mais ſans expreſſion & ſans relation avec les paroles.

Dès que le Grecs eurent connu le prix de la danſe imitative, ils y prirent tant de goût, que les auteurs encouragés par les ſuffrages de la multitude, ne tardèrent pas à la dénaturer. L'abus eſt aujourd'hui parvenu à ſon comble; d'un côté, on veut tout imiter, ou pour mieux dire, tout contrefaire; d'un autre, on n'applaudit plus qu'à des geſtes efféminés & laſcifs, qu'à des mouvemens confus & forcenés. L'acteur Callipide, qui fut ſurnommé le ſinge, a preſque de nos jours introduit ou plutôt autoriſé ce mauvais goût, par la dangereuſe ſupériorité de ſes talens*. Ses ſucceſſeurs, pour l'égaler, ont

* Cet acteur, qui ſe vantoit d'arracher des larmes à tout un auditoire, étoit tellement énorgueilli de ſes ſuccès, qu'ayant rencontré Agéſilas, il s'avança, le ſalua, & s'étant mêlé parmi ceux qui l'accompagnoient, il attendit

ont copié ses défauts; &, pour le surpasser, ils les ont outrés. Ils s'agitent & se tourmentent, comme ces musiciens ignorans qui, par des contorsions forcées & bizarres, cherchent en jouant de la flûte, à figurer la route sinueuse que trace un disque en roulant sur le terrein.

Le peuple, qui se laisse entraîner par ces froides exagérations ne pardonne point des défauts quelquefois plus excusables. On le voit par degrés murmurer sourdement, rire avec éclat, pousser des cris tumultueux contre l'acteur, l'accabler de sifflets, frapper des piés pour l'obliger de quitter la scène, lui faire ôter son masque pour jouir de sa honte, ordonner au héraut d'appeler un autre acteur qui est mis à l'amende s'il n'est pas présent, quelquefois même demander qu'on inflige au premier des peines déshonorantes. Ni l'âge, ni la célébrité, ni de longs services ne sauroient le garantir de ces rigoureux traitemens; de nouveaux succès peuvent seuls l'en dédommager: Car dans l'occasion on bat des mains, & l'on applaudit avec le même plaisir & la même fureur.

Cette alternative de gloire & de déshonneur lui est commune avec l'orateur qui parle dans l'assemblée de la nation, avec le professeur qui instruit ses disciples. Aussi n'est-ce que la médiocrité du talent qui avilit sa profession. Il jouit de tous les privilèges du citoyen; &, comme il ne doit avoir aucune des taches d'infamie portéee par les lois, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours, un fameux acteur, nommé Aristodême, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. D'autres avoient beaucoup de crédit dans l'assemblée publique. J'ajoute qu'Eschyle, Sophocle, Aristophane, ne rougirent point de remplir un rôle dans leurs propres pièces.

J'ai vu d'excellens acteurs; j'ai vu Théodore au commencement de sa carrière, & Polus à la fin de la sienne. L'expression du premier étoit si conforme à la nature, qu'on l'eût pris pour le personnage même; le second avoit atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe, ne fut réuni à tant d'intelligence & de sentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouoit le rôle d'Electre. J'étois présent. Rien de si théatral que la situation de cette princesse, au moment qu'elle embrasse l'urne où elle croit que sont déposées les dépouilles

attendit que ce prince lui dit quelque chose de flatteur; trompé dans son espérance: „ Roi de Lacédémone, lui dit-il à la fin, est-ce que vous ne me „ connoîtriez pas? „ Agésilas ayant jeté un coup-d'œil sur lui, se contenta de lui demander s'il n'étoit pas Callipide l'histrion. Le talent de l'acteur ne pouvoit plaire au Spartiate. On proposoit un jour à ce dernier d'entendre un homme qui imitoit parfaitement le chant du rossignol. „ J'ai „ entendu le rossignol, „ répondit-il.

 d'Oreste

d'Oreste son frère. Ce n'étoient plus ici des cendres froides & indifférentes, c'étoient celles même d'un fils que Polus venoit de perdre. Il avoit tiré du tombeau l'urne qui les renfermoit; quand elle lui fut présentée, quand il la saisit d'une main tremblante, quand, la serrant entre ses bras, il l'approcha de son cœur; il fit entendre des accens si douloureux, si touchans, & d'une si terrible vérité, que tout le théâtre retentit de cris, & répandit des torrens de larmes sur la malheureuse destinée du fils, sur l'affreuse destinée du père.

Les acteurs ont des habits & des attributs assortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadême; ils s'appuient sur un sceptre surmonté d'un aigle*, & sont revêtus de longues robes, où brillent à-la-fois l'or, la pourpre, & toutes les espèces de couleurs. Les héros paroissent souvent couverts d'une peau de lion ou de tigre, armés d'épées, de lances, de carquois, de massues; tous ceux qui sont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc sale, & tombant quelquefois en lambeaux; l'âge & le sexe, l'état & la situation actuelle d'un personnage, s'annoncent presque toujours par la forme & par la couleur de son habillement.

Mais ils s'annoncent encore mieux par une espèce de casque dont leur tête est entièrement couverte, & qui, substituant une physionnomie étrangère à celle de l'acteur, opère pendant la durée de la pièce des illusions successives. Je parle de ces masques qui se diversifient de plusieurs manières, soit dans la tragédie, soit dans la comédie & la satyre. Les uns sont garnis de cheveux de différentes couleurs, les autres d'une barbe plus ou moins longue, plus ou moins épaisse; d'autres réunissent, autant qu'il est possible, les attraits de la jeunesse & de la beauté. Il en est qui ouvrent une bouche énorme, & revêtue intérieurement de lames d'airain ou de tout autre corps sonore, afin que la voix y prenne assez de force & d'éclat pour parcourir la vaste enceinte des gradins où sont assis les spectateurs. On en voit enfin, sur lesquels s'élève un toupet ou faîte qui se termine en pointe, & qui rappelle l'ancienne coiffure des Athéniens. On sait que, lors des premiers essais de l'art dramatique, ils étoient dans l'usage de rassembler & de lier en faisceau leurs cheveux au dessus de leur tête.

La tragédie employa le masque presqu'au moment où elle prit naissance; on ignore le nom de celui qui l'introduisit dans la comédie. Il a remplacé & les couleurs grossières dont les suivans de Thespis se barbouilloient le visage, & les feuillages épais qu'ils laissoient tomber sur leur front, pour

* Le sceptre étoit originairement un grand bâton.

ſe livrer, avec plus d'indiſcrétion, aux excès de la ſatire & de la licence. Theſpis augmenta leur audace, en les voilant d'une pièce de voile; &, d'après cet eſſai, Eſchyle qui par lui-même, ou par ſes imitateurs, a trouvé tous les ſecrets de l'art dramatique, penſa qu'un déguiſement conſacré par l'uſage, pouvoit être un nouveau moyen de frapper les ſens, & d'émouvoir les cœurs. Le maſque s'arrondit entre ſes mains, & devint un portrait enrichi de couleurs, & copié d'après le modèle ſublime que l'auteur s'étoit fait des dieux & des héros. Chœrilus & ſes ſucceſſeurs étendirent & perfectionnèrent cette idée, au point qu'il en a réſulté une ſuite de tableaux, où l'on a retracé, autant que l'art peut le permettre, les principales différences des états, des caractères & des ſentimens qu'inſpirent l'une & l'autre fortune. Combien de fois en effet, n'ai-je pas diſcerné au premier coup-d'œil la triſteſſe profonde de Niobé, les projets atroces de Médée, les terribles emportemens d'Hercule, l'abbattement déplorable où ſe trouvoit réduit le malheureux Ajax, & les vengeances que venoient exercer les Euménides pâles & décharnées.

Il fut un temps où la comédie offroit aux ſpectateurs le portrait fidèle de ceux qu'elle attaquoit ouvertement. Plus décente aujourd'hui, elle ne s'attache qu'à des reſſemblances générales & relatives aux ridicules & aux vices qu'elle pourſuit; mais elles ſuffiſent pour qu'on reconnoiſſe à l'inſtant, le maître, le valet, le paraſite, le vieillard indulgent ou ſévère, le jeune homme réglé ou déréglé dans ſes mœurs, la jeune fille parée de ſes attraits, & la matrone diſtinguée par ſon maintien & ſes cheveux blancs.

On ne voit point à la vérité les nuances des paſſions ſe ſuccéder ſur le viſage de l'acteur; mais le plus grand nombre des aſſiſtans eſt ſi éloigné de la ſcène, qu'ils ne pourroient, en aucune manière, entendre ce langage éloquent. Venons à des reproches mieux fondés: le maſque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent tant de charmes dans la converſation; ſes paſſages ſont quelquefois bruſques, ſes intonations dures, & pour ainſi dire raboteuſes; le rire s'altère, eſt s'il n'eſt ménagé avec art, ſa grace & ſon effet s'évanouiſſent à-la-fois; enfin comment ſoutenir l'aſpect de cette bouche difforme, toujours immobile, toujours béante, lors même que l'acteur garde le ſilence*?

Les

* On découvrit, il y a quelques années à Athènes, une grande quantité de médailles d'argent, la plupart repréſentant d'un côté une aire en creux, toutes d'un travail groſſier & ſans légendes. J'en acquis pluſieurs pour le cabinet du Roi. D'après les différens types dont elles ſont chargées, je ne crains pas d'avancer qu'elles furent frappées à Athènes, ou dans les contrées

Les Grecs ſont bleſſés de ces inconvéniens ; mais ils le ſeroient bien plus, ſi les acteurs jouoient à viſage découvert. En effet, ils ne pourroient exprimer les rapports qui ſe trouvent, ou doivent ſe trouver entre la phyſionomie & le caractère, entre l'état & le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes de monter ſur le théatre, & qui regarde la convenance comme une règle indiſpenſable, & auſſi eſſentielle à la pratique des arts, qu'à celle de la morale ; combien ne ſeroit-on pas choqué de voir Antigone & Phèdre, ſe montrer avec des traits dont la dureté détruiroit toute illuſion ; Agamemnon & Priam, avec un air ignoble, Hippolyte & Achille, avec des rides & des cheveux blancs ! Les maſques dont il eſt permis de changer à chaque ſcène, & ſur leſquels on peut imprimer les ſymptômes des principales affections de l'ame, peuvent ſeuls entretenir & juſtifier l'erreur des ſens, & ajouter un nouveau degré de vraiſemblance à l'imitation.

C'eſt par le même principe, que, dans la tragédie, on donne ſouvent aux acteurs une taille de quatre coudées*, conforme à celle d'Hercule & des premiers héros. Ils ſe tiennent ſur des cothurnes ; c'eſt une chauſſure haute quelquefois de quatre ou cinq pouces. Des gantelets prolongent leurs bras ; la poitrine, les flancs ; toutes les parties du corps s'épaiſſiſſent à proportion ; & lorſque, conformément aux lois de la tragédie, qui exige une déclamation forte, & quelquefois véhémente, cette figure preſque coloſſale, revêtue d'une robe magnifique, fait entendre une voix dont les bruyans éclats retentiſſent au loin, il eſt peu de ſpectateurs qui ne ſoient frappés de cette majeſté impoſante, & ne ſe trouvent plus diſpoſés à recevoir les impreſſions qu'on cherche à leur communiquer.

Avant que les pièces commencent, on a ſoin de purifier le lieu de l'aſſemblée ; quand elles ſont finies, différens corps de magiſtrats montent ſur le théatre, & font des libations ſur un autel conſacré à Bacchus. Ces cérémonies ſemblent imprimer un caractère de ſainteté aux plaiſirs qu'elles annoncent & qu'elles terminent.

Les décorations dont la ſcène eſt embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Un artiſte, nommé Agatharcus, en conçut l'idée du temps d'Eſchyle, &, dans un ſavant commentaire, il développa les principes qui avoient dirigé ſon travail. Ces premiers eſſais furent enſuite perfectionnés,

trées voiſines ; &, d'après leur fabrique, que les unes ſont du temps d'Eſchyle, les autres antérieures à ce Poëte. Deux de ces médailles nous préſentent ce maſque hideux dont j'ai déjà parlé dans le texte de mon ouvrage. Ce maſque fut donc employé dès la naiſſance de l'art dramatique.

* 6 piés Grecs, qui font 5 de nos piés & 8 pouces.

tionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore & Démocrite publièrent sur les règles de la perspective.

Suivant la nature du sujet, le théatre représente une campagne riante, une solitude affreuse, le rivage de la mer entouré de rochers escarpés & de grottes profondes, des tentes dressées auprès d'une ville assiégée, auprès d'un port couvert de vaisseaux. Pour l'ordinaire, l'action se passe dans le vestibule d'un palais, ou d'un temple; en face est une place; à côté paroissent des maisons, entre lesquelles s'ouvrent deux rues principales, l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident.

Le premier coup-d'œil est quelquefois très imposant: ce sont des vieillards, des femmes, des enfans, qui, prosternés auprès d'un autel, implorent l'assistance des dieux, ou celle du souverain. Dans le courant de la pièce, le spectacle se diversifie de mille manières. Ce sont de jeunes princes qui arrivent en équipage de chasse, & qui, environnés de leurs amis & de leurs chiens, chantent des hymnes en l'honneur de Diane; c'est un char, sur lequel paroit Andromaque avec son fils Astyanax; un autre char qui tantôt amène pompeusement, au camp des Grecs, Clytemnestre, entourée de ses esclaves, & tenant le petit Oreste qui dort entre ses bras, & tantôt la conduit à la chaumière où sa fille Electre vient de puiser de l'eau dans une fontaine. Ici Ulysse & Diomède se glissent pendant la nuit dans le camp des Grecs, où bientôt ils répandent l'alarme: les sentinelles courent de tous côtés, en criant: *Arrête, arrête, tue, tue.* Là des soldats Grecs, après la prise de Troie, paroissent sur le comble des maisons; ils sont armés de torches ardentes, et commencent à réduire en cendres cette ville célèbre. Une autre fois on apporte, dans des cercueils, les corps des chefs des Argiens, de ces chefs qui périrent au siège de Thèbes; on célèbre, sur le théatre même, leurs funérailles; leurs épouses expriment, par des chants funèbres, la douleur qui les pénètre; Evadné, l'une d'entre elles, est montée sur un rocher, au pié duquel on a dressé le bûcher de Capanée, son époux; elle s'est parée de ses plus riches habits, &, sourde aux prières de son père, aux cris de ses compagnons, elle se précipite dans les flammes du bûcher.

Le merveilleux ajoute encore à l'attrait du spectacle. C'est un dieu qui descend dans une machine; c'est l'ombre de Polydore qui perce le sein de la terre, pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle est menacée; c'est celle d'Achille qui, s'élançant du fond du tombeau, apparoit à l'assem-

blée

blée des Grecs, & leur ordonne de lui ſacrifier Polyxène, fille de Priam ; c'eſt Hélène qui monte vers la voûte célèſte, où, transformée en conſtellation, elle deviendra un ſigne favorable aux matelots ; c'eſt Médée qui traverſe les airs ſur un char attelé de ſerpens.

Je m'arrête: s'il falloit un plus grand nombre d'exemples, je les trouverois ſans peine dans les tragédies Grecques, & ſur-tout dans les plus anciennes. Telle pièce d'Eſchyle n'eſt, pour ainſi dire, qu'une ſuite de tableaux mobiles, les uns intéreſſans, les autres ſi bizarres & ſi monſtrueux, qu'ils n'ont pu ſe préſenter qu'à l'imagination effrénée de l'auteur.

En effet, l'exagération s'introduiſit dans le merveilleux même, lorſqu'on vit ſur le théatre Vulcain, accompagné de la Force & de la Violence, clouer Prométhée au ſommet du Caucaſe ; lorſqu'on vit tout de ſuite arriver auprès de cet étrange perſonnage, l'Océan, monté ſur une eſpèce d'hippogriphe, & la nymphe Io, ayant des cornes de geniſſe ſur la tête. Les Grecs rejettent aujourd'hui de pareilles peintures, comme peu convenables à la tragédie ; & ils admirent la ſageſſe avec laquelle Sophocle a traité la partie du ſpectacle, dans une de ſes pièces.

Œdipe, privé de la lumière, chaſſé de ſes états, étoit avec ſes deux filles au bourg de Colone, aux environs d'Athènes, où Théſée venoit de lui accorder un aſyle. Il avoit appris de l'oracle que ſa mort ſeroit précédée de quelques ſignes extraordinaires, & que ſes oſſemens, dépoſés dans un lieu dont Théſée & ſes ſucceſſeurs auroient ſeuls la connoiſſance, attireroient à jamais la vengeance des dieux ſur les Thébains, & leurs faveurs ſur les Athéniens. Son deſſein eſt de révéler, avant de mourir, ce ſecret à Théſée. Cependant les Coloniates craignent que la préſence d'Œdipe, malheureux & ſouillé de crimes, ne leur devienne funeſte. Ils s'occupent de cette réflexion, & s'écrient tout-à-coup : „ Le tonnerre „ gronde, ô ciel ! „

ŒDIPE.

Chères compagnes de mes peines.
Mes filles, hâtez-vous ; & dans ce même inſtant,
Faites venir le roi d'Athènes.

ANTIGONE.

Quel ſi preſſant beſoin. . . . ?

ŒDIPE.

Dieux ! quel bruit éclatant
Autour de nous ſe fait entendre !
Dans l'éternelle nuit Œdipe va deſcendre.
Adieu ; la mort m'appelle, & le tombeau m'attend.

LE

LE CHŒUR *chantant.*

Mon ame tremblante
Frémit de terreur.
Des cieux en fureur
La foudre brûlante
Répand l'épouvante.
Présages affreux !
Le courroux des cieux
Menace nos têtes ;
La voix des tempêtes
Est la voix des dieux.

ŒDIPE.

Ah, mes enfans ! il vient l'instant horrible,
L'instant inévitable où tout finit pour moi,
Que m'a prédit un oracle infaillible.

ANTIGONE.

Quel signe vous l'annonce ?

ŒDIPE.

Un signe trop sensible.
D'Athènes au plutôt faites venir le Roi.

LE CHŒUR *chantant.*

Quels nouveaux éclats de tonnerre
Ebranlant le ciel & la terre !
Maître des dieux, exaucez-nous.
Si notre pitié secourable
Pour cet infortuné coupable,
Peut allumer votre courroux,
Ne soyez point inexorable,
O Dieu vengeur, épargnez-nous * !

La scène continue de la même manière, jusqu'à l'arrivée de Théfée, à qui Œdipe se hâte de révéler son secret.

La représentation des pièces exige un grand nombre de machines ; les unes opèrent les vols, la descente des dieux, l'apparition des ombres, les autres servent à reproduire des effets naturels, tels que la fumée, la flamme & le tonnerre, dont on imite le bruit, en faisant tomber de fort haut des cailloux dans un vase d'airain : d'autres machines, en tournant sur des roulettes, présentent l'intérieur d'une maison ou d'une tente. C'est ainsi qu'on montre aux spectateurs, Ajax au milieu des animaux qu'il a récemment immolés à sa fureur.

* Par ce fragment de scène, dont je dois la traduction à M. l'Abbé de Lille, & par tout ce que j'ai dit plus haut, on voit que la tragédie Grecque n'étoit, comme l'opéra françois, qu'un mélange de poësie, de musique, de danse & de spectacle, avec deux différences néanmoins : la première, que les paroles étoient tantôt chantées, & tantôt déclamées ; la seconde, que le chœur exécutoit rarement des danses proprement dites, & qu'elles étoient toujours accompagnées du chant.

Des

Des entrepreneurs sont chargés d'une partie de la dépense qu'occasionne la représentation des pièces. Ils reçoivent en dédommagement, une légère rétribution, de la part des spectateurs.

Dans l'origine, & lorsqu'on n'avoit qu'un petit théatre de bois, il étoit défendu d'exiger le moindre droit à la porte: mais comme le désir de se placer, faisoit naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que désormais on paieroit une drachme par tête; les riches alors furent en possession de toutes les places, dont le prix fut bientôt réduit à une obole, par les soins de Périclès. Il vouloit s'attacher les pauvres, &, pour leur faciliter l'entrée aux spectacles, il fit passer un décret, par lequel un des magistrats devoit, avant chaque représentation, distribuer à chacun d'entre eux, deux oboles, l'une pour payer sa place, l'autre pour l'aider à subvenir à ses besoins, tant que dureroient les fêtes.

La construction du théatre qui existe aujourd'hui, & qui, étant beaucoup plus spacieux que le premier, n'entraîne pas les mêmes inconvéniens, devoit naturellement arrêter le cours de cette libéralité. Mais le décret a toujours subsisté, quoique les suites en soient devenues funestes à l'état. Périclès avoit assigné la dépense dont il surchargea le trésor public, sur la caisse des contributions exigées des alliés, pour faire la guerre aux Perses. Encouragé par ce premier succès, il continua de puiser dans la même source, pour augmenter l'éclat des fêtes, de manière qu'insensiblement les fonds de la caisse militaire furent tous consacrés aux plaisirs de la multitude. Un orateur ayant proposé, il n'y a pas long-temps, de les rendre à leur première destination, un décret de l'assemblée générale, défendit sous peine de mort, de toucher à cet article. Personne aujourd'hui n'ose s'élever formellement contre un abus si énorme. Démosthène a tenté deux fois, par des voies indirectes, d'en faire appercevoir les inconvéniens; désespérant de réussir, il dit tout haut maintenant, qu'il ne faut rien changer.

L'entrepreneur donne quelquefois le spectacle *gratis*; quelquefois aussi il distribue des billets qui tiennent lieu de la paye ordinaire, fixée aujourd'hui à deux oboles.

Fin du Chapitre soixante-dixième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXI.

Entretiens sur la nature & sur l'objet de la tragédie.

J'AVOIS connu chez Apollodore un de ses neveux nommé Zopyre, jeune homme plein d'esprit, & brûlant du désir de consacrer ses talens au théatre. Il vint me voir un jour, & trouva Nicéphore chez moi ; c'étoit un poëte qui, après quelques essais dans le genre de la comédie, se croyoit en droit de préférer l'art d'Aristophane à celui d'Eschyle.

Zopyre me parla de sa passion avec une nouvelle chaleur. N'est-il pas étrange, disoit-il, qu'on n'ait pas encore recueilli les règles de la tragédie ? Nous avons de grands modèles, mais qui ont de grands défauts. Autrefois le génie prenoit impunément son essor ; on veut aujourd'hui l'asservir à des lois dont on ne daigne pas nous instruire. Et quel besoin en avez-vous, lui dit Nicéphore ? Dans une comédie, les évènemens qui ont précédé l'action, les incidens dont elle est formée, le nœud, le dénouement, tout est de mon invention, & de-là vient que le public me juge avec une extrême rigueur. Il n'en est pas ainsi de la tragédie ; les sujets sont donnés & connus ; qu'ils soient vraisemblables ou non, peu vous importe. Présentez-nous Adraste, les enfans mêmes vous raconteront ses infortunes ; au seul nom d'Œdipe & d'Alcméon, ils vous diront que la pièce doit finir par l'assassinat d'une mère. Si le fil de l'intrigue s'échappe de vos mains, faites chanter le chœur ; êtes-vous embarrassé de la catastrophe, faites descendre un dieu dans la machine ; le peuple, séduit par la musique & par le spectacle, vous donnera toute espèce de licence, & couronnera sur-le-champ vos nobles efforts.

Mais je m'apperçois de votre surprise ; je vais me justifier par des détails. Il s'assit alors, &, pendant qu'à l'exemple des sophistes, il levoit la main, pour tracer dans les airs un geste élégant, nous vîmes entrer Théodecte, auteur de plusieurs tragédies excellentes ; Polus, un des plus habiles acteurs de la Grèce, & quelques uns de nos amis, qui joignoient un goût exquis à des connoissances profondes. Eh bien, me dit en riant Nicéphore, que voulez-vous que je fasse de mon geste ? Il faut le tenir en suspens, lui répondis-je ; vous aurez peut-être bientôt occasion de l'employer ; &, prenant tout de suite Zopyre par la main, je dis à Théodecte : Permettez que je vous confie ce jeune homme ; il veut entrer dans le temple de la gloire, & je l'adresse à ceux qui en connoissent le chemin.

Théodecte

Théodecte montroit de l'intérêt, & promettoit au besoin ses conseils. Nous sommes fort pressés, repris-je ; c'est dès à présent qu'il nous faut un code de préceptes. Où le prendre, répondit-il ? Avec des talens & des modèles, on se livre quelquefois à la pratique d'un art : mais comme la théorie doit le considérer dans son essence, & s'élever jusqu'à sa beauté idéale, il faut que la philosophie éclaire le goût, & dirige l'expérience. Je sais, repliquai-je, que vous avez longtemps médité sur la nature du drame qui vous a valu de justes applaudissemens, & que vous en avez souvent discuté les principes avec Aristote, soit de vive voix, soit par écrit. Mais vous savez aussi, me dit-il, que, dans cette recherche, on trouve à chaque pas des problêmes à résoudre, & des difficultés à vaincre, que chaque règle est contredite par un exemple, que chaque exemple peut être justifié par un succès, que les procédés les plus contraires sont autorisés par de grands noms, & qu'on s'expose quelquefois à condamner les plus beaux génies d'Athènes. Jugez si je dois courir ce risque, en présence de leur mortel ennemi.

Mon cher Théodecte, répondit Nicéphore, dispensez-vous du soin de les accuser ; je m'en charge volontiers. Communiquez-nous seulement vos doutes, & nous nous soumettrons au jugement de l'assemblée. Théodecte se rendit à nos instances, mais à condition qu'il se couvriroit toujours de l'autorité d'Aristote, que nous l'éclairerions de nos lumières, & qu'on ne discuteroit que les articles les plus essentiels. Malgré cette dernière précaution, nous fûmes obligés de nous assembler plusieurs jours de suite. Je vais donner le résultat de nos séances. J'avertis auparavant que pour éviter toute confusion, je n'admets qu'un petit nombre d'interlocuteurs.

PREMIÈRE SÉANCE.

Zopyre. Puisque vous me le permettez, illustre Théodecte, je vous demanderai d'abord, quel est l'objet de la tragédie ?

Théodecte. L'intérêt qui résulte de la terreur & de la pitié ; & pour produire cet effet, je vous présente une action grave, entière, d'une certaine étendue. Laissant à la comédie les vices & les ridicules des particuliers, la tragédie ne peint que de grandes infortunes, & c'est dans la classe des rois & des héros, qu'elle va les puiser.

Zopyre. Et pourquoi ne pas les choisir quelquefois dans un état inférieur ? Elles me toucheroient bien plus vivement, si je les voyois errer autour de moi.

Théodecte. J'ignore si, tracées par une main habile, elles ne nous donneroient pas de trop fortes émotions. Lorsque je

je prends mes exemples dans un rang infiniment supérieur au vôtre, je vous laisse la liberté de vous les appliquer, & l'espérance de vous y soustraire.

Polus. Je croyois au contraire que l'abaissement de la puissance nous frappoit toujours plus que les révolutions obscures des autres états. Vous voyez que la foudre, en tombant sur un arbrisseau, fait moins d'impression, que lorsqu'elle écrase un chêne dont la tête montoit jusqu'aux cieux.

Théodecte. Il faudroit demander aux arbrisseaux voisins, ce qu'ils en pensent ; l'un de ces deux spectacles seroit plus propre à les étonner, & l'autre à les intéresser. Mais, sans pousser plus loin cette discussion, je vais répondre plus directement à la question de Zopyre.

Nos premiers auteurs s'exerçoient, pour l'ordinaire, sur les personnages célèbres des temps héroïques. Nous avons conservé cet usage, parce que des républicains contemplent toujours avec une joie maligne, les trônes qui roulent dans la poussière, & la chute d'un souverain qui entraîne celle d'un empire. J'ajoute que les malheurs des particuliers ne sauroient prêter au merveilleux qu'exige la tragédie.

L'action doit être entière & parfaite ; c'est-à-dire, qu'elle doit avoir un commencement, un milieu & une fin, car c'est ainsi que s'expriment les philosophes, quand ils parlent d'un tout, dont les parties se développent successivement à nos yeux. Que cette règle devienne sensible par un exemple : dans l'Iliade, l'action commence par la dispute d'Agamemnon & d'Achille ; elle se perpétue par les maux sans nombre qu'entraîne la retraite du second ; elle finit, lorsqu'il se laisse fléchir par les larmes de Priam. En effet, après cette scène touchante, le lecteur n'a plus rien à désirer.

Nicéphore. Que pouvoit désirer le spectateur, après la mort d'Ajax ? L'action n'étoit-elle pas achevée aux deux tiers de la pièce ? Cependant Sophocle a cru devoir l'étendre par une froide contestation entre Ménélas & Teucer, dont l'un veut qu'on refuse, & l'autre qu'on accorde les honneurs de la sépulture au malheureux Ajax.

Théodecte. La privation de ces honneurs ajoute parmi nous un nouveau degré aux horreurs du trépas ; elle peut donc ajouter une nouvelle terreur à la catastrophe d'une pièce. Nos idées à cet égard commencent à changer, &, si l'on parvenoit à n'être plus touché de cet outrage, rien ne seroit si déplacé que la dispute dont vous parlez ; mais ce ne seroit pas la faute de Sophocle. Je reviens à l'action.

Ne pensez pas, avec quelques auteurs, que son unité ne soit autre chose que l'unité du héros, & n'allez pas, à leur exemple,

exemple, embraſſer, même dans un poëme, tous les détails de la vie de Théſée ou d'Hercule. C'eſt affoiblir ou détruire l'intérêt, que de le prolonger avec excès, ou de le répandre ſur un trop grand nombre de points. Admirez la ſageſſe d'Homère ; il n'a choiſi, pour l'Iliade, qu'un épiſode de la guerre de Troie.

Zopyre. Je ſais que les émotions augmentent de force en ſe rapprochant, & que le meilleur moyen pour ébranler une ame, eſt de la frapper à coups redoublés ; cependant il faut que l'action ait une certaine étendue. Celle de l'Agamemnon d'Eſchyle n'a pu ſe paſſer que dans un temps conſidérable ; celle des Suppliantes d'Euripide dure pluſieurs jours, tandis que dans l'Ajax & dans l'Œdipe de Sophocle, tout s'achève dans une légère portion de la journée. Les chef-d'œuvres de notre théatre m'offrent ſur ce point des variétés qui m'arrêtent.

Théodecte. Il ſeroit à déſirer que l'action ne durât pas plus que la repréſentation de la pièce. Mais tâchez du moins de la renfermer dans l'eſpace de temps qui s'écoule entre le lever & le coucher du ſoleil.*

J'inſiſte ſur l'action, parce qu'elle eſt, pour ainſi dire, l'ame de la tragédie, & que l'intérêt théatral dépend ſur-tout de la fable ou de la conſtitution du ſujet.

Polus. Les faits corfirment ce principe : j'ai vu réuſſir des pièces qui n'avoient, pour tout mérite, qu'une fable bien dreſſée, & conduite avec habileté. J'en ai vu d'autres dont les mœurs, les penſées & le ſtyle, ſembloient garantir le ſuccès, et qui tomboient, parce que l'ordonnance en étoit vicieuſe. C'eſt le défaut de tous ceux qui commencent.

Théodecte. Ce fut celui de pluſieurs anciens auteurs. Ils négligèrent quelquefois leurs plans, et ſe ſauvèrent par des beautés de détail, qui ſont à la tragédie, ce que les couleurs ſont à la peinture. Quelque brillantes que ſoient ces couleurs, elles ſont moins d'effet, que les contours élégans d'une figure deſſinée au ſimple trait.

Commencez donc par crayonner votre ſujet : vous l'enrichirez enſuite des ornemens dont il eſt ſuceptible. En le diſpoſant, ſouvenez-vous de la différence de l'hiſtorien au poëte. L'un raconte les choſes comme elles ſont arrivées ; l'autre, comme elles ont pu ou dû arriver. Si l'hiſtoire ne

* Ariſtote dit, *un tour du ſoleil*. & c'eſt d'après cette expreſſion que les modernes ont établi la règle des 24 heures ; mais les plus ſavans interprètes entendent par *un tour du ſoleil*, l'apparition journalière de cet aſtre ſur l'horizon ; &, comme les tragédies ſe donnoient à la fin de l'hiver, la durée de l'action ne devoit être que de 9 à 10 heures.

vous

vous offre qu'un fait dénué de circonſtances, il vous ſera permis de l'embellir par la fiction, et de joindre, à l'action principale, des actions particulières, qui la rendront plus intéreſſante. Mais vous n'ajouterez rien qui ne ſoit fondé en raiſon, qui ne ſoit vraiſemblable ou néceſſaire.

A ces mots, la converſation devint plus générale. On s'étendit ſur les différentes eſpèces de vraiſemblances, on obſerva qu'il en eſt une pour le peuple, et une autre pour les perſonnes éclairées; et l'on convint de s'en tenir à celle qu'exige un ſpectacle où domine la multitude. Voici ce qui fut décidé.

1°. On appelle vraiſemblable ce qui, aux yeux de preſque tout le monde, a l'apparence du vrai. On entend auſſi par ce mot, ce qui arrive communément dans des circonſtances données. Ainſi, dans l'hiſtoire, tel évènement a pour l'ordinaire telle ſuite; dans la morale, un homme d'un tel état, d'un tel âge, d'un tel caractère, doit parler et agir de telle manière.

2°. Il eſt vraiſemblable, comme diſoit le poëte Agathon, qu'il ſurvienne des choſes qui ne ſont pas vraiſemblables. Tel eſt l'exemple d'un homme qui ſuccombe ſous un homme moins fort ou moins courageux que lui. C'eſt de ce vraiſemblable extraordinaire que quelques auteurs ont fait uſage pour dénouer leurs pièces.

3°. Tout ce qu'on croit être arrivé, eſt vraiſemblable; tout ce qu'on croit n'être jamais arrivé eſt invraiſemblable.

4°. Il vaut mieux employer ce qui eſt réellement impoſſible et qui eſt vraiſemblable, que le réellment poſſible qui ſeroit ſans vraiſemblance. Par exemple, les paſſions, les injuſtices, les abſurdités qu'on attribue aux dieux, ne ſont pas dans l'ordre des choſes poſſibles; les forfaits et les malheurs des anciens héros ne ſont pas toujours dans l'ordre des choſes probables: mais les peuples ont conſacré ces traditions, en les adoptant; et, au théatre, l'opinion commune équivaut à la vérité.

5°. La vraiſemblance doit régner dans la conſtitution du ſujet, dans la liaiſon des ſcènes, dans la peinture des mœurs, dans le choix des reconnoiſſances, dans toutes les parties du drame. Vous vous demanderez ſans ceſſe: Eſt-il poſſible, eſt-il néceſſaire qu'un tel perſonnage parle ainſi, agiſſe de telle manière?

Nicéphore. Etoit-il poſſible qu'Œdipe eût vécu vingt ans avec Jocaſte, ſans s'informer des circonſtances de la mort de Laïus?

Théodecte. Non ſans doute; mais l'opinion générale ſup-

posoit le fait ; et Sophocle, pour en sauver l'absurdité, n'a commencé l'action qu'au moment où se terminent les maux qui affligeoient la ville de Thèbes. Tout ce qui s'est passé avant ce moment, est hors du drame, ainsi que m'en a fait appercevoir Aristote.

Nicéphore Votre ami, pour excuser Sophocle, lui prête une intention qu'il n'eut jamais. Car Œdipe fait ouvertement l'aveu de son ignorance ; il dit lui-même, qu'il n'a jamais su ce qui s'étoit passé à la mort de Laïus ; il demande en quel endroit ce prince fut assassiné, si c'est à Thèbes, si c'est à la campagne, ou dans un pays éloigné. Quoi ! un évènement auquel il devoit la main de la reine & le trône, n'a jamais fixé son attention ! jamais personne ne lui en a parlé ! Convenez qu'Œdipe n'étoit guère curieux, & qu'on étoit bien discret à sa cour.

Théodecte cherchoit en vain à justifier Sophocle : nous nous rangeâmes tous de l'avis de Nicéphore. Pendant cette discussion, on cita plusieurs pièces qui ne dûrent leur chute qu'au défaut de vraisemblance, une entre autres de Carcinus, où les spectateurs virent entrer le principal personnage dans un temple, & ne l'en virent pas sortir ; quand il reparut dans une des scènes suivantes, ils en furent si blessés, que la pièce tomba.

Polus. Il falloit qu'elle eût des défauts plus essentiels. J'ai joué souvent dans l'Electre de Sophocle ; il y fait mention des jeux Pythiques dont l'institution est postérieure, de plusieurs siècles, au temps où vivoient les héros de la pièce ; à chaque représentation, on murmure contre cet anachronisme ; cependant la pièce est restée.

Théodecte. Cette faute, qui échappe à la plus grande partie des spectateuss, est moins dangereuse que la première, dont tout le monde peut juger. En général, les invraisemblances qui ne frappent que les personnes éclairées, ou qui sont couvertes par un vif intérêt, ne sont guère à redouter pour un auteur. Combien de pièces où l'on suppose dans un récit, que, pendant un court espace de temps, il s'est passé hors du théatre, une foule d'évènemens qui demanderoient une grande partie de la journée ! Pourquoi n'en est-on pas choqué ? c'est que le spectateur, entraîné par la rapidité de l'action, n'a ni le loisir ni la volonté de revenir sur ses pas, & de se livrer à des calculs qui affoibliroient son illusion *.

Ici finit la première séance.

* Dans la Phèdre de Racine, on ne s'apperçoit pas que, pendant qu'on récite 37 vers, il faut qu'Aricie, après avoir quitté la scène, arrive à l'endroit où les chevaux se sont arrêtés, & que Théramène ait le temps de revenir auprès de Thésée.

SECONDE SÉANCE.

Le lendemain, quand tout le monde fut arrivé, Zopyre dit à Théodecte : Vous nous fîtes voir hier que l'illuſion théatrale doit être fondée ſur l'unité d'action, & ſur la vraiſemblance ; que faut-il de plus ?

Théodecte. Atteindre le but de la tragédie qui eſt d'exciter la terreur & la pitié. On y parvient, 1°. par le ſpectacle, lorſqu'on expoſe à nos yeux Œdipe avec un maſque enſanglanté, Télèphe couvert de haillons, les Euménides avec des attributs effrayans : 2°. par l'action, lorſque le ſujet & la manière d'en lier les incidens ſuffiſent pour émouvoir fortement le ſpectateur. C'eſt dans le ſecond de ces moyens que brille ſur-tout le génie du poëtè.

On s'étoit apperçu depuis long-temps que, de toutes les paſſions, la terreur & la pitié pouvoient ſeules produire un pathétique vif & durable ; de-là les efforts que firent ſucceſſivement l'élégie & la tragédie, pour communiquer à notre ame les mouvemens qui la tirent de ſa langueur ſans violence, & lui font goûter des plaiſirs ſans remords. Je tremble & je m'attendris ſur les malheurs qu'éprouvent mes ſemblables, ſur ceux que je puis éprouver à mon tour ; mais je chéris ces craintes & ces larmes. Les premières ne reſſerrent mon cœur, qu'afin que les ſecondes le ſoulagent à l'inſtant. Si l'objet qui fait couler ces pleurs, étoit ſous mes yeux, comment pourrois-je en ſoutenir la vue ? L'imitation me le montre à travers un voile qui en adoucit les traits ; la copie reſte toujours au deſſous de l'original, & cette imperfection eſt un de ſes principaux mérites.

Polus. N'eſt-ce pas là ce que vouloit dire Ariſtote, lorſqu'il avançoit que la tragédie & la muſique opèrent la purgation de la terreur & de la pitié ?

Théodecte. Sans doute. Purger ces deux paſſions, c'eſt en épurer la nature, en réprimer les excès. Et en effet les arts imitatifs ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieux, & n'en retiennent que ce qu'elle a d'intéreſſant. Il ſuit de-là, qu'il faut épargner au ſpectateur les émotions trop pénibles & trop douloureuſes. On ſe ſouvient encore de ce roi d'Egypte qui, parvenu au comble du malheur, ne put verſer une larme à l'aſpect du ſupplice de ſon fils, & fondit en pleurs lors qu'il vit un de ſes amis tendre la main aux paſſans. Le dernier de ces tableaux attendrit ſon cœur, le premier l'avoit endurci. Eloignez de moi ces excès de terreur, ces coups foudroyans qui étouffent la pitié : évitez d'enſanglanter la ſcène. Que Médée ne vienne pas ſur le théatre égorger ſes enfans,

Œdipe s'arracher les yeux, Ajax se percer de son épée*. C'est une des principales règles de la tragédie....

Nicéphore. Et que vous violez sans cesse. Vous aimez à repaître vos regards d'images affreuses & dégoûtantes. Rappelez-vous cet Œdipe, ce Polymnestor, qui, privés de la lumière du jour, reparoissent sur le théatre, baignés du sang qui coule encore de leurs yeux.

Théodecte. Ce spectacle est étranger à l'action, & l'on a la foiblesse de l'accorder aux besoins de la multitude qui veut des secousses violentes.

Nicéphore. C'est vous qui l'avez familiarisée avec les atrocités. Je ne parle point de ces forfaits dont le récit même est épouvantable; de ces époux, de ces mères, de ces enfans égorgés par ce qu'ils ont de plus cher au monde; vous me répondriez que ces faits sont consacrés par l'histoire, qu'on vous en a souvent entretenus dès votre enfance, qu'ils appartiennent à des siècles si reculés qu'ils n'excitent plus en conséquence que l'effroi nécessaire à la tragédie. Mais vous avez le funeste secret d'en augmenter l'horreur. Les cheveux se dressent sur ma tête, lorsqu'aux cris de Clytemnestre qu'Oreste son fils vient de frapper derrière le théatre, Electre, sa fille, s'écrie sur la scène: „ Frappe, si tu le peux, une „ seconde fois. „

Théodecte. Sophocle a, pendant toute la pièce, répandu un si grand intérêt sur cette princesse; elle est si rassasiée de malheurs & d'opprobres; elle vient de passer par tant de convulsions de crainte, de désespoir & de joie, que, sans oser la justifier, on lui pardonne ce trait de férocité qui lui échappe

* Plusieurs critiques modernes ont supposé que dans la tragédie de Sophocle, Ajax se perçoit de son épée à la vue des spectateurs. Ils s'autorisoient du scholiaste qui observe que les héros se donnoient rarement la mort sur le théatre. Je pense que la règle n'a pas été violée en cette occasion. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre le fil de l'action.

Le chœur instruit qu'Ajax n'est plus dans sa tente, sort par les deux côtés du théatre pour le chercher & le ramener. Le héros reparoit. Après un monologue touchant, il se précipite sur la pointe de son épée, dont il avoit enfoncé auparavant la garde dans la terre: le chœur revient; pendant qu'il se plaint de l'inutilité de ses recherches, il entend les cris de Tecmesse qui a trouvé le corps de son mari; & il s'avance pour voir ce funeste spectacle. Ce n'est donc pas sur la scène qu'Ajax s'est tué.

J'ai supposé qu'à côté de la tente d'Ajax, placée au fond du théatre, étoit une issue qui conduisoit à la campagne, & qui étoit cachée par un rideau qu'on avoit tiré lors de la sortie du chœur. C'est dans cet enfoncement qu'Ajax s'étoit montré, & qu'il avoit déclaré hautement sa dernière résolution. Voilà pourquoi il est dit que le rôle de ce héros demandoit une voix très forte. A quelques pas de-là, derrière la tente, il avoit placé son épée. Ainsi les spectateurs pouvoient le voir & l'entendre, lorsqu'il récitoit son monologue, & ne pouvoient pas être témoins de sa mort.

dans

dans un premier moment. Obfervez que Sophocle en prévit l'effet, & que, pour le corriger, il fait déclarer à Electre dans une fcène précédente, qu'elle n'en veut qu'au meurtrier de fon père.

Cet exemple, qui montre avec quelle adreffe une main habile prépare & dirige fes coups, prouve en même temps que les fentimens dont on cherche à nous pénétrer, dépendent fur-tout, des relations et des qualités du principal perfonnage.

Remarquez qu'une action qui fe paffe entre des perfonnes ennemies ou indifférentes, ne fait qu'une impreffion paffagère; mais qu'on eft fortement ému, quand on voit quelqu'un près de périr de la main d'un frère, d'une fœur, d'un fils, ou des auteurs de fes jours. Mettez donc, s'il eft poffible, votre héros aux prifes avec la nature; mais ne choififfez pas un fcélérat: qu'il paffe du malheur au bonheur, ou du bonheur au malheur, il n'excitera ni terreur ni pitié. Ne choififfez pas non plus un homme qui, doué d'une vertu fublime, tomberoit dans l'infortune fans fe l'être attirée

Polus. Ces principes ont befoin d'être développés. Que la punition du méchant ne produife ni compaffion ni crainte, je le conçois fans peine. Je ne dois m'attendrir que fur des malheurs non mérités, et le fcélérat n'a que trop mérité les fiens: je ne dois trembler que fur les malheurs de mon femblable, & le fcélérat ne l'eft pas. Mais l'innocence pourfuivie, opprimée, verfant des larmes amères, & pouffant des cris inutiles, rien de fi terrible & de fi touchant.

Théodecte. Et rien de fi odieux, quand elle fuccombe contre toute apparence de juftice. Alors, au lieu de ce plaifir pur, de cette douce fatisfaction que j'allois chercher au théatre, je n'y reçois que des fecouffes douloureufes qui révoltent à-la-fois mon cœur & ma raifon. Vous trouverez peut-être que je vous parle un langage nouveau; c'eft celui des philofophes qui, dans ces derniers temps, ont réfléchi fur l'efpèce de plaifir que doit procurer la tragédie.

Quel eft donc le tableau qu'elle aura foin d'expofer fur la fcène? celui d'un homme qui puiffe, en quelque façon, fe reprocher fon infortune. N'avez-vous pas obfervé que les malheurs des particuliers, & les révolutions même des empires, ne dépendent fouvent que d'une première faute éloignée ou prochaine; faute, dont les fuites font d'autant plus effrayantes, qu'elles étoient moins prévues? Appliquez cette remarque: vous trouverez dans Thyefte, la vengeance pouffée trop loin; dans Œdipe & dans Agamemnon, de fauffes idées fur l'honneur & fur l'ambition; dans Ajax, un orgueil qui dédaigne l'affiftance du ciel; dans Hippolyte, l'injure faite à

une divinité jaloufe ; dans Jocafte, l'oubli des devoirs les plus facrés ; dans Priam & dans Hécube, trop de foibleffe pour le raviffeur d'Hélène ; dans Antigone, les fentimens de la nature préférés à des lois établies.

Le fort de Thyefte & d'Œdipe fait friffonner : mais Thyefte dépouillé, par Atrée fon frère, du droit qu'il avoit au trône, lui fait le plus fanglant des outrages en lui raviffant une époufe chérie ; Atrée étoit coupable, & Thyefte n'étoit pas innocent. Œdipe a beau fe parer de ce titre, & s'écrier qu'il a tué fon père fans le connoître : récemment averti par l'oracle qu'il commettroit cet attentat, devoit-il difputer les honneurs du pas à un vieillard qu'il rencontre fur fon chemin, &, pour une légère infulte, lui arracher la vie, ainfi qu'aux efclaves qui l'accompagnoient ?

Zopyre. Il ne fut pas maître de fa colère.

Théodecte. Il devoit l'être ; les philofophes n'admettent point de paffion affez violente pour nous contraindre ; et fi les fpectateurs moins éclairés font plus indulgens, ils favent du moins que l'excès momentanée d'une paffion fuffit pour nous entraîner dans l'abyme.

Zopyre. Ofez-vous condamner Antigone, pour avoir, au mépris d'une injufte défenfe, accordé la fépulture à fon frère ?

Théodecte. J'admire fon courage, je la plains d'être réduite à choifir entre deux devoirs oppofés ; mais enfin la loi étoit expreffe, Antigone l'a violée, & la condamnation eut un prétexte.

Si parmi les caufes affignées aux malheurs du principal perfonnage, il en eft qu'il feroit facile d'excufer, alors vous lui donnerez des foibleffes & des défauts qui adouciront à nos yeux l'horreur de fa deftinée.

D'après ces réflections, vous réunirez l'interêt fur un homme qui foit plutôt bon que méchant, qui devienne malheureux, non par un crime atroce, mais par une de ces grandes fautes qu'on fe pardonne aifément dans la profpérité ; tels furent Œdipe & Thyefte.

Polus. Vous défapprouvez donc ces pièces où l'homme eft devenu malgré lui coupable & malheureux ? Cependant elles ont toujours réuffi, & toujours on verfa des larmes fur le fort déplorable de Phèdre, d'Orefte & d'Electre.

Cette remarque occafionna parmi les affiftans une difpute affez vive : les uns foutenoient qu'adopter le principe de Théodecte, c'étoit condamner l'ancien théatre, qui n'a pour mobile que les décrets aveugles du deftin ; d'autres obfervoient que, dans la plupart des tragédies de Sophocle & d'Euripide, ces décrets, quoique rappelés par intervalles dans le difcours, n'influoient,

n'influoient, ni ſur les malheurs du premier perſonnage, ni ſur la marche de l'action : on citoit entre autres l'Antigone de Sophocle, la Médée & l'Andromaque d'Euripide.

On s'entretint par occaſion de cette fatalité irréſiſtible, tant pour les dieux que pour les hommes. Ce dogme, diſoit l'un, paroit plus dangereux qu'il ne l'eſt en effet. Voyez ſes partiſans : ils raiſonnent, comme s'ils ne pouvoient rien, ils agiſſent, comme s'ils pouvoient tout. Les autres, après avoir montré qu'il ne ſert qu'à juſtifier les crimes, & qu'à décourager la vertu, demandèrent comment il avoit pu s'établir.

Il fut un temps, répondit-on, où les oppreſſeurs des foibles ne pouvant être retenus par les remords, on imagina de les arrêter par la crainte de la religion ; ce fut une impiété, non ſeulement de négliger le culte des dieux, ou de mépriſer leur puiſſance, mais encore de dépouiller leurs temples, d'enlever les troupeaux qui leur étoient conſacrés, & d'inſulter leurs miniſtres. De pareils crimes devoient être punis, à moins que le coupable ne réparât l'inſulte, & ne vînt aux piés des autels ſe ſoumettre à des cérémonies deſtinées à le purifier. Les prêtres ne le perdoient pas de vue. La fortune l'accabloit-elle de ſes dons ? Ne craignez rien, diſoient-ils, c'eſt par de pareilles faveurs que les dieux l'attirent dans le piège. Eprouvoit-il un des revers attachés à la condition humaine ? Le voilà, s'écrioient-ils, le courroux célèſte qui devoit éclater ſur ſa tête. Se déroboit-il au châtiment pendant ſa vie ? La foudre n'eſt que ſuſpendue, ajoutoit-on ; ſes enfans, ſes petits-neveux porteront le poids & la peine de ſon iniquité. On s'accoutuma donc à voir la vengeance des dieux pourſuivant le coupable juſqu'à ſa dernière génération ; vengeance regardée comme juſtice à l'égard de celui qui l'a méritée, comme fatalité par rapport à ceux qui ont recueilli ce funeſte héritage. Avec cette ſolution, on crut expliquer cet enchaînement de forfaits & de déſaſtres qui détruiſirent les plus anciennes familles de la Grèce. Citons quelques exemples.

Œnée, roi des Etoliens néglige d'offrir des ſacrifices à Diane, prompte à ſe venger de ſes mépris ; de-là ces fléaux multipliés qui ravagent ſes états, ces haines meurtrières qui diviſent la famille royale, & qui finiſſent par la mort de Méléagre, fils d'Œnée.

Une faute de Tantale attacha pour long-temps les Furies au ſang des Pélopides. Elles l'avoient déja infecté de tous leurs poiſons, lorſqu'elles dirigèrent le trait qu'Agamemnon lança contre une biche conſacrée à Diane. La déeſſe exige le ſacrifice d'Iphigénie ; ce ſacrifice ſert de prétexte à Clytemneſtre, pour égorger ſon époux ; Oreſte venge ſon père,

 en

en raviſſant le jour à ſa mère ; il eſt pourſuivi par les Euménides, juſqu'à ce qu'il ait reçu l'expiation.

Rappelons-nous, d'un autre côté, cette ſuite non interrompue de crimes horribles & de malheurs épouvantables, qui fondirent ſur la maiſon régnante, depuis Cadmus, fondateur de la ville de Thèbes, juſqu'aux enfans du malheureux Œdipe. Quelle en fut la funeſte origine ? Cadmus avoit tué un dragon qui veilloit ſur une fontaine conſacrée à Mars ; il avoit épouſé Hermione, fille de Mars & de Vénus. Vulcain, dans un accès de jalouſie, revêtit cette princeſſe d'une robe teinte des crimes qui ſe tranſmirent à ſes deſcendans.

Heureuſes néanmoins les nations, lorſque la vengeance céleſte ne s'étend que ſur la poſtérité du coupable ! Combien de fois l'a-t-on vue s'appeſantir ſur un royaume entier ! Combien de fois encore les ennemis d'un peuple, le ſont ils devenus de ſes dieux, quoiqu'ils ne les euſſent jamais offenſés !

A cette idée outrageante pour la divinité, on en ſubſtitua dans la ſuite une autre qui ne l'étoit pas moins. Quelques ſages, épouvantés des viciſſitudes qui bouleverſent les choſes humaines, ſupposèrent une puiſſance qui ſe joue de nos projets, & nous attend au moment du bonheur, pour nous immoler à ſa cruelle jalouſie.

Il réſultoit des ces monſtrueux ſyſtêmes, conclut Théodecte, qu'un homme peut être entraîné dans le crime ou dans le malheur, par la ſeule impulſion d'une divinité à qui ſa famille, ſa nation ou ſa proſpérité eſt odieuſe.

Cependant, comme la dureté de cette doctrine ſe faiſoit mieux ſentir dans une tragédie que dans d'autres écrits, nos premiers auteurs ne l'annoncèrent ſouvent qu'avec des correctifs, & ſe rapprochèrent ainſi de la règle que j'ai établie. Tantôt le perſonnage, frappé de la fatalité, la juſtifia par une faute perſonnelle, ajoutée à celle que le ſang lui avoit tranſmiſe ; tantôt, après s'être acquitté envers ſa deſtinée, il étoit retiré du précipice où elle l'avoit conduit. Phèdre eſt embraſée d'un amour criminel ; c'eſt Vénus qui l'allume dans ſon cœur, pour perdre Hippolyte. Que fait Euripide ? Il ne donne à cette princeſſe qu'un rôle ſubalterne ; il fait plus encore : elle conçoit & exécute l'affreux projet d'accuſer Hippolyte. Son amour eſt involontaire, ſon crime ne l'eſt pas ; elle n'eſt plus qu'un perſonnage odieux, qui, après avoir excité quelque pitié, finit par produire l'indignation.

Le même Euripide a voulu raſſembler tout l'intérêt ſur Iphigénie. Malgré ſon innocence & ſes vertus, elle doit laver de ſon ſang l'outrage que Diane a reçu d'Agamemnon. Que fait encore l'auteur ? Il n'achève pas le malheur d'Iphigénie ;

la Déesse la transporte en Tauride, & la ramènera bientôt après triomphante dans la Grèce.

Le dogme de la fatalité ne domine nulle part aussi fortement que dans les tragédies d'Oreste & d'Electre. Mais on a beau rapporter l'oracle qui leur ordonne de venger leur père, les remplir de terreur avant le crime, de remords après qu'il est commis, les rassurer par l'apparition d'une divinité qui les justifie & leur promet un sort plus heureux ; ces sujets n'en sont pas moins contraires à l'objet de la tragédie. Ils réussissent néanmoins, parce que rien n'est si touchant que le péril d'Oreste, que les malheurs d'Electre, que la reconnoissance du frère & de la sœur ; parce que, d'ailleurs, tout s'embellit sous la plume d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide.

Aujourd'hui que la saine philosophie nous défend d'attribuer à la divinité un seul mouvement d'envie ou d'injustice, je doute que de pareilles fables, traitées pour la première fois, avec la même supériorité, réunissent tous les suffrages. Je soutiens, du moins, qu'on verroit avec peine le principal personnage se souiller d'un crime atroce ; & j'en ai pour garant la manière dont Astydamas a construit dernièrement la fable de son Alcméon. L'histoire suppose que ce jeune prince fut autorisé à plonger le poignard dans le sein d'Eriphile, sa mère. Plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Euripide épuisa inutilement toutes les ressources de l'art, pour colorer un si horrible forfait ; Astydamas a pris un parti conforme à la délicatesse de notre goût. Eriphile périt, à la vérité, de la main de son fils, mais sans en être connue.

Polus. Si vous n'admettez pas cette tradition de crimes & de désastres qui descendent des pères aux enfans, vous serez forcé de supprimer les plaintes dont le théatre retentit sans cesse contre l'injustice des dieux & les rigueurs de la destinée.

Théodecte. Ne touchons point au droit du malheureux ; laissons-lui les plaintes, mais qu'elles prenent une direction plus juste ; car il existe pour lui un ordre de choses plus réel, & non moins effrayant que la fatalité ; c'est l'énorme disproportion entre ses égaremens & les maux qui en sont la suite ; c'est lorsqu'il devient le plus infortuné des hommes, par une passion momentanée, par une imprudence légère, quelquefois par une prudence trop éclairée ; c'est enfin lorsque les fautes des chefs portent la désolation dans tout un empire.

De pareilles calamités étoient assez fréquentes dans ces temps éloignés, où les passions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, déployoient toute leur énergie. Aussi la tragédie commença-t-elle par mettre en œuvre les évènemens des siècles héroïques, évènemens consignés en partie dans les

écrits

écrits d'Homère, en plus grand nombre dans un recueil intitulé Cycle épique, où différens auteurs ont rassemblé les anciennes traditions des Grecs.

Outre cette source, dans laquelle Sophocle a puisé presque tous ses sujets, on en a quelquefois tiré de l'histoire moderne : d'autres fois, on a pris la liberté d'en inventer. Eschyle mit sur la scène la défaite de Xerxès à Salamine ; & Phrynicus, la prise de Milet ; Agathon donna une pièce où tout est feint ; Euripide une autre où tout est allégorique.

Ces diverses tentatives réussirent, & ne furent pas suivies : peut-être exigent-elles trop de talens ; peut-être s'apperçut-on que l'histoire ne laisse pas assez de liberté au poëte, que la fiction lui en accorde trop, que l'une & l'autre se concilient difficilement avec la nature de notre spectacle. Qu'exige-t-il en effet ? une action vraisemblable, & souvent accompagnée de l'apparition des ombres & de l'intervention des dieux. Si vous choisissiez un fait récent, il faudroit en bannir le merveilleux ; si vous l'inventiez vous même, n'étant soutenu ni par l'autorité de l'histoire, ni par le préjugé de l'opinion publique, vous risqueriez de blesser la vraisemblance. De-là vient que les sujets de nos plus belles pièces sont pris maintenant dans un petit nombre de familles anciennes, comme celles d'Alcméon, de Thyeste, d'Œdipe, de Télèphe & de quelques autres, où se passèrent autrefois tant de scènes épouvantables.

Nicéphore. Je voudrois vous dire poliment que vous êtes bien ennuyeux avec vos Agamemnons, vos Orestes, vos Œdipes, & toutes ces races de proscrits. Ne rougissez-vous pas de nous offrir des sujets si communs & si usés ? J'admire quelquefois la stérilité de vos génies, & la patience des Athéniens.

Théodecte. Vous n'êtes pas de bonne foi, & vous savez mieux qu'un autre, que nous travaillons sur un fonds inépuisable. Si nous sommes obligés de respecter les fables reçues, ce n'est que dans les points essentiels. Il faut, à la vérité, que Clitemnestre périsse de la main d'Oreste ; Eriphile, de celle d'Alcméon. Mais les circonstances d'un même fait variant dans les traditions anciennes, l'auteur peut choisir celles qui conviennent à son plan, ou leur en substituer de nouvelles. Il lui suffit aussi d'employer un ou deux personnages connus ; les autres sont à sa disposition. Chaque sujet offre des variétés sans nombre, & cesse d'être le même, dès que vous lui donnez un nouveau nœud, un autre dénouement.

Variété dans les fables, qui sont simples ou implexes : simples. lorsque l'action continue & s'achève d'une manière uniforme, sans qu'aucun accident en détourne ou suspende le cours ; implexes, lorsqu'elle s'opère soit avec une de ces re-

connoiſſances qui changent les rapports des perſonnages entre eux, ſoit avec une de ces révolutions qui changent leur état, ſoit avec ces deux moyens réunis. Ici l'on examina ces deux eſpèces de fables, & l'on convint que les implexes étoient préférables aux ſimples.

Variété dans les incidens qui excitent la terreur & la pitié. Si ce double effet eſt produit par les ſentimens de la nature, tellement méconnus ou contrariés, que l'un des perſonnages riſque de perdre la vie, alors celui qui donne ou va donner la mort, peut agir de l'une de ces quatre manières. 1°. Il peut commettre le crime de propos délibéré ; les exemples en ſont fréquens parmi les anciens. Je citerai celui de Médée qui, dans Euripide, conçoit le projet de tuer ſes enfans, & l'exécute. Mais ſon action eſt d'autant plus barbare, qu'elle n'étoit point néceſſaire. Je crois que perſonne ne la haſarderoit aujourd'hui. 2°. On peut ne reconnoître ſon crime qu'après l'avoir achevé ; comme Œdipe dans Sophocle. Ici l'ignorance du coupable rend ſon action moins odieuſe, & les lumières qu'il acquiert ſucceſſivement, nous inſpirent le plus vif intérêt. Nous approuvons cette manière. 3°. L'action va quelquefois juſqu'au moment de l'exécution, & s'arrête tout-à coup par un éclairciſſement inattendu. C'eſt Mérope qui reconnoit ſon fils, & Iphigénie, ſon frère, au moment de les frapper. Cette manière eſt la plus parfaite de toutes.

Polus. En effet, lorſque Mérope tient le glaive ſuſpendu ſur la tête de ſon fils, il s'élève un frémiſſement général dans l'aſſemblée ; j'en ai été ſouvent témoin.

Théodecte. La 4e. & la plus mauvaiſe de toutes les manières, eſt de s'arrêter au moment de l'exécution, par un ſimple changement de volonté : on ne l'a preſque jamais employée. Ariſtote me citoit un jour l'exemple d'Hémon, qui tire l'épée contre Créon, ſon père, & au lieu d'achever, s'en perce lui-même.

Nicéphore. Comment auroit-il achevé ? Créon, ſaiſi de frayeur, avoit pris la fuite.

Théodecte. Son fils pouvoit le pourſuivre.

Polus. Peut-être ne vouloit-il que s'immoler à ſes yeux, comme il ſembloit l'en avoir menacé dans une des ſcènes précédentes ; car, après tout, Sophocle connoiſſoit trop les bienſéances du théatre, pour ſuppoſer que le vertueux Hémon oſât attenter aux jours de ſon père.

Zopyre. Eh ! pourquoi ne l'auroit-il pas oſé ? Savez-vous qu'Hémon eſt ſur le point d'épouſer Antigone, qu'il l'aime, qu'il en eſt aimé, que ſon père l'a condamnée à être enterrée vivante, que ſon fils n'a pu le fléchir par ſes larmes, qu'il la

trouve

trouve morte, qu'il se roule à ses piés expirant de rage & d'amour? Et vous seriez indigné que, voyant tout-à-coup paroître Créon, il se fût élancé, non sur son père, mais sur le bourreau de son amante? Ah! s'il ne daigne pas poursuivre ce lâche tyran, c'est qu'il est encore plus pressé de terminer une vie odieuse.

Théodecte. Ennoblissez son action; dites que son premier mouvement fut de fureur & de vengeance; & le second, de remords & de vertu.

Zopyre. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, je soutiens que ce trait est un des plus pathétiques & des plus sublimes de notre théatre; & si votre Aristote ne l'a pas senti, c'est qu'apparemment il n'a jamais aimé.

Théodecte. Aimable Zopyre, prenez garde de trahir les secrets de votre cœur. Je veux bien, par complaisance pour vous, rejetter cet exemple: mais retenons le principe, qu'il ne faut pas commencer une action atroce, ou qu'il ne faut pas l'abandonner sans motif. Continuons de parcourir les moyens de différencier une fable.

Variété dans les reconnoissances, qui sont un des plus grands ressorts du pathétique, sur-tout quand elles produisent une révolution subite dans l'état des personnes. Il en est de plusieurs espèces; les unes, dénuées de tout art, & devenues trop souvent la ressource des poëtes médiocres, sont fondées sur des signes accidentels ou naturels; par exemple, des bracelets, des colliers, des cicatrices, des marques imprimées sur le corps.* Les autres montrent de l'invention: on cite avec éloge celle de Dicæogène, dans son poëme des Cypriaques: le héros, voyant un tableau où ses malheurs sont retracés, laisse échapper des larmes qui le trahissent; celle de Polyidès, dans son Iphigénie: Oreste, sur le point d'être immolé, s'écrie: „ C'est ainsi que ma sœur Iphigénie fut „ sacrifiée en Aulide. „ Les plus belles naissent de l'action. Voyez l'Œdipe de Sophocle, & l'Iphigénie en Aulide d'Euripide.

Variété dans les caractères. Celui des personnages qui reviennent souvent sur la scène, est décidé parmi nous; mais il ne l'est que dans sa généralité: Achille est impétueux & violent; Ulysse, prudent & dissimulé; Médée, implacable & cruelle; mais toutes ces qualités peuvent tellement se graduer, que d'un seul caractère, il en résulte plusieurs qui n'ont de commun que les traits principaux: tel est celui d'Electre, &

* Aristote cite une reconnoissance opérée par un moyen bien étrange, par une navette qui rendoit un son; elle se trouvoit dans le Térée de Sophocle. Cette pièce est perdue.

celui

celui de Philoctète, dans Eschyle, Sophocle & Euripide. Il vous est permis d'exagérer les défauts d'Achille; mais il vaut mieux les affoiblir par l'éclat de ses vertus, comme a fait Homère. C'est en suivant ce modèle, que le poëte Agathon produisit un Achille, qui n'avoit pas encore paru sur le théatre.

Variété dans les catastrophes. Les unes se terminent au bonheur, & les autres au malheur; il en est où, par une double révolution, les bons & les méchans éprouvent un changement de fortune. La première manière ne convient guère qu'à la comédie.

Zopyre. Pourquoi l'exclure de la tragédie? Répandez le pathétique dans le courant de la pièce; mais que, du moins, je respire à la fin, & que mon ame soulagée obtienne le prix de sa sensibilité.

Théodecte. Vous voulez donc que j'éteigne ce tendre intérêt qui vous agite, & que j'arrête des larmes que vous versez avec tant de plaisir? La plus belle récompense que je puisse accorder à votre ame sensible, c'est de perpétuer, le plus qu'il est possible, les émotions qu'elle a reçues. De ces scènes touchantes, où l'auteur déploie tous les secrets de l'art & de l'éloquence, il ne résulte qu'un pathétique de situation; & nous voulons un pathétique que l'action fasse naître, qu'elle augmente de scène en scène, & qui agisse dans l'ame du spectateur toutes les fois que le nom de la pièce frappera son oreille.

Zopyre. Et ne le trouvez-vous pas dans ces tragédies, où les bons & les méchans éprouvent un changement d'état?

Théodecte. Je l'ai déjà insinué; le plaisir qu'elles procurent ressemble trop à celui que nous recevons à la comédie. Il est vrai que les spectateurs commencent à goûter cette double révolution, & que des auteurs même lui assignent le premier rang. Mais je pense qu'elle ne mérite que le second, & je m'en rapporte à l'expérience de Polus. Quelles sont les pièces qui passent pour être vraiment tragiques?

Polus. En général, celles dont la catastrophe est funeste.

Théodecte. Et vous, Anacharsis, quels effets produisirent sur vous les différentes destinées que nous attachons au personnage principal?

Anacharsis. Dans les commencemens, je versois des larmes en abondance, sans remonter à leur source; je m'apperçus ensuite que vos plus belles pièces perdoient une partie de leur intérêt à une seconde représentation, mais que cette perte étoit infiniment plus sensible pour celles qui se terminent au bonheur.

Nicéphore. Il me reste à vous demander comment vous

parvenez

parvenez à vous accorder avec vous-même. Vous voulez que la cataſtrophe ſoit funeſte, & cependant vous avez préféré cette révolution qui arrache un homme à l'infortune, & le place dans un état plus heureux.

Théodecte. J'ai préféré la reconnoiſſance qui arrête l'exécution du forfait; mais je n'ai pas dit qu'elle dût ſervir de dénouement. Oreſte, reconnu d'Iphigénie, eſt ſur le point de ſuccomber ſous les armes de Thoas; reconnu d'Electre, il tombe entre les mains des furies. Il n'a donc fait que paſſer d'un danger & d'un malheur dans un autre. Euripide le tire de ce ſecond état, par l'intervention d'une divinité; elle pouvoit être néceſſaire dans ſon Iphigénie en Tauride; elle ne l'étoit pas dans ſon Oreſte, dont l'action ſeroit plus tragique, s'il eût abandonné les aſſaſſins de Clytemneſtre aux tourmens de leurs remords. Mais Euripide aimoit à faire déſcendre les dieux dans une machine, & il n'emploie que trop ſouvent cet artifice groſſier, pour expoſer le ſujet, & pour dénouer la pièce.

Zopyre. Condamnez-vous les apparitions des dieux? Elles ſont ſi favorables au ſpectacle!

Nicéphore. Et ſi commodes au poëte!

Théodecte. Je ne les permets que lorſqu'il eſt néceſſaire de tirer du paſſé ou de l'avenir, des lumières qu'on ne peut acquérir par d'autres voies. Sans ce motif, le prodige honore plus le machiniſte que l'auteur.

Conformons-nous toujours aux lois de la raiſon, aux règles de la vraiſemblance; que votre fable ſoit tellement conſtituée, qu'elle s'expoſe, ſe noue & ſe dénoue ſans effort; qu'un agent célèſte ne vienne pas, dans un froid avant-propos, nous inſtruire de ce qui eſt arrivé auparavant, de ce qui doit arriver dans la ſuite; que le nœud, formé des obſtacles qui ont précédé l'action, & de ceux que l'action fait éclore, ſe reſſerre de plus en plus depuis les premières ſcènes, juſqu'au moment où la cataſtrophe commence; que les épiſodes ne ſoient ni trop étendus, ni en trop grand nombre; que les incidens naiſſent avec rapidité les uns des autres, & amènent des évènemens inattendus; en un mot, que les différentes parties de l'action ſoient ſi bien liées entre elles, qu'une ſeule étant retranchée ou tranſpoſée, le tout ſoit détruit ou changé; n'imitez pas ces auteurs qui, ignorant l'art de terminer heureuſement une intrigue heureuſement tiſſue, & qui, après s'être imprudemment jetés au milieu des écueils, n'imaginent d'autre reſſource pour en ſortir, que d'implorer le ſecours du ciel.

Je viens de vous indiquer les diverſes manières de traiter la fable; vous pourrez y joindre les différences ſans nombre que

vous

vous offriront les pensées, & sur-tout la musique. Ne vous plaignez donc plus de la stérilité de nos sujets, & souvenez-vous que c'est les inventer, que de les présenter sous un nouveau jour.

Nicéphore. Mais vous ne les animez pas assez. On diroit quelquefois que vous craignez d'approfondir les passions ; si, par hasard, vous les mettez aux prises les unes avec les autres, si vous les opposez à des devoirs rigoureux, à peine nous laissez-vous entrevoir les combats qu'elles se livrent sans cesse.

Théodecte. Plus d'une fois on a peint avec les plus douces couleurs les sentimens de l'amour conjugal, & ceux de l'amitié ; cent fois, avec un pinceau plus vigoureux, les fureurs de l'ambition, de la haine, de la jalousie, & de la vengeance. Voudriez-vous que, dans ces occasions, on nous eût donné des portraits, des analyses du cœur humain ? Parmi nous, chaque art, chaque science se renferme dans ses limites. Nous devons abandonner, soit à la morale, soit à la rhétorique, la théorie des passions, & nous attacher moins à leur développement qu'à leurs effets ; car ce n'est pas l'homme que nous présentons à vos yeux, ce sont les vicissitudes de sa vie, & sur-tout les malheurs qui l'oppriment. La tragédie est tellement le récit d'une action terrible & touchante, que plusieurs de nos pièces se terminent par ces mots que prononce le chœur : *C'est ainsi que finit cette aventure.* En la considérant sous ce point de vue, vous concevez que s'il est essentiel d'exprimer les circonstances qui rendent la narration plus intéressante, & la catastrophe plus funeste, il l'est encore plus de tout faire entendre, plutôt que de tout dire. Telle est la manière d'Homère ; il ne s'amuse point à détailler les sentimens qui unissoient Achille & Patrocle ; mais, à la mort de ce dernier, ils s'annoncent par des torrens de larmes, ils éclatent par des coups de tonnerre.

Zopyre. Je regretterai toujours qu'on ait jusqu'à présent négligé la plus douce & la plus forte des passions. Tous les feux de l'amour brûlent dans le cœur de Phèdre, & ne répandent aucune chaleur dans la tragédie d'Euripide. Cependant les premières atteintes de cet amour, ses progrès, ses troubles, ses remords ; quelle riche suite de tableaux pour le pinceau du poëte ! Quelles nouvelles sources d'intérêt pour le rôle de la princesse ! Nous avons parlé de l'amour d'Hémon pour Antigone ; pourquoi ce sentiment ne devient-il pas le principal mobile de l'action ? Que de combats n'auroit-il pas excités dans le cœur du père, & dans celui des deux amans ? Que de devoirs à respecter, que de malheurs à craindre !

Théodecte. Les peintures que vous regrettez seroient aussi dangereuses

dangereuſes pour les mœurs, qu'indignes d'un théatre qui ne s'occupe que de grands évènemens, & de ſentimens élevés. Jamais, aux ſiècles héroïques, l'amour ne produiſit aucune de ces révolutions que nous retrace la tragédie.

Zopyre. Et la guerre de Troie ?

Théodecte. Ce ne fut pas la perte d'Hélène qui arma les Grecs contre les Troyens ; ce fut, pour Ménélas, le beſoin de venger une injure éclatante ; pour les autres princes, le ſerment qu'ils avoient fait auparavant de lui garantir la poſſeſſion de ſon épouſe : ils ne virent dans l'amour trahi que l'honneur outragé.

L'amour n'a proprement à lui que de petites intrigues, dont nous abandonnons le récit à la comédie ; que des ſoupirs, des larmes & des foibleſſes, que les poëtes lyriques ſe sont chargés d'exprimer. S'il s'annonce quelquefois par des traits de nobleſſe & de grandeur, il les doit à la vengeance, à l'ambition, à la jalouſie, trois puiſſans reſſorts que nous n'avons jamais négligé d'employer.

TROISIÈME SÉANCE.

Il fut queſtion des mœurs, des penſées, des ſentimens & du ſtyle qui conviennent à la tragédie.

Dans les ouvrages d'imitation, dit Théodecte, mais ſurtout dans le poëme, ſoit épique ſoit dramatique, ce que l'on appelle mœurs, eſt l'exacte conformité des actions, des ſentimens, des penſées & des diſcours du perſonnage avec ſon caractère. Il faut donc que dès les premières ſcènes on reconnoiſſe à ce qu'il fait, à ce qu'il dit, quelles ſont ſes inclinations actuelles, quels ſont ſes projets ultérieurs.

Les mœurs caractériſent celui qui agit : elles doivent être bonnes. Loin de charger le défaut, ayez ſoin de l'affoiblir. La poëſie, ainſi que la peinture, embellit le portrait ſans négliger la reſſemblance. Ne saliſſez le caractère d'un perſonnage, même ſubalterne, que lorſque vous y ſerez contraint. Dans une pièce d'Euripide, Ménélas joue un rôle répréhenſible, parce qu'il fait le mal ſans néceſſité.

Il faut encore que les mœurs ſoient convenables, reſſemblantes, égales ; qu'elles s'aſſortiſſent à l'âge & à la dignité du perſonnage ; qu'elles ne contrarient point l'idée que les traditions anciennes nous donnent d'un héros ; & qu'elles ne ſe démentent point dans le courant de la pièce.

Voulez-vous leur donner du relief & de l'éclat ? faites-les contraſter entre elles. Voyez combien, dans Euripide, le caractère de Polynice devient intéreſſant par celui d'Etéocle

ſon

son frère ; &, dans Sophocle, le caractère d'Electre par celui de Chrysothémis sa sœur.

Nous devons, comme les orateurs, remplir nos juges de pitié, de terreur, d'indignation ; comme eux, prouver une vérité, réfuter une objection ; agrandir ou rapetisser un objet. Vous trouverez les préceptes dans les traités qu'on a publiés sur la rhétorique, & les exemples dans les tragédies qui sont l'ornement du théatre. C'est là qu'éclate la beauté des pensées, & l'élévation des sentimens ; c'est là que triomphe le langage de la vérité, & l'éloquence des malheureux. Voyez Mérope, Hécube, Electre, Antigone, Ajax, Philoctète, environnés tantôt des horreurs de la mort, tantôt de celles de la honte, du désespoir ; écoutez ces accens de douleur, ces exclamations déchirantes, ces expressions passionnées, qui d'un bout du théatre à l'autre font retentir les cris de la nature dans tous les cœurs, & forcent tous les yeux à se remplir de larmes.

D'où viennent ces effets admirables ? C'est que nos auteurs possèdent au souverain degré l'art de placer leurs personnages dans les situations les plus touchantes, & que, s'y plaçant eux-mêmes, ils s'abandonnent sans réserve au sentiment unique & profond qu'exige la circonstance.

Vous ne sauriez trop étudier nos grands modèles. Pénétrez-vous de leurs beautés ; mais apprenez sur-tout à les juger, & qu'une servile admiration ne vous engage pas à respecter leurs erreurs. Osez condamner ce raisonnement de Jocaste. Ses deux fils étoient convenus de monter alternativement sur le trône de Thèbes. Etéocle refusoit d'en descendre, &, pour le porter à ce grand sacrifice, la reine lui représente entre autres choses, que l'égalité établit autrefois les poids & les mesures, & a réglé de tout temps l'ordre périodique des jours & des nuits.

Des sentences claires, précises, & amenées sans effort, plaisent beaucoup aux Athéniens ; mais il faut être attentif à les choisir, car ils rejettent avec indignation les maximes qui détruisent la morale.

Polus. Et souvent mal-à-propos. On fit un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolyte ces paroles : „ Ma langue a prononcé le serment, mon cœur le désavoue. „ Cependant elles convenoient à la circonstance, & ses ennemis l'accusèrent faussement d'en faire un principe général. Une autre fois, on voulut chasser l'acteur qui jouoit le rôle de Bellérophon, & qui, suivant l'esprit de son rôle, avoit dit que la richesse est préférable à tout. La pièce étoit sur le point de tomber. Euripide monta sur le théatre. On l'avertit de re-

trancher ce vers. Il répondit qu'il étoit fait pour donner des leçons, & non pour en recevoir ; mais que, si on avoit la patience d'attendre, on verroit bientôt Bellérophon subir la peine qu'il avoit méritée. Lorsqu'il eut donné son Ixion, plusieurs assistans lui dirent après la représentation que son héros étoit trop scélérat. Aussi, répondit-il, j'ai fini par l'attacher à une roue.

Quoique le style de la tragédie ne soit plus aussi pompeux qu'il l'étoit autrefois, il faut néanmoins qu'il soit assorti à la dignité des idées. Employez les charmes de l'élocution pour sauver des invraisemblances que vous êtes forcé d'admettre : mais si vous avez des pensées à rendre ou des caractères à peindre, gardez-vous de les obscurcir par de vains ornemens. Evitez les expressions ignobles. A chaque espèce de drame conviennent un ton particulier & des couleurs distinctes. C'est pour avoir ignoré cette règle, que le langage de Cléophon & de Sténélus se rapproche de celui de la comédie.

Nicéphore. J'en découvre une autre cause. Le genre que vous traitez est si factice, le nôtre si naturel, que vous êtes à tout moment forcés de passer du premier au second, & d'emprunter nos pensées, nos sentiments, nos formes, nos facéties & nos expressions. Je ne vous citerai que des autorités respectables, Eschyle, Sophocle, Euripide jouant sur le mot, & faisant d'insipides allusions aux noms de leurs personnages : le second de ces poëtes mettant dans la bouche d'Ajax ces paroles étonnantes : „ Aï, Aï, quelle fatale conformité entre „ le nom que je porte & les malheurs que j'éprouve*! „

Théodecte. On étoit alors persuadé que les noms qui nous sont imposés présagent la destinée qui nous attend, & vous savez que, dans le malheur, on a besoin de s'attacher à quelque cause.

Nicéphore. Mais comment excuser dans vos auteurs le goût des fausses étymologies & des jeux de mots, les froides métaphores, les fades plaisanteries, les images indécentes, & ces satires contre les femmes, & ces scènes entre-mêlées de bas comique, & ces fréquens exemples de mauvais ton ou d'une familiarité choquante ? Comment souffrir qu'au lieu de nous annoncer tout uniment la mort de Déjanire, on nous dise qu'elle vient d'achever son dernier voyage sans faire un seul pas ? Est-il de la dignité de la tragédie, que des enfans vomissent des injures grossières & ridicules contre les auteurs de leurs jours ; qu'Antigone nous assure qu'elle sacrifieroit un époux, un fils à son frère, parce qu'elle pourroit avoir un autre fils & un autre époux ; mais qu'ayant perdu son père & sa mère, elle ne sauroit remplacer le frère dont elle est privée ?

* Aï est le commencement du nom d'Ajax. Les Grecs prononçoient Aïas.

Je

Je ne ſuis point étonné de voir Ariſtophane lancer en paſſant un trait contre les moyens ſur leſquels Eſchyle a fondé la reconnoiſſance d'Oreſte & d'Electre; mais Euripide devoit-il parodier & tourner ſi plaiſamment en ridicule cette même reconnoiſſance? Je m'en rapporte à l'avis de Polus.

Polus. J'avoue que, plus d'une fois, j'ai cru jouer la comédie ſous le maſque de la tragédie. Aux exemples que vous venez de citer, qu'il me ſoit permis d'en joindre deux autres tirés de Sophocle & d'Euripide.

Le premier, ayant pris pour ſujet d'une de ſes tragédies, la métamorphoſe de Térée & de Procné, ſe permet pluſieurs plaiſanteries contre ce prince, qui paroit, ainſi que Procné, ſous la forme d'un oiſeau.

Le ſecond, dans une de ſes pièces, introduit un berger qui croit avoir vu quelque part le nom de Théſée. On l'interroge: „ Je ne ſais pas lire, répondit-il, mais je vais décrire la forme „ des lettres. La première eſt un rond avec un point dans le „ milieu*; la ſeconde eſt compoſée de deux lignes perpendi- „ culaires jointes par une ligne tranſverſale; „ & ainſi des autres. Obſervez que cette deſcription anatomique du nom de Théſée réuſſit tellement, qu'Agathon en donna bientôt après une ſeconde, qu'il crut ſans doute plus élégante.

Théodecte. Je n'oſe pas convenir que j'en riſquerai une troiſième dans une tragédie que je prépare: ces jeux d'eſprit amuſent la multitude; &, ne pouvant la ramener à notre goût, il faut bien nous aſſujettir au ſien. Nos meilleurs écrivains ont gémi de cette ſervitude, & la plupart des fautes que vous venez de relever, prouvent clairement qu'ils n'ont pas pu la ſecouer. Il en eſt d'autres qu'on pourroit excuſer. En ſe rapprochant des ſiècles héroïques, ils ont été forcés de peindre des mœurs différentes des nôtres: en voulant ſe rapprocher de la nature, ils devoient paſſer du ſimple au familier, dont les limites ne ſont pas aſſez diſtinctes. Avec moins de génie, nous avons encore plus de riſques à courir. L'art eſt devenu plus difficile. D'un côté, le public, raſſaſié des beautés depuis long-temps offertes à ſes yeux, exige follement qu'un auteur réuniſſe les talens de tous ceux qui l'ont précédé. D'un autre, les acteurs ſe plaignent ſans ceſſe de n'avoir pas de rôles aſſez brillans. Ils nous forcent, tantôt d'étendre & de violenter le ſujet, tantôt d'en détruire les liaiſons; ſouvent même, leur négligence & leur mal-adreſſe ſuffiſent pour faire tomber une pièce. Polus me pardonnera ce reproche; le haſarder en ſa préſence, c'eſt faire ſon éloge.

* Euripide décrivoit dans cette pièce la forme des ſix lettres Grecques qui compoſent le nom de Théſée, ΘΗΣΕΙΣ.

 Polus.

Polus Je fuis entièrement de votre avis ; et je vais raconter à Zopyre le danger que courut autrefois l'Orefte d'Euripide. Dans cette belle fcène où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'ufage de fes fens, l'acteur Hégélochus, n'ayant pas ménagé fa refpiration, fut obligé de féparer deux mots, qui, fuivant qu'ils étoient élidés ou non, formoient deux fens très différens, de manière qu'au lieu de ces paroles : *Après l'orage, je vois le calme*, il fit entendre celles-ci : *Après l'orage, je vois le chat* *. Vous pouvez juger de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produifit une pareille chute. Ce furent des rires exceffifs de la part de l'affemblée, et des épigrammes très piquantes de la part des ennemis du poëte et de l'acteur.

QUATRIÈME SÉANCE.

Dans la quatrième féance furent difcutés quelques articles tenus jufqu'alors en réferve. On obferva 1°. que, dans prefque toutes les fcènes, les réponfes & les répliques fe font de vers à vers, ce qui rend le dialogue extrêmement vif & ferré, mais quelquefois peu naturel ; 2°. que Pylade ne dit que trois vers dans une pièce d'Efchyle, & pas un dans l'Electre de Sophocle, ainfi que dans celle d'Euripide ; que d'autres perfonnages, quoique préfens, fe taifent pendant plufieurs fcènes, foit par excès de douleur, foit par hauteur de caractère ; 3°. qu'on a quelquefois introduit des perfonnages allégoriques, comme la force, la violence, la mort, la fureur ; 4°. que les chœurs de Sophocle font partie de l'action ; que la plupart de ceux d'Euripide y tiennent foiblement ; que ceux d'Agathon en font tout-à-fait détachés, & qu'à l'exemple de ce dernier poëte, on ne fe fait aucun fcrupule aujourd'hui d'inférer dans les intermèdes des fragmens de poëfie & de mufique qui font perdre de vue le fujet.

Après qu'on fe fut déclaré contre ces abus, je demandai fi la tragédie avoit atteint fa perfection. Tous s'écrièrent à-la-fois, que certaines pièces ne laifferoient rien à défirer, fi l'on en retranchoit les taches qui les défigurent, & qui ne font point inhérentes à leur conftitution. Mais comme je leur fis obferver qu'Ariftote avoit héfité fur cette queftion, on l'examina de plus près, & les doutes fe multiplièrent.

* En grec, Γαλῆνα, *galêna*, défigne le calme, Γαλῆν, *galên*, fignifie un *chat*. Dans le paffage dont il s'agit, Hégélochus devoit faire entendre *galêna oro*, c'eft-à-dire, *le calme je vois*. Or ces deux mots fe prononçoient de telle manière, qu'on entendoit à la fois la dernière voyelle du premier, & la première du fecond. L'acteur épuifé & manquant tout-à-coup de refpiration, fut obligé de s'arrêter après le mot *galêna*, dont il omit la voyelle finale, & dit *galên*. . . . . *oro*, c'eft-à-dire, *un chat*. . . . *je vois*.

Les

Les uns soutenoient que le théatre est trop vaste, & le nombre des spectateurs trop considérable. Il en résulte, disoient-ils, deux inconvéniens. Les auteurs sont obligés de se conformer au goût d'une multitude ignorante, & les acteurs de pousser des cris qui les épuisent, au risque même de n'être pas entendus d'une partie de l'assemblée. Ils proposoient de choisir une enceinte plus étroite, & d'augmenter le prix des places, qui ne seroient remplies que par les personnes les plus honnêtes. On répondoit que ce projet ne pouvoit se concilier, ni avec la nature, ni avec les intérêts du gouvernement. Ce n'est, ajoutoit-on, qu'en faveur du peuple & des étrangers que nos spectacles sont entretenus avec tant de magnificence. D'un côté, on détruiroit l'égalité qui doit régner entre les citoyens; de l'autre, on se priveroit des sommes d'argent que les étrangers versent dans cette ville pendant nos fêtes.

Les premiers répliquoient : Pourquoi ne pas supprimer les chœurs & la musique, comme on commence à les supprimer dans la comédie? Les chœurs obligent les auteurs à blesser à tout moment la vraisemblance. Il faut que les personnages de la pièce, attirés de force ou de gré dans le vestibule d'un palais, ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes secrets, ou traiter des affaires de l'état en présence de plusieurs témoins souvent amenés sans motif; que Médée y publie les affreux projets qu'elle voudroit se cacher à elle-même; qu'Alceste mourante s'y fasse transporter pour rendre les derniers soupirs. Quant à la musique, il est absurde de supposer que des hommes accablés de douleur, agissent, parlent & meurent en chantant.

Sans le chœur, répondoient les autres, plus de mouvement sur le théatre, plus de majesté dans le spectacle. Il augmente l'intérêt pendant les scènes, il l'entretient pendant les intermèdes. Ils ajoutoient que le peuple ne voudroit point renoncer aux agrémens de la musique, & que ce seroit dénaturer la tragédie, que d'adopter le changement proposé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dépouiller de ses ornemens; elle y perdroit trop. Mais donnez-lui du moins une plus noble destination, &, qu'à l'exemple de la comédie....

Théodecte. Elle nous fasse rire?

Nicéphore. Non: mais qu'elle nous soit utile.

Théodecte. Et qui oseroit soutenir qu'elle ne l'est pas? La plus saine morale n'est-elle pas semée par maximes dans nos tragédies?

Nicéphore. N'est-elle pas à tout moment contredite par l'action même? Hippolyte, instruit de l'amour de Phèdre, se

 croit

croit souillé par cette horrible confidence, & n'en pérît pas moins. Quelle funeste leçon pour la jeunesse! Ce fut à notre exemple que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de l'administration. Mais quelle différence entre votre manière & la nôtre! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état; vous vous appesantissez tristement sur les abus de l'éloquence. Nous disions quelquefois aux Athéniens des vérités dures & salutaires, & vous les flattez encore avec une impudence dont vous devriez rougir.

Théodecte. En nourrissant leur haine contre le despotisme, nous les attachons à la démocratie; en leur montrant la piété, la bienfaisance, & les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fournissons des modèles; nous entretenons leur vanité, pour leur inspirer de l'honneur. Il n'est point de sujet qui ne leur apprenne à supporter leurs maux, à se garantir des fautes qui peuvent les leur attirer.

Nicéphore. J'en conviendrois, si l'instruction sortoit du fond même de l'action; si vous bannissiez du théatre ces calamités héréditaires dans une famille; si l'homme n'étoit jamais malheureux que par l'abus des passions; si le scélérat étoit toujours puni, & l'homme de bien toujours récompensé.

Mais, tant que vous serez asservis à vos formes, n'attendez rien de vos efforts. Il faut ou corriger le fond vicieux de vos histoires scandaleuses, ou vous exercer, comme on a fait quelquefois, sur des sujets d'imagination. J'ignore si leurs plans seroient susceptibles de combinaisons plus savantes, mais je sais bien que la morale en pourroit être plus pure & plus instructive.

Tous les assistans applaudirent à ce projet, sans en excepter Théodecte, qui, néanmoins, soutenoit toujours que, dans l'état actuel des choses, la tragédie étoit aussi utile aux mœurs, que la comédie. Disciple de Platon, dit alors Polus en m'adressant la parole, qu'auroient pensé votre maître & le sien de la dispute qui s'est élevée entre Théodecte & Nicéphore? Je répondis qu'ils auroient condamné les prétentions de l'un & de l'autre, & que les philosophes ne voyoient qu'avec indignation ce tissu d'obscénités & de personnalités qui souilloient l'ancienne comédie.

Rappelons-nous les circonstances où l'on se trouvoit alors, dit Nicéphore: Périclès venoit d'imposer silence à l'Aréopage; il ne seroit plus resté de ressource aux mœurs, si nos auteurs n'avoient eu le courage d'exercer la censure publique.

Il n'y a pas de courage à être méchant, répondis-je, quand la méchanceté est impunie. Comparons les deux tribunaux dont vous venez de parler; je vois dans celui de l'Aréopage des

des juges intègres, vertueux, discrets, gémissant de trouver un coupable et ne le condamnant qu'après l'avoir convainçu ; je vois dans l'autre, des écrivains passionnés, forcenés, quelquefois subornés, cherchant par-tout des victimes pour les immoler à la malignité du public, supposant des crimes exagérant les vices, et faisant le plus cruel outrage à la vertu, en vomissant les mêmes injures contre le scélérat et contre l'homme de bien.

Quel étrange réformateur que cet Aristophane, celui de tous qui avoit le plus d'esprit et de talens, qui connut le mieux la bonne plaisanterie, et qui se livra le plus à une gaîté féroce ! On dit qu'il ne travailloit à ses ouvrages que dans le délire du vin ; c'étoit plutôt dans celui de la haine et de la vengeance. Ses ennemis sont-ils exempts d'infamie ? il les attaque sur leur naissance, sur leur pauvreté, sur les défauts de leurs personnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être fils d'une vendeuse d'herbes ! Il étoit fait pour plaire aux honnêtes gens, et plusieurs de ses pièces ne semblent destinées qu'à des hommes perdus de débauches, et pleins de noirceurs.

Nicéphore. J'abandonne Aristophane, quand ses plaisanteries dégénèrent en satires licencieuses. Mais je l'admire lorsque, pénétré des maux de sa patrie, il s'élève contre ceux qui l'égarent par leurs conseils ; lorsque, dans cette vue, il attaque sans ménagement les orateurs, les généraux, le Sénat & le peuple même. Sa gloire s'en accrut ; elle s'étendit au loin. Le roi de Perse dit à des ambassadeurs de Lacédémone, que les Athéniens seroient bientôt les maîtres de la Grèce, s'ils suivoient les conseils de ce poëte.

Anacharsis. Eh ! que nous fait le témoignage d'un roi de Perse, & quelle confiance pouvoit mériter un auteur qui ne savoit pas, ou qui feignoit d'ignorer, qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule, & qu'un portrait cesse d'être odieux, dès qu'il est chargé de traits burlesques ? On ne rit point à l'aspect d'un tyran ou d'un scélérat ; on ne doit pas rire de son image, sous quelque forme qu'elle paroisse. Aristophane peignoit fortement l'insolence & les rapines de ce Cléon, qu'il haïssoit & qui étoit à la tête de la république ; mais des bouffonneries grossières& dégoûtantes, détruisoient à l'instant l'effet de ses tableaux. Cléon, dans quelques scènes du plus bas comique, terrassé par un homme de la lie du peuple, qui lui dispute & lui ravit l'empire de l'impudence, fut trop grossièrement avili, pour devenir méprisable. Qu'en arrivoit-il ? La multitude s'égayoit à ses dépens, comme elle s'égayoit dans d'autres pièces du même auteur, aux dépens

d'Hercule & de Bacchus. Mais, en ſortant du théatre, elle couroit ſe proſterner devant Bacchus, Hercule & Cléon.

Les reproches que faiſoit le poëte aux Athéniens, ſans être plus utiles, étoient plus modérés. Outre qu'on pardonnoit ces ſortes de licences, quand elles ne bleſſoient pas la conſtitution établie, Ariſtophane accompagnoit les ſiennes de correctifs amenés avec adreſſe. „ Ce peuple, diſoit-il, agit ſans „ réflexion & ſans ſuite; il eſt dur, colère, inſatiable de „ louanges: dans ſes aſſemblées, c'eſt un veillard qui entend „ à demi mot, & qui cependant ſe laiſſe conduire comme un „ enfant auquel on préſente un petit gâteau; mais par-tout „ ailleurs il eſt plein d'eſprit & de bon ſens. Il ſait qu'on le „ trompe, il le ſouffre pendant quelque temps, reconnoit en- „ ſuite ſon erreur, & finit par punir ceux qui ont abuſé de ſa „ bonté. „ Le vieillard, flatté de l'éloge, rioit de ſes défauts, &, après s'être moqué de ſes dieux, de ſes chefs & de lui-même, continuoit d'être ſuperſtitieux, dupe & léger.

Un ſpectacle ſi plein d'indécence & de malignité, révoltoit les gens les plus ſages & les plus éclairés de la nation. Ils étoient tellement éloignés de le regarder comme le ſoutien des mœurs, que Socrate n'aſſiſtoit point à la repréſentation des comédies, & que la loi défendoit aux Aréopagites d'en compoſer.

Ici Théodecte s'écria: La cauſe eſt finie, & ſe leva auſſitôt. Attendez, répondit Nicéphore; il nous revient une déciſion ſur vos auteurs. Qu'aurois-je à craindre, diſoit Théodecte? Socrate voyoit avec plaiſir les pièces d'Euripide; il eſtimoit Sophocle, & nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philoſophes.. Comme j'étois à ſes côtés, je lui dis tout bas: Vous êtes bien généreux. Il ſourit, & fit de nouveaux efforts pour ſe retirer: mais on le retint, & je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adreſſai à Théodecte.

Socrate & Platon rendoient juſtice aux talens, ainſi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains; mais ils les accuſoient d'avoir, à l'exemple des autres poëtes, dégradé les dieux & les héros. Vous n'oſeriez en effet les juſtifier ſur ce premier article. Toute vertu, toute morale eſt détruite, quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injuſtes & plus barbares que les hommes mêmes tendent des pièges à l'innocence, pour la rendre malheureuſe, & la pouſſent au crime, pour l'en punir. La comédie, qui expoſe de pareilles divinités à la riſée du public, eſt moins coupable que la tragédie qui les propoſe à notre vénération.

Zopyre. Il ſeroit aiſé de leur donner un plus auguſte caractère.

ractère. Mais que pourroit-on ajouter à celui des héros d'Eschyle & de Sophocle?

Anacharsis. Une grandeur plus réelle & plus constante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changemens qui se sont opérés en vous depuis votre civilisation, il semble qu'on peut distinguer trois sortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature, tel qu'il paroissoit encore dans les siècles héroïques; l'homme de l'art, tel qu'il est aujourd'hui; & l'homme que la philosophie a, depuis quelque temps, entrepris de former.

Le premier, sans apprêt & sans fausseté, mais excessif, dans ses vertus & dans ses foiblesses, n'a point de mesure fixe. Il est trop grand ou trop petit: c'est celui de la tragédie.

Le second, ayant perdu les traits nobles & généreux qui distinguoient le premier, ne sait plus ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut être. On ne voit en lui qu'un mélange bizarre de formes, qui l'attachent plus aux apparences qu'à la réalité; de dissimulations si fréquentes, qu'il semble emprunter les qualités mêmes qu'il posséde. Toute sa ressource est de jouer la comédie, & c'est lui que la comédie joue à son tour.

Le troisième est modèle, sur des proportions nouvelles. Une raison plus forte que ses passions, lui a donné un caractère vigoureux et uniforme; il se place au niveau des évènemens, & ne permet pas qu'ils le traînent à leur suite comme un vil esclave; il ignore si les accidens funestes de la vie sont des biens ou des maux: il sait uniquement qu'ils sont une suite de cet ordre général auquel il se fait un devoir d'obéir. Il jouit sans remords, il fournit sa carrière en silence, & voit sans crainte la mort s'avancer à pas lents.

Zopyre. Et n'est-il pas vivement affligé, quand il est privé d'un père, d'un fils, d'une épouse, d'un ami?

Anacharsis. Il sent déchirer ses entrailles; mais fidèle à ses principes, il se roidit contre la douleur, & ne laisse échapper, ni en public, ni en particulier, des pleurs & des cris inutiles.

Zopyre. Ces cris & ces pleurs soulageroient son ame.

Anacharsis. Ils l'amolliroient; elle seroit dominée une fois & se disposeroit à l'être encore plus dans la suite. Observez en effet que cette ame est comme divisée en deux parties; l'une qui, toujours en mouvement, & ayant toujours besoin de se passioner, préféreroit les vives atteintes de la douleur, au tourment insupportable du repos; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un frein à l'impétuosité de la première, & qu'à nous procurer un calme que le tumulte des sens & des passions ne puisse

puisse pas troubler. Or, ce n'est pas ce système de paix intérieure que les autres tragiques veulent établir, ils ne choisiront point, pour leur personnage principal, un homme sage & toujours semblabe à lui-même : un tel caractère seroit trop difficile à imiter, & ne frapperoit pas la multitude. Ils s'adressent à la partie la plus sensible & la plus aveugle de notre ame ; ils la secouent, ils la tourmentent, &, en la pénétrant de terreur & de pitié, ils la forcent de se rassasier de ces pleurs & de ces plaintes, dont elle est, pour ainsi dire, affamée.

Qu'espérer désormais d'un homme qui, depuis son enfance, a fait un exercice continuel de craintes & de pusillanimité ? Comment se persuaderoit-il que c'est une lâcheté de succomber à ses maux, lui qui voit tous les jours Hercule & Achille se permettre, dans la douleur, des cris, des gémissemens & des plaintes ; qui, tous les jours, voit un peuple entier honorer de ses larmes l'état de dégradation où le malheur a réduit ces héros, auparavant invincibles ?

Non, la philosophie ne sauroit se concilier avec la tragédie : l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La première crie d'un ton sévère au malheureux : Oppose un front serein à la tempête ; reste debout et tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous côtés ; respecte la main qui t'écrase, et souffre sans murmurer ; telle est la loi de la sagesse. La tragédie d'une voix plus touchante et plus persuasive, lui crie à son tour : Mendiez des consolations ; déchirez vos vêtemens, roulez-vous dans la poussière ; pleurez et laissez éclater votre douleur ; telle est la loi de la nature.

Nicéphore triomphoit : il concluoit de ces réflexions, qu'en se perfectionnant, la comédie se rapprocheroit de la philosophie, et que la tragédie s'en écarteroit de plus en plus. Un sourire malin qui lui échappa dans le moment, irrita si fort le jeune Zopyre, que, sortant tout-à-coup des bornes de la modération, il dit que je n'avois rapporté que le sentiment de Platon, et que des idées chimériques ne prevaudroient jamais sur le jugement éclairé des Athéniens, et sur-tout des Athéniens qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie. Il se déchaîna ensuite contre un drame qui, après deux siècles d'efforts, se ressentoit encore des vices de son origine.

Je connois, disoit-il à Nicéphore, vos plus célèbres écrivains. Je viens de relire toutes les pièces d'Aristophane, à l'exception de celle des oiseaux, dont le sujet m'a révolté dès les premières scènes. Je soutiens qu'il ne vaut pas sa réputation. Sans parler de ce sel acrimonieux et déchirant, et de

tant

tant de méchancetés noires dont il a rempli ses écrits, que de pensées obscures, que de jeux de mots insipides, quelle inégalité de style !

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction, quelle finesse dans les plaisanteries, quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue, quelle poësie dans les chœurs ! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile, pour paroître éclairé ; & souvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'est bien souvent que vice du cœur ou disette d'esprit. De ce qu'un grand homme n'admire pas tout, il ne s'ensuit pas que celui qui n'admire rien, soit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces, avant que d'avoir mesuré les vôtres, fourmillent de défauts et de beautés, Ce sont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paroit pas moins grande aux yeux attentifs.

Aristophane connut cette espèce de raillerie qui plaisoit alors aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie, et les modèles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser, qu'en se pénétrant de ses beautés. Vous en auriez été convaincu vous-même à la lecture de cette allégorie, qui pétille de traits originaux, si vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une légère idée de quelques unes des scènes qu'elle contient.

Pisthétère et un autre Athénien, pour se mettre à l'abri des procès & des dissentions qui les dégoûtent du séjour d'Athènes, se transportent à la région des oiseaux, & leur persuadent de construire une ville au milieu des airs ; les premiers travaux doivent être accompagnés du sacrifice d'un bouc ; les cérémonies en sont suspendues par des importuns qui viennent successivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'est d'abord un poëte qui, tout en arrivant, chante ses paroles : „ Célébrez, muse, célébrez l'heureuse Néphélo„ coccygie *. „ Pisthétère lui demande son nom & celui de son pays. Je suis, répondit-il, pour me servir de l'expression d'Homère, le fidèle serviteur des muses ; mes lèvres distillent le miel de l'harmonie.

Pisthétère. Quel motif vous amène en ces lieux ?

Le Poëte. Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés de toutes les espèces, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne cesserai de

* C'est le nom qu'on vient de donner à la nouvelle ville. Il désigne la ville des oiseaux dans la région des nues.

chanter.

chanter. O père! ô fondateur d'Etna! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrois accumuler sur votre tête. *C'est la parodie de quelques vers que Pindare avoit adressés à Hiéron, roi de Syracuse.*

Pisthétère. Cet homme me tourmentera jusqu'à ce que je lui fasse quelque présent. Ecoute, *à son esclave,* donne-lui ta casaque, & garde ta tunique. *Au poëte :* Prenez ce vêtement, car vous paroissez transi de froid.

Le Poëte. Ma muse reçoit vos dons avec reconnoissance. Ecoutez maintenant ces vers de Pindare.

C'est une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il l'obtient enfin, & se retire en chantant.

Pisthétère. Enfin me voilà heureusement échappé à la froideur de ses vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduiroit sitôt parmi nous? Mais continuons notre sacrifice.

Le Prêtre. Faites silence.

Un Devin. tenant un livre. Ne touchez point à la victime.

Pisthétère. Qui êtes vous?

Le Devin. L'interprète des oracles.

Pisthétère. Tant pis pour vous.

Le Devin. Prenez garde, & respectez les choses saintes; je vous apporte un oracle concernant cette ville.

Pisthétère. Il falloit me le montrer plus tôt.

Le Devin. Les dieux ne l'ont pas permis.

Pisthétère. Voulez-vous le réciter?

Le Devin. „ Quand les loups habiteront avec les corneilles, „ dans la plaine qui sépare Sicyone de Corinthe*........„

Pisthétère. Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens?

Le Devin. C'est une image mystérieuse; l'oracle désigne la région de l'air où nous sommes. En voici la suite; „ Vous „ sacrifierez un bouc à la terre, & vous donnerez à celui qui „ le premier vous expliquera mes volontés, un bel habit & „ une chaussure neuve. „

Pisthétère. La chaussure en est-elle?

Le Devin. Prenez & lisez : Plus, un flacon de vin, & une portion des entrailles de la victime.

Pisthétère. Les entrailles en sont aussi?

Le Devin. Prenez & lisez : „ Si vous exécutez mes ordres, „ vous serez au-dessus des mortels, comme un aigle est au- „ dessus des oiseaux. „

Pisthétère. Cela y est-il encore?

Le Devin. Prenez & lisez.

Pisthétère. J'ai, dans ces tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon; il diffère un peu du vôtre, le voici : Quand quel-

* Il y avoit un oracle célèbre qui commençoit par ces mots.

qu'un,

qu'un, ſans être invité, aura l'effronterie de ſe gliſſer parmi vous, de troubler l'ordre des ſacrifices, & d'exiger une portion de la victime, vous le rouerez de coups de bâton.

Le Devin. Vous badinez, je penſe.

Piſthétère lui préſentant ſes tablettes. Prenez & liſez : Fût-ce un aigle, fût-ce un des plus illuſtres impoſteurs d'Athènes, frappez & ne l'épargnez pas.

Le Devin. Cela y eſt-il auſſi ?

Piſthétère. Prenez & liſez. Hors d'ici, & allez-vous-en débiter vos oracles ailleurs.

A peine eſt-il ſorti, qu'on voit paroître l'aſtronone Méton qui, la règle & le compas à la main, propoſe d'aligner la nouvelle ville, & tient des diſcours abſurdes. Piſthétère lui conſeille de ſe retirer, & emploie les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui, que le mérite de Méton eſt généralement reconnu, cette ſcène lui fait moins de tort qu'au poëte.

Alors ſe préſente un de ces inſpecteurs que la république envoie chez les peuples dont elle tire des tributs, & dont ils exigent des préſens. On l'entend crier en s'approchant : Où ſont donc ceux qui devroient me recevoir.

Piſthétère. Quel eſt ce Sardanapale ?

L'Inſpecteur. Le Sort m'a donné l'inſpection ſur la nouvelle ville.

Piſthétère. De la part de qui venez-vous ?

L'Inſpecteur. De la part du peuple d'Athènes.

Piſthétère. Tenez : il ne faudroit pas vous faire des affaires ici. Tranſigeons ; nous vous donnerons quelque choſe, & vous retournerez chez vous.

L'Inſpecteur. Par les dieux, j'y conſens ; car il faut que je me trouve à la prochaine aſſemblée générale. C'eſt au ſujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenans du roi de Perſe.

Piſthétère le battant. Voilà ce que je vous avois promis : allez-vous-en bien vîte maintenant.

L'Inſpecteur. Qu'eſt-ce donc que ceci ?

Piſthétère. C'eſt la déciſion de l'aſſemblée, au ſujet de Pharnace.

L'Inſpecteur. Quoi ! l'on oſe me frapper, & je ſuis inſpecteur ! des témoins ! *Il ſort.*

Piſthétère. C'eſt une choſe effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville, & déjà des inſpecteurs !

Un Crieur d'Edits. Si un habitant de la nouvelle ville inſulte un Athénien......

Piſthétère. Que veut cet autre avec ſes paperaſſes ?

Le

Le Crieur. Je crie les édits du Sénat & du peuple; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter ?

Pisthétère. Qu'ordonnent-ils ?

Le Crieur. Que vous vous conformerez à nos poids, à nos mesures & à nos décrets.

Pisthétère. Attends : je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. *Il le bat.*

Le Crieur. Que faites-vous ?

Pisthétère. Si tu ne te retires, avec tes décrets.....

L'Inspecteur revenant sur le théatre. Je somme Pisthétère à comparoître en justice, pour cause d'outrages.

Pisthétère. Quoi ! te voilà encore !

Le Crieur revenant sur le théatre. Si quelqu'un chasse nos magistrats, au lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur sont dus.....

Pisthétère. Et te voilà aussi !

L'Inspecteur. Tu seras condamné à payer mille drachmes.

Ils rentrent & sortent plusieurs fois. Pisthétère poursuit tantôt l'un, tantôt l'autre, & les force enfin à se retirer.

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevrez sans peine que le vrai secret de faire rire le peuple, & sourire les gens d'esprit, est connu depuis long-temps, & qu'il ne reste plus qu'à l'appliquer aux différens genres de ridicules. Nos auteurs sont nés dans les plus heureuses circonstances. Jamais tant de pères avares & de fils prodigues ; jamais tant de fortunes renversées par l'amour du jeu, des procès & des courtisanes ; jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, & une si grande exagération dans les idées, dans les sentimens, & jusque dans les vices.

Ce n'est que chez des peuples riches & éclairés, comme les Athéniens & ceux de Syracuse, que le goût de la comédie peut naître & se perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué sur les seconds : leur dialecte se prête mieux à cette espèce de drame, que celui des Syracusains, qui a quelque chose d'emphatique.

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venoit de donner à l'ancienne comédie. Je voudrois avoir assez de talens, lui disoit-il, pour rendre un juste hommage aux chef-d'œuvres de votre théâtre. J'ai osé relever quelques uns de ses défauts ; il ne s'agissoit pas alors de ses beautés. Maintenant qu'on demande si la tragédie est susceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la constitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira

peut-

peut-être des moyens qui manquèrent aux premiers auteurs, parce qu'on ne peut pas assigner des limites à l'art ; mais on ne peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait les sentimens de la nature, parce que la nature n'a pas deux langages.

Cet avis passa tout d'une voix, & la séance finit.

Fin du Chapitre soixante-&-onzième.

CHAPITRE LXXII.

Extrait d'un voyage sur les côtes de l'Asie, & dans quelques unes des îles voisines.

PHILOTAS avoit, dans l'île de Samos, des possessions qui exigeoient sa présence. Je lui proposai de partir avant le terme qu'il avoit fixé, de nous rendre à Chio, de passer dans le continent, de parcourir les principales villes Grecques établies en Eolide, en Ionie & en Doride ; de visiter ensuite les îles de Rhodes & de Crète ; enfin de voir, à notre retour, celles qui sont situées vers les côtes de l'Asie, telles qu'Astypalée, Cos, Patmos, d'où nous irions à Samos. La relation de ce voyage seroit d'une longueur excessive ; je vais simplement extraire de mon journal les articles qui m'ont paru convenir au plan général de cet ouvrage.

Apollodore nous donna son fils Lysis, qui, après avoir achevé ses exercices, venoit d'entrer dans le monde. Plusieurs de nos amis voulurent nous accompagner ; Stratonicus, entre autres, célèbre joueur de Cithare, très aimable pour ceux qu'il aimoit, très redoutable pour ceux qu'il n'aimoit pas ; car ses fréquentes reparties réussissoient souvent. Il passoit sa vie à voyager dans les différens cantons de la Grèce. Il venoit alors de la ville d'Ænos en Thrace. Nous lui demandâmes comment il avoit trouvé ce climat. Il nous dit : „ L'hiver y règne pendant quatre mois de l'année, & le froid „ pendant les huit autres. „ En je ne sais quel endroit, ayant promis de donner des leçons publiques de son art, il ne put rassembler que deux élèves : il enseignoit dans une salle où se trouvoient les neuf statues des Muses avec celle d'Apollon : „ Combien avez-vous d'écoliers, lui dit quelqu'un ? „ Douze, répondit-il, les dieux compris. „

L'île de Chio où nous abordâmes, est une des plus grandes & des plus célèbres de la mer Egée. Plusieurs chaînes de montagnes couronnées de beaux arbres, y forment des vallées délicieuses,

délicieuses, & les collines y sont, en divers endroits, couvertes de vignes qui produisent un vin excellent. On estime surtout celui d'un canton nommé Arvisia.

Les habitans prétendent avoir transmis aux autres nations l'art de cultiver la vigne. Ils font très bonne chère. Un jour que nous dînions chez un des principaux de l'île, on agita la fameuse question sur la patrie d'Homère : quantité de peuples veulent s'approprier cet homme célèbre. Les prétentions des autres villes furent rejettées avec mépris ; celles de Chio défendues avec chaleur. Entre autres preuves, on nous dit que les descendans d'Homère subsistoient encore dans l'île sous le nom d'Homérides. A l'instant même, nous en vîmes paroître deux vêtus d'une robe magnifique, & la tête couverte d'une couronne d'or. Ils n'entamèrent point l'éloge du poëte; ils avoient un encens plus précieux à lui offrir. Après une invocation à Jupiter, ils chantèrent alternativement plusieurs morceaux de l'Iliade, & mirent tant d'intelligence dans l'exécution, que nous découvrîmes de nouvelles beautés aux traits qui nous avoient le plus frappés.

Ce peuple posséda pendant quelque temps l'empire de la mer. Sa puissance & ses richesses lui devinrent funestes. On lui doit cette justice, que, dans ses guerres contre les Perses, les Lacédémoniens & les Athéniens, il montra la même prudence dans les succès que dans les revers ; mais on doit le blâmer d'avoir introduit l'usage d'acheter des esclaves. L'oracle, instruit de ce forfait, lui déclara qu'il s'étoit attiré la colère du ciel. C'est une des plus belles & des plus inutiles réponses que les dieux aient faites aux hommes.

De Chio, nous nous rendîmes à Cume en Eolide, & c'est de-là que nous partîmes pour visiter ces villes florissantes qui bornent l'empire des Perses du côté de la mer Egée. Ce que j'en vais dire, exige quelques notions préliminaires.

Dès les temps les plus anciens, les Grecs se trouvèrent divisés en trois grandes peuplades, qui sont les Doriens, les Eoliens & les Ioniens. Ces noms, à ce qu'on prétend, leur furent donnés par les enfans de Deucalion qui régna en Thessalie. Deux de ses fils, Dorus & Eolus, & son petit-fils Ion, s'étant établis en différens cantons de la Grèce, les peuples policés, ou du moins réunis par les soins de ces étrangers, se firent un honneur de porter leurs noms, comme on voit les diverses écoles de philosophie se distinguer par ceux de leurs fondateurs.

Les trois grandes classes que je viens d'indiquer, se font encore remarquer par des traits plus ou moins sensibles. La langue Grecque nous présente trois dialectes principaux, le

Dorien,

Dorien, l'Eolien & l'Ionien, qui reçoivent des ſubdiviſions ſans nombre. Le Dorien qu'on parle à Lacédémone, en Argolide, à Rhodes, en Crète, en Sicile, &c. forme, dans tous ces lieux & ailleurs, des idiômes particuliers. Il en eſt de même de l'Ionien. Quant à l'Eolien, il ſe confond ſouvent avec le Dorien ; & ce rapprochement ſe manifeſtant ſur d'autres points eſſentiels, ce n'eſt qu'entre les Doriens & les Ioniens, qu'on pourroit établir une eſpèce de parallèle. Je ne l'entreprendrai pas ; je cite ſimplement un exemple : les mœurs des premiers ont toujours été ſévères ; la grandeur & la ſimplicité caractériſent leur muſique, leur architecture, leur langue & leur poëſie. Les ſeconds ont plutôt adouci leur caractère ; tous les ouvrages ſortis de leurs mains, brillent par l'élégance & le goût.

Il règne entre les uns & les autres une antipathie, fondée peut-être ſur ce que Lacédémone tient le premier rang parmi les nations Doriennes, & Athènes parmi les Ioniennes ; peut-être, ſur ce que les hommes ne peuvent ſe claſſer, ſans qu'ils ſe diviſent. Quoi qu'il en ſoit, les Doriens ont acquis une plus haute conſidération que les Ioniens, qui, en certains endroits, rougiſſent d'une pareille dénomination. Ce mépris, que les Athéniens n'ont jamais éprouvé, s'eſt ſingulièrement accru, depuis que les Ioniens de l'Aſie ont été ſoumis, tantôt à des tyrans particuliers, tantôt à des nations barbares.

Environ deux ſiècles après la guerre de Troie, une colonie de ces Ioniens fit un établiſſement ſur les côtes de l'Aſie, dont elle avoit chaſſé les anciens habitans. Peu de temps auparavant, des Eoliens s'étoient emparés du pays qui eſt au nord de l'Ionie, & celui qui eſt au midi, tomba enſuite entre les mains des Doriens. Ces trois cantons forment, ſur les bords de la mer, une liſière, qui, en droite ligne, peut avoir de longueur 1700 ſtades,* & environ 460 dans ſa plus grande largeur.† Je ne comprends pas dans ce calcul les îles de Rhodes, de Cos, de Samos, de Chio & de Leſbos, quoiqu'elles faſſent partie des trois colonies.

Le pays qu'elles occupèrent dans le continent, eſt renommé par ſa richeſſe & ſa beauté. Par-tout la côte ſe trouve heureuſement diverſifiée par des caps & des golfes, autour deſquels s'élèvent quantité de bourgs & de villes : pluſieurs rivières, dont quelques unes ſemblent ſe multiplier par de fréquens détours, portent l'abondance dans les campagnes. Quoique le ſol de l'Ionie n'égale pas en fertilité celui de l'Eolide, on y jouit d'un ciel plus ſerein, & d'une température plus douce.

* 64 lieues. † Environ 17 lieues & un tiers.

Les Eoliens posèdent dans le continent onze villes, dont les députés s'assemblent en certaines occasions dans celle de Cume. La confédération des Ioniens s'est formée entre douze principales villes. Leurs députés se réunissent tous les ans, auprès d'un temple de Neptune, situé dans un bois sacré, au-dessous du mont Mycale, à une légère distance d'Ephèse. Après un sacrifice interdit aux autres Ioniens, & présidé par un jeune homme de Priène, on délibère sur les affaires de la province. Les états des Doriens s'assemblent au promontoire Triopium. La ville de Cnide, l'île de Cos, & trois villes de Rhodes ont seules le droit d'y envoyer des députés.

C'est à-peu-près de cette manière que furent réglées, dès les plus anciens temps, les diètes des Grecs Asiatiques. Tranquilles dans leurs nouvelles demeures, ils cultivèrent en paix de riches campagnes, & furent invités par la position des lieux à transporter leurs denrées de côte à côte. Bientôt leur commerce s'accrut avec leur industrie. On les vit dans la suite s'établir en Egypte, affronter la mer Adriatique, & celle de Tyrrhénie, se construire une ville en Corse, & naviguer à l'île de Tartessus, au-delà des colonnes d'Hercule.

Cependant leurs premiers succès avoient fixé l'attention d'une nation trop voisine, pour n'être pas redoutable. Les rois de Lydie, dont Sardes étoit la capitale, s'emparèrent de quelques unes de leurs villes. Crœsus les assujettit toutes, & leur imposa un tribut. Avant d'attaquer ce prince, Cyrus leur proposa de joindre leurs armes aux siennes; elles s'y refusèrent. Après sa victoire, il dédaigna leurs hommages, & fit marcher contre elles ses lieutenans, qui les unirent à la Perse par droit de conquête.

Sous Darius, fils d'Hystaspe, elles se soulevèrent. Bientôt, secondées des Athéniens, elles brûlèrent la ville de Sardes, & allumèrent entre les Perses & les Grecs, cette haine fatale que des torrens de sang n'ont pas encore éteinte. Subjuguées de nouveau par les premiers, contraintes de leur fournir des vaisseaux contre les seconds, elles secouèrent leur joug, après la bataille de Mycale. Pendant la guerre du Péloponèse, alliées quelquefois des Lacédémoniens, elles le furent plus souvent des Athéniens, qui finirent par les asservir. Quelques années après, la paix d'Antalcidas les restitua pour jamais à leurs anciens maîtres.

Ainsi, pendant environ deux siècles, les Grecs de l'Asie ne furent occupés qu'à porter, user, briser, & reprendre leurs chaînes. La paix n'étoit pour eux que ce qu'elle est pour toutes les nations policées, un sommeil qui suspend les travaux pour quelques instans. Au milieu de ces funestes révolutions,

tions, des villes entières opposèrent une résistance opiniâtre à leurs ennemis. D'autres donnèrent de plus grands exemples de courage. Les habitans de Téos & de Phocée abandonnèrent les tombeaux de leurs pères; les premiers allèrent s'établir à Abdère en Thrace; une partie des seconds, après avoir long-temps erré sur les flots, jeta les fondemens de la ville d'Elée en Italie, & de celle de Marseille dans les Gaules.

Les descendans de ceux qui restèrent dans la dépendance de la Perse, lui payent le tribut que Darius avoit imposé à leurs ancêtres. Dans la division générale que ce prince fit de toutes les provinces de son empire, l'Eolide, l'Ionie, & la Doride jointes à la Pamphylie, la Lycie & d'autres contrées, furent taxées pour toujours à 400 talens*; somme qui ne paroitra pas exorbitante, si l'on considère l'étendue, la fertilité, l'industrie & le commerce de ces contrées. Comme l'assiette de l'impôt occasionnoit des dissentions entre les villes & les particuliers, Artapherne, frère de Darius, ayant fait mesurer & évaluer par parasanges† les terres des contribuables, fit approuver par leurs députés un tableau de répartition, qui devoit concilier tous les intérêts, & prévenir tous les troubles.

On voit, par cet exemple, que la cour de Suze vouloit retenir les Grecs, leurs sujets, dans la soumission plutôt que dans la servitude; elle leur avoit même laissé leurs lois, leur religion, leurs fêtes & leurs assemblées provinciales. Mais, par une fausse politique, le souverain accordoit le domaine, ou du moins l'administration d'une ville Grecque à l'un de ses citoyens, qui, après avoir répondu de la fidélité de ses compatriotes, les excitoit à la révolte, ou exerçoit sur eux une autorité absolue. Ils avoient alors à supporter les hauteurs du gouverneur général de la province, & les vexations des gouverneurs particuliers qu'il protégeoit; &, comme ils étoient trop éloignés du centre de l'empire, leurs plaintes parvenoient rarement au pié du trône. Ce fut en vain que Mardonius, le même qui commanda l'armée des Perses sous Xerxès, entreprit de ramener la constitution à ses principes. Ayant obtenu le gouvernement de Sardes, il rétablit la démocratie dans les villes de l'Ionie, & en chassa tous les tyrans subalternes; ils reparurent bientôt, parce que les successeurs de Darius, voulant récompenser leurs flatteurs, trouvoient que rien n'étoit si facile que de leur abandonner le pillage d'une ville éloignée. Aujourd'hui que les concessions s'accordent plus rarement, les Grecs Asiatiques, amollis par les

* Environ 2,500,000 livres.

† C'est-à-dire par parasanges quarrées. La parasange valoit 2268 toises.

plaiſirs, ont laiſſé par-tout l'oligarchie s'établir ſur les ruines du gouvernement populaire.

Maintenant, ſi l'on veut y faire attention, on ſe convaincra aiſément qu'il ne leur fut jamais poſſible de conſerver une entière liberté. Le royaume de Lydie, devenu dans la ſuite une des provinces de l'empire des Perſes, avoit pour limites naturelles, du côté de l'oueſt, la mer Egée, dont les rivages ſont peuplés par les Colonies Grecques. Elles occupent un eſpace ſi étroit, qu'elles devoient néceſſairement tomber entre les mains des Lydiens & des Perſes, ou ſe mettre en état de leur réſiſter. Or, par un vice qui ſubſiſte auſſi parmi les républiques fédératives du continent de la Grèce, non-ſeulement l'Eolide, l'Ionie & la Doride, menacées d'une invaſion, ne réuniſſoient pas leurs forces, mais, dans chacune des trois provinces, les décrets de la diète n'obligeoient pas étroitement les peuples qui la compoſent; auſſi vit-on, du temps de Cyrus, les habitans de Milet faire leur paix particulière avec ce prince, & livrer aux fureurs de l'ennemi les autres villes de l'Ionie.

Quand la Grèce conſentit à prendre leur défenſe, elle attira dans ſon ſein les armées innombrables des Perſes; &, ſans les prodiges du haſard & de la valeur, elle auroit ſuccombé elle-même. Si, après un ſiècle de guerres déſaſtreuſes, elle a renoncé au funeſte projet de briſer les fers des Ioniens, c'eſt qu'elle a compris enfin que la nature des choſes oppoſoit un obſtacle invincible à leur affranchiſſement. Le ſage Bias de Priène l'annonça hautement, lorſque Cyrus ſe fut rendu maître de la Lydie. „ N'attendez ici qu'un eſclave honteux, „ dit-il aux Ioniens aſſemblés; montez ſur vos vaiſſeaux, „ traverſez les mers, emparez-vous de la Sardaigne ainſi que „ des îles voiſines; vous coulerez enſuite des jours tran- „ quilles. „

Deux fois ces peuples ont pu ſe ſouſtraire à la domination des Perſes; l'une en ſuivant les conſeils de Bias, l'autre en déférant à celui des Lacédémoniens, qui, après la guerre Médique, leur offrirent de les tranſporter en Grèce. Ils ont toujours refuſé de quitter leurs demeures; &, s'il eſt permis d'en juger d'après leur population & leurs richeſſes, l'indépendance n'étoit pas néceſſaire à leur bonheur.

Je reprends la narration de mon voyage, trop long-temps ſuſpendue. Nous parcourûmes les trois provinces Grecques de l'Aſie. Mais, comme je l'ai promis plus haut, je bornerai mon récit à quelques obſervations générales.

La ville de Cume eſt une des plus grandes & des plus anciennes de l'Eolide. On nous avoit peint les habitans comme des

des hommes presque stupides : nous vîmes bientôt qu'ils ne devoient cette réputation qu'à leurs vertus. Le lendemain de notre arrivée, la pluie survint, pendant que nous nous promenions dans la place, entourée de portiques appartenans à la république. Nous voulûmes nous y réfugier ; on nous retint ; il falloit une permission. Une voix s'écria : Entrez dans les portiques ; & tout le monde y courut. Nous apprîmes qu'ils avoient été cédés pour un temps à des créanciers de l'état : comme le public respecte leur propriété, & qu'ils rougiroient de le laisser exposé aux intempéries des saisons, on a dit que ceux de Cume ne sauroient jamais qu'il faut se mettre à couvert, quand il pleut, si l'on n'avoit soin de les en avertir. On a dit encore que, pendant 300 ans, ils ignorèrent qu'ils avoient un port, parce qu'ils s'étoient abstenus, pendant cet espace de temps, de percevoir des droits sur les marchandises qui leur venoient de l'étranger.

Après avoir passé quelques jours à Phocée, dont les murailles sont construites en grosses pierres parfaitement jointes ensemble, nous entrâmes dans ces vastes & riches campagnes que l'Hermus fertilise de ses eaux, & qui s'étendent depuis les rivages de la mer jusqu'au-delà de Sardes. Le plaisir de les admirer étoit accompagné d'une réflexion douloureuse. Combien de fois ont-elles été arrosées du sang des mortels ! Combien le seront-elles encore de fois ! A l'aspect d'une grande plaine, on me disoit en Grèce : C'est ici que, dans une telle occasion, périrent tant de milliers de Grecs ; en Scythie : Ces champs, séjour éternel de la paix, peuvent nourir tant de milliers de moutons.

Notre route, presque par-tout ombragée de beaux andrachnés, nous conduisit à l'embouchure de l'Hermus, & delà nos regards s'étendirent sur cette superbe rade, formée par une presqu'île où sont les villes d'Erythres & de Téos. Au fond de la baie, se trouvent quelques petites bourgades, restes infortunés de l'ancienne ville de Smyrne, autrefois détruite par les Lydiens. Elles portent encore le même nom ; &, si des circonstances favorables permettent un jour d'en réunir les habitans dans une enceinte qui les protège, leur position attirera, sans doute, chez eux un commerce immense. Ils nous firent voir, à une légère distance de leurs demeures, une grotte d'où s'échappe un petit ruisseau qu'ils nomment Mélès. Elle est sacrée pour eux ; ils prétendent qu'Homère y composa ses ouvrages.

Dans la rade, presque en face de Smyrne, est l'île de Clazomènes, qui tire un grand profit de ses huiles. Ses habitans tiennent un des premiers rangs parmi ceux de l'Ionie. Ils

nous apprirent le moyen dont ils usèrent une fois pour rétablir leurs finances. Après une guerre qui avoit épuisé le trésor public, ils se trouvèrent devoir aux soldats congédiés la somme de 20 talens*; ne pouvant l'acquiter, ils en payèrent pendant quelques années l'intérêt fixé à cinq pour cent: ils frappèrent ensuite des monnoies de cuivre, aux quelles ils assignèrent la même valeur qu'à celles d'argent. Les riches consentirent à les prendre pour celles qu'ils avoient entre leurs mains; la dette fut éteinte; & les revenus de l'état, administrés avec économie, servirent à retirer insensiblement les fausses monnoies introduites dans le commerce.

Les petits tyrans établis autrefois en Ionie, usoient de voies plus odieuses pour s'enrichir. A Phocée, on nous avoit raconté le fait suivant. Un Rhodien gouvernoit cette ville: il dit en secret & séparément aux chefs des deux factions qu'il avoit formées lui-même, que leurs ennemis lui offroient une telle somme, s'il se déclaroit pour eux. Il la retira de chaque côté, & parvint ensuite à réconcilier les deux partis.

Nous dirigeâmes notre route vers le midi. Outre les villes qui sont dans l'intérieur des terres, nous vîmes, sur les bords de la mer, ou aux environs, Lébédos, Colophon, Ephèse, Priène, Myus, Milet, Iasus, Myndus, Halicarnasse & Cnide.

Les habitans d'Ephèse nous montroient avec regret les débris du temple de Diane, aussi célèbre par son antiquité que par sa grandeur. Quatorze ans auparavant, il avoit été brûlé, non par le feu du ciel, ni par les fureurs de l'ennemi, mais par les caprices d'un particulier nommé Hérostrate, qui, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'éterniser son nom. La diète générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli; mais la défense doit en perpétuer le souvenir; & l'historien Théopompe me dit un jour, qu'en racontant le fait, il nommeroit le coupable.

Il ne reste de ce superbe édifice que les quatre murs, & des colonnes qui s'élèvent au milieu des décombres. La flamme a consumé le toît & les ornemens qui décoroient la nef. On commence à le rétablir. Tous les citoyens ont contribué; les femmes ont sacrifié leurs bijoux. Les parties dégradées par le feu, seront restaurées; celles qu'il a détruites, reparoitront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit rehaussée par l'éclat de l'or, & les ouvrages de quelques célèbres artistes; elle le sera beaucoup plus par les tributs de la peinture & de la sculpture, perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point

* 108,000 livres.

la forme de la ſtatue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, & qu'on retrouve dans les temples de pluſieurs villes Grecques. La tête de la Déeſſe eſt ſurmontée d'une tour ; deux tringles de fer ſoutiennent ſes mains ; le corps ſe termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux & d'autres ſymboles *.

Les

* L'an 356 avant Jéſus-Chriſt, le temple d'Ephèſe fut brûlé par Héroſtrate. Quelques années après, les Ephéſiens le rétablirent. Il paroît que la flamme ne détruiſit que le toît & les parties qui ne pouvoient ſe dérober à ſon activité. On peut voir à cet égard un excellent mémoire de M. le marquis de Poléni, inſéré parmi ceux de l'académie de Cortone. Si l'on s'en rapporte à ſon opinion, il faudra dire que, ſoit avant, ſoit après Héroſtrate, le temple avoit les mêmes dimenſions, & que ſa longueur, ſuivant Pline, étoit de 425 piés (401 de nos piés, 5 pouces, 8 lignes) ; ſa largeur de 220 piés (207 piés, 9 pouces, 4 lignes) ; ſa hauteur de 60 piés (56 piés, 8 pouces). Je ſuppoſe qu'il eſt queſtion de piés Grecs dans le paſſage de Pline.

Les Ephéſiens avoient commencé à reſtaurer le temple, lorſqu'Alexandre leur propoſa de ſe charger ſeul de la dépenſe, à condition qu'ils lui en feroient honneur dans une inſcription. Il eſſuya un refus dont ils obtinrent facilement le pardon. „ Il ne convient pas à un dieu, lui dit le député „ des Ephéſiens, de décorer le temple d'une autre divinité. „

Je me ſuis contenté d'indiquer en général les ornemens de la ſtatue, parce qu'ils varient ſur les monumens qui nous reſtent, & qui ſont poſtérieurs à l'époque du voyage d'Anacharſis : il eſt même poſſible que ces monumens ne ſe rapportent pas tous à la Diane d'Ephèſe. Quoi qu'il en ſoit, dans quelques uns, la partie ſupérieure du corps, ou de la gaîne qui en tient lieu, eſt couverte de mamelles ; viennent enſuite pluſieurs compartimens, ſéparés l'un de l'autre par un liſtel qui règne tout autour, & ſur lequel on avoit placé de petites figures repréſentant des Victoires, des abeilles, des bœufs, des cerfs, & d'autres animaux à mi-corps. Quelquefois des lions en ronde-boſſe ſont attachés aux bras. Je penſe que ſur la ſtatue ces ſymboles étoient en or. Xénophon, qui avoit conſacré dans ſon petit temple de Scillonte une ſtatue de Diane ſemblable à celle d'Ephèſe, dit que cette dernière étoit d'or, & que la ſienne n'étoit que de cyprès. Comme il paroit par d'autres auteurs, que la ſtatue de la Diane d'Ephèſe étoit de bois, il eſt à préſumer que Xénophon n'a parlé que des ornemens dont elle étoit couverte.

Je haſarde ici l'explication d'un petit monument en or, qui fut découvert dans le territoire de l'ancienne Lacédémone, & que M. le comte de Caylus a fait graver dans le ſecond volume de ſon Recueil d'antiquités. L'or en eſt de bas titre & allié d'argent, le travail groſſier & d'une haute antiquité. Il repréſente un bœuf, ou plutôt un cerf accroupi ; les trous dont il eſt percé montrent clairement qu'on l'avoit attaché à un corps plus conſidérable ; &, ſi l'on veut le rapprocher des différentes figures de la Diane d'Ephèſe, on tardera d'autant moins à ſe convaincre qu'il appartenoit à quelque ſtatue, qu'il ne pèſe qu'une once un gros ſoixante grains, & que ſa plus grande longueur n'eſt que de deux pouces deux lignes, ſa plus grande élévation juſqu'à l'extrémité des cornes, de trois pouces une ligne. Peut-être fut-il tranſporté autrefois à Lacédémone ; peut-être y décoroit-il une des ſtatues de Diane, ou même celle de l'Apollon d'Amyclæ, à laquelle on avoit employé la quantité de l'or que Crœſus avoit envoyé aux Lacédémoniens.

Je

Les Ephésiens ont, sur la construction des édifices publics, une loi très sage. L'architecte, dont le plan est choisi, fait ses soumissions, & engage tous ses biens. S'il a rempli exactement les conditions du marché, on lui décerne des honneurs. La dépense excède-t-elle d'un quart? le trésor de l'état fournit ce surplus. Va-t-elle par-delà le quart? tout l'excédent est prélevé sur les biens de l'artiste.

Nous voici à Milet. Nous admirons ses murs, ses temples, ses fêtes, ses manufactures, ses ports, cet assemblage confus de vaisseaux, de matelots & d'ouvriers qu'agite un mouvement rapide. C'est le séjour de l'opulence, des lumières & des plaisirs; c'est l'Athènes de l'Ionie. Doris, fille de l'Océan, eut de Nérée cinquantes filles, nommées Néréides, toutes distinguées par des agrémens divers. Milet a vu sortir de son sein un plus grand nombre de colonies qui perpétuent sa gloire sur les côtes de l'Hellespont, de la Propontide & du Pont-Euxin *. Leur métropole donna le jour aux premiers historiens, aux premiers philosophes; elle se félicite d'avoir produit Aspasie, & les plus aimables courtisanes. En certaines circonstances, les intérêts de son commerce l'ont forcée de préférer la paix à la guerre; en d'autres, elle a déposé les armes sans les avoir flétries; & de-là ce proverbe: les Milésiens furent vaillans autrefois.

Les monumens des ars décorent l'intérieur de la ville; les richesses de la nature éclatent aux environs. Combien de fois nous avons porté nos pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu plusieurs rivières, & baigné les murs de plusieurs villes, se répand en replis tortueux, au milieu de cette plaine, qui s'honore de porter son nom, & se pare avec orgueil de ses bienfaits! Combien de fois, assis sur le gazon qui borde ses rives fleuries de toutes parts, entourés de tableaux

Je crois que plus les figures de la Diane d'Ephèse sont chargées d'ornemens, moins elles sont anciennes. Sa statue ne présenta d'abord qu'une tête, des bras, des piés, & un corps en forme de gaîne. On y appliqua ensuite les symboles des autres divinités, & sur-tout ceux qui caractérisent Isis, Cybèle, Cérès, &c.

Le pouvoir de la Déesse & la dévotion des peuples augmentant dans la même proportion que ses attributs, elle fut regardée par les uns, comme l'image de la nature productrice; par les autres, comme une des plus grandes divinités de l'Olympe. Son culte, connu depuis long-temps dans quelques pays éloignés, s'étendit dans l'Asie mineure, dans la Syrie, & dans la Grèce proprement dite. Il étoit dans son plus grand éclat sous les premiers empereurs Romains, & ce fut alors que d'autres divinités ayant obtenu par le même moyen un accroissement de puissance, on conçut l'idée de ces figures Panthées, que l'on conserve encore dans les cabinets, & qui réunissent les attributs de tous les dieux.

* Sénèque attribue à Milet 75 colonies; Pline, plus de 80.

raviſſans, ne pouvant nous raſſaſier, ni de cet air, ni de cette lumière dont la douceur égale la pureté, nous ſentions une langueur délicieuſe ſe gliſſer dans nos ames, & les jeter, pour ainſi dire, dans l'ivreſſe du bonheur! Telle eſt l'influence du climat de l'Ionie; &, comme loin de la corriger, les cauſes morales n'ont ſervi qu'à l'augmenter, les Ioniens ſont devenus le peuple le plus efféminé, & l'un des plus aimables de la Grèce.

Il règne dans leurs idées, leurs ſentimens & leurs mœurs, une certaine molleſſe qui fait le charme de la ſociété; dans leur muſique & leurs danſes, une liberté qui commence par révolter, & finit par ſéduire. Ils ont ajouté de nouveaux attraits à la volupté, & leur luxe s'eſt enrichi de leurs découvertes: des fêtes nombreuſes les occupent chez eux, ou les attirent chez leurs voiſins; les hommes s'y montrent avec des habits magnifiques, les femmes avec l'élégance de la parure, tous avec le déſir de plaire. Et de-là ce reſpect qu'ils conſervent pour les traditions anciennes qui juſtifient leurs foibleſſes. Auprès de Milet, on nous conduiſit à la fontaine de Biblis, où cette princeſſe infortunée expira d'amour & de douleur. On nous montra le mont Latmus où Diane accordoit ſes faveurs au jeune Endymion. A Samos, les amans malheureux vont adreſſer leurs vœux aux mânes de Léontichus & de Rhadine.

Quand on remonte le Nil depuis Memphis juſqu'à Thèbes, on apperçoit, aux côtés du fleuve, une longue ſuite de ſuperbes monumens, parmi leſquels s'élèvent, par intervalles, des pyramides & des obéliſques. Un ſpectacle plus intéreſſant frappe le voyageur attentif, qui, du port d'Halicarnaſſe en Doride, remonte vers le nord pour ſe rendre à la preſqu'île d'Erythres. Dans cette route qui, en droite ligne, n'a que 900 ſtades environ*, s'offrent à ſes yeux quantité de villes diſperſées ſur les côtes du continent & des îles voiſines. Jamais dans un ſi court eſpace, la nature n'a produit un ſi grand nombre de talens diſtingués & de génies ſublimes. Hérodote naquit à Halicarnaſſe; Hippocrate à Cos; Thalès à Milet; Pythagore à Samos; Parrhaſius à Ephèſe†; Xénophante‡ à Colophon; Anacréon à Téos; Anaxagore à Clazomènes; Homère par-tout: j'ai déjà dit que l'honneur de lui avoir donné le jour, excite de grandes rivalités dans ces contrées. Je n'ai pas fait mention de tous les écrivains célèbres de

* Environ 34 lieues.

† Apelle naquit auſſi dans ces provinces; à Cos, ſuivant les uns; à Ephèſe, ſuivant les autres.

‡ Chef de l'école d'Elée.

l'Ionie,

l'Ionie, par la même raison, qu'en parlant des habitans de l'olympe, on ne cite communément que les plus grands dieux.

De l'Ionie proprement dite, nous passâmes dans la Doride, qui fait partie de l'ancienne Carie. Cnide, située près du promontoire Triopium, donna le jour à l'historien Ctésias, ainsi qu'à l'astronome Eudoxe, qui a vécu de notre temps. On nous montroit, en passant, la maison où ce dernier faisoit ses observations. Un moment après nous nous trouvâmes en présence de la célèbre Vénus de Praxitèle. Elle est placée au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux portes opposées, afin qu'une lumière douce l'éclaire de toutes parts. Comment peindre la surprise du premier coup-d'œil, les illusions qui la suivirent bientôt? nous prêtions nos sentimens au marbre; nous l'entendions soupirer. Deux élèves de Praxitèle, venus récemment d'Athènes pour étudier ce chef-d'œuvre, nous faisoient entrevoir des beautés dont nous ressentions les effets sans en pénétrer la cause. Parmi les assistans, l'un disoit: „ Vénus a quitté l'Olympe, elle habite parmi „ nous.„ Un autre: „ Si Junon & Minerve la voyoient „ maintenant, elles ne se plaindroient plus du jugement de „ Pâris.„ Un troisième: „ La Déesse daigna autrefois se „ montrer sans voile aux yeux de Pâris, d'Anchise & d'Adonis. „ A-t-elle apparu de même à Praxitèle? Oui, répondit un „ des élèves, & sous la figure de Phryné.„ En effet, au premier aspect, nous avions reconnu cette fameuse courtisane. Ce sont de part & d'autre les mêmes traits, le même regard. Nos jeunes artistes y découvroient en même temps le sourire enchanteur d'une autre maîtresse de Praxitèle, nommée Cratine.

C'est ainsi que les peintres & les sculpteurs, prenant leurs maîtresses pour modèles, les ont exposés à la vénération publique, sous les noms de différentes divinités; c'est ainsi qu'ils ont représenté la tête de Mercure, d'après celle d'Alcibiade.

Les Cnidiens s'énorgueillissent d'un trésor qui favorise à-la-fois les intérêts de leur commerce & ceux de leur gloire. Chez des peuples livrés à la superstition, & passionnés pour les arts, il suffit d'un oracle ou d'un monument célèbre, pour attirer les étrangers. On en voit très souvent qui passent les mers, & viennent à Cnide contempler le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Praxitèle*.

* Des médailles frappées à Cnide du temps des empereurs Romains, représentent, à ce qu'il paroit, la Vénus de Praxitèle. De la main droite, la Déesse cache son sexe; de la gauche, elle tient un linge au-dessus d'un vase à parfums.

Lysis, qui ne pouvoit en détourner ses regards, exagéroit son admiration, & s'écrioit de temps en temps : Jamais la nature n'a produit rien de si parfait. Et comment savez-vous, lui dis-je, que parmi ce nombre infini de formes qu'elle donne au corps humain, il n'en est point qui surpasse en beauté celle que nous avons devant les yeux ? A-t-on consulté tous les modèles qui ont existé, qui existent & qui existeront un jour ? Vous conviendrez du moins, répondit-il, que l'art multiplie ces modèles, & qu'en assortissant avec soin les beautés éparses sur différens individus, il a trouvé le secret de suppléer à la négligence impardonnable de la nature ; l'espèce humaine ne se montre-t-elle pas avec plus d'éclat & de dignité dans nos atteliers, que parmi toutes les familles de la Grèce ? Aux yeux de la nature, repris-je, rien n'est beau, rien n'est laid, tout est dans l'ordre. Peu lui importe que de ses immenses combinaisons, il résulte une figure qui présente toutes les perfections ou toutes les défectuosités que nous assignons au corps humain. Son unique objet est de conserver l'harmonie, qui, en liant par des chaînes invisibles, les moindres parties de l'univers à ce grand tout, les conduit paisiblement à leur fin. Respectez donc ses opérations ; elles sont d'un genre si relevé, que la moindre réflexion vous découvriroit plus de beautés réelles dans un insecte, que dans cette statue.

Lysis, indigné des blasphêmes que je prononçois en présence de la Déesse, me dit avec chaleur : Pourquoi réfléchir, quand on est forcé de céder à des impressions si vives ? Les vôtres le seroient moins, répondis-je, si vous étiez seul & sans intérêt, sur-tout si vous ignoriez le nom de l'artiste. J'ai suivi les progrès de vos sensations : vous avez été frappé au premier instant, & vous vous êtes exprimé en homme sensé : des ressouvenirs agréables se sont ensuite réveillés dans votre cœur, & vous avez pris le langage de la passion ; quand nos jeunes élèves nous ont dévoilé quelques secrets de l'art, vous avez voulu enchérir sur leurs expressions, & vous m'avez refroidi par votre enthousiasme. Combien fut plus estimable la candeur de cet Athénien qui se trouva par hasard au portique où l'on conserve la célèbre Hélène de Zeuxis ! il la considéra pendant quelques instans ; et, moins surpris de l'excellence du travail, que des transports d'un peintre placé à ses côtés, il lui dit : Mais je ne trouve pas cette femme si belle. C'est que vouz n'avez pas mes yeux, répondit l'artiste.

Au sortir du temple, nous parcourûmes le bois sacré, où tous les objets sont relatifs au culte de Vénus. Là semblent revivre et jouir d'une jeunesse éternelle, la mère d'Adonis, sous la forme du myrte ; la sensible Daphné, sous celle du

laurier ;

laurier ; le beau Cypariffus fous celle du cyprès. Par-tout le lierre flexible fe tient fortement attaché aux branches des arbres ; et, en quelques endroits, la vigne trop féconde y trouve un appui favorable. Sous des berceaux, que de fuperbes platanes protégoient de leur ombre, nous vîmes plufieurs groupes de Cnidiens, qui, à la fuite d'un facrifice, prenoient un repas champêtre : ils chantoient leurs amours, et verfoient fréquement dans leurs coupes, le vin délicieux que produit cette heureufe contrée.

Le foir, de retour à l'auberge, nos jeunes élèves ouvrirent leurs porte-feuilles, et nous montrèrent dans des efquiffes qu'ils s'étoient procurées, les premières penfées de quelques artiftes célèbres. Nous y vîmes auffi un grand nombre d'études, qu'ils avoient faites d'après plufieurs beaux monumens, et en particulier, d'après cette fameufe ftatue de Polyclète, qu'on nomme le canon ou la règle. Ils portoient toujours avec eux l'ouvrage que compofa cet artifte, pour juftifier les proportions de fa figure, & le traité de la fymétrie & des couleurs, récemment publié par le peintre Euphranor.

Alors s'élevèrent plufieurs queftions fur la beauté foit univerfelle, foit individuelle : tous la regardoient comme une qualité uniquement relative à notre efpèce ; tous convenoient qu'elle produit une furprife accompagnée d'admiration, & qu'elle agit fur nous avec plus ou moins de force, fuivant l'organifation de nos fens, & les modifications de notre ame.

Mais ils ajoutoient que l'idée qu'on s'en fait, n'étant pas la même en Afrique qu'en Europe, & variant par-tout, fuivant la différence de l'âge & du fexe, il n'étoit pas poffible d'en réunir les divers caractères dans une définition exacte.

Un de nous, à-la-fois médecin & philofophe, après avoir obfervé que les parties de notre corps font compofées des élémens primitifs, foutint que la fanté réfulte de l'équilibre de ces élémens, et la beauté, de l'enfemble de ces parties. Non, dit un des difciples de Praxitèle, il ne parviendroit pas à la perfection, celui qui, fe traînant fervilement après les règles, ne s'attacheroit qu'à la correfpondance des parties, ainfi qu'à la jufteffe des proportions. On lui demanda quels modèles fe propofe un grand artifte, quand il veut repréfenter le fouverain des dieux, ou la mère des Amours.

Des modèles, répondit-il, qu'il s'eft formés d'après l'étude réfléchie de la nature et de l'art, et qui confervent, pour ainfi dire, en dépôt tous les attraits convenables à chaque genre de beauté. Les yeux fixés fur un de ces modèles, il tâche, par un long travail, de le reproduire dans fa copie ; il la retouche mille fois ; il y met tantôt l'empreinte de fon ame élevée,

tantôt

tantôt celle de ſon imagination riante, et ne la quitte qu'après avoir répandu la majeſté ſuprême dans le Jupiter d'Olympie, ou les graces ſéduiſantes dans la Vénus de Cnide.

La difficulté ſubſiſte, lui dis-je ; ces ſimulacres de beautés dont vous parlez, ces images abſtraites où le vrai ſimple s'enrichit du vrai idéal, n'ont rien de circonſcrit ni d'uniforme. Chaque artiſte les conçoit et les préſente avec des traits différens. Ce n'eſt donc pas ſur des meſures ſi variables, qu'on doit prendre l'idée préciſe du beau par excellence.

Platon ne le trouvant nulle part exempt de taches et d'altération, s'éleva, pour le découvrir, juſqu'à ce modèle que ſuivit l'ordonnateur de toutes choſes, quand il débrouilla le chaos. Là ſe trouvoient tracées d'une manière ineffable et ſublime*, toutes les eſpèces des objets qui tombent ſous nos ſens, toutes les beautés que le corps humain peut recevoir dans les diverſes époques de notre vie. Si la matière rebelle n'avoit oppoſé une réſiſtance invincible à l'action divine, le monde viſible poſsèderoit toutes les perfections du monde intellectuel. Les beautés particulières, à la vérité, ne feroient ſur nous qu'une impreſſion légère, puiſqu'elles ſeroient communes aux individus de même ſexe et de même âge ; mais combien plus fortes et plus durables ſeroient nos émotions à l'aſpect de cette abondance de beautés toujours pures et ſans mélange d'imperfections, toujours les mêmes et toujours nouvelles ?

Aujourd'hui notre ame, où reluit un rayon de lumière émané de la divinité, ſoupire ſans ceſſe après le beau eſſentiel ; elle en recherche les foibles reſtes, diſperſés dans les êtres qui nous entourent, et en fait elle-même jaillir de ſon ſein des étincelles qui brillent dans les chef-d'œuvres des arts, et qui font dire que leurs auteurs, ainſi que les poëtes, ſont animés d'une flamme célèſte.

On admiroit cette théorie, on la combattoit ; Philotas prit la parole. Ariſtote, dit-il, qui ne ſe livre pas à ſon imagination, peut-être parce que Platon s'abandonne trop à la ſienne, s'eſt contenté de dire que la beauté n'eſt autre choſe que l'ordre dans la grandeur. En effet, l'ordre ſuppoſe la ſymétrie, la convenance, l'harmonie : dans la grandeur, ſont compriſes la ſimplicité, l'unité, la majeſté. On convint que cette définition renfermoit à-peu-près tous les caractères de la beauté, ſoit univerſelle, ſoit individuelle.

Nous allâmes de Cnide à Mylaſa, l'une des principales villes de la Carie. Elle poſsède un riche territoire, et quantité de temples, quelques uns très anciens, tous conſtruits

* Voyez le chapitre LIX de cet ouvrage.

d'un

d'un beau marbre tiré d'une carrière voisine. Le soir, Stratonicus nous dit qu'il vouloit jouer de la cithare en présence du peuple assemblé, et n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait récemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommée Iasus. La multitude étoit accourue à l'invitation d'un joueur de cithare. Au moment qu'il déployoit toutes les ressources de son art, la trompette annonça l'instant de la vente du poisson. Tout le monde courut au marché à l'exception d'un citoyen qui étoit dur d'oreille; le musicien s'étant approché de lui pour le remercier de son attention, & le féliciter sur son goût :—Est-ce que la trompette a sonné, lui dit cet homme?—Sans doute.—Adieu donc, je m'enfuis bien vîte. Le lendemain Stratonicus, se trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices sacrés, & ne voyant autour de lui que très peu d' auditeurs, se mit à crier de toutes ses forces : *Temples, écoutezmoi* ; &, après avoir préludé pendant quelques momens, il congédia l'assemblée. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie ont pour les grands talens.

Il courut plus de risques à Caunus. Le pays est fertile; mais la chaleur du climat & l'abondance des fruits y occasionnent souvent des fièvres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades pâles & languissans, qui se traînoient dans les rues. Stratonicus s'avisa de leur citer un vers d'Homère, où la destinée des hommes est comparée à celle des feuilles. C'étoit en automne, lorsque les feuilles jaunissent. Comme les habitans s'offensoient de cette plaisanterie : „ Moi, répondit-il, je n'ai pas voulu dire que ce lieu fût mal-sain, puisque „ je vois les morts s'y promener paisiblement. „ Il fallut partir au plus vîte, mais ce ne fut pas sans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'une fois à Corinthe, il lui échappa quelques indiscretions qui furent très mal reçues. Une vieille femme le regardoit attentivement ; il voulut en savoir la raison. La voici, répondit-elle : Cette ville ne peut vous souffrir un seul jour dans son sein; comment se peut-il que votre mère vous ait porté dix mois dans le sien?

Fin du Chapitre soixante-douxième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXIII.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Les îles de Rhodes, de Crète & de Cos. Hippocrate.

NOUS nous embarquâmes à Caunus. En approchant de Rhodes, Stratonicus nous chanta cette belle ode, où entre autres louanges que Pindare donne à cette île, il l'appelle la fille de Vénus & l'épouse du soleil; expressions peut-être relatives aux plaisirs que la Déesse y distribue, & à l'attention qu'a le dieu de l'honorer sans cesse de sa présence; car on prétend qu'il n'est point de jour dans l'année où il ne s'y montre pendant quelques momens. Les Rhodiens le regardent comme leur principale divinité, & le représentent sur toutes leurs monnoies.

Rhodes fut d'abord nommée Ophiusa, c'est-à-dire l'île aux serpens. C'est ainsi qu'on désigna plusieurs autres îles qui étoient peuplées de ces reptiles, quand les hommes en prirent possession. Remarque générale: quantité de lieux, lors de leur découverte, reçurent leurs noms des animaux, des arbres, des plantes & des fleurs qui s'y trouvoient en abondance. On disoit: Je vais au pays *des cailles, des cyprès, des lauriers.*

Du temps d'Homère, l'île dont je parle étoit partagée entre les villes d'Ialyse, Camire & Linde, qui subsistent encore, dépouillées de leur ancien éclat. Presque de nos jours, la plupart de leurs habitans, ayant résolu de s'établir dans un même endroit pour réunir leurs forces, jetèrent les fondemens de la ville de Rhodes*, d'après les desseins d'un architecte Athénien; ils y transportèrent les statues qui décoroient leurs premières demeures, & dont quelques uns sont de vrais colosses†. La nouvelle ville fut construite en forme d'amphithéatre, sur un terrein qui descend jusqu'au rivage de la mer. Ses ports, ses arsenaux, ses murs qui sont d'une très grande élévation, & garnis de tours; ses maisons bâties en pierres & non en briques; ses temples, ses rues, ses théatres, tout y porte l'empreinte de la grandeur & de la beauté: tout annonce le goût d'une nation qui aime les arts, & que son opulence met en état d'exécuter de grandes choses.

* Dans la première année de la 93e. Olympiade, avant J. C. 408 ou 407.

† Parmi ces statues colossales, je ne compte pas ce fameux colosse qui avoit, suivant Pline, 70 coudées de haut, parce qu'il ne fut construit qu'environ 64 ans après l'époque où je place le voyage d'Anacharsis à Rhodes. Mais je le cite ici pour prouver quel étoit dans ces temps-là le goût des Rhodiens pour les grands monumens.

Le

Le pays qu'elle habite jouit d'un air pur & ſerein. On y trouve des cantons fertiles, du raiſin & du vin excellent, des arbres d'une grande beauté, du miel eſtimé, des ſalines, des carrières de marbre ; la mer qui l'entoure, fournit du poiſſon en abondance. Ces avantages & d'autres encore ont fait dire aux poëtes qu'une pluie d'or y deſcend du ciel.

L'induſtrie ſeconda la nature. Avant l'époque des olympiades, les Rhodiens s'appliquèrent à la marine. Par ſon heureuſe poſition, leur île ſert de relâche aux vaiſſeaux qui vont d'Egypte en Grèce, ou de Grèce en Egypte. Ils s'établirent ſucceſſivement dans la plupart des lieux où le commerce les attiroit. On doit compter parmi leurs nombreuſes colonies, Parthénopé* & Salapia en Italie, Agrigente & Géla en Sicile, Rhodes † ſur les côtes de l'ibérie au pié des Pyrénées &c.

Les progrès de leurs lumières ſont marqués par des époques aſſez diſtinctes. Dans les plus anciens temps, ils reçurent de quelques étrangers, connus ſous le nom de Telchiniens, des procédés, ſans doute informes encore, pour travailler les métaux ; les auteurs du bienfait furent ſoupçonnés d'employer les opérations de la magie. Des hommes plus éclairés leur donnèrent enſuite des notions ſur le cours des aſtres, & ſur l'art de la divination ; on les nomma les enfans du ſoleil. Enfin des hommes de génie les ſoumirent à des lois dont la ſageſſe eſt généralement reconnue. Celles qui concernent la marine, ne ceſſeront de la maintenir dans un état floriſſant, & pourront ſervir de modèles à toutes les nations commerçantes. Les Rhodiens paroiſſent avec aſſurance ſur toutes les mers, ſur toutes les côtes. Rien n'eſt comparable à la légèreté de leurs vaiſſeaux, à la diſcipline qu'on y obſerve, à l'habileté des commandans & des pilotes. Cette partie de l'adminiſtration eſt confiée aux ſoins vigilans d'une magiſtrature ſévère ; elle puniroit de mort ceux qui, ſans permiſſion, pénétreroient dans certains endroits des arſenaux.

Je vais rapporter quelques unes de leurs lois civiles & criminelles. Pour empêcher que les enfans ne laiſſent flétrir la mémoire de leur père : „ Qu'ils paient ſes dettes, dit la loi, „ quand même ils renonceroient à ſa ſucceſſion. „ A Athènes, lorſqu'un homme eſt condamné à perdre la vie, on commence par ôter ſon nom du regiſtre des citoyens. Ce n'eſt donc pas un Athénien qui s'eſt rendu coupable, c'eſt un étranger. Le même eſprit a dicté cette loi des Rhodiens : „ Que les homicides ſoient jugés hors de la ville. „ Dans la vue d'inſpirer plus d'horreur pour le crime, l'entrée de la ville eſt interdite à l'exécuteur des hautes œuvres.

* Naples. † Roſes en Eſpagne.

L'autorité

L'autorité avoit toujours été entre les mains du peuple : elle lui fut enlevée, il y a quelques années, par une faction que favorisoit Mausole, roi de Carie ; & ce fut vainement qu'il implora le secours des Athéniens. Les riches, auparavant maltraités par le peuple, veillent sur ses intérêts, avec plus de soin qu'il ne faisoit lui-même. Ils ordonnent de temps en temps des distributions de blé ; & des officiers particuliers sont chargés de prévenir les besoins des plus pauvres, & spécialement de ceux qui sont employés sur les flottes & dans les arsenaux.

De telles attentions perpétueront sans doute l'oligarchie * ; &, tant que les principes de la constitution ne s'altéreront point, on recherchera l'alliance d'un peuple dont les chefs auront appris à se distinguer par une prudence consommée, & les soldats par un courage intrépide. Mais ces alliances ne seront jamais fréquentes. Les Rhodiens resteront, autant qu'ils le pourront, dans une neutralité armée. Ils auront des flottes toujours prêtes pour protéger leur commerce, un commerce pour amasser des richesses, des richesses pour être en état d'entretenir leurs flottes.

Les lois leur inspirent un amour ardent pour la liberté ; les monumens superbes impriment dans leurs ames des idées & des sentimens de grandeur. Ils conservent l'espérance dans les plus affreux revers, & l'ancienne simplicité de leurs pères dans le sein de l'opulence.† Leurs mœurs ont quelquefois reçu de fortes atteintes : mais ils sont tellement attachés à certaines formes d'ordre & de décence, que de pareilles attaques n'ont chez eux qu'une influence passagère. Ils se montrent en public avec des habits modestes & un maintien grave. On ne les voit jamais courir dans les rues, & se précipiter les uns sur les autres. Ils assistent aux spectacles en silence ; &, dans ces repas où règne la confiance de l'amitié & de la gaieté, ils se respectent eux-mêmes.

Nous parcourûmes l'île dans sa partie orientale, où l'on prétend qu'habitoient autrefois des géans. On y a découvert des os d'une grandeur énorme. On nous en avoit montré de semblables en d'autres lieux de la Grèce. Cette race d'hommes a-t-elle existé ? Je l'ignore.

* L'oligarchie établie à Rhodes du temps d'Aristote, subsistoit encore du temps de Strabon.

† Le caractère que je donne aux Rhodiens est fondé sur quantité de passages des anciens auteurs, en particulier sur les témoignages d'estime qu'ils reçurent d'Alexandre ; sur ce fameux siège qu'ils soutinrent avec tant de courage contre Démétrius-Poliorcète, trente-huit ans après le voyage d'Anacharsis dans leur île ; sur les puissans secours qu'ils fournirent aux Romains, & sur les marques de reconnoissance qu'ils en reçurent.

Au bourg de Linde, le temple de Minerve eſt remarquable, non-ſeulement par ſa haute antiquité & par les offrandes des rois, mais encore par deux objets qui fixèrent notre attention. Nous y vîmes, tracée en lettres d'or, cette ode de Pindare, que Stratonicus nous avoit fait entendre. Non loin delà ſe trouve le portrait d'Hercule ; il eſt de Parrhaſius, qui, dans une inſcription placée au bas du tableau, atteſte qu'il avoit repréſenté le Dieu, tel qu'il l'avoit vu plus d'une fois en ſonge. D'autres ouvrages du même artiſte excitoient l'émulation d'un jeune homme de Caunus, que nous connûmes, & qui ſe nommoit Protogène. Je le cite, parce qu'on auguroit, d'après ſes premiers eſſais, qu'il ſe placeroit un jour à côté ou au deſſus de Parrhaſius.

Parmi les gens de lettres qu'a produits l'île de Rhodes, nous citerons d'abord Cléobule, l'un des ſages de la Grèce, enſuite Timocréon & Anaxandride, l'un & l'autre célèbres par leurs comédies. Le premier étoit à-la-fois athlète & poëte, très vorace & très ſatirique. Dans ſes pièces de théatre, ainſi que dans ſes chanſons, il déchira ſans pitié Thémiſtocle & Simonide. Après ſa mort, Simonide fit ſon épitaphe ; elle étoit conçue en ces termes : „ J'ai paſſé ma vie à manger, à „ boire, & à dire du mal de tout le monde. „

Anaxandride, appelé à la cour du roi de Macédoine, augmenta par une de ſes pièces l'éclat des fêtes qu'on y célébroit. Choiſi par les Athéniens pour compoſer le dithyrambe qu'on devoit chanter dans une cérémonie religieuſe, il parut à cheval à la tête du chœur, ſes cheveux tombant ſur ſes épaules, vêtu d'une robe de pourpre garnie de franges d'or, & chantant lui-même ſes vers ; il crut que cet appareil, ſoutenu d'une belle figure, lui attireroit l'admiration de la multitude. Sa vanité lui donnoit une humeur inſupportable. Il avoit fait 65 comédies. Il remporta dix fois le prix : mais, beaucoup moins flatté de ſes victoires qu'humilié de ſes chutes, au lieu de corriger les pièces qui n'avoient pas réuſſi, il les envoyoit, dans un accès de colère, aux épiciers, pour qu'elles ſerviſſent d'enveloppes.

Que, d'après ces exemples, on ne juge pas du caractère de la nation. Timocréon & Anaxandride vécurent loin de leur patrie, & ne cherchèrent que leur gloire perſonnelle.

L'île de Rhodes eſt beaucoup plus petite que celle de Crète.* Toutes deux m'ont paru mériter de l'attention : la première s'eſt élevée au deſſus de ſes moyens ; la ſeconde eſt reſtée au deſſous des ſiens. Notre traverſée de l'une à l'autre

* Aujourd'hui Candie.

fut

fut très heureuse. Nous déscendîmes au port de Cnosse, éloigné de cette ville de 25 stades.*

Du temps de Minos, Cnosse étoit la capitale de l'île. Les habitans voudroient lui conserver la même prérogative, & fondent leur prétention, non sur leur puissance actuelle, mais sur la gloire de leurs ancêtres, & sur un titre encore plus respectable à leurs yeux ; c'est le tombeau de Jupiter ; c'est cette caverne fameuse, où ils disent qu'il fut enséveli. Elle est creusée au pié du mont Ida, à une légère distance de la ville. Ils nous prefsèrent de la voir, & le Cnossien qui avoit la complaisance de nous loger, voulut absolument nous accompagner.

Il falloit traverser la place publique ; elle étoit pleine de monde. On nous dit qu'un étranger devoit prononcer un discours en l'honneur des Crétois. Nous ne fûmes pas étonnés du projet ; nous avions vu, en plusieurs endroits de la Grèce, des orateurs ou des sophistes composer ou réciter en public le panégyrique d'un peuple, d'un héros, ou d'un personnage célèbre. Mais quelle fut notre surprise, quand l'étranger parut à la tribune ? C'étoit Stratonicus. La veille il s'étoit concerté, à notre insu, avec les principaux magistrats qu'il avoit connus dans un voyage précédent.

Après avoir représenté les anciens habitans de l'île dans un état de barbarie & d'ignorance : C'est parmi vous, s'écria-t-il, que tous les arts furent découverts ; c'est vous qui en avez enrichi la terre. Saturne vous donna l'amour de la justice, & cette simplicité de cœur qui vous distingue. Vesta vous apprit à bâtir des maisons, Neptune à construire des vaisseaux. Vous devez à Cérès la culture du blé, à Bacchus celle de la vigne, à Minerve celle de l'olivier. Jupiter détruisit les géans qui vouloient vous asservir. Hercule vous délivra des serpens, des loups, & des diverses espèces d'animaux mal-faisans. Les auteurs de tant de bienfaits, admis par vos soins au nombre des dieux, reçurent le jour dans cette belle contrée, & ne sont maintenant occupés que de son bonheur.

L'orateur parla ensuite des guerres de Minos, de ses victoires sur les Athéniens, des étranges amours de Pasiphaé, de cet homme plus étrange encore qui naquit avec une tête de taureau, & qui fut nommé Minotaure. Stratonicus, en rassemblant les traditions les plus contradictoires, & les fables les plus absurdes, les avoit exposées comme des vérités importantes & incontestables. Il en résultoit un ridicule qui nous faisoit trembler pour lui ; mais la multitude enivrée des louanges dont il l'accabloit, ne cessa de l'interrompre par des applaudissemens.

* Environ une lieue.

La séance finie, il vint nous joindre; nous lui demandâmes, si, en voulant s'amuser aux dépens de ce peuple, il n'avoit pas craint de l'irriter par l'excès des éloges. Non, répondit-il; la modestie des nations, ainsi que celle des particuliers, est une vertu si douce, qu'on peut sans risque la traiter avec insolence.

Le chemin qui conduit à l'antre de Jupiter est très agréable: sur ses bords, des arbres superbes; à ses côtés, des prairies charmantes, & un bois de cyprès remarquables par leur hauteur & leur beauté, bois consacré aux dieux, ainsi qu'un temple que nous trouvâmes ensuite.

A l'entrée de la caverne sont suspendues quantité d'offrandes. On nous fit remarquer comme une singularité un de ces peupliers noirs qui tous les ans portent du fruit: on nous dit qu'il en croissoit d'autres aux environs, sur les bords de la fontaine Saurus. La longueur de l'antre peut être de 200 piés, sa largeur de 20. Au fond nous vîmes un siège qu'on nomme le trône de Jupiter, & sur les parois cette inscription tracée en anciens caractères: *C'est ici le tombeau de Zan.**

Comme il étoit établi que le Dieu se manifestoit, dans le souterrein sacré, à ceux qui venoient le consulter, des hommes d'esprit profitèrent de cette erreur pour éclairer ou pour séduire les peuples. On prétend en effet que Minos, Epiménide & Pythagore, voulant donner une sanction divine à leurs lois ou à leurs dogmes, descendirent dans la caverne, & s'y tinrent plus ou moins de temps renfermés.

De-là nous allâmes à la ville de Gortyne, l'une des principales du pays; elle est située au commencement d'une plaine très fertile. En arrivant, nous assistâmes au jugement d'un homme accusé d'adultère. Il en fut convaincu; on le traita comme le vil esclave des sens. Déchu des privilèges de citoyen, il parut en public avec une couronne de laine, symbole d'un caractère efféminé, & fut obligé de payer une somme considérable.

On nous fit monter sur une colline par un chemin très rude, jusqu'à l'ouverture d'une caverne, dont l'intérieur présente à chaque pas des circuits & des sinuosités sans nombre. C'est là sur-tout qu'on connoit le danger d'une première faute; c'est là que l'erreur d'un moment peut coûter la vie au voyageur indiscret. Nos guides à qui une longue expérience avoit appris à connoître tous les replis de ces retraites obscures, s'étoient armés de flambeaux. Nous suivîmes une

* Zan est la même chose que Ζὴν, Jupiter. Il paroit, par une médaille du cabinet du Roi, que les Crétois prononçoient ΤΑΝ. Cette inscription n'étoit pas d'une haute antiquité.

espèce d'allée, assez large pour y laisser passer deux ou trois hommes de front, haute en certains endroits de 7 à 8 piés, en d'autres, de 2 ou 3 seulement. Après avoir marché ou rampé pendant l'espace d'environ 1200 pas, nous trouvâmes deux salles presque rondes, ayant chacune 24 piés de diamètre, sans autre issue que celle qui nous y avoit conduits, toutes deux taillées dans le roc, ainsi qu'une partie de l'allée que nous venions de parcourir.

Nos conducteurs prétendoient que cette vaste caverne étoit précisément ce fameux labyrinthe où Thésée mit à mort le Minotaure que Minos y tenoit renfermé. Ils ajoutoient que, dans l'origine, le labyrinthe ne fut destiné qu'à servir de prison.*

Dans

* Je n'ai dit qu'un mot sur le fameux labyrinthe de Crète, & ce mot je dois le justifier.

Hérodote nous a laissé une description de celui qu'il avoit vu en Egypte auprès du lac Mœris. C'étoient douze grands palais contigus, communiquant les uns aux autres, dans lesquels on comptoit trois mille chambres, dont quinze cents étoient sous terre. Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Méla, parlent de ce monument avec la même admiration qu'Hérodote. Aucun d'eux n'a dit qu'on l'eût construit pour égarer ceux qui entreprenoient de le parcourir. Mais il est visible qu'en le parcourant sans guide, on couroit risque de s'égarer.

C'est ce danger qui, sans doute, introduisit une nouvelle expression dans la langue Grecque. Le mot labyrinthe, pris au sens littéral, désigna un espace circonscrit, & percé de quantité de routes, dont les unes se croisent en tout sens, comme celles des carrières & des mines, dont les autres font des révolutions plus ou moins grandes autour du point de leur naissance, comme ces lignes spirales que l'on voit sur certaines coquilles. Dans le sens figuré, il fut appliqué aux questions obscures & captieuses, aux réponses ambiguës & détournées, à ces discussions qui, après de longs écarts, nous ramènent au terme d'où nous sommes partis.

De quelle nature étoit le labyrinthe de Crète? Diodore de Sicile rapporte, comme une conjecture, & Pline, comme un fait certain, que Dédale avoit construit ce labyrinthe sur le modèle de celui d'Egypte, quoique sur de moindres proportions. Ils ajoutent que Minos en avoit ordonné l'exécution, qu'il y tenoit le Minotaure renfermé, & que de leur temps il ne subsistoit plus, soit qu'il eût péri de vétusté, soit qu'on l'eût démoli à dessein. Ainsi Diodore de Sicile & Pline regardoient ce labyrinthe comme un grand édifice, tandis que d'autres écrivains le représentent simplement comme un antre creusé dans le roc & plein de routes tortueuses. Les premiers & les seconds ont rapporté deux traditions différentes. Il reste à choisir la plus vraisemblable.

Si le labyrinthe de Crète avoit été construit par Dédale sous Minos, pourquoi n'en seroit-il fait mention, ni dans Homère, qui parle plus d'une fois de ce prince, ainsi que de la Crète; ni dans Hérodote, qui décrit celui d'Egypte, après avoir dit que les monumens des Egyptiens sont fort supérieurs à ceux des Grecs; ni dans les plus anciens géographes; ni dans aucun des écrivains des beaux temps de la Grèce?

On attribuoit cet ouvrage à Dédale, dont le nom suffiroit pour décréditer une tradition. En effet, ce nom est devenu, comme celui d'Hercule, la

Dans les pays de montagnes, le défaut de cartes topographiques nous obligeoit souvent à gagner une hauteur pour reconnoître la position respective des lieux. Le sommet du mont Ida nous présentoit une station favorable. Nous prîmes des provisions pour quelques jours. Une partie de la route se fait à cheval, & l'autre à pié. On visite, en montant, les antres où s'étoient établis les premiers habitans de la Crète. On traverse des bois de chênes, d'érables & de cèdres. Nous étions frappés de la grosseur des cyprès, de la hauteur des arbousiers & des andrachnés. A mesure qu'on avance, le chemin devient plus escarpé, le pays plus désert. Nous marchions quelquefois sur les bords des précipices, &, pour comble d'ennui, il falloit supporter les froides réflexions de notre hôte. Il comparoit les diverses régions de la montagne, tantôt, aux différens âges de la vie, tantôt, aux dangers de l'élévation, & aux vicissitudes de la fortune. Eussiez-vous pensé, disoit-il, que cette masse énorme, qui occupe au milieu de

ressource de l'ignorance, lorsqu'elle porte ses regards sur les siècles anciens. Toutes les grandes entreprises, tous les ouvrages qui demandent plus de force que d'esprit, elle les attribue à Hercule; tous ceux qui tiennent aux arts, & qui exigent une certaine intelligence dans l'exécution, elle les rapporte à Dédale.

L'opinion de Diodore & de Pline suppose que, de leur temps, il n'existoit plus en Crète aucune trace du labyrinthe, & qu'on avoit même oublié l'époque de sa destruction. Cependant il est dit qu'il fut visité par les disciples d'Apollonius de Tyane, contemporain de ces deux auteurs. Les Crétois croyoient donc alors posséder encore le labyrinthe.

Je demande qu'on fasse attention à ce passage de Strabon : „ A Nauplie, „ près de l'ancienne Argos, dit ce judicieux écrivain, on voit encore de „ vastes cavernes, où sont construits des labyrinthes qu'on croit être l'ou- „ vrage des Cyclopes.*„ Ce qui signifie que la main des hommes avoit ouvert dans le roc des routes qui se croisoient & se replioient sur elles-mêmes, comme on le pratique dans les carrières. Telle est, si je ne me trompe, l'idée qu'il faut se faire du labyrinthe de Crète.

Y avoit-il plusieurs labyrinthes dans cette île ? Les auteurs anciens ne parlent que d'un seul. La plupart le placent à Cnosse; quelques uns, en petit nombre, à Gortyne.

Bélon & Tournefort nous ont donné la description d'une caverne située au pié du mont Ida, du côté du midi, à une légère distance de Gortyne. Ce n'étoit qu'une carrière, suivant le premier; c'étoit l'ancien labyrinthe, suivant le second. J'ai suivi ce dernier, & j'ai abrégé son récit dans mon texte. Ceux qui ont ajouté des notes critiques à son ouvrage, outre ce labyrinthe, en admettent un second à Cnosse, & citent principalement en leur faveur les médailles de cette ville, qui en représentent le plan, suivant la manière dont le concevoient les artistes. Car il y paroit, tantôt, de forme quarrée, tantôt, de forme ronde; sur quelques unes, il n'est qu'indiqué; sur d'autres, il renferme dans son milieu la tête du Minotaure. J'en ai fait graver une dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres, qui me paroit être du cinquième siècle avant Jésus-Christ, & sur laquelle on voit

* J'en ai parlé dans le chapitre LIII. de cet ouvrage.

de notre île un eſpace de 600 ſtades de circonférence,* qui a ſucceſſivement offert à nos regards des forêts ſuperbes, des vallées & des prairies délicieuſes, des animaux ſauvages & paiſibles, des ſources abondantes qui vont au loin fertiliſer nos campagnes, ſe termineroit par quelques rochers, ſans ceſſe battus des vents, ſans ceſſe couverts de neiges & de glaces.

La Crète doit être comptée parmi les plus grandes îles connues. Sa longueur d'orient en occident eſt, à ce qu'on prétend, de 2500 ſtades †; dans ſon milieu, elle en a environ 400 de largeur ‡; beaucoup moins par-tout ailleurs. Au midi, la mer de Lybie baigne ſes côtes; au nord, la mer Egée: à l'eſt, elle s'approche de l'Aſie; à l'oueſt, de l'Europe. Sa ſurface eſt hériſſée de montagnes, dont quelques unes, moins élevées que le mont Ida, ſont néanmoins d'une très grande hauteur: on diſtingue dans ſa partie occidentale les *Monts Blancs*, qui forment une chaîne de 300 ſtades de longueur §.

Sur les rivages de la mer, & dans l'intérieur des terres, de riches prairies ſont couvertes de troupeaux nombreux; des plaines bien cultivées préſentent ſucceſſivement d'abondantes moiſſons de blé, de vin, d'huile, de miel, & de fruits de toute eſpèce. L'île produit quantité de plantes ſalutaires; les arbres y ſont très vigoureux; les cyprès s'y plaiſent beaucoup; ils croiſſent, à ce qu'on dit, au milieu des neiges éternelles qui couronnent les Monts Blancs, & qui leur ont fait donner ce nom.

voit d'un côté la figure du Minotaure, & de l'autre le plan informe du labyrinthe. Il eſt donc certain que, dès ce temps-là, les Cnoſſiens ſe croyoient en poſſeſſion de cette célèbre caverne; il paroit encore que les Gortyniens ne croyoient pas devoir la revendiquer, puiſqu'ils ne l'ont jamais repréſentée ſur leurs monnoies.

Le lieu où je place le labyrinthe de Crète n'eſt, ſuivant Tournefort, qu'à une lieue de Gortyne; &, ſuivant Strabon, il eſt éloigné de Cnoſſe de ſix à ſept lieues. Tout ce qu'on en doit conclure, c'eſt que le territoire de cette dernière ville s'étendoit juſqu'auprès de la première.

A quoi ſervoient ces cavernes auxquelles on donnoit le nom de labyrinthe? Je penſe qu'elles furent d'abord ébauchées par la nature; qu'en certains endroits on en tira des pierres pour en conſtruire des villes; que, plus anciennement, elles ſervirent de demeure ou d'aſyle aux habitans d'un canton expoſé à des invaſions fréquentes. Dans le voyage d'Anacharſis en Phocide, j'ai parlé de deux grandes cavernes du Parnaſſe, où ſe réfugièrent les peuples voiſins: dans l'une, lors du déluge de Deucalion; dans l'autre, à l'arrivée de Xerxès. J'ajoute ici que, ſuivant Diodore de Sicile, les plus anciens Crétois habitoient les antres du mont Ida. Ceux qu'on interrogeoit ſur les lieux mêmes, diſoient que leur labyrinthe ne fut, dans l'origine, qu'une priſon. On a pu quelquefois le deſtiner à cet uſage, mais il eſt difficile de croire que, pour s'aſſurer de quelques malheureux, on eût entrepris des travaux ſi immenſes.

* 22 lieues 1700 toiſes. † 94 lieues 1250 toiſes.
‡ 15 lieues 300 toiſes. § 11 lieus 850 toiſes

La Crète étoit fort peuplée du temps d'Homère. On y comptoit 90 ou 100 villes. Je ne sais si le nombre en a depuis augmenté ou diminué. On prétend que les plus anciennes furent construites sur les flancs des montagnes, & que les habitans descendirent dans les plaines, lorsque les hivers devinrent plus rigoureux & plus longs. J'ai déjà remarqué dans mon voyage de Thessalie, qu'on se plaignoit à Larissa de l'augmentation successive du froid.*

Le pays étant par-tout montueux & inégal, la course à cheval est moins connue des habitans, que la course à pié; &, par l'exercice continuel qu'ils font de l'arc & de la fronde, dès leur enfance, ils sont devenus les meilleurs archers, & les plus habiles frondeurs de la Grèce.

L'île est d'un difficile accès. La plupart de ses ports sont exposés aux coups de vent; mais comme il est aisé d'en sortir avec un temps favorable, on pourroit y préparer des expéditions pour toutes les parties de la terre. Les vaisseaux, qui partent du promontoire le plus oriental, ne mettent que 3 ou 4 jours pour aborder en Egypte. Il ne leur en faut que 10 pour se rendre au Palus Méotide au dessus du Pont-Euxin.

La position des Crétois au milieu des nations connues, leur extrême population, & les richesses de leur sol, font présumer que la nature les avoit destinés à ranger toute la Grèce sous leur obéissance. Dès avant la guerre de Troie, ils soumirent une partie des îles de la mer Egée, & s'établirent sur quelques côtes de l'Asie & de l'Europe. Au commencement de cette guerre 80 de leurs vaisseaux abordèrent sur les rives d'Ilium, sous les ordres d'Idoménée & de Mérion. Bientôt après, l'esprit des conquêtes s'éteignit parmi eux, &, dans ces derniers temps, il a été remplacé par des sentimens qu'on auroit de la peine à justifier. Lors de l'expédition de Xerxès, ils obtinrent de la Pythie une réponse qui les dispensoit de secourir la Grèce; &, pendant la guerre de Péloponèse, guidés, non par un principe de justice, mais par l'appât du gain, ils mirent à la solde des Athéniens un corps de frondeurs & d'archers, que ces derniers leur avoient demandés.

Tel ne fut jamais l'esprit de leurs lois, de ces lois d'autant plus célèbres, qu'elles en ont produit de plus belles encore. Regrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, parmi eux, s'occupèrent de ce grand objet; prononçons du moins avec respect le nom de Rhadamante, qui, dès les plus anciens temps, jeta les fondemens de la législation, & celui de Minos qui éleva l'édifice.

Lycurgue emprunta des Crétois l'usage des repas en com-

* Voyez le chapitre XXXV, de cet ouvrage.

mun,

mun, les règles févères de l'éducation publique, & plufieurs autres articles qui femblent établir une conformité parfaite entre fes lois & celles de Crète. Pourquoi donc les Crétois ont-ils plus tôt & plus honteufement dégénéré de leurs inftitutions que les Spartiates? Si je ne me trompe, en voici les principales caufes.

1°. Dans un pays entouré de mers ou de montagnes qui le féparent des régions voifines, il faut que chaque peuple facrifie une partie de fa liberté, pour conferver l'autre, & qu'afin de fe protéger mutuellement, leurs intérêts fe réuniffent dans un centre commun. Sparte étant devenue par la valeur de fes habitans, ou par les inftitutions de Lycurgue, la capitale de la Laconie, on vit rarement s'élever des troubles dans la province. Mais en Crète les villes de Cnoffe, de Gortyne, de Cydonie, de Pheftus, de Lyctos & quantité d'autres, forment autant de républiques indépendantes, jaloufes, ennemies, toujours en état de guerre les unes contre les autres. Quand il furvient une rupture entre les peuples de Cnoffe & de Gortyne fa rivale, l'île eft pleine de factions; quand ils font unis, elle eft menacée de la fervitude.

2°. A la tête de chacune de ces républiques, dix magiftrats, nommés Cofmes*, font chargés de l'adminiftration, & commandant les armées. Ils confultent le Sénat, & préfentent les décrets, qu'ils dreffent de concert avec cette compagnie, à l'affemblée du peuple, qui n'a que le privilège de les confirmer. Cette conftitution renferme un viçe effentiel. Les Cofmes ne font choifis que dans une certaine claffe de citoyens; &, comme après leur année d'exercice ils ont le droit exclufif de remplir les places vacantes dans le Sénat, il arrive qu'un petit nombre de familles, revêtues de toute l'autorité, refufent d'obéir aux lois, exercent, en fe réuniffant, le pouvoir le plus defpotique, & donnent lieu, en fe divifant, aux plus cruelles féditions.

3°. Les lois de Lycurgue établiffent l'égalité des fortunes parmi les citoyens, & la maintiennent par l'interdiction du commerce & de l'induftrie; celles de Crète permettent à chacun d'augmenter fon bien. Les premières défendent toute communication avec les nations étrangères: ce trait de génie avoit échappé aux légiflateurs de Crète. Cette île, ouverte aux commerçans & aux voyageurs de tous les pays, reçut de leurs mains la contagion des richeffes & celle des exemples. Il femble que Lycurgue fonda de plus juftes efpérances fur la

* Ce nom, écrit en grec. tantôt Κόσμιοι, tantôt Κόσμοι, peut fignifier Ordonnateurs ou Prudhommes. Les anciens auteurs les comparent quelquefois aux Ephores de Lacédémone.

fainteté des mœurs que fur la beauté des lois: qu'en arriva-t-il? Dans aucun pays, les lois n'ont été auffi refpectées qu'elles le furent par les magiftrats & par les citoyens de Sparte. Les légiflateurs de Crète paroiffent avoir plus compté fur les lois que fur les mœurs, & s'être plus donné de foins pour punir le crime que pour le prévenir: injuftices dans les chefs, corruption dans les particuliers; voilà ce qui réfulta de leurs règlemens.

La loi du Syncrétifme, qui ordonne à tous les habitans de l'île de fe réunir, fi une puiffance étrangère y tentoit une défcente, ne fauroit les défendre, ni contre leurs divifions, ni contre les armes de l'ennemi, parce qu'elle ne feroit que fufpendre les haines, au lieu de les éteindre, & qu'elle laifferoit fubfifter trop d'intérêts particuliers dans une confédération générale.

On nous parla de plufieurs Crétois qui fe font diftingués en cultivant la poëfie ou les arts. Epiménide, qui, par certaines cérémonies religieufes fe vantoit de détourner le courroux célèfte, devint beaucoup plus célèbre que Myfon qui ne fut mis qu'au nombre des fages.

En plufieurs endroits de la Grèce, on conferve avec refpect de prétendus monumens de la plus haute antiquité: à Chéronée le fceptre d'Agamemnon, ailleurs la maffue d'Hercule, & la lance d'Achille; mais j'étois plus jaloux de découvrir dans les maximes & dans les ufages d'un peuple, les débris de fon ancienne fageffe. Les Crétois ne mêlent jamais les noms des dieux dans leurs fermens. Pour les prémunir contre les dangers de l'éloquence, on avoit défendu l'entrée de l'île aux profeffeurs de l'art oratoire. Quoiqu'ils foient aujourd'hui plus indulgens à cet égard, ils parlent encore avec la même précifion que les Spartiates, & font plus occupés des penfées que des mots.

Je fus témoin d'une querelle furvenue entre deux Cnoffiens. L'un dans un accès de fureur dit à l'autre: „ Puiffes-tu „ vivre en mauvaife compagnie! „ & le quitta auffitôt. On m'apprit que c'étoit la plus forte imprécation à faire contre fon ennemi.

Il en eft qui tiennent une efpèce de regiftre des jours heureux & des jours malheureux: &, comme ils ne comptent la durée de leur vie, que d'après les calculs des premiers, ils ordonnent d'infcrire fur leurs tombeaux cette formule fingulière: „ Ci gît un tel, qui exifta pendant tant d'années, & „ qui en vécut tant. „

Un vaiffeau marchand & une galère à trois rangs de rames devoient partir inceffamment du port de Cnoffe, pour fe rendre à Samos. Le premier, à caufe de fa forme ronde, faifoit

moins

moins de chemin que le second. Nous le préférâmes, parce qu'il devoit toucher aux îles où nous voulions descendre.

Nous formions une société de voyageurs qui ne pouvoient se lasser d'être ensemble. Tantôt, rasant la côte, nous étions frappés de la ressemblance ou de la variété des aspects; tantôt, moins distraits par les objets extérieurs, nous discutions avec chaleur des questions qui au fond ne nous intéressoient guère; quelquefois des sujets de philosophie, de littérature & d'histoire remplissoient nos loisirs. On s'entretint un jour du pressant besoin que nous avons de répandre au dehors les fortes émotions qui agitent nos ames. L'un de nous rapporta cette réflexion du philosophe Archytas: ,, Qu'on vous élève ,, au haut des cieux, vous serez ravi de la grandeur & de la ,, beauté du spectacle; mais aux transports de l'admiration ,, succèdera bientôt le regret amer de ne pouvoir les partager ,, avec personne.,, Dans cette conversation, je recueillis quelques autres remarques. En Perse, il n'est pas permis de parler des choses qu'il n'est pas permis de faire.—Les vieillards vivent plus de ressouvenirs que d'espérances.—Combien de fois un ouvrage annoncé & prôné d'avance a trompé l'attente du public!

Un autre jour, on traitoit d'infâme ce citoyen d'Athènes qui donna son suffrage contre Aristide, parce qu'il étoit ennuyé de l'entendre sans cesse appeler le juste. Je sens, répondit Protésilas, que, dans un moment d'humeur, j'eusse fait la même chose que cet Athénien; mais, auparavant, j'aurois dit à l'assemblée générale: Aristide est juste; je le suis autant que lui; d'autres le sont autant que moi. Quel droit avez-vous de lui accorder exclusivement un titre qui est la plus noble des récompenses? vous vous ruinez en éloges; & ces brillantes dissipations ne servent qu'à corrompre les vertus éclatantes, qu'à décourager les vertus obscures. J'estime Aristide & je le condamne, non que je le croie coupable, mais parce qu'à force de m'humilier, vous m'avez forcé d'être injuste.

Il fut ensuite question de Timon qu'on surnomma le Misanthrope, & dont l'histoire tient en quelque façon à celle des mœurs. Personne de la compagnie ne l'avoit connu; tous en avoient ouï parler diversement à leurs pères. Les uns en faisoient un portrait avantageux, les autres le peignoient de noires couleurs. Au milieu de ces contradictions, on présenta une formule d'accusation, semblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athènes, & conçue en ces termes: ,, Stratonicus accuse Timon d'avoir haï tous les hommes; ,, pour peine, la haine de tous les hommes.,, On admit la

cause,

caufe, & Philotas fut conftitué défenfeur de Timon. Je vais donner l'extrait des moyens employés de part & d'autre.

Je défère à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractère féroce & perfide. Quelques amis de Timon ayant, à ce qu'on prétend, payé fes bienfaits d'ingratitude, tout le genre humain devint l'objet de fa vengeance. Il l'exerçoit fans ceffe contre les opérations du gouvernement, contre les actions des particuliers. Comme fi toutes les vertus devoient expirer avec lui, il ne vit plus fur la terre que des impoftures & des crimes; &, dès ce moment, il fut révolté de la politeffe des Athéniens, & plus flatté de leur mépris que de leur eftime. Ariftophane, qui le connoiffoit, nous le repréfente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettoit pas de l'approcher; il ajoute, qu'il fut déteſté de tout le monde, & qu'on le regardoit comme le rejeton des Furies.

Ce n'étoit pas affez encore; il a trahi fa patrie; j'en fournis la preuve. Alcibiade venoit de faire approuver par l'affemblée générale des projets nuifibles à l'état: ,, Courage, mon fils, ,, lui dit Timon. Je te félicite de tes fuccès; continue, & ,, tu perdras la république.,, Quelle horreur! & qui oferoit prendre la défenfe d'un tel homme?

Le fort m'a chargé de ce foin, répondit Philotas, & je vais m'en acquitter. Remarquons d'abord l'effet que produifirent les paroles de Timon fur le grand nombre d'Athéniens qui accompagnoient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablèrent d'injures; mais d'autres prirent le parti d'en rire; & les plus éclairés en furent frappés comme d'un trait de lumière. Ainfi Timon prévit le danger, en avertit, & ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Ariftophane, fans vous appercevoir que fon témoignage fuffit pour juftifier l'accufé. ,, C'eft ce Timon, dit le poëte, c'eft ,, cet homme exécrable, & iffu des Furies, qui vomit fans ,, ceffe des imprécations contre les fcélérats.,, Vous l'entendez, Stratonicus; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où les mœurs anciennes luttoient encore contre des paffions liguées pour les détruire. C'eft un moment redoutable pour un état. C'eft alors que, dans les les caractères foibles, & jaloux de leur repos, les vertus font indulgentes & fe prêtent aux circonftances; que, dans les caractères vigoureux, elles redoublent de févérité, & fe rendent quelquefois odieufes par une inflexible roideur. Timon joignoit à beaucoup d'efprit & de probité, les lumières de la philofophie; mais aigri, peut-être par le malheur, peut-être par

les

les progrès rapides de la corruption, il mit tant d'âpreté dans ses discours & dans ses formes, qu'il aliéna tous les esprits. Il combattoit pour la même cause que Socrate qui vivoit de son temps, que Diogène avec qui on lui trouve bien des rapports. Leur destinée a dépendu de leurs différens genres d'attaque. Diogène combat les vices avec le ridicule, & nous rions avec lui; Socrate les poursuivit avec les armes de la raison, & il lui en coûta la vie; Timon avec celles de l'humeur: il cessa d'être dangereux, & fut traité de Misanthrope, expression nouvelle alors, qui acheva de le décréditer auprès de la multitude, & le perdra peut-être auprès de la postérité.

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé tout le genre humain dans sa censure. Il aimoit les femmes. Non, reprit Stratonicus aussi-tôt; il ne connut pas l'amour, puisqu'il ne connut pas l'amitié. Rappelez vous ce qu'il dit à cet Athénien qu'il sembloit chérir, & qui, dans un repas, tête à tête avec lui, s'étant écrié: O Timon, l'agréable souper? n'en reçut que cette réponse outrageante: Oui, si vous n'en étiez pas.

Ce ne fut peut-être, dit Philotas, qu'une plaisanterie amenée par la circonstance. Ne jugez pas Timon d'après de foibles rumeurs accréditées par ses ennemis: mais d'après ces effusions de cœur que lui arrachoit l'indignation de sa vertu, & dont l'originalité ne peut jamais déplaire aux gens de goût. Car de la part d'un homme qu'entraîne trop loin l'amour du bien public, les saillies de l'humeur sont piquantes, parce qu'elles dévoilent le caractère en entier. Il monta un jour à la tribune. Le peuple, surpris de cette soudaine apparition, fit un grand silence: „ Athéniens, dit-il, j'ai un „ petit terrein; je vais y bâtir; il s'y trouve un figuier; je „ dois l'arracher. Plusieurs citoyens s'y sont pendus; si la „ même envie prend à quelqu'un de vous, je l'avertis qu'il „ n'a pas un moment à perdre. „

Stratonicus, qui ne savoit pas cette anecdote, en fut si content, qu'il se désista de son accusation. Cependant on recueillit les avis, & l'on décida que, par l'amertume de son zèle, Timon perdit l'occasion de contribuer au salut de la morale; que néanmoins une vertu intraitable est moins dangereuse qu'une lâche complaisance, & que, si la plupart des Athéniens avoient eu pour les scélérats la même horreur que Timon, la république subsisteroit encore dans son ancienne splendeur.

Après ce Jugement, on parut étonné de ce que les Grecs n'avoient point élevé de temples à l'amitié: Je le suis bien plus, dit Lysis, de ce qu'ils n'en ont jamais consacré à l'amour.

mour. Quoi, point de fêtes ni de sacrifices pour le plus ancien & le plus beau des dieux ! Alors s'ouvrit une carrière immense que l'on parcourut plusieurs fois. On rapportoit sur la nature de l'amour les traditions anciennes, les opinions des modernes. On n'en reconnoissoit qu'un ; on en distinguoit plusieurs ; on n'en admettoit que deux, l'un célèste & pur, l'autre terrestre & grossier. On donnoit ce nom au principe qui ordonna les parties de la matière agitées dans le chaos, à l'harmonie qui règne dans l'univers, aux sentimens qui rapprochent les hommes. Fatigué de tant de savoir & d'obscurités, je priai les combattans de réduire cette longue dispute à un point unique. Regardez-vous, leur dis-je, l'amour comme un dieu ? Non, répondit Stratonicus ; c'est un pauvre qui demande l'aumône. Il commençoit à développer sa pensée, lorsqu'un effroi mortel s'empara de lui. Le vent souffloit avec violence ; notre pilote épuisoit vainement les ressources de son art. Lysis, que Stratonicus, n'avoit cessé d'importuner de questions, saisit ce moment pour lui demander quels étoient les bâtimens où l'on court le moins de risques ; si c'etoient les ronds ou les longs. Ceux qui sont à terre, répondit-il. Ses vœux furent bientôt comblés ; un coup de vent nous porta dans le port de Cos. Nous sautâmes sur le rivage, & l'on mit le navire à sec.

Cette île est petite, mais très agréable. A l'exception de quelques montagnes qui la garantissent des vents impétueux du midi, le pays est uni & d'une grande fécondité. Un tremblement de terre ayant détruit une partie de l'ancienne ville, & les habitans se trouvant ensuite déchirés par des factions, la plupart vinrent, il y a quelques années, s'établir au pié d'un promontoire, à 40 stades* du continent de l'Asie. Rien de si magnifique que le port, les murailles, l'intérieur de la nouvelle ville. Le célèbre temple d'Esculape, situé dans le fauxbourg, est couvert d'offrandes, tribut de la reconnoissance des malades ; & d'inscriptions qui indiquent, & les maux dont ils étoient affligés, & les remèdes qui les en ont délivrés.

Un plus noble objet fixoit notre attention. C'est dans cette île que naquit Hippocrate, la première année de la 80e. olympiade†. Il étoit de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, conserve la doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine. Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la seconde à Cnide, & la troisième à Cos. Il reçut de son père Héraclide les élémens des sciences ; & convaincu bientôt que, pour connoître l'essence de chaque corps en particulier, il faudroit remonter aux principes constitutifs

* Environ une lieue & demie.

† L'an 460 avant J. C.

de l'univers, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués.

Les intérêts de la médecine se trouvoient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travailloient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté, les philosophes ne pouvoient s'occuper du systême général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes, les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre côté, les descendans d'Esculape traitoient les maladies, suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, & leurs trois écoles se félicitoient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes. Les philosophes discouroient, les Asclépiades agissoient. Hippocrate, enrichi des connoissances des uns & des autres, conçut une de ces grandes & importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, & de rectifier la théorie par la pratique. Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie & de santé.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venoit de s'ouvrir; & Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remèdes, ni sur les prodiges qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de sa présence, & sur-tout en Thessalie, où, après un long séjour, il mourut, peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le désir de la célébrité, ne l'avoient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui je n'ai apperçu dans son ame, qu'un sentiment, l'amour du bien; & dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux de maladies qu'il avoit suivies; les autres contiennent les résultats de son expérience & de celle des siècles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin & de plusieurs parties de la médecine ou de la physique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine, & que son style est toujours concis: mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but, &, pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou

moins apperçues, ſuivant que le lecteur eſt plus ou moins éclairé. C'étoit la méthode des anciens philoſophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appeſantir ſur des idées communes.

Ce grand homme s'eſt peint dans ſes écrits. Rien de ſi touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ſes fautes. Ici, vous lirez les liſtes des malades qu'il avoit traités pendant une épidémie, & dont la plupart étoient morts entre ſes bras. Là, vous le verrez auprès d'un Theſſalien bleſſé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'apperçut pas d'abord qu'il falloit recourir à la voie du trépan. Des ſignes funeſtes l'avertirent enfin de ſa mépriſe. L'opération fut faite le quinzième jour, & le malade mourut le lendemain. C'eſt de lui-même que nous tenons ces aveux ; c'eſt lui qui, ſupérieur à toute eſpèce d'amour-propre, voulut que ſes erreurs mêmes fuſſent des leçons.

Peu content d'avoir conſacré ſes jours au ſoulagement des malheureux, & dépoſé dans ſes écrits les principes d'une ſcience dont il fut le créateur, il laiſſa, pour l'inſtitution du médecin, des règles dont je vais donner une légère idée.

La vie eſt ſi courte, & l'art que nous exerçons exige une ſi longue étude, qu'il faut, dès ſa plus tendre jeuneſſe, en commencer l'apprentiſſage. Voulez-vous former un élève ? aſſurez-vous lentement de ſa vocation. A-t-il reçu de la nature un diſcernement exquis, un jugement ſain, un caractère mêlé de douceur & de fermeté, le goût du travail, & du penchant pour les choſes honnêtes ? concevez des eſpérances. Souffre-t-il des ſouffrances des autres ? ſon ame compatiſſante aime-t-elle à s'attendrir ſur les maux de l'humanité ? concluez-en qu'il ſe paſſionnera pour un art qui apprend à ſecourir l'humanité.

Accoutumez de bonne heure ſes mains aux opérations de la chirurgie*, excepté à celle de la taille, qu'on doit abandonner aux artiſtes de profeſſion. Faites-lui parcourir ſucceſſivement le cercle des ſciences ; que la phyſique lui prouve l'influence du climat ſur le corps humain ; et lorſque, pour augmenter ſes connoiſſances, il jugera à propos de voyager en différentes villes, conſeillez-lui d'obſerver ſcrupuleuſement la ſituation des lieux, les variations de l'air, les eaux qu'on y boit, les alimens dont on s'y nourrit, en un mot toutes les cauſes qui portent le trouble dans l'économie animale.

Vous lui montrerez, en attendant, à quels ſignes avant-coureurs on reconnoit les maladies, par quel régime on peut les éviter, par quels remèdes on doit les guérir.

* Elles faiſoient alors partie de la médecine.

Quand

Quand il ſera inſtruit de vos dogmes, clairement expoſés dans des conférences réglées, et réduits, par vos ſoins, en maximes courtes et propres à ſe graver dans la mémoire, il faudra l'avertir que l'expérience toute ſeule eſt moins dangereuſe que la théorie dénuée d'expérience; qu'il eſt temps d'appliquer les principes généraux aux cas particuliers, qui, variant ſans ceſſe, ont ſouvent égaré les médecins par des reſſemblances trompeuſes; que ce n'eſt, ni dans la pouſſière de l'école, ni dans les ouvrages des Philoſophes et des praticiens, qu'on apprend l'art d'interroger la nature, et l'art plus difficile d'attendre ſa réponſe. Il ne la connoit pas encore cette nature, il l'a conſidérée juſqu'ici dans ſa vigueur, et parvenant à ſes fins ſans obſtacle. Vous le conduirez dans ces ſéjours de douleur, où déjà couverte des ombres de la mort, expoſée aux attaques violentes de l'ennemi, tombant, ſe relevant pour tomber encore, elle montre à l'œil attentif ſes beſoins & ſes reſſources. Témoin & effrayé de ce combat, le diſciple vous verra épier & ſaiſir le moment qui peut fixer la victoire, & décider de la vie du malade. Si vouz quittez pour quelques inſtans le champ de bataille, vous lui ordonnerez d'y reſter, de tout obſerver, & de vous rendre compte enſuite, & des changemens arrivés pendant votre abſence, & de la manière dont il a cru devoir y remédier.

C'eſt en l'obligeant d'aſſiſter fréquemment à ces ſpectacles terribles & inſtructifs, que vous l'initierez, autant qu'il eſt poſſible, dans les ſecrets intimes de la nature & de l'art. Mais ce n'eſt pas aſſez encore. Quand, pour un léger ſalaire, vous l'adoptâtes pour diſciple il jura de conſerver dans ſes mœurs & dans ſes fonctions, une pureté inaltérable. Qu'il ne ſe contente pas d'en avoir fait le ſerment. Sans les vertus de ſon état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles ſont ces vertus? Je n'en excepte preſque aucune, puiſque ſon miniſtère a cela d'honorable, qu'il exige preſque toutes les qualités de l'eſprit & du cœur; & en effet, ſi l'on n'étoit aſſuré de ſa diſcretion & de ſa ſageſſe, quel chef de famille ne craindroit pas en l'appelant, d'introduire un eſpion ou un intrigant dans ſa maiſon, un corrupteur auprès de ſa femme ou de ſes filles? Comment compter ſur ſon humanité, s'il n' aborde ſes malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur bruſque & chagrine; ſur ſa fermeté, ſi, par une ſervile adulation, il ménage leur dégoût, & cède à leurs caprices; ſur ſa prudence, ſi, toujours occupé de ſa parure, couvert d'eſſences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer en l'honneur de ſon art, des diſcours étayés du

témoignage des poëtes ; fur fes lumières, fi, outre cette juftice générale que l'honnète homme obferve à l'égard de tout le monde, il ne pofsède pas celle que le fage exerce fur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand favoir, fe trouve encore plus de difette que d'abondance ; fur fes intentions, s'il eft dominé par un fol orgueil, et par cette baffe envie qui ne fut jamais le partage de l'homme fupérieur ; fi, facrifiant toutes les confidérations à fa fortune, il ne fe dévoue qu'au fervice des gens riches ; fi, autorifé par l'ufage à régler fes honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obftine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre ?

Ces vices et ces défauts caractérifent fur-tout ces hommes ignorans et préfomptueux dont la Grèce eft remplie, et qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes ; impofteurs d'autant plus dangereux, que les lois ne fauroient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.

Quel eft donc le médecin qui honore fa profeffion ? celui qui a mérité l'eftime publique par un favoir profond, une longue expérience, une exacte probité, et une vie fans reproche ; celui aux yeux duquel tous les malheureux font égaux, comme tous les hommes le font aux yeux de la divinité, & qui accourt avec empreffement à leur voix, fans acception de perfonnes, leur parle avec douceur, les écoute avec attention, fupporte leurs impatiences, & leur infpire cette confiance, qui fuffit quelquefois pour les rendre à la vie ; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la caufe & les progrès, n'eft jamais troublé par des accidens imprévus, fe fait un devoir d'appeler au befoin quelques uns de fes confrères, pour s'éclairer de leurs confeils ; celui enfin qui, après avoir lutté de toutes fes forces contre la maladie, eft heureux & modefte dans le fuccès, & peut du moins fe féliciter dans les revers, d'avoir fufpendu des douleurs, & donné des confolations.

Tel eft le médecin philofophe qu'Hippocrate comparoit à un dieu, fans s'appercevoir qu'il le retraçoit en lui-même. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, étoient faits pour reconnoître la fupériorité du fien, m'ont fouvent affuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier & le plus habile de leurs légiflateurs, & que fa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérifons après des milliers d'années. Si la prédiction s'accomplit, les plus vaftes empires ne pourront pas difputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité ; & aux yeux des fages, les noms des plus grands conquérans s'abaifferont devant celui d'Hippocrate.

Après avoir visité quelques unes des îles qui sont aux environs de Cos, nous partîmes pour Samos.

Fin du Chapitre soixante-treizième.

CHAPITRE LXXIV.

Description de Samos. Polycrate.

LORSQU'ON entre dans la rade de Samos, on voit à droite, le promontoire de Neptune,, surmonté d'un temple consacré à ce dieu; à gauche, le temple de Junon, & plusieurs beaux édifices parsemés à travers les arbres dont les bords de l'Imbrasus sont ombragés; en face, la ville située en partie le long du rivage de la mer, en partie sur le penchant d'une montagne qui s'élève du côté du nord.

L'île a 609 stades de circonférence*. A l'exception du vin, les productions de la terre y sont aussi excellentes que les perdrix & les différentes espèces de gibier, qui s'y trouvent en grande quantité. Les montagnes couvertes d'arbres, & d'une éternelle verdure, font jaillir de leurs piés des sources qui fertilisent les campagnes voisines.

La ville se distingue parmi toutes celles que possèdent les Grecs & les barbares sur le continent voisin. On s'empressa de nous en montrer les singularités. L'acqueduc, le môle & le temple de Junon attirérent notre attention.

Non loin des remparts, vers le nord, est une grotte taillée à mains d'hommes, dans une montagne qu'on a percée de part en part. La longueur de cette grotte est de 7 stades; sa hauteur, ainsi que sa largeur, de 8 piés†. Dans toute son étendue, est creusé un canal large de trois piés, profond de 20 coudées‡. Des tuyaux, placés au fond du canal, amé-

* 22 lieues 1700 toises. Strabon, Agathémère, Pline & Isidore, varient sur la circonférence de Samos. Suivant le premier, elle est de 600 stades. qui font 22 de nos lieues & 1700 toises, chaque lieue de 2500 toises; suivant le second, de 630 stades, ou 23 lieues & 2035 toises; suivant Pline, de 87 milles Romains, c'est-à-dire, de 26 lieues & 272 toises; enfin, suivant Isidore, de 100 milles Romains, c'est-à-dire, de 800 stades, ou 30 lieues & 600 toises. On trouve souvent de pareilles différences dans les mesures des anciens.

† 7 stades font 661 toises, 3 piés 8 lignes; 8 piés Grecs font 7 de nos piés, 6 pouces, 8 lignes.

‡ 3 piés Grecs font 2 de nos piés, 10 pouces: 20 coudées, 28 piés, 4 pouces. Il y a apparence que la grotte fut d'abord destinée à servir de chemin public; &, lorsqu'ensuite il eut été résolu d'amener à Samos les eaux d'une source, dont le niveau étoit plus bas que la grotte, on profita du travail déjà fait, & l'on se contenta de creuser le canal en question.

nent à Samos les eaux d'une ſource abondante, qui coule derrière la montagne.

Le môle eſt une chauſſée à mettre le port & les vaiſſeaux à l'abri du vent du midi. Sa hauteur eſt d'environ 20 orgyes,* ſa longueur de plus de deux ſtades.

A droite de la ville, dans le faubourg, eſt le temple de Junon, conſtruit, à ce qu'on prétend, vers les temps de la guerre de Troie, reconſtruit dans ces derniers ſiècles par l'architecte Rhécus: il eſt d'ordre dorique. Je n'en ai pas vu de plus vaſtes. On en connoit de plus élégans.† Il eſt ſitué non loin de la mer, ſur les bords de l'Imbraſus, dans le lieu même que la Déeſſe honora de ſes premiers regards. On croit en effet qu'elle vint au monde ſous un de ces arbuſtes, nommé *agnus caſtus*, très fréquens le long de la rivière. Cet édifice, ſi célèbre & ſi reſpectable, a toujours joui du droit d'aſyle.

La ſtatue de Junon nous offrit les premiers eſſais de la ſculpture; elle eſt de la main de Smilis, un des plus anciens artiſtes de la Grèce. Le prêtre qui nous accompagnoit, nous dit qu'auparavant un ſimple ſoliveau recevoit en ces lieux ſaints l'hommage des Samiens; que les dieux étoient alors par-tout repréſentés par des troncs d'arbres, ou par des pierres, ſoit quarrées, ſoit de forme conique; que ces ſimulacres groſſiers ſubſiſtent, & ſont même encore vénérés, dans pluſieurs temples anciens & modernes, & déſſervis par des miniſtres auſſi ignorans que ces Scythes barbares qui adorent un cimeterre.

Quoique piqué de cette réflexion, je lui repréſentai doucement que les troncs d'arbres & les pierres ne furent jamais l'objet immédiat du culte, mais ſeulement des ſignes arbitraires, auprès deſquels ſe raſſembloit la nation pour adreſſer ſes vœux à la divinité. Cela ne ſuffit pas, répondit-il, il faut qu'elle paroiſſe revêtue d'un corps ſemblable au nôtre, & avec des traits plus auguſtes & plus impoſans. Voyez avec quel reſpect on ſe proſterne devant les ſtatues du Jupiter d'Olympie & de la Minerve d'Athènes. C'eſt, repris-je, qu'elles ſont couvertes d'or & d'ivoire. En faiſant les dieux à notre image, au lieu d'élever l'eſprit du peuple, vous n'avez cherché qu'à frapper ſes ſens, & de-là vient que ſa piété n'augmente qu'à proportion de la beauté, de la grandeur & de la richeſſe des objets expoſés à ſa vénération. Si vous embelliſſiez votre Junon, quelque groſſier qu'en ſoit le travail, vous verriez les offrandes ſe multiplier.

* 20 orgyes font 113 de nos piés & 4 pouces; 2 ſtades font 189 toiſes.

† Il reſte encore des débris d'un ancien temple à Samos; mais il paroit qu'on ne doit pas les rapporter à celui dont parle Hérodote.

Le

Le prêtre en convint. Nous lui demandâmes ce que signifioient deux paons de bronze placés aux piés de la ſtatue ; il nous dit que ces oiſeaux ſe plaiſent à Samos, qu'on les a conſacrés à Junon, qu'on les a repréſentés ſur la monnoie courante, & que, de cette île, ils ont paſſé dans la Grèce. Nous demandâmes à quoi ſervoit une caiſſe d'où s'élevoit un arbuſte. C'eſt, répondit-il, le même *agnus caſtus* qui ſervit de berceau à la Déeſſe. Il a toute ſa fraîcheur, ajouta-t-il, & cependant il eſt plus vieux que l'olivier d'Athènes, le palmier de Délos, le chêne de Dodone, l'olivier ſauvage d'Olympie, le platane qu'Agamemnon planta de ſes propres mains à Delphes, & tous ces arbres ſacrés que l'on conſerve, depuis tant de ſiècles, en différens temples.*

Nous demandâmes pourquoi la Déeſſe étoit vêtue d'un habit de nôces. Il répondit : C'eſt à Samos qu'elle épouſa Jupiter. La preuve en eſt claire : nous avons une fête, où nous célébrons l'anniverſaire de leur hymen. On le célèbre auſſi, dit Stratonicus, dans la ville de Cnoſſe en Crète, & les prêtres m'ont aſſuré qu'il fut conclu ſur les bords du fleuve Théron. Je vous avertis encore que les prêtreſſes d'Argos veulent ravir à votre île l'honneur d'avoir donné le jour à la Déeſſe ; comme d'autres pays ſe diſputent celui d'avoir été le berceau de Jupiter. Je ſerois embarraſſé, ſi j'avois à chanter ſur ma lyre ou leur naiſſance, ou leur mariage. Point du tout, répondit cet homme ; vous vous conformeriez à la tradition du pays ; les poëtes ne ſont pas ſi ſcrupuleux. Mais, repris-je, les miniſtres des autels devroient l'être davantage. Adopter des opinions fauſſes & abſurdes, n'eſt qu'un défaut de lumières ; en adopter de contradictoires & d'inconſéquentes, c'eſt un défaut de logique, & alors on ne doit pas reprocher aux Scythes de ſe proſterner devant un cimeterre.

Vous me paroiſſez inſtruit, répondit le prêtre, & je vais vous révéler notre ſecret. Quand nous parlons de la naiſſance des dieux, nous entendons le temps où leur culte fut reçu dans un pays ; & par leur mariage, l'époque où le culte de l'un fut aſſocié à celui d'un autre. Et qu'entendez-vous par leur mort, lui dit Stratonicus ? car j'ai vu le tombeau de Jupiter en Crète. Nous avons recours à une autre ſolution, répondit le prêtre. Les dieux ſe manifeſtent quelquefois aux hommes, revêtus de nos traits ; &, après avoir paſſé quelque temps avec eux, pour les inſtruire, ils diſparoiſſent & retournent aux cieux. C'eſt en Crète, ſur-tout, qu'ils avoient au-

* Il paroît que tous ces arbres étoient dans des caiſſes. Je le préſume d'après celui de Samos ; ſur la médaille citée ci-deſſus, il eſt dans une caiſſe ſur les marches du veſtibule. Voyez la planche des médailles.

trefois coutume de défcendre; c'eft de-là qu'ils partoient pour parcourir la terre. Nous allions répliquer; mais il prit le fage parti de fe retirer.

Nous jetâmes enfuite les yeux fur cet amas de ftatues dont le temple eft entouré. Nous contemplâmes avec admiration trois ftatues coloffales, de la main du célèbre Myron, pofées fur une même bafe, & repréfentant Jupiter, Minerve & Hercule.* Nous vîmes l'Apollon de Téléclès & de Théodore, deux artiftes qui, ayant puifé les principes de l'art en Egypte, apprirent de leurs maîtres à s'affocier pour exécuter un même ouvrage. Le premier demeuroit à Samos; le fecond à Ephèfe. Après être convenus des proportions que devoit avoir la figure, l'un fe chargea de la partie fupérieure, & l'autre de l'inférieure. Rapprochées enfuite, elles s'unirent fi bien, qu'on les croiroit de la même main. Il faut convenir néanmoins que la fculpture n'ayant pas fait alors de grands progrès, cet Apollon eft plus recommandable par la jufteffe des proportions, que par la beauté des détails.

Le Samien, qui nous racontoit cette anecdote, ajouta: Vers la fin de la guerre du Péloponèfe, Alcibiade croifoit fur nos côtes avec la flotte des Athéniens. Il favorifa le parti du peuple, qui lui fit élever cette ftatue. Quelque temps après, Lyfander, qui commandoit la flotte de Lacédémone, fe rendit maître de Samos, & rétablit l'autorité des riches, qui envoyèrent fa ftatue au temple d'Olympie. Deux généraux Athéniens, Conon & Timothée, revinrent enfuite avec des forces fupérieures, & voilà les deux ftatues que le peuple leur éleva; & voici la place que nous deftinons à celle de Philippe, quand il s'emparera de notre île. Nous devrions rougir de cette lâcheté; mais elle nous eft commune avec les habitans des îles voifines, avec la plupart des nations Grecques du continent, fans en excepter même les Athéniens. La haine qui a toujours fubfifté entre les riches & les pauvres, a par-tout détruit les reffources de l'honneur & de la vertu. Il finit par ces mots: Un peuple qui a, pendant deux fiècles, épuifé fon fang & fes tréfors, pour fe ménager quelques momens d'une liberté plus pefante que l'efclavage, eft excufable de chercher le repos, fur-tout quand le vainqueur n'exige que de l'argent & une ftatue.

Les Samiens font le peuple le plus riche & le plus puiffant de tous ceux qui compofent la confédération Ionienne; ils ont beaucoup d'efprit, ils font induftrieux & actifs. Auffi leur hiftoire fournit-elle des traits intéreffans pour celle des

* Marc Antoine les fit tranfporter à Rome, & quelque temps après Augufte en renvoya deux à Samos, & ne garda que le Jupiter.

lettres,

lettres, des arts & du commerce. Parmi les hommes célèbres que l'île a produits, je citerai Créophyle qui mérita, dit-on, la reconnoissance d'Homère, en l'accueillant dans sa misère, & celle de la postérité, en nous conservant ses écrits; Pythagore, dont le nom suffiroit pour illustrer le plus beau siècle & le plus grand empire. Après ce dernier, mais dans un rang très inférieur, nous placerons deux de ses contemporains, Rhécus & Théodore, sculpteurs habiles pour leur temps, qui après avoir, à ce qu'on prétend, perfectionné la règle, le niveau & d'autres instrumens utiles, découvrirent le secret de forger les statues de fer, & de nouveaux moyens pour jeter en fonte celles de cuivre.

La terre de Samos non seulement a des propriétés dont la médecine fait usage; mais elle se convertit encore, sous la main de quantité d'ouvriers, en des vases qu'on recherche de toutes parts.

Les Samiens s'appliquèrent de très bonne heure à la navigation, & firent autrefois un établissement dans la haute Egypte. Il y a trois siècles environ, qu'un de leurs vaisseaux marchands, qui se rendoit en Egypte, fut poussé, par les vents contraires, au-delà des colonnes d'Hercule, dans l'île de Tartesse, située sur les côtes de l'Ibérie, & jusqu'alors inconnue aux Grecs. L'or s'y trouvoit en abondance. Les habitans, qui en ignoroient le prix, le prodiguèrent à ces étrangers, & ceux-ci, en échange de leurs marchandises, rapportèrent chez eux des richesses estimées 60 talens,* somme alors exorbitante, & qu'on auroit eu de la peine à rassembler dans une partie de la Grèce. On en préleva le dixième; il fut destiné à consacrer au temple de Junon un grand cratère de bronze qui subsiste encore. Les bords en sont ornés de têtes de gryphons. Il est soutenu par trois statues colossales à genoux, et de la proportion de 7 coudées de hauteur.† Ce groupe est aussi de bronze.

Samos ne cessa depuis d'augmenter et d'exercer sa marine. Des flottes redoutables sortirent souvent de ses ports, et maintinrent pendant quelque temps sa liberté contre les efforts des Perses et des puissances de la Grèce, jaloux de la réunir à leur domaine; mais on vit plus d'une fois des divisions s'élever dans son sein, et se terminer, après de longues secousses, par l'établissement de la tyrannie. C'est ce qui arriva du temps de Polycrate.

Il reçut de la nature de grands talens, et de son père Eacès, de grandes richesses. Ce dernier avoit usurpé le pouvoir souverain, et son fils résolut de s'en revêtir à son tour. Il com-

* 324,000 livres. † Environ 10 piés.

munique ses vues à ses deux frères, qui crurent entrer dans la conspiration comme ses associés, et n'en furent que les instrumens. Le jour où l'on célèbre la fête de Junon, leurs partisans s'étant placés aux postes assignés, les uns fondirent sur les Samiens assemblés autour du temple de la Déesse, et en massacrèrent un grand nombre ; les autres s'emparèrent de la citadelle, et s'y maintinrent à la faveur de quelques troupes envoyées par Lygdamis, tyran de Naxos. L'île fut divisée entre les trois frères, et, bientôt après, tomba sans réserve, entre les mains de Polycrate, qui condamna l'un d'eux à la mort, et l'autre à l'exil.

Employer, pour retenir le peuple dans la soumission, tantôt, la voie des fêtes & des spectacles, tantôt, celle de la violence & de la cruauté ; le distraire du sentiment de ses maux, en le conduisant à des conquêtes brillantes ; de celui de ses forces, en l'assujettissant à des travaux pénibles * ; s'emparer des revenus de l'état, quelquefois des possessions des particuliers ; s'entourer de satellites & d'un corps de troupes étrangères ; se renfermer au besoin dans une forte citadelle ; savoir tromper les hommes, & se jouer des sermens les plus sacrés ; tels furent les principes qui dirigèrent Polycrate après son élévation. On pourroit intituler l'histoire de son règne : L'art de gouverner, à l'usage des tyrans.

Ses richesses le mirent en état d'armer 100 galères, qui lui assurèrent l'empire de la mer, & lui soumirent plusieurs îles voisines, & quelques villes du continent. Ses généraux avoient un ordre secret de lui apporter les dépouilles, non-seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis, qui ensuite les demandoient & les recevoient de ses mains, comme un gage de sa tendresse ou de sa générosité.

Pendant la paix, les habitans de l'île, les prisonniers de guerre, ensemble ou séparément, ajoutoient de nouveaux ouvrages aux fortifications de la capitale, creusoient des fossés autour de ses murailles, élevoient dans son intérieur ces monumens qui décorent Samos, & qu'exécutèrent des artistes que Polycrate avoit à grands frais attirés dans ses états.

Egalement attentif à favoriser les lettres, il réunit auprès de sa personne ceux qui les cultivoient, & dans sa bibliothèque les plus belles productions de l'esprit humain. On vit alors un contraste frappant entre la philosophie & la poësie. Pendant que Pythagore, incapable de soutenir l'aspect d'un des-

* Aristote dit que, dans les gouvernemens despotiques, on fait travailler le peuple à des ouvrages publics, pour le tenir dans la dépendance. Entre autres exemples, il cite celui de Policrate & celui des rois d'Egypte qui firent construire les pyramides.

pote

pote barbare, fuyoit loin de sa patrie opprimée, Anacréon amenoit à Samos les graces & les plaisirs. Il obtint sans peine l'amitié de Polycrate, & le célébra sur sa lyre, avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

Polycrate, voulant multiplier dans ses états les plus belles espèces d'animaux domestiques, fit venir des chiens d'Epire & de Lacédémone, des cochons de Sicile, des chèvres de Scyros & de Naxos, des brebis de Milet & d'Athènes; mais, comme il ne faisoit le bien que par ostentation, il introduisoit en même temps parmi ses sujets le luxe & les vices des Asiatiques. Il savoit qu'à Sardes, capitale de la Lydie, des femmes distinguées par leur beauté, & rassemblées dans un même lieu, étoient destinées à raffiner sur les délices de la table & sur les différens genres de volupté; Samos vit former dans ses murs un pareil établissement, & *les fleurs* de cette ville furent aussi fameuses que celles des Lydiens. Car c'est de ce nom qu'on appeloit ces sociétés où la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, donnant & recevant des leçons d'intempérance, passoit les jours & les nuits dans les fêtes & dans la débauche. La corruption s'étendit parmi les autres citoyens, & devint funeste à leurs descendans. On dit aussi que les découvertes des Samiennes passèrent insensiblement chez les autres Grecs, & portèrent par-tout atteinte à la pureté des mœurs.

Cependant plusieurs habitans de l'île ayant murmuré contre ces dangereuses innovations, Polycrate les fit embarquer sur une flotte qui devoit se joindre aux troupes que Cambyse roi de Perse menoit en Egypte. Il s'étoit flatté qu'ils périroient dans le combat, ou que du moins Cambyse les retiendroit pour toujours dans son armée. Instruits de ses desseins, ils résolurent de le prévenir & de délivrer leur patrie d'une servitude honteuse. Au lieu de se rendre en Egypte, ils retournèrent à Samos, & furent repoussés; quelque temps après ils reparurent avec des troupes de Lacédémone & de Corinthe, & cette tentative ne réussit pas mieux que la première.

Polycrate sembloit n'avoir plus de vœux à former; toutes les années de son règne, presque toutes ses entreprises, avoient été marquées par des succès. Ses peuples s'accoutumoient au joug; ils se croyoient heureux de ses victoires, de son faste & des superbes édifices élevés par ses soins à leurs dépens; tant d'images de grandeur les attachant à leur souverain, leur faisoient oublier le meurtre de son frère, le vice de son usurpation, ses cruautés & ses parjures. Lui-même ne se souvenoit plus des sages avis d'Amasis roi d'Egypte, avec qui des liaisons d'hospitalité l'avoient uni pendant quelque temps, „ Vos prospérités m'épouvantent, mandoit-il un jour à Poly-
„ crate.

„ crate. Je souhaite à ceux qui m'intéressent, un mélange „ de biens & de maux ; car une divinité jalouse ne souffre „ pas qu'un mortel jouisse d'une félicité inaltérable. Tâchez „ de vous ménager des peines & des revers pour les opposer „ aux faveurs opiniâtres de la fortune. „ Polycrate, alarmé de ces réflexions, résolut d'affermir son bonheur par un sacrifice qui lui coûteroit quelques momens de chagrin. Il portoit à son doigt une émeraude, montée en or, sur laquelle Théodore, dont j'ai déjà parlé, avoit représenté je ne sais quel sujet,* ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres étoit encore dans son enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua sur une galère, s'éloigna des côtes, jeta l'anneau dans la mer, &, quelques jours après, le reçut de la main d'un de ses officiers qui l'avoit trouvé dans le sein d'un poisson. Il se hâta d'en instruire Amasis, qui dès cet instant, rompit tout commerce avec lui.

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. Pendant que Polycrate méditoit la conquête de l'Ionie & des îles de la mer Egée, le Satrape d'une province voisine de ses états, & soumise au roi de Perse, parvint à l'attirer dans son gouvernement, &, après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos.†

Après sa mort, les habitans de l'île éprouvèrent successivement toutes les espèces de tyrannies, celle d'un seul, celle des riches, celle du peuple, celle des Perses, celle des puissances de la Grèce. Les guerres de Lacédémone & d'Athènes faisoient tour-à-tour prévaloir chez eux l'oligarchie & la démocratie. Chaque révolution assouvissoit la vengeance d'un parti, & préparoit la vengeance de l'autre. Ils montrèrent la plus grande valeur dans ce fameux siège qu'ils soutinrent pendant neuf mois contre les forces d'Athènes réunies sous Périclès. Leur résistance fut opiniâtre, leurs pertes presque irréparables ; ils consentirent à démolir leurs murailles, à livrer leurs vaisseaux, à donner des ôtages, à rembourser les frais de la guerre. Les assiégeans & les assiégés signalèrent

* Suivant Saint Clément d'Alexandrie, cet anneau représentoit une lyre. Ce fait est peu important.

Mais on peut remarquer avec quelle attention les Romains conservoient les débris de l'antiquité. Du temps de Pline, on montroit à Rome, dans le temple de la Concorde, une sardoine-onyx, que l'on disoit être l'anneau de Polycrate, & que l'on tenoit renfermée dans un cornet d'or ; c'étoit un présent d'Auguste. Solin donne aussi le nom de sardoine à la pierre de Polycrate ; mais il paroit par le témoignage de quelques auteurs, & sur-tout d'Hérodote, que c'étoit une émeraude.

† Polycrate mourut vers l'an 522 avant J. C.

également leur cruauté ſur les priſonniers qui tomboient entre leurs mains. Les Samiens leur imprimoient ſur le front une chouette, les Athéniens une proue de navire.*

Ils ſe relevèrent enſuite, & retombèrent entre les mains des Lacédémoniens, qui bannirent les partiſans de la démocratie. Enfin, les Athéniens, maîtres de l'île, la diviſèrent, il y a quelques années, en 2000 portions diſtribuées par le ſort à autant de colons chargés de les cultiver. Néoclès étoit du nombre ; il y vint avec Chéreſtrate ſa femme. Quoiqu'ils n'euſſent qu'une fortune médiocre, ils nous obligèrent d'accepter un logement chez eux. Leurs attentions, & celles des habitans, prolongèrent notre ſéjour à Samos.

Tantôt nous paſſions le bras de mer qui ſépare l'île de la côte de l'Aſie, & nous prenions le plaiſir de la chaſſe ſur le mont Mycale ; tantôt, nous goûtions celui de la pêche au pié de cette montagne, vers l'endroit où les Grecs remportèrent ſur la flotte & ſur l'armée de Xerxès cette fameuſe victoire qui acheva d'aſſurer le repos de la Grèce.† Nous avions ſoin pendant la nuit d'allumer des torches, & de multiplier les feux. A cette clarté reproduite dans les flots, les poiſſons s'approchoient des bateaux, ſe prenoient à nos pièges, ou cédoient à nos armes. Cependant Stratonicus chantoit la bataille de Mycale, & s'accompagnoit de la cythare ; mais il étoit ſans ceſſe interrompu : nos bateliers vouloient abſolument nous raconter les détails de cette action. Ils parloient tous à-la-fois, & quoiqu'il fût impoſſible, au milieu des ténèbres, de diſcerner les objets, ils nous les montroient, & dirigeoient nos mains & nos regards vers différens points de l'horizon. Ici étoit la flotte des Grecs, là celle des Perſes. Les premiers venoient de Samos ; ils s'approchent, & voilà que les galères des Phéniciens prennent la fuite, que celles des Perſes ſe ſauvent ſous ce promontoire, vers ce temple de Cérès que vous voyez là devant nous. Les Grecs déſcendent ſur le rivage ; ils ſont bien étonnés d'y trouver l'armée innombrable des Perſes & de leurs alliés. Un nommé Tigrane les commandoit ; il déſarma un corps de Samiens qu'il avoit avec lui ; il en avoit peur. Les Athéniens attaquèrent de ce côté-ci ; les Lacédémoniens de ce côté-là : le camp fut pris. La plupart des barbares s'enfuirent. On brûla leurs vaiſſeaux ; 40,000 ſoldats furent égorgés, & Tigrane tout comme un autre. Les Samiens avoient engagé les Grecs à pourſuivre la flotte des Perſes : les Samiens, pendant le combat, ayant retrouvé des armes, tombèrent ſur les Perſes. C'eſt

* Les monnoies des Athéniens repréſentoient ordinairement une chouette, celles des Samiens, une proue de navire. † L'an 479 avant J. C.

aux

aux Samiens que les Grecs dûrent la plus belle victoire qu'ils aient remportée sur les Perses. En faisant ces récits, nos bateliers sautoient, jetoient leurs bonnets en l'air, & poussoient des cris de joie.

La pêche se diversifie de plusieurs manières. Les uns prennent les poissons à la ligne ; c'est ainsi qu'on appelle un grand roseau ou bâton, d'où pend une ficelle de crin terminée par un crochet de fer auquel on attache l'appât. D'autres les percent adroitement avec des dards à deux ou trois pointes nommés harpons ou tridents : d'autres enfin les enveloppent dans différentes espèces de filets, dont quelques uns sont garnis de morceaux de plomb qui les attirent dans la mer, & de morceaux de liège qui les tiennent suspendus à sa surface.

La pêche du thon nous inspira un vif intérêt. On avoit tendu le long du rivage un filet très long & très ample. Nous nous rendîmes sur les lieux à la pointe du jour. Il régnoit un calme profond dans toute la nature. Un des pêcheurs étendu sur un rocher voisin, tenoit les yeux fixés sur les flots presque transparens. Il apperçut une tribu de thons suivre tranquillement les sinuosités de la côte, & s'engager dans le filet par une ouverture ménagée à cet effet. Aussitôt ses compagnons, avertis, se divisèrent en deux bandes, & pendant que les uns tiroient le filet, les autres battoient l'eau à coups de rames, pour empêcher les prisonniers de s'échapper. Ils étoient en assez grand nombre, & plusieurs d'une grosseur énorme ; un entre autres pesoit environ 15 talens.*

Au retour d'un petit voyage que nous avions fait sur la côte de l'Asie, nous trouvâmes Néoclès occupé des préparatifs d'une fête. Chérestrate sa femme étoit accouchée quelques jours auparavant : il venoit de donner un nom à son fils ; c'étoit celui d'Epicure.† En ces occasions les Grecs sont dans l'usage d'inviter leurs amis à souper. L'assembleé fut nombreuse & choisie. J'étois à l'un des bouts de la table, entre un Athénien qui parloit beaucoup, & un citoyen de Samos qui ne disoit rien.

Parmi les autres convives, la conversation fut très bruyante ; dans notre coin, d'abord vague & sans objet, ensuite plus soutenue & plus sérieuse. On parla, je ne sais à quel propos, du monde, de la société. Après quelques lieux communs, on interrogea le Samien qui répondit : Je me contenterai de vous rapporter le sentiment de Pythagore ; il comparoit la

* Poids, environ 772 livres.

† C'est le célèbre Epicure, né sous l'Archonte Sosigène la 3e. année de la 109e. olympiade, le 7 de gamélion, c'est-à-dire je le 11 janvier de l'an 341 avant J. C. Ménandre naquit dans la même année.

scène

ſcène du monde à celle des jeux Olympiques, où les uns vont pour combattre, les autres pour commercer, & d'autres ſimplement pour voir. Ainſi les ambitieux & les conquérans ſont nos lutteurs; la plupart des hommes échangent leur temps & leurs travaux contre les biens de la fortune; les ſages, tranquilles ſpectateurs, examinent tout & ſe taiſent.

A ces mots, je le conſidérai avec plus d'attention. Il avoit l'air ſerein & le maintien grave. Il étoit vêtu d'une robe dont la blancheur égaloit la propreté. Je lui offris ſucceſſivement du vin, du poiſſon, d'un morceau de bœuf, d'un plat de fèves. Il refuſa tout: il ne buvoit que de l'eau, & ne mangeoit que des herbes. L'Athénien me dit à l'oreille: C'eſt un rigide Pythagoricien; & tout-à-coup élevant la voix: Nous avons tort, dit-il, de manger de ces poiſſons; car dans l'origine nous habitions comme eux le ſein des mers; oui, nos premiers pères ont été poiſſons: on n'en ſauroit douter; le philoſophe Anaximandre l'a dit. Le dogme de la métempſychoſe me donne des ſcrupules ſur l'uſage de la viande. En mangeant de ce bœuf, je ſuis peut-être anthropophage. Quant aux fèves, c'eſt la ſubſtance qui participe le plus de la matière animée, dont nos ames ſont des parcelles. Prenez les fleurs de cette plante quand elles commencent à noircir; mettez-les dans un vaſe que vous enfouirez dans la terre; quatre-vingt-dix jours après, ôtez le couvercle, & vous trouverez au fond du vaſe une tête d'enfant: Pythagore en fit l'expérience.

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voiſin, qui continuoit à garder le ſilence. On vous ſerre de près, lui dis-je: Je le vois bien, me dit-il, mais je ne répondrai point; j'aurois tort d'avoir raiſon dans ce moment-ci: repouſſer férieuſement les ridicules, eſt un ridicule de plus. Mais je ne cours aucun riſque avec vous. Inſtruit par Néoclès des motifs qui vous ont fait entreprendre de ſi longs voyages, je ſais que vous aimez la vérité, & je ne refuſerai pas de vous la dire. J'acceptai ſes offres, & nous eûmes, après le ſouper, l'entretien ſuivant.

Fin du Chapitre ſoixante-quatorzième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXV.

Entretien sur l'Institut de Pythagore.

Le Samien.

VOUS ne croyez pas sans doute que Pythagore ait avancé les absurdités qu'on lui attribue?

Anacharsis J'en étois surpris en effet. D'un côté je voyois cet homme extraordinaire enrichir sa nation des lumières des autres peuples; faire en géométrie des découvertes qui n'appartiennent qu'au génie, & fonder cette école qui a produit tant de grands hommes. D'un autre côté, je voyois ses disciples, souvent joués sur le théatre, s'asservir avec opiniâtreté à des pratiques minutieuses, & les justifier par des raisons puériles, ou des allégories forcées. Je lus vos auteurs, j'interrogeai des Pythagoriciens: je n'entendis qu'un langage énigmatique & mystérieux. Je consultai d'autres philosophes, & Pythagore ne me parut qu'un chef d'enthousiastes, qui prescrit des dogmes incompréhensibles, & des observances impraticables.

Le Samien. Le portrait n'est pas flatté.

Anacharsis. Ecoutez jusqu'au bout le récit de mes préventions. Etant à Memphis, je reconnus la source où votre fondateur avoit puisé les lois rigoureuses qu'il vous a laissées; elles sont les mêmes que celles des prêtres Egyptiens. Pythagore les adopta sans s'appercevoir que le régime diététique doit varier suivant la différence des climats & des religions. Citons un exemple: Ces prêtres ont tellement les fèves en horreur, qu'on n'en sème point dans toute l'Egypte; & si, par hasard, il en survient quelque plante, ils en détournent les yeux comme de quelque chose d'impur. Si ce légume est nuisible en Egypte, les prêtres ont dû le proscrire; mais Pythagore ne devoit pas les imiter: il le devoit encore moins, si la défense étoit fondée sur quelque vaine superstition. Cependant il vous l'a transmise, & jamais elle n'occasionna, dans les lieux de son origine, une scène aussi cruelle que celle qui s'est passée de nos jours.

Denys, roi de Syracuse, vouloit pénétrer vos mystères. Les Pythagoriciens, persécutés dans ses états, se cachoient avec soin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de soldats en apperçut dix qui alloient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chasse comme à des bêtes fauves. Ils prirent la fuite; mais à l'aspect d'un champ de fèves qu'ils trouvèrent sur leur passage,

ils

ils s'arrêtèrent, se mirent en état de défense, & se laissèrent égorger plutôt que de souiller leur ame par l'attouchement de ce légume odieux. Quelques momens après, l'officier qui commandoit le détachement, en surprit deux qui n'avoient pas pu suivre les autres. C'étoient Myllias de Crotone, & son épouse Timycha née à Lacédémone, & fort avancée dans sa grossesse. Ils furent emmenés à Syracuse. Denys vouloit savoir pourquoi leurs compagnons avoient mieux aimé perdre la vie, que de traverser ce champ de fèves: mais ni ses promesses, ni ses menaces ne purent les engager à s'expliquer; & Timycha se coupa la langue avec les dents, de peur de succomber aux tourmens qu'on offroit à sa vue. Voilà pourtant ce qu'opèrent les préjugés du fanatisme, & les lois insensées qui les favorisent.

Le Samien. Je plains le sort de ces infortunés. Leur zèle peu éclairé étoit sans doute aigri par les rigueurs que depuis quelque temps on exerçoit contre eux. Ils jugèrent de l'importance de leurs opinions, par celle qu'on mettoit à les leur ôter.

Anacharsis. Et pensez-vous qu'ils auroient pu sans crime violer le précepte de Pythagore?

Le Samien. Pythagore n'a rien ou presque rien écrit. Les ouvrages qu'on lui attribue, sont tous, ou presque tous de ses disciples. Ce sont eux qui ont chargé sa règle de plusieurs nouvelles pratiques. Vous entendez dire, & l'on dira encore plus dans la suite, que Pythagore attachoit un mérite infini à l'abstinence des fèves. Il est certain néanmoins qu'il faisoit un très grand usage de ce légume dans ses repas. C'est ce que dans ma jeunesse j'appris de Xénophile, et de plusieurs vieillards, presque contemporains de Pythagore.

Anacharsis. Et pourquoi vous les a-t-on défendues depuis?

Le Samien. Pythagore les permettoit, parce qu'il les croyoit salutaires; ses disciples les condamnèrent, parce qu'elles produisent des flatuosités et d'autres effets nuisibles à la santé. Leur avis, conforme à celui des plus grands médecins, a prévalu.

Anacharsis. Cette défense n'est donc, suivant vous, qu'un règlement civil, qu'un simple conseil. J'en ai pourtant ouï parler à d'autres Pythagoriciens, comme d'une loi sacrée, et qui tient, soit aux mystères de la nature et de la religion, soit aux principes d'une sage politique.

Le Samien. Chez nous, ainsi que chez presque toutes les sociétés religieuses, les lois civiles sont des lois sacrées. Le caractère de sainteté qu'on leur imprime, facilite leur exécution.

tion. Il faut ruser avec la négligence des hommes, ainsi qu'avec leurs passions. Les règlemens relatifs à l'abstinence, sont violés tous les jours, quand ils n'ont que le mérite d'entretenir la santé. Tel qui, pour la conserver, ne sacrifieroit pas un plaisir, exposeroit mille fois sa vie, pour maintenir des rites qu'il respecte sans en connoître l'objet.

Anacharsis. Ainsi donc ces ablutions, ces privations & ces jeûnes que les prêtres Egyptiens observent si scrupuleusement, & qu'on recommande si fort dans les mystères de la Grèce, n'étoient dans l'origine que des ordonnances de médecine, & des leçons de sobriété ?

Le Samien. Je le pense ; & en effet personne n'ignore que les prêtres d'Egypte, en cultivant la plus salutaire des médecines, celle qui s'attache plus à prévenir les maux qu'à les guérir, sont parvenus de tous temps à se procurer une vie longue & paisible. Pythagore l'apprit à leur école, la transmit à ses disciples, & fut placé à juste titre parmi les plus habiles médecins de la Grèce. Comme il vouloit porter les ames à la perfection, il falloit les détacher de cette enveloppe mortelle qui les tient enchaînées, & qui leur communique ses souillures. Il bannit en conséquence les alimens et les boissons qui, en excitant du trouble dans le corps, obscurcissent et appesantissent l'esprit.

Anacharsis. Il pensoit donc que l'usage du vin, de la viande et du poisson, produisoit ces funestes effets ? car il vous l'a sévèrement interdit.

Le Samien. C'est une erreur. Il condamnoit l'excès du vin ; il conseilloit de s'en abstenir, et permettoit à ses disciples d'en boire à souper, mais en petite quantité. On leur servoit quelquefois une portion des animaux offerts en sacrifice, excepté du bœuf et du bélier. Lui-même ne refusoit pas d'en goûter, quoiqu'il se contentât pour l'ordinaire d'un peu de miel et de quelques légumes. Il défendoit certains poissons pour des raisons inutiles à rapporter. D'ailleurs il préféroit le régime végétal à tous les autres ; et la défense absolue de la viande ne concernoit que ceux de ses disciples qui aspiroient à une plus grande perfection.

Anacharsis. Mais la permission qu'il laisse aux autres, comment la concilier avec son systême sur la transmigration des ames ? car enfin, comme le disoit tantôt cet Athénien, vous risquez tous les jours de manger votre père ou votre mère.

Le Samien. Je pourrois vous répondre qu'on ne fait paroître sur nos tables que la chair des victimes, et que nous n'immolons que les animaux qui ne sont pas destinés à recevoir

voir nos ames: mais j'ai une meilleure ſolution à vous donner. Pythagore et ſes premiers diſciples ne croyoient pas à la métempſychoſe.

Anacharſis. Comment ?

Le Samien. Timée de Locres, l'un des plus anciens et des plus célèbres d'entre eux, en a fait l'aveu. Il dit que la crainte des lois humaines, ne faiſant pas aſſez d'impreſſion ſur la multitude, il faut l'effrayer par des punitions imaginaires et lui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en des bêtes viles ou féroces, épuiſeront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition.

Anacharſis. Vous renverſez toutes mes idées. Pythagore ne rejettoit-il pas les ſacrifices ſanglans ? ne défendoit-il pas de tuer les animaux ? Pourquoi ce vif intérêt pour leur conſervation, ſi ce n'eſt qu'il leur ſuppoſoit une ame ſemblable à la nôtre ?

Le Samien. Le principe de cet intérêt étoit la juſtice. Et de quel droit en effet oſons-nous arracher la vie à des êtres qui ont reçu comme nous ce préſent du ciel ? Les premiers hommes, plus dociles aux cris de la nature, n'offroient aux dieux que les fruits, le miel et les gâteaux dont ils ſe nourriſſoient. On n'oſoit pas verſer le ſang des animaux, et ſurtout de ceux qui ſont utiles à l'homme. La tradition nous a tranſmis avec effroi le ſouvenir du plus ancien parricide ; en nous conſervant de même les noms de ceux qui, par inadvertance, ou dans un mouvement de colère, tuèrent les premiers des animaux de quelque eſpèce, elle atteſte l'étonnement et l'horreur dont cette nouvelle frappa ſucceſſivement les eſprits. Il fallut donc un prétexte. On trouva qu'ils occupoient trop de place ſur la terre, & l'on ſuppoſa un oracle qui nous autoriſoit à vaincre notre répugnance. Nous obéîmes ; &, pour nous étourdir ſur nos remords, nous voulûmes au moins arracher le conſentement de nos victimes. De-là vient qu'aujourd'hui encore, on n'en ſacrifie aucune ſans l'avoir auparavant, par des ablutions ou d'autres moyens, engagée à baiſſer la tête en ſigne d'approbation. Voyez avec quelle indignité la violence ſe joue de la foibleſſe !

Anacharſis. Cette violence étoit ſans doute néceſſaire ; les animaux, en ſe multipliant, dévoroient les moiſſons.

Le Samien. Ceux qui peuplent beaucoup, ne vivent qu'un petit nombre d'années, & la plupart, dénués de nos ſoins, ne perpétueroient pas leur eſpèce. A l'égard des autres, les loups & les vautours nous en auroient fait juſtice : mais, pour vous montrer que ce ne furent pas leurs déprédations qui nous mirent les armes à la main, je vous demande s'ils ra-

vageroient nos campagnes, ces poissons que nous poursuivons dans un monde si différent du nôtre? Non, rien ne pouvoit nous porter à souiller les autels du sang des animaux; &, puisqu'il ne m'est pas permis d'offrir au ciel des fruits enlevés au champ de mon voisin, devois-je lui présenter l'hommage d'une vie qui ne m'appartient pas? Quelle est d'ailleurs la victime la plus agréable à la divinité? A cette question, les peuples & les prêtres se partagent. Dans un endroit, on immole les animaux sauvages & malfaisans; dans un autre, ceux que nous associons à nos travaux. L'intérêt de l'homme présidant à ce choix, a tellement servi son injustice, qu'en Egypte, c'est une impiété de sacrifier des vaches, un acte de piété d'immoler des taureaux.

Au milieu de ces incertitudes, Pythagore sentit aisément qu'on ne pouvoit déraciner tout-à-coup des abus consacrés par une longue suite de siècles. Il s'abstint des sacrifices sanglans. La première classe de ses disciples s'en abstint aussi. Les autres, obligés de conserver encore des relations avec les hommes, eurent la liberté de sacrifier un petit nombre d'animaux, & de goûter plutôt que de manger de leur chair.

Ce fut une condescendance que le respect de l'usage & de la religion sembloit justifier. A cela près nous vivons en communauté de biens avec les animaux doux & paisibles. Il nous est défendu de leur porter le moindre préjudice. Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les professions qui sont destinées à leur donner la mort. On ne sait que trop par l'expérience, que l'effusion fréquente du sang fait contracter à l'ame une sorte de férocité. La chasse nous est interdite. Nous renonçons à des plaisirs; mais nous sommes plus humains, plus doux, plus compatissans que les autres hommes: j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congrégation pieuse & savante, qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, s'étoit dévouée sans réserve au bonheur des sociétés.

Anacharsis. Je connois mal votre institut; oserois-je vous prier de m'en donner une juste idée?

Le Samien. Vous savez qu'au retour de ses voyages, Pythagore fixa son séjour en Italie; qu'à ses exhortations, les nations Grecques, établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à ses piés, & leurs intérêts entre ses mains; que, devenu leur arbitre, il leur apprit à vivre en paix avec elles mêmes & avec les autres; que les hommes & les femmes se soumirent avec une égale ardeur aux plus rudes sacrifices; que, de toutes les parties de la Grèce, de l'Italie & de la Sicile, on vit accourir un nombre infini de disciples; qu'il parut à

la cour des tyrans sans les flatter, & les obligea de déscendre du trône sans regret ; & qu'à l'aspect de tant de changemens les peuples s'écrièrent qu'un dieu avoit paru sur la terre, pour la délivrer des maux qui l'affligent.

Anacharsis. Mais lui ou ses disciples n'ont-ils pas employé le mensonge, pour entretenir cette illusion ? Rappelez-vous tous ces prodiges qu'on lui attribue : à sa voix la mer calmée, l'orage dissipé, la peste suspendant ses fureurs ; & puis cet aigle qu'il appelle du haut du ciel, & qui vient se reposer sur sa main, & cette ourse qui, docile à ses ordres, n'attaque plus les animaux timides.

Le Samien. Ces récits extraordinaires m'ont toujours paru dénués de fondement. Je ne vois nulle part que Pythagore se soit arrogé le droit de commander à la nature.

Anacharsis. Vous conviendrez du moins qu'il prétendoit lire dans l'avenir, & avoir reçu ses dogmes de la prêtresse de Delphes.

Le Samien. Il croyoit en effet à la divination ; & cette erreur, si c'en est une, lui fut commune avec les sages de son temps, avec ceux d'un temps postérieur, avec Socrate lui-même. Il disoit que sa doctrine émanoit de l'oracle d'Apollon. Si c'est un crime, il faut accuser d'imposture Minos, Lycurgue, presque tous les législateurs, qui, pour donner plus d'autorité à leurs lois, ont feint que les dieux mêmes les leur avoient dictées.

Anacharsis. Permettez que j'insiste : on ne renonce pas facilement à d'anciens préjugés. Pourquoi sa philosophie est-elle entourée de cette triple enceinte de ténèbres ? comment se fait-il qu'un homme qui eut assez de modestie pour préférer au titre de sage, celui d'ami de la sagesse, n'eut pas assez de franchise pour annoncer hautement la vérité ?

Le Samien. Ces secrets qui vous étonnent, vous en trouverez de semblables dans les mystères d'Eleusis & de Samothrace, chez les prêtres Egyptiens, parmi toutes les sociétés religieuses. Que dis-je ? nos philosophes n'ont-ils pas une doctrine exclusivement réservée à ceux de leurs élèves dont ils ont éprouvé la circonspection ? Les yeux de la multitude étoient autrefois trop foibles pour supporter la lumière ; & aujourd'hui même, qui oseroit, au milieu d'Athènes, s'expliquer librement sur la nature des dieux, & sur les vices du gouvernement populaire ? Il est donc des vérités que le sage doit garder comme en dépôt, & ne laisser, pour ainsi dire, tomber que goutte à goutte,

Anacharsis. Mais celles qu'on doit répandre à pleines

 mains,

mains, les vérités de la morale, par exemple, vous les couvrez d'enveloppes preſque impénétrables. Lorſqu'au lieu de m'exhorter à fuir l'oiſiveté, à ne pas irriter un homme en colère, vous me défendez de m'aſſeoir ſur un boiſſeau, ou d'attiſer le feu avec une épée, il eſt évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons, celle de les entendre.

Le Samien. Et c'eſt cette peine qui les grave dans l'eſprit. On conſerve avec plus de ſoin ce qui coûte beaucoup à acquérir. Les ſymboles piquent la curioſité, donnent un air de nouveauté à des maximes uſées ; &, comme ils ſe préſentent plus ſouvent à nos ſens que les autres ſignes de nos penſées, ils ajoutent du crédit aux lois qu'ils renferment. Auſſi le militaire ne peut être aſſis auprès de ſon feu, & le laboureur regarder ſon boiſſeau, ſans ſe rappeller la défenſe & le précepte.

Anacharſis. Vous aimez tellement le myſtère, qu'un des premiers diſciples de Pythagore encourut l'indignation des autres, pour avoir publié la ſolution d'un problême de géométrie.

Le Samien. On étoit alors généralement perſuadé que la ſcience, ainſi que la pudeur, doit ſe couvrir d'un voile qui donne plus d'attraits aux tréſors qu'il recèle, plus d'autorité à celui qui les poſsède. Pythagore profita ſans doute de ce préjugé, & j'avouerai même, ſi vous voulez, qu'à l'imitation de quelques légiſlateurs, il employa de pieuſes fraudes pour s'accréditer auprès de la multitude ; car je me défie également des éloges outrés qu'on lui donne, & des accuſations odieuſes dont on le noircit. Ce qui aſſure ſa gloire, c'eſt qu'il conçut un grand projet : celui d'une congrégation, qui, toujours ſubſiſtante, & toujours dépoſitaire des ſciences & des mœurs, feroit l'organe de la vérité & de la vertu, quand les hommes ſeroient en état d'entendre l'une, & de pratiquer l'autre.

Un grand nombre d'élèves embraſsèrent le nouvel Inſtitut. Il les raſſembla dans un édifice immenſe, où ils vivoient en commun, & diſtribués en différentes claſſes. Les uns paſſoient leur vie dans la méditation des choſes céleſtes ; les autres cultivoient les ſciences, & ſur-tout la géométrie & l'aſtronomie ; d'autres enfin, nommés Economes ou politiques, étoient chargés de l'entretien de la maiſon, & des affaires qui la concernoient.

On n'étoit pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinoit le caractère du poſtulant, ſes habitudes, ſa démarche, ſes diſcours, ſon ſilence, l'impreſſion que les objets

objets faisoient sur lui, la manière dont il s'étoit conduit envers ses parens & ses amis. Dès qu'il étoit agréé, il déposoit tout son bien entre les mains des Economes.

Les épreuves du noviciat duroient plusieurs années. On les abrégeoit en faveur de ceux qui parvenoient plus vîte à la perfection. Pendant 3 ans entiers, le novice ne jouissoit dans la société d'aucun égard, d'aucune considération; il étoit comme dévoué au mépris. Ensuite, condamné pendant 5 ans au silence, il apprenoit à dompter sa curiosité, à se détacher du monde, à ne s'occuper que de dieu seul. Les purifications & différens exercices de piété remplissoient tous ses momens. Il entendoit par intervalles la voix de Pythagore, qu'un voile épais déroboit à ses regards, & qui jugeoit de ses dispositions d'après ses réponses.

Quand on étoit content de ses progrès, on l'admettoit à la doctrine sacrée; s'il trompoit l'espérance de ses maîtres, on le renvoyoit, en lui restituant son bien considérablement augmenté; dès ce moment il étoit comme effacé du nombre des vivans, on lui dressoit un tombeau dans l'intérieur de la maison, & ceux de la société refusoient de le reconnoître, si, par hasard, il s'offroit à leurs yeux. La même peine étoit décernée contre ceux qui communiquoient aux profanes la doctrine sacrée.

Les associés ordinaires pouvoient, avec la permission, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domestiques, sans renoncer à leurs premiers engagemens.

Des externes, hommes & femmes, étoient agrégés aux différentes maisons. Ils y passoient quelquefois des journées entières, & assistoient à différens exercices.

Enfin des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés, s'affilioient à l'ordre, s'intéressoient à ses progrès, se pénétroient de son esprit, & en pratiquoient la règle.

Les disciples qui vivoient en commun se levoient de très grand matin. Leur réveil étoit suivi de deux examens, l'un de ce qu'ils avoient dit ou fait la veille, l'autre de ce qu'ils devoient faire dans la journée: le premier pour exercer leur mémoire, le second pour régler leur conduite. Après avoir passé une robe blanche & extrêmement propre, ils prenoient leur lyre, & chantoient des cantiques sacrés, jusqu'au moment où le soleil se montrant à l'horizon, ils se prosternoient devant lui,* & alloient chacun en particulier se promener dans des bosquets rians, ou des solitudes agréables. L'aspect & le

* Il paroît qu'au lever du soleil, Socrate, à l'exemple peut-être des Pythagoriciens, se prosternoit devant cet astre.

repos de ces beaux lieux mettoient leur ame dans une assiette tranquille, & la disposoient aux savantes conversations qui les attendoient à leur retour.

Elles se tenoient presque toujours dans un temple, & rouloient sur les sciences exactes ou sur la morale. Des professeurs habiles en expliquoient les élémens, & conduisoient les élèves à la plus haute théorie. Souvent ils leur proposoient pour sujet de méditation un principe fécond, une maxime lumineuse. Pythagore, qui voyoit tout d'un coup-d'œil comme il exprimoit tout d'un seul mot, leur disoit un jour: Qu'est-ce que l'univers? l'ordre. Qu'est-ce que l'amitié? l'égalité. Ces définitions sublimes, & neuves alors, attachoient et élevoient les esprits. La première eut un tel succès, qu'elle fut substituée aux anciens noms que les Grecs avoient jusqu'alors donnés à l'univers. Aux exercices de l'esprit, succédoient ceux du corps, tels que la course et la lutte; et ces combats paisibles se livroient dans les bois ou dans les jardins.

A dîner on leur servoit du pain et du miel, rarement du vin. Ceux qui aspiroient à la perfection, ne prenoient souvent que du pain et de l'eau. En sortant de table, ils s'occupoient des affaires que les étrangers soumettoient à leur arbitrage. Ensuite ils se réunissoient deux à deux, trois à trois, retournoient à la promenade, & discutoient entre eux les leçons qu'ils avoient reçues dans la matinée. De ces entretiens étoient sévèrement bannies les médisances & les injures, les facéties & les paroles superflues.

Revenus à la maison, ils entroient dans le bain, au sortir duquel ils se distribuoient en différentes pièces où l'on avoit dressé des tables, chacune de dix couverts. On leur servoit du vin, du pain, des légumes cuits ou crus, quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poisson. Le souper, qui devoit finir avant le coucher du soleil, commençoit par l'hommage de l'encens & de divers parfums qu'ils offroient aux dieux.

J'oubliois de vous dire qu'en certains jours de l'année, on leur présentoit un repas excellent & somptueux, qu'ils en repaissoient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyoient ensuite aux esclaves, sortoient de table, & se passoient même de leur nourriture ordinaire.

Le souper étoit suivi de nouvelles libations & d'une lecture que le plus jeune étoit obligé de faire, que le plus ancien avoit le droit de choisir. Ce dernier, avant de les congédier, leur rappeloit ces préceptes importans: „ Ne cessez d'honorer les dieux, les génies et les héros; de respecter ceux „ dont

„ dont vous avez reçu le jour ou des bienfaits, et de voler au „ ſecours des lois violées. „ Pour leur inſpirer de plus en plus l'eſprit de douceur et d'équité : „ Gardez-vous, ajoutoit-„ il, d'arracher l'arbre ou la plante dont l'homme retire de „ l'utilité, et de tuer l'animal dont il n'a point à ſe plaindre. „

Retirés chez eux, ils ſe citoient à leur propre tribunal, repaſſoient en détail et ſe reprochoient les fautes de commiſſion et d'omiſſion. Après cet examen, dont la conſtante pratique pourroit ſeule nous corriger de nos défauts, ils reprenoient leurs lyres, et chantoient des hymnes en l'honneur des dieux. Le matin à leur lever ils employoient l'harmonie, pour diſſiper les vapeurs du ſommeil ; le ſoir, pour calmer le trouble des ſens. Leur mort étoit paiſible. On renfermoit leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier, et leurs funérailles étoient accompagnées de cérémonies, qu'il ne nous eſt pas permis de révéler.

Pendant toute leur vie, deux ſentimens, ou plutôt un ſentiment unique devoit les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation étoit de s'occuper de la divinité, de ſe tenir toujours en ſa préſence, de ſe régler en tout ſur ſa volonté : de-là ce reſpect qui ne leur permettoit pas de mêler ſon nom dans leurs ſermens, cette pureté de mœurs qui les rendoit dignes de ſes regards, ces exhortations qu'ils ſe faiſoient continuellement de ne pas éloigner l'eſprit de dieu qui réſidoit dans leurs ames, cette ardeur enfin avec laquelle ils s'appliquoient à la divination, ſeul moyen qui nous reſte de connoître ſes intentions.

De-là découloient encore les ſentimens qui les uniſſoient entre eux et avec les autres hommes. Jamais on ne connut, on ne ſentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, le plus conſolant de tous : *Mon ami eſt un autre moi-même.* En effet, quand je ſuis avec mon ami, je ne ſuis pas ſeul, et nous ne ſommes pas deux.

Comme dans le phyſique et dans le moral il rapportoit tout à l'unité, il voulut que ſes diſciples n'euſſent qu'une même penſée, qu'une ſeule volonté. Depouillés de toute propriété, mais libres dans leurs engagemens, inſenſibles à la fauſſe ambition, à la vaine gloire, aux petits intérêts qui, pour l'ordinaire, diviſent les hommes, ils n'avoient plus à craindre que la rivalité de la vertu, & l'oppoſition du caractère. Dès le noviciat, les plus grands efforts concouroient à ſurmonter ces obſtacles. Leur union, cimentée par le déſir de plaire à la divinité, à laquelle ils rapportoient toutes leurs actions, leur

procuroit des triomphes ſans faſte, & de l'émulation ſans jalouſie.

Ils apprenoient à s'oublier eux-mêmes, à ſe ſacrifier mutuellement leurs opinions, à ne pas bleſſer l'amitié par la défiance, par les menſonges même légers, par des plaiſanteries hors de propos, par des proteſtations inutiles.

Ils apprenoient encore à s'alarmer du moindre refroidiſſement. Lorſque, dans ces entretiens où s'agitoient des queſtions de philoſophie, il leur échappoit quelque expreſſion d'aigreur, ils ne laiſſoient pas coucher le ſoleil ſans s'être donné la main en ſigne de réconciliation. Un d'eux, en pareille occaſion, courut chez ſon ami, & lui dit: Oublions notre colère, & ſoyez le juge de notre différend. J'y conſens volontiers, reprit le dernier; mais je dois rougir de ce qu'étant plus âgé que vous, je ne vous ai pas prévenu.

Ils apprenoient à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent & découragent l'amitié. Sentoient ils bouillonner leur ſang au fond de leur cœur? prévoyoient-ils un moment de triſteſſe ou de dégoût? ils s'écartoient au loin, & calmoient ce trouble involontaire, ou par la réflexion, ou par des chants appropriés aux différentes affections de l'ame.

C'eſt à leur éducation qu'ils devoient cette docilité d'eſprit, cette facilité de mœurs qui les rapprochoient les uns des autres. Pendant leur jeuneſſe, on s'étoit fait un devoir de ne point aigrir leur caractère; des inſtituteurs reſpectables & indulgens, les ramenoient par des corrections douces, faites à propos & en particulier, qui avoient plus l'air de la repréſentation que du reproche.

Pythagore, qui régnoit ſur tout le corps avec la tendreſſe d'un père, mais avec l'autorité d'un monarque, vivoit avec eux comme avec ſes amis; il les ſoignoit dans leurs maladies, & les conſoloit dans leurs peines. C'étoit par ſes attentions, autant que par ſes lumières, qu'il dominoit ſur leur eſprit, au point que ſes moindres paroles étoient pour eux des oracles, & qu'ils ne répondoient ſouvent aux objections que par ces mots: *C'eſt lui qui l'a dit.* Ce fut encore par là qu'il ſut imprimer dans le cœur de ſes diſciples, cette amitié rare & ſublime qui a paſſé en proverbe.

Les enfans de cette grande famille diſperſée en pluſieurs climats, ſans s'être jamais vus, ſe reconnoiſſoient à certains ſignes, & ſe traitoient au premier abord comme s'ils s'étoient toujours connus. Leurs intérêts ſe trouvoient tellement mêlés enſemble, que pluſieurs d'entre eux ont paſſé les mers, & riſqué leur fortune, pour rétablir celle de l'un de leurs frères, tombé dans la détreſſe ou dans l'indigence.

Voulez-

Voulez-vous un exemple touchant de leur confiance mutuelle? Un des nôtres, voyageant à pié, s'égare dans un désert, arrive épuisé de fatigue dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnoître les soins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer près du grand chemin. Long-temps après sa mort, le hasard amène dans ces lieux écartés, un autre disciple de Pythagore. Instruit par les caractères énigmatiques offerts à ses yeux, de l'infortune du premier voyageur, il s'arrête, rembourse avec usure les frais de l'aubergiste, & continue sa route.

Anacharsis. Je n'en suis pas surpris. Voici ce qu'on me racontoit à Thèbes. Vous avez connu Lysis.

Le Samien. Ce fut un des ornemens de l'ordre. Jeune encore, il trouva le moyen d'échapper à cette persécution qui fit périr tant d'illustres Pythagoriciens, &, s'étant rendu quelques années après à Thèbes, il se chargea de l'éducation d'Epaminondas.

Anacharsis. Lysis mourut. Vos philosophes d'Italie, craignant qu'on n'eût pas observé dans ses funérailles, les rites qui vous sont particuliers, envoyèrent à Thèbes Théanor, chargé de demander le corps de Lysis, & de distribuer des présens à ceux qui l'avoient secouru dans sa vieillesse. Théanor apprit qu'Epaminondas, initié dans vos mystères, l'avoit fait inhumer suivant vos statuts, & ne put faire accepter l'argent qu'on lui avoit confié.

Le Samien. Vous me rappelez un trait de ce Lysis. Un jour, en sortant du temple de Junon, il rencontra sous le portique un de ses confrères, Euryphémus de Syracuse, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla se prosterner devant la statue de la Déesse. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea sans s'en appercevoir, il sortit par une autre porte. Le lendemain, le jour étoit assez avancé, lorsqu'il se rendit à l'assemblée des disciples. Ils étoient inquiets de l'absence de Lysis; Euryphémus se souvint alors de la promesse qu'il en avoit tirée; il courut à lui, le trouva sous le vestibule, & tranquillement assis sur la même pierre où il l'avoit laissé la veille.

On n'est point étonné de cette constance, quand on connoit l'esprit de notre congrégation. Il est rigide & sans ménagement. Loin d'apporter la moindre restriction aux lois de rigueur, il fait consister la perfection à convertir les conseils en préceptes.

Anacharsis. Mais vous en avez de minutieux & de frivoles qui rapetissent les ames; par exemple, de n'oser croiser la

jambe gauche sur la droite ; ni vous faire les ongles les jours de fêtes, ni employer pour vos cercueils le bois de cyprès.

Le Samien. Eh ! ne nous jugez point d'après cette foule d'observances, la plupart ajoutées à la règle par des rigoristes qui vouloient réformer la réforme, quelques unes tenant à des vérités d'un ordre supérieur, toutes prescrites pour nous exercer à la patience & aux autres vertus. C'est dans les occasions importantes qu'il faut étudier la force de notre institution. Un disciple de Pythagore ne laisse échapper ni larmes ni plaintes dans les malheurs, ni crainte ni foiblesse dans les dangers. S'il a des discussions d'intérêt, il ne descend point aux prières, parce qu'il ne demande que la justice ; ni aux flatteries, parce qu'il n'aime que la vérité.

Anacharsis. Epargnez-vous un plus long détail. Je sais tout ce que peuvent la religion & la philosophie sur des imaginations ardentes & subjuguées. Mais je sais aussi qu'on se dédommage souvent des passions que l'on sacrifie par celles que l'on conserve. J'ai vu de près une société, partagée entre l'étude & la prière, renoncer sans peine aux plaisirs des sens & aux agrémens de la vie ; retraite, abstinences, austérités, rien ne lui coûte, parce que c'est par là qu'elle gouverne les peuples & les rois. Je parle des prêtres Egyptiens, dont l'institut me paroit parfaitement ressembler au vôtre.

Le Samien. Avec cette différence que, loin de s'appliquer à réformer la nation, ils n'ont d'autre intérêt que celui de leur société.

Anacharsis. Vous avez essuyé les mêmes reproches. Ne disoit-on pas que, pleins d'une déférence aveugle pour votre chef, d'un attachement fanatique pour votre congrégation, vous ne regardiez les autres hommes que comme de vils troupeaux ?

Le Samien. Dégrader l'humanité ! nous qui regardons la bienfaisance comme un des principaux moyens pour nous rapprocher de la divinité ; nous qui n'avons travaillé que pour établir une étroite liaison entre le ciel & la terre, entre les citoyens d'une même ville, entre les enfans d'une même famille, entre tous les êtres vivans, de quelque nature qu'ils soient !

En Egypte l'ordre sacerdotal n'aime que la considération & le crédit : aussi protège-t-il le despotisme qui le protège à son tour. Quant à Pythagore, il aimoit tendrement les hommes, puisqu'il désiroit qu'ils fussent tous libres & vertueux.

Anacharsis. Mais pouvoit-il se flatter qu'ils le désireroient aussi vivement que lui, & que la moindre secousse ne détruiroit pas l'édifice des lois & des vertus ?

Le Samien. Il étoit beau du moins d'en jeter les fondemens, et les premiers succès lui firent espérer qu'il pourroit l'élever jusqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que son arrivée en Italie causa d'abord dans les mœurs. Elle se seroit étendue par degrés, si des hommes puissans, mais souillés de crimes, n'avoient eu la folle ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, et ce refus occasionna sa ruine. La calomnie se souleva, dès qu'elle se vit soutenue. Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant d'accorder les magistratures par la voie du sort; aux riches, en ne les faisant accorder qu'au mérite. Nos paroles furent transformées en maximes séditieuses, nos assemblées en conseils de conspirateurs. Pythagore, banni de Crotone, ne trouva point d'asyle chez des peuples qui lui devoient leur félicité. Sa mort n'éteignit point la persécution. Plusieurs de ses disciples réunis dans une maison furent dévoués aux flammes, et périrent presque tous. Les autres s'étant dispersés, les habitans de Crotone, qui avoient reconnu leur innocence, les rappelèrent quelque temps après; mais une guerre étant survenue, ils se signalèrent dans un combat, et terminèrent une vie innocente par une mort glorieuse.

Quoiqu'après ces malheureux évènemens, le corps fût menacé d'une dissolution prochaine, on continua pendant quelque temps à nommer un chef pour le gouverner. Diodore, qui fut un des derniers, ennemi de la propreté que Pythagore nous avoit si fort recommandée, affecta des mœurs plus austères, un extérieur plus négligé, des vêtemens plus grossiers. Il eut des partisans, et l'on distingua dans l'ordre ceux de l'ancien régime, et ceux du nouveau.

Maintenant, réduits à un petit nombre, séparés les uns des autres, n'excitant ni envie ni pitié, nous pratiquons en secret les préceptes de notre fondateur. Jugez du pouvoir qu'ils eurent à la naissance de l'institut, par celui qu'ils ont encore. C'est nous qui avions formé Epaminondas, et Phocion s'est formé sur nos exemples.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette congrégation a produit une foule de législateurs, de géomètres, d'astronomes, de naturalistes, d'hommes célèbres dans tous les genres; que c'est elle qui a éclairé la Grèce, & que les philosophes modernes ont puisé dans nos auteurs la plupart des découvertes qui brillent dans leurs ouvrages.

La gloire de Pythagore s'en est accrue; par-tout il obtient un rang distingué parmi les sages: dans quelques villes d'Italie, on lui décerne des honneurs divins. Il en avoit joui pendant sa vie, vous n'en serez pas surpris. Voyez comme

les

les nations & même les philosophes parlent des législateurs & des précepteurs du genre humain. Ce ne sont point des hommes, mais des dieux, des ames d'un degré supérieur, qui, descendues du ciel dans le tartare que nous habitons, ont daigné se revêtir d'un corps humain, & partager nos maux pour établir parmi nous les lois & la philosophie.

Anacharsis. Cependant, il faut l'avouer, ces génies bienfaisans n'ont eu que des succès passagers ; &, puisque leur réforme n'a pu ni s'étendre ni se perpétuer, j'en conclus que les hommes seront toujours également injustes & vicieux.

Le Samien. A moins, comme disoit Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, & que dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoie quelqu'un qui leur apporte sa parole, & leur révèle ses volontés.

Le lendemain de cet entretien, nous partîmes pour Athènes, & quelques mois après, nous nous rendîmes aux fêtes de Délos.

Fin du Chapitre soixante-quinzième.

CHAPITRE LXXVI.

Délos & les Cyclades.

DANS l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amène, & de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières ; ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule. C'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets ; c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes, les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux, & les échos du mont Hymette, du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelans, & les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légères : mais bientôt elle se hâte d'éclore ; & alors on ne regrette ni la fraicheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avoit précédée ; il semble qu'un nouveau soleil se lève sur un nouvel univers, & qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque instant, le grand

grand ouvrage du développement des êtres avance vers ſa perfection.

O jours brillans! ô nuits délicieuſes! quelle émotion excitoit dans mon ame cette ſuite de tableaux que vous offriez à tous mes ſens! O dieu des plaiſirs! ô printemps! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, & vous détachiez de votre tête les fleurs qui devoient les embellir; vous paroiſſiez dans les vallées, elles ſe changeoient en prairies riantes; vous paroiſſiez ſur les montagnes, le ſerpolet & le thym exhaloient mille parfums; vous vous éleviez dans les airs, & vous y répandiez la ſérénité de vos regards. Les Amours empreſſés accouroient à votre voix; ils lançoient de toutes parts des traits enflammés: la terre en étoit embrâſée. Tout renaiſſoit pour s'embellir; tout s'embelliſſoit pour plaire. Tel parut le monde au ſortir du chaos, dans ces momens fortunés, où l'homme, ébloui du ſéjour qu'il habitoit, ſurpris & ſatisfait de ſon exiſtence, ſembloit n'avoir un eſprit que pour connoître le bonheur, un cœur que pour le déſirer, une ame que pour le ſentir.

Cette ſaiſon charmante ramenoit des fêtes plus charmantes encore, celles qu'on célèbre de quatre en quatre ans à Délos, pour honorer la naiſſance de Diane & d'Apollon.* Le culte de ces divinités ſubſiſte dans l'île depuis une longue ſuite de ſiècles. Mais, comme il commençoit à s'affoiblir, les Athéniens inſtituèrent, pendant la guerre du Péloponèſe, des jeux qui attirent cent peuples divers. La jeuneſſe d'Athènes brûloit d'envie de s'y diſtinguer: toute la ville étoit en mouvement. On y préparoit auſſi la députation ſolennelle qui va tous les ans offrir au temple de Délos un tribut de reconnoiſſance pour la victoire que Théſée remporta ſur le Minotaure. Elle eſt conduite ſur le même vaiſſeau qui tranſporta ce héros en Crète; & déjà le prêtre d'Apollon en avoit couronné la poupe de ſes mains ſacrées. Je déſcendis au Pirée avec Philotas & Lyſis; la mer étoit couverte de bâtimens légers qui faiſoient voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la liberté du choix. Nous nous ſentîmes enlever pas des matelots, dont la joie tumultueuſe & vive ſe confondoit avec celle d'un peuple immenſe qui couroit au rivage. Ils appareillèrent à l'inſtant; nous ſortîmes du port, & nous abordâmes le ſoir à l'île de Céos.

* Le 6 du mois attique thargélion, on célébroit la naiſſance de Diane; le 7, celle d'Apollon. Dans la 3e. année de la 109e. olympiade, le mois thargélion commença le 2 de mai de l'an 341 avant J. C.; ainſi le 6 & le 7 de thargélion concoururent avec le 8 & le 9 de mai.

Le lendemain nous rasâmes Syros ; &, ayant laissé Ténos à gauche, nous entrâmes dans le canal qui sépare Délos de l'île de Rhénée. Nous vîmes aussitôt le temple d'Apollon, & nous le saluâmes par de nouveaux transports de joie. La ville de Délos se développoit presque toute entière à nos regards. Nous parcourions d'un œil avide ces édifices superbes, ces portiques élégans, ces forêts de colonnes dont elle est ornée ; & ce spectacle, qui varioit à mesure que nous approchions, suspendoit en nous le désir d'arriver.

Parvenus au rivage, nous courûmes au temple, qui n'en est éloigné que d'environ 100 pas. Il y a plus de mille ans qu'Erysichthon, fils de Cécrops, en jeta les premiers fondemens, & que les divers états de la Grèce ne cessent de l'embellir ; il étoit couvert de festons & de guirlandes, qui, par l'opposition de leurs couleurs, donnoient un nouvel éclat au marbre de Paros dont il est construit. Nous vîmes dans l'intérieur la statue d'Apollon, moins célèbre par la délicatesse du travail, que par son ancienneté. Le Dieu tient son arc d'une main ; &, pour montrer que la musique lui doit son origine & ses agrémens, il soutient de la gauche les trois Graces, représentées, la première avec une lyre, la seconde avec des flûtes, & la troisième avec un chalumeau.

Auprès de la statue est cet autel qui passe pour une des merveilles du monde. Ce n'est point l'or, ce n'est point le marbre qu'on y admire ; des cornes d'animaux, pliées avec effort, entrelacées avec art, & sans aucun ciment, forment un tout aussi solide que régulier. Des prêtres, occupés à l'orner de fleurs & de rameaux, nous faisoient remarquer l'ingénieux tissu de ses parties. C'est le dieu lui-même, s'écrioit un jeune ministre, qui, dans son enfance, a pris soin de les unir entre elles. Ces cornes menaçantes, que vous voyez suspendues à ce mur, celles dont l'autel est composé, sont les dépouilles des chèvres sauvages qui paissoient sur le mont Cynthus, & que Diane fit tomber sous ses coups. Ici les regards ne s'arrêtent que sur des prodiges. Ce palmier, qui déploie ses branches sur nos têtes, est cet arbre sacré qui servit d'appui à Latone, lorsqu'elle mit au monde les divinités que nous adorons. La forme de cet autel est devenue célèbre par un problême de géométrie, dont on ne donnera peut-être jamais une exacte solution. La peste ravageoit cette île, & la guerre déchiroit la Grèce. L'oracle consulté par nos pères, répondit que ces fléaux cesseroient, s'ils faisoient cet autel une fois plus grand qu'il n'est en effet. Ils crurent qu'il suffisoit de l'augmenter du double en tout sens ; mais ils virent avec étonnement qu'ils construisoient une masse énorme qui conte-

noit

noit huit fois celle que vous avez ſous les yeux. Après d'autres eſſais, tous infructueux, ils conſultèrent Platon qui revenoit d'Egypte. Il dit aux députés, que le Dieu, par cet oracle, ſe jouoit de l'ignorance des Grecs, & les exhortoit à cultiver les ſciences exactes, plutôt que de s'occuper éternellement de leurs diviſions. En même temps, il propoſa une voie ſimple & méchanique de réſoudre le problême. Mais la peſte avoit ceſſé quand ſa réponſe arriva, C'eſt apparemment ce que l'oracle avoit prévu, me dit Philotas.

Ces mots, quoique prononcés à demi-voix, fixèrent l'attention d'un citoyen de Délos. Il s'approcha, & nous montrant un autel moins orné que le précédent : Celui-ci, nous dit-il, n'eſt jamais arroſé du ſang des victimes ; on n'y voit jamais briller la flamme dévorante : c'eſt-là que Pythagore venoit, à l'exemple du peuple, offrir des gâteaux, de l'orge & du froment ; & ſans doute que le dieu étoit plus flatté de l'hommage éclairé de ce grand homme, que de ces ruiſſeaux de ſang dont nos autels ſont continuellement inondés.

Il nous faiſoit enſuite obſerver tous les détails de l'intérieur du temple. Nous l'écoutions avec reſpect ; nous admirions la ſageſſe de ſes diſcours, la douceur de ſes regards, & le tendre intérêt qu'il prenoit à nous. Mais quelle fut notre ſurpriſe, lorſque des éclairciſſemens mutuels nous firent connoître Philoclès ! C'étoit un des principaux habitans de Délos par ſes richeſſes & ſes dignités ; c'étoit le père d'Iſmène, dont la beauté faiſoit l'entretien de toutes les femmes de la Grèce ; c'étoit lui qui, prévenu par des lettres d'Athènes, devoit exercer à notre égard les devoirs de l'hoſpitalité. Après nous avoir embraſſés à pluſieurs repriſes : Hâtez-vous, nous dit-il, venez ſaluer mes dieux domeſtiques ; venez voir Iſmène, & vous ſerez témoin de ſon hymen ; venez voir Leucippe, ſon heureuſe mère, & vous partagerez ſa joie : elles ne vous recevront pas comme des étrangers, mais comme des amis qu'elles avoient ſur la terre, & que le ciel leur deſtinoit depuis long-temps : oui, je vous le jure, ajouta-t-il en nous ſerrant la main, tous ceux qui aiment la vertu ont des droits ſur l'amitié de Philoclès & de ſa famille.

Nous ſortîmes du temple ; ſon zèle impatient nous permit à peine de jeter un coup-d'œil ſur cette foule de ſtatues & d'autels dont il eſt entouré. Au milieu de ces monumens s'élève une figure d'Apollon, dont la hauteur eſt d'environ 24 piés ; de longues treſſes de cheveux flottent ſur ſes épaules, & ſon manteau, qui ſe replie ſur le bras gauche, ſemble obéir au ſouffle du Zéphyr. La figure, & la plinthe qui la ſoutient, ſont d'un ſeul bloc de marbre, et ce furent les habitans de

Naxos

Naxos qui le consacrèrent en ce lieu. Près de ce colosse, Nicias, général des Athéniens, fit élever un palmier de bronze, dont le travail est aussi précieux que la matière. Plus loin, nous lûmes sur plusieurs statues, cette inscription fastueuse : *L'île de Chio est célèbre par ses vins excellens ; elle le sera dans la suite par les ouvrages de Bupalus & d'Anthermus.* Ces deux artistes vivoient il y a deux siècles. Ils ont été suivis & effacés par les Phidias & les Praxitèles ; & c'est ainsi qu'en voulant éterniser leur gloire, ils n'ont éternisé que leur vanité.

La ville de Délos n'a ni tours, ni murailles, & n'est défendue que par la présence d'Apollon. Les maisons sont de briques, ou d'une espèce de granit assez commun dans l'île. Celle de Philoclès s'élevoit sur le bord d'un lac, couvert de cygnes, & presque par-tout entouré de palmiers.

Leucippe, avertie du retour de son époux, vint au-devant de lui, & nous la prîmes pour Ismène ; mais bientôt Ismène parut, & nous la prîmes pour la Déesse des amours. Philoclès nous exhorta mutuellement à bannir toute contrainte ; &, dès cet instant, nous éprouvâmes à la fois toutes les surprises d'une liaison naissante, & toutes les douceurs d'une ancienne amitié.

L'opulence brilloit dans la maison de Philoclès ; mais une sagesse éclairée en avoit si bien réglé l'usage, qu'elle sembloit avoir tout accordé au besoin, & tout refusé au caprice. Des esclaves, heureux de leur servitude, couroient au-devant de nos désirs. Les uns répandoient sur nos mains & sur nos piés une eau plus pure que le cristal ; les autres chargeoient de fruits une table placée dans le jardin, au milieu d'un bosquet de myrtes. Nous commençâmes par des libations en l'honneur des dieux qui président à l'hospitalité : on nous fit plusieurs questions sur nos voyages. Philoclès s'attendrit plus d'une fois au souvenir des amis qu'il avoit laissés dans le continent de la Grèce. Après quelques instans d'une conversation délicieuse, nous sortîmes avec lui, pour voir les préparatifs des fêtes.

C'étoit le jour suivant qu'elles devoient commencer*; c'étoit le jour suivant qu'on honoroit à Délos la naissance de Diane. L'île se remplissoit insensiblement d'étrangers attirés par la piété, l'intérêt & le plaisir. Ils ne trouvoient déjà plus d'asyle dans les maisons ; on dressoit des tentes dans les places publiques ; on en dressoit dans la campagne : on se revoyoit après une longue absence, & on se précipitoit dans les bras les uns des autres. Ces scènes touchantes dirigeoient

* Le 8 de mai de l'an 344 avant J. C.

nos

nos pas en différens endroits de l'île ; &, non moins attentifs aux objets qui s'offroient à nous qu'aux discours de Philoclès, nous nous instruisions de la nature & des propriétés d'un pays si fameux dans la Grèce.

L'île de Délos n'a que sept à huit mille pas de tour, & sa largeur n'est qu'environ le tiers de sa longueur. Le mont Cynthus, dirigé du nord au midi, termine une plaine qui s'étend vers l'occident jusqu'aux bords de la mer. C'est dans cette plaine que la ville est située. Le reste de l'île n'offre qu'un terrein inégal & stérile, à l'exception de quelques vallées agréables que forment diverses collines placées dans sa partie méridionale. La source de l'Inopus est la seule dont la nature l'ait favorisée ; mais, en divers endroits, des citernes & des lacs conservent pendant plusieurs mois les eaux du ciel.

Délos fut d'abord gouvernée par des rois qui réunissoient le sacerdoce à l'empire. Dans la suite elle tomba sous la puissance des Athéniens, qui la purifièrent pendant la guerre du Péloponèse. On transporta les tombeaux de ses anciens habitans dans l'île de Rhénée. C'est là que leurs successeurs ont vu, pour la première fois, la lumière du jour ; c'est là qu'ils doivent la voir pour la dernière fois. Mais s'ils sont privés de l'avantage de naître & de mourir dans leur patrie, ils y jouissent du moins pendant leur vie d'une tranquillité profonde : les fureurs des barbares, les haines des nations, les inimitiés particulières tombent à l'aspect de cette terre sacrée : les coursiers de Mars ne la foulent jamais de leurs piés ensanglantés. Tout ce qui présente l'image de la guerre en est sévèrement banni : on n'y souffre pas même l'animal le plus fidèle à l'homme, parce qu'il y détruiroit des animaux plus foibles & plus timides.* Enfin la paix a choisi Délos pour son séjour, & la maison de Philoclès pour son palais.

Nous en approchions, lorsque nous vîmes venir à nous un jeune homme dont la démarche, la taille & les traits n'avoient rien de mortel : C'est Théagène, nous dit Philoclès, c'est lui que ma fille a choisi pour son époux ; & Leucippe vient de fixer le jour de son hymen. O mon père ! répondit Théagène, en se précipitant entre ses bras, ma reconnoissance augmente à chaque instant. Que ces généreux étrangers daignent la partager avec moi ; ils sont mes amis puisqu'ils sont les vôtres ; & je sens que l'excès de la joie a besoin de soutien comme l'excès de la douleur. Vous pardonnerez ce transport, si vous avez aimé, ajouta-t-il en s'adressant à nous ; & si vous n'avez point aimé, vous le pardonnerez en voyant

* Il n'étoit pas permis d'avoir des chiens à Délos, de peur qu'ils n'y détruisissent les lièvres & les lapins.

Ismène. L'intérêt que nous prîmes à lui, sembla calmer le désordre de ses sens, & le soulager du poids de son bonheur.

Philoclès fut accueilli de Leucippe & d'Ismène, comme Hector l'étoit d'Andromaque, toutes les fois qu'il rentroit dans les murs d'Ilium. On servit le souper dans une galerie ornée de statues & de tableaux ; & nos cœurs ouverts à la joie la plus pure, goûtèrent les charmes de la confiance & de la liberté.

Cependant Pbiloclès mettoit une lyre entre les mains d'Ismène, & l'exhortoit à chanter un de ces hymnes destinés à célébrer la naissance de Diane & d'Apollon. Exprimez par vos chants, disoit-il, ce que les filles de Délos retraceront demain dans le temple par la légèreté de leurs pas. Anacharsis & Philotas en reconnoîtront mieux l'origine de nos fêtes, & la nature du spectacle que nous offrirons à leurs yeux.

Ismène prit la lyre, en tira, comme par distraction, quelques sons tendres & touchans qui n'échappèrent pas à Théagène ; &, tout-à-coup, préludant avec rapidité sur le mode dorien, elle peignit en traits de feu la colère implacable de Junon, contre une rivale odieuse. „ C'est en vain que Latone „ veut se dérober à sa vengeance ; elle a eu le malheur de „ plaire à Jupiter, il faut que le fruit de ses amours devienne „ l'instrument de son supplice, & périsse avec elle. Junon „ paroit dans les cieux ; Mars, sur le mont Hémus en „ Thrace ; Iris, sur une montagne voisine de la mer : ils „ effraient par leur présence les airs, la terre & les îles. „ Tremblante, éperdue, pressée des douleurs de l'enfantement, Latone, après de longues courses, arrive en Thessalie, sur les bords du fleuve qui l'arrose. O Pénée ! s'écrie-„ t-elle, arrêtez-vous un moment, et recevez dans vos eaux „ plus paisibles les enfans de Jupiter que je porte dans mon „ sein. O Nymphes de Thessalie, filles du dieu dont j'implore le secours ! unissez-vous à moi pour le fléchir. Mais „ il ne m'écoute point, et mes prières ne servent qu'à précipiter ses pas. O Pélion ! ô montagnes affreuses ! vous „ êtes donc mon unique ressource ; hélas ! me refuserez-„ vous dans vos cavernes sombres une retraite que vous accordez à la lionne en travail ?

„ A ces mots le Pénée attendri suspend le mouvement de „ ses flots bouillonnans. Mars le voit, frémit de fureur ; & „ sur le point d'ensevelir ce fleuve sous les débris fumans du „ mont Pangée, il pousse un cri dans les airs, & frappe de sa „ lance contre son bouclier. Ce bruit, semblable à celui „ d'une armée, agite les campagnes de Thessalie, ébranle le „ mont Offa, et va au loin rouler, en mugissant, dans les

„ antres

„ antres profonds du Pinde. C'en étoit fait du Pénée, si
„ Latone n'eût quitté des lieux où sa présence attiroit le
„ courroux du ciel. Elle vient, dans nos îles, mendier une
„ assistance qu'elles lui refusent ; les menaces d'Iris les rem-
„ plissent d'épouvante.

„ Délos seule est moins sensible à la crainte qu'à la pitié.
„ Délos n'étoit alors qu'un rocher stérile, désert, que les
„ vents et les flots poussoient de tous côtés. Ils venoient de
„ le jeter au milieu des Cyclades, lorsqu'il entendit les accens
„ plaintifs de Latone. Il s'arrête aussitôt, et lui offre un
„ asyle sur les bords sauvages de l'Inopus. La Déesse,
„ transportée de reconnoissance, tombe aux piés d'un arbre
„ qui lui prête son ombre, et qui, pour ce bienfait, jouira d'un
„ printemps éternel. C'est là qu'épuisée de fatigue, et dans
„ les accès des plus cruelles souffrances, elle ouvre des yeux
„ presque éteints, et que ses regards, où la joie brille au
„ milieu des expressions de la douleur, rencontrent enfin ces
„ gages précieux de tant d'amour, ces enfans dont la naissance
„ lui a coûté tant de larmes. Les nymphes de l'Inopus,
„ témoins de ses transports, les annoncent à l'univers par des
„ cantiques sacrés, et Délos n'est plus le jouet des vagues
„ inconstantes ; elle se repose sur des colonnes qui s'élèvent
„ du fond de la mer, et qui s'appuient elles-mêmes sur les
„ fondemens du monde. Sa gloire se répand en tous lieux ;
„ de tous les côtés, les nations accourent à ses fêtes, et vien-
„ nent implorer ce dieu qui lui doit le jour, et qui la rend
„ heureuse par sa présence. „

Ismène accompagna ces dernières paroles, d'un regard qu'elle jeta sur Théagène, et nous commençâmes à respirer en liberté ; mais nos ames étoient encore agitées par des secousses de terreur et de pitié. Jamais la lyre d'Orphée, jamais la voix des Sirènes, n'ont rendu des sons si touchans. Pendant qu'Ismène chantoit, je l'interrompois souvent, ainsi que Philotas, par des cris involontaires d'admiration ; Philoclès et Leucippe lui prodiguoient des marques de tendresse, qui la flattoient plus que nos éloges ; Théagène écoutoit, et ne disoit rien.

Enfin il arriva ce jour qu'on attendoit avec tant d'impatience. L'aurore traçoit foiblement à l'horizon la route du soleil, lorsque nous parvînmes au pié du Cynthus. Ce mont n'est que d'une médiocre élévation : c'est un bloc de granit, où brillent différentes couleurs, & sur-tout des parcelles de talc, noirâtres & luisantes. Du haut de la colline, on découvre une quantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au milieu des flots avec le même beau d

 sordre

fordre que les étoiles le font dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, & les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entre elles; tantôt, il mesure lentement les lacs & les plaines liquides qu'elles embrassent. Car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagination n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle; où l'ame inquiète, cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve partout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici le sein des ondes est devenu le séjour des mortels. C'est une ville dispersée sur la surface de la mer; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, & semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraites aux habitans.

La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, se nomment Cyclades,* parce qu'elles forment comme une enceinte autour de Délos. Sésostris, roi d'Egypte, en soumit une partie à ses armes; Minos, roi de Crète, en gouverna quelques unes par ses lois; les Phéniciens, les Cariens, les Perses, les Grecs, toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer, les ont successivement conquises ou peuplées: mais, les colonies de ces derniers ont fait disparoître les traces des colonies étrangères, & des intérêts puissans ont pour jamais attaché le sort des Cyclades à celui de la Grèce.

Les unes s'étoient, dans l'origine, choisi des rois; d'autres en avoient reçu des mains de leurs vainqueurs: mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des insulaires, détruisit le joug sous lequel elles gémissoient. Tous ces peuples se formèrent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouses les unes des autres, & cherchant mutuellement à se tenir en équilibre par des alliances & des protections mendiées dans le continent. Elles jouissoient de ce calme heureux, que les nations ne peuvent attendre de leur obscurité, lorsque l'Asie fit un effort contre l'Europe, & que les Perses couvrirent la mer de leurs vaisseaux. Les îles consternées s'affoiblirent en se divisant. Les unes eurent la lâcheté de se joindre à l'ennemi; les autres, le courage de lui résister. Après sa défaite, les Athéniens formèrent le projet de les conquérir toutes: ils leur firent un crime presque égal de les avoir secourus ou de les avoir abandonnés, & les assujettirent successivement sous des prétextes plus ou moins plausibles.

Athènes leur a donné ses lois: Athènes en exige des tributs proportionnés à leurs forces. A l'ombre de sa puissance,

* *Cycle* en Grec signifie *cercle*.

elles

elles voient fleurir dans leur sein, le commerce, l'agriculture, les arts, & seroient heureuses, si elles pouvoient oublier qu'elles ont été libres.

Elles ne sont pas toutes également fertiles : il en est qui suffisent à peine au besoin des habitans. Telle est Mycone que vous entrevoyez à l'est de Délos, dont elle n'est éloignée que de 24 stades.* On n'y voit point les ruisseaux tomber du haut des montagnes, & fertiliser les plaines. La terre, abandonnée aux feux brûlans du soleil, y soupire sans cesse après les secours du ciel ; & ce n'est que par de pénibles efforts, qu'on fait germer dans son sein le blé & les autres grains nécessaires à la subsistance du laboureur. Elle semble réunir toute sa vertu en faveur des vignes & des figuiers, dont les fruits sont renommés. Les perdrix, les cailles, & plusieurs oiseaux de passage, s'y trouvent en abondance. Mais ces avantages, communs à cette île & aux îles voisines, sont une foible ressource pour les habitans, qui, outre la stérilité du pays, ont encore à se plaindre de la rigueur du climat. Leurs têtes se dépouillent de bonne heure de leur ornement naturel ; & ces cheveux flottans, qui donnent tant de graces à la beauté, ne semblent accordés à la jeunesse de Mycone, que pour lui en faire aussitôt regretter la perte.

On reproche aux Myconiens d'être avares & parasites : on les blâmeroit moins, si, dans une fortune plus brillante, ils étoient prodigues & fastueux ; car le plus grand malheur de l'indigence est de faire sortir les vices, & de ne pouvoir les faire pardonner.

Moins grande, mais plus fertile que Mycone, Rhénée que vous voyez à l'ouest, & qui n'est éloignée de nous que d'environ 500 pas, se distingue par la richesse de ses collines & de ses campagnes. A travers le canal qui sépare les deux îles, étoit autrefois tendue une chaîne qui sembloit les unir ; c'étoit l'ouvrage de Polycrate, tyran de Samos ; il avoit cru, par ce moyen, communiquer à l'une la sainteté de l'autre.† Mais l'île de Rhénée a des droits plus légitimes sur notre respect : elle renferme les cendres de nos pères ; elle renfermera un jour les nôtres. Sur cette éminence qui s'offre directement à nos regards, ont été transportés les tombeaux qui étoient auparavant à Délos. Ils se multiplient tous les jours par nos

* 2268 toises.

† Vers le même temps, Crœsus assiégea la ville d'Ephèse. Les habitans, pour obtenir la protection de Diane, leur principale divinité, tendirent une corde qui, d'un côté, s'attachoit à leurs murailles, & de l'autre au temple de la Déesse, éloigné de 7 stades, ou de 661 toises & demie.

pertes, & s'élèvent du sein de la terre, comme autant de trophées que la mort couvre de son ombre menaçante.

Portez vos regards vers le nord-ouest, vous y découvrirez les côtes de l'île de Ténos. Hors de l'enceinte de la capitale, est un de ces bois vénérables dont la religion consacre la durée, & sur lesquels le temps multiplie vainement les hivers. Ses routes sombres servent d'avenues au superbe temple, que, sur la foi des oracles d'Apollon, les habitans élevèrent autrefois à Neptune: c'est un des plus anciens asyles de la Grèce. Il est entouré de plusieurs grands édifices, où se donnent les repas publics, où s'assemblent les peuples pendant les fêtes de ce dieu. Parmi les éloges qui retentissent en son honneur, on le loue d'écarter ou de dissiper les maladies qui affligent les humains, & d'avoir détruit les serpens qui rendoient autrefois cette île inhabitable.

Ceux qui la cultivèrent les premiers, en firent une terre nouvelle, une terre qui répond aux vœux du laboureur, ou les prévient. Elle offre à ses besoins les fruits les plus exquis, & des grains de toute espèce; mille fontaines y jaillissent de tous côtés, & les plaines, enrichies du tribut de leurs eaux, s'embellissent encore par le contraste des montagnes arides & désertes dont elles sont entourées. Ténos est séparée d'Andros par un canal de 12 stades de largeur.*

On trouve dans cette dernière île des montagnes couvertes de verdure, comme à Rhénée; des sources plus abondantes qu'à Ténos; des vallées aussi délicieuses qu'en Thessalie; des fruits qui flattent la vue & le goût; enfin une ville renommée par les difficultés qu'eurent les Athéniens à la soumettre, & par le culte de Bacchus qu'elle honore spécialement. J'ai vu les transports de joie que ses fêtes inspirent; je les ai vus dans cet âge où l'ame reçoit des impressions dont le souvenir ne se renouvelle qu'avec un sentiment de plaisir. J'étois sur un vaisseau qui revenoit de l'Eubée; les yeux fixés vers l'orient, nous admirions les apprêts éclatans de la naissance du jour, lorsque mille cris perçans attirèrent nos regards sur l'île d'Andros. Les premiers rayons du soleil éclairoient une éminence couronnée par un temple élégant. Les peuples accouroient de tous côtés; ils se pressoient autour du temple, levoient les mains au ciel, se prosternoient par terre, & s'abandonnoient à l'impétuosité d'une joie effrénée. Nous abordons; nous sommes entraînés sur le haut de la colline; plusieurs voix confuses s'adressent à nous: Venez, voyez, goûtez: ces flots de vin qui s'élancent à gros bouillons du temple de

* Près d'une demie lieue.

Bacchus,

Bacchus, n'étoient hier, cette nuit, ce matin, qu'une ſource d'eau pure, Bacchus eſt l'auteur de ce prodige ; il l'opère tous les ans, le même jour, à la même heure ; il l'opérera demain, après demain, pendant ſept jours de ſuite. A ces diſcours entrecoupés, ſuccéda, bientôt une harmonie douce & intéreſſante. „ L'Achéloüs, diſoit-on, eſt célèbre par ſes ro-
„ ſeaux ; le Pénée tire toute ſa gloire de la vallée qu'il arroſe,
„ & le Pactole, des fleurs dont ſes rives ſont couvertes : mais
„ la fontaine que nous chantons, rend les hommes forts &
„ éloquens, & c'eſt Bacchus lui-même qui la fait couler. „

Tandis que les miniſtres du temple, maîtres des ſouterreins d'où s'échappoit le ruiſſeau, ſe jouoient ainſi de la crédulité du peuple, j'étois tenté de les féliciter du ſuccès de leur artifice. Ils trompoient ce peuple, mais ils le rendoient heureux.

A une diſtance preſque égale d'Andros & de Céos, on trouve la petite île de Gyaros, digne retraite des brigands, ſi on en purgeoit la terre ; région ſauvage & hériſſée de rochers. La nature lui a tout refuſé, comme elle ſemble avoir tout accordé à l'île de Céos.

Les bergers de Céos rendent des honneurs divins, & conſacrent leurs troupeaux au berger Ariſtée, qui, le premier, conduiſit une colonie dans cette île. Ils diſent qu'il revient quelquefois habiter leurs bois paiſibles, & que, du fond de ces retraites, il veille ſur leurs taureaux plus blancs que la neige.

Les prêtres de Céos vont tous les ans ſur une haute montagne obſerver le lever de la canicule, offrir des ſacrifices à cet aſtre, ainſi qu'à Jupiter, & leur demander le retour de ces vents favorables qui, pendant quarante jours, briſent les traits enflammés du ſoleil, & raffraîchiſſent les airs.

Les habitans de Céos ont conſtruit un temple en l'honneur d'Apollon ; ils conſervent avec reſpect celui que Neſtor, en retournant de Troie, fit élever à Minerve, & joignent le culte de Bacchus au culte de ces divinités. Tant d'actes de religion ſemblent leur attirer la faveur des dieux. L'île abonde en fruits & en pâturages ; les corps y ſont robuſtes, les ames naturellement vigoureuſes, & les peuples ſi nombreux, qu'ils ont été obligés de ſe diſtribuer en quatre villes, dont Ioulis eſt la principale. Elle eſt ſituée ſur une hauteur, & tire ſon nom d'une ſource féconde qui coule au pié de la colline. Careſſus, qui en eſt éloignée de 25 ſtades,* lui ſert de port, & l'enrichit de ſon commerce.

On verroit dans Ioulis des exemples d'une belle & longue vieilleſſe, ſi l'uſage ou la loi n'y permettoit le ſuicide à ceux qui, parvenus à l'âge de 60 ans, ne ſont plus en état de jouir

* Près d'une lieue.

de la vie, ou plutôt de servir la république. Ils disent que c'est une honte de survivre à soi-même, d'usurper sur la terre une place qu'on ne peut plus remplir, & de s'approprier des jours qu'on n'avoit reçus que pour la patrie. Celui qui doit les terminer, est un jour de fête pour eux : ils assemblent leurs amis, ceignent leur front d'une couronne, &, prenant une coupe empoisonnée, ils se plongent insensiblement dans un sommeil éternel.

Des courages si mâles étoient capables de tout oser pour conserver leur indépendance. Un jour qu'assiégés par les Athéniens, ils étoient près de se rendre faute de vivres, ils les menacèrent, s'ils ne se retiroient, d'égorger les plus âgés des citoyens renfermés dans la place. Soit horreur, soit pitié, soit crainte uniquement, les Athéniens laissèrent en paix un peuple qui bravoit également la nature & la mort. Ils l'ont soumis depuis, & l'ont adouci par la servitude & les arts. La ville est ornée d'édifices superbes ; d'énormes quartiers de marbre forment son enceinte, & l'accès en est devenu facile par des chemins soutenus sur les penchans des hauteurs voisines ; mais, ce qui lui donne plus d'éclat, c'est d'avoir produit plusieurs hommes célèbres, & entre autres, Simonide, Bacchylide & Prodicus.

Simonide, fils de Léoprépès, naquit vers la 3e. année de la 55e. olympiade.* Il mérita l'estime des rois, des sages & des grands hommes de son temps. De ce nombre furent Hipparque, qu'Athènes auroit adoré, si Athènes avoit pu souffrir un maître ; Pausanias, roi de Lacédémone, que ses succès contre les Perses avoient élevé au comble de l'honneur & de l'orgueil ; Alévas, roi de Thessalie, qui effaça la gloire de ses prédécesseurs, & augmenta celle de sa nation ; Hiéron, qui commença par être le tyran de Syracuse, & finit par en être le père ; Thémistocle enfin, qui n'étoit pas roi, mais qui avoit triomphé du plus puissant des rois.

Suivant un usage perpétué jusqu'à nous les souverains appeloient à leur cour ceux qui se distinguoient par des connoissances ou des talens sublimes. Quelquefois ils les faisoient entrer en lice, & en exigeoient de ces traits d'esprit qui brillent plus qu'ils n'éclairent ; d'autres fois ils les consultoient sur les mystères de la nature, sur les principes de la morale, sur la forme du gouvernement : on devoit opposer à ces questions des réponses claires, promptes & précises, parce qu'il falloit instruire un prince, plaire à des courtisans, & confondre des rivaux. La plupart de ces réponses couroient toute la Grèce, & ont passé à la postérité, qui n'est plus en

* L'an 558 avant J. C.

état de les apprécier, parce qu'elles renferment des allusions ignorées, ou des vérités à présent trop connues. Parmi celles qu'on cite de Simonide, il en est quelques unes que des circonstances particulières ont rendues célèbres.

Un jour, dans un repas, le roi de Lacédémone le pria de confirmer par quelque trait lumineux, la haute opinion qu'on avoit de sa philosophie. Simonide qui, en pénétrant les projets ambitieux de ce prince, en avoit prévu le terme fatal, lui dit : „ Souvenez-vous que vous êtes homme. „ Pausanias ne vit dans cette réponse, qu'une maxime frivole ou commune ; mais, dans les disgraces qu'il éprouva bientôt, il y découvrit une vérité nouvelle, & la plus importante de celles que les rois ignorent.

Une autre fois, la reine de Syracuse lui demanda si le savoir étoit préférable à la fortune. C'étoit un piège pour Simonide, qu'on ne recherchoit que pour le premier de ces avantages, & qui ne recherchoit que le second. Obligé de trahir ses sentimens, ou de condamner sa conduite, il eut recours à l'ironie, & donna la préférence aux richesses, sur ce que les philosophes assiégeoient à toute heure les maisons des gens riches. On a depuis résolu ce problême d'une manière plus honorable à la philosophie. Aristipe, interrogé par le roi Denys, pourquoi le sage, négligé par le riche, lui faisoit sa cour avec tant d'assiduité : L'un, dit-il connoit ses besoins, & l'autre ne connoit pas les siens.

Simonide étoit poëte & philosophe. L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles, & sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable pour le choix & l'arrangement des mots. Les louanges des dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les triomphes des athlètes, furent l'objet de ses chants. Il décrivit en vers les règnes de Cambyse & de Darius ; il s'exerça dans presque tous les genres de poësie, & réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir ; personne n'a peint avec plus de vérité les situations et les infortunes qui excitent la pitié. Ce n'est pas lui qu'on entend ; ce sont des cris et des sanglots : c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un père ou d'un fils : c'est Danaë, c'est une mere tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots, qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur. C'est Achille enfin qui sort du fond du tombeau, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter les rivages d'Ilium, les maux sans nombre que le ciel et la mer leur préparent.

Ces

Ces tableaux, que Simonide a remplis de paſſion & de mouvement, ſont autant de bienfaits pour les hommes; car c'eſt leur rendre un grand ſervice, que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuſes qu'ils verſent avec tant de plaiſir, & de nourrir dans leur cœur ces ſentimens de compaſſion, deſtinés, par la nature, à les rapprocher les uns des autres, & les ſeuls en effet qui puiſſent unir des malheureux.

Comme les caractères des hommes influent ſur leurs opinions, on doit s'attendre que la philoſophie de Simonide étoit douce & ſans hauteur. Son ſyſtême, autant qu'on en peut juger d'après quelques uns de ſes écrits, & pluſieurs de ſes maximes, ſe réduit aux articles ſuivans.

„ Ne ſondons point l'immenſe profondeur de l'Etre ſu-
„ prême; bornons-nous à ſavoir que tout s'exécute par ſon
„ ordre, & qu'il poſsède la vertu par excellence. Les hom-
„ mes n'en ont qu'une foible émanation, & la tiennent de
„ lui; qu'ils ne ſe glorifient point d'une perfection à laquelle
„ ils ne ſauroient atteindre. La vertu a fixé ſon ſéjour parmi
„ des rochers eſcarpés: ſi, à force de travaux, ils s'élèvent
„ juſqu'à elle, bientôt mille circonſtances fatales les en-
„ traînent au précipice: ainſi leur vie eſt un mélange de
„ bien & de mal; & il eſt auſſi difficile d'être ſouvent ver-
„ tueux, qu'impoſſible de l'être toujours. Faiſons-nous un
„ plaiſir de louer les belles actions; fermons les yeux ſur
„ celles qui ne le ſont pas, ou par devoir, lorſque le coupable
„ nous eſt cher à d'autres titres, ou par indulgence, lorſqu'il
„ nous eſt indifférent. Loin de cenſurer les hommes avec
„ tant de rigueur, ſouvenons-nous qu'ils ne ſont que foibleſſe,
„ qu'ils ſont deſtinés à reſter un moment ſur la ſurface de la
„ terre, & pour toujours dans ſon ſein. Le temps vole;
„ mille ſiècles, par rapport à l'éternité, ne ſont qu'un point,
„ ou qu'une très petite partie d'un point imperceptible.
„ Employons des momens ſi fugitifs, à jouir des biens qui
„ nous ſont réſervés, & dont les principaux ſont la ſanté, la
„ beauté, & les richeſſes acquiſes ſans fraude; que de leur
„ uſage réſulte cette aimable volupté, ſans laquelle la vie, la
„ grandeur & l'immortalité même, ne ſauroient flatter nos
„ déſirs. „

Ces principes, dangereux en ce qu'ils éteignent le courage dans les cœurs vertueux, & les remords dans les ames coupables, ne ſeroient regardés que comme une erreur de l'eſprit, ſi, en ſe montrant indulgent pour les autres, Simonide n'en avoit été que plus ſévère pour lui-même. Mais il oſa propoſer une injuſtice à Thémiſtocle, & ne rougit pas de louer les meurtriers d'Hipparque, qui l'avoit comblé de bienfaits.

On

On lui reproche d'ailleurs une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvoient satisfaire, & qui, suivant le caractère de cette passion, devenoit de jour en jour plus insatiable. Il fut le premier qui dégrada la poësie, en faisant un trafic honteux de la louange. Il disoit vainement que le plaisir d'entasser des trésors, étoit le seul dont son âge fut susceptible; qu'il aimoit mieux enrichir ses ennemis après sa mort, que d'avoir besoin de ses amis pendant sa vie; qu'après tout, personne n'étoit exempt de défauts, & que s'il trouvoit jamais un homme irrépréhensible, il le dénonceroit à l'univers. Ces étranges raisons ne le justifièrent pas aux yeux du public, dont les décrets invariables ne pardonnent jamais les vices qui tiennent plus à la bassesse, qu'à la foiblesse du cœur.

Simonide mourut âgé d'environ 90 ans.* On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Céos l'éclat des fêtes religieuses, ajouté une huitième corde à la lyre, & trouvé l'art de la mémoire artificielle; mais ce qui lui assure une gloire immortelle, c'est d'avoir donné des leçons utiles aux rois; c'est d'avoir fait le bonheur de la Sicile, en retirant Hiéron de ses égaremens, & le forçant de vivre en paix avec ses voisins, ses sujets & lui-même.

La famille de Simonide étoit comme ces familles où le sacerdoce des Muses est perpétuel. Son petit-fils, de même nom que lui, écrivit sur les généalogies, & sur les découvertes qui font honneur à l'esprit humain. Bacchylide son neveu, le fit, en quelque façon, revivre dans la poësie lyrique. La pureté du style, la correction du dessein, des beautés régulières & soutenues, méritèrent à Bacchylide des succès dont Pindare pouvoit être jaloux. Ces deux poëtes partagèrent pendant quelque temps la faveur du roi Hiéron, & les suffrages de la cour de Syracuse: mais, lorsque la protection ne les empêcha plus de se remettre à leur place, Pindare s'éleva dans les cieux, & Bacchylide resta sur la terre.

Tandis que ce dernier perpétuoit en Sicile la gloire de sa patrie, le sophiste Prodicus la faisoit briller dans les différentes villes de la Grèce; il y récitoit des harangues préparées avec art, semées d'allégories ingénieuses, d'un style simple, noble & harmonieux. Son éloquence étoit honteusement vénale, & n'étoit point soutenue par les agrémens de la voix; mais, comme elle présentoit la vertu sous des traits séduisans, elle fut admirée des Thébains, louée des Athéniens, estimée des Spartiates. Dans la suite, il avança des maximes qui détruisoient les fondemens de la religion; &, dès cet instant, les Athéniens le regardèrent comme le corrupteur de la jeunesse, & le condamnèrent à boire la ciguë.

* L'an 468 avant J. C.

Non

Non loin de Céos est l'île de Cythnos, renommée pour ses pâturages ; &, plus près de nous, cette terre que vous voyez à l'ouest, est l'île fertile de Syros, où naquit un des plus anciens philosophes de la Grèce.

C'est Phérécyde qui vivoit il y a 200 ans. Il excita une forte révolution dans les idées. Accablé d'une affreuse maladie, qui ne laissoit aucune espérance, Pythagore son disciple quitta l'Italie, & vint recueillir ses derniers soupirs.

Etendez vos regards vers le midi ; voyez à l'horizon ces vapeurs sombres & fixes qui en ternissent l'éclat naissant : ce sont les îles de Paros & de Naxos.

Paros peut avoir 300 stades de circuit.* Des campagnes fertiles, de nombreux troupeaux, deux ports excellens, des colonies envoyées au loin, vous donneront une idée générale de la puissance de ses habitans. Quelques traits vous feront juger de leur caractère, suivant les circonstances qui ont dû le développer.

La ville de Milet en Ionie étoit tourmentée par de fatales divisions. De tous les peuples distingués par leur sagesse, celui de Paros lui parut le plus propre à rétablir le calme dans ses états. Elle en obtint des arbitres, qui, ne pouvant rapprocher des factions depuis long-temps aigries par la haine, sortirent de la ville, & parcoururent la campagne : ils la trouvèrent inculte & déserte, à l'exception de quelques portions d'héritage, qu'un petit nombre de citoyens continuoit à cultiver. Frappés de leur profonde tranquillité, ils les placèrent, sans hésiter, à la tête du gouvernement, & l'on vit bientôt l'ordre & l'abondance renaître dans Milet.

Dans l'expédition de Darius, les Pariens s'unirent avec ce prince, & partagèrent la honte de sa défaite à Marathon. Contraints de se réfugier dans leur ville, ils y furent assiégés par Miltiade. Après une longue défense, ils demandèrent à capituler, & déjà les conditions étoient acceptées de part & d'autre, lorsqu'on apperçut du côté de Mycone, une flamme qui s'élevoit dans les airs. C'étoit une forêt où le feu venoit de prendre par hasard. On crut dans le camp & dans la place que c'étoit le signal de la flotte des Perses qui venoit au secours de l'île. Dans cette persuasion, les assiégés manquèrent effrontément à leur parole, & Miltiade se retira. Ce grand homme expia par une dure prison le mauvais succès de cette entreprise ; mais, les Pariens furent punis avec plus de sévérité : leur parjure fut éternisé par un proverbe.

Lors de l'expédition de Xerxès, ils trahirent les Grecs en restant dans l'alliance des Perses ; ils trahirent les Perses en

* 11 lieues 850 toises.

se tenant dans l'inaction. Leur flotte, oisive dans le port de ı, attendoit l'issue du combat, pour se ranger du côté ıqueur. Ils n'avoient pas prévu que ne pas contribuer toire, c'étoit s'exposer à sa vengeance, & qu'une petite que, pressée entre deux grandes puissances qui veulent leurs limites aux dépens l'une de l'autre, n'a souvent ıte ressource, que de suivre le torrent, & de courir à la ın pleurant sur sa liberté. Les Pariens ne tardèrent éprouver. Ils repoussèrent d'abord, à force de conıns, les vainqueurs de Salamine, mais ils tombèrent ıus leur joug, presque sans résistance.

Graces ont des autels à Paros. Un jour que Minos Crète sacrifioit à ces divinités, on vint lui annoncer ı fils Androgée avoit été tué dans l'Attique. Il acheva ımonie, en jetant au loin une couronne de laurier qui gnoit le front; &, d'une voix qu'étouffoient les sanı imposa silence au joueur de flûte. Les prêtres ont ré le souvenir d'une douleur si légitime; &, quand on mande pourquoi ils ont banni de leurs sacrifices l'usage ıronnes & des instrumens de musique, ils répondent: ıns une pareille circonstance, c'est auprès de cet autel, plus heureux des pères apprit la mort d'un fils qu'il tendrement, & devint le plus malheureux des hommes. ısieurs villes se glorifient d'avoir donné le jour à Ho- aucune ne dispute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archiloque. Ce poëte, qui vivoit il y a environ 350 ans, étoit d'une famille distinguée. La Pythie prédit sa naissance, & la gloire dont il devoit se couvrir un jour. Préparés par cet oracle, les Grecs admirèrent dans ses écrits la force des expressions & la noblesse des idées; ils le virent montrer, jusque dans ses écarts, la mâle vigueur de son génie, étendre les limites de l'art, introduire de nouvelles cadences dans les vers, & de nouvelles beautés dans la musique. Archiloque a fait pour la poësie lyrique, ce qu'Homère avoit fait pour la poësie épique. Tous deux ont eu cela de commun, que, dans leur genre, ils ont servi de modèles; que leurs ouvrages sont récités dans les assemblées générales de la Grèce; que leur naissance est célébrée en commun par des fêtes particulières. Cependant, en associant leurs noms, la reconnoissance publique n'a pas voulu confondre leurs rangs: elle n'accorde que le second au poëte de Paros; mais, c'est obtenir le premier, que de n'avoir qu'Homère au-dessus de soi.

Du côté des mœurs & de la conduite, Archiloque devroit être rejetté dans la plus vile classe des hommes. Jamais des talens plus sublimes ne furent unis à un caractère plus atroce

&

& plus dépravé : il fouilloit ses écrits d'expressions licencieuses & de peintures lascives ; il y répandoit avec profusion le fiel dont son ame se plaisoit à se nourrir. Ses amis, ses ennemis, les objets infortunés de ses amours, tout succomboit sous les traits sanglans de ses satires, &, ce qu'il y a de plus étrange, c'est de lui que nous tenons ces faits odieux ; c'est lui qui, en traçant l'histoire de sa vie, eut le courage d'en contempler à loisir toutes les horreurs, & l'insolence de les exposer aux yeux de l'univers.

Les charmes naissans de Néobule, fille de Lycambe, avoient fait une vive impression sur son cœur. Des promesses mutuelles sembloient assurer son bonheur & la conclusion de son hymen, lorsque des motifs d'intérêt lui firent préférer un rival. Aussitôt le poëte, plus irrité qu'affligé, agita les serpens que les Furies avoient mis entre ses mains, & couvrit de tant d'opprobes Néobule & ses parens, qu'il les obligea tous à terminer par une mort violente, des jours qu'il avoit cruellement empoisonnés.

Arraché par l'indigence du sein de sa patrie, il se rendit à Thasos avec une colonie de Pariens. Sa fureur y trouva de nouveaux alimens, & la haine publique se déchaîna contre lui. L'occasion de la détourner se présenta bientôt. Ceux de Thasos étoient en guerre avec les nations voisines. Il suivit l'armée, vit l'ennemi, prit la fuite, & jeta son bouclier. Ce dernier trait est le comble de l'infamie pour un Grec ; mais, l'infamie ne flétrit que les ames qui ne méritent pas de l'éprouver. Archiloque fit hautement l'aveu de sa lâcheté. „ J'ai abandonné mon bouclier, s'écrie-t-il dans un de ses „ ouvrages ; mais, j'en trouverai un autre, & j'ai sauvé ma „ vie. „

C'est ainsi qu'il bravoit les reproches du public, parce que son cœur ne lui en faisoit point ; c'est ainsi qu'après avoir insulté aux lois de l'honneur, il osa se rendre à Lacédémone. Que pouvoit-il attendre d'un peuple qui ne séparoit jamais son admiration de son estime ? Les Spartiates frémirent de le voir dans l'enceinte de leurs murailles ; ils l'en bannirent à l'instant, & proscrivirent ses écrits dans toutes les terres de la république.

L'assemblée des jeux Olympiques le consola de cet affront. Il y récita en l'honneur d'Hercule, cet hymne fameux qu'on y chante encore toutes les fois qu'on célèbre la gloire des vainqueurs. Les peuples lui prodiguèrent leurs applaudissemens, & les juges, en lui décernant une couronne, dûrent lui faire sentir que jamais la poësie n'a plus de droits sur nos cœurs, que lorsqu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Archiloque

Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il pourſuivoit depuis long-temps. La Pythie regarda ſa mort comme une inſulte faite à la poëſie. „ Sortez du temple, dit-elle au „ meurtrier, vous qui avez porté vos mains ſur le favori des „ Muſes. „ Callondas remontra qu'il s'étoit contenu dans les bornes d'une défenſe légitime ; &, quoique fléchie par ſes prières, la Pythie le força d'appaiſer par des libations les mânes irrités d'Archiloque. Telle fut la fin d'un homme qui, par ſes talens, ſes vices, & ſon impudence, étoit devenu un objet d'admiration, de mépris & de terreur.

Moins célèbres, mais plus eſtimables que ce poëte, Polignote, Arcéſilas & Nicanor de Paros, hâtèrent les progrès de la peinture en cauſtique. Un autre artiſte, né dans cette île, s'eſt fait une réputation par un mérite emprunté. C'eſt Agoracrite, que Phidias prit pour ſon élève, & qu'il voulut en vain élever au rang de ſes rivaux. Il lui cédoit une partie de ſa gloire ; il traçoit ſur ſes propres ouvrages, le nom de ſon jeune diſciple, ſans s'appercevoir que l'élégance du ciſeau dévoiloit l'impoſture, & trahiſſoit l'amitié.

Mais, au défaut de modèles, Paros fournit aux artiſtes des ſecours inépuiſables. Toute la terre eſt couverte de monumens ébauchés dans les carrières du mont Marpeſſe. Dans ces ſouterreins, éclairés de foibles lumières, un peuple d'eſclaves arrache avec douleur ces blocs énormes qui brillent dans les plus ſuperbes édifices de la Grèce, & juſque ſur la façade du labyrinthe en Egypte. Pluſieurs temples ſont revêtus de ce marbre, parce que ſa couleur, dit-on, eſt agréable aux immortels. Il fut un temps où les ſculpteurs n'en employoient pas d'autre : aujourd'hui même ils le recherchent avec ſoin, quoiqu'il ne réponde pas toujours à leurs eſpérances ; car les groſſes parties criſtallines dont eſt formé ſon tiſſu, égarent l'œil par des reflets trompeurs, & volent en éclats ſous le ciſeau. Mais ce défaut eſt racheté par des qualités excellentes, & ſur-tout par une blancheur extrême, à laquelle les poëtes font des alluſions fréquentes, & quelquefois relatives au caractère de leur poëſie. „ J'éleverai „ un monument plus brillant que le marbre de Paros, dit „ Pindare en parlant d'une de ſes odes. „ „ O le plus „ habile des peintres ! s'écrioit Anacréon, emprunte pour „ repréſenter celle que j'adore, les couleurs de la roſe, du lait „ & du marbre de Paros. „

Naxos n'eſt ſéparée de l'île précédente que par un canal très étroit. Aucune des Cyclades ne peut l'égaler pour la grandeur ; elle le diſputeroit à la Sicile pour la fertilité. Cependant ſa beauté ſe dérobe aux premiers regards du voya-

geur

geur attiré sur ses bords: il n'y voit que des montagnes inaccessibles & désertes ; mais, ces montagnes sont des barrières que la nature oppose à la fureur des vents, & qui défendent les plaines & les vallées qu'elle couvre de ses trésors. C'est là qu'elle étale toute sa magnificence ; que des sources intarissables d'une onde vive & pure se reproduisent sous mille formes différentes, & que les troupeaux s'égarent dans l'épaisseur des prairies. Là, non loin des bords charmans du Biblinus, mûrissent en paix, & ces figues excellentes que Bacchus fit connoître aux habitans de l'île, & ces vins célèbres qu'on préfère à presque tous les autres vins. Les grenadiers, les amandiers & les oliviers, multiplient sans peine dans ces campagnes couvertes tous les ans de moissons abondantes ; des esclaves, toujours occupés, ne cessent de ramasser ces trésors, & des vaisseaux sans nombre de les transporter en des pays éloignés.

Malgré cette opulence, les habitans sont braves, généreux, souverainement jaloux de leur liberté. Il y a deux siècles que leur république, parvenue au plus haut période de sa grandeur, pouvoit mettre 8000 hommes sur pié. Elle eut la gloire de résister aux Perses avant que de leur être soumise, & de secouer leur joug dans l'instant même qu'ils alloient soumettre la Grèce entière. Ses forces de terre & de mer, jointes à celles des Grecs, se distinguèrent dans les batailles de Salamine & de Platée ; mais, elles avertirent en même temps les Athéniens de ne pas laisser croître une puissance déjà capable de leur rendre de si grands services. Aussi, lorsqu'au mépris des traités, Athènes résolut d'assujettir ses anciens alliés, elle porta ses premiers coups sur le peuple de Naxos, & ne lui laissa que la paisible possession de ses fêtes & de ses jeux.

Bacchus y préside ; Bacchus protège Naxos, & tout y présente l'image du bienfait & de la reconnoissance. Les habitans s'empressent de montrer aux étrangers l'endroit où les nymphes prirent soin de l'élever. Ils racontent les merveilles qu'il opère en leur faveur. C'est de lui que viennent les richesses dont ils jouissent ; c'est pour lui seul que leurs temples & leurs autels fument jour & nuit. Ici leurs hommages s'adressent au dieu qui leur apprit à cultiver le figuier ; là c'est au dieu qui remplit leurs vignes d'un nectar dérobé aux cieux. Ils l'adorent sous plusieurs titres pour multiplier des devoirs qu'ils chérissent.

Aux environs de Paros, on trouve Sériphe, Siphnos & Mélos. Pour avoir une idée de la première de ces îles, concevez plusieurs montagnes escarpées, arides, & ne laissant, pour

pour ainsi dire, dans leurs intervalles, que des gouffres profonds, où des hommes infortunés voient continuellement suspendus sur leurs têtes d'affreux rochers, monumens de la vengeance de Persée; car, suivant une tradition aussi ridicule qu'alarmante pour ceux de Sériphe, ce fut ce héros qui, armé de la tête de Méduse, changea autrefois leurs ancêtres en ces objets effrayans.

Concevez à une légère distance de là, & sous un ciel toujours serein, des campagnes émaillées de fleurs & toujours couvertes de fruits, un séjour enchanté, où l'air le plus pur prolonge la vie des hommes au-delà des bornes ordinaires: c'est une foible image des beautés que présente Siphnos. Ses habitans étoient autrefois les plus riches de nos insulaires. La terre, dont ils avoient ouvert les entrailles, leur fournissoit tous les ans un immense tribut en or & en argent. Ils en consacroient la dixième partie à l'Apollon de Delphes, & leurs offrandes formoient un des plus riches trésors de ce temple. Ils ont vu depuis la mer en fureur combler ces mines dangereuses, & il ne leur reste de leur ancienne opulence que des regrets & des vices.

L'île de Mélos est une des plus fertiles de la mer Egée. Le soufre & d'autres minéraux cachés dans le sein de la terre, y entretiennent une chaleur active, & donnent un goût exquis à toutes ses productions.

Le peuple qui l'habite étoit libre depuis plusieurs siècles, lorsque, dans la guerre du Péloponèse, les Athéniens voulurent l'asservir, & le faire renoncer à la neutralité qu'il observoit entre eux & les Lacédémoniens, dont il tiroit son origine. Irrités de ses refus, ils l'attaquèrent à plusieurs reprises, furent souvent repoussés, & tombèrent enfin sur lui avec toutes les forces de la république. L'île fut soumise, mais la honte fut pour les vainqueurs. Ils avoient commencé la guerre par une injustice, ils la finirent par un trait de barbarie. Les vaincus furent transportés dans l'Attique: on fit mourir, de l'avis d'Alcibiade, tous ceux qui étoient en état de porter les armes; les autres gémirent dans les fers, jusqu'à ce que l'armée de Lacédémone eut forcé les Athéniens à les renvoyer à Mélos.

Un philosophe né dans cette île, témoin des maux dont elle étoit affligée, crut que les malheureux n'ayant plus d'espoir du côté des hommes, n'avoient plus rien à ménager par rapport aux dieux. C'est Diagoras, à qui les Mantinéens doivent les lois & le bonheur dont ils jouissent. Son imagination ardente, après l'avoir jeté dans les écarts de la poésie dithyrambique, le pénétra d'une crainte servile à l'égard des dieux.

dieux. Il chargeoit son culte d'une foule de pratiques religieuses, & parcouroit la Grèce pour se faire initier dans tous les mystères. Mais sa philosophie, qui le rassuroit contre les désordres de l'univers, succomba sous une injustice dont il fut la victime. Un de ses amis refusa de lui rendre un dépôt, & appuya son refus d'un serment prononcé à la face des autels. Le silence des dieux sur un tel parjure, ainsi que sur les cruautés exercées par les Athéniens dans l'île de Mélos, étonna le philosophe, & le précipita du fanatisme de la superstition dans celui de l'athéisme. Il souleva les prêtres, en divulguant dans ses discours & dans ses écrits, les secrets des mystères; le peuple, en brisant les effigies des dieux*; la Grèce entière, en niant ouvertement leur existence. Un cri général s'éleva contre lui; son nom devint une injure. Les magistrats d'Athènes le citèrent à leur tribunal, & le poursuivirent de ville en ville: on promit un talent à ceux qui apporteroient sa tête, deux talens à ceux qui le livreroient en vie; &, pour perpétuer le souvenir de ce décret, on le grava sur une colonne de bronze. Diagoras ne trouvant plus d'asyle dans la Grèce, s'embarqua, & périt dans un naufrage.

L'œil, en parcourant une prairie, n'apperçoit ni la plante dangereuse qui mêle son venin parmi les fleurs, ni la fleur modeste qui se cache sous l'herbe. C'est ainsi qu'en décrivant les régions qui forment une couronne autour de Délos, je ne dois vous parler ni des écueils semés dans leurs intervalles, ni de plusieurs petites îles dont l'éclat ne sert qu'à parer le fond du tableau qui s'offre à vos regards.

La mer sépare ces peuples, & le plaisir les réunit; ils ont des fêtes qui leur sont communes, & qui les rassemblent, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre: mais, elles disparoissent, dès que nos solennités commencent. C'est ainsi que, suivant Homère, les dieux suspendent leurs profondes délibérations, & se lèvent de leurs trônes, lorsqu'Apollon paroit au milieu d'eux. Les temples voisins vont être déserts; les divinités qu'on y adore permettent d'apporter à Délos l'encens qu'on leur destinoit. Des députations solennelles, connues sous le nom de *théories*, sont chargées de ce glorieux emploi; elles amènent avec elles des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles. Ces chœurs sont le triomphe de la beauté, & le principal ornement de nos fêtes. Il en vient des côtes de l'Asie, des îles de la mer Egée, du continent de la Grèce, des régions les plus éloignées. Ils

* Un jour, dans une auberge, ne trouvant point d'autre bois, il mit une statue d'Hercule au feu; & faisant allusion aux douze travaux de ce héros: il t'en reste un treizième, s'écria-t-il; fais cuire mon dîner.

arrivent

arrivent au ſon des inſtrumens, à la voix des plaiſirs, avec tout l'appareil du goût & de la magnificence ; les vaiſſeaux qui les amènent ſont couverts de fleurs ; ceux qui les conduiſent, en couronnent leur front ; & leur joie eſt d'autant plus expreſſive, qu'ils ſe font une religion d'oublier les chagrins & les ſoins qui pourroient la détruire ou l'altérer.

Dans le temps que Philoclès terminoit ſon récit, la ſcène changeoit à chaque inſtant, et s'embelliſſoit de plus en plus. Déjà étoient ſorties des ports de Mycone et de Rhénée les petites flottes qui conduiſoient les offrandes à Délos. D'autres flottes ſe faiſoient appercevoir dans le lointain. un nombre infini de bâtimens de toute eſpèce voloient ſur la ſurface de la mer ; ils brilloient de mille couleurs différentes. On les voyoit s'échapper des canaux qui ſéparent les îles, ſe croiſer, ſe pourſuivre et ſe réunir ; un vent frais ſe jouoit dans leurs voiles teintes en pourpre ; et, ſous leurs rames dorées, les flots ſe couvroient d'une écume que les rayons naiſſans du ſoleil pénétroient de leurs feux.

Plus bas, au pié de la montagne, une multitude immenſe inondoit la plaine. Ses rangs preſſés ondoyoient & ſe replioient ſur eux-mêmes, comme une moiſſon que les vents agitent ? &, des tranſports qui l'animoient, il ſe formoit un bruit vague & confus qui ſurnageoit, pour ainſi dire, ſur ce vaſte corps.

Notre ame, fortement émue de ce ſpectacle, ne pouvoit s'en raſſaſier, lorſque des tourbillons de fumée couvrirent le faîte du temple, & s'élevèrent dans les airs. La fête commence, nous dit Philoclès, l'encens brûle ſur l'autel. Auſſitôt dans la ville, dans la campagne, ſur le rivage, tout s'écria : La fête commence, allons au temple.

Nous y trouvâmes les filles de Délos couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, & parées de tous les attraits de la jeuneſſe & de la beauté. Iſmène à leur tête exécuta le ballet des malheurs de Latone, & nous fit voir ce qu'elle nous avoit fait entendre le jour d'auparavant.

Ses compagnes accordoient à ſes pas les ſons de leurs voix & de leurs lyres : mais on étoit inſenſible à leurs accords ; elles-mêmes les ſuſpendoient pour admirer Iſmène.

Quelquefois elle ſe déroboit à la colère de Junon, & alors elle ne faiſoit qu'effleurer la terre ; d'autres fois elle reſtoit immobile, & ſon repos peignoit encore mieux le trouble de ſon ame.

Théagène, déguiſé ſous les traits de Mars, devoit, par ſes menaces, écarter Latone des bords du Pénée : mais quand il vit Iſmène à ſes piés, lui tendre des mains ſuppliantes, il

n'eut que la force de détourner ses yeux ; & Ismène, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ses suivantes.

Tous les assistans furent attendris, mais l'ordre des cérémonies ne fut point interrompu : à l'instant même on entendit un chœur de jeunes garçons, qu'on eût pris pour les enfans de l'Aurore : ils en avoient la fraîcheur & l'éclat. Pendant qu'ils chantoient un hymne en l'honneur de Diane, les filles de Délos exécutèrent des danses vives & légères : les sons qui régloient leurs pas remplissoient leur ame d'une douce ivresse ; elles tenoient des guirlandes de fleurs, & les attachoient d'une main tremblante à une ancienne statue de Vénus, qu'Ariadne avoit apportée de Crète, & que Thésée consacra dans ce temple.

D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles. C'étoient les théories des îles de Rhénée & de Mycone. Elles attendoient sous le portique le moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu saint. Nous les vîmes, & nous crûmes voir les Heures & les Saisons à la porte du palais du Soleil.

Nous vîmes descendre sur le rivage les théories de Céos et d'Andros. On eût dit à leur aspect, que les Graces et les Amours venoient établir leur empire dans une des îles fortunées.

De tous côtés arrivoient des députations solennelles, qui faisoient retentir les airs de cantiques sacrés. Elles régloient, sur le rivage même, l'ordre de leur marche, et s'avançoient lentement vers le temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnoit autour d'elles. Avec leurs hommages, elles présentoient au Dieu les prémices des fruits de la terre. Ces cérémonies, comme toutes celles qui se pratiquent à Délos, étoient accompagnées de danses, de chants et de symphonies. Au sortir du temple, les théories étoient conduites dans des maisons entretenues aux dépens des villes dont elles apportoient les offrandes.

Les poëtes les plus distingués de notre temps avoient composé des hymnes pour la fête ; mais leurs succès n'effaçoient pas la gloire des grands hommes qui l'avoient célébrée avant eux. On croyoit être en présence de leurs génies. Ici on entendoit les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un des premiers qui aient consacré la poësie au culte des dieux. Là on étoit frappé des sons touchans de Simonide. Plus loin c'étoient les accords séduisans de Bacchylide, ou les transports fougueux de Pindare ; et, au milieu de ces sublimes accens, la voix d'Homère éclatoit et se faisoit écouter avec respect.

Cependant on appercevoit dans l'éloignement la théorie des Athéniens.

Athéniens. Tels que les filles de Nérée, lorſqu'elles ſuivent ſur les flots le char de la ſouveraine des mers ; une foule de bâtimens légers ſe jouoient autour de la galère ſacrée. Leurs voiles plus éclatants que la neige, brilloient comme les cygnes qui agitent leurs ailes ſur les eaux du Caïſtre & du Méandre. A cet aſpect, des vieillards qui s'étoient traînés ſur le rivage, regrettoient le temps de leur plus tendre enfance, ce temps où Nicias, général des Athéniens, fut chargé du ſoin de la théorie. Il ne l'amena point à Délos, nous diſoient-ils ; il la conduiſit ſecrètement dans l'île de Rhénée, qui s'offre à vos regards. Toute la nuit fut employée à conſtruire ſur ce canal un pont dont les matériaux, préparés de longue main, & enrichis de dorure & de couleurs, n'avoient beſoin que d'être réunis. Il avoit près de 4 ſtades de longueur*: on le couvrit de tapis ſuperbes, on le para de guirlandes ; &, le jour ſuivant, au lever de l'aurore, la théorie traverſa la mer ; mais ce ne fut pas comme l'armée de Xerxès, pour détruire les Nations ; elle leur amenoit les plaiſirs : & pour leur en faire goûter les prémices, elle reſta long-temps ſuſpendue ſur les flots, chantant des cantiques, & frappant tous les yeux d'un ſpectacle que le ſoleil n'éclairera point une ſeconde fois.

La députation que nous vîmes arriver, étoit preſque toute choiſie parmi les plus anciennes familles de la république. Elle étoit compoſée de pluſieurs citoyens qui prenoient le titre de Théores † ; de deux chœurs de garçons & de filles, pour chanter les hymnes & danſer les ballets ; de quelques magiſtrats, chargés de recueillir les tributs, & de veiller aux beſoins de la théorie, & de dix inſpecteurs tirés au ſort, qui devoient préſider aux ſacrifices ; car les Athéniens en ont uſurpé l'intendance, & c'eſt en vain que les prêtres & les magiſtrats de Délos réclament des droits qu'ils ne ſont pas en état de ſoutenir par la force.

Cette théorie parut avec tout l'éclat qu'on devoit attendre d'une ville où le luxe eſt pouſſé à l'excès. En ſe préſentant devant le Dieu, elle lui offrit une couronne d'or de la valeur de 1500 drachmes, ‡ et bientôt on entendit les mugiſſemens de 100 bœufs, qui tomboient ſous les couteaux des prêtres. Ce ſacrifice fut ſuivi d'un ballet, où les jeunes Athéniens repréſentèrent les courſes et les mouvemens de l'île de Délos, pendant qu'elle rouloit au gré des vents ſur les plaines de la mer. A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens ſe mêlèrent avec eux, pour figurer les ſinuoſités du labyrinthe de Crète,

* Environ 378 toiſes. † Théore, ambaſſadeur ſacré, & chargé d'offrir des ſacrifices au nom d'une ville. ‡ 1350 livres.

à l'exemple de Théſée, qui, après ſa victoire ſur le Minotaure, avoit exécuté cette danſe auprès de l'autel. Ceux qui s'étoient le plus diſtingués reçurent pour récompenſe de riches trépiés, qu'ils conſacrèrent au Dieu ; & leur nom fut proclamé par deux hérauts, venus à la ſuite de la théorie.

Il en coûte plus de quatre talens à la république pour les prix diſtribués aux vainqueurs, pour les préſens & les ſacrifices offerts au Dieu, pour le tranſport & l'entretien de la théorie. Le temple poſsède, ſoit dans les îles de Rhénée & de Délos, ſoit dans le continent de la Grèce, des bois, des maiſons, des fabriques de cuivre, & des bains, qui lui ont été légués par la piété des peuples. C'eſt la première ſource de ſes richeſſes ; la ſeconde eſt l'intérêt des ſommes qui proviennent de ces différentes poſſeſſions, et qui, après s'être accumulées dans le tréſor de l'Artémiſium,* ſont placées ou ſur les particuliers, ou ſur les villes voiſines. Ces deux objets principaux, joints aux amendes pour crime d'impiété, toujours appliquées au temple, forment, au bout de quatre ans, un fonds d'environ 20 talens,† que les trois Amphyctions ou tréſoriers nommés par le Sénat d'Athènes, ſont chargés de recueillir, et ſur lequel ils prélèvent en partie la dépenſe de la théorie.‡

Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient au pié des autels, nous fûmes conduits à un repas que le Sénat de Délos donnoit aux citoyens de cette île. Ils étoient confuſément aſſis ſur les bords de l'Inopus, et ſous des arbres qui formoient des berceaux. Toutes les ames, avidement attachées au plaiſir, cherchoient à s'échapper par mille expreſſions différentes, et nous communiquoient le ſentiment qui les rendoit heureuſes. Une joie pure, bruyante et univerſelle régnoit ſous ces feuillages épais ; et, lorſque le vin de Naxos

* Chapelle conſacrée à Diane. † Environ 108,000 livres.

‡ En 1736, M. le Comte de Sandwich apporta d'Athènes à Londres, un marbre ſur lequel eſt gravée une longue inſcription. Elle contient l'état des ſommes qui ſe trouvoient dues au temple de Délos, ſoit par des particuliers, ſoit par des villes entières. On y ſpécifie les ſommes qui ont été acquittées, & celles qui ne l'ont pas été. On y marque auſſi les frais de la Théorie, ou députation des Athéniens ; ſavoir, pour la couronne d'or qui fut préſentée au Dieu, la main-d'œuvre compriſe, 1500 drachmes (1350 liv.) ; pour les trépiés donnés aux vainqueurs, la main-d'œuvre également compriſe, 1000 drachmes (900l.) ; pour les Archithéores, un talent (5400 liv.) ; pour le capitaine de la galère qui avoit tranſporté la Théorie, 7000 drachmes (6300 liv.) ; pour l'achat de 109 bœufs deſtinés aux ſacrifices, 8415 drachmes (7573 livres 10 ſols), &c. &c. Cette inſcription, éclaircie par M. Taylor & par le pére Corſini, eſt de l'an avant Jéſus-Chriſt 373 ou 372, & n'eſt antérieure que d'environ 32 ans au voyage du jeune Anacharſis à Délos.

y pétilloit dans les coupes, tout célébroit à grands cris le nom de Nicias, qui le premier avoit assemblé le peuple dans ces lieux charmans, et assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait.

Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputèrent le prix de la musique; et des bras armés du ceste, celui de la lutte. Le pugilat, le saut et la course à pié, fixèrent successivement notre attention. On avoit tracé vers l'extrémité méridionale de l'île, un stade autour duquel étoient rangés les députés d'Athènes, le Sénat de Délos, et toutes les théories parées de leurs vêtemens superbes. Cette jeunesse brillante étoit la plus fidèle image des dieux réunis dans l'Olympe. Des coursiers fougueux, conduits par Théagène et ses rivaux, s'élancèrent dans la lice, la parcoururent plusieurs fois, et balancèrent long-temps la victoire; mais, semblable au dieu, qui, après avoir dégagé son char du sein des nuages, le précipite tout-à-coup à l'occident, Théagène sortit comme un éclair du milieu de ses rivaux, et parvint au bout de la carrière dans l'instant que le soleil finissoit la sienne. Il fut couronné aux yeux d'un monde de spectateurs accourus sur les hauteurs voisines, aux yeux de presque toutes les beautés de la Grèce, aux yeux d'Ismène, dont les regards le flattoient plus que ceux des hommes et des dieux.

On célébra le jour suivant la naissance d'Apollon.* Parmi les ballets qu'on exécuta, nous vîmes des nautoniers danser autour d'un autel, et le frapper à grands coups de fouets. Après cette cérémonie bizarre, dont nous ne pûmes pénétrer le sens mystérieux, ils voulurent figurer les jeux innocens qui amusoient le Dieu dans sa plus tendre enfance. Il falloit, en dansant les mains liées derrière le dos, mordre l'écorce d'un olivier que la religion a consacré. Leurs chûtes fréquentes et leurs pas irréguliers excitoient parmi les spectateurs, les transports éclatans d'une joie qui paroissoit indécente, mais dont ils disoient que la majesté des cérémonies saintes n'étoit point blessée. En effet les Grecs sont persuadés qu'on ne sauroit trop bannir du culte que l'on rend aux dieux, la tristesse et les pleurs; et de-là vient que dans certains endroits, il est permis aux hommes et aux femmes de s'attaquer en présence des autels, par des traits de plaisanterie, dont rien ne corrige la licence et la grossièreté.

Ces nautoniers étoient du nombre de ces marchands étrangers, que la situation de l'île, les franchises dont elle jouit, l'attention vigilante des Athéniens, et la célébrité des fêtes

* Le 7 du mois de thargélion, qui répondoit au 9e. jour du mois de mai.

attirent en foule à Délos. Ils y venoient échanger leurs richesses particulières avec le blé, le vin et les denrées des îles voisines : ils les échangeoient avec ces tuniques de lin teintes en rouge, qu'on fabrique dans l'île d'Amorgos ; avec les riches étoffes de pourpre qui se font dans celle de Cos ; avec l'alun si renommé de Mélos ; avec le cuivre précieux que, depuis un temps immémorial, on tire des mines de Délos, & que l'art industrieux convertit en vases élégans. L'île étoit devenue comme l'entrepôt des trésors des nations ; &, tout près de l'endroit où ils étoient accumulés, les habitans de Délos, obligés par une loi expresse de fournir de l'eau à toute la multitude, étaloient sur de longues tables des gâteaux & des mets préparés à la hâte.*

J'étudiois avec plaisir les diverses passions que l'opulence & le besoin produisoient dans des lieux si voisins, & je ne croyois pas que, pour un esprit attentif, il y eût de petits objets dans la nature. Les Déliens ont trouvé les premiers le secret d'engraisser la volaille ; ils tirent de leur industrie un profit assez considérable. J'en vis quelques uns qui, élevés sur des tréteaux, & montrant au peuple des œufs qu'ils tenoient dans leurs mains, distinguoient à leur forme les poules qui les avoient mis au jour. J'avois à peine levé les yeux sur cette scène singulière, que je me sentis fortement secoué par un bras vigoureux ; c'étoit un sophiste d'Athènes, avec qui j'avois eu quelques liaisons. Eh quoi, me dit-il, Anacharsis, ces objets sont-ils dignes d'un philosophe ? viens : de plus nobles soins, de plus hautes spéculations, doivent remplir les momens de ta vie. Il me conduisit sur une éminence, où d'autres sophistes agitoient en fureur les questions subtiles de l'école de Mégare. Le fougueux Eubulide de Milet étoit à leur tête, & venoit de leur lancer cet argument : „ Ce qui „ est à Mégare n'est point à Athènes ; or, il y a des hommes „ à Mégare ; il n'y a donc pas d'hommes à Athènes. „ Tandis que ceux qui l'écoutoient, se fatiguoient vainement à résoudre cette difficulté, des cris soudains nous annoncèrent l'arrivée de la théorie des Téniens, qui, outre ses offrandes particulières, apportoit encore celles des Hyperboréens.

Ce dernier peuple habite vers le nord de la Grèce ; il honore spécialement Apollon, & l'on voit encore à Délos le tombeau de deux de ses prêtresses qui s'y rendirent autrefois, pour ajouter de nouveaux rites au culte de ce Dieu. On y conserve aussi, dans un édifice consacré à Diane, les cendres

* Il paroit par Athénée, que pendant les fêtes de Délos, on étaloit dans le marché, de l'agneau, du porc, des poissons & des gâteaux où l'on avoit mêlé du cumin, espèce de graine ressemblante à celle du fenouil.

des derniers Théores que les Hyperboréens avoient envoyés dans cette île ; ils y périrent malheureusement ; &, depuis cet évènement, ce peuple se contente d'y faire parvenir par des voies étrangères, les prémices de ses moissons. Une tribu voisine des Scythes les reçoit de ses mains, & les transmet à d'autres nations qui les portent sur les bords de la mer Adriatique ; de-là elles descendent en Epire, traversent la Grèce ; arrivent dans l'Eubée, & sont conduites à Ténos.

A l'aspect de ces offrandes sacrées on s'entretenoit des merveilles qu'on raconte du pays des Hyperboréens. C'est là que règnent sans cesse le printemps, la jeunesse & la santé ; c'est là que, pendant des siècles entiers, on coule des jours sereins dans les fêtes & les plaisirs. Mais cette heureuse région est située à une des extrémités de la terre, comme le jardin des Hespérides en occupe une autre extrémité ; &, c'est ainsi que les hommes n'ont jamais su placer le séjour du bonheur, que dans des lieux inaccessibles.

Pendant que l'imagination des Grecs s'enflammoit au récit de ces fictions, j'observois cette foule de mâts qui s'élevoient dans le port de Délos. Les flottes des théores présentoient leurs proues au rivage ; & ces proues, que l'art avoit décorées, offroient des attributs propres à chaque nation. Des Néréides caractérisoient celles des Phthiotes. On voyoit sur la galère d'Athènes un char brillant que conduisoit Pallas ; &, sur les vaisseaux des Beotiens, la figure de Cadmus armée d'un serpent. Quelques unes de ces flottes mettoient à la voile ; mais, les beautés qu'elles remenoient dans leur patrie, étoient bientôt remplacées par des beautés nouvelles. Tels on voit dans le cours d'une nuit longue & tranquille, des astres se perdre à l'occident, tandis que d'autres astres se lèvent à l'orient pour repeupler les cieux.

Les fêtes durèrent plusieurs jours ; on renouvela plusieurs fois les courses de chevaux : nous vîmes souvent du rivage les plongeurs si renommés de Délos, se précipiter dans la mer, s'établir dans ses abymes ou se reposer sur sa surface, retracer l'image des combats, & justifier, par leur adresse, la réputation qu'ils se sont acquise.

Fin du Chapitre soixante-seizième.

CHAPITRE LXXVII.

Cérémonies du Mariage.

L'AMOUR préfidoit aux fêtes de Délos, & cette jeuneffe nombreufe qu'il avoit raffemblée autour de lui, ne connoiffoit plus d'autres lois que les fiennes. Tantôt, de concert avec l'hymen, il couronnoit la conftance des amans fidèles; tantôt il faifoit naître le trouble & la langueur dans une ame jufqu'alors infenfible; &, par ces triomphes multipliés, il fe préparoit au plus glorieux de tous, à l'hymen d'Ifmène & de Théagène.

Témoin des cérémonies dont cette union fut accompagnée, je vais les rapporter, & décrire les pratiques que les lois, l'ufage & la fuperftition ont introduites, afin de pourvoir à la fûreté & au bonheur du plus faint des engagemens; & s'il fe gliffe dans ce récit des détails frivoles en apparence, ils feront ennoblis par la fimplicité des temps auxquels ils doivent leur origine.

Le filence & le calme commençoient à renaître à Délos. Les peuples s'écouloient comme un fleuve qui, après avoir couvert la campagne, fe retire infenfiblement dans fon lit. Les habitans de l'île avoient prévenu le lever de l'aurore; ils s'étoient couronnés de fleurs, & offroient, fans interruption, dans le temple & devant leurs maifons, des facrifices, pour rendre les dieux favorables à l'hymen d'Ifmène. L'inftant d'en former les liens étoit arrivé; nous étions affemblés dans la maifon de Philoclès: la porte de l'appartement d'Ifmène s'ouvrit, & nous en vîmes fortir les deux époux, fuivis des auteurs de leur naiffance, & d'un officier public, qui venoit de dreffer l'acte de leur engagement. Les conditions en étoient fimples: on n'avoit prévu aucune difcuffion d'intérêt entre les parens, aucune caufe de divorce entre les parties contractantes: &, à l'égard de la dot, comme le fang uniffoit déjà Théagène à Philoclès, on s'étoit contenté de rappeler une loi de Solon, qui, pour perpétuer les biens dans les familles, avoit réglé que les filles uniques épouferoient leurs plus proches parens.

Nous étions vêtus d'habits magnifiques, que nous avions reçus d'Ifmène. Celui de fon époux étoit fon ouvrage. Elle avoit pour parure un collier de pierres précieufes, & une robe où l'or & la pourpre confondoient leurs couleurs. Ils avoient mis l'un & l'autre fur leurs cheveux flottans, & parfumés d'effences, des couronnes de pavôts, de féfames & d'autres

plantes consacrées à Vénus. Dans cet appareil, ils montèrent sur un char, & s'avancèrent vers le temple. Ismène avoit son époux à sa droite, & à sa gauche un ami de Théagène, qui devoit le suivre dans cette cérémonie. Les peuples empressés répandoient des fleurs & des parfums sur leur passage; ils s'écrioient: Ce ne sont point des mortels, c'est Apollon & Coronis; c'est Diane & Endymion; c'est Apollon & Diane. Ils cherchoient à nous rappeler des augures favorables, à prévenir les augures sinistres. L'un disoit: J'ai vu ce matin deux tourterelles planer long-temps ensemble dans les airs, & se reposer ensemble sur une branche de cet arbre. Un autre disoit: Ecartez la corneille solitaire; qu'elle aille gémir au loin sur la perte de sa fidelle compagne; rien ne seroit si funeste que son aspect.

Les deux époux furent reçus à la porte du temple par un prêtre qui leur présenta à chacun une branche de lierre, symbole des liens qui devoient les unir à jamais; il les mena ensuite à l'autel où tout étoit préparé pour le sacrifice d'une génisse qu'on devoit offrir à Diane, à la chaste Diane, qu'on tâchoit d'appaiser, ainsi que Minerve & les divinités qui n'ont jamais subi le joug de l'hymen. On imploroit aussi Jupiter & Junon, dont l'union & les amours seront éternelles; le ciel & la terre, dont le concours produit l'abondance & la fertilité; les Parques, parce qu'elles tiennent dans leurs mains la vie des mortels; les Graces, parce qu'elles embellissent les jours des heureux époux; Vénus enfin, à qui l'amour doit sa naissance, et les hommes leur bonheur.

Les prêtres, après avoir examiné les entrailles des victimes, déclarèrent que le ciel approuvoit cet hymen. Pour en achever les cérémonies, nous passâmes à l'Artémisium, et ce fut là que les deux époux déposèrent chacun une tresse de leurs cheveux, sur le tombeau des derniers Théores Hyperboréens. Celle de Théagène étoit roulée autour d'une poignée d'herbes: et celle d'Ismène autour d'un fuseau. Cet usage rappeloit les époux à la première institution du mariage, à ce temps où l'un devoit s'occuper par préférence des travaux de la campagne, et l'autre des soins domestiques.

Cependant Philoclès prit la main de Théagène, la mit dans celle d'Ismène, et proféra ces mots: „ Je vous accorde „ ma fille, afin que vous donniez à la république des ci- „ toyens légitimes. „ Les deux époux se jurèrent aussitôt une fidélité inviolable, et les auteurs de leurs jours, après avoir reçu leurs sermens, les ratifièrent par de nouveaux sacrifices.

Les voiles de la nuit commençoient à se déployer dans les airs,

airs, lorſque nous ſortîmes du temple pour nous rendre à la maiſon de Théagène. La marche, éclairée par des flambeaux ſans nombre, étoit accompagnée de chœurs de muſiciens et de danſeurs. La maiſon étoit entourée de guirlandes, et couverte de lumières.

Dès que les deux époux eurent touché le ſeuil de la porte, on plaça pour un inſtant une corbeille de fruits ſur leurs têtes: c'étoit le préſage de l'abondance dont ils devoient jouir. Nous entendîmes en même temps répéter de tous côtés le nom d'Hyménéus, de ce jeune homme d'Argos qui rendit autrefois à leur patrie des filles d'Athènes, que des corſaires avoient enlevées: il obtint pour prix de ſon zèle une de ces captives qu'il aimoit tendrement; et depuis cette époque, les Grecs ne contractent point de mariage ſans rappeler ſa mémoire.

Ces acclamations nous ſuivirent dans la ſalle du feſtin, et continuèrent pendant le ſouper; alors des poëtes s'étant gliſſés auprès de nous, récitèrent des épithalames.

Un jeune enfant, à demi-couvert de branches d'aubépine et de chêne, parut avec une corbeille de pains, et entonna un hymne qui commençoit ainſi: „ J'ai changé mon ancien état „ contre un état plus heureux. „ Les Athéniens chantent cet hymne dans une de leurs fêtes, deſtinée à célébrer l'inſtant où leurs ancêtres, nourris juſqu'alors de fruits ſauvages, jouirent en ſociété des préſens de Cérès; ils le mêlent dans les cérémonies du mariage, pour montrer qu'après avoir quitté les forêts, les hommes jouirent des douceurs de l'amour. Des danſeuſes, vêtues de robes légères, et couronnées de myrte, entrèrent enſuite, et peignirent, par des mouvemens variés, les tranſports, les langueurs, et l'ivreſſe de la plus douce des paſſions.

Cette danſe finie, Leucippe alluma le flambeau nuptial, et conduiſit ſa fille à l'appartement qu'on lui avoit deſtiné. Pluſieurs ſymboles retracèrent aux yeux d'Iſmène, les devoirs qu'on attachoit autrefois à ſon nouvel état. Elle portoit un de ces vaſes de terre où l'on fait rôtir de l'orge; une de ſes ſuivantes tenoit un crible, & ſur la porte étoit ſuſpendu un inſtrument propre à piler des grains. Les deux époux goûtèrent d'un fruit dont la douceur devoit être l'emblême de leur union.

Cependant, livrés aux tranſports d'une joie immodérée, nous pouſſions des cris tumultueux, & nous aſſiégions la porte défendue par un des fidèles amis de Théagène. Une foule de jeunes gens danſoient au ſon de pluſieurs inſtrumens. Ce bruit fut enfin interrompu par la théorie de Corinthe, qui

s'étoit

s'étoit chargée de chanter l'hyménée du soir. Après avoir félicité Théagène, elle ajoutoit.

„ Nous sommes dans le printemps de notre âge : nous
„ sommes l'élite de ces filles de Corinthe, si renommées par
„ leur beauté. O Ismène ! il n'en est aucune parmi nous,
„ dont les attraits ne cèdent aux vôtres. Plus légère qu'un
„ coursier de Thessalie, élevée au dessus de ses compagnes
„ comme un lis qui fait l'honneur d'un jardin, Ismène est
„ l'ornement de la Grèce. Tous les amours sont dans ses
„ yeux ; tous les arts respirent sous ses doigts. O fille ! ô
„ femme charmante ! nous irons demain dans la prairie
„ cueillir des fleurs pour en former une couronne. Nous la
„ suspendrons au plus beau des platanes voisins. Sous son
„ feuillage naissant, nous répandrons des parfums en votre
„ honneur, & sur son écorce nous graverons ces mots :
„ *Offrez-moi votre encens, je suis l'arbre d'Ismène.* Nous
„ vous saluons, heureuse épouse, nous vous saluons, heureux
„ époux : puisse Latone vous donner des fils qui vous res-
„ semblent ; Vénus vous embrâser toujours de ses flammes ;
„ Jupiter transmettre à vos derniers neveux la félicité qui
„ vous entoure ! Reposez-vous dans le sein des plaisirs : ne
„ respirez désormais que l'amour le plus tendre. Nous re-
„ viendrons au lever de l'aurore, & nous chanterons de nou-
„ veau : O Hymen, Hyménée, Hymen ! „

Le lendemain, à la première heure du jour, nous revînmes au même endroit, & les filles de Corinthe firent entendre l'hyménée suivant.

„ Nous vous célébrons dans nos chants, Vénus, ornement
„ de l'Olympe, Amour, délices de la terre, & vous, Hymen,
„ source de vie, nous vous célébrons dans nos chants,
„ Amour, Hymen, Vénus. O Théagène ! éveillez-vous,
„ jetez les yeux sur votre amante ; jeune favori de Vénus,
„ heureux & digne époux d'Ismène, ô Théagène, éveillez-
„ vous ! jetez les yeux sur votre épouse ; voyez l'éclat dont
„ elle brille ; voyez cette fraîcheur de vie dont tous ses traits
„ sont embellis. La rose est la reine des fleurs ; Ismène est
„ la reine des belles. Déjà sa paupière tremblante s'en-
„ tr'ouvre aux rayons du soleil ; heureux & digne époux
„ d'Ismène, ô Théagène ! éveillez-vous. „

Ce jour, que les deux amans regardèrent comme le premier de leur vie, fut presque tout employé de leur part à jouir du tendre intérêt que les habitans de l'île prenoient à leur hymen, & tous leurs amis furent autorisés à leur offrir des présens. Ils s'en firent eux-mêmes l'un à l'autre, & reçurent en commun, ceux de Philoclès, père de Théagène. On les

avoit apportés avec pompe. Un enfant, vêtu d'une robe blanche, ouvroit la marche, tenant une torche allumée; venoit ensuite une jeune fille, ayant une corbeille sur la tête: elle étoit suivie de plusieurs domestiques qui portoient des vases d'albâtre, des boîtes à parfums, diverses sortes d'essences, des pâtes d'odeur, & tout ce que le goût de l'élégance & de la propreté a pu convertir en besoins.

Sur le soir, Ismène fut ramenée chez son père; & moins pour se conformer à l'usage, que pour exprimer ses vrais sentimens, elle lui témoigna le regret d'avoir quitté la maison paternelle; le lendemain, elle fut rendue à son époux, & depuis ce moment, rien ne troubla plus leur félicité.

Fin du Chapitre soixante-dix-septième.

CHAPITRE LXXVIII.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur le Bonheur.

PHILOCLÈS joignoit au cœur le plus sensible, un jugement exquis & des connoissances profondes. Dans sa jeunesse il avoit fréquenté les plus célèbres philosophes de la Grèce. Riche de leurs lumières, & encore plus de ses réflexions, il s'étoit composé un système de conduite qui répandoit la paix dans son ame & dans tout ce qui l'environnoit. Nous ne cessions d'étudier cet homme singulier, pour qui chaque instant de la vie étoit un instant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inscription sur un petit temple de Latone: *Rien de si beau que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que la possession de ce qu'on aime.* Voilà, dis-je, ce qu'Aristote blâmoit un jour en notre présence. Il pensoit que les qualifications énoncées dans cette maxime, ne doivent pas être séparées, & ne peuvent convenir qu'au bonheur. En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur & de plus doux. Mais à quoi sert de décrire ses effets? Il seroit plus important de remonter à sa source. Elle est peu connue, répondit Philoclès: tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différens; tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines. Les uns ont tâché d'en renfermer les caractères en de courtes formu-

les: telle eſt la ſentence que vous venez de lire ſur ce temple; telle eſt encore celle qu'on chante ſouvent à table, & qui fait dépendre le bonheur, de la ſanté, de la beauté, des richeſſes légitimement acquiſes, & de la jeuneſſe paſſée dans le ſein de l'amitié. D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'eſprit, la juſtice, la prudence, la tempérance, la poſſeſſion enfin de tous les biens & de toutes les vertus * : mais, comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, & que même en les réuniſſant, notre cœur pourroit n'être pas ſatisfait, il eſt viſible qu'ils ne conſtituent pas eſſentiellement l'eſpèce de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

Et en quoi conſiſte-t-elle donc, s'écria l'un de nous avec impatience? & quel eſt le ſort des mortels, ſi, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choiſir? Hélas! reprit Philoclès, ils ſont bien à plaindre, ces mortels. Jetez les yeux autour de vous. Dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémiſſemens & des cris; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le beſoin d'être heureux, & par des paſſions qui les empêchent de l'être; inquiets dans les plaiſirs, ſans force contre la douleur; preſqu'également accablés par les privations & par la jouiſſance; murmurant ſans ceſſe contre leur deſtinée, & ne pouvant quitter une vie dont le poids leur eſt inſupportable.

Eſt-ce donc pour couvrir la terre de malheureux, que le genre humain a pris naiſſance? & les dieux ſe feroient-ils un jeu cruel de perſécuter des ames auſſi foibles que les nôtres? Je ne ſaurois me le perſuader; c'eſt contre nous ſeuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous ſur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre choſe qu'un état où les déſirs toujours renaiſſans, ſeroient toujours ſatisfaits; qui ſe diverſifieroit ſuivant la différence des caractères, & dont on pourroit prolonger la durée à ſon gré? Mais il faudroit changer l'ordre éternel de la nature, pour que cet état fût le partage d'un ſeul d'entre nous. Ainſi déſirer un bonheur inaltérable & ſans amertume, c'eſt déſirer ce qui ne peut pas exiſter, & qui, par cette raiſon-là même, enflamme le plus nos déſirs: car rien n'a plus d'attraits pour nous que de triompher des obſtacles qui ſont ou qui paroiſſent inſurmontables.

Des lois conſtantes, & dont la profondeur ſe dérobe à nos recherches, mêlent ſans interruption le bien avec le mal dans le ſyſtême général de la nature; & les êtres qui ſont partie

* Plutarque parle d'un Scopas de Theſſalie, qui faiſoit conſiſter le bonheur dans le ſuperflu.

de

de ce grand tout, fi admirable dans fon enfemble, fi incompréhenfible & quelquefois fi effrayant dans fes détails, doivent fe reffentir de ce mélange, et éprouver de continuelles viciffitudes. C'eft à cette condition que la vie nous eft donnée. Dès l'inftant que nous la recevons, nous fommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux, de plaifirs et de douleurs. Si vous demandiez les raifons d'un fi funefte partage, d'autres vous répondroient peut-être que les dieux nous devoient des biens et non pas des plaifirs ; qu'ils ne nous accordent les feconds que pour nous forcer à recevoir les premiers ; et que, pour la plupart des mortels, la fomme des biens feroit infiniment plus grande que celle des maux, s'ils avoient le bon efprit de mettre dans la première claffe, et les fenfations agréables, et les momens exempts de troubles et de chagrins. Cette réflexion pourroit fufpendre quelquefois nos murmures, mais la caufe en fubfifteroit toujours ; car enfin il y a de la douleur fur la terre. Elle confume les jours de la plupart des hommes ; et quand il n'y en auroit qu'un feul qui fouffrît, et quand il auroit mérité de fouffrir, et quand il ne fouffriroit qu'un inftant dans fa vie, cet inftant de douleur feroit le plus défefpérant des myftères que la nature offre à nos yeux.

Que réfulte-t-il de ces réflexions ? Faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne & détruit infenfiblement tous les êtres ; nous préfenter fans réfiftance, & comme des victimes de la fatalité, aux coups dont nous fommes menacés ; renoncer enfin à cette efpérance qui eft le plus grand, & même le feul bien pour la plupart de nos femblables ? Non, fans doute ; je veux que vous foyez heureux, mais autant qu'il vous eft permis de l'être ; non de ce bonheur chimérique, dont l'efpoir fait le malheur du genre humain, mais d'un bonheur afforti à notre condition, & d'autant plus folide que nous pouvons le rendre indépendant des évènemens & des hommes.

Le caractère en facilite quelquefois l'acquifition, & on peut dire même que certaines ames ne font heureufes, que parce qu'elles font nées heureufes. Les autres ne peuvent combattre à-la-fois, et leur caractère, et les contrariétés du dehors, fans une étude longue et fuivie ; car, difoit un ancien philofophe : „ Les dieux nous vendent le bonheur au prix „ du travail. „ Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets et les mouvemens qui nous agitent fans ceffe, et qui ne font que la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda le filence : Il n'avoit, difoit-il, ni affez de loifir, ni affez de lumières, pour réduire en

en ſyſtême les réflexions qu'il avoit faites ſur un ſujet ſi important. Daignez du moins, dit Philotas, nous communiquer, ſans liaiſon & ſans ſuite, celles qui vous viendront par haſard dans l'eſprit. Daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paiſible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue ſuite d'eſſais & d'erreurs.

O Philoclès, s'écria le jeune Lyſis, les zéphyrs ſemblent ſe jouer dans ce platane; l'air ſe pénètre du parfum des fleurs qui s'empreſſent d'éclore; ces vignes commencent à entrelacer leurs rameaux autour de ces myrtes qu'elles ne quitteront plus; ces troupeaux qui bondiſſent dans la prairie, ces oiſeaux qui chantent leurs amours, le ſon des inſtrumens qui retentiſſent dans la vallée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit & me tranſporte. Ah! Philoclès, nous ſommes faits pour le bonheur; je le ſens aux émotions douces & profondes que j'éprouve: ſi vous connoiſſez l'art de les perpétuer, c'eſt un crime de nous en faire un myſtère.

Vous me rappelez, répondit Philoclès, les premières années de ma vie. Je le regrette encore ce temps, où je m'abandonnois, comme vous, aux impreſſions que je recevois; la nature, à laquelle je n'étois pas encore accoutumé, ſe peignoit à mes yeux ſous des traits enchanteurs; & mon ame, toute neuve & toute ſenſible, ſembloit reſpirer tour-à-tour la fraîcheur & la flamme.

Je ne connoiſſois pas les hommes; je trouvois, dans leurs paroles & dans leurs actions, l'innocence & la ſimplicité qui régnoient dans mon cœur: je les croyois tous juſtes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devroient être, tels que j'étois en effet; humains ſur-tout, car il faut de l'expérience pour ſe convaincre qu'ils ne le ſont pas.

Au milieu de ces illuſions, j'entrai dans le monde. La politeſſe qui diſtingue les ſociétés d'Athènes, ces expreſſions qu'inſpire l'envie de plaire, ces épanchemens de cœur qui coûtent ſi peu & qui flattent ſi fort, tous ces dehors trompeurs, n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avoit pas encore ſubi d'épreuve: je volai au devant de la ſéduction; &, donnant à des liaiſons agréables les droits & les ſentimens de l'amitié, je me livrai ſans réſerve au plaiſir d'aimer & d'être aimé. Mes choix, qui n'avoient pas été réfléchis, me devinrent funeſtes. La plupart de mes amis s'éloignèrent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalouſie ou par légèreté. Ma ſurpriſe & ma douleur m'arrachèrent des larmes amères. Dans la ſuite, ayant éprouvé des injuſtices criantes & des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance ſi douce que j'avois en tous les

 hommes.

hommes. C'eſt le ſacrifice qui m'a le plus coûté dans ma vie, j'en frémis encore ; il fut ſi violent que je tombai dans un excès oppoſé : j'aigriſſois mon cœur, j'y nourriſſois avec plaiſir les défiances & les haines ; j'étois malheureux. Je me rappelai enfin que parmi cette foule d'opinions ſur la nature du bonheur, quelques unes, plus accréditées que les autres, le font conſiſter dans la volupté, ou dans la pratique des vertus ou dans l'exercice d'une raiſon éclairée. Je réſolus de trouver le mien dans les plaiſirs.

Je ſupprime les détails des égaremens de ma jeuneſſe, pour venir au moment qui en arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des principaux habitans de Syracuſe. Il étoit cité comme l'homme le plus heureux de ſon ſiècle. Son aſpect m'effraya ; quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, il avoit toutes les apparences de la décrépitude. Il s'étoit entouré de muſiciens qui le fatiguoient à force de célébrer ſes vertus, & de belles eſclaves dont les danſes allumoient par intervalles dans ſes yeux un feu ſombre & mourant. Quand nous fûmes ſeuls, je lui dis : Je vous ſalue, ô vous qui, dans tous les temps, avez ſu fixer les plaiſirs auprès de vous. Des plaiſirs ! me répondit-il avec fureur, je n'en ai plus, mais j'ai le déſeſpoir qu'entraîne leur privation ; c'eſt l'unique ſentiment qui me reſte, & qui achève de détruire ce corps accablé de douleurs & de maux. Je voulus lui inſpirer du courage ; mais je trouvai une ame abrutie, ſans principes & ſans reſſources. J'appris enſuite qu'il n'avoit jamais rougi de ſes injuſtices, & que de folles dépenſes ruinoient de jour en jour la fortune de ſes enfans.

Cet exemple & les dégoûts que j'éprouvois ſucceſſivement, me tirèrent de l'ivreſſe où je vivois depuis quelques années, & m'engagèrent à fonder mon repos ſur la pratique de la vertu, & ſur l'uſage de la raiſon. Je les cultivai l'un & l'autre avec ſoin ; mais je fus ſur le point d'en abuſer encore. Ma vertu trop auſtère me rempliſſoit quelquefois d'indignation contre la ſociété ; & ma raiſon trop rigide, d'indifférence pour tous les objets. Le haſard diſſipa cette double erreur.

Je connus à Thèbes un diſciple de Socrate, dont j'avois oui vanter la probité. Je fus frappé de la ſublimité de ſes principes, ainſi que de la régularité de ſa conduite. Mais il avoit mis par degrés tant de ſuperſtition & de fanatiſme dans ſa vertu, qu'on pouvoit lui reprocher de n'avoir ni foibleſſe pour lui, ni indulgence pour les autres ; il devint difficile, ſoupçonneux, ſouvent injuſte. On eſtimoit les qualités de ſon cœur, & l'on évitoit ſa préſence.

Peu

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la ſolennité des jeux Pythiques, j'apperçus dans une allée ſombre, un homme qui avoit la réputation d'être très éclairé ; il me parut accablé de chagrins. J'ai diſſipé à force de raiſon, me dit-il, l'illuſion des choſes de la vie. J'avois apporté en naiſſant tous les avantages qui peuvent flatter la vanité : au lieu d'en jouir, je voulus les analyſer ; & dès ce moment, les richeſſes, la naiſſance, & les graces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres diſtribués au haſard parmi les hommes. Je parvins aux premières magiſtratures de la république ; j'en fus dégoûté par la difficulté d'y faire le bien, & la facilité d'y faire le mal. Je cherchai la gloire dans les combats ; je plongeai ma main dans le ſang des malheureux, & mes fureurs m'épouvantèrent. Je cultivai les ſciences & les arts : la philoſophie me remplit de doutes ; je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes ; dans la poëſie, la muſique & la peinture, que l'art puérile de les amuſer. Je voulus me repoſer ſur l'eſtime du public ; mais, voyant à mes côtés des hypocrites de vertu qui raviſſoient impunément ſes ſuffrages, je me laſſai du public & de ſon eſtime. Il ne me reſta plus qu'une vie ſans attrait, ſans reſſort, qui n'étoit en effet que la répétition faſtidieuſe des mêmes actes & des mêmes beſoins.

Fatigué de mon exiſtence, je la traînai en des pays lointains. Les pyramides de l'Egypte m'étonnèrent au premier aſpect ; bientôt je comparai l'orgueil des princes qui les ont élevées, à celui d'une fourmi qui amonceleroit dans un ſentier quelques grains de ſable, pour laiſſer à la poſtérité des traces de ſon paſſage. Le grand roi de Perſe me donna dans ſa cour une place qui fit tomber ſes ſujets à mes piés : l'excès de leur baſſeſſe ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'eſtimant plus rien ; &, par une fatale conſéquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me ſuis apperçu de mon erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier : mais, quoique je ne ſente pas un intérêt bien vif pour mes ſemblables, je ſouhaite que mon exemple vous ſerve de leçon ; car, après tout, je n'ai rien à craindre de vous ; je n'ai jamais été aſſez malheureux pour vous rendre des ſervices. Etant en Egypte, je connus un prêtre, qui, après avoir triſtement conſumé ſes jours à pénétrer l'origine & la fin des choſes de ce monde, me dit en ſoupirant : Malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la nature ; & moi, je vous dis : Malheur à celui qui lèveroit le voile de la ſociété ; malheur à celui qui refuſeroit de ſe livrer à cette illuſion théatrale, que les préjugés & les beſoins

ont répandue ſur tous les objets; bientôt ſon ame flétrie & languiſſante ſe trouveroit en vie dans le ſein du néant; c'eſt le plus effroyable des ſupplices. A ces mots, quelques larmes coulèrent de ſes yeux, & il s'enfonça dans la forêt voiſine.

Vous ſavez avec quelle précaution les vaiſſeaux évitent les écueils ſignalés par les naufrages des premiers navigateurs. Ainſi dans mes voyages, je mettois à profit les fautes de mes ſemblables. Elles m'apprirent ce que la moindre réflexion auroit pu m'apprendre, mais qu'on ne fait jamais que par ſa propre expérience, que l'excès de la raiſon & de la vertu, eſt preſque auſſi funeſte que celui des plaiſirs; que la nature nous a donné des goûts qu'il eſt auſſi dangereux d'éteindre que d'épuiſer; que la ſociété avoit des droits ſur mes ſervices, que je devois en acquérir ſur ſon eſtime; enfin que, pour parvenir à ce terme heureux, qui ſans ceſſe ſe préſentoit & fuyoit devant moi, je devois calmer l'inquiétude que je ſentois au fond de mon ame, & qui la tiroit continuellement hors d'elle-même.

Je n'avois jamais étudié les ſymptômes de cette inquiétude. Je m'apperçus que dans les animaux, elle ſe bornoit à la conſervation de la vie, & à la propagation de l'eſpèce; mais que dans l'homme, elle ſubſiſtoit après la ſatisfaction des premiers beſoins; qu'elle étoit plus générale parmi les nations éclairées que parmi les peuples ignorans, beaucoup plus forte et plus tyrannique chez les riches que chez les pauvres. C'eſt donc le luxe des penſées et des déſirs qui empoiſonne nos jours; c'eſt donc ce luxe inſatiable, qui ſe tourmente dans l'oiſiveté, qui, pour ſe ſoutenir dans un état floriſſant, ſe repaît de nos paſſions, les irrite ſans ceſſe, et n'en recueille que des fruits amers. Mais pourquoi ne pas lui fournir des alimens plus ſalutaires? pourquoi ne pas regarder cette agitation que nous éprouvons, même dans la ſatiété des biens et des plaiſirs, comme un mouvement imprimé par la nature dans nos cœurs, pour les forcer à ſe rapprocher les uns des autres, et à trouver leur repos dans une union mutuelle?

O humanité, penchant généreux et ſublime, qui vous annoncez dans notre enfance, par les tranſports d'une tendreſſe naïve; dans la jeuneſſe, par la témérité d'une confiance aveugle; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaiſons! ô cris de la nature, qui retentiſſez d'un bout de l'univers à l'autre; qui nous rempliſſez de remords, quand nous opprimons nos ſemblables; d'une volupté pure, quand nous pouvons les ſoulager! ô amour, ô amitié, ô bienfaiſance, ſources intariſſables de biens et de douceurs! les hommes ne ſont malheureux; que

que parce qu'ils refusent d'entendre votre voix! O dieux, auteurs de si grands bienfaits! l'instinct pouvoit sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins & de maux, prêter un soutien passager à leur foiblesse; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, & répandre, sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée.

Cependant, au lieu de nourrir ce feu sacré, nous permettons que de frivoles dissentions, de vils intérêts travaillent sans cesse à l'éteindre. Si l'on nous disoit que deux inconnus, jetés par hasard dans une île déserte, sont parvenus à trouver dans leur union des charmes qui les dédommagent du reste de l'univers; si l'on nous disoit qu'il existe une famille uniquement occupée à fortifier les liens du sang par les liens de l'amitié; si l'on nous disoit qu'il existe dans un coin de la terre un peuple qui ne connoit d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez; qui de nous oseroit plaindre le sort de ces deux inconnus? qui ne désireroit appartenir à cette famille? qui ne voleroit à cet heureux climat? O mortels, ignorans & indignes de votre destinée! il n'est pas nécessaire de traverser les mers, pour découvrir le bonheur; il peut exister dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, partout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par nos philosophes, fut entrevue par le législateur d'une nation puissante. Xénophon, me parlant un jour de l'institution des jeunes Perses, me disoit qu'on avoit établi dans les écoles publiques un tribunal où ils venoient mutuellement s'accuser de leurs fautes, & qu'on y punissoit l'ingratitude avec une extrême sévérité. Il ajoutoit que sous le nom d'ingrats, les Perses comprenoient tous ceux qui se rendoient coupables envers les dieux, les parens, la patrie & les amis. Elle est admirable, cette loi, qui non-seulement ordonne la pratique de tous les devoirs, mais qui les rend encore aimables en remontant à leur origine. En effet si l'on n'y peut manquer sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnoissance; & de-là résulte ce principe lumineux & fécond, qu'il ne faut agir que par sentiment.

N'annoncez point une pareille doctrine à ces ames, qui, entraînées par des passions violentes, ne reconnoissent aucun frein; ni à ces ames froides qui, concentrées en elles-mêmes, n'éprouvent que les chagrins qui leur sont personnels. Il faut plaindre les premières; elles sont plus faites pour le malheur

malheur des autres, que pour leur bonheur particulier. On seroit tenté d'envier le sort des secondes; car si nous pouvions ajouter à la fortune & à la santé une profonde indifférence pour nos semblables, déguisée néanmoins sous les apparences de l'intérêt, nous obtiendrions un bonheur uniquement fondé sur les plaisirs modérés des sens, & qui peut-être seroit moins sujet à des vicissitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférens? Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous-mêmes sur le mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous auroit refusé un cœur sensible ; mais si elle nous l'avoit donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur auroit apprivoisé les tigres & animé les pierres.

Il faut donc nous soumettre à notre destinée, &, puisque notre cœur est obligé de se répandre, loin de songer à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il est possible, la chaleur & l'activité de ses mouvemens, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Je ne propose point mon exemple comme une règle. Mais enfin vous voulez connoître le systême de ma vie. C'est en étudiant la loi des Perses, c'est en resserrant de plus en plus les liens qui nous unissent avec les dieux, avec nos parens, avec la patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le secret de remplir à-la-fois les devoirs de mon état, & les besoins de mon ame ; c'est encore là que j'ai appris que plus on vit pour les autres, & plus on vit pour soi.

Alors Philoclès s'étendit sur la nécessité d'appeler au secours de notre raison & de nos vertus, une autorité qui soutienne leur foiblesse. Il montra jusqu'à quel degré de puissance peut s'élever une ame qui, regardant tous les évènemens de la vie comme autant de lois émanées du plus grand & du plus sage des législateurs, est obligée de lutter, ou contre l'infortune, ou contre la prospérité. Vous serez utiles aux hommes, ajoutoit-il, si votre piété n'est que le fruit de la réflexion ; mais si vous êtes assez heureux pour qu'elle devienne un sentiment, vous trouverez plus de douceur dans le bien que vous leur ferez, plus de consolation dans les injustices qu'ils vous feront éprouver.

Il continuoit à développer ces vérités, lorsqu'il fut interrompu par un jeune Crétois de nos amis, nommé Démophon, qui, depuis quelque temps, se paroit du titre de philosophe. Il survint tout-à-coup, & se déchaîna contre les opinions religieuses avec tant de chaleur & de mépris, que Philoclès crut devoir le ramener à des idées plus saines. Je renvoie cette discussion au chapitre suivant.

L'antique

L'antique sagesse des nations, reprit Philoclès, a, pour ainsi dire, confondu parmi les objets du culte public, & les dieux auteurs de notre existence, & les parens auteurs de nos jours. Nos devoirs à l'égard des uns & des autres sont étroitement liés dans les codes des législateurs, dans les écrits des philosophes, dans les usages des nations.

De là cette coutume sacrée des Pisidiens, qui dans leurs repas commencent par des libations en l'honneur de leurs parens. De là cette belle idée de Platon: Si la divinité agrée l'encens que vous offrez aux statues qui la représentent, combien plus vénérables doivent être à ses yeux & aux vôtres, ces monumens qu'elle conserve dans vos maisons, ce père, cette mère, ces aïeux, autrefois images vivantes de son autorité, maintenant objets de sa protection spéciale! N'en doutez pas, elle chérit ceux qui les honorent, elle punit ceux qui les négligent ou les outragent. Sont-ils injustes à votre égard? avant que de laisser éclater vos plaintes, souvenez-vous de l'avis que donnoit le sage Pittacus à un jeune homme qui poursuivoit juridiquement son père: „ Si vous avez tort, „ vous serez condamné; si vous avez raison, vous mériterez „ de l'être.„

Mais loin d'insister sur le respect que nous devons à ceux de qui nous tenons le jour, j'aime mieux vous faire entrevoir l'attrait victorieux que la nature attache aux penchans qui sont nécessaires à notre bonheur.

Dans l'enfance, où tout est simple, parce que tout est vrai, l'amour pour les parens s'exprime par des transports, qui s'affoiblissent à la vérité, quand le goût des plaisirs & de l'indépendance se glisse dans nos ames; mais le principe qui les avoit produits s'éteint avec peine. Jusque dans ces familles où l'on se borne à des égards, il se manifeste par des marques d'indulgence ou d'intérêt qu'on croit s'y devoir les uns aux autres, & par des retours d'amitié que les moindres occasions peuvent faciliter: il se manifeste encore dans ces maisons que de cruelles divisions déchirent; car les haines n'y deviennent si violentes, que parce qu'elles sont l'effet d'une confiance trahie, ou d'un amour trompé dans ses espérances. Aussi n'est-ce pas toujours par la peinture des passions fortes & désordonnées que la tragédie cherche à nous émouvoir; elle ne nous offre souvent que des combats de tendresse entre des parens que le malheur opprime; & ces tableaux ne manquent jamais de faire couler les larmes du peuple, le plus capable d'entendre & d'interpréter la voix de la nature.

Je rends graces aux dieux de ce que ma fille a toujours écouté cette voix si douce & si persuasive, Je leur rends

graces d'en avoir toujours emprunté les accens quand j'ai voulu l'instruire de ses devoirs, de ce que je me suis toujours montré à ses yeux comme un ami sincère, compatissant, incorruptible, à la vérité, mais plus intéressé qu'elle à ses progrès, & sur-tout infiniment juste. C'est cette dernière qualité qui a produit le plus grand effet sur son esprit: quand Ismène s'apperçut que je soumettois en quelque façon à sa raison naissante les décisions de la mienne, elle apprit à s'estimer & à conserver l'opinion que mon âge & mon expérience lui avoient donnée de la supériorité de mes lumières; au lieu de forcer sa tendresse, je cherchai à la mériter, & j'évitai avec soin d'imiter ces pères & ces bienfaiteurs qui excitent l'ingratitude par la hauteur avec laquelle ils exigent la reconnoissance.

J'ai tenu la même conduite à l'égard de Leucippe sa mère. Je ne me suis jamais assez reposé sur mes sentimens, pour en négliger les apparences: quand je commençai à la connoître, je voulus lui plaire; quand je l'ai mieux connue, j'ai voulu lui plaire encore. Ce n'est plus le même sentiment qui forma nos premiers nœuds; c'est la plus haute estime, & l'amitié la plus pure. Dès les premiers momens de notre union, elle rougissoit d'exercer dans ma maison l'autorité qu'exigent d'une femme vigilante les soins du ménage; elle la chérit maintenant, parce qu'elle l'a reçue de ma main; tant il est doux de dépendre de ce qu'on aime, de se laisser mener par sa volonté, & de lui sacrifier jusqu'à ses moindres goûts! ces sacrifices que nous nous faisons mutuellement, répandent un charme inexprimable sur toute notre vie; quand ils sont apperçus, ils ont reçu leur prix; quand ils ne le sont pas, ils paroissent plus doux encore.

Une suite d'occupations utiles & diversifiées, fait couler nos jours au gré de nos désirs. Nous jouissons en paix du bonheur qui règne autour de nous, & le seul regret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir rendre à ma patrie autant de services que je lui en ai rendu dans ma jeunesse.

Aimer sa patrie*, c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit redoutable au-dehors, & tranquille au-dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le respect des nations: le maintien des lois & des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure; ainsi pendant qu'on oppose aux ennemis

* Les Grecs employèrent toutes les expressions de la tendresse, pour désigner la société dont chacun de nous fait partie. En général, on l'appeloit *patrie*, mot dérivé de *pater*, qui en grec signifie *père*. Les Crétois la nommèrent *matrie*, du mot qui signifie *mère*. Il paroit qu'en certains endroits, on lui donna la nom de *nourrice*.

de

de l'état des généraux & des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence & aux vices qui tendent à tout détruire, des lois & des vertus qui tendent à tout rétablir: & de là quelle foule de devoirs, aussi essentiels qu'indispensables, pour chaque classe de citoyens, pour chaque citoyen en particulier!

O vous, qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré; vous enfin que je voudrois embrâser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles & sacrés sur vos talens, sur vos vertus, sur vos sentimens & sur toutes vos actions; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, & de voler à son secours au moindre danger.

Pour remplir une si haute destinée, il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ses lois, de connoître ses intérêts, de répandre même votre sang dans un champ de bataille ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations & les divisions intestines; c'est la guerre sourde & lente, mais vive & continue, que les vices font aux mœurs; guerre d'autant plus funeste que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate, je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfans. C'est ici que vous avez reçu la vie, & que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes lois veillent à la sûreté du moindre des citoyens, & vous avez tous fait un serment formel ou tacite de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres; quels sont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs, qui servent mieux que les lois de fondement à mon empire? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'état un poison destructeur; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation, & lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille; que vous respecteriez la décence publique, s'il vous falloit du courage pour la braver, & que le faste avec lequel vous étalez des excès qui restent impunis, est une lâcheté aussi méprisable qu'insolente?

Cependant vous osez vous approprier ma gloire, & vous énorgueillir aux yeux des étrangers d'être nés dans cette ville qui a produit Solon & Aristide, de descendre de ces héros qui ont fait si souvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il entre ces sages & vous? je dis plus, qu'y a-t-il

de

de commun entre vous et vos aïeux? Savez-vous qui sont les compatriotes et les enfans de ces grands hommes? les citoyens vertueux dans quelque état qu'ils soient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puissent naître.

Heureuse leur patrie, si, aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignoient pas une indulgence qui concourt à sa perte! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui de siècle en siècle perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des lois contre les crimes; je n'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, & que vous seuls pouvez les poursuivre par une haine vigoureuse. Loin de la contenir dans le silence, il faut que votre indignation tombe en éclats sur la licence qui détruit les mœurs, sur les violences, les injustices & les perfidies qui se dérobent à la vigilance des lois, sur la fausse probité, la fausse modestie, la fausse amitié, & toutes ces viles impostures qui surprennent l'estime des hommes. Et ne dites pas que les temps sont changés, & qu'il faut avoir plus de ménagemens pour le crédit des coupables: une vertu sans ressort, est une vertu sans principes; dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices, elle en est souillée.

Songez quelle ardeur s'empareroit de vous, si tout-à-coup on vous annonçoit que l'ennemi prend les armes, qu'il est sur vos frontières, qu'il est à vos portes. Ce n'est pas là qu'il se trouve aujourd'hui; il est au milieu de vous, dans le sénat, dans les assemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maisons. Ses progrès sont si rapides, qu'à moins que les dieux ou les gens de bien n'arrêtent ses entreprises, il faudra bientôt renoncer à tout espoir de réforme & de salut.

Si nous étions sensibles aux reproches que nous venons d'entendre, la société, devenue par notre excessive condéscendance un champ abandonné aux tigres & aux serpens, seroit le séjour de la paix & du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement: beaucoup de citoyens ont des vertus; rien de si rare qu'un homme vertueux, parce que pour l'être en effet, il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes les circonstances, malgré tous les obstacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais si les ames honnêtes ne peuvent pas se confédérer contre les hommes faux & pervers, qu'elles se liguent du moins en faveur des gens de bien; qu'elles se pénètrent surtout de cet esprit d'humanité qui est dans la nature, & qu'il seroit temps de restituer à la société, d'où nos préjugés & nos passions l'ont banni. Il nous apprendroit à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légèreté

gèreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à éloigner de nous ces préventions & ces défiances, sources funestes de tant de dissentions & de haines. Il nous apprendroit aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une protection distinguée & des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, & d'un cœur qui se pénètre de leurs peines ; & vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes ! & vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige ! Ah ! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les ames qui suivent ces inspirations ! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au déshonneur, j'en prends à témoins les émotions que vous éprouverez ; vous verrez alors qu'il est dans la vie, des momens d'attendrissement qui rachètent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit. Ne craignez point les envieux, ils trouveront leur supplice dans la dureté de leur caractère ; car l'envie est une rouille qui ronge le fer. Ne craignez pas la présence des ingrats ; ils fuiront la vôtre, ou plutôt ils la rechercheront, si le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné & suivi de l'estime & de l'intérêt ; car si vous avez abusé de la supériorité qu'il vous donne, vous êtes coupable, & votre protégé n'est qu'à plaindre. On a dit quelquefois : Celui qui rend un service doit l'oublier, celui qui le reçoit s'en souvenir ; & moi je vous dis que le second s'en souviendra, si le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe ? est-ce par intérêt qu'on doit faire le bien ?

Evitez à-la-fois de vous laisser facilement protéger, & d'humilier ceux que vous avez protégés. Avec cette disposition, soyez obstiné à rendre service aux autres sans en rien exiger, quelquefois malgré eux, le plus souvent que vous pourrez à leur insu, attachant peu de valeur à ce que vous faites pour eux, un prix infini à ce qu'ils font pour vous.

Des philosophes éclairés, d'après de longues méditations, ont conclu que le bonheur étant tout action, tout énergie, il ne peut se trouver que dans une ame dont les mouvemens, dirigés par la raison & par la vertu, sont uniquement consacrés à l'utilité publique. Conformément à leur opinion, je dis que nos liens avec les dieux, nos parens & notre patrie, ne sont qu'une chaîne de devoirs qu'il est de notre intérêt d'animer par le sentiment, & que la nature nous a ménagés pour

exerce

exercer & soulager l'activité de notre ame. C'est à les remplir avec chaleur que consiste cette sagesse, dont, suivant Platon, nous serions éperdument amoureux, si sa beauté se dévoiloit à nos regards. Quel amour! il ne finiroit point: le goût des sciences, des arts, des plaisirs s'use insensiblement; mais comment rassasier une ame qui, en se faisant une habitude des vertus utiles à la société, s'en est fait un besoin, & trouve tous les jours un nouveau plaisir à les pratiquer?

Ne croyez pas que son bonheur se termine aux sensations délicieuses qu'elle retire de ses succès; il est pour elle d'autres sources de félicité, non moins abondantes & non moins durables. Telle est l'estime du public; cette estime qu'on ne peut se dispenser d'ambitionner, sans avouer qu'on en est indigne; qui n'est due qu'à la vertu; qui, tôt ou tard, lui est accordée; qui la dédommage des sacrifices qu'elle fait, & la soutient dans les revers qu'elle éprouve. Telle est notre propre estime, le plus beau des privilèges accordés à l'humanité, le besoin le plus pur pour une ame honnête, le plus vif pour une ame sensible, sans laquelle on ne peut être ami de soi-même, avec laquelle on peut se passer de l'approbation des autres, s'ils sont assez injustes pour nous la refuser. Tel est enfin ce sentiment fait pour embellir nos jours, & dont il me reste à vous donner une légère idée.

Je continuerai à vous annoncer des vérités communes; mais si elles ne l'étoient pas, elles ne vous seroient guère utiles.

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'amitié. Il fumoit jour & nuit d'un encens pur, & agréable à la Déesse. Mais bientôt, entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées & mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crœsus: Porte ailleurs tes offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami: En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, & faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel: Le goût des plaisirs vous unit en apparence; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, & le seront bientôt par la haine.

Enfin deux Syracusains, Damon & Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la Déesse: Je reçois votre hommage, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un asyle trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, & je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la

à la postérité, ce que peut l'amitié dans des ames que j'ai revêtues de ma puissance.

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appeloient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, & partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revenoit pas. Déjà le moment fatal approchoit, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au milieu du supplice; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, &, au milieu des embrassemens & des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le roi lui-même se précipite du trône, & leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Après ce tableau, qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié, & sur les ressources dont elle peut être dans tous les états & dans toutes les circonstances de la vie.

Presque tous ceux qui parlent de ce sentiment, le confondent avec des liaisons qui sont le fruit du hasard & l'ouvrage d'un jour. Dans la ferveur de ces unions naissantes, on voit ses amis tels qu'on voudroit qu'ils fussent; bientôt on les voit tels qu'ils sont en effet. D'autres choix ne sont pas plus heureux, & l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui est la même chose, d'en changer à tout moment l'objet.

Comme presque tous les hommes passent la plus grande partie de leur vie à ne pas réfléchir, & la plus petite à réfléchir sur les autres plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connoissent guère la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osoient s'interroger sur cette foule d'amis, dont ils se croient quelquefois invironnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les pénètreroit de douleur; car à quoi sert la vie quand on n'a point d'amis? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir dans la suite.

L'esprit, les talens, le goût des arts, les qualités brillantes sont très agréables dans le commerce de l'amitié; ils l'animent, ils l'embellissent quand il est formé; mais ils ne sauroient par eux-même en prolonger la durée.

L'amitié

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu, sur la facilité du caractère sur la conformité des principes, & sur un certain attrait qui prévient la réflexion, & que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avois des règles à vous donner, ce seroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix, que pour empêcher d'en faire un mauvais.

Il est presque impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différens & trop disproportionnés. Les rois sont trop grands pour avoir des amis; ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au-dessous d'eux. En général, on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur, soit qu'on puisse plus compter sur leur complaisance, soit qu'on se flatte d'en être plus aimé. Mais comme l'amitié rend tout commun & exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au-dessus ni trop au-dessous du vôtre.

Multipliez vos épreuves avant que de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire & de fortune. Il faudroit des effors inouis, pour que des liaisons toujours exposées aux dangers de la jalousie, pussent subsister long-temps; & nous ne devons pas avoir assez bonne opinion de nos vertus, pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats & de victoires.

Défiez-vous des empressemens outrés, des protestations exagérées: ils tirent leur source d'une fausseté qui déchire les ames vraies. Comment ne vous seroient-ils pas suspects dans la prospérité, puisqu'ils peuvent l'être dans l'adversité même? car les égards qu'on affecte pour les malheureux, ne sont souvent qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux.

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une suite d'inconséquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité, dans une ame vendue à l'injustice; de sagesse, dans un esprit livré communément au délire; d'humanité, dans un caractère dur & féroce. Ces parcelles de vertus, détachées de leurs principes, & semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces ferveurs d'imagination qui vieillissent en naissant, mais une chaleur continue & de sentiment: quand de longues épreuves n'ont servi qu'à la rendre plus vive & plus active, c'est alors que le choix est fait, & que l'on commence à vivre dans un autre soimême.

Dès

Dès ce moment, les malheurs que nous essuyons s'affoiblissent, & les biens dont nous jouissons se multiplient. Voyez un homme dans l'affliction; voyez ses consolateurs que la bienséance entraîne malgré eux à ses côtés. Quelle contrainte dans leur maintien! quelle fausseté dans leurs discours! Mais ce sont des larmes, c'est l'expression ou le silence de la douleur qu'il faut aux malheureux: D'un autre côté, deux vrais amis croiroient presque se faire un larcin, en goûtant des plaisirs à l'insçu l'un de l'autre; & quand ils se trouvent dans cette nécessité, le premier cri de l'ame est de regretter la présence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impression plus vive & plus profonde. Il en est ainsi des honneurs & de toutes les distinctions, qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'ils justifient l'estime que nos amis ont pour nous.

Ils jouissent d'un plus noble privilège encore, celui de nous instruire & de nous honorer par leurs vertus. S'il est vrai qu'on apprend à devenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le sont, quelle émulation, quelle force ne doivent pas nous inspirer des exemples si précieux à notre cœur! Quel plaisir pour eux quand ils nous verront marcher sur leurs traces! Quelles délices, quel attendrissement pour nous, lorsque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique!

Ceux qui sont amis de tout le monde, ne le sont de personne; ils ne cherchent qu'à se rendre aimables. Vous serez heureux si vous pouvez acquérir quelques amis; peut-être même faudroit-il les réduire a un seul, si vous exigiez de cette belle liaison toute la perfection dont elle est susceptible.

Si l'on me proposoit toutes ces questions qu'agitent les philosophes touchant l'amitié; si l'on me demandoit des règles pour en connoître les devoirs, & en perpétuer la durée; je répondrois: Faites un bon choix, & reposez vous ensuite sur vos sentimens & sur ceux de vos amis, car la décision du cœur est toujours plus prompte & plus claire que celle de l'esprit.

Ce ne fut sans doute que dans une nation déjà corrompue qu'on osa prononcer ces paroles: „ Aimez vos amis, comme „ si vous deviez les haïr un jour: „ maxime atroce, à laquelle il faut substituer cette autre maxime plus consolante, & peut être plus ancienne: „ Haïssez vos ennemis, comme si vous „ les deviez aimer un jour. „

Qu'on ne dise pas que l'amitié portée si loin devient un supplice, & que c'est assez des maux qui nous sont personnels, sans partager ceux des autres. On ne connoit point ce sentiment, quand on en redoute les suites. Les autres passions sont accompagnées de tourmens: l'amitié n'a que des peines qui resserrent ses liens. Mais si la mort.... Ecartons des

idées si tristes, ou plutôt profitons en pour nous pénétrer de deux grandes vérités; l'une, qu'il faut avoir de nos amis, pendant leur vie, l'idée que nous en aurions, si nous venions à les perdre; l'autre, qui est une suite de la première, qu'il faut se souvenir d'eux, non-seulement quand ils sont absens, mais encore quand ils sont présens.

Il est d'autres liaisons que l'on contracte tous les jours dans la société, & qu'il est avantageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondées sur l'estime & sur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puissamment à supporter le poids de la vie.

Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes assortis à votre âge, & aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable & solide que par l'heureux mélange des délassemens qu'elle se permet, & des devoirs quelle s'impose.

Si, aux ressources dont je viens de parler, vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez, Lysis, que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuse. Au reste, ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci: C'est dans le cœur que tout l'homme réside; c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos & son bonheur.

Fin du Chapitre soixante-huitième.

CHAPITRE LXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur les Opinions religieuses.

J'AI dit que le discours de Philoclès fut interrompu par l'arrivée de Démophon. Nous avions vu de loin ce jeune homme s'entretenir avec un philosophe de l'école d'Elée. S'étant informé du sujet que nous traitions: N'attendez votre bonheur que de vous-même, nous dit il: j'avois encore des doutes; on vient de les éclaircir. Je soutiens qu'il n'y a point de dieux, ou qu'ils ne se mêlent pas des choses d'ici-bas. Mon fils, répondit Philoclès, j'ai vu bien des gens qui, séduits à votre âge par cette nouvelle doctrine, l'ont abjurée, dès qu'ils n'ont plus eu d'intérêt à la soutenir. Démophon protesta qu'il ne s'en départiroit jamais, & s'étendit sur les absurdités

du culte religieux. Il insultoit avec mépris à l'ignorance du peuple, avec dérision à nos préjugés. Écoutez, reprit Philoclès; comme nous n'avons aucune prétention, il ne faut pas nous humilier. Si nous sommes dans l'erreur, votre devoir est de nous éclairer ou de nous plaindre; car la vraie philosophie est douce, compatissante, & sur-tout modeste. Expliquez-vous nettement. Que va-t-elle nous apprendre par votre bouche? Le voici, répondit le jeune homme: La nature & le hasard ont ordonné toutes les parties de l'univers; la politique des législateurs a soumis les sociétés à des lois. Ces secrets sont maintenant révélés.

Philoclès. Vous semblez vous énorgueillir de cette découverte. *Démophon*. Et c'est avec raison. *Philoclès*. Je ne l'aurois pas cru; elle peut calmer les remords de l'homme coupable; mais tout homme de bien devroit s'en affliger.

Démophon. Et qu'auroit-il à perdre?

Philoclès. S'il existoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, & qu'un étranger, paroissant tout-à-coup dans une de ses assemblées, lui adresssât ces paroles: Vous admirez les merveilles de la nature sans remonter à leur auteur; je vous annonce qu'elles sont l'ouvrage d'un être intelligent qui veille à leur conservation, & qui vous regarde comme ses enfans. Vous comptez pour inutiles les vertus ignorées, & pour excusables les fautes impunies; je vous annonce qu'un juge invisible est toujours auprès de nous, et que les actions qui se dérobent à l'estime ou à la justice des hommes, n'échappent point à ses regards, Vous bornez votre existence à ce petit nombre d'instans que vous passez sur la terre, et dont vous n'envisagez le terme qu'avec un secret effroi: je vous annonce qu'après la mort, un séjour de délices ou de peines sera le partage de l'homme vertueux ou du scélérat. Ne pensez-vous pas, Démophon, que les gens de bien, prosternés devant le nouveau législateur, recevroient ses dogmes avec avidité, et seroient pénétrés de douleur, s'ils étoient dans la suite obligés d'y renoncer?

Démophon. Il auroient les regrets qu'on éprouve au sortir d'un rêve agréable.

Philoclès. Je le suppose. Mais enfin si vous dissipiez ce rêve, n'auriez vous pas à vous reprocher d'ôter au malheureux l'erreur qui suspendoit ses maux; lui-même ne vous accuseroit-il pas de le laisser sans défense contre les coups du sort, et contre la méchanceté des hommes.

Démophon. J'élèverois son ame, en fortifiant sa raison. Je lui montrerois que le vrai courage consiste à se livrer aveuglément à la nécessité.

Philoclès. Quel étrange dédommagement, s'écrieroit-il! On m'attache avec des liens de fer au rocher de Prométhée, &, quand un vautour me déchire les entrailles, on m'avertit froidement d'étouffer mes plaintes. Ah! si les malheurs qui m'oppriment ne viennent pas d'une main que je puisse respecter & chérir, je ne me regarde plus que comme le jouet du hasard & le rebut de la nature. Du moins l'insecte en souffrant n'a pas à rougir du triomphe de ses ennemis, ni de l'insulte faite à sa foiblesse. Mais, outre les maux qui me sont communs avec lui, j'ai cette raison qui est le plus cruel de tous, & qui les aigrit sans cesse par la prévoyance des suites qu'ils entraînent, & par la comparaison de mon état à celui de mes semblables.

Combien de pleurs m'eût épargnés cette philosophie que vous traitez de grossière, & suivant laquelle il n'arrive rien sur la terre sans la volonté ou la permission d'un être suprême! J'ignorois pourquoi il me choisissoit pour me frapper; mais puisque l'auteur de mes souffrances l'étoit en même temps de mes jours, j'avois lieu de me flatter qu'il en adouciroit l'amertume, soit pendant ma vie, soit après ma mort. Et comment se pourroit-il en effet, que, sous l'empire du meilleur des maîtres, on pût être à-la-fois rempli d'espoir & malheureux? Dites-moi, Démophon, seriez-vous assez barbare pour n'opposer à ces plaintes qu'un mépris outrageant, ou de froides plaisanteries?

Démophon. Je leur opposerois l'exemple de quelques philosophes qui ont supporté la haine des hommes, la pauvreté, l'exil, tous les genres de persécution, plutôt que de trahir la vérité.

Philoclès. Ils combattoient en plein jour, sur un grand théatre, en présence de l'univers & de la postérité. On est bien courageux avec de pareils spectateurs. C'est l'homme qui gémit dans l'obscurité, qui pleure sans témoins, qu'il faut soutenir.

Démophon. Je consens à laisser aux ames foibles le soutien que vous leur accordez. *Philoclès.* Elles en ont également besoin pour résister à la violence de leurs passions. *Démophon.* A la bonne heure. Mais je dirai toujours qu'un ame forte, sans la crainte des dieux, sans l'approbation des hommes, peut se résigner aux rigueurs du destin, & même exercer les actes pénibles de la vertu la plus sévère.

Philoclès. Vous convenez donc que nos préjugés sont nécessaires à la plus grande partie du genre humain, & sur ce point vous êtes d'accord avec tous les législateurs. Examinons maintenant s'ils ne seroient pas utiles à ces ames privi-

légiées qui prétendent trouver dans leurs ſeules vertus une force invincible. Vous êtes du nombre, ſans doute, & comme vous êtes conſéquent, nous commencerons par comparer nos dogmes avec les vôtres.

Nous diſons: Il exiſte pour l'homme des lois antérieures à toute inſtitution humaine. Ces lois, émanées de l'intelligence qui forma l'univers & qui le conſerve, ſont les rapports que nous avons avec elle & avec nos ſemblables. Commettre une injuſtice, c'eſt les violer, c'eſt ſe révolter, & contre la ſociété, & contre le premier auteur de l'ordre qui maintient la ſociété.

Vous dites, au contraire: Le droit du plus fort eſt la ſeule notion que la nature a gravée dans mon cœur. Ce n'eſt pas d'elle, mais des lois poſitives, que vient la diſtinction du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du déſhonnête. Mes actions, indifférentes en elles-mêmes, ne ſe transforment en crimes que par l'effet des conventions arbitraires des hommes.

Suppoſez à préſent que nous agiſſons l'un & l'autre ſuivant nos principes, & plaçons-nous dans une de ces circonſtances où la vertu, entourée de ſéductions, a beſoin de toutes ſes forces. D'un côté, des honneurs, des richeſſes, du crédit, toutes les eſpèces de diſtinctions; de l'autre, votre vie en danger, votre famille livrée à l'indigence, & votre mémoire à l'opprobre. Choiſiſſez, Démophon. On ne vous demande qu'une injuſtice. Obſervez auparavant qu'on armera votre main de l'anneau qui rendoit Gygès inviſible; je veux dire que l'auteur, le complice de votre crime, ſera mille fois plus intéreſſé que vous à l'enſévelir dans l'oubli. Mais quand même il éclateroit, qu'auriez vous à redouter? les lois? on leur impoſera ſilence; l'opinion publique? elle ſe tournera contre vous, ſi vous réſiſtez; vos liens avec la ſociété? elle va les rompre en vous abandonnant aux perſécutions de l'homme puiſſant; vos remords? préjugés de l'enfance qui ſe diſſiperont quand vous aurez médité ſur cette maxime de vos auteurs & de vos politiques, qu'on ne doit juger du juſte & de l'injuſte, que ſur les avantages que l'un ou l'autre peut procurer.

Démophon. Des motifs plus nobles ſuffiront pour me retenir. L'amour de l'ordre, la beauté de la vertu, l'eſtime de moi-même.

Philoclès Si ces motifs reſpectables ne ſont pas animés par un principe ſurnaturel, qu'il eſt à craindre que de ſi foibles roſeaux ne ſe briſent ſous la main qu'ils ſoutiennent! Eh quoi! vous vous croiriez fortement lié par des chaînes que vous auriez forgées, & dont vous tenez la clef vous-même! Vous

ſacrifiez à des abſtractions de l'eſprit, à des ſentimens factices, votre vie & tout ce que vous avez de plus cher au monde! Dans l'état de dégradation où vous vous êtes réduit, ombre, pouſſière, inſecte, ſous lequel de ces titres prétendez-vous que vos vertus ſont quelque choſe, que vous avez beſoin de votre eſtime & que le maintien de l'ordre dépend du choix que vous allez faire? Non, vous n'agrandirez jamais le néant, en lui donnant de l'orgueil; jamais le véritable amour de la juſtice ne ſera remplacé par un fanatiſme paſſager; & cette loi impérieuſe qui néceſſite les animaux à préférer leur conſervation à l'univers entier, ne ſera jamais détruite ou modifiée que par une loi plus impérieuſe encore.

Quant à nous, rien ne ſauroit juſtifier nos chutes à nos yeux, parce que nos devoirs ne ſont point en oppoſition avec nos vrais intérêts. Que notre petiteſſe nous cache au ſein de la terre, que notre puiſſance nous élève juſqu'aux cieux, nous ſommes environnés de la préſence d'un juge dont les yeux ſont ouverts ſur nos penſées, & qui ſeul donne une ſanction à l'ordre, des attraits puiſſans à la vertu, une dignité réelle à l'homme, un fondement légitime à l'opinion qu'il a de lui-même. Je reſpecte les lois poſitives parce qu'elles découlent de celles que dieu a gravées au fond de mon cœur; j'ambitionne l'approbation de mes ſemblables, parce qu'ils portent comme moi dans leur eſprit un rayon de ſa lumière, & dans leur ame les germes des vertus dont il leur inſpire le déſir. Je redoute enfin mes remords, parce qu'ils me font déchoir de cette grandeur que j'avois obtenue en me conformant à ſa volonté. Ainſi les contre-poids qui vous retiennent ſur les bords de l'abyme, je les ai tous, & j'ai de plus une force ſupérieure qui leur prête une plus vigoureuſe réſiſtance.

Démophon. J'ai connu des gens qui ne croient rien, & dont la conduite & la probité furent toujours irréprochables.

Philoclès. Et moi je vous en citerois un plus grand nombre qui croient tout, & qui furent toujours des ſcélérats. Qu'en doit-on conclure? qu'ils agiſſoient également contre leurs principes, les uns en faiſant le bien, les autres en opérant le mal. De pareilles inconſéquences ne doivent pas ſervir de règle. Il s'agit de ſavoir ſi une vertu fondée ſur des lois que l'on croiroit deſcendues du ciel, ne ſeroit pas plus pure & plus ſolide, plus conſolante & plus facile, qu'une vertu uniquement établie ſur les opinions mobiles des hommes.

Démophon. Je vous demande à mon tour ſi la ſaine morale pourra jamais s'accorder avec une religion qui ne tend qu'à détruire les mœurs, & ſi la ſuppoſition d'un amas de dieux injuſtes & cruels, n'eſt pas la plus extravagante idée qui ſoit jamais

mais tombée dans l'esprit humain. Nous nions leur existence; vous les avez honteusement dégradés: vous êtes plus impies que nous.

Philoclès. Ces dieux sont l'ouvrage de nos mains, puisqu'ils ont nos vices. Nous sommes plus indignés que vous des foiblesses qu'on leur attribue. Mais si nous parvenions à purifier le culte des superstitions qui le défigurent, en seriez-vous plus disposés à rendre à la divinité l'hommage que nous lui devons?

Démophon. Prouvez qu'elle existe & qu'elle prend soin de nous, & je me prosterne devant elle.

Philoclès. C'est à vous de prouver qu'elle n'existe point, puisque c'est vous qui attaquez un dogme dont tous les peuples sont en possession depuis une longue suite de siècles. Quant à moi, je voulois seulement repousser le ton railleur & insultant que vous aviez pris d'abord. Je commençois à comparer votre doctrine à la nôtre, comme on rapproche deux systêmes de philosophie. Il auroit résulté de ce parallèle, que chaque homme, étant suivant vos auteurs, la mesure de toutes choses, doit tout rapporter à lui seul; que, suivant nous, la mesure de toutes choses étant dieu même, c'est d'après ce modèle que nous devons régler nos sentimens nos actions.

Vous demandez quel monument atteste l'existence de la divinité. Je réponds: L'univers, l'éclat éblouissant & la marche majestueuse des astres, l'organisation des corps, la correspondance de cette innombrable quantité d'êtres, enfin cet assemblage & ces détails admirables, où tout porte l'empreinte d'une main divine, où tout est grandeur, sagesse, proportion & harmonie; j'ajoute, le consentement des peuples, non pour vous subjuguer par la voie de l'autorité, mais parce que leur persuasion, toujours entretenue par la cause qui l'a produite, est un témoignage incontestable de l'impression qu'ont toujours faite sur les esprits les beautés ravissantes de la nature.

La raison, d'accord avec mes sens, me montre aussi le plus excellent des ouvriers, dans le plus magnifique des ouvrages. Je vois un homme marcher; j'en conclus qu'il a intérieurement un principe actif. Ses pas le conduisent où il veut aller; j'en conclus que ce principe combine ses moyens avec la fin qu'il se propose. Appliquons cet exemple. Toute la nature est en mouvement; il y a donc un premier moteur. Ce mouvement assujetti à un ordre constant; il existe donc une intelligence suprême. Ici finit le ministère de ma raison; si je la laissois aller plus loin, je parviendrois, ainsi que plusieurs philosophes, à douter même de mon existence. Ceux même de ces philosophes, qui soutiennent que le monde a toujours

 été,

été, n'en admettent pas moins une première cause, qui de toute éternité agit sur la matière. Car, suivant eux, il est impossible de concevoir une suite de mouvemens réguliers & concertés, sans recourir à un moteur intelligent.

Démophon. Ces preuves n'ont pas arrêté parmi nous les progrès de l'athéisme. *Philoclès.* Il ne les doit qu'à la présomption & à l'ignorance. *Démophon.* Il les doit aux écrits des philosophes. Vous connoissez leurs sentimens sur l'existence & sur la nature de la divinité*. *Philoclès.* On les soupçonne, on

* Les premiers apologistes du christianisme, & plusieurs auteurs modernes, à leur exemple, ont soutenu que les anciens philosophes n'avoient reconnu qu'un seul Dieu. D'autres modernes, au contraire, prétendant que les passages favorables à cette opinion ne doivent s'entendre que de la nature, de l'ame du monde, du soleil, placent presque tous ces philosophes au nombre des spinosistes & des athées. Enfin il a paru, dans ces derniers temps, des critiques qui, après de longues veilles consacrées à l'étude de l'ancienne philosophie, ont pris un juste milieu entre ces deux sentimens. De ce nombre sont Brucker & Moshen, dont les lumières m'ont été très utiles.

Plusieurs causes contribuent à obscurcir cette question importante. Je vais en indiquer quelques-unes, mais je dois avertir auparavant qu'il s'agit ici principalement des philosophes qui précédèrent Aristote & Platon, parce que ce sont les seuls dont je parle dans mon ouvrage.

1°. La plupart d'entre eux vouloient expliquer la formation & la conservation de l'univers par les seules qualités de la matière; cette méthode étoit si générale, qu'Anaxagore fut blâmé, ou de ne l'avoir pas toujours suivie, ou de ne l'avoir pas toujours abandonnée. Comme dans l'explication des faits particuliers, il avoit recours tantôt à des causes naturelles, tantôt à cette intelligence qui, suivant lui, avoit débrouillé le chaos, Aristote lui reprochoit de faire au besoin descendre un dieu dans la machine, & Platon, de ne pas nous montrer, dans chaque phénomène, les voies de la sagesse divine. Cela supposé, on ne peut conclure du silence des premiers physiciens, qu'ils n'aient pas admis un Dieu, & de quelques-unes de leurs expressions, qu'ils aient voulu donner à la matière toutes les perfections de la divinité.

2°. De tous les ouvrages philosophiques qui existoient du temps d'Aristote, il ne nous reste en entier qu'une partie des siens, une partie de ceux de Platon, un petit traité du pythagoricien Timée de Locres sur l'ame du monde, un traité de l'univers par Ocellus de Lucanie, autre disciple de Pythagore. Ocellus, dans ce petit traité, cherchant moins à développer la formation du monde, qu'à prouver son éternité, n'a pas occasion de faire agir la divinité. Mais, dans un de ses ouvrages dont Stobée nous a transmis un fragment, il disoit que l'harmonie conserve le monde, & que Dieu est l'auteur de cette harmonie. Cependant je veux bien ne pas m'appuyer de son autorité; mais Timée, Platon & Aristote ont établi formellement l'unité d'un Dieu; & ce n'est pas en passant, c'est dans des ouvrages suivis, & dans l'exposition de leurs systêmes fondés sur ce dogme.

Les écrits des autres philosophes ont péri. Nous n'en avons que des fragmens, dont les uns déposent hautement en faveur de cette doctrine, dont les autres, en très petit nombre, semblent la détruire: parmi ces derniers, il en est qu'on peut interpréter de diverses manières, & d'autres qui ont été recueillis & altérés par des auteurs d'une secte opposée, tels que ce Velleius que Cicéron introduit dans son ouvrage sur la nature des dieux, & qu'on accuse d'avoir défiguré plus d'une fois les anciens. Si, d'après de si foibles témoignages

on les accuse d'athéisme, parce qu'ils ne ménagent pas assez les opinions de la multitude, parce qu'ils hasardent des principes dont ils ne prévoient pas les conséquences, parce qu'en expliquant la formation & le méchanisme de l'univers, asservis à la

témoignages, on vouloit juger des opinions des anciens philosophes, on risqueroit de faire à leur égard, ce que, d'après quelques expressions détachées & mal interprétées, le P. Hardouin a fait à l'égard de Descartes, Malebranche, Arnaud, & autres qu'il accuse d'athéisme.

3°. Les premiers philosophes posoient pour principe que rien ne se fait de rien. De-là, ils conclurent, ou que le monde avoit toujours été tel qu'il est, ou que du moins la matière est éternelle. D'autre part, il existoit une ancienne tradition, suivant laquelle toutes choses avoient été mises en ordre par l'Etre suprême. Plusieurs philosophes, ne voulant abandonner ni le principe ni la tradition, cherchèrent à les concilier. Les uns, comme Aristote, dirent que cet être avoit formé le monde de toute éternité; les autres, comme Platon, qu'il ne l'avoit formé que dans le temps d'après une matière préexistante, informe, dénuée des perfections qui ne conviennent qu'à l'Etre suprême. L'un & l'autre étoient si éloignés de penser que leur opinion pût porter atteinte à la croyance de la divinité, qu'Aristote n'a pas hésité à reconnoître Dieu comme première cause du mouvement, & Platon, comme l'unique ordonnateur de l'univers. Or de ce que les plus anciens philosophes n'ont pas connu la création proprement dite, plusieurs savans critiques prétendent qu'on ne les doit pas ranger dans la classe des athées.

4° Les anciens attachoient en général une autre idée que nous aux mots *incorporel, immatériel, simple*. Quelques-uns, à la vérité, paroissent avoir conçu la divinité comme une substance indivisible, sans étendue & sans mélange; mais, par substance spirituelle, la plupart n'entendoient qu'une matière infiniment déliée. Cette erreur a subsisté pendant une longue suite de siècles, & même parmi des auteurs que l'Eglise révère; &, suivant quelques savans, on pourroit l'admettre sans mériter d'être accusé d'athéisme.

5°. Outre la disette des monumens dont j'ai parlé plus haut, nous avons encore à nous plaindre de l'espèce de servitude où se trouvoient réduits les anciens philosophes. Le peuple se moquoit de ses dieux, mais ne vouloit pas en changer. Anaxagore avoit dit que le soleil n'étoit qu'une pierre ou qu'une lame de métal enflammée. Il falloit le condamner comme physicien; on l'accusa d'impiété. De pareils exemples avoient depuis longtemps accoutumé les philosophes à user de ménagemens. De-là cette doctrine secrète qu'il n'étoit pas permis de révéler aux profanes. Il est très difficile, dit Platon, de se faire une juste idée de l'auteur de cet univers; &, si on parvenoit à la concevoir, il faudroit bien se garder de la publier. De-là ces expressions équivoques qui concilioient en quelque manière l'erreur & la vérité. Le nom de Dieu est de ce nombre. Un ancien abus en avoit étendu l'usage à tout ce qui, dans l'univers, excite notre admiration; à tout ce qui, parmi les hommes, brille par l'excellence du mérite ou du pouvoir. On le trouve dans les auteurs les plus religieux, employé tantôt au singulier, tantôt au pluriel. En se montrant tour à tour sous l'une ou l'autre de ces formes, il satisfaisoit également le peuple & les gens instruits. Ainsi quand un auteur accorde le nom de Dieu à la nature, à l'ame du monde, aux astres, on est en droit de demander en quel sens il prenoit cette expression; & si, au dessus de ces objets, il ne plaçoit pas un dieu unique auteur de toutes choses.

6°. Cette remarque est sur-tout applicable à deux opinions généralement introduites parmi les peuples de l'antiquité. L'une admettoit au-dessus de nous des génies destinés à régler la marche de l'univers. Si cette idée

à la méthode des physiciens, ils n'appellent pas à leur secours une cause surnaturelle. Il en est, mais en petit nombre, qui rejettent formellement cette cause, & leurs solutions sont aussi incompréhensibles qu'insuffisantes.

Démophon

n'a pas tiré son origine d'une tradition ancienne & respectable, elle a dû naître dans les pays où le souverain confioit les soins de son royaume à la vigilance de ses ministres. Il paroit en effet que les Grecs la reçurent des peuples qui vivoient sous un gouvernement monarchique; & de plus, l'auteur d'un ouvrage attribué faussement à Aristote, mais néanmoins très ancien, observe que, puisqu'il n'est pas de la dignité du roi de Perse de s'occuper des minces détails de l'administration, ce travail convient encore moins à l'Etre suprême.

La seconde opinion avoit pour objet cette continuité d'actions & de réactions qu'on voit dans toute la nature. On supposa des ames particulières dans la pierre d'aimant, & dans les corps où l'on croyoit distinguer un principe de mouvement, & des étincelles de vie. On supposa une ame universelle, répandue dans toutes les parties de ce grand tout. Cette idée n'étoit pas contraire à la saine doctrine. Car rien n'empêche de dire que Dieu a renfermé dans la matière un agent invisible, un principe vital qui en dirige les opérations. Mais, par une suite de l'abus dont je viens de parler, le nom de Dieu fut quelquefois décerné aux génies & à l'ame du monde. De-là les accusations intentées contre plusieurs philosophes, & en particulier contre Platon & contre Pythagore.

Comme le premier, ainsi que je l'ai déjà dit, emploie le nom de Dieu tantôt au singulier, tantôt au pluriel, on lui a reproché de s'être contredit. La réponse étoit facile. Dans son Timée, Platon, développant avec ordre ses idées, dit que Dieu forma l'univers, & que, pour le régir, il établit des dieux subalternes, ou des génies, ouvrages de ses mains, dépositaires de sa puissance, & soumis à ses ordres. Ici la distinction entre le Dieu suprême & les autres dieux est si clairement énoncée, qu'il est impossible de la méconnoître; & Platon pouvoit prêter les mêmes vues, & demander les mêmes graces au souverain & à ses ministres. Si quelquefois il donne le nom de dieu au monde, au ciel, aux astres, à la terre, &c. il est visible qu'il entend seulement les génies & les ames, que Dieu a semés dans les différentes parties de l'univers, pour en diriger les mouvemens. Je n'ai rien trouvé dans ses autres ouvrages qui démentît cette doctrine.

Les imputations faites à Pythagore ne sont pas moins graves, & ne paroissent pas mieux fondées. Il admettoit, dit-on, une ame répandue dans toute la nature, étroitement unie avec tous les êtres qu'elle meut, conserve & reproduit sans cesse; principe éternel dont nos ames sont émanées, & qu'il qualifioit du nom de Dieu. On ajoute que, n'ayant pas d'autre idée de la Divinité, il doit être rangé parmi les athées.

De savans critiques se sont élevés contre cette accusation, fondée uniquement sur un petit nombre de passages susceptibles d'une interprétation favorable. Des volumes entiers suffiroient à peine pour rédiger ce qu'on a écrit pour & contre ce philosophe; je me borne à quelques réflexions.

On ne sauroit prouver que Pythagore ait confondu l'ame du monde avec la Divinité, & tout concourt à nous persuader qu'il a distingué l'une de l'autre. Comme nous ne pouvons juger de ses sentimens que par ceux de ses disciples, voyons comment quelques-uns d'entre eux se sont exprimés dans des fragmens qui nous restent de leurs écrits.

Dieu ne s'est pas contenté de former toutes choses, il conserve & gouverne tout. Un général donne ses ordres à son armée, un pilote à son équipage, Dieu au monde. Il est par rapport à l'univers, ce qu'un roi est par

rapport

Dimophon. Elles ne le sont pas plus que les idées qu'on a de la divinité. Son essence n'est pas connue, & je ne saurois admettre ce que je ne conçois pas.

Philoclès. Vous avancez un faux principe. La nature ne vous

rapport à son empire. L'univers ne pourroit subsister, s'il n'étoit dirigé par l'harmonie & par la providence. Dieu est bon, sage & heureux par lui-même. Il est regardé comme le père des dieux & des hommes, parce qu'il répand ses bienfaits sur tous ses sujets. Législateur équitable, précepteur éclairé, il ne perd jamais de vue les soins de son empire. Nous devons modéler nos vertus sur les siennes, qui sont pures & exemptes de toute affection grossière.

Un roi qui remplit ses devoirs est l'image de Dieu. L'union qui règne entre lui & ses sujets est la même qui règne entre Dieu & le monde.

Il n'y a qu'un Dieu, très-grand, très-haut, & gouvernant toutes choses. Il en est d'autres qui possèdent différens degrés de puissance, & qui obéissent à ses ordres. Ils sont à son égard ce qu'est le chœur par rapport au coryphée, ce que sont les soldats par rapport au général.

Ces fragmens contredisent si formellement l'idée qu'on a voulu nous donner des opinions de Pythagore, que des critiques ont pris le parti de jeter sur leur authenticité des doutes qui n'ont pas arrêté des savans également exercés dans la critique. Et en effet, la doctrine déposée dans ces fragmens est conforme à celle de Timée, qui distingue expressément l'Etre suprême d'avec l'ame du monde, qu'il suppose produite par cet être. On a prétendu qu'il avoit altéré le systême de son maître. Ainsi, pour condamner Pythagore, il suffira de rapporter quelques passages recueillis par des écrivains postérieurs de cinq à six cents ans à ce philosophe, & dont il est possible qu'ils n'aient pas saisi le véritable sens? &, pour le justifier, il ne suffira pas de citer un foule d'autorités qui déposent en sa faveur, & sur-tout celle d'un de ses disciples qui vivoit presque dans le même temps que lui, & qui, dans un ouvrage conservé en entier, expose un systême lié dans toutes ses parties?

Cependant on peut, à l'exemple de plusieurs critiques éclairés, concilier le témoignage de Timée avec ceux qu'on lui oppose. Pythagore reconnoissoit un Dieu suprême, auteur & conservateur du monde, être infiniment bon & sage, qui étend sa providence par-tout; voilà ce qu'attestent Timée & les autres Pythagoriciens dont j'ai cité les fragmens. Pythagore supposoit que Dieu vivifie le monde par une ame tellement attachée à la matière, qu'elle ne peut pas en être séparée; cette ame peut être considérée comme un feu subtil, comme une flamme pure; quelques Pythagoriciens lui donnoient le nom de Dieu, parce que c'est le nom qu'ils accordoient à tout ce qui sortit des mains de l'Etre suprême; voilà, si je ne me trompe, la seule manière d'expliquer les passages qui jettent des doutes sur l'orthodoxie de Pythagore.

Enfin il est possible que quelques Pythagoriciens, voulant nous donner une image sensible de l'action de Dieu sur toute la nature, aient pensé qu'il est tout entier en tous lieux, & qu'il *informe* l'univers comme notre ame *informe* notre corps. C'est l'opinion que semble leur prêter le Grand-Prêtre de Cérès, au chapitre xxx de cet ouvrage. J'en ai fait usage en cet endroit pour me rapprocher des auteurs que je citois en note, & pour ne pas prononcer sur des questions qu'il est aussi pénible qu'inutile d'agiter. Car enfin, ce n'est pas d'après quelques expressions équivoques, & par un long étalage de principes & de conséquences qu'il faut juger de la croyance de Pythagore. C'est par sa morale-pratique, & sur-tout par cet Institut qu'il avoit formé, & dont un des principaux devoirs étoit de s'occuper de la Divinité,

vous offre-t-elle pas à tous momens des mystères impénétrables? Vous avouez que la matière existe, sans connoître son essence; vous savez que votre bras obéit à votre volonté, sans appercevoir la liaison de la cause à l'effet.

vinité, de se tenir toujours en sa présence, & de mériter ses faveurs par les abstinences, la prière, la méditation, & la pureté de cœur. Il faut avouer que ces pieux exercices ne conviendroient guère à une société de Spinosistes.

7°. Ecoutons maintenant l'auteur des Pensées sur la comète. „ Quel est „ l'état de la question lorsqu'on veut philosopher touchant l'unité de Dieu? „ C'est de savoir s'il y a une intelligence parfaitement simple, totalement „ distinguée de la matière & de la forme du monde, & productrice de toutes „ choses. Si l'on affirme cela, l'on croit qu'il n'y a qu'un Dieu; mais si „ l'on ne l'affirme pas, on a beau siffler tous les Dieux du paganisme, & té- „ moigner de l'horreur pour la multitude des Dieux, on admettra réelle- „ ment un infinité de Dieux. „ Bayle ajoute qu'il seroit mal aisé de trouver, parmi les anciens, des auteurs qui aient admis, l'unité de Dieu, sans entendre une substance composée. „ Or, une telle substance n'est une qu'a- „ busivement & improprement, ou que sous la notion arbitraire d'un certain „ tout, ou d'un être collectif. „

Si, pour être placé parmi les polythéistes, il suffit de n'avoir pas de justes idées sur la nature des esprits, il faut, suivant Bayle lui-même, condamner non-seulement Pythagore, Platon, Socrate, & tous les anciens, mais encore presque tous ceux qui, jusqu'à nos jours, ont écrit sur ces matières. Car voici ce qu'il dit dans son Dictionnaire: „ Jusqu'à M. Descartes, tous nos „ docteurs, soit théologiens, soit philosophes, avoient donné une étendue „ aux esprits, infinie à Dieu, finie aux anges & aux ames raisonnables. Il „ est vrai qu'ils soutenoient que cette étendue n'est point matérielle, ni com- „ posée de parties, & que les esprits sont tout entiers dans chaque partie de „ l'espace qu'ils occupent. De-là sont sorties les trois espèces de présence „ locale: la première pour les corps, la seconde pour les esprits créés, la „ troisième pour Dieu. Les Cartésiens ont renversé tous ces dogmes; ils „ disent que les esprits n'ont aucune sorte d'étendue ni de présence locale; „ mais on rejette leur sentiment comme très absurde. Disons donc qu'en- „ core aujourd'hui tous nos philosophes & tous nos théologiens enseignent, „ conformément, aux idées populaires, que la substance de Dieu est répan- „ due dans des espaces infinis. Or il est certain que c'est ruiner d'un côté „ ce que l'on avoit bâti de l'autre; c'est redonner en effet à Dieu la maté- „ rialité que l'on lui avoit ôtée. „

L'état de la question n'est donc pas tel que Bayle l'a proposé. Mais il s'agit de savoir si Platon & d'autres philosophes antérieurs à Platon, ont reconnu un premier être, éternel, infiniment intelligent, infiniment sage & bon; qui a formé l'univers de toute éternité ou dans le temps; qui le conserve & le gouverne par lui-même ou par ses ministres; qui a destiné dans ce monde ou dans l'autre des récompenses à la vertu ou des punitions au crime. Ces dogmes sont clairement énoncés dans les écrits de presque tous les anciens philosophes. S'ils y sont accompagnés d'erreurs grossières sur l'essence de Dieu, nous répondons que ces auteurs ne les avoient pas apperçues, ou du moins ne croyoient pas qu'elles détruisissent l'unité de l'Etre suprême. Nous dirons encore qu'il n'est pas juste de reprocher à des écrivains qui ne sont plus, des conséquences qu'ils auroient vraisemblablement rejettées, s'ils en avoient connu le danger. Nous dirons que notre intention n'est pas de soutenir que les philosophes dont je parle avoient des idées aussi saines sur la Divinité que les nôtres, mais seulement qu'ils étoient en général aussi éloignés de l'athéisme que du polythéisme.

Démophon.

Démophon. On nous parle tantôt d'un ſeul dieu, & tantôt de pluſieurs dieux. Je ne vois pas moins d'imperfections que d'oppoſitions dans les attributs de la divinité. Sa ſageſſe exige qu'elle maintienne l'ordre ſur la terre, & le déſordre y triomphe avec éclat. Elle eſt juſte, & je ſouffre ſans l'avoir mérité

Philoclès. On ſuppoſa dès la naiſſance des ſociétés, que des génies, placés dans les aſtres, veilloient à l'adminiſtration de l'univers; comme ils paroiſſoient revêtus d'une grande puiſſance, ils obtinrent les hommages des mortels; & le ſouverain fut preſque par-tout négligé pour les miniſtres.

Cependant ſon ſouvenir ſe conſerva toujours parmi tous les peuples. Vous en trouverez des traces plus ou moins ſenſibles dans les monumens les plus anciens, des témoignages plus formels dans les écrits des philoſophes modernes. Voyez la prééminence qu'Homère accorde à l'un des objets du culte public: Jupiter eſt le père des dieux & des hommes. Parcourez la Grèce: vous trouverez l'être unique adoré depuis long-temps en Arcadie, ſous le nom du dieu bon par excellence; dans pluſieurs villes, ſous celui du très haut, ou du très grand.

Ecoutez enſuite Timée, Anaxagore, Platon: C'eſt le dieu unique qui a ordonné la matière, & produit le monde.

Ecoutez Antiſthène, diſciple de Socrate: Pluſieurs divinités ſont adorées parmi les nations, mais la nature n'en indique qu'une ſeule.

Ecoutez enfin ceux de l'école de Pythagore. Tous ont conſidéré l'univers comme une armée, qui ſe meut au gré du général; comme une vaſte monarchie, où la plénitude du pouvoir réſide dans le ſouverain.

Mais pourquoi donner aux génies qui lui ſont ſubordonnés, un titre qui n'appartient qu'à lui ſeul? c'eſt que, par un abus depuis long-temps introduit dans toutes les langues, ces expreſſions *dieu* & *divin*, ne déſignent ſouvent qu'une ſupériorité de rang, qu'une excellence de mérite, & ſont prodiguées tous les jours aux princes qu'il a revêtus de ſon pouvoir, aux eſprits qu'il a remplis de ſes lumières, aux ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains ou des nôtres. Il eſt ſi grand en effet, que, d'un côté, on n'a d'autre moyen de relever les grandeurs humaines, qu'en les rapprochant des ſiennes, & que d'un autre côté, on a de la peine à comprendre qu'il puiſſe ou daigne abaiſſer ſes regards juſqu'à nous.

Vous qui niez ſon immenſité, avez-vous jamais réfléchi ſur la multiplicité des objets que votre eſprit & vos ſens peuvent embraſſer? Quoi! votre vue ſe prolonge ſans effort ſur

un grand nombre de ſtades; & la ſienne ne pourroit pas en parcourir une infinité? Votre attention ſe porte preſqu'au même inſtant ſur la Grèce, ſur la Sicile, ſur l'Egypte; & la ſienne ne pourroit s'étendre ſur tout l'univers.

Et vous qui mettez des bornes à ſa bonté, comme s'il pouvoit être grand ſans etre bon, croyez-vous qu'il rougiſſe de ſon ouvrage? qu'un inſecte, un brin d'herbe, ſoient mépriſables à ſes yeux? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes, qu'il lui ait donné le déſir, le beſoin & l'eſpérance de le connoître, pour l'éloigner à jamais de ſa vue? Non, je ne ſaurois penſer qu'un père oublie ſes enfans, & que, par une négligence incompatible avec ſes perfections, il ne daigne pas veiller ſur l'ordre qu'il a établi dans ſon empire.

Démophon. Si cet ordre émane de lui, pourquoi tant de crimes & de malheurs ſur la terre? Où eſt ſa puiſſance, s'il ne peut les empêcher? ſa juſtice, s'il ne le veut pas?

Philoclès. Je m'attendois à cette attaque. On l'a faite, on la fera dans tous les temps, & c'eſt la ſeule qu'on puiſſe nous oppoſer. Si tous les hommes étoient heureux, ils ne ſe révolteroient pas contre l'auteur de leurs jours; mais ils ſouffrent ſous ſes yeux, & il ſemble les abandonner. Ici ma raiſon confondue interroge les traditions anciennes; toutes dépoſent en faveur d'une providence. Elle interroge les ſages; preſque tous d'accord ſur le fond du dogme, ils héſitent & ſe partagent dans la manière de l'expliquer. Pluſieurs d'entre eux, convaincus que limiter la juſtice ou la bonté de dieu, c'étoit l'anéantir, ont mieux aimé donner des bornes à ſon pouvoir. Les uns répondent; Dieu n'opère que le bien; mais la matière, par un vice inhérent à ſa nature, occaſionne le mal, en réſiſtant à la volonté de l'Etre ſuprême. D'autres: L'influence divine s'étend avec plénitude juſqu'à la ſphère de la lune, & n'agit que foiblement dans les régions inférieures. D'autres: Dieu ſe mêle des grandes choſes, & néglige les petites. Il en eſt enfin qui laiſſent tomber ſur mes ténèbres un trait de lumière qui les éclaircit. Foibles mortels, s'écrient-ils! ceſſez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie, & les malheurs qui vous viennent du dehors. Ces accidens, que votre réſignation peut convertir en bienfaits, ne ſont que la ſuite des lois néceſſaires à la conſervation de l'univers. Vous entrez dans le ſyſtême général des choſes, mais vous n'en êtes qu'une portion. Vous fûtes ordonnés pour le tout, & le tout ne fut pas ordonné pour vous.

Ainſi, tout eſt bien dans la nature, excepté dans la claſſe des êtres où tout devroit être mieux. Les corps inanimés ſuivent ſans réſiſtance les mouvemens qu'on leur imprime.

Les

Les animaux, privés de raison, se livrent sans remords à l'instinct qui les entraîne. Les hommes seuls se distinguent autant par leurs vices que par leur intelligence. Obéissent-ils à la nécessité, comme le reste de la nature? pourquoi peuvent-ils résister à leurs penchans? pourquoi reçurent-ils ces lumières qui les égarent, ce désir de connoître leur auteur, ces notions du bien, ces larmes précieuses que leur arrache une belle action; ce don le plus funeste, s'il n'est pas le plus beau de tous, le don de s'attendrir sur les malheurs de leurs semblables? A l'aspect de tant de privilèges qui les caractérisent essentiellement, ne doit-on pas conclure que dieu, par des vues qu'il n'est pas permis de sonder, a voulu mettre à de fortes épreuves le pouvoir qu'ils ont de délibérer & de choisir? Oui, s'il y a des vertus sur la terre, il y a une justice dans le ciel. Celui qui ne paie pas un tribut à la règle, doit une satisfaction à la règle. Il commence sa vie dans ce monde, il la continue dans un séjour où l'innocence reçoit le prix de ses souffrances, où l'homme coupable expie ses crimes, jusqu'à ce qu'il en soit purifié.

Voilà, Démophon, comment nos sages justifient la providence. Ils ne connoissent pour nous d'autre mal que le vice, & d'autre dénouement au scandale qu'il produit, qu'un avenir où toutes choses seront mises à leur place. Demander à présent, pourquoi dieu ne l'a pas empêché dès l'origine, c'est demander pourquoi il a fait l'univers selon ses vues, & non suivant les nôtres.

Démophon. La religion n'est qu'un tissu de petites idèes, de pratiques minutieuses. Comme s'il n'y avoit pas assez de tyrans sur la terre, vous en peuplez les cieux; vous m'entourez de surveillans, jaloux les uns des autres, avides de mes présens, à qui je ne puis offrir que l'hommage d'une crainte servile; le culte qu'ils exigent, n'est qu'un trafic honteux; ils vous donnent des richesses, vous leur rendez des victimes. L'homme abruti par la superstition est le plus vil des esclaves. Vos philosophes même n'ont pas insisté sur la nécessité d'acquérir des vertus, avant que de se présenter à la divinité, ou de lui en demander dans leurs prières.

Philoclès. Je vous ai déjà dit que le culte public est grossièrement défiguré, & que mon dessein étoit simplement de vous exposer les opinions des philosophes qui ont réfléchi sur les rapports que nous avons avec la divinité. Doutez de ces rapports, si vous êtes assez aveugle pour les méconnoître. Mais ne dites pas que c'est dégrader nos ames, que de les séparer de la masse des êtres, que de leur donner la plus brillante des origines & des destinées, que d'établir entre elles &

l'Etre

l'Etre ſuprême un commerce de bienfaits & de reconnoiſſance.

Voulez-vous une morale pure & céleſte, qui élève votre eſprit & vos ſentimens? étudiez la doctrine & la conduite de ce Socrate. qui ne vit dans ſa condamnation, ſa priſon & ſa mort, que les décrets d'une ſageſſe infinie, & ne daigna pas s'abaiſſer juſqu'à ſe plaindre de l'injuſtice de ſes ennemis.

Contemplez en même temps avec Pythagore les lois de l'harmonie univerſelle, & mettez ce tableau devant vos yeux. Régularité dans la diſtribution des corps céleſtes; concours de toutes les volontés dans une ſage république, concours de tous les mouvemens dans une ame vertueuſe; tous les êtres travaillant de concert au maintien de l'ordre, & l'ordre conſervant l'univers & ſes moindres parties; un dieu auteur de ce plan ſublime, & des hommes deſtinés à être par leurs vertus ſes miniſtres & ſes coopérateurs. Jamais ſyſtême n'étincela de plus de génie; jamais rien n'a pu donner une plus haute idée de la grandeur & de la dignité de l'homme.

Permettez que j'inſiſte; puiſque vous attaquez nos philoſophes, il eſt de mon devoir de les juſtifier. Le jeune Lyſis eſt inſtruit de leurs dogmes. J'en juge par les inſtituteurs qui élevèrent ſon enfance. Je vais l'interroger ſur différens articles relatifs à cet entretien. Ecoutez ſes réponſes. Vous verrez d'un coup-d'œil l'enſemble de notre doctrine; & vous jugerez ſi la raiſon, abandonnée à elle-même, pouvoit concevoir une théorie plus digne de la divinité, & plus utile aux hommes*.

Philoclès.

* Les premiers écrivains de l'Egliſe eurent ſoin de recueillir les témoignages des poëtes & des philoſophes Grecs, favorables au dogme de l'unité d'un Dieu, à celui de la Providence, & à d'autres également eſſentiels.

Ils crurent auſſi devoir rapprocher de la morale du chriſtianiſme, celle que les anciens philoſophes avoient établie parmi les nations, & reconnurent que la ſeconde, malgré ſon imperfection, avoit préparé les eſprits à recevoir la première, beaucoup plus pure.

Il a paru dans ces derniers temps différens ouvrages ſur la doctrine religieuſe des païens; & de très ſavans critiques, après l'avoir approfondie, ont reconnu que, ſur certains points, elle mérite les plus grands éloges. Voici comment s'explique M. Fréret, par rapport au plus eſſentiel des dogmes: „ Les Egyptiens & les Grecs ont donc connu & adoré le Dieu ſuprême, le „ vrai Dieu, quoique d'une manière indigne de lui. „ Quant à la morale, écoutons le célèbre Huet, évêque d'Avranches. *Ac mihi quidem ſæpe numero contigit, ut cùm ea legerem, quæ ad vitam rectè probèque inſtituendam, vel a Platone, vel ab Ariſtotele, vel a Cicerone, vel ab Epicteto tradita ſunt, mihi viderer ex aliquibus chriſtianorum ſcriptis capere normam pietatis.*

Autoriſé par de ſi grands exemples, & forcé par le plan de mon ouvrage, à donner un précis de la théologie morale des Grecs, je ſuis bien éloigné de penſer qu'on puiſſe la confondre avec la nôtre, qui eſt d'un ordre infini-

ment

Philoclès. Dites-moi, Lysis, qui a formé le monde?

Lysis. Dieu.

Philoclès. Par quel motif l'a-t-il formé?

Lysis. Par un effet de sa bonté.

Philoclès. Qu'est-ce-que Dieu?

Lysis. Ce qui n'a ni commencement ni fin. L'être éternel, nécessaire, immuable, intelligent.

Philoclès. Pouvons-nous connoître son essence?

Lysis. Elle est incompréhensible & ineffable; mas il a parlé clairement par ses œuvres, & ce langage a le caractère des grandes vérités, qui est d'être à portée de tout le monde. De plus vives lumières nous seroient inutiles, & ne convenoient sans doute ni à son plan ni à notre foiblesse. Qui sait même si l'impatience de nous élever jusqu'à lui ne présage pas la destinée qui nous attend? En effet s'il est vrai, comme on le dit, qu'il est heureux par la seule vue de ses perfections, désirer de le connoître, c'est désirer de partager son bonheur.

Philoclès. Sa providence s'étend-elle sur toute la nature?

Lysis. Jusque sur les plus petits objets.

Philoclès. Pouvons-nous lui dérober la vue de nos actions?

Lysis. Pas même celle de nos pensées.

Philoclès. Dieu est-il l'auteur du mal?

Lysis. L'Etre bon ne peut faire que ce qui est bon.

Philoclès. Quels sont vos rapports avec lui?

Lysis. Je suis son ouvrage, je lui appartiens, il a soin de moi.

Philoclès. Quel est culte qui lui convient?

Lysis. Celui que les lois de la patrie ont établi; la sagesse humaine ne pouvant savoir rien de positif à cet égard.

Philoclès. Suffit-il de l'honorer par des sacrifices & par des cérémonies pompeuses?

Lysis. Non.

Philoclès. Que faut-il encore?

Lysis. La pureté du cœur. Il se laisse plutôt fléchir par la vertu que par les offrandes; &, comme il ne peut y avoir aucun commerce entre lui & l'injustice, quelques-uns pensent qu'il faudroit arracher des autels les méchans qui y trouvent un asyle.

ment supérieur. Sans relever ici les avantages qui distinguent l'ouvrage de la sagesse divine, je me borne à un seul article. Les législateurs de la Grèce s'étoient contentés de dire: *Honorez les Dieux.* L'Evangile dit: *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur; & le prochain, comme vous même.* Cette loi qui les renferme & qui les anime toutes, Saint Augustin prétend que Platon l'avoit connue en partie; mais ce que Platon avoit enseigné à cet égard n'étoit qu'une suite de sa théorie sur le souverain bien, & influa si peu sur la morale des Grecs, qu'Aristote assure qu'il seroit absurde de dire qu'on aime Jupiter.

Philoclès. Cette doctrine, enseignée par les philosophes, est-elle reconnue par les prêtres?

Lysis. Ils l'ont fait graver sur la porte du temple d'Epidaure: L'ENTRÉE DE CES LIEUX, dit l'inscription, N'EST PERMISE QU'AUX AMES PURES. Ils l'annoncent avec éclat dans nos cérémonies saintes, où, après que le ministre des autels a dit: *Qui est-ce qui est ici?* les assistans répondent de concert: *Ce sont tous gens de bien.*

Philoclès. Vos prières ont-elles pour objet les biens de la terre?

Lysis. Non. J'ignore s'ils ne me seroient pas nuisibles; & je craindrois, qu'irrité de l'indiscrétion de mes vœux, dieu ne les exauçât.

Philoclès. Que lui demandez-vous donc?

Lysis. De me protéger contre mes passions; de m'accorder la vraie beauté, celle de l'ame; les lumières & les vertus dont j'ai besoin; la force de ne commettre aucune injustice, & sur-tout le courage de supporter, quand il le faut, l'injustice des autres.

Philoclès. Que doit-on faire pour se rendre agréable à la divinité?

Lysis. Se tenir toujours en sa présence; ne rien entreprendre sans implorer son secours; s'assimiler en quelque façon à elle par la justice & par la sainteté; lui rapporter toutes ses actions; remplir exactement les devoirs de son état, & regarder comme le premier de tous, celui d'être utile aux hommes; car, plus on opère le bien, plus on mérite d'être mis au nombre de ses enfans & de ses amis.

Philoclès. Peut-on être heureux en observant ces préceptes?

Lysis. Sans doute, puisque le bonheur consiste dans la sagesse, & la sagesse dans la connoissance de dieu.

Philoclès. Mais cette connoissance est bien imparfaite.

Lysis. Aussi notre bonheur ne sera-t-il entier que dans une autre vie.

Philoclès. Est-il vrai, qu'après notre mort, nos ames comparoissent dans le champ de la vérité, & rendent compte de leur conduite à des juges inexorables; qu'ensuite, les unes transportées dans des campagnes riantes, y coulent des jours paisibles au milieu des fêtes & des concerts; que les autres sont précipitées par les furies dans le Tartare, pour subir à-la-fois la rigueur des flammes & la cruauté des bêtes féroces?

Lysis. Je l'ignore.

Philoclès. Dirons-nous que les unes & les autres, après avoir été, pendant mille ans au moins, rassasiées de douleurs ou de plaisirs, reprendront un corps mortel, soit dans la classe

des

des hommes, soit dans celle des animaux, & commenceront une nouvelle vie; mais qu'il est pour certains crimes des peines éternelles?

Lysis. Je l'ignore encore. La divinité ne s'est point expliquée sur la nature des peines & des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, d'après les notions que nous avons de l'ordre & de la justice, d'après le suffrage de tous les peuples & de tous les temps, c'est que chacun sera traité suivant ses mérites, & que l'homme juste, passant tout-à-coup du jour nocturne de cette vie, à la lumière pure & brillante d'une seconde vie, jouira de ce bonheur inaltérable dont ce monde n'offre qu'une foible image.

Philoclès. Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes?

Lysis. Décerner à notre ame les plus grands honneurs, après ceux que nous rendons à la divinité; ne la jamais remplir de vices & de remords; ne la jamais vendre au poids de l'or, ni la sacrifier à l'attrait des plaisirs; ne jamais préférer dans aucune occasion un être aussi terrestre, aussi fragile que le corps, à une substance dont l'origine est célèste, & la durée éternelle.

Philoclès. Quels sont nos devoirs envers les hommes?

Lysis. Ils sont tous renfermés dans cette formule: Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent.

Philoclès. Mais n'êtes-vous pas à plaindre si tous ces dogmes ne sont qu'une illusion, & si votre ame ne survit pas à votre corps?

Lysis. La religion n'est pas plus exigeante que la philosophie. Loin de prescrire à l'honnête homme aucun sacrifice qu'il puisse regretter, elle répand un charme secret sur ses devoirs, & lui procure deux avantages inestimables, une paix profonde pendant sa vie, une douce espérance au moment de la mort.

Fin du Chapitre soixante-dix-neuvième.

CHAPITRE LXXX.

Suite de la Bibliothèque. La Poësie.

J'AVOIS mené chez Euclide le jeune Lysis, fils d'Apollodore. Nous entrâmes dans une des pièces de la bibliothèque; elle ne contenoit que des ouvrages de poësie & de morale, les uns en très grande quantité, les autres en très petit nombre.

Lysis parut étonné de cette disproportion; Euclide lui dit: Il faut peu de livres pour instruire les hommes; il en faut beaucoup pour les amuser. Nos devoirs sont bornés; les plaisirs de l'esprit & du cœur ne sauroient l'être; l'imagination, qui sert à les alimenter, est aussi libérale que féconde, tandis que la raison, pauvre & stérile, ne nous communique que les foibles lumières dont nous avons besoin; &, comme nous agissons plus d'après nos sensations que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous, que les conseils de la raison sa rivale.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel; souvent même, elle préfère au possible des fictions auxquelles on ne peut assigner des limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités & les couleurs qui servoient à les distinguer; &, par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le séjour des enchantemens, dans ce monde idéal où les poëtes, oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muses, que les ruisseaux paisibles roulent en leur faveur des flots de lait & de miel, qu'Apollon descend des cieux pour leur remettre sa lyre, qu'un souffle divin éteignant tout-à-coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire, & les force de parler le langage des dieux dont ils ne sont plus que les organes.

Vous voyez, ajouta Euclide, que j'emprunte les paroles de Platon. Il se moquoit souvent de ces poëtes qui se plaignent avec tant de froideur du feu qui les consume intérieurement. Mais il en est parmi eux qui sont en effet entraînés par cet enthousiasme qu'on appelle inspiration divine, fureur poëtique. Eschyle, Pindare & tous nos grands poëtes le ressentoient, puisqu'il domine encore dans leurs écrits. Que dis-je? Démosthène à la tribune, des particuliers dans la société, nous le font éprouver tous les jours. Ayez vous-même à peindre les transports ou les malheurs d'une de ces passions qui, parvenues à leur comble, ne laissent plus à l'ame aucun sentiment de libre, il n'échappera de votre bouche & de vos yeux que des traits enflammés, & vos fréquens écarts passeront pour des accès de fureur ou de folie. Cependant vous n'aurez cédé qu'à la voix de la nature.

Cette chaleur qui doit animer toutes les productions de l'esprit, se développe dans la poësie, avec plus ou moins d'intensité, suivant que le sujet exige plus ou moins de mouvement,

ment, ſuivant que l'auteur poſsède plus ou moins ce talent ſublime qui ſe prête aiſément aux caractères des paſſions, ou ce ſentiment profond, qui tout-à-coup s'allume dans ſon cœur, & ſe communique rapidement aux nôtres. Ces deux qualités ne ſont pas toujours réunies. J'ai connu un poëte de Syracuſe, qui ne faiſoit jamais de ſi beaux vers, que lorſqu'un violent enthouſiaſme le mettoit hors de lui-même.

Lyſis fit alors quelques queſtions dont on jugera par les réponſes d'Euclide. La poëſie, nous dit ce dernier, a ſa marche & ſa langue particulière. Dans l'épopée & la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à ſon gré, altérant les faits connus, y en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, les relevant tantôt au moyen des incidens merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des penſées & des ſentimens. Souvent la fable, c'eſt-à-dire, la manière de diſpoſer l'action, coûte plus & fait plus d'honneur au poëte que la compoſition même des vers.

Les autres genres de poëſie n'exigent pas de lui une conſtruction ſi pénible. Mais toujours doit-il montrer une ſorte d'invention, donner, par des fictions neuves, un eſprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de ſa flamme; & ne jamais oublier que, ſuivant Simonide, la poëſie eſt une peinture parlante, comme la peinture eſt une poëſie muette.

Il ſuit de là que le vers ſeul ne conſtitue pas le poëte. L'hiſtoire d'Hérodote miſe en vers ne ſeroit qu'une hiſtoire, puiſqu'on n'y trouveroit ni fable ni fictions. Il ſuit encore qu'on ne doit pas compter parmi les productions de la poëſie, les ſentences de Théognis, de Phocylide, &c. ni même les ſyſtêmes de Parménide & d'Empédocle ſur la nature, quoique ces deux derniers aient quelquefois inſére dans leurs ouvrages des deſcriptions brillantes, ou des allégories ingénieuſes.

J'ai dit que la poëſie avoit unel angue particulière. Dans les partages qui ſe ſont faits entre elle & la proſe, elle eſt convenue de ne ſe montrer qu'avec une parure très riche, ou du moins très élégante, & l'on a remis entre ſes mains toutes les couleurs de la nature, avec l'obligation d'en uſer ſans ceſſe, & l'eſpérance du pardon, ſi elle en abuſe quelquefois.

Elle a réuni à ſon domaine quantité de mots interdits à la proſe, d'autres qu'elle alonge ou raccourcit, ſoit par l'addition, ſoit par le retranchement d'une lettre ou d'une ſyllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, & le privilège preſque excluſif d'employer ceux qui ne ſont plus en uſage, ou qui ne le ſont que dans un pays étranger, d'en identifier pluſieurs dans un ſeul, de les diſpoſer dans un ordre inconnu

jusqu'alors, & de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poëtique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie s'étendent sur tous les instrumens qui secondent ses opérations. De-là, ces formes nombreuses que les vers ont reçues de ses mains, & qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante: on l'a destiné à l'épopée; l'iambe revient souvent dans la conversation: la poësie dramatique l'emploie avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accompagnés de danses*; elles se sont appliquées sans effort aux odes & aux hymnes. C'est ainsi que les poëtes ont multiplié les moyens de plaire.

Euclide, en finissant, nous montra les ouvrages qui ont paru en différens temps sous les noms d'Orphée, de Musée, de Thamyris, de Linus, d'Anthès, de Pamphus, d'Olen, d'Abaris, d'Epiménide, &c. Les uns ne contiennent que des hymnes sacrés ou des chants plaintifs; les autres traitent des oracles, des expiations & des enchantemens. Dans quelques-uns, & sur-tout dans le cycle épique, qui est un recueil de traditions fabuleuses où les auteurs tragiques ont souvent puisé les sujets de leurs pièces, on a décrit les généalogies des dieux, le combat des Titans, l'expédition des Argonautes, les guerres de Thèbes & de Troie. Tels furent les principaux objets qui occupèrent les gens de lettres pendant plusieurs siècles. Comme la plupart de ces ouvrages n'appartiennent pas à ceux dont ils portent les noms†, Euclide avoit négligé de les disposer dans un certain ordre.

Venoient ensuite ceux d'Hésiode & d'Homère. Ce dernier étoit escorté d'un corps redoutable d'interprètes & de commentateurs. J'avois lu avec ennui les explications de Stésimbrote & de Glaucon, & j'avois ri de la peine que s'étoit donnée Métrodore de Lampsaque, pour découvrir une allégorie continuelle dans l'Iliade & dans l'Odyssée.

A l'exemple d'Homère, plusieurs poëtes entreprirent de chanter la guerre de Troie. Tels furent entre autres, Arc-

* Voyez sur les diverses formes des vers Grecs, le chapitre XXVII de cet ouvrage.

† A l'époque que j'ai choisie, il couroit dans la Grèce des hymnes & d'autres poësies qu'on attribuoit à de très anciens poëtes; les personnes instruites en connoissoient si bien la supposition, qu'Aristote doutoit même de l'existence d'Orphée. Dans la suite on plaça les noms les plus célèbres à la tête de quantité d'écrits dont les vrais auteurs étoient ignorés. Tels sont quelques traités qui se trouvent aujourd'hui dans les éditions de Platon & d'Aristote; je les ai cités quelquefois sous les noms de ces grands hommes, pour abréger, & parce qu'ils sont insérés parmi leurs ouvrages.

tinus,

tinus, Stésichore, Sacadas, Leschès, qui commença son ouvrage par ces mots emphatiques: *Je chante la fortune de Priam, & la guerre fameuse*.....Le même Leschès, dans sa petite Iliade, & Dicéogène dans ses Cypriaques, décrivirent tous les évènemens de cette guerre. Les poëmes de l'Héracléide & de la Théséide n'omettent aucun des exploits d'Hercule & de Thésée. Ces auteurs ne connurent jamais la nature de l'épopée; ils étoient placés à la suite d'Homère, & se perdoient dans ses rayons, comme les étoiles se perdent dans ceux du soleil.

Euclide avoit tâché de réunir toutes les tragédies, comédies & satyres, que, depuis près de 200 ans, on a représentées sur les théatres de la Grèce & de la Sicile. Il en possédoit environ 3000*, & sa collection n'étoit pas complète. Quelle haute idée ne donnoit-elle pas de la littérature des Grecs, &

* C'est d'après Suidas, Athénée, & d'autres auteurs dont les témoignages ont été recueillis par Fabricius, que j'ai porté à environ 3000 le nombre de ces pièces. Les calculs de ces écrivains ne méritent pas la même confiance pour chaque article en particulier. Mais il faut observer qu'ils ont cité quantité d'auteurs dramatiques, qui vécurent avant le jeune Anacharsis, ou de son temps, sans spécifier le nombre des pièces qu'ils avoient composées. S'il y a exagération d'un côté, il y a omission de l'autre, & le résultat ne pouvoit guerre différer de celui que j'ai donné. Il monteroit peut-être au triple & au quadruple, si, au lieu de m'arrêter à une époque précise, j'avois suivi toute l'histoire du théatre Grec. Car dans le peu de monumens qui servent à l'éclaircir, il est fait mention d'environ 350 poëtes qui avoient composé des tragédies & des comédies.

Il ne nous reste en entier que sept pièces d'Eschyle, sept de Sophocle, dix-neuf d'Euripide, onze d'Aristophane, en toute quarante-quatre. On peut y joindre les dix-neuf pièces de Plaute & les six de Térence, qui sont des copies ou des imitations des comédies Grecques.

Le temps n'a épargné aucune des branches de la littérature des Grecs; livres d'histoire, ouvrages relatifs aux sciences exactes, systêmes de philosophie, traités de politique, de morale, de médecine, &c. presque tout a péri; les livres des Romains ont eu le même sort; ceux des Egyptiens, des Phéniciens & de plusieurs autres nations éclairées, ont été engloutis dans un naufrage presque universel.

Les copies d'un ouvrage se multiplioient autrefois si difficilement, il falloit être si riche pour se former une petite bibliothèque, que les lumières d'un pays avoient beaucoup de peine à pénétrer dans un autre, & encore plus à se perpétuer dans le même endroit. Cette considération devroit nous rendre très circonspects à l'égard des connoissances que nous accordons, ou que nous refusons aux anciens.

Le défaut des moyens, qui les égaroit souvent au milieu de leurs recherches, n'arrête plus les modernes. L'imprimerie, cet heureux fruit du hasard, cette découverte, peut-être la plus importante de toutes, met & fixe dans le commerce les idées de tous les temps & de tous les peuples. Jamais elle ne permettra que les lumières s'éteignent, & peut-être les portera-t-elle à un point, qu'elles seront autant au-dessus des nôtres, que les nôtres nous paroissent être au-dessus de celles des anciens. Ce seroit un beau sujet à traiter que l'influence qu'a eue jusqu'à présent l'imprimerie sur les esprits, & celle qu'elle aura dans la suite.

 de

de la fécondité de leur génie? Je comptai souvent plus de 100 pièces qui venoient de la même main. Parmi les singularités qu'Euclide nous faisoit remarquer, il nous montra l'Hippocentaure, tragédie, où Chérémon avoit, il n'y a pas longtemps, introduit, contre l'usage reçu, toutes les espèces de vers. Cette nouveauté ne fut pas goûtée.

Les mimes ne furent dans l'origine que des farces obscènes ou satyriques qu'on représentoit sur le théatre. Leur nom s'est transmis ensuite à de petits poëmes qui mettent sous les yeux du lecteur des aventures particulières. Ils se rapprochent de la comédie par leur objet, ils en different par le défaut d'intrigue, quelques-uns par une extrême licence. Il en est où il règne une plaisanterie exquise & décente. Parmi les mimes qu'avoit rassemblés Euclide, je trouvai ceux de Xénarque & ceux de Sophron de Syracuse; ces derniers faisoient les délices de Platon, qui, les ayant reçus de Sicile, les fit connoître aux Athéniens. Le jour de sa mort, on les trouva sous le chevet de son lit*.

Avant la découverte de l'art dramatique, nous dit encore Euclide, les poëtes, à qui la nature avoit accordé une ame sensible, & refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux, les désastres d'une nation, ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, & soulageoient leur douleur en s'y livrant. Leur chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'élégies ou de lamentations.

Ce genre de poësie procède par une marche régulierement irrégulière; je veux dire que le vers de six piés, & celui de cinq s'y succèdent alternativement. Le style en doit être simple, parce qu'un cœur véritablement affigé, n'a plus de prétention; il faut que les expressions en soient quelquefois brûlantes comme la cendre couvre un feu dévorant; mais que dans le récit, elles n'éclatent point en imprécations & en désespoir. Rien de si intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance. Voulez-vous le modèle d'une élégie aussi courte que touchante? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque transportée en Grèce, se jette aux piés de la statue de Thétis, de la mère d'Achille: elle ne se plaint pas de ce héros; mais, au souvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses yeux se remplissent de larmes, elle accuse Hélène de tous ses malheurs, elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; & après

* On peut présumer que quelques uns des poëmes qu'on appeloit mimes, étoient dans le goût des contes de La Fontaine.

avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance.

L'élégie peut soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune: elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, &, employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, & envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie.

C'est ainsi que Tyrtée ranima l'ardeur éteinte des Spartiates, & Callinus celle des habitans d'Ephèse. Voilà leurs élégies, & voici la pièce qu'on nomme la Salamine, & que Solon composa pour engager les Athéniens à reprendre l'île de ce nom.

Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'élégie se chargea d'exprimer les tourmens de l'amour. Plusieurs poëtes lui dûrent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poëtes; ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos, qui, jeune encore, s'est fait une juste réputation. On dit que son corps est si grêle & si foible, que, pour se soutenir contre la violence du vent, il est obligé d'attacher à sa chaussure des semelles de plomb ou des boules de ce métal. Les habitans de Cos, fiers de ses succès, lui ont consacré sous un platane une statue de bronze.

Je portai ma main sur un volume intitulé la *Lydienne*. Elle est, me dit Euclide, d'Antimaque de Colophon, qui vivoit dans le siècle dernier. C'est le même qui nous a donné le poëme si connu de la Thébaïde; il étoit éperdument amoureux de la belle Chryséis. Il la suivit en Lydie où elle avoit reçu le jour; elle y mourut entre ses bras. De retour dans sa patrie, il ne trouva d'autre remède à son affliction, que de la répandre dans ses écrits, & de donner à cette élégie le nom qu'elle porte.

Je connois sa Thébaïde, répondis-je; quoique la disposition n'en soit pas heureuse, & qu'on y retrouve de temps en temps des vers d'Homère transcrits presque syllabe pour syllabe, je conviens qu'à bien des égards l'auteur mérite des éloges. Cependant l'enflure, la force, & j'ose dire la sécheresse du style, me font présumer qu'il n'avoit ni assez d'agrément dans l'esprit, ni assez de sensibilité dans l'ame, pour nous intéresser à la mort de Chryséis. Mais je vais m'en éclaircir. Je lus en effet la *Lydienne*, pendant qu'Euclide montroit à Lysis, les élégies d'Archiloque, de Simonide, de Clonas, d'Ilon, &c. Ma lecture achevée: je ne me suis pas

trompé, repris-je: Antimaque a mis de la pompe dans sa douleur. Sans s'appercevoir qu'on est consolé quand on cherche à se consoler par des exemples, il compare ses maux à ceux des anciens héros de la Grèce, & décrit longuement les travaux pénibles qu'éprouvèrent les Argonautes dans leur expédition.

Archiloque, dit Lysis, crut trouver dans le vin un dénouement plus heureux à ses peines. Son beau-frère venoit de périr par mer; dans un pièce de vers que le poëte fit alors, après avoir donné quelques regrets à sa perte, il se hâte de calmer sa douleur. Car enfin, dit-il, mes larmes ne le rendront pas à la vie; nos jeux & nos plaisirs n'ajouteront rien aux rigueurs de son sort.

Euclide nous fit observer que le mélange des vers de six piés avec ceux de cinq n'étoit autrefois affecté qu'à l'élégie proprement dite, & que dans la suite il fut appliqué à différentes espèces de poësies. Pendant qu'il nous en citoit des exemples, il reçut un livre qu'il attendoit depuis long-temps. C'étoit l'Iliade en vers élégiaques, c'est-à dire, qu'après chaque vers d'Homère, l'auteur n'avoit pas rougi d'ajouter un plus petit vers de sa façon. Cet auteur s'appelle Pigrès; il étoit frère de la feue reine de Carie, Artémise, femme de Mausole; ce qui ne l'a pas empêché de produire l'ouvrage le plus extravagant & le plus mauvais qui existe peut-être.

Plusieurs tablettes étoient chargées d'hymnes en l'honneur des dieux, d'odes pour les vainqueurs aux jeux de la Grèce, d'éclogues, de chansons, & de quantité de pièces.

L'éclogue, nous dit Euclide, doit peindre les douceurs de la vie pastorale: des bergers assis sur le gazon, aux bords d'un ruisseau, sur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordent leurs chalumeaux au murmure des eaux & du zéphyr, tantôt chantent leurs amours, leurs démêlés innocens, leurs troupeaux & les objets ravissans qui environnent.

Ce genre de poësie n'a fait aucun progrès parmi nous. C'est en Sicile qu'on doit en chercher l'origine. C'est là, du moins à ce qu'on dit, qu'entre les montagnes couronnées de chênes superbes, se prolonge un vallon où la nature a prodigué ses trésors. Le berger Daphnis y naquit au milieu d'un bosquet de lauriers, & les dieux s'empressèrent à le combler de leurs faveurs. Les nymphes de ces lieux prirent soin de son enfance; il reçut de Vénus les graces & la beauté, de Mercure le talent de la persuasion; Pan dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux, & les Muses réglèrent les accens de sa voix touchante. Bientôt, rassemblant autour de lui les bergers

gers de la contrée, il leur apprit à s'estimer heureux de leur sort. Les roseaux furent convertis en instrumens sonores. Il établit des concours, où deux jeunes émules se disputoient le prix du chant & de la musique instrumentale. Les échos, animés à leurs voix, ne firent plus entendre que les expressions d'un bonheur tranquille & durable. Daphnis ne jouit pas long-temps du spectacle de ses bienfaits. Victime de l'amour, il mourut à la fleur de son âge; mais jusqu'à nos jours, ses élèves n'ont cessé de célébrer son nom, & de déplorer les tourmens qui terminèrent sa vie. Le poëme pastoral, dont on prétend qu'il conçut la première idée, fut perfectionné dans la suite par deux poëtes de Sicile, Stésichore d'Himère & Diomus de Syracuse.

Je conçois, dit Lysis, que cet art a dû produire de jolis paysages, mais étrangement enlaidis par les figures ignobles qu'on y représente. Quel intérêt peuvent inspirer des pâtres grossiers & occupés de fonctions viles? Il fut un temps, répondit Euclide, où le soin des troupeaux n'étoit pas confié à des esclaves. Les propriétaires s'en chargeoient eux-mêmes, parce qu'on ne connoissoit pas alors d'autres richesses. Ce fait est attesté par la tradition, qui nous apprend que l'homme fut pasteur avant d'être agricole; il l'est par le récit des poëtes, qui, malgré leurs écarts, nous ont souvent conservé le souvenir des mœurs antiques. Le berger Endymion fut aimé de Diane; Pâris conduisoit sur le mont Ida les troupeaux du roi Priam son père; Apollon gardoit ceux du roi Admète.

Un poëte peut donc, sans blesser les règles de la convenance, remonter à ces siècles reculés, & nous conduire dans ces retraites écartées, où couloient sans remords leurs jours, où des particuliers, ayant reçu de leurs peres une fortune proportionnée à leurs besoins, se livroient à des jeux paisibles, & perpétuoient, pour ainsi dire, leur enfance jusqu'à la fin de leur vie.

Il peut donner à ses personnages une émulation qui tiendra les ames en activité; ils penseront moins qu'ils ne sentiront; leur langage sera toujours simple, naïf, figuré, plus ou moins relevé suivant la différence des états, qui, sous le régime pastoral, se régloit sur la nature des possessions. On mettoit alors au premier rang des biens, les vaches, ensuite les brebis, les chèvres & les porcs. Mais comme le poëte ne doit prêter à ses bergers que des passions douces, & des vices légers, il n'aura qu'un petit nombre de scènes à nous offrir; & les spectateurs se dégoûteront d'une uniformité aussi fatigante que celle d'une mer toujours tranquille, & d'un ciel toujours serein.

Faute

Faute de mouvement & de variété, l'éclogue ne flattera jamais autant notre goût que cette poësie où le cœur se déploie dans l'instant du plaisir, dans celui de la peine. Je parle des chansons, dont vous connoissez les différentes espèces. Je les ai divisées en deux classes. L'une contient les chansons de table; l'autre, celles qui sont particulières à certaines professions, telles que les chansons des moissonneurs, des vendangeurs, des éplucheuses, des meûniers, des ouvriers en laine, des tisserands, des nourrices, &c.

L'ivresse du vin, de l'amour, de l'amitié, de la joie, du patriotisme, caractérisent les premieres. Elles exigent un talent particulier; il ne faut point de préceptes à ceux qui l'ont reçu de la nature: ils seroient inutiles aux autres. Pindare a fait des chansons à boire; mais on chantera toujours celles d'Anacréon & d'Aldée. Dans la seconde espèce de chansons, le récit des travaux est adouci par le souvenir de certaines circonstances, ou par celui des avantages qu'ils procurent. J'entendis une fois un soldat à demi ivre chanter une chauson militaire, dont je rendrai plutôt le sens que les paroles. „ Une „ lance, une épée, un bouclier, voilà tous mes trésors; avec „ la lance, l'épée & le bouclier, j'ai des champs, des mois„ sons & du vin. J'ai vu des gens prosternés à mes piés: „ ils m'appeloient leur souverain, leur maître; ils n'avoient „ point la lance, l'épée & le bouclier.„

Combien la poësie doit se plaire dans un pays où la nature & les institution forcent sans cesse des imaginations vives & brillantes à se répandre avec profusion! Car ce n'est pas seulement aux succès de l'épopée & de l'art dramatique, que les Grecs accordent des statues, & l'hommage plus précieux encore d'une estime réfléchie. Des couronnes éclatantes sont réservées pour toutes les espèces de poësie lyrique. Point de ville qui, dans le courant de l'année, ne solennise quantité de fêtes en l'honneur de ses dieux; point de fête qui ne soit embellie par des cantiques nouveaux; point de cantique qui ne soit chanté en présence de tous les habitans, & par des chœurs de jeunes gens tirés des principales familles. Quel motif d'émulation pour le poëte! Quelle distinction encore, lorsqu'en célébrant les victoires des athlètes, il mérite lui-même la reconnoissance de leur patrie! Transportons-le sur un plus beau théatre. Qu'il soit destiné à terminer par ses chants les fêtes d'Olympie ou des autres grandes solennités de la Grèce; quel moment que celui où vingt, trente milliers de spectateurs, ravis de ses accords, poussent jusqu'au ciel des cris d'admiration & de joie! Non, le plus grand potentat de la terre

ne

ne sauroit accorder au génie une récompense de si haute valeur.

De-là vient cette considération dont jouissent parmi nous les poëtes qui concourent à l'embellissement de nos fêtes, surtout lorsqu'ils conservent dans leur composition le caractère spécial de la divinité qui reçoit leurs hommages. Car, relativement à son objet, chaque espèce de cantique devroit se distinguer par un genre particulier de style & de musique. Vos chants s'adressent-ils au maître des dieux? prenez un ton grave & imposant. S'adressent-ils aux muses? faites entendre des sons plus doux & plus harmonieux. Les anciens observoient exactement cette juste proportion; mais la plupart des modernes, qui se croient plus sages, parce qu'ils sont plus instruits, l'ont dédaignée sans pudeur.

Cette convenance, dis-je alors, je l'ai trouvée dans vos moindres usages, dès qu'ils remontent à une certaine antiquité; & j'ai admiré vos premiers législateurs, qui s'apperçurent de bonne heure, qu'il valoit mieux enchaîner votre liberté par des formes que par la contrainte. J'ai vu de même, en étudiant l'origine des nations, que l'empire des rites avoit précédé par-tout celui des lois. Les rites sont comme des guides qui nous conduisent par la main dans des routes qu'ils ont souvent parcourues; les lois, comme des plans de géographie, où l'on a tracé les chemins par un simple trait, & sans égard à leurs sinuosités.

Je ne vous lirai point, reprit Euclide, la liste fastidieuse de tous les auteurs qui ont réussi dans la poësie lyrique; mais je vous en citerai les principaux. Ce sont parmi les hommes, Stésichore, Ibycus, Alcée, Alcman, Simonide, Bacchylide, Anacréon & Pindare; parmi les femmes, car plusieurs d'entre elles se sont exercées avec succès dans un genre si suceptible d'agrémens, Sapho, Erinne, Télésillè, Praxille, Myrtis & Corinne.

Avant que d'aller plus loin, je dois faire mention d'un poëme où souvent éclate cet enthousiasme dont nous avons parlé. Ce sont des hymnes en l'honneur de Bacchus, connus sous le nom de dithyrambes. Il faut être dans une sorte de délire quand on les compose; il faut y être quand on les chante; car ils sont destinés à diriger des danses vives & turbulentes, le plus souvent exécutées en rond.

Ce poëme se reconnoit aisément aux proprietés qui le distinguent des autres. Pour peindre à-la-fois les qualités & les rapports d'un objet, on s'y permet souvent de réunir plusieurs mots en un seul, & il en résulte des expressions quelquefois si volumineuses, qu'elles fatiguent l'oreille; si bruyantes, qu'elles

ébranlent

ébranlent l'imagination. Des métaphores qui ſemblent n'avoir aucun rapport entre elles, s'y ſuccèdent ſans ſe ſuivre; l'auteur qui ne marche que par des ſaillies impétueuſes, entrevoit la liaiſon des penſées, & néglige de la marquer. Tantôt il s'affranchit des règles de l'art; tantôt il emploie les différentes meſures de vers, & les diverſes eſpèces de modulation.

Tandis qu'à la faveur de ces licences, l'homme de génie déploie à nos yeux les grandes richeſſes de la poëſie, ſes foibles imitateurs s'efforcent d'en étaler le faſte. Sans chaleur & ſans intérêt, obſcurs pour paroître profonds, ils répandent ſur des idées communes, des couleurs plus communes encore. La plupart, dès le commencement de leurs pièces, cherchent à nous éblouir par la magnificence des images tirées des météores & des phénomènes célèſtes. De-là cette plaiſanterie d'Ariſtophane; il ſuppoſe dans une de ſes comédies un homme déſcendu du ciel. On lui demande ce qu'il a vu: Deux ou trois poëtes dithryambiques, répond-il; ils couroient à travers les nuages & les vents, pour y ramaſſer les vapeurs & les tourbillons dont ils devoient conſtruire leurs prologues. Ailleurs, il compare les expreſſions de ces poëtes à des bulles d'air, qui s'évaporent en perçant leur enveloppe avec éclat.

C'eſt ici que ſe montre encore aujourd'hui le pouvoir des conventions. Le même poëte qui, pour célébrer Apollon, avoit mis ſon eſprit dans une aſſiette tranquille, s'agite avec violence lorſqu'il entame l'éloge de Bacchus; & ſi ſon imagination tarde à s'exalter, il la ſecoue par l'uſage immodéré du vin. Frappé de cette liqueur*, comme d'un coup de tonnerre, diſoit Archiloque, je vais entrer dans la carrière.

Euclide avoit raſſemblé les dithyrambes de ce dernier poëte, ceux d'Arion, deLaſus, de Pindare, de Mélanippide, de Philoxène, de Timothée, de Téleſtès, de Aolyidès, d'Ion, & de beaucoup d'autres, dont la plupart ont vécu de nos jours. Car ce genre qui tend au ſublime, a un ſingulier attrait pour les poëtes médiocres; &, comme tout le monde cherche maintenant à ſe mettre au-deſſus de ſon état, chaque auteur veut de même s'élever au-deſſus de ſon talent.

Je vis enſuite un recueil d'impromptus, d'énigmes, d'acroſtiches, & de toutes ſortes de griphes†. On avoit deſſiné dans

* Le texte dit: Foudroyé par le vin.

† Le mot *griphe* ſignifie un filet, & c'eſt ainſi que furent déſignés certains problêmes qu'on ſe faiſoit un jeu de propoſer pendant le ſouper, & dont la ſolution embarraſſoit quelquefois les convives. Ceux qui ne pouveient pas les réſoudre ſe ſoumettoient à une peine.

On diſtinguoit différentes eſpèces de griphes. Les uns n'étoient à proprement

dans les dernières pages, un œuf, un autel, une hache à deux tranchans, les aîles de l'amour. En examinant de près ces desseins, je m'apperçus que c'étoient des pièces de poësie, composées de vers, dont les différentes mesures indiquoient l'objet qu'on s'étoit fait un jeu de représenter. Dans l'œuf, par exemple, les deux premiers vers étoient de trois syllabes chacun: les suivans croissoient toujours, jusqu'à un point donné, d'où décroissant dans la même proportion qu'ils avoient augmenté, ils se terminoient en deux vers de trois syllabes comme ceux du commencement. Simmias de Rhodes venoit d'enrichir la littérature de ces productions, aussi puériles que laborieuses.

Lysis, passionné pour la poësie, craignoit toujours qu'on ne la mît au rang des amusemens frivoles; &, s'étant apperçu qu'Euclide avoit déclaré, plus d'une fois, qu'un poëte ne doit pas se flatter du succès, lorsqu'il n'a pas le talent de plaire, il

prement parler que des énigmes. Tel est celui-ci: „ Je suis très grande à „ ma naissance, très grande dans ma vieillesse, très petite dans la vigueur de „ l'âge „ *L'ombre*. Tel est cet autre. „ Il existe deux sœurs qui ne cessent de s'engendrer l'une l'autre. „ *Le jour & la nuit*. Le mot qui désigne le jour est féminin en grec.

D'autres griphes rouloient sur la ressemblance des noms. Par exemple: „ Qu'est-ce qui se trouve à-la-fois sur la terre, dans la mer & dans les „ cieux?„ *Le chien, le serpent, l'ourse*. On a donné le nom de ces animaux à des constellations.

D'autres jouoient sur les lettres, sur les syllabes, sur les mots. On demandoit un vers déjà connu qui commençât par telle lettre, ou qui manquât de telle autre; un vers qui commençât ou se terminât par des syllabes indiquées; des vers dont les piés fussent composés d'un même nombre de lettres, ou pussent changer mutuellement de place sans nuire à la clarté ou à l'harmonie.

Ces derniers griphes, & d'autres que je pourrois citer, ayant quelques rapports avec nos logogriphes qui sont plus connus, j'ai cru pouvoir leur donner ce nom dans le chapitre XXV de cet ouvrage.

Les poëtes, & sur-tout les auteurs de comédies, faisoient souvent usage de ces griphes. Il paroit qu'on en avoit composé des recueils, & c'est un de ces recueils que je suppose dans la bibliothèque d'Euclide.

Je dis dans le même endroit que la bibliothèque d'Euclide contenoit des impromptus. Je cite en marge un passage d'Athénée, qui rapporte six vers de Simonide faits sur le champ. On peut demander en conséquence si l'usage d'improviser n'étoit pas connu de ces Grecs doués d'une imagination aussi vive que les Italiens, & dont la langue se prêtoit encore plus à la poësie que la langue Italienne. Voici deux faits dont l'un est antérieur de trois siècles au voyage d'Anacharsis. 1°. Les premiers essais de la tragédie ne furent que des impromptus, & Aristote fait entendre qu'ils étoient en vers. 2° Strabon cite un poëte qui vivoit de son temps, & qui étoit de Tarse en Cilicie; quelque sujet qu'on lui proposât, il le traitoit en vers avec tant de supériorité, qu'il sembloit inspiré par Apollon; il réussissoit sur-tout dans les sujets de tragédie. Strabon observe que ce talent étoit assez commun parmi les habitans de Tarse. Et de-là étoit venue sans doute l'épithète de Tarsique qu'on donnoit à certains poëtes qui produisoient, sans préparation, des scènes de tragédie, au gré de ceux qui les demandoient.

s'écria dans un moment d'impatience: C'eſt la poëſie qui a civiliſé les hommes, qui inſtruiſit mon enfance, qui tempère la rigueur des préceptes, qui rend la vertu plus aimable en lui prêtant ſes graces, qui élève mon ame dans l'épopée, l'attendrit au théatre, la remplit d'un ſaint reſpect dans nos cérémonies, l'invite à la joie pendant nos repas, lui inſpire une noble ardeur en préſence de l'ennemi: & quand même ſes fictions ſe borneroient à calmer l'activité inquiète de notre imagination, ne ſeroit-ce pas un bien réel de nous ménager quelques plaiſirs innocens, au milieu de tant de maux dont j'entends ſans ceſſe parler?

Euclide ſourit de ce tranſport; & pour l'exciter encore, il répliqua: Je ſais que Platon s'eſt occupé de votre éducation: auriez-vous oublié qu'il regardoit ces fictions poëtiques comme des tableaux infidèles & dangereux, qui, en dégradant les dieux & les héros, n'offrent à notre imitation que des phantômes de vertus?

Si j'étois capable de l'oublier, reprit Lyſis, ſes écrits me le rappelleroient bientot; mais je dois l'avouer, quelquefois je me crois entraîné par la force de ſes raiſons, & je ne le ſuis que par la poëſie de ſon ſtyle; d'autres fois, le voyant tourner contre l'imagination les armes puiſſantes qu'elle avoit miſes entre ſes mains, je ſuis tenté de l'accuſer d'ingratitude & de perfidie. Ne penſez-vous pas, me dit-il enſuite, que le premier & le principal objet des poëtes eſt de nous inſtruire de nos devoirs par l'attrait du plaiſir? Je lui répondis: Depuis que, vivant parmi des hommes éclairés, j'ai étudié la conduite de ceux qui aſpirent à la célébrité, je n'examine plus que le ſecond motif de leurs actions; le premier eſt preſque toujours l'intérêt ou la vanité. Mais ſans entrer dans ces diſcuſſions, je vous dirai ſimplement ce que je penſe: les poëtes veulent plaire, la poëſie peut être utile.

Fin du Chapitre quatre-vingtième.

CHAPITRE LXXXI.

Suite de la Bibliothèque. La Morale.

LA morale, nous dit Euclide, n'étoit autrefois qu'un tiſſu de maximes. Pythagore & ſes premiers diſciples, toujours attentifs à remonter aux cauſes, la lièrent à des principes trop élevés au-deſſus des eſprits vulgaires: elle devint alors

alors une science; & l'homme fut connu, du moins autant qu'il peut l'être. Il ne le fut plus, lorsque les sophistes étendirent leurs doutes sur les vérités les plus utiles. Socrate, persuadé que nous sommes faits plutôt pour agir que pour penser, s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Il rejetta les notions abstraites, &, sous ce point de vue, on peut dire qu'il fit descendre la philosophie sur la terre; ses disciples développèrent sa doctrine, & quelques-uns l'altérèrent par des idées si sublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelquefois à son langage mystérieux, pour nous éclairer sur nos passions & sur nos devoirs. C'est ce que Mhéagès, Métopus & Archytas exécutèrent avec succès.

Différens traités sortis de leurs mains se trouvoient placés, dans la bibliothèque d'Euclide, avant les livres qu'Aristote a composés sur les mœurs. En parlant de l'éducation des Athéniens, j'ai tâché d'exposer la doctrine de ce dernier, qui est parfaitement conforme à celle des premiers. Je vais maintenant rapporter quelques observations qu'Euclide avoit tirées de plusieurs ouvrages rassemblés par ses soins.

Le mot *vertu*, dans son origine, ne signifioit que la force & la vigueur du corps; c'est dans ce sens qu'Homère a dit, la *vertu* d'un cheval, & qu'on dit encore, la *vertu* d'un terrein.

Dans la suite, ce mot désigna ce qu'il y a de plus estimable dans un objet. On s'en sert aujourd'hui pour exprimer les qualités de l'esprit, & plus souvent celles du cœur.

L'homme solitaire n'auroit que deux sentimens, le désir & la crainte; tous ses mouvemens seroient de poursuite ou de fuite. Dans la société, ces deux sentimens pouvant s'exercer sur un grand nombre d'objets, se divisent en plusieurs espèces: de-là l'ambition, la haine, & les autres mouvemens dont son ame est agitée. Or, comme il n'avoit reçu le désir & la crainte que pour sa propre conservation, il faut maintenant que toutes ses affections concourent tant à sa conservation qu'à celle des autres. Lorsque, réglées par la droite raison, elles produisent cet heureux effet, elles deviennent des vertus.

On en distingue quatre principales: la force, la justice, la prudence & la tempérance; cette distinction que tout le monde connoit, suppose dans ceux qui l'établirent des lumières profondes. Les deux premières, plus estimées, parce qu'elles sont d'une utilité plus générale, tendent au maintien de la société; la force ou le courage pendant la guerre, la justice pendant la paix. Les deux autres tendent à notre utilité particulière. Dans un climat où l'imagination est si vive & les passions

paſſions ſi ardentes, la prudence devoit être la première qualité de l'eſprit; la tempérance, la première du cœur.

Lyſis demanda ſi les philoſophes ſe partageoient ſur certains point de morale. Quelquefois répondit Euclide; en voici des exemples.

On établit pour principe qu'une action, pour être vertueuſe ou vicieuſe, doit être volontaire; il eſt queſtion enſuite d'examiner ſi nous agiſſons ſans contrainte. Des auteurs excuſent les crimes de l'amour & de la colère, parce que, ſuivant eux, ces paſſions ſont plus fortes que nous; ils pourroient citer en faveur de leur opinion cet étrange jugement prononcé dans un de nos tribunaux. Un fils, qui avoit frappé ſon père, fut traduit en juſtice, & dit pour ſa défenſe que ſon père avoit frappé le ſien; les juges, perſuadés que la violence du caractère étoit héréditaire dans cette famille, n'osèrent condamner le coupable. Mais d'autres philiſophes plus éclairés s'élèvent contre de pareilles déciſions: Aucune paſſion, diſent-ils, ne ſauroit nous entraîner malgré nous mêmes; toute force qui nous contraint eſt extérieure, & nous eſt étrangère.

Eſt-il permis de ſe venger de ſon ennemi? Sans doute, répondent quelques-uns; car il eſt conforme à la juſtice de repouſſer l'outrage par l'outrage. Cependant une vertu pure trouve plus de grandeur à l'oublier. C'eſt elle qui a dicté ces maximes que vous trouverez dans pluſieurs auteurs: Ne dites pas du mal de vos ennemis; loin de chercher à leur nuire, tâchez de convertir leur haine en amitié. Quelqu'un diſoit à Diogène: Je veux me venger; apprenez-moi par quels moyens. En devenant plus vertueux, répondit-il.

Ce conſeil, Socrate en fit un précepte rigoureux. C'eſt de la hauteur où la ſageſſe humaine peut atteindre, qu'il crioit aux hommes: „ Il ne vous eſt jamais permis de rendre le mal „ pour le mal. „

Certains peuples permettent le ſuicide; mais Pythagore & Socrate, dont l'autorité eſt ſupérieure à celle de ces peuples, ſoutiennent que perſonne n'eſt en droit de quitter le poſte que les dieux lui ont aſſigné dans la vie.

Les citoyens des villes commerçantes font valoir leur argent ſur la place; mais dans le plan d'une république fondée ſur la vertu, Platon ordonne de prêter ſans exiger aucun intérêt.

De tout temps, on a donné des éloges à la probité, à la pureté des mœurs, à la bienfaiſance; de tout temps, on s'eſt élevé contre l'homicide, l'adultère, le parjure, & toutes les eſpèces de vices Les écrivains les plus corrompus ſont forcés d'annoncer une ſaine doctrine, & les plus hardis de rejetter

jetter les conséquences qu'on tire de leurs principes. Aucun d'eux n'oseroit soutenir, qu'il vaut mieux commettre une injustice que de la souffrir.

Que nos devoirs soient tracés dans nos lois & dans nos auteurs, vous n'en serez pas surpris; mais vous le serez, en étudiant l'esprit de nos institutions. Les fêtes, les spectacles & les arts eurent, parmi nous, dans l'origine, un objet moral dont il seroit facile de suivre les traces. Des usages qui paroissent indifférens, présentent quelquefois une leçon touchante. On a soin d'élever les temples des Graces dans des endroits exposés à tous les yeux, parce que la reconnoissance ne peut être trop éclatante. Jusque dans le méchanisme de notre langue, les lumières de l'instinct ou de la raison, ont introduit des vérités précieuses. Parmi ces anciennes formules de politesse que nous plaçons au commencement d'une lettre, & que nous employons en différentes rencontres, il en est une qui mérite de l'attention. Au lieu de dire: *Je vous salue*, je vous dis simplement: *Faites le bien*; c'est vous souhaiter le plus grand bonheur. Le même mot* désigne celui qui se distingue par sa valeur ou par sa vertu, parce que le courage est aussi nécessaire à l'une qu'à l'autre. Veut-on donner l'idée d'un homme parfaitement vertueux? on lui attribue la beauté & la bonté †, c'est-à-dire, les deux qualités qui attirent le plus l'admiration & la confiance.

Avant que de terminer cet article, je dois vous parler d'un genre qui, depuis quelque temps, exerce nos écrivains; c'est celui des caractères. Voyez, par exemple, avec quelles couleurs Aristote a peint la grandeur d'ame.

Nous appellons magnanime, celui dont l'ame naturellement élevée, n'est jamais éblouie par la prospérité, ni abattue par les revers.

Parmi tous les biens extérieurs, il ne fait cas que de cette considération qui est acquise & accordée par l'honneur. Les distinctions les plus importantes ne méritent pas ses transports, parce qu'elles lui sont dues; il y renonceroit plutôt que de les obtenir pour des causes légères, ou par des gens qu'il méprise.

Comme il ne connoit pas la crainte, sa haine, son amitié, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, est à découvert; mais ses haines ne sont pas durables: persuadé que l'offense ne sauroit l'atteindre, souvent il la néglige, & finit par l'oublier.

Il aime à faire des choses qui passent à la postérité; mais il ne parle jamais de lui, parce qu'il n'aime pas la louange. Il est plus jaloux de rendre des services que d'en recevoir: jusque

* Αριςος, qu'on peut traduire par *excellent*. † *Καλος κ'αγαθος, bel et bon.*

dans ses moindres actions, on apperçoit l'empreinte de la grandeur; s'il fait des acquisitions, s'il veut satisfaire de goûts particuliers, la beauté le frappe plus que l'utilité.

J'interrompis Euclide: Ajoutez, lui dis-je, que, chargé des intérêts d'un grand état, il développe dans ses entreprises & dans ses traités, toute la noblesse de son ame; que, pour maintenir l'honneur de la nation, loin de recourir à de petits moyens, il n'employe que la fermeté, la franchise & la supériorité du talent; & vous aurez ébauché le portrait de cet Arsame avec qui j'ai passé en Perse des jours si fortunés, & qui, de tous les vrais citoyens de cet empire, fut le seul à ne pas s'affliger de sa disgrace.

Je parlai à Euclide d'un autre portrait qu'on m'avoit montré en Perse, & dont je n'avois retenu que les traits suivans:

Je consacre à l'épouse d'Arsame l'hommage que la vérité doit à la vertu. Pour parler de son esprit, il faudroit en avoir autant qu'elle; mais pour parler de son cœur, son esprit ne suffiroit pas, il faudroit avoir son ame.

Phédime discerne d'un coup d'œil, les différens rapports d'un objet; d'un seul mot, elle sait les exprimer. Elle semble quelquefois se rappeler ce qu'elle n'a jamais appris. D'après quelques notions, il lui seroit aisé de suivre l'histoire des égaremens de l'esprit: d'après plusieurs exemples, elle ne suivroit pas celle des égaremens du cœur; le sien est trop pur & trop simple pour les concevoir.....

Elle pourroit, sans en rougir, contempler la suite des pensées & des sentimens qui l'ont occupée pendant toute sa vie. Sa conduite a prouvé que les vertus en se réunissant, n'en font plus qu'une; elle a prouvé aussi qu'une telle vertu est le plus sûr moyen d'acquérir l'estime générale, sans exciter l'envie....

Au courage intrépide que donne l'énergie du caractère, elle joint une bonté aussi active qu'inépuisable; son ame, toujours en vie, semble ne respirer que pour le bonheur des autres.....

Elle n'a qu'une ambition, celle de plaire à son époux; si dans sa jeunesse, vous aviez relevé les agrémens de sa figure, & ces qualités, dont je n'ai donné qu'une foible idée, vous l'auriez moins flattée que si vous lui aviez parlé d'Arsame.....

Fin du Chapitre quatre-vingt-unième.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXXII.

ET DERNIER.

Nouvelles entreprises de Philippe; bataille de Chéronée; portrait d'Alexandre.

LA Grèce s'étoit élevée au plus haut point de la gloire; il falloit qu'elle descendît au terme d'humiliation fixé par cette destinée qui agite sans cesse la balance des empires. Le déclin, annoncé depuis long-temps, fut très marqué pendant mon séjour en Perse, & très rapide quelques années après. Je cours au dénouement de cette grande révolution; j'abrégerai le récit des faits, & me contenterai quelquefois d'extraire le journal de mon voyage.

SOUS L'ARCHONTE NICOMAQUE.

La 4me année de la 109me. Olympiade.

(Depuis le 30 Juin de l'an 341, jusqu'au 10 Juillet de l'an 340 avant J. C.)

Philippe avoit formé de nouveau le dessein de s'emparer de l'île d'Eubée par ses intrigues, & de la ville de Mégare par les armes des Béotiens ses alliés. Maître de ces deux postes, il l'eût été bientôt d'Athènes. Phocion a fait une seconde expédition en Eubée, & en a chassé les tyrans établis par Philippe; il a marché ensuite au secours des Mégariens, a fait échouer les projets des Béotiens, & mis la place hors d'insulte.

Si Philippe pouvoit assujettir les villes Grecques qui bornent ses états du côté de l'Hellespont & de la Propontide, il disposeroit du commerce des blés que les Athéniens tirent du Pont-Euxin, & qui sont absolument nécessaires à leur subsistance. Dans cette vue il avoit attaqué la forte place de Périnthe. Les assiégés ont fait une résistance digne des plus grands éloges. Ils attendoient du secours de la part du roi de Perse; ils en ont reçu de la part des Byzantins. Philippe, irrité contre ces derniers, a levé le siège de Périnthe, & s'est placé sous les murs de Byzance, qui tout de suite a fait partir des députés pour Athènes. Ils ont obtenu des vaisseaux & des soldats commandés par Charès.

SOUS L'ARCHONTE THÉOPHRASTE.

La 1re. année de la 110me. Olympiade.

(Depuis le 19 Juillet de l'an 340 jusqu'au 8 Juillet de l'an 339 avant J. C.)

La Grèce a produit de mon temps plusieurs grands hommes, dont elle peut s'honorer, trois sur-tout dont elle doit s'énorgueillir: Épaminondas, Timoléon & Phocion. Je ne fis qu'entrevoir les deux premiers, j'ai mieux connu le dernier. Je le voyois souvent dans la petite maison qu'il occupoit au quartier de Mélite. Je le trouvois toujours différent des autres hommes, mais toujours semblable à lui-même. Lorsque je me sentois découragé à l'aspect de tant d'injustices & d'horreurs qui dégradent l'humanité, j'allois respirer un moment auprès de lui, & je revenois plus tranquille & plus vertueux.

*Le 13 d'Anthestérion**. J'assistois hier à la représentation d'une nouvelle tragédie, qui fut tout-à-coup interrompue. Celui qui jouoit le rôle de reine refusoit de paroître parce qu'il n'avoit pas un cortège assez nombreux. Comme les spectateurs s'impatientoient, l'entrepreneur Mélanthius poussa l'acteur jusqu'au milieu de la scène, en s'écriant: *Tu me demandes plusieurs suivantes, & la femme de Phocion n'en a qu'une quand elle se montre dans les rues d'Athènes!* Ces mots, que tout le monde entendit, furent suivis de si grands applaudissemens, que, sans attendre la fin de la pièce, je courus au plus vîte chez Phocion. Je le trouvai tirant de l'eau de son puits, & sa femme pétrissant le pain du ménage. Je tressaillis à cette vue, & racontai avec plus de chaleur ce qui venoit de se passer au théatre. Ils m'écoutèrent avec indifférence. J'aurois dû m'y attendre. Phocion étoit peu flatté des éloges des Athéniens, & sa femme l'étoit plus des actions de son époux que de la justice qu'on leur rendoit.

Il étoit alors dégoûté de l'inconstance du peuple, & encore plus indigné de la bassesse des orateurs publics. Pendant qu'il me parloit de l'avidité des uns, de la vanité des autres, Démosthène entra. Ils s'entretinrent de l'état actuel de la Grèce. Démosthène vouloit déclarer la guerre à Philippe, Phocion maintenir la paix.

Ce dernier étoit persuadé que la perte d'une bataille entraîneroit celle d'Athènes; qu'une victoire prolongeroit une guerre que les Athéniens, trop corrompus, n'étoient plus en état de soutenir; que, loin d'irriter Philippe & de lui fournir

* 25 Février, 339.

un

un prétexte d'entrer dans l'Attique, il falloit attendre qu'il s'épuisât en expéditions lointaines, & qu'il continuât d'exposer des jours dont le terme feroit le falut de la république.

Démosthène ne pouvoit renoncer au rôle brillant dont il s'est emparé. Depuis la dernière paix, deux hommes de génies différens, mais d'une obstination égale, se livrent un combat qui fixe les regards de la Grèce. On voit d'un côté un souverain jaloux de dominer sur toutes les nations, soumettant les unes par la force de ses armes, agitant les autres par ses émissaires, lui-même couvert de cicatrices, courant sans cesse à de nouveaux dangers, & livrant à la fortune telle partie de son corps qu'elle voudra choisir, pourvu qu'avec le reste, il puisse vivre comblé d'honneur & de gloire. D'un autre côté, c'est un simple particulier qui lutte avec effort contre l'indolence des Athéniens, contre l'aveuglement de leurs alliés, contre la jalousie de leurs orateurs; opposant la vigilance à la ruse, l'éloquence aux armées; faisant retentir la Grèce de ses cris, & l'avertissant de veiller sur les démarches du Prince, envoyant de tous côtés des ambassadeurs, des troupes, des flottes pour s'opposer à ses entreprises, & parvenu au point de se faire redouter du plus redoutable des vainqueurs.

Mais l'ambition de Démosthène, qui n'échappoit pas à Phocion, se cachoit adroitement sous les motifs qui devoient engager les Athéniens à prendre les armes, motifs que j'ai développés plus d'une fois. Ces deux orateurs les discutèrent de nouveau dans la conférence où je fus admis. Ils parlèrent l'un & l'autre avec véhémence. Démosthène toujours avec respect, Phocion quelquefois avec amertume. Comme ils ne purent s'accorder, le premier dit en s'en allant: " Les Athé-,, niens vous feront mourir dans un moment de délire; Et ,, vous, répliqua le second, dans un retour de bon sens. ,,

Le 16 *d'Anthestérion**. On a nommé aujourd'hui quatre députés pour l'assemblée des Amphyctions, qui doit se tenir au printemps prochain à Delphes.

Le. . . .†. Il s'est tenu ici une assemblée générale. Les Athéniens, alarmés du siège de Byzance, venoient de recevoir une lettre de Philippe qui les accusoit d'avoir enfreint plusieurs articles du traité de paix & d'alliance qu'ils signèrent il y a 7 ans. Démosthène a pris la parole; &, d'après son conseil, vainement combattu par Phocion, le peuple a ordonné de briser la colonne où se trouve inscrit ce traité, d'équiper des vaisseaux, & de se préparer à la guerre.

On avoit appris, quelques jours auparavant, que ceux de Byzance aimoient mieux se passer du secours des Athéniens,

* 26 Février 339. † Vers le même temps.

que de recevoir dans leurs murs des troupes commandées par un général aussi détesté que Charès. Le peuple a nommé Phocion pour le remplacer.

*Le 30 d'Elaphébolion**. Dans la dernière assemblée des Amphictyons, un citoyen d'Amphissa, capitale des Locriens Ozoles, située à 60 stades de Delphes, vomissoit des injures atroces contre les Athéniens, & proposoit de les condamner à une amende de 50 talens†, pour avoir autrefois suspendu au temple des boucliers dorés, monumens de leurs victoires contre les Mèdes & les Thébains. Eschine voulant détourner cette accusation, fit voir que les habitans d'Amphissa, s'étant emparés du port de Cirrha & de la contrée voisine, pays originairement consacré au temple, avoient encouru la peine portée contre les sacrilèges. Le lendemain les députés de la ligue Amphictyonique, suivis d'un grand nombre de Delphiens, descendirent dans la plaine, brûlèrent les maisons, & comblèrent en partie le port. Ceux d'Amphissa, étant accourus en armes, poursuivirent les agresseurs jusqu'aux portes de Delphes.

Les Amphictyons indignés, méditent une vengeance éclatante. Elle sera prononcée dans la diète des Thermopyles, qui s'assemble pour l'ordinaire en automne; mais on la tiendra plutôt cette année.

On ne s'attendoit point à cette guerre. On soupçonne Philippe de l'avoir suscitée; quelques-uns accusent Eschine d'avoir agi de concert avec ce Prince.

Le. . .‡. Phocion campoit sous les murs de Byzance. Sur la réputation de sa vertu, les magistrats de la ville introduisirent ses troupes dans la place. Leur discipline & leur valeur rassurèrent les habitans, & contraignirent Philippe à lever le siège. Pour couvrir la honte de sa retraite, il dit que sa gloire le forçoit à venger une offence qu'il venoit de recevoir d'une tribu de Scythes. Mais avant de partir, il eut soin de renouveler la paix avec les Athéniens, qui tout de suite oublièrent les décrets & les préparatifs qu'ils avoient faits contre lui.

Le. . .§. On a lu dans l'assemblée générale deux décrets, l'un des Byzantins, l'autre de quelques villes de l'Hellespont. Celui des premiers porte, qu'en reconnoissance des secours que ceux de Byzance & de Périnthe ont reçus des Athéniens, ils leur accordent le droit de cité dans leurs villes, la permission d'y contracter des alliances & d'y acquérir des terres ou des maisons, avec la préséance aux spectacles, & plusieurs autres

* 10 Avril 339. † 270000 livres.
‡ Vers le mois de Mai ou de Juin 339. § Vers le même temps.

privilèges.

privilèges. On doit ériger au Bosphore trois statues de 16 coudées* chacune, représentant le peuple d'Athènes couronné par ceux de Byzance & de Périnthe. Il est dit dans le second décret, que quatre villes de la Chersonèse de Thrace, protégées contre Philippe par la générosité des Athéniens, ont résolu de leur offrir une couronne du prix de 60 talens†, & d'élever deux autels, l'un à la reconnoissance, & l'autre au peuple d'Athènes.

SOUS L'ARCHONTE LYSIMACHIDE.

La 2me. année de la 110me. Olympiade.

(Depuis le 8 *Juillet de l'an* 339, *jusqu'au* 28 *Juin de l'an* 338 *avant J. C.)*

Le. . .‡. Dans la diète tenue aux Thermopyles, les Amphictyons ont ordonné de marcher contre ceux d'Amphissa, & ont nommé Cottyphe général de la ligue. Les Athéniens & les Thébains, qui désapprouvent cette guerre, n'avoient point envoyé de députés à l'assemblée. Philippe est encore en Scythie, & n'en reviendra pas sitôt; mais on présume que du fond de ces régions éloignées, il a dirigé les opérations de la diète.

Les malheureux habitans§ d'Amphissa, vaincus dans un premier combat, s'étoient soumis à des conditions humiliantes; loin de les remplir, ils avoient, dans une seconde bataille, repoussé l'armée de la ligue, & blessé même le général. C'étoit peu de temps avant la dernière assemblée des Amphictyons: elle s'est tenue à Delphes. Des Thessaliens vendus à Philippe, ont fait si bien par leurs manœuvres, qu'elle lui a confié le soin de venger les outrages faits au temple de Delphes. Il dut à la première guerre sacrée, d'être admis au rang des Amphictyons; celle-ci le placera pour jamais à la tête d'une confédération à laquelle on ne pourra résister, sans se rendre coupable d'impiété. Les Thébains ne peuvent plus lui disputer l'entrée des Thermopyles. Ils commencent néanmoins à pénétrer ses vues, &, comme il se défie de leurs intentions, il a ordonné aux peuples du Péloponèse, qui font partie du corps Amphictyonique, de se réunir au mois de boédromion‖, avec leurs armes & des provisions pour 40 jours.

Le mécontentement est général dans la Grèce. Sparte

* 22 de nos piés et 8 pouces.

† 324000 livres. Cette somme est si forte, que je soupçonne le texte altéré en cet endroit.

‡ Vers le mois d'Août 339.

§ Au printemps de 338.

‖ Ce mois commença le 26 Août de l'an 338.

garde un profond silence; Athènes est incertaine & tremblante, elle voudroit & n'ose pas se joindre aux prétendus sacrilèges. Dans une de ses assemblées, on proposoit de consulter la Pythie: *Elle philippise*, s'est écrié Démosthène; & la proposition n'a pas passé.

Dans une autre, on a rapporté que la prêtresse interrogée, avoit répondu que tous les Athéniens étoient d'un même avis, à l'exception d'un seul. Les partisans de Philippe avoient suggéré cet oracle, pour rendre Démosthène odieux au peuple; celui-ci le retournoit contre Eschyne. Pour terminer ces débats puérils, Phocion a dit: „ Cet homme que vous „ cherchez, c'est moi, qui n'approuve rien de ce que vous „ faites. „

*Le 25 d'Elaphébolion**. Le danger devient tous les jours plus pressant; les alarmes croissent à proportion. Ces Athéniens qui, l'année dernière, résolurent de rompre le traité de paix qu'ils avoient avec Philippe, lui envoient des Ambassadeurs, pour l'engager à maintenir ce traité jusqu'au mois de Thargélion†.

Le premier de Munychion‡. On avoit envoyé de nouveaux ambassadeurs au roi pour le même objet. Ils ont rapporté sa réponse. Il n'ignore point, dit-il dans sa lettre, que les Athéniens s'efforcent à détacher de lui les Thessaliens, les Béotiens & les Thébains. Il veut bien cependant souscrire à leur demande, & signer une trève; mais à condition qu'ils n'écouteront plus les funestes conseils de leurs orateurs.

Le 15 de Scirophorion§. Philippe avoit passé les Thermopyles, & pénétré dans la Phocide. Les peuples voisins étoient saisis de frayeur; cependant, comme il protestoit qu'il n'en vouloit qu'aux Locriens, on commençoit à se rassurer. Tout-à-coup, il est tombé sur Elatée; c'est une de ces villes qu'il eut soin d'épargner en terminant la guerre des Phocéens. Il compte s'y établir, s'y fortifier; peut-être même a-t-il continué sa route: si les Thébains, ses alliés, ne l'arrêtent pas, nous le verrons dans deux jours sous les murs d'Athènes.

La nouvelle de la prise d'Elatée est arrivée aujourd'hui. Les Prytanes‖ étoient à souper; ils se lèvent aussitôt; il s'agit de convoquer l'assemblée pour demain. Les uns mandent les généraux & le trompette; les autres courent à la place publique, en délogent les marchands & brûlent les boutiques.

* 27 Mars 338. † Ce mois commença le 30 Avril de l'an 338.
‡ 31 Mars. § 12 Juin 338.
‖ C'étoient cinquante Sénateurs qui logeoient au Prytanée pour veiller sur les affaires importantes de l'état, & convoquer au besoin l'assemblée générale.

La ville eſt pleine de tumulte: un mortel effroi glace tous les eſprits.

Le 16 *de Scirophorion**. Pendant la nuit, les généraux ont couru de tous côtés, & la trompette a retenti dans toutes les rues. Au point du jour, les Sénateurs ſe ſont aſſemblés, ſans rien conclure; le peuple les attendoit avec impatience dans la place. Les Prytanes ont annoncé la nouvelle; le courier l'a confirmée; les généraux, les orateurs étoient préſens. Le héraut s'eſt avancé & a demandé ſi quelqu'un vouloit monter à la tribune: il s'eſt fait un ſilence effrayant. Le héraut a répété pluſieurs fois les mêmes paroles. Le ſilence continuoit, & les regards ſe tournoient avec inquiétude ſur Démoſthène; il s'eſt levé: „ Si Philippe, a-t-il dit, étoit d'in„ telligence avec les Thébains, il ſeroit déjà ſur les frontières „ de l'Attique; il ne s'eſt emparé d'une place ſi voiſine de „ leurs états, que pour réunir en ſa faveur les deux factions „ qui les diviſent, en inſpirant de la crainte à ſes ennemis. „ Pour prévenir cette réunion, Athènes doit oublier au„ jourd'hui tous les ſujets de haine qu'elle a depuis long„ temps contre Thèbes ſa rivale; lui montrer le péril qui la „ menace; lui montrer une armée prête à marcher à ſon ſe„ cours; s'unir, s'il eſt poſſible, avec elle par une alliance & „ des ſermens qui garantiſſent le ſalut des deux républiques, „ & celui de la Grèce entiere. „

Enſuite il a propoſé un décret, dont voici les principaux articles. „ Après avoir imploré l'aſſiſtance des dieux protec„ teurs d'Attique, on équipera 200 vaiſſeaux; les généraux „ conduiront les troupes à Eleuſis; des députés iront dans „ toutes les villes de la Grèce; ils ſe rendront à l'inſtant „ même chez les Thébains, pour les exhorter à défendre leur „ liberté, leur offrir des armes, des troupes, de l'argent, & leur „ repréſenter que ſi Athènes a cru juſqu'ici qu'il étoit de ſa „ gloire de leur diſputer la prééminence, elle penſe mainte„ nant qu'il ſeroit honteux pour elle, pour les Thébains, pour „ tous les Grecs, de ſubir le joug d'une puiſſance étrangère. „

Ce décret a paſſé ſans la moindre oppoſition; on a nommé cinq députés, parmi leſquels ſont Démoſthène & l'orateur Hypéride: ils vont partir inceſſamment.

Le. . . . Nos Députés trouvèrent à Thèbes les Députés des alliés de cette ville. Ces derniers, après avoir comblé Philippe d'éloges & les Athéniens de reproches, repréſentèrent aux Thébains, qu'en reconnoiſſance des obligations qu'ils avoient à ce prince, ils devoient lui ouvrir un paſſage dans leurs états, & même tomber avec lui ſur l'Attique. On leur

* 13 Juin 338.

faiſoit

faisoit envisager cette alternative, ou que les dépouilles des Athéniens seroient transportées à Thèbes, ou que celles des Thébains, deviendroient le partage des Macédoniens. Ces raisons, ces menaces furent exposées avec beaucoup de force, par un des plus célèbres orateurs de ce siècle, Python de Byzance, qui parloit au nom de Philippe; mais Démosthène répondit avec tant de supériorité, que les Thébains n'hésitèrent pas à recevoir dans leurs murs l'armée des Athéniens, commandée par Charès & Stratoclès*. Le projet d'unir les Athéniens avec les Thébains est regardé comme un trait de génie; le succès comme le triomphe de l'éloquence.

Le. . . . En attendant des circonstances plus favorables, Philippe prit le parti d'exécuter le décret des Amphictyons, & d'attaquer la ville d'Amphissa; mais, pour en approcher, il falloit forcer un défilé que défendoient Charès & Proxène, le premier avec un détachement de Thébains & d'Athéniens, le second avec un corps d'auxiliaires que les Amphissiens venoient de prendre à leur solde. Après quelques vaines tentatives, Philippe fit tomber entre leurs mains une lettre, dans laquelle il marquoit à Parménion que les troubles tout-à-coup élevés dans la Thrace, exigeoient sa présence, & l'obligeoient de renvoyer à une autre temps le siège d'Amphissa. Ce stratagême réussit. Charès & Proxène abandonnèrent le défilé; le roi s'en saisit aussitôt, battit les Amphissiens, & s'empara de leur ville.

SOUS L'ARCHONTE CHARONDAS.

La 3me. année de la 110me. Olympiade.

(Depuis le 28 Juin de l'an 338 jusqu'au 17 Juiliet de l'an 337 avant J. C.)

Le. . . .† Il paroit que Philippe veut terminer la guerre; il doit nous envoyer des ambassadeurs. Les chefs des Thébains ont entamé des négociations avec lui, & sont même près de conclure. Ils nous ont communiqué ses propositions, & nous exhortent à les accepter. Beaucoup de gens ici opinent à suivre leur conseil; mais Démosthène, qui croit avoir humilié Philippe, voudroit l'abattre & l'écraser.

Dans l'assemblée d'aujourd'hui, il s'est ouvertement déclaré pour la continuation de la guerre; Phocion, pour l'avis contraire. „ Quand conseillerez-vous donc la guerre, „ lui a

* Diodore l'appelle Lysiclès, mais Eschine & Polyen le nomment Stratoclès. Le témoignage d'Eschine doit faire préférer cette dernière leçon.

† Dans les premiers jours de Juillet de l'an 338.

demandé

demandé l'orateur Hypéride? Il a répondu: „ Quand je „ verrai les jeunes gens obſerver la diſcipline, les riches con- „ tribuer, les orateurs ne pas épuiſer le tréſor." Un avocat, du nombre de ceux qui paſſent leur vie à porter des accuſations aux tribunaux de juſtice, s'eſt écrié: „ Eh quoi! Phocion, „ maintenant que les Athéniens ont les armes à la main, vous „ oſez leur propoſer de les quitter. Oui, je l'oſe, a-t-il re- „ pris, ſachant très bien que j'aurai de l'autorité ſur vous „ pendant la guerre, & vous ſur moi pendant la paix." L'orateur Polyeucte a pris enſuite la parole, comme il eſt extrêmement gros, & que la chaleur étoit exceſſive, il ſuoit à groſſes gouttes, & ne pouvoit continuer ſon diſcours ſans demander à tout moment un verre d'eau. „ Athéniens, a dit „ Phocion, vous avez raiſon d'écouter de pareils orateurs, car „ cet homme, qui ne peut dire quatre mots en votre préſence „ ſans étouffer, fera ſans doute des merveilles, lorſque chargé „ de la cuiraſſe & du bouclier, il ſera près de l'ennemi." Comme Démoſthène inſiſtoit ſur l'avantage de tranſporter le théatre de la guerre dans la Béotie, loin de l'Attique; „ N'e- „ xaminons pas, a répondu Phocion, où nous donnerons la „ bataille, mais où nous la gagnerons." L'avis de Démoſthène a prévalu: au ſortir de l'aſſemblée, il eſt parti pour la Béotie.

Le ... * Démoſthène a forcé les Thébains & les Béotiens à rompre toute négociation avec Philippe. Plus d'eſpérance de paix.

Le ... Philippe s'eſt avancé à la tête de 30,000 hommes de pié, & de 2000 chevaux au moins, juſqu'à Chéronée en Béotie : il n'eſt plus qu'à 700 ſtades d'Athènes.†

Démoſthène eſt par-tout, il fait tout, il imprime un mouvement rapide aux diètes des Béotiens, aux conſeils des généraux : jamais l'éloquence n'opéra de ſi grandes choſes; elle a excité dans toutes les ames l'ardeur de l'enthouſiaſme, & la ſoif des combats. A ſa voix impérieuſe, on voit s'avancer vers la Béotie les bataillons nombreux des Achéens, des Corinthiens, des Leucadiens & de pluſieurs autres peuples. La Grèce étonnée s'eſt levée, pour ainſi dire, en piés, les yeux fixés ſur la Béotie, dans l'attente cruelle de l'évènement qui va décider de ſon ſort. Athènes paſſe à chaque inſtant par toutes les convulſions de l'eſpérance & de la terreur. Phocion eſt tranquille. Hélas! je ne ſaurois l'être; Philotas eſt à l'armée. On dit qu'elle eſt plus forte que celle de Philippe.

* Vers le même temps.

† 700 ſtades ſont 26 de nos lieues et 1150 toiſes.

La bataille eſt perdue. Philotas eſt mort; je n'ai plus d'amis; il n'y a plus de Grèce. Je retourne en Scythie.

Mon Journal finit ici, je n'eus pas la force de le continuer; mon deſſein étoit de partir à l'inſtant; mais je ne pus réſiſter aux prieres de la ſœur de Philotas & d'Apollodore ſon époux; je paſſai encore un an avec eux, & nous pleurâmes enſemble.

Je vais maintenant me rappeler quelques circonſtances de la bataille. Elle ſe donna le 7 du mois de métageitnion*.

Jamais les Athéniens & les Thébains ne montrèrent plus de courage. Les premiers avoient même enfoncé la phalange Macédonienne; mais leurs généraux ne ſurent pas profiter de cet avantage. Philippe qui s'en apperçut, dit froidement que les Athéniens ne ſavoient pas vaincre; & il rétablit l'ordre dans ſon armée. Il commandoit l'aile droite, Alexandre ſon fils l'aile gauche. L'un & l'autre montrèrent la plus grande valeur. Démoſthène fut des premiers à prendre la fuite. Du côté des Athéniens, plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuſe; plus de deux mille furent priſonniers. La perte des Thébains fut à-peu-près égale.

Le roi laiſſa d'abord éclater une joie indécente. Après un repas où ſes amis, à ſon exemple, ſe livrèrent aux plus grands excès, il alla ſur le champ de bataille, n'eut pas de honte d'inſulter ces braves guerriers qu'il voyoit étendus à ſes piés, & ſe mit à déclamer, en battant la meſure, le décret que Démoſthène avoit dreſſé pour ſuſciter contre lui les peuples de la Grèce.

L'orateur Démade, quoique chargé de fers, lui dit: „ Philippe, vous jouez le rôle de Therſite, & vous pourriez „ jouer celui d'Agamemnon." Ces mots le firent rentrer en lui-même. Il jeta la couronne de fleurs qui ceignoit ſa tête, remit Démade en liberté, & rendit juſtice à la valeur des vaincus.

La ville de Thèbes qui avoit oublié ſes bienfaits, fut traitée avec plus de rigueur. Il laiſſa une garniſon dans la citadelle; quelques-uns des principaux habitans furent bannis, d'autres mis à mort. Cet exemple de ſévérité qu'il crut néceſſaire, éteignit ſa vengeance, & le vainqueur n'exerça plus que des actes de modération. On lui conſeilloit de s'aſſurer des plus fortes places de la Grèce; il dit qu'il aimoit mieux une longue réputation de clémence, que l'éclat paſſager de la domination. On vouloit qu'il ſévît du moins contre ces Athéniens qui lui avoient cauſé de ſi vives alarmes; il répondit: „ Aux dieux ne plaiſe que je détruiſe le théatre de la „ gloire, moi qui ne travaille que pour elle." Il leur permit de

* Le 3 Août de l'an 338 avant J. C.

de retirer leurs morts, & leurs prisonniers ; ces derniers, enhardis par ses bontés, se conduisirent avec l'indiscrétion & la légèreté qu'on reproche à leur nation. Ils demandèrent hautement leurs bagages, & se plaignirent des officiers Macédoniens. Philippe eut la complaisance de se prêter à leurs vœux, & ne put s'empêcher de dire en riant : „ Ne semble-t-il „ pas que nous les ayons vaincus au jeu des osselets ?„ Quelque temps après, & pendant que les Athéniens se préparoient à soutenir un siège, Alexandre vint, accompagné d'Antipater, leur offrir un traité de paix & d'alliance.

Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration & de deuil. Il avoit 18 ans, & s'étoit déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avoit enfoncé & mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau & vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds & bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine & dégagée, le corps bien proportionné & fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très léger à la course, & très recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommoit Bucéphale, que personne n'avoit pu dompter jusqu'à lui, & qui avoir coûté 13 talens*.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étois plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avoit long-temps séjourné en Macédoine ; il me dit :

Ce prince joint à beaucoup d'esprit & de talens un désir insatiable de s'instruire, & du goût pour les arts, qu'il protège sans s'y connoître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur & de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentimens & dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, & Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, & peut-être pour le genre-humain ; c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour & nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles & ses moindres actions, qu'en l'approchant on est comme saisi de respect & de crainte. Il voudroit être l'unique souverain de l'univers, & le seul dépositaire des connoissances humaines. L'ambition & toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se retrouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un

* 70,200 livres.

elles font mêlées avec des qualités qui les tempèrent, & que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en phrénésie, le courage en fureur. Car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, & se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins; Alexandre ne connoit que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux Olympiques la victoire à de simples particuliers; Alexandre ne voudroit y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, & le second qu'il est né dans le sein de la grandeur*.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, & Homère le plus grand des poëtes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'ame. Il disoit un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, & un panégyriste tel qu'Homère.

La négociation d'Alexandre ne traîna pas en longueur. Les Athéniens acceptèrent la paix. Les conditions en furent très douces. Philippe leur rendit même l'île de Samos, qu'il avoit prise quelque temps auparavant. Il exigea seulement que leurs députés se rendissent à la diète qu'il alloit convoquer à Corinthe, pour l'intérêt général de la Grèce.

SOUS L'ARCHONTE PHRYNICHUS.

La 4e. année de la 110me. Olympiade.

(Depuis le 17 Juillet de l'an 337, jusqu'au 7 Juillet de l'an 335 avant J. C.)

Les Lacédémoniens refusèrent de paroître à la diète de Corinthe. Philippe s'en plaignit avec hauteur, & reçut pour toute réponse ces mots: „ Si tu te crois plus grand après ta „ victoire, mesure ton ombre, elle n'a pas augmenté d'une „ ligne. „ Philippe irrité répliqua: „ Si j'entre dans la „ Laconie, je vous en chasserai tous: „ Ils lui répondirent: „ Si. „

* Voyez la comparaison de Philippe & d'Alexandre, dans l'excellente histoire que M. Olivier de Marseille publia du premier de ces princes en 1740.

Un

Un objet plus important l'empêcha d'effectuer ses menaces. Les députés de presque toute la Grèce étant assemblés, ce prince leur proposa d'abord d'éteindre toutes les dissentions qui jusqu'alors avoient divisé les Grecs, & d'établir un conseil permanent, chargé de veiller au maintien de la paix universelle. Ensuite il leur représenta qu'il étoit temps de venger la Grèce des outrages qu'elle avoit éprouvés autrefois de la part des Perses, & de porter la guerre dans les états du Grand Roi. Ces deux propositions furent reçues avec applaudissement, & Philippe fut élu tout d'une voix, Généralissime de l'armée des Grecs, avec les pouvoirs les plus amples; en même temps on régla le contingent des troupes que chaque ville pourroit fournir. Elles se montoient à 200,000 hommes de pié, 15000 de cavalerie, sans y comprendre les soldats de la Macédoine, & ceux des nations barbares soumises à ses lois. Après ces résolutions, il retourna dans ses états pour se préparer à cette glorieuse expédition.

Ce fut alors qu'expira la liberté de la Grèce; ce pays si fécond en grands hommes, sera pour long-temps asservi aux rois de Macédoine. Ce fut alors aussi que je m'arrachai d'Athènes, malgré les nouveaux efforts qu'on fit pour me retenir. Je revins en Scythie, dépouillé des préjugés qui m'en avoient rendu le séjour odieux. Accueilli d'une nation établie sur les bords du Boristhène, je cultive un petit bien qui avoit appartenu au sage Anacharsis, un de mes aïeux. J'y goûte le calme de la solitude, j'ajouterois toutes les douceurs de l'amitié, si le cœur pouvoit réparer ses pertes. Dans ma jeunesse je cherchai le bonheur chez les nations éclairées; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connoit que les biens de la nature.

Fin du dernier chapitre.

AVERTISSEMENT

SUR

LES TABLES SUIVANTES.

J'AI pensé que ces Tables pourroient être utiles à ceux qui liront le Voyage du jeune Anacharsis, & à ceux qui ne le liront pas.

La première contient les principales époques de l'histoire Grecque, jusqu'au règne d'Alexandre. Je les ai toutes discutées avec soin; &, quoique j'eusse choisi des guides très éclairés, je n'ai presque jamais déféré à leurs opinions, qu'après les avoir comparées à celles des autres chronologistes.

J'ai donné des Tables d'approximation, pour les distances des lieux, & pour la valeur des monnoies d'Athènes, parce qu'il est souvent question dans mon ouvrage, & de ces monnoies & de ces distances. Les Tables des mesures itinéraires des Romains étoient nécessaires pour parvenir à la connoissance des mesures des Grecs.

Je n'ai évalué ni les mesures cubiques des anciens, ni les monnoies des différens peuples de la Grèce, parce que j'aurai rarement occasion d'en parler & que je n'ai trouvé que des résultats incertains.

Sur ces sortes de matières, on n'obtient souvent, à force de recherches, que le droit d'avouer son ignorance; & je crois l'avoir acquis.

TABLE Ire.

Contenant les principales Epoques de l'Histoire Grecque, depuis la fondation du Royaume d'Argos, jusqu'au règne d'Alexandre.

Je dois avertir que pour les temps antérieurs à la première Olympiade, j'ai presque toujours suivi les calculs de feu M. Fréret, tels qu'ils sont exposés, soit dans la Défense de la Chronologie, soit dans plusieurs de ses Mémoires insérés parmi ceux de l'Académie des Belles-Lettres. Quant aux temps postérieurs à la première Olympiade, je me suis communément réglé sur les Fastes Antiques du P. Corsini.

	ANNÉES av. J. C.
COLONIE conduite par Inachus à Argos.	1970
Phoronée son fils	1945
Déluge d'Ogygès dans la Béotie.	1796
Colonie de Cécrops à Athènes.	1657
Colonie de Cadmus à Thèbes.	1594
Colonie de Danaüs à Argos.	1586
Déluge de Deucalion aux environs du Parnasse, ou dans la partie méridionale de la Thessalie.	1580
Commencement des arts dans la Grèce.	1547
Règne de Persée à Argos.	1458
Fondation de Troie.	1425
Arrivée de Pélops dans la Grèce.	1423
Naissance d'Hercule.	1383
Naissance de Thésée.	1367
Expédition des Argonautes: on peut placer cette époque vers l'an.	1360
Atrée commence à régner à Olympie.	1345
Première guerre de Thèbes, entre Etéocle & Polynice, fils d'Œdipe.	1329
Guerre de Thésée contre Créon, roi de Thèbes.	1326
Seconde guerre de Thèbes, ou guerre des Epigones.	1319
Mort de Thésée.	1305
Mort d'Atrée.	1301
Prise de Troie.	1282
Retour des Héraclides dans le Péloponèse.	1202
Mort de Codrus, dernier roi d'Athènes.	1292
Etablissement des Archontes perpétuels.	Idem.
Passage des Ioniens dans l'Asie mineure. Ils y fondent les villes d'Ephèse, de Milet, de Colophon, &c.	1076
Naissance de Lycurgue.	926
Homère, vers l'an.	900
Rétablissement des jeux olympiques, par Iphitus.	884
Législation de Lycurgue.	845
Sa mort.	841

HUITIEME SIECLE
AVANT JESUS-CHRIST,
Depuis l'an 800, juſqu'à l'an 700.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 1.	OLYMPIADE où Corœbus remporta le prix du ſtade, & qui a depuis ſervi de principale époque à la chronologie.	776
	(Chaque Olympiade eſt compoſée de quatre années. Chacune de ces années commençant à la nouvelle lune qui ſuit le ſolſtice d'été, répond à deux années juliennes, & comprend les 6 derniers mois de l'une, & les 6 premiers de la ſuivante.)	
ol. 2. ann. 3.	Théopompe, petit fils de Charilaüs, neveu de Lycurgue, monte ſur le trône de Lacédémone	770
ol. 5. 2.	Ceux de Chalcis dans l'Eubée envoient une colonie à Naxos en Sicile . . .	758
3.	Fondation de Syracuſe & de Corcyre par les Corinthiens	757
	Fondation de Sybaris & de Crotone vers le même temps.	
ol. 7. 1.	Ceux de Naxos en Sicile établiſſent une colonie à Catane	752
	Les Archontes d'Athènes ceſſent d'être perpétuels; leur pouvoir eſt borné à dix ans.	
ol. 9. 2.	Commencement de la première guerre de Meſſine	743
ol. 14. 1.	Fin de la première guerre de Meſſine . .	724
	La double courſe du ſtade, admiſe aux jeux olympiques.	
ol. 18. 1.	Rétabliſſement de la lutte & du pentathle aux jeux olympiques	708
	Phalante, Lacédémonien, conduit une colonie à Tarente.	

SEPTIEME SIECLE
AVANT JESUS-CHRIST,
Depuis l'an 700, juſqu'à l'an 600.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 23, ann. 4.	COMMENCEMENT de la ſeconde guerre de Meſſine, 39 ans après la fin de la première	684
	Vers le même temps le poëte Tyrtée fleurit.	
ol. 24, 1.	Les Archontes d'Athènes deviennent annuels	683
ol. 25.	Courſe des chars à quatre chevaux, inſtituée à Olympie vers l'an	680
ol. 28, 1.	Fin de la ſeconde guerre de Meſſine, par la priſe d'Ira	668
ol. 29.	Une partie des Meſſéniens s'établit à Zancle en Sicile. Cette ville prit dans la ſuite le nom de Meſſine	664
ol. 30, 3.	Cypſélus s'empare du trône de Corinthe, & règne 30 ans	658
	Fondation de Byzance par ceux de Mégare,	
ol. 33, 1.	Le combat du pancrace admis aux jeux olympiques	648
ol. 34, 1.	Terpandre, poëte & muſicien de Leſbos, fleurit	644
ol. 35, 1.	Naiſſance de Thalès de Milet, chef de l'école d'Ionie	640
3.	Naiſſance de Solon	638
ol. 37, 1.	Le combat de la courſe & de la lutte pour les enfans introduit aux jeux olympiques	632
ol. 38, 1.	Mort de Cypſélus, tyran de Sicyone. Son fils Périandre lui ſuccède	628
ol. 39, 1.	Archontat & légiſlation de Dracon à Athènes	624
ol. 41, 1.	Pugilat des enfans établi aux jeux olympiques	616
ol. 42, 1.	Meurtre des partiſans de Cylon à Athènes	612
3.	Naiſſance du philoſophe Anaximandre de Milet	610
ol. 44, 1.	Alcée & Sapho, poëtes, fleuriſſent . .	604

SIXIEME

SIXIEME SIECLE
AVANT JESUS-CHRIST,
Depuis l'an 600, jusqu'à l'an 500.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 45.	NAISSANCE de Pythagore vers l'an. Il mourut âgé d'environ 90 ans.	600
ann. 4.	Eclipse de soleil prédite par Thalès, & survenue pendant la bataille que se livroient Cyaxare, roi des Mèdes, & Alyattès, roi de Lydie, le 9 Juillet	597
ann. 4.	Epiménide de Crète purifie la ville d'Athènes, souillée par le meurtre des partisans de Cylon	597
ol. 46, 1.	Solon dans l'assemblée des Amphictyons, fait prendre la résolution de marcher contre ceux de Cyrrha, accusés d'impiété envers le temple de Delphes . .	596
3.	Archontat & législation de Solon.	
4.	Solon va en Egypte, en Cypre, en Lydie, &c.	594
ol. 47.	Arrivée du sage Anacharsis à Athènes .	593
3.	Pittacus commence à régner à Mytilène .	592
	Il conserve le pouvoir pendant dix ans.	
ol. 48, 3.	Concours de musiciens, établi aux jeux Pythiques	585
	Ces jeux se célébroient à Delphes au printemps.	
4.	Mort de Périandre. Les Corinthiens recouvrent la liberté.	
ol. 49, 4.	Première Pythiade, servant d'époque au calcul des années où l'on célébroit les jeux publics à Delphes	581
ol. 50, 1.	Premiers essais de la comédie, par Susarion	580
	Quelques années après, Thespis donne les premiers essais de la tragédie.	
ol. 51, 2.	Anaximandre, philosophe de l'école de Milet, devient célèbre	575
ol. 52.	Esope florissoit	572
3.	Mort de Pittachus de Mytilène	570
ol. 55, 1.	Pisistrate usurpe le pouvoir souverain à Athènes	560

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 55, ann. 1.	Cyrus monte sur le trône. Commencement de l'empire des Perses	560
2.	Solon meurt âgé de 80 ans	559
3.	Naissance du Poëte Simonide	558
ol. 58,	Mort du philosophe Thalès	548
1.	Le poëte Théognis florissoit.	
	Incendie du temple de Delphes.	
ol. 59, 2.	Bataille de Thymbrée; Crœsus, roi de Lydie, est défait. Cyrus s'empare de la ville de Sardes	543
ol. 61, 1.	Thespis donne son Alceste. Prix établi pour la tragédie	536
ol. 62, 1.	Anacréon florissoit	532
4.	Mort de Cyrus. Son fils Cambyse lui succède	529
ol. 63, 1.	Mort de Pisistrate, tyran d'Athènes. Ses fils Hippias & Hipparque lui succèdent	528
4.	Naissance du poëte Eschile	525
ol. 64,	Chœrilus, auteur tragique, florissoit . .	524
3.	Mort de Policrate, tyran de Samos, après 11 ans de règne	522
4.	Darius, fils d'Hystaspe, commence à régner en Perse	521
ol. 65, 3.	Naissance de Pindare	517
ol. 66, 3.	Mort d'Hipparque, tyran d'Athènes . .	514
ol. 67, 3.	Darius s'empare de Babylone, & la remet sous l'obéissance des Perses	510
	Hippias, chassé d'Athènes.	
	Clisthènes établit dix tribus à Athènes, au lieu de quatre qu'il y en avoit auparavant.	
ol. 68, 1.	Expédition de Darius contre les Scythes .	508
ol. 69, 1.	L'Ionie se soulève contre Darius. Incendie de Sardes	505

CINQUIEME

CINQUIEME SIECLE

AVANT JESUS-CHRIST,

Depuis l'an 500, juſqu'à l'an 400.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 70. ann. 1.	COURSE du char traîné par deux mules, introduite aux jeux olympiques, l'an	500
	Naiſſance du philoſophe Anaxagore.	
	Eſchile, âgé de 25 ans, concourt pour le prix de la tragédie, avec Pratinas & Chœrilus.	
4.	Naiſſance de Sophocle	497
ol. 71, 1.	Priſe & deſtruction de Milet par les Perſes. Phrynicus, diſciple de Theſpis, en fit le ſujet d'une tragédie. Il introduiſit les rôles de femmes ſur la ſcène . . .	496
	Naiſſance de Démocrite. Il vécut 90 ans.	
2.	Naiſſance de l'hiſtorien Hellanicus de Leſbos	495
ol. 72, 2.	Gélon, roi de Syracuſe	491
3.	Bataille de Marathon, le 29 ſeptembre, gagnée par Miltiade	490
4.	Miltiade n'ayant pas réuſſi au ſiège de Paros, eſt pourſuivi, & meurt	489
ol. 73, 1.	Chionidès, d'Athènes, donne une comédie.	488
3.	Mort de Darius, roi de Perſe. Xerxès ſon fils lui ſuccède	485
4.	Naiſſance d'Euripide	484
	Naiſſance d'Hérodote.	
ol. 74, 4.	Xerxès paſſe l'hiver à Sardes	481
	Xerxès traverſe l'Helleſpont au printemps, & y ſéjourne un mois	480
ol. 75, 1.	Combat des Thermopyles au commencement d'août. Xerxès arrive à Athènes, vers la fin de ce mois.	
	Combat de Salamine, le 20 octobre.	
	Naiſſance de l'orateur Antiphon.	

OLYMPIADES.	EPOQUES.	ANNÉES av. J.C.
ol. 75, ann. 2.	Batailles de Platée & de Mycale, le 22 septembre	479
ol. 77, 1.	Naissance de Thucydide	471
	Exil de Thémistocle.	
3.	Victoire de Cimon contre les Perses, auprès de l'Eurymédon	470
	Eschile & Sophocle se disputent le prix de la tragédie, qui est décerné au second	469
	Naissance de Socrate.	
	Cimon transporte les ossemens de Thésée à Athènes.	
ol. 78, 1.	Mort de Simonide	468
2.	Mort d'Aristide	467
4.	— de Xerxès. Artaxerxès Longuemain lui succède, & règne 40 ans	465
ol. 79, 1.	Tremblement de terre à Lacédémone. Troisième guerre de Messénie. Elle dura 10 ans	464
4.	Cimon conduit les Athéniens au secours des Lacédémoniens, qui, les soupçonnant de perfidie, les renvoient; source de la mésintelligence entre les deux nations. Exil de Cimon	461
ol. 80, 1.	Naissance d'Hippocrate	460
2.	Naissance de l'orateur Lysias	459
ol. 81, 1.	Mort d'Eschile	456
	Les Athéniens, sous la conduite de Tolmidès, & ensuite de Périclès, ravagent les côtes de la Laconie.	
2.	Cratinus & Platon, poëtes de l'ancienne comédie	455
ol. 82, 1.	Ion donne ses tragédies	452
	Mort de Pindare.	
3.	Trève de 5 ans entre ceux du Péloponèse & les Athéniens, par les soins de Cimon, qui avoit été rappelé de son exil, & qui bientôt après conduisit une armée en Chypre	450

OLYMPIADES.	ÉPOQUES.	ANNÉES av. J.C.
ol. 82, ann. 4.	Cimon contraint le roi de Perse à signer avec les Grecs un traité ignominieux pour ce prince	449
	Mort de Cimon.	
	— de Thémistocle âgé de 65 ans.	
ol. 83, 3.	Les Eubéens & les Mégariens se séparent des Athéniens, qui les soumettent sous la conduite de Périclès	446
	Expiration de la trève de 5 ans entre les Lacédémoniens & les Athéniens. Nouvelle trève de 30 ans - - - - - -	445
ol. 84, 1.	Mélissus, Protagoras & Empédocle, philosophes, florissoient	444
	Hérodote lit son histoire aux jeux olympiques.	
	Périclès reste sans concurrens. Il se mêloit de l'administration depuis 25 ans; il jouit d'un pouvoir presque absolu pendant quinze ans encore.	
3.	Euripide, âgé de 43 ans, remporte pour la première fois le prix de la tragédie . .	442
ol. 85, 3.	Les Athéniens envoient une colonie à Amphipolis - - - - - - - - - - -	437
	Construction des propylées à la citadelle d'Athènes.	
	Rétablissement de la comédie, interdite 3 ans auparavant.	
ol. 86, 1.	La guerre commence entre ceux de Corinthe & ceux de Corcyre - - - -	436
	Naissance d'Isocrate.	
	Alors florissoient les philosophes Démocrite, Empédocle, Hippocrate, Gorgias, Hippias, Prodicus, Zénon d'Elée, Parménide & Socrate.	
ol. 87, 1.	Le 27 Juin, Méton observa le solstice d'été, & produisit un nouveau cycle qu'il fit commencer à la nouvelle lune qui suivit le solstice, & qui répondit au 16 Juillet - - - - - - - - - - - -	432
	L'année civile concouroit auparavant avec la nouvelle lune qui suit le solstice d'hiver. Elle commença depuis avec celle qui vient après le solstice d'été. Ce fut	

aussi

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
	aussi à cette dernière époque, que les nouveaux Archontes entrèrent en charge.	
ol. 87, ann. 1.	Commencement de la guerre du Péloponèse au printemps de l'année - - -	431
3.	Peste d'Athènes.	430
	Eupolis commence à donner des comédies.	
	Naissance de Platon au mois de mai - -	429
4.	Mort de Périclès vers le mois d'octobre.	
ol. 88, 1.	Mort d'Anaxagore - - - - - - - -	428
2.	Les Athéniens s'emparent de Mytilène, & se divisent les terres de Lesbos - - -	427
	L'orateur Gorgias persuade aux Athéniens de secourir les Léontins en Sicile.	
3.	Les Athéniens purifient l'île de Délos - -	426
4.	Les Athéniens s'emparent de Pylos dans le Péloponèse - - - - - - - -	425
	Mort d'Artaxerxès Longuemain. Xerxès II lui succède.	
ol. 89, 1.	Bataille de Délium entre les Athéniens & les Béotiens, qui remportent la victoire. Socrate y sauve les jours au jeune Xénophon - - - - - - - - - - -	424
	Mort de Xerxès II, Roi de Perse. Darius Nothus lui succède, & règne 19 ans.	
	Première représentation des Nuées d'Aristophane - - - - - - - - - - -	423
2.	Incendie du temple de Junon à Argos.	
3.	Bataille d'Amphipolis, où périssent Brasidas, général de Lacédémoniens, & Cléon, général des Athéniens - - -	422
3.	Trève de 50 ans entre les Athéniens & les Lacédémoniens - - - - - - -	421
4.	Les Athéniens, sous différens prétextes, songent à rompre la trève, & se lient avec les Argiens, les Eléens & les Mantinéens.	
ol. 91, 1.	Alcibiade remporte le prix aux jeux olympiques - - - - - - - - - -	416
	Les Athéniens s'emparent de Mélos.	
	Expédition des Athéniens en Sicile - -	415
3.	La trève de 50 ans, conclue entre les La-	

cédémoniens

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J.C.
	cédémoniens & les Athéniens, finit par une rupture ouverte, après avoir duré 6 ans & dix mois - - - - - - - -	414
	Les Lacédémoniens s'emparent de Décélie, & la fortifient.	413
ol. 91. ann. 4.	L'armée des Athéniens eſt totalement défaite en Sicile. Nicias & Démoſthène, mis à mort au mois de ſeptembre	
ol. 92, 1.	Alcibiade quitte le parti des Lacédémoniens . - - - - - - - - - - - -	411
	Quatre cents citoyens mis à la tête du gouvernement, vers le commencement de l'année.	
2.	Les 400 ſont dépoſés, vers le mois de Juillet de la même année.	
	Exil d'Hyperbolus; ceſſation de l'oſtraciſme.	
ol. 93. 2.	Mort d'Euripide, vers l'an - - - - -	407
3.	Denys l'ancien monte ſur le trône de Syracuſe - - - - - - - - - - -	406
	Mort de Sophocle.	
	Combat des Arginuſes, où la flotte des Athéniens battit celle des Lacédémoniens.	
	Lyſander remporte une victoire ſignalée ſur les Athéniens, auprès d'Ægos Potamos - - - - - - - - - - - -	406
4.	Mort de Darius Nothus. Artaxerxès Mnémon lui ſuccède.	
	Priſe d'Athènes, vers la fin d'avril de l'année - - - - - - - - - - - -	404
ol. 94. 1.	Lyſander établit à Athènes 30 magiſtrats connus ſous le nom de tyrans. Leur tyrannie eſt abolie huit mois après.	
2.	La démocratie rétablie à Athènes. Archontat d'Euclide; amniſtie qui réunit tous les citoyens d'Athènes.	
4.	Expédition du jeune Cyrus - - - -	400

QUATRIEME SIECLE
AVANT JESUS-CHRIST,
Depuis l'an 400, jusqu'à la mort d'Alexandre.

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
ol. 95, ann. 1.	MORT de Socrate, vers le mois de juin - - - - - - - - - -	399
ol. 96, 3.	Victoire de Conon sur les Lacédémoniens, auprès de Cnide - - - - - - - -	394
	Agésilas, roi de Lacédémone, défait les Thébains à Coronée - - - - - -	393
4.	Conon rétablit les murs du Pirée.	
ol. 97. 1.	Les Athéniens, sous la conduite de Thrasybule, se rendent maîtres d'une partie de Lesbos - - - - - - - - - -	392
	Mort de Thucydide - - - - - - - - -	391
ol. 98. 2.	Paix d'Antalcidas entre les Perses & les Grecs - - - - - - - - - - - -	387
3.	Naissance de Démosthène - - - - - -	385
ol. 99. 1.	Naissance d'Aristote - - - - - - -	384
ol. 100, 3.	Pélopidas & les autres réfugiés de Thèbes, partent d'Athènes, & se rendent maîtres de la citadelle de Thèbes, dont les Lacédémoniens s'étoient emparés peu de temps auparavant - - - - - - -	378
4.	Bataille navale auprès de Naxos, où Chabrias, général des Athéniens, défait les Lacédémoniens - - - - - - - -	377
ol. 101,	Eubulus, d'Athènes, auteur de plusieurs comédies - - - - - - - - - -	376
2.	Timothée, général Athénien, s'empare de Corcyre, & défait les Lacédémoniens à Leucade - - - - - - - - - - -	375
3.	Artaxerxès Mnémon, roi de Perse, pacifie la Grèce. Les Lacédémoniens conservent l'empire de la terre; les Athéniens obtiennent celui de la mer - - - -	374
	Mort d'Evagoras, roi de Chypre.	
4.	Apparition d'une comète dans l'hiver de 373 & 372 - - - - - - - - - - -	372

Tremblemens

OLYMPIADES.	EPOQUES.	ANNÉES av. J. C.
	Tremblemens de terre dans le Péloponèse. Les villes d'Hélice & de Bura détruites.	
ol. 102, ann. 1.	Platée détruite par les Thébains.	
1. 2.	Bataille de Leuctres, le 8 Juillet. Les Thébains, commandés par Epaminondas, défont les Lacédémoniens commandés par le roi Cléombrote, qui est tué -	371
	Fondation de la ville de Mégalopolis en Arcadie.	
3.	Mort de Jason, tyran de Phéres - - -	369
4.	Expédition d'Epaminondas en Laconie. Fondation de la ville de Messène. Les Athéniens, commandés par Iphicrate, viennent au secours des Lacédémoniens.	
	Apharée, fils adoptif d'Isocrate, commence à donner des tragédies - - - - -	368
ol. 103, 1.	Eudoxe de Cnide florissoit	
	Mort de Denys l'ancien, roi de Syracuse. Son fils, de même nom, lui succède au printemps de l'année - - - - - -	367
2.	Aristote vient s'établir à Athènes, âgé de 18 ans.	
ol. 104, 1.	Pélopidas attaque & défait Alexandre, tyran de Phéres, & périt lui-même dans le combat - - - - - - - - - - -	364
2.	Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas, le 12 du mois de scirophorion, qui correspond au 5 de Juillet - - - -	362
3.	Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone.	
	Mort d'Artaxerxès Mnémon. Ochus lui succède.	
	Troisième voyage de Platon en Sicile, vers les premiers mois de l'année - - -	361
	Il y passe 15 à 16 mois.	
ol. 105, 1.	Philippe monte sur le trône de Macédoine.	360
3.	Guerre sociale. Les îles de Chio, de Rhodes, de Cos, & la ville de Byzance, se séparent des Athéniens - - - -	358
4.	Expédition de Dion en Sicile, il s'embarque à Zacynthe, au mois d'août de l'an.	357

OLYMPIADES.		ANNÉES av. J. C.
	Eclipſe de lune le 9 août.	
	Commencement de la guerre ſacrée - -	356
ol. 106, ann. 1.	Naiſſance d'Alexandre, vers la fin de Juillet.	
	Philippe, ſon père, couronné vainqueur aux jeux olympiques, vers le même temps.	
3.	Iphicrate & Thimothée, accuſés & privés du commandement - - - - - - -	354
	Démoſthène monte pour la première fois à la tribune aux harangues.	
4.	Mort de Mauſole, roi de Carie. Artémiſe, ſon épouſe & ſa ſœur, lui ſuccède, & règne deux ans - - - - - - - -	353
ol. 107, 4.	Les Olynthiens aſſiégés par Philippe, implorent le ſecours des Athéniens - -	349
ol. 108, 1.	Mort de Platon au mois de mai de l'an -	347
2.	Traité d'alliance & de paix entre Philippe & les Athéniens, conclu par ces derniers le 19 mars, ſigné par ce prince vers le milieu de mai - - - - - - - - -	346
	Philippe s'empare de la Phocide au mois de juin de la même année.	
ol. 109, 2.	Timoléon chaſſe de Syracuſe le roi Denys, & l'envoie à Corinthe - - - - - -	343
3.	Naiſſance d'Epicure au mois de janvier -	341
	Naiſſance de Ménandre, vers le même temps.	
ol. 110, 3.	Bataille de Chéronée le 3 août - - -	338
	Mort d'Iſocrate	
4.	Mort de Timoléon - - - - - - - -	337
ol. 111, 1.	Mort de Philippe, roi de Macédoine - -	336
ol. 113, 1.	Philémon commence à donner ſes comédies - - - - - - - - - - - -	328
ol. 114, 1.	Mort d'Alexandre au commencement de -	323
	Mort de Diogène.	
	Mort d'Ariſtote - - - - - - - - - -	322
	Mort de Démoſthène.	

Fin de la première Table.

TABLE

TABLE IIe.

Rapport des Mesures Romaines avec les nôtres.

IL faut connoître la valeur du pié & du mille Romain, pour connoître les mesures itinéraires des Grecs.

Notre pié de roi est divisé en 12 pouces & en 144 lignes. On subdivise le total de ces lignes en 1440 parties, pour en avoir les dixièmes.

dixièmes des lignes.	pouces.	lignes.
1440	12	,,
1430	11	11
1420	11	10
1410	11	9
1400	11	8
1390	11	7
1380	11	6
1370	11	5
1360	11	4
1350	11	3
1340	11	2
1330	11	1
1320	11	,,
1315	10	11 $\frac{5}{10}$
1314	10	11 $\frac{4}{10}$
1313	10	11 $\frac{3}{10}$
1312	10	11 $\frac{2}{10}$
1311	10	11 $\frac{1}{10}$
1310	10	11
1309	10	10 $\frac{9}{10}$
1308	10	10 $\frac{8}{10}$
1307	10	10 $\frac{7}{10}$
1306	10	10 $\frac{6}{10}$
1305	10	10 $\frac{5}{10}$
1304	10	10 $\frac{4}{10}$
1303	10	10 $\frac{3}{10}$
1302	10	10 $\frac{2}{10}$
1301	10	10 $\frac{1}{10}$
1300	10	10
1299	10	9 $\frac{9}{10}$
1298	10	9 $\frac{8}{10}$
1297	10	9 $\frac{7}{10}$

dixièmes des lignes.	pouces.	lignes.
1296	10	9 $\frac{6}{10}$
1295	10	9 $\frac{5}{10}$
1294	10	9 $\frac{4}{10}$
1293	10	9 $\frac{3}{10}$
1292	10	9 $\frac{2}{10}$
1291	10	9 $\frac{1}{10}$
1290	10	9

On s'eſt partagé ſur le nombre des dixièmes de ligne qu'il faut donner au pié Romain. J'ai cru devoir lui en attribuer, avec M. d'Anville & d'autres ſavans, 1306, c'eſt-à-dire, 10 pouces, 10 lignes, $\frac{6}{10}$ de ligne.

Suivant cette évaluation, le pas Romain composé de 5 piés, ſera de 4 piés de roi, 6 pouces, 5 lignes.

Le mille Romain, compoſé de 1000 pas, ſera de 755 toiſes 4 piés, 8 pouces, 8 lignes. Pour éviter les fractions, je porterai avec M. d'Anville, le mille Romain à 756 toiſes.

Comme on compte communément 8 ſtades au mille Romain, nous prendrons la huitième partie de 756 toiſes, valeur de ce mille, & nous aurons pour le ſtade 94 toiſes $\frac{1}{2}$.

Les Grecs avoient diverſes eſpèces de ſtades. Il ne s'agit ici que du ſtade ordinaire, connu ſous le nom d'Olympique.

Fin de la ſeconde Table.

TABLE IIIe.

Rapport du Pié Romain avec le Pié de Roi.

piés romains.	piés de roi.	pouces.	lignes.
1	»	10	10 $\frac{6}{10}$
2	1	9	6 $\frac{2}{10}$
3	2	8	7 $\frac{8}{10}$
4	3	7	6 $\frac{4}{10}$
5	4	6	5
6	5	5	3 $\frac{6}{10}$
7	6	4	2 $\frac{2}{10}$
8	7	3	» $\frac{8}{10}$
9	8	1	11 $\frac{4}{10}$
10	9		10
11	9	11	8 $\frac{6}{10}$
12	10	10	7 $\frac{2}{10}$

Piés romains.	piés de roi.	pouces.	lignes.
13 - - - - - -	11	9	5 $\frac{8}{10}$
14 - - - - - -	12	8	4 $\frac{4}{10}$
15 - - - - - -	13	7	3
16 - - - - -	14	6	1 $\frac{6}{10}$
17 - - - - - -	15	5	$\frac{2}{10}$
18 - - - - - -	16	3	10 $\frac{8}{10}$
19 - - - - - -	17	2	9 $\frac{4}{10}$
20 - - - - - -	18	1	8
21 - - - - - -	19		6 $\frac{6}{10}$
22 - - - - - -	19	11	5 $\frac{2}{10}$
23 - - - - - -	20	10	3 $\frac{8}{10}$
24 - - - - - -	21	9	2 $\frac{4}{10}$
25 - - - - - -	22	8	1
26 - - - - - -	23	6	11 $\frac{6}{10}$
27 - - - - - -	24	5	10 $\frac{2}{10}$
28 - - - - - -	25	4	8 $\frac{8}{10}$
29 - - - - - -	26	3	7 $\frac{4}{10}$
30 - - - - - -	27	2	6
31 - - - - - -	28	1	4 $\frac{6}{10}$
32 - - - - - -	29		3 $\frac{2}{10}$
33 - - - - - -	29	11	1 $\frac{8}{10}$
34 - - - - - -	30	10	$\frac{4}{10}$
35 - - - - - -	31	8	11
36 - - - - - -	32	7	9 $\frac{6}{10}$
37 - - - - - -	33	6	8 $\frac{2}{10}$
38 - - - - - -	34	5	6 $\frac{8}{10}$
39 - - - - - -	35	4	5 $\frac{4}{10}$
40 - - - - - -	36	3	4
41 - - - - - -	37	2	2 $\frac{6}{10}$
42 - - - - - -	38	1	1 $\frac{2}{10}$
43 - - - - - -	38	11	11 $\frac{8}{10}$
44 - - - - - -	39	10	10 $\frac{4}{10}$
45 - - - - - -	40	9	9
46 - - - - - -	41	8	7 $\frac{6}{10}$
47 - - - - - -	42	7	6 $\frac{2}{10}$
48 - - - - - -	43	6	4 $\frac{8}{10}$
49 - - - - - -	44	5	3 $\frac{4}{10}$
50 - - - - - -	45	4	2
60 - - - - - -	54	5	
70 - - - - - -	63	5	10
80 - - - - - -	72	6	8
90 - - - - - -	81	7	6
100 - - - - - -	90	8	4
200 - - - - - -	181	4	8

piés romains.		piés de roi.	pouces.	lignes.
300	- - - - - -	272	1	
400	- - - - - -	362	9	4
500	- - - - - -	453	5	8
600	- - - - - -	544	2	
700	- - - - - -	634	10	4
800	- - - - - -	725	6	8
900	- - - - - -	816	3	
1000	- - - - - -	906	11	4
2000	- - - - - -	1813	10	8
3000	- - - - - -	2720	10	
4000	- - - - - -	3627	9	4
5000	- - - - - -	4534	8	8
6000	- - - - - -	5441	8	
7000	- - - - - -	6348	7	4
8000	- - - - - -	7255	6	8
9000	- - - - - -	8162	6	
10000	- - - - - -	9069	5	4
15000	- - - - - -	13604	2	
20000	- - - - - -	18138	10	8

Fin de la Table troisième.

TABLE IVe.

Rapport des Pas Romains avec nos Toises.

J'AI dit plus haut que le pas Romain composé de 5 piés, pouvoit être de 4 de nos piés, 6 pouces 5 lignes. (Voyez ci-dessus, p. 400)

pas romains.		toises.	piés.	pouces.	lignes.
1	- - - - -	„	4	6	5
2	- - - - -	1	3		10
3	- - - - -	2	1	7	3
4	- - - - -	3		1	8
5	- - - - -	3	4	8	1
6	- - - - -	4	3	2	6
7	- - - - -	5	1	8	11
8	- - - - -	6		3	4
9	- - - - -	6	4	9	9
10	- - - - -	7	3	4	2
11	- - - - -	8	1	10	7

pas romains.	toises.	piés.	pouces.	lignes.
12 - - - - -	9		5	
13 - - - - -	9	4	11	5
14 - - - - -	10	3	5	10
15 - - - - -	11	2		3
16 - - - - -	12		6	8
17 - - - - -	12	5	1	1
18 - - - - -	13	3	7	6
19 - - - - -	14	2	1	11
20 - - - - -	15		8	4
21 - - - - -	15	5	2	9
22 - - - - -	16	3	9	2
23 - - - - -	17	2	3	7
24 - - - - -	18		10	
25 - - - - -	18	5	4	5
26 - - - - -	19	3	10	10
27 - - - - -	20	2	5	3
28 - - - - -	21		11	8
29 - - - - -	21	5	6	1
30 - - - - -	22	4		6
31 - - - - -	23	2	6	11
32 - - - - -	24	1	1	4
33 - - - - -	24	5	7	9
34 - - - - -	25	4	2	2
35 - - - - -	26	2	8	7
36 - - - - -	27	1	3	
37 - - - - -	27	5	9	5
38 - - - - -	28	4	3	10
39 - - - - -	29	2	10	3
40 - - - - -	30	1	4	8
41 - - - - -	30	5	11	1
42 - - - - -	31	4	5	6
43 - - - - -	32	2	11	11
44 - - - - -	33	1	6	4
45 - - - - -	34			9
46 - - - - -	34	4	7	2
47 - - - - -	35	3	1	7
48 - - - - -	36	1	8	
49 - - - - -	37		2	5
50 - - - - -	37	4	8	10
51 - - - - -	38	3	3	3
52 - - - - -	39	1	9	8
53 - - - - -	40		4	1
54 - - - - -	40	4	10	6
55 - - - - -	41	3	4	11

pas romains.	toises.	piés.	pouces.	lignes.
60 - - - - -	45	2	1	
70 - - - - -	52	5	5	2
80 - - - - -	60	2	9	4
90 - - - - -	68		1	6
100 - - - - -	75	3	5	8
200 - - -	151		11	4
300 - - -	226	4	5	
400 - - -	302	1	10	8
500 - - -	377	5	4	4
600 - - -	453	2	10	
700 - - -	529		3	8
800 - - -	604	3	9	4
900 - - -	680	1	3	
1000 - - -	755	4	8	8
2000 - - -	1511	3	5	4
3000 - - -	2267	2	2	
4000 - - -	3023		10	8
5000 - - -	3778	5	7	4
10000 - - -	7557	5	2	8
20000 - - -	15115	4	5	4
30000 - - -	22673	3	8	
40000 - - -	30231	2	10	8
50000 - - -	37789	2	1	4
100000 - - -	75578	4	2	8
200000 - -	151157	2	5	4
300000 - -	226736		8	
400000 - -	302314	4	10	8

Fin de la Table quatrième.

TABLE Ve.

Rapport des Milles Romains avec nos Toises.

On a vu par la Table précédente, qu'en donnant au pas Romain 4 piés 6 pouces 5 lignes, le mille Romain contiendroit 755 toises 4 piés 8 pouces 8 lignes. Pour éviter les fractions, nous le portons, avec M. d'Anville, à 756 toises.

Il résulte de cette addition d'un pié 3 pouces 4 lignes, faite au mille Romain, une légère différence entre cette Table & la précédente. Ceux qui exigent une précision rigoureuse, pourront

pourront consulter la 4me. Table; les autres pourront se contenter de celle-ci, qui, dans l'usage ordinaire, est plus commode.

milles romains.	toises.	milles romains.	toises.
1 - - - - - -	756	29 - - - - -	21924
2 - - - - - -	1512	30 - - - - -	22680
3 - - - - - -	2268	31 - - - - -	23436
4 - - - - - -	3024	32 - - - - -	24192
5 - - - - - -	3780	33 - - - - -	24948
6 - - - - - -	4536	34 - - - - -	25704
7 - - - - - -	5292	35 - - - - -	26460
8 - - - - - -	6048	36 - - - - -	27216
9 - - - - - -	6804	37 - - - - -	27972
10 - - - - - -	7560	38 - - - - -	28728
11 - - - - - -	8316	39 - - - - -	29484
12 - - - - - -	9072	40 - - - - -	30240
13 - - - - - -	9828	41 - - - - -	30996
14 - - - - - -	10584	42 - - - - -	31952
15 - - - - - -	11340	43 - - - - -	32508
16 - - - - - -	12096	44 - - - - -	33264
17 - - - - - -	12852	45 - - - - -	34020
18 - - - - - -	13608	46 - - - - -	34776
19 - - - - - -	14364	47 - - - - -	35532
20 - - - - - -	15120	48 - - - - -	36288
21 - - - - - -	15876	49 - - - - -	37044
22 - - - - - -	16632	50 - - - - -	37800
23 - - - - - -	17388	100 - - - - -	75600
24 - - - - - -	18144	200 - - - - -	151200
25 - - - - - -	18900	300 - - - - -	266800
26 - - - - - -	19656	400 - - - - -	302400
27 - - - - - -	20412	500 - - - - -	378000
28 - - - - - -	21168	1000 - - - - -	756000

Fin de la Table cinquième.

TABLE VIe.

Rapport du Pié Grec à notre Pié de Roi.

NOUS avons dit que notre pié est divisé en 1440 dixièmes de ligne, & que le pié romain en avoit 1306.

Le rapport du pié romain au pié grec, étant comme 24 à 25, nous aurons pour ce dernier 1360 dixièmes de ligne, &

 une

une très légère fraction que nous négligerons : 1360 dixièmes de ligne donnent 11 pouces 4 lignes.

piés Grecs.	piés de roi.	pouces.	lignes.
1 - - - - - - - -	„	11	4
2 - - - - - - - -	1	10	8
3 - - - - - - - -	2	10	
4 - - - - - - - -	3	9	4
5 - - - - - - - -	4	8	8
6 - - - - - - - -	5	8	
7 - - - - - - - -	6	7	4
8 - - - - - - - -	7	6	8
9 - - - - - - - -	8	6	
10 - - - - - - - -	9	5	4
11 - - - - - - - -	10	4	8
12 - - - - - - - -	11	4	
13 - - - - - - - -	12	3	4
14 - - - - - - - -	13	2	8
15 - - - - - - - -	14	2	
16 - - - - - - - -	15	1	4
17 - - - - - - - -	16		8
18 - - - - - - - -	17		
19 - - - - - - - -	17	11	4
20 - - - - - - - -	18	10	8
21 - - - - - - - -	19	10	
22 - - - - - - - -	20	9	4
23 - - - - - - - -	21	8	8
24 - - - - - - - -	22	8	
25 - - - - - - - -	23	7	4
26 - - - - - - - -	24	6	8
27 - - - - - - - -	25	6	
28 - - - - - - - -	26	5	8
29 - - - - - - - -	27	4	4
30 - - - - - - - -	28	4	
31 - - - - - - - -	29	3	4
32 - - - - - - - -	30	2	8
33 - - - - - - - -	31	2	
34 - - - - - - - -	32	1	4
35 - - - - - - - -	33		8
36 - - - - - - - -	34		
37 - - - - - - - -	34	11	4
38 - - - - - - - -	35	10	8
39 - - - - - - - -	36	10	
40 - - - - - - - -	37	9	4
41 - - - - - - - -	38	8	8

piés Grecs.	piés de roi.	pouces.	lignes.
42 - - - - - - - - -	39	8	
43 - - - - - - - - -	40	7	4
44 - - - - - - - - -	41	6	8
45 - - - - - - - - -	42	6	
46 - - - - - - - - -	43	5	4
47 - - - - - - - - -	44	4	8
48 - - - - - - - - -	45	4	
49 - - - - - - - - -	46	3	4
50 - - - - - - - - -	47	2	8
100 - - - - - - - - -	94	5	4
200 - - - - - - - - -	188	10	8
300 - - - - - - - - -	283	4	
400 - - - - - - - - -	377	9	4
500 - - - - - - - - -	472	2	8
600 - - - - - - - - -	566	8	

Suivant cette table, 600 piés grecs ne donneroient que 94 toiſes 2 piés 8 pouces, au lieu de 94 toiſes 3 piés, que nous aſſignons au ſtade. Cette légère différence vient de ce qu'à l'exemple de M. d'Anville, nous avons, pour abréger les calculs, donné quelque choſe de plus au mille romain, & quelque choſe de moins au ſtade.

Fin de la Table ſixième.

TABLE VIIe.

Rapport des Stades avec nos Toiſes, ainſi qu'avec les Milles Romains; le Stade fixé à 94 toiſes ½.

ſtades.	toiſes.	milles.	ſtades.	toiſes.	milles.
1 - -	94 ½	⅛	12 - -	1134	1 ½
2 - -	189	¼	13 - -	1228 ½	1 ⅝
3 - -	283 ½	⅜	14 - -	1323	1 6/8
4 - -	378	½	15 - -	1417 ½	1 ⅞
5 - -	472 ½	⅝	16 - -	1512	2
6 - -	567	6/8	17 - -	1606 ½	2 ⅛
7 - -	661 ½	⅞	18 - -	1701	2 ¼
8 - -	756	1	19 - -	1795 ½	2 ⅜
9 - -	850 ½	1 ⅛	20 - -	1890	2 ½
10 - -	945	1 ¼	21 - -	1984 ½	2 ⅝
11 - -	1039 ½	1 ⅜	22 - -	2079	2 6/8

stades.		toises.	milles.	stades.		toises.	milles.
23	- -	2173 ½	2 7/8	500	-	47250	62 ½
24	- -	2268	3	600	-	56700	75
25	- -	2362 ½	3 1/8	700	-	66150	87 ½
26	- -	2457	3 ¼	800	-	75600	100
27	- -	2551 ½	3 3/8	900	-	85050	112 ½
28	- -	2646	3 ½	1000	-	94500	125
29	- -	2740 ½	3 6/8	2000	-	189000	250
30	- -	2835	3 6/8	3000	-	283500	375
35	- -	3307 ½	4 3/8	4000	-	378000	500
40	- -	3780	5	5000	-	472500	625
45	- -	4252 ½	5 5/8	6000	-	567200	750
50	- -	4725	6 ¼	7000	-	661500	875
55	- -	5197 ½	6 7/8	8000	-	756000	1000
60	- -	5670	7 ½	9000	-	850500	1125
65	- -	6142 ½	7 7/8	10000	-	945000	1250
70	- -	6615	8 ¾	11000		1039500	1375
75	- -	7087 ½	9 3/8	12000		1134000	2500
80	- -	7560	10	13000		1228500	1625
85	- -	8032 ½	10 5/8	14000		1323000	1750
90	- -	8505	11 ¼	15000		1417500	1875
95	- -	8977 ½	11 7/8	16000		1512200	2000
100	- -	9540	12 ½	17000		1606500	2125
200	-	18900	25	18000		1701000	2250
300	-	28350	37 ½	19000		1795500	2350
400	-	37800	50	20000		1090000	2500

Fin de la Table septième.

TABLE VIIIe.

Rapport des Stades avec nos lieues de 2500 toises.

stades.		toises.	stades.		toises.
1	- - - - - -	94 ½	10	- - - - - -	945
2	- - - - - -	189	11	- - - - -	1039 ½
3	- - - - - -	283 ½	12	- - - - -	1134
4	- - - - - -	378	13	- - - - -	1228 ½
5	- - - - - -	472 ½	14	- - - - -	1323
6	- - - - - -	567	15	- - - - -	1417 ½
7	- - - - - -	661 ½	16	- - - - -	1512
8	- - - - - -	756	17	- - - - -	1606 ½
9	- - - - - -	850 ½	18	- - - - -	1701

ſtades.	lieues.	toiſes.	ſtades.	lieues.	toiſes.
19	- -	1795	290	- 10	2405
20	- -	1890	300	- 11	850
21	- -	1984 ½	400	- 15	300
22	- -	2079	500	- 18	2250
23	- -	2173 ½	600	- 22	1700
24	- -	2268	700	- 26	1150
25	- -	2362 ½	800	- 30	600
26	- -	2457	900	- 34	50
27	- - 1	51 ½	1000	- 87	2000
28	- - 1	146	1500	- 56	1750
29	- - 1	240 ½	2000	- 75	1500
30	- - 1	3'5	2500	- 94	1250
35	- - 1	807 ½	3000	- 113	1000
40	- - 1	1280	4000	- 151	500
45	- - 1	1752 ½	5000	- 189	
50	- - 1	2225	6000	- 226	2000
55	- - 2	197 ½	7000	- 264	1500
60	- - 2	670	8000	- 302	1000
65	- - 2	1142 ½	9000	- 340	500
70	- - 2	1615	10000	- 378	
75	- - 2	2087 ½	11000	- 415	2000
80	- - 3	60	12000	- 453	1500
85	- - 3	532 ½	13000	- 491	1000
90	- - 3	1005	14000	- 529	500
95	- - 3	1477 ½	15000	- 567	
100	- - 3	1950	16000	- 604	2000
110	- - 4	395	17000	- 642	1500
120	- - 4	1340	18000	- 680	1000
130	- - 4	2285	19000	- 718	500
140	- - 5	730	20000	- 756	
150	- - 5	1675	25000	- 945	
160	- - 6	120	30000	- 1134	
170	- - 6	1065	40000	- 1512	
180	- - 6	2010	50000	- 1890	
190	- - 7	455	60000	- 2268	
200	- - 7	1400	70000	- 2646	
210	- - 7	2345	80000	- 3024	
220	- - 8	790	90000	- 3402	
230	- - 8	1735	100000	- 3780	
240	- - 9	180	110000	- 4158	
250	- - 9	1125	120000	- 4536	
260	- - 9	2070	130000	- 4914	
270	- - 10	515	140000	- 5292	
280	- - 10	1460	150000	- 5670	

stades.		lieues.	stades.		lieues.
160000	- -	6048	240000	- -	9072
170000	- -	6426	250000	- -	9450
180000	- -	6804	260000	- -	9828
190000	- -	7182	270000	- -	90206
200000	- -	7560	280000	- -	10584
210000	- -	7938	290000	- -	10962
220000	- -	8316	300000	- -	11340
230000	- -	8694	400000	- -	15120

Fin de la Table huitième.

TABLE IXe.

Evaluation des Monnoies d'Athènes.

IL ne s'agit pas ici des monnoies d'or & de cuivre, mais simplement de celles d'argent. Si on avoit la valeur des dernières, on auroit bientôt celle des autres.

Le talent valoit, - - - - - - - - - 6000 drachmes.
La mine, - - - - - - - - - - - - 100 dr.
Le tétradrachme, - - - - - - - - - - 4 dr.
La drachme se divisoit en six oboles.

On ne peut fixer d'une manière précise la valeur de la drachme. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en approcher. Pour y parvenir, on doit en connoître le poids & le titre.

J'ai opéré sur les tétradrachmes, parce qu'ils sont plus communs que les drachmes, leurs multiples & leurs subdivisions.

Des gens de lettres, dont l'exactitude m'étoit connue, ont bien voulu se joindre à moi pour peser une très grande quantité de ces médailles. Je me suis ensuite adressé à M. Tillet, de l'Académie des Sciences, Commissaire du Roi pour les essais & affinages des monnoies. Je ne parlerai ni de ses lumières, ni de son amour pour le bien public, & de son zèle pour le progrès des lettres; mais je dois le remercier de la bonté qu'il a eue de faire fondre quelques tétradrachmes que j'avois reçus d'Athènes, d'en constater le titre, & d'en comparer la valeur avec celle de nos monnoies actuelles.

On doit distinguer deux sortes de tétradrachmes; les plus anciens qui ont été frappés jusqu'au temps de Périclès, & peut-être jusque vers la fin de la guerre du Péloponèse, &

ceux qui sont postérieurs à cette époque. Les uns & les autres représentent d'un côté la tête de Minerve, & au revers une chouette. Sur les seconds, la chouette est posée sur un vase; & l'on y voit des monogrammes ou des noms, & quelquefois, quoique rarement, les uns mêlés avec les autres.

1°. *Tétradrachmes plus anciens.* Ils sont d'un travail plus grossier, d'un moindre diamètre, & d'une plus grande épaisseur. Les revers présentent des traces plus ou moins sensibles de la forme quarrée qu'on donnoit au coin dans les temps les plus anciens.

Eisenschmid en publia un qui pesoit, à ce qu'il dit, 333 grains; ce qui donneroit pour la drachme 83 grains un quart. Nous en avons pesé 14 semblables, tirés la plupart du cabinet du roi; & les mieux conservés ne nous ont donné que 324 grains un quart. On en trouve un pareil nombre dans le recueil des médailles de villes de feu M. le docteur Hunter. Le plus fort est de 265 grains & demi, poids anglois, qui répondent à 323 & demi de nos grains.

Ainsi, nous avons d'un côté, un médaillon qui pesoit, suivant Eisenschmid, 333 grains, & de l'autre 28 médaillons, dont les mieux conservés n'en donnent que 324. Si cet auteur ne s'est point trompé, si l'on découvre d'autres médaillons du même temps et du même poids, nous conviendrons que dans quelques occasions, on les a portés à 332 ou 336 grains; mais nous ajouterons qu'en général ils n'en pesoient qu'environ 324; et comme, dans l'espace de 2200 ans, ils ont dû perdre quelque chose de leur poids, nous pourrons leur attribuer 328 grains; ce qui donne pour la drachme 82 grains.

Il falloit en connoître le titre. M. Tillet a eu la complaisance d'en passer à la coupelle un qui pesoit 324 grains; il a trouvé qu'il étoit à 11 deniers 20 grains de fin, et que la matière presque pure dont il étoit composé, valoit intrinséquement, au prix du tarif, 52 liv. 14 s. 3 den. le marc.

„ Ce tétradrachme, dit M. Tillet, valoit donc intrinséquement 3 liv. 14 sols, tandis que 324 grains de la valeur de nos écus, n'ont de valeur intrinséque que 3 liv. 8 sols.

„ Mais la valeur de l'une et de l'autre matière d'argent, considérée comme monnoie, et chargée des frais de fabrication, et du droit de seigneuriage, reçoit quelque augmentation au-delà de la matière brute; et de-là vient qu'un marc d'argent, composé de 8 écus de 6 liv. et de trois pièces de 12 sols, vaut, par l'autorité du prince, dans la circulation du commerce, 49 liv. 16 sols, c'est-à-dire, une liv. 7 sols au-delà du prix d'un autre marc non monnoyé, de la matière des écus.„ Il faut avoir égard à cette augmentation, si l'on veut savoir combien

combien un pareil tétradrachme vaudroit de notre monnoie actuelle.

Il résulte des opérations de M. Tillet, qu'un marc de tétradrachmes, dont chacun auroit 324 grains de poids, & 11 den. 20 grains de fin, vaudroit maintenant dans le commerce 54 liv. 3 sols 9 den.; chaque tétradrachme, 3 liv. 16 sols.; chaque drachme, 19 sols, & le talent 5700 liv.

Si le tétradrachme pèse 328 grains, & la drachme 82, elle aura valu 19 sols, et environ 3 den. et le talent à-peu-près 5775 liv.

A 332 grains de poids pour le tétradrachme, la drachme pesant 83 grains, vaudroit 19 sols et environ 6 deniers, et le talent à-peu-près 5850 liv.

A 336 grains pour le tétradrachme, à 84 pour la drachme, elle vaudroit 19 sols 9 den., et le talent environ 5925 liv.

Enfin, donnons au tétradrachme 340 grains de poids, à la drachme 85, la valeur de la drachme sera d'environ une liv., et celle du talent d'environ 6000 liv.

Il est inutile de remarquer que si on attribuoit un moindre poids au tétradrachme, la valeur de la drachme et du talent diminueroit dans la même proportion.

2°. *Tétradrachmes moins anciens.* Ils ont eu cours pendant 4 ou 5 siècles: ils sont en beaucoup plus grand nombre que ceux de l'article précédent, et en diffèrent par la forme, le travail, les monogrammes, les noms des magistrats, et d'autres singularités que présentent les revers, et sur-tout par les riches ornemens dont la tête de Minerve est parée. Il y a même lieu de penser que les graveurs dessinèrent cette tête d'après la célèbre statue qu'on voyoit à la citadelle d'Athènes. Pausanias observe qu'entre autres ornemens, Phidias avoit représenté un griffon sur chaque côté du casque de la Déesse; et ce symbole paroit en effet sur les tétradrachmes postérieurs au temps de cet artiste, et jamais sur les plus anciens.

Nous avons pesé plus de 160 des tétradrachmes dont je parle maintenant. Le cabinet du roi en possède plus de 120. Les plus forts, mais en très petit nombre, vont à 320 grains; les plus communs à 315, 314, 313, 312, 310, 306, &c. quelque chose de plus ou de moins, suivant les différens degrés de leur conservation. Il s'en trouve d'un poids fort inférieur, parce qu'on en avoit altéré la matière.

Sur plus de 90 tétradrachmes décrits avec leur poids, dans la collection des médailles de villes de M. le docteur Hunter, publiée avec beaucoup de soin en Angleterre, 7 à 8 pèsent au-delà de 320 de nos grains; un entre autres, qui présente les noms de Mentor & de Moschion, pèse 271 trois quarts de

grains

grains anglois, environ 331 de nos grains: singularité d'autant plus remarquable, que de cinq autres médaillons du même cabinet avec les mêmes noms, le plus fort ne pèse qu'environ 318 de nos grains, & le plus foible, que 312, de même qu'un médaillon semblable du cabinet du roi. J'en avois témoigné ma surprise à M. Combe, qui a publié cet excellent recueil. Il a eu la bonté de vérifier le poids du tétradrachme dont il s'agit, & il l'a trouvé exact. Ce monument prouveroit tout au plus qu'il y eut dans le poids de la monnoie une augmentation qui n'eut pas de suite.

Quoique la plupart des tétradrachmes ayent été altérés par le fret & par d'autres accidens, on ne peut se dispenser de reconnoître à l'inspection générale, que le poids des monnoies d'argent avoit éprouvé de la diminution. Fut-elle successive? à quel point s'arrêta-t-elle? c'est ce qui est d'autant plus difficile à décider, que sur les médaillons de même temps, on voit tantôt une uniformité de poids très frappante, & tantôt une différence qui ne l'est pas moins. De trois tétradrachmes qui offrent les noms de Phanoclès & d'Apollonius l'un donne 253 grains, l'autre 253 un quart, & le troisième 253 trois quarts, poids anglois; environ 308 grains un tiers; 308 grains deux tiers, 309 grains, poids françois; tandis que neuf autres, avec les noms de Nestor & de Mnaséas, s'affoiblissent insensiblement depuis environ 320 de nos grains, jusqu'à 310.

Outre les accidens qui ont par-tout altéré le poids des médailles anciennes, il paroit que les monétaires grecs, obligés de tailler tant de drachmes à la mine ou au talent, comme les nôtres tant de pièces de 12 sols au marc, étoient moins attentifs qu'on ne l'est aujourd'hui à égaliser le poids de chaque pièce.

Dans les recherches qui m'occupent ici, on est arrêté par une autre difficulté. Les tétradrachmes d'Athènes n'ont point d'époque; & je n'en connois qu'un dont on puisse rapporter la fabrication à un temps déterminé. Il fut frappé par ordre du tyran Aristion, qui en 88 avant J. C. s'étant emparé d'Athènes, au nom de Mithridate, en soutint le siège contre Sylla. Il représente d'un côté la tête de Minerve; de l'autre, une étoile dans un croissant, comme sur les médailles de Mithridate. Autour de ce type, est le nom de ce prince, celui d'Athènes, & celui d'Aristion. Il est dans la collection de M. Hunter, M. Combe, à qui je m'étois adressé pour en avoir le poids, a bien voulu prendre la peine de s'en assurer, & de me marquer que le médaillon pèse 254 grains anglois, qui équivalent à 309 & $\frac{18}{32}$ de nos grains. Deux tétradrachmes du même cabinet, où le nom du même Aristion se

trouve

trouvé joint à deux autres noms, pèsent de 313 à 314 de nos grains.

Parmi tant de variations que je ne puis pas discuter ici, j'ai cru devoir choisir un terme moyen. Nous avons vu qu'avant & du temps de Périclès, la drachme étoit de 81, 82, & même 83 grains. Je suppose qu'au siècle suivant, temps où je place le voyage d'Anacharsis, elle étoit tombée à 79 grains; ce qui donne pour le tétradrachme 316 grains; je me suis arrêté à ce terme, parce que la plupart des tétradrachmes bien conservés en approchent.

Il paroit qu'en diminuant le poids des tétradrachmes, on en avoit affoibli le titre. A cet égard, il n'est pas facile de multiplier les essais. M. Tillet a eu la bonté de passer deux tétradrachmes à la coupelle. L'un pesoit 311 grains & environ deux tiers; l'autre 310 grains, $\frac{1}{16}$ de grains. Le premier s'est trouvé de 11 derniers 12 grains de fin, & n'avoit en conséquence qu'une 24me. partie d'alliage; l'autre étoit de 11 derniers 9 grains de fin.

En donnant au tétradrachme 316 grains de poids 11 den. 12 grains de fin, M. Tillet s'est convaincu que la drachme équivaloit à 18 sols & un quart de denier de notre monnoie. Nous négligeons cette fraction de denier; & nous dirons qu'en supposant, ce qui est très vraisemblable, ce poids et ce titre, le talent valoit 5400 liv. de notre monnoie actuelle. C'est d'après cette évaluation, que j'ai dressé la table suivante. Si en conservant le même titre, on n'attribuoit au tétradrachme que 312 grains de poids, la drachme de 78 grains ne seroit que de 17 sols 9 deniers, et le talent, de 5325 liv. Ainsi la diminution ou l'augmentation d'un grain de poids par drachme, diminue ou augmente de 3 den. la valeur de cette drachme, et de 75 liv. celle du talent. On suppose toujours le même titre.

Pour avoir un rapport plus exact de ces monnoies avec les nôtres, il faudroit comparer la valeur respective des denrées. Mais j'ai trouvé tant de variations dans celles d'Athènes, et si peu de secours dans les auteurs anciens, que j'ai abandonné ce travail. Au reste, il ne s'agissoit pour la table que je donne ici, que d'une approximation générale.

Elle suppose, comme je l'ai dit, une drachme de 79 grains de poids, de 11 den. 12 grains de fin, et n'est relative qu'à la seconde espèce de tétradrachmes.

drachmes.			livres.	sols.
une drachme	-	-		18
obole, 6me. partie de la drachme				3
2 drachmes		-	1	16
3	-	-	2	14
4	-	-	3	12

drachmes.	livres.	sols.	drachmes.	livres.	sols.
5	4	10	49	44	2
6	5	8	50	45	
7	6	6	51	45	18
8	7	4	52	46	16
9	8	2	53	47	14
10	9		54	48	12
11	9	18	55	49	10
12	10	16	56	50	8
13	11	14	57	51	6
14	12	12	58	52	4
15	13	10	59	53	2
16	14	8	60	54	
17	15		61	54	18
18	16	4	62	55	16
19	17	2	63	56	14
20	18		64	57	12
21	18	18	65	58	10
22	19	16	66	59	8
23	20	14	67	60	6
24	21	12	68	61	4
25	22	10	69	62	2
26	23	8	70	63	
27	24	6	71	63	18
28	25	4	72	64	16
29	26	2	73	65	14
30	27		74	66	12
31	27	18	75	67	10
32	28	16	76	68	8
33	29	14	77	69	6
34	30	12	78	70	4
35	31	10	79	71	2
36	32	8	80	72	
37	33	6	81	72	18
38	34	4	82	73	16
39	35	2	83	74	14
40	36		84	75	12
41	36	18	85	76	10
42	37	16	86	77	8
43	38	14	87	78	6
44	39	12	88	79	4
45	40	10	89	80	2
46	41	8	90	81	
47	42	6	91	81	18
48	43	4	92	82	16

drachmes.		livres.	sols.	liv
93	-	83	14	
94	-	84	12	
95	-	85	10	
96	-	86	8	
97	-	87	6	
98	-	88	4	
99	-	89	2	
100 drachmes, ou 1 mine				90
200 dr. ou 2 mines				180
300 dr. ou 3 mines				270
400 dr. ou 4 mines				360
500 dr. ou 5 mines				450
600 dr. ou 6 mines				540
700 dr. ou 7 mines				630
800 dr. ou 8 mines				720
900 dr. ou 9 mines				810
1000 dr. ou 10 mines				900
2000 dr. ou 20 mines				1800
3000 dr. ou 30 mines				2700
4000 dr. ou 40 mines				3600
5000 dr. ou 50 mines				4500
6000 dr. ou 60 mines composent le talent				

talens.			livres.
1	-	-	5400
2	-	-	10800
3	-	-	16200
4	-	-	21600
5	-	-	27000
6	-	-	32400
7	-	-	37800
8	-	-	33200
9	-	-	48600
10	-	-	54000
11	-	-	59400

talens.		livres.
12	-	64800
13	-	70200
14	-	75600
15	-	81000
16	-	86400
17	-	91800
18	-	97200
19	-	102600
20	-	108000
25	-	135000
30	-	162000
40	-	216000
50	-	270000
60	-	324000
70	-	378000
80	-	432000
90	-	486000
1000	-	540000
200	-	1080000
300	-	1620000
400	-	2160000
500	-	2700000
600	-	3240000
700	-	3780000
800	-	4320000
900	-	4800000
1000	-	5400000
2000	-	10800000
3000	-	16200000
4000	-	21600000
5000	-	27000000
6000	-	32400000
7000	-	37800000
8000	-	43200000
9000	-	48600000
10000	-	54000000

Fin de la Table neuvième.

TABLE

TABLE X^e.

Rapport des Poids Grecs avec les nôtres.

LE talent Attique pesoit 60 mines ou 6000 drachmes; la mine 100 drachmes: nous supposons toujours que la drachme pesoit 79 de nos grains. Parmi nous, le gros pèse 72 grains; l'once, composée de 8 gros, pèse 576 grains; le marc, composé de 8 onces, pèse 4608 grains; la livre, composée de 2 marcs, pèse 9216 grains.

drachmes.	livres.	marcs.	onces.	gros.	grains.
1				1	7
2				2	14
3				3	21
4				4	28
5				5	35
6				6	42
7				7	49
8			1	„	56
9			1	1	63
10			1	2	70
11			1	4	5
12			1	5	12
13			1	6	19
14			1	7	26
15			2	„	33
16			2	1	40
17			2	2	47
18			2	3	54
19			2	4	61
20			2	5	68
21			2	7	3
22			3	„	10
23			3	1	17
24			3	2	24
25			3	3	31
26			3	4	38
27			3	5	45
28			3	6	52
29			3	7	59
30			4	„	66
31			4	2	1
32			4	3	8

drachmes.	livres.	marcs.	onces.	gros.	grains.
33			4	4	15
34			4	5	22
35			4	6	29
36			4	7	36
37			5	,,	43
38			5	2	50
39			5	3	57
40			5	4	64
41			5	5	71
42			5	6	6
43			5	7	13
44			6	,,	20
45			6	1	27
46			6	2	34
47			6	3	41
48			6	4	48
49			6	6	55
50			6	7	62
60		1	,,	1	60
70		1	1	4	58
80		1	2	7	56
90		1	4	2	54
100 dr. ou une mine		1	5	5	52
2 mines	1	1	3	3	32
3	2	1	1	1	12
4	3	,,	6	6	64
5	4	,,	4	4	44
6	5	,,	2	2	23
7	6	,,	,,	,,	4
8	6	1	5	5	56
9	7	1	3	3	36
10	8	1	1	1	16
11	9	,,	6	6	68
12	10	,,	4	4	48
13	11	,,	2	2	28
14	12	,,	,,	,,	8
15	12	1	5	5	60
16	13	1	3	3	40
17	14	1	1	1	20
18	15	,,	6	7	,,
19	16	,,	4	4	52
20	17	,,	2	2	32
21	18	,,	,,	,,	12
22	18	1	5	5	64

mines.	livres.	marcs.	onces.	gros.	grains.
23 - - -	19	1	3	3	44
24 - - -	20	1	1	1	24
25 - - -	21	„	6	6	4
26 - - -	22	„	4	4	56
27 - - -	23	„	2	2	36
28 - - -	24	„	„	„	16
29 - - -	24	1	5	5	68
30 - - -	25	1	3	3	48
35 - - -	30	„	„	„	20
40 - - -	34	„	4	4	64
45 - - -	38	1	1	1	36
50 - - -	42	1	5	6	8
60 min. ou 1 tal.	51	„	6	7	24
2 talens -	102	1	5	6	48
3 - - -	154	„	4	6	„
4 - - -	205	1	3	5	24
5 - - -	257	„	2	4	48
6 - - -	308	1	1	4	„
7 - - -	360	„	„	3	24
8 - - -	411	„	7	2	48
9 - - -	462	1	6	2	„
10 - - -	514	„	5	1	24
20 - - -	1028	1	2	2	48
30 - - -	1542	1	7	4	„
40 - - -	2057	„	4	5	24
50 - - -	2571	1	1	6	48
60 - - -	3085	1	7	„	„
70 - - -	3600	„	4	1	24
80 - - -	4114	1	1	2	48
90 - - -	4628	1	6	4	„
100 - - -	5143	„	3	5	24
500 - - -	25716	„	2	2	48
1000 - - -	51432	„	4	5	24
2000 - -	102864	1	1	2	48
3000 - -	154296	1	6	„	„
4000 - -	205279	„	2	5	24
5000 - -	257161	„	7	2	48
10000 - -	514322	1	6	5	24

Fin de la Table dixième.

ANALYSE CRITIQUE

DES

CARTES

DE L'ANCIENNE GRÈCE,

Dressées pour le Voyage du Jeune Anacharsis, par M. Barbié Bocage.

EN géographie, quand une carte est copiée ou réduite d'après une autre carte, il faut avoir la bonne foi de l'avouer ; quand elle diffère essentiellement de toutes les cartes connues, il faut en donner l'analyse critique. C'est en conséquence de ce principe, que je vais exposer le plus succinctement qu'il me sera possible, les raisons sur lesquelles je me suis fondé dans la composition des cartes de l'ancienne Grèce, qui accompagnent le voyage de jeune Anacharsis.

Je ne comprendrai point, dans cette analyse, les plans particuliers ; parce qu'ils pourroient faire chacun la matière d'un ou même de plusieurs mémoires. J'avouerai néanmoins que ceux des batailles de Salamine & de Platée eussent été bien imparfaits, si M. le Comte de la Luzerne, actuellement Ministre de la marine, n'eût eu la bonté de me donner ses avis, & de lire ses auteurs anciens, mes dessins sous les yeux. Je dois à M. le Comte de Choiseul-Gouffier, Ambassadeur à la Porte, la communication de tout ce qu'il a fait lever dans ce pays, & je puis dire que les parties réduites d'après ses plans, sont les plus exactes de mes cartes. Ils sont presque tous de M. Foucherot, Ingénieur des ponts & chaussées, qui m'a non-seulement confié ses dessins & journaux manuscrits, mais qui m'a encore figuré, autant bien qu'il lui a été possible, les parties de sa route qu'il n'a pas eu le temps de lever, & dont j'avois besoin. La collection géographique des affaires étrangères, dans laquelle feu M. le Comte de Vergennes a bien

voulu me permettre de fouiller, m'a fourni quantité d'autres plans de ports & d'îles, & j'ai trouvé à la bibliothèque du Roi, sinon le voyage entier de M. l'Abbé Fourmont, du moins des lambeaux, dont j'ai tiré tout ce qu'il étoit possible.

Les héritiers de feu M. d'Anville, m'ont aussi communiqué les notes de ce fameux géographe, auquel la science a tant d'obligations, & dont les erreurs mêmes sont respectables, parce qu'elles n'attestent que le défaut des connoissances à l'époque où il dressoit ses cartes. Enfin, j'ai trouvé dans quelques manuscrits géographiques de feu M. Fréret, savant connu par sa vaste érudition, des extraits raisonnés des portulans, que j'aurai lieu de citer assez souvent. Il ne me reste plus qu'à parler d'une géographie en grec moderne, de Mélétius, Archevêque d'Athènes & natif de Joannina en Epire, composée sur la fin du dernier siècle, & imprimée à Venise en un volume in folio. J'en ai tiré plusieurs notions pour les parties septentrionales de la Grèce ; mais je n'ai pu en faire usage pour le Péloponèse, parce que les cartes de cette presqu'île étoient déjà gravées, lorsque j'en eus connoissance. Je dois encore ajouter que si mes cartes sont moins imparfaites que celles qui les ont précédées, elles doivent une partie de leur mérite à l'auteur même du voyage d'Anacharsis, qui a bien voulu en discuter plusieurs points essentiels avec moi.

Je ne comprendrai point non plus dans cette analyse, la carte du Palus-Méotide & du Pont-Euxin, parce que le temps & les évènemens nous ayant amené beaucoup de connoissances, depuis qu'elle est dressée, elle auroit eu besoin d'être refaite. Je me bornerai donc à la carte générale de la Grèce, & aux particulières de chacune de ces provinces.

Je me suis servi de toutes les observations astronomiques que j'ai pu me procurer, quand je les ai trouvées bonnes. A leur défaut j'ai fait usage des distances données par les anciens & les modernes ; mais, avant tout, il faut que je rende compte des élémens de mes mesures.

Dans toutes mes cartes, j'ai pris, à l'exemple de M. d'Anville, pour échelle de comparaison, les lieues communes de France de 2500 toises, parce qu'elles m'ont paru répondre assez généralement aux heures de marche employées par les voyageurs dans cette contrée. Le stade olympique, que j'évalue sur mes cartes à 94 toises 5 piés, se conclud de la longueur que M. le Roi assigne au pié grec. Quant au stade pythique, c'est celui que M. d'Anville a déjà fait connoître, & qu'il fixe à la 10me. partie du mille romain, ou aux $\frac{4}{5}$ du stade olympique. Je l'ai nommé *pythique*, parce qu'il m'a paru établi principalement dans le nord de la Grèce, & que, selon

ſelon la remarque de Spon, le ſtade qui exiſte encore à Delphes eſt plus court que celui d'Athènes. Par les meſures que l'on a de ce dernier, on voit qu'il étoit de la longueur ou à-peu-près du ſtade olympique. Il eſt vrai que Cenſorin, en comparant les ſtades qu'il appelle italique, olympique & pythique, compoſe celui-ci de 1000 piés, tandis que le premier, ſelon lui, n'eſt que de 625, & le ſecond de 600. Mais Aulu-Gelle, qui travailloit en Grèce, dit préciſément que le plus long de tous les ſtades eſt l'olympique; d'ailleurs M. d'Anville, & avant lui, Lucas Pœtus, ont déjà remarqué que Cenſorin ne diſtingue ici le ſtade italique du ſtade olympique, que faute de connoître la différence des piés qu'il emploie dans leur compoſition, & que 625 piés romains ſont égaux à 600 piés grecs olympiques. On ne ſauroit donc compter ſur la meſure du ſtade pythique de Cenſorin. Cependant ſi on prend les 1000 piés pour celle du diaule ou ſtade doublé, on aura encore pour la longueur du ſtade pythique, 500 piés, qui ſont juſte les $\frac{4}{5}$ de 625 piés romains. Quoi qu'il en ſoit, le ſtade pythique étant plus court d' $\frac{1}{3}$ que le ſtade olympique, il revient à 75 toiſes, 5 piés, 2 pouces, 4 lignes & $\frac{4}{5}$ de ligne de notre meſure, ou à 76 toiſes de compte rond, comme l'a évalué M. d'Anville.

Je me ſuis ſervi quelquefois d'un ſtade encore plus court. C'eſt celui que M. d'Anville appelle Macédonien ou Egyptien, & qu'il évalue en pluſieurs endroits depuis 50 toiſes juſqu'à 54 & même plus.

La projection de la carte générale eſt dreſſée dans l'hypothèſe de la terre aplatie, ou du moins la diminution des degrés de longitude, eſt calculée d'après la table qui ſe trouve à la fin des ſupplémens pour l'aſtronomie de M. de la Lande; car la différence de cette hypothèſe à celle de la terre ſphérique, eſt preſque inſenſible ſur l'échelle que j'ai choiſie. Les méridiens étant droits ſur ma carte, leur intervalle a été fixé ſur les tangentes des parallèles 36 & 40, & j'ai toujours compté le degré de latitude pour 57000 toiſes de compte rond, comme l'évalue la table de M. Schulze à la hauteur de 39 degrés. Il eſt inutile de dire que la courbure des parallèles a été conclue & tracée ſur chaque méridien d'après la différence de la ſécante au rayon; mais il ſera bon de prévenir que ſi ces mêmes parallèles ſont droits ſur les cartes particulières, c'eſt qu'autrement il auroit été difficile d'y tracer en tout ſens les rayons dont il ſera queſtion par la ſuite, & que d'ailleurs la courbure ne ſe ſeroit preſque pas fait ſentir. Je n'ai pas non plus marqué la longitude ſur ces cartes particulières, parce que n'ayant aucune obſervation dans ce ſens, dans toute l'étendue

de ce qu'elles représentent, il falloit du moins atteindre Salonique, pour les y assujettir.

La carte générale au contraire, est appuyée sur plusieurs observations de longitude & de latitude. La position de Constantinople, autrefois Bizance, est prise de la Connoissance des temps pour 1788 ; celles de Salonique, autrefois Therme, dans le fond du golfe Thermaïque en Macédoine, Smyrne sur la côte d'Asie, & Candie & la Canée dans l'île de Crète, ont été observées en longitude & en latitude, par le P. Feuillée. M. de Chazelles a donné la latitude de Rhodes ; & des navigateurs m'ont fourni la hauteur de quelques îles de l'Archipel.

Je n'ai pu faire usage de l'observation du P. Feuillée à Milos, parce qu'elle m'a paru fautive. M. d'Anville l'avoit déjà jugée telle, puisque la longitude qu'il donne à cette île dans ses cartes, diffère d'environ 20 minutes de la détermination du P. Feuillée. La longitude dans laquelle Milos se trouve sur ma carte, est presque la même que celle de M. d'Anville.

Les cartes particulières ont pour base, 1°. les observations de latitude faites par Vernon, à Athènes, Négre-pont, ou Chalcis en Eubée, & Sparte ; 2°. deux observations de latitude faites par M. de Chazelles, & que m'ont fournies les papiers de M. Fréret ; la première dans le port de l'île de Zanthe ou Zacynthe, la seconde au Sud du cap Matapan ou Ténare, directement à l'ouest de la pointe la plus méridionale de l'île de Cythère ; 3°. la latitude de Volo, autrefois Pagase, au fond du golfe Pagasétique en Thessalie, donnée par Dapper, quoique je ne sache d'où il l'a tirée ; 4°. celle de Corfou, d'après les tables de Riccioli & de Pimentel ; 5°. celle de Durazzo, ou Epidamme en Illyrie, selon la table de Philippe Lansberge ; & 6°. enfin la longitude & la latitude de Salonique, qui m'a servi à déterminer la longitude de toute la Grèce dans la carte générale.

Athènes, d'où je suis parti pour toutes mes cartes particulières, a été observée en latitude par Vernon, à 38 degrés 5 minutes. M. d'Anville cite une autre observation qui fixeroit cette ville à 38 degrés 4 minutes seulement ; mais ne l'ayant point trouvée parmi ses papiers, je m'en suis tenu à celle de Vernon.

A la position d'Athènes, j'ai assujetti le plan de la baie & de l'île Coulouri, levé en 1781, par M. Foucherot, & que j'ai copié exactement dans mon plan du combat de Salamine. J'ai encore assujetti à la même position, une carte manuscrite du golfe d'Engia, levée par M. le Marquis de Chabert, en 1776. Cette carte m'a donné la figure de toutes les îles de la

mer

mer Saronique, la pointe du çap Scyllæum, celle du cap Sunium, & la position même de l'Acro-corinthe. Le rayon que M. de Chabert a tiré du sommet du pic d'Egine, sur le cap Sunium, ne s'accorde pas à la vérité, avec celui que Wheler a tiré du Sunium sur le même pic ; mais aussi, la position de l'Acro-corinthe est plus méridionale, sur cette carte, que celle d'Athènes, de 4150 toises environ, ou d'un peu plus de 4 minutes de latitude, précisément comme je l'avois trouvée en 1782. C'étoit la combinaison seule des rayons tirés par Wheler, de l'Acro-corinthe sur Athènes and sur le mont Hymette, & du mont Hymette sur l'Acro-corinthe, qui m'avoit donné cette position ; car alors je ne connoissois pas la carte de M. de Chabert. Corinthe ne peut donc être par 38 degrés 14 minutes, comme l'a observée Vernon ; elle descendra au contraire, à 38 degrés 1 minute 30 secondes environ, comme elle se trouve dans mes cartes.

Corinthe ainsi fixée, j'ai assujetti à sa position une carte de l'isthme, levée géométriquement par les Vénitiens, en 1697, & que Bellin a fait graver dans sa description du golfe de Venise & de la Morée. Cette carte, levée avec soin m'a donné lieu de placer, assez exactement, le cap Olmies, quoiqu'il ne s'y trouve pas. Wheler a relevé ce cap de l'Acro-corinthe, dans l'aire de vent nord-nord-est, & Tite-Live dit qu'un temple de Junon-acréenne, bâti sur ce cap, est tout au plus à 7 milles romains de distance de Corinthe.

Entre Corinthe & Argos, les anciens comptoient 200 stades, au rapport de Strabon ; & aujourd'hui on met 8 à 9 heures par le plus court chemin, pour se rendre de Corinthe à Napolis de Romanie, ou Nauplia, qui est un peu plus loin qu'Argos. Dans mes cartes, on mesure en droite ligne 180 stades olympiques de Corinthe à Argos, & environ 7 heures un tiers, de 2500 toises chacune, entre Corinthe & Nauplia.

Argos a toujours été placée dans les cartes, assez directement au midi de Corinthe ; néanmoins la situation de la côte méridionale de l'Argolide, & en particulier la position de l'île d'Hydræa, m'a forcé de la faire beaucoup plus occidentale. La citadelle d'Argos, Nauplia ou Napoli, & Tyrinthe, aujourd'hui le vieux Napoli, sont placées d'après les rayons tirés sur ces lieux, par M. Foucherot, de deux stations différentes ; d'abord au sortir d'un défilé, qui est près de Mycènes ; & ensuite de la ville même d'Argos. De ce dernier point, M Foucherot a aussi tiré un rayon sur la partie de la côte de la Laconie, qui s'avance le plus à l'est, & cette côte ne peut aller au delà. Tous ces relèvemens ont été faits selon le nord de la boussole ; mais je les ai rétablis dans le nord du monde,

monde, en faisant la variation de l'aiguille de 13 degrés 15 minutes vers le nord-ouest, comme M. de Chabert l'a trouvée dans ces parages en 1776.

A la position de Nauplia ou Napoli, j'ai assujetti deux cartes manuscrites, levées en 1735, par feu M. Verguin, ingénieur attaché à la marine. Elles m'ont fourni la côte & les îles de l'Argolide, depuis les confins de la Laconie jusqu'au cap Acra. Je ne dirai rien du mérite de ces cartes. Je me contenterai de renvoyer à M. d'Anville, qui n'en a fait usage qu'après avoir reconnu leur exactitude. Du cap Acra & des îles Tiparenus & Aristera, aujourd'hui les îles de l'Espéci & l'Espéci-paulo, des rayons tirés sur les lieux voisins, m'ont donné les positions du mont Buporthmos & des îles Aperopia & Hydræa. Ces relèvemens que j'ai trouvés parmi les papiers de M. Fréret, m'ont paru être de M. Verguin, & c'est ce qui me les a fait employer avec confiance. Du reste, la figure de ces mêmes îles, ainsi que celle de la côte opposée jusqu'au Scyllæum, sont prises d'une autre carte manuscrite dressée par le pilote Vidal en 1735, & comparée à ce que Desmouceaux rapporte de cette côte.

Hermione, aujourd'hui Castri, est encore fixée d'après sa distance de Trézène, ou Damala. M. Fourmont dit avoir employé quatre ou cinq heures pour se rendre d'un de ces lieux à l'autre. L'île d'Hydræa est aussi fixée par le relèvement qu'en a fait Tournefort, de sa station dans l'île de Zéa, autrefois Céos ; & cette dernière est placée d'après sa distance du cap Sunium, & d'après les rayons tirés par Wheler de ce cap, & qui s'étendent jusqu'à l'Anti-milo.

En partant d'Argos, Pline m'a donné lieu de déterminer la largeur du Péloponèse. Il dit que d'Argos à Olympie, il y a 68 milles romains en traversant l'Arcadie. Je les ai employés en droite ligne, parce qu'après les avoir comparés avec la route qui passe par Mégalopolis, j'ai vu que cette dernière s'écartoit peu de la ligne droite, & que néanmoins elle donnoit infiniment plus de distance. En effet, la table de Peutinger marque 12 milles d'Olympie à Melænæ, 22 de Melænæ à Mégalopolis, & 20 de là à Tégée ; du moins c'est ainsi que je crois qu'il faut lire la table. De Tégée à Argos la distance manque ; mais il est facile de la suppléer par la route des voyageurs. M. Foucherot compte 10 heures de marche entre Napoli de Romanie & Tripolizza, & l'on saura que cette dernière ville est près de Tégée, si l'on reconnoît celle-ci, avec M. l'Abbé Fourmont, dans la position de Palæo-Tripolizza, ou du vieux Tripolizza. On peut donc compter 87 ou 88 milles romains d'Olympie à Argos ou à Nauplia,

Nauplia, en paſſant par Mégalopolis; ainſi la réduction à 68, en droite ligne, ſera encore très forte.

Tripolizza eſt actuellement la capitale de la Morée, ou du Péloponèſe, & la demeure d'un Pacha ou Mouhaſil, qui gouverne tout le pays; c'eſt une ville moderne; mais Léondari n'eſt pas l'ancienne Mégalopolis, comme M. l'Abbé Fourmont l'a fait croire juſqu'à cette heure. Léondari eſt bâtie ſur la croupe du mont Taygète, & Mégalopolis étoit dans la plaine au-delà de l'Alphée. Je croirois donc que cette dernière ville eſt aujourd'hui le lieu appellé Sinano, que M. Fourmont prend mal-à-propos, pour l'ancienne Mantinée, & dans la vaſte enceinte duquel il dit qu'il exiſte beaucoup de ruines. Léondari ſera l'ancienne Leuctres dont il eſt queſtion dans Xénophon, & qui fermoit une des entrées de la Laconie. Olympie ſubſiſte dans un petit lieu appellé aujourd'hui Miraca. Chandler & M. Foucherot y ont trouvé peu de ruines; mais M. Fauvel qui accompagnoit d'abord M. Foucherot, a été plus heureux dans un ſecond voyage qu'il a fait en 1787, par ordre de M. le Comte de Choiſeul-Gouffier. Il a retrouvé l'hippodrome, le ſtade, le théatre & le temple de Jupiter; en ſorte que l'on aura dans peu la meſure exacte de tous ces monumens.

Cependant pour placer Olympie ſur mes cartes, ſa diſtance d'Argos ne ſuffiſoit pas; il falloit encore avoir ſa latitude. Elle eſt conclue de celle de Zante, ou Zacynthe, dans l'île de même nom, obſervée, comme je l'ai dit, par M. de Chazelles. Cette obſervation faite dans le port, directement à l'eſt du château, fixe la hauteur de Zante à 37 degrés 46 minutes 32 ſecondes.

La rade de Zante, depuis la ville juſqu'au cap Baſilico, le plus oriental de l'île, a été réduite d'un plan levé par M. Verguin; & des navigateurs habiles, au rapport de Bellin, en paſſant entre ce cap & celui de Tornéſé, autrefois Chélonitès, dans le continent, ont relevé le premier au ſud-oueſt, & le ſecond au nord-eſt. La diſtance entre ces deux caps eſt différente, ſelon différens voyageurs. Je l'ai faite de dix milles d'Italie juſte, avec Teixeira.

Du cap Chélonitès, Strabon dit que l'on comptoit 280 ſtades juſqu'à l'embouchure de l'Alphée. Les portulans par pluſieurs aires de vent, donnent lieu de conclure en général le ſud-eſt-quart-ſud. J'ai donc placé les bouches de l'Alphée dans cette direction à l'égard du Chélonitès; ſeulement je n'ai admis, dans mes cartes, qu'environ 225 ſtades olympiques en droite ligne, entre ces deux points, parce que la côte fait de grands golfes & une grande ſaillie dans cet eſpace. D'ailleurs, Chandler & M. Foucherot, qui ont fait la route par terre, de

Pyrgo

Pyrgo près des embouchures de l'Alphée à Chiarenza, autrefois Cyllène, peu loin du cap Chélonitès, ne donnent pas lieu de compter plus de 9 heures de marche, d'un de ces lieux à l'autre.

Des embouchures de l'Alphée, pour remonter à Olympie, j'ai suivi un petit dessin que M. Foucherot m'a tracé de sa route, & qui se trouve d'accord avec les 120 stades que Pausanias compte d'Olympie à Létrins. Ce dernier lieu étoit à l'embouchure même de l'Alphée ; ainsi il faut corriger Strabon, qui ne met que 80 stades entre les bouches de ce fleuve & Olympie.

En reprenant du cap Basilico dans l'île de Zante, ainsi que du Chélonitès, la plupart des portulans, Levanto & plusieurs cartes s'accordent à marquer le sud-sud-est jusqu'à Prodano, autrefois l'île Proté, sur les côtes de Messénie. C'est dans ce rayon juste à l'égard du cap le plus oriental de Zante, que cette île est placée dans mes cartes ; néanmoins pour la distance, je n'ai suivi que celle du portulan de la Romagne, qui marque 50 milles d'Italie, parce que c'est la seule qui ait pu soutenir la comparaison des distances prises par terre. Les autres sont ou trop fortes ou trop foibles.

De Proté à Pylos de Messénie, aujourd'hui le vieux Navarins ou Zonchio, trois portulans marquent 10 milles. Ces milles sont des milles grecs ; en conséquence ils sont réduits sur mes cartes à 6 milles $\frac{2}{3}$ d'Italie. L'aire de vent est l'est-sud-est.

A la position de Pylos, sont ensuite assujetties deux cartes manuscrites de M. Verguin, dont M. d'Anville s'est aussi servi. Je ne pouvois rien suivre de plus exact que ces cartes ; elles m'ont conduit jusqu'au cap Gallo, autrefois Acritas, à l'entrée du golfe de Messénie. De-là il m'a été facile de remonter jusqu'à Coroné, aujourd'hui Coron. Cette ville est à plus de 160 stades du cap Acritas, selon Pausanias ; & les voyageurs comptent, par terre, de Modon, autrefois Mothoné, à Coron, 6 heures de marche, ou 18 milles d'Italie.

De Coron, des navigateurs, suivant Bellin, ont relevé le cap Gros, autrefois Thyrides en Laconie, au sud-est cinq degrés sud. La variation m'a paru corrigée dans ce rayon. Ce cap n'est pas éloigné du Ténare, aujourd'hui cap Matapan. Pausanias ne compte entre deux que 70 stades, & Bellin dit que du cap Gallo ou Acritas, il y a 30 milles ou 10 lieues marines à l'est-sud-est jusqu'au Matapan. Cette mesure, qui est celle de l'ouverture du golfe de Messénie, est beaucoup plus grande selon les portulans ; Pline néanmoins la fait plus petite ;

tite; c'eſt pourquoi je m'en ſuis tenu à celle de Bellin, en l'employant en droite ligne dans mes cartes.

Du Ténare il ne m'a pas été difficile de gagner le Malée. M. Verguin étant ſur ce dernier cap, a relevé le premier de deux ſtations différentes, & la réunion de ſes rayons a fixé le cap Ténare à l'égard du cap Malée. En prenant les rayons oppoſés, j'ai fixé le Malée d'après le Ténare. Tous les environs du premier ſont réduits d'une carte manuſcrite du même M. Verguin. Elle m'a donné la côte depuis le cap Malée même, aujourd'hui cap Saint-Ange, juſques & compris l'île Cervi, ainſi que celle du nord de Cérigo ou Cythère. A cette carte s'en eſt jointe une autre du mouillage Saint-Nicolas, autrefois le port Phénicien dans la même île de Cythère. Le reſte de cette île eſt pris de Coronelli, dont le rapport a été comparé à quelques autres morceaux. L'île Cervi n'étoit autrefois qu'une preſqu'île dont la pointe méridionale s'appelloit Onugnathos, ou mâchoire d'âne.

Dans l'intérieur du Péloponèſe, Lacédémone ou Sparte eſt placée d'après ſa diſtance de Mégalopolis. Pauſanias dit que de Sparte à Olympie, il y a 660 ſtades, & Tite-Live nous apprend que la route paſſoit par Mégalopolis. On a vu que la table de Peutinger compte; en deux diſtances, 34 milles romains d'Olympie à Mégalopolis. Ces 34 milles font 272 ſtades olympiques. En ôtant ce nombre de celui de 660, il reſte 388 ſtades pour la diſtance de Mégalopolis à Sparte. On en trouve 330 en droite ligne dans mes cartes, & Sparte y eſt placée par 37 degrés, 10 minutes de latitude, comme l'a obſervé Vernon.

Il n'en a pas été de même de Coron; je n'ai pu porter cette ville à la hauteur obſervée par Vernon. Néanmoins la partie méridionale du Péloponèſe eſt appuyée, dans mes cartes, comme je l'ai dit, ſur une obſervation de latitude faite en mer par M. de Chazelles, au ſud du cap Ténare ou Matapan, & directement à l'oueſt de la pointe la plus méridionale de l'île de Cythère. Cette obſervation fixe la pointe de Cérigo à 36 degrés 10 minutes.

Dans la partie ſeptentrionale du Péloponèſe; la poſition de Dymé en Achaïe, eſt déterminée par ſa diſtance d'Olympie. Pour aller d'Olympie à Elis, il y avoit deux chemins, l'un par la plaine, de 300 ſtades de longueur, & l'autre plus court par la montagne. Sur celui-ci on comptoit 12 milles, ou 96 ſtades d'Olympie à Pylos, voiſin d'Elis, & 70 ou 80 ſtades de Pylos à Elis même. Au total 166 ou 176 ſtades d'Olympie à Elis. De cette dernière ville pour aller en Achaïe, Pauſanias compte encore 157 ſtades juſqu'au paſſage du fleuve Lariſſus,

riſſus, & il ajoute, que de ce fleuve à Dymé, il y a environ 400 ſtades. Toutes ces diſtances me paroiſſent exactes, à l'exception de la dernière, qui ne peut cadrer avec les meſures priſes par mer. Paulmier s'eſt bien apperçu qu'il devoit y avoir une erreur dans ce nombre de 400 ſtades ; mais il ne l'a point corrigée. Je propoſerai de ſubſtituer dans le grec, la lettre numérale qui déſigne 40 à celle de 400 ; & alors on aura 363 ou 373 ſtades d'Olympie à Dymé. Mes cartes en donnent plus de 320 en droite ligne.

Je ne pouvois placer Dymé à une plus grande diſtance d'Olympie ; Dymé n'étoit qu'à 60 ſtades du cap Araxe, ſelon Strabon, & le portulan Vénitien ne compte que 18 milles, en droite ligne, de ce cap au Chélonitès, qui eſt déjà fixé.

M. Verguin a levé le plan d'un mouillage ſitué à l'eſt du cap Araxe, aujourd'hui le cap Papa, & qui s'étend juſqu'à Dymé. De ce mouillage, la ville de Patras, autrefois Patræ, a été obſervée, ſuivant Bellin, à l'eſt-quart-nord-eſt. La variation m'a paru corrigée dans ce rayon. Or la diſtance de Dymé à Patræ, eſt de 120 ſtades, ſelon pluſieurs auteurs anciens. Du cap Araxe à Patræ, il y a donc 180 ſtades. On en meſure, ſur mes cartes, 164 ou 165 en droite ligne.

Patræ eſt encore fixée par ſa diſtance de l'iſthme de Corinthe. Elle eſt de 720 ſtades, ſelon Agathemère, & on ne peut la ſoupçonner d'erreur, car Pline en fait compter autant. Ce dernier dit, que la longueur du golfe de Corinthe, ou de la mer de Criſſa, juſqu'à l'iſthme, eſt de 85 milles, & il ajoute que du promontoire Rhium, il y a 5 milles juſqu'à Patræ ; en tout 90 milles, qui font juſte 720 ſtades. Cette meſure s'accorde même aſſez bien avec quelques diſtances particulières données ſur la côte de l'Achaïe, par Pauſanias & la table de Peutinger. On trouve ſur mes cartes 665 ſtades en droite ligne, entre la partie de l'iſthme ſur la mer de Criſſa, où vient aboutir une muraille, & la poſition de Patræ. La réduction de la meſure itinéraire à une ligne droite, paroîtra peut-être un peu foible ; mais on n'en ſera point ſurpris, ſi l'on fait attention que la côte eſt preſque droite, & qu'elle ne fait d'autre coude que celui du cap de Sicyone. Ce cap a été relevé par Wheler, de l'Acro-corinthe dans l'aire de vent nord-oueſt-quart-nord, & de ce cap les portulans Grec & Vénitien marquent l'oueſt-quart-ſud-oueſt, & même l'oueſt-ſud-oueſt juſqu'à Patras.

En face de Patras eſt l'île de Céphalonie, autrefois Céphallénie, qui n'eſt éloignée que de 80 ſtades du cap Chélonitès dans le Péloponèſe, ſelon Strabon, & de 60 de l'île de Zante. Sa figure eſt priſe d'une carte Vénitienne, la même

dont

dont M. d'Anville s'est servi. Cette carte, qui m'a paru dressée avec soin, m'a encore fourni une partie de l'île d'Ithaque, aujourd'hui Teaki; & les ports, situés dans le nord de cette dernière île, sont réduits d'un plan levé par M. Verguin.

De Céphallénie, Strabon compte encore 50 stades jusqu'à Leucade; mais cette distance est fautive, car les marins ne mettent pas moins de 3 lieues marines, ou 9 milles d'Italie, entre ces deux îles. C'est aussi ce que j'ai employé dans ma carte, en suivant l'aire de vent indiquée par le portulan Vénitien, du cap le plus septentrional de Céfalonie, au plus méridional de Leucade. Cette dernière île, appellée aujourd'hui Sainte-Maure, & qui ne fut pendant long-temps qu'une presqu'île, est réduite d'une carte de Coronelli, dont M. d'Anville s'est aussi servi. La côte du continent opposé vers Alyzie, ainsi que les îles qui se trouvent entre deux, sont prises d'un plan levé par M. Verguin.

La ville de Leucas n'étoit pas située au même endroit que celle de Sainte-Maure d'aujourd'hui. On en voit les ruines à quelque distance au midi, sur le bord de la mer, & dans l'endroit où l'île approche le plus de la terre-ferme. Elle avoit été bâtie par les Corinthiens sur l'isthme qui joignoit d'abord la presque'île au continent; mais l'isthme ayant été coupé, la ville se trouva dans l'île, & le canal prit le nom de Dioryctos. On comptoit 700 stades olympiques de Patræ à Leucas, au rapport de l'antiquité. Cependant on n'en trouve que 575 en droite ligne dans ma carte, parce que la navigation est fort embarrassée dans cet espace, & que d'ailleurs, la distance de Naupacte à Dioryctos, selon la table de Peutinger, ne m'a pas permis d'en admettre davantage.

Naupacte, aujourd'hui Lépante, est plus orientale que Patræ. Cette ville est située sur la mer de Crissa, peu loin du cap Antirrhium. De-là, la table de Peutinger donne, en plusieurs distances, 78 milles romains jusqu'à Dioryctos. Les 78 milles font 624 stades olympiques, & j'en ai employé plus de 600 en droite ligne.

Sur cette route, on traversoit l'Achéloüs, aujourd'hui Aspro-potamo ou fleuve blanc. Cornelli a donné la carte d'une partie du cours de ce fleuve, qui fut dressée à l'occasion d'une incursion que firent les Vénitiens dans l'Acarnanie & dans l'Etolie en 1684. J'y ai retrouvé le passage de la route ancienne; mais comme l'échelle en est fautive, je l'ai rectifiée d'après les distances indiquées par M. Foucherot, qui a traversé ce pays, & j'ai assujetti la carte entière à la position d'Œniadæ, située à l'embouchure même de l'Achéloüs, & qui

& qui étoit éloignée de 100 ſtades du cap Araxe dans le Péloponèſe.

Cette carte s'étend juſqu'aux ruines de Stratos, qui étoit bâtie ſur la rive droite du fleuve, à 200 ſtades & plus de ſon embouchure, ſelon Strabon. Cependant le même auteur dit bientôt après, que Stratos eſt à moitié chemin d'Alyzie à Anactorium, & cette dernière ville étoit ſur le golfe d'Ambracie. Paulmier a eſſayé de concilier ces deux paſſages: mais ſa ſagacité ordinaire paroît l'avoir abandonné en cet endroit; il ne dit rien de ſatisfaiſant. S'il eût fait attention à la poſition reſpective des lieux, il auroit facilement vu que le ſecond paſſage eſt corrompu, & qu'il faut y lire Α'ντίῤῥιον, au lieu d'Α'νακτόριον.

De Leucas, Strabon compte 240 ſtades juſqu'au temple d'Actium, à l'entrée du golfe d'Ambracie, du côté de l'Acarnanie. Cette diſtance me paroît fautive, car la table de Peutinger ne marque que 15 milles entre Dioryctos & Nicopolis, qui fut depuis bâtie par Auguſte, de l'autre côté du golfe, en Épire. Les portulans mêmes & les voyageurs ne comptent que 12 milles de la forteresſe de Sainte-Maure, à celle de la Prévéza; & ces milles qui ne peuvent être que des milles grecs, ſont employés en droite ligne dans ma carte. Pour le giſement, j'ai ſuivi celui qu'indique Bellin.

Le golfe d'Ambracie, aujourd'hui de l'Arta, eſt réduit d'une grande carte de Coronelli. C'eſt celle dont M. d'Anville s'eſt ſervi: auſſi ai-je été obligé, comme lui, d'en corriger l'échelle, & d'aſſujettir la carte aux meſures que Polybe donne de ce golfe.

A cette latitude, la Grèce eſt reſſerrée entre deux golfes, un au couchant, celui d'Ambracie, & l'autre au levant, le golfe Maliaque; en ſorte que l'eſpace qui les ſépare, eſt regardé par Strabon comme un iſthme, dont il donne la meſure. Elle eſt de 800 ſtades depuis le fond du golfe d'Ambracie, juſqu'aux Thermopyles ſur le golfe Maliaque. Cette meſure m'a ſervi à déterminer le point des Thermopyles, qui eſt encore fixé par un autre côté. Le même auteur dit que du fond du golfe de Criſſa, il y a 508 ſtades en droite ligne, juſqu'aux Thermopyles. Ce que Strabon appelle le golfe de Criſſa, eſt la mer de Criſſa ou d'Alcyon, qui fut nommée depuis golfe de Corinthe. Il ne reconnoît point de golfe de Criſſa particulier près de Delphes, & peut-être moi même ai-je eu tort de le diſtinguer de la mer de Criſſa dans mes cartes. Enfin, le fond du golfe de Criſſa de Strabon, eſt aux environs de Pagæ de la Megaride. En prenant de cette ville ſur mes cartes, on meſure en droite ligne 470 ſtades juſqu'aux Thermopyles,

mopyles, & ſi ce nombre ne remplit pas tout-à-fait celui de Strabon, c'eſt que la combinaiſon des rayons que je citerai tout-à-l'heure, ne m'a pas permis d'en admettre davantage. La première diſtance eſt employée en droite ligne, à 12 ſtades près.

Le fond de la mer de Criſſa eſt établi, 1°. ſur la diſtance de Pagæ à Mégare ou à Niſée; 2°. ſur celle de Creuſis dans la Béotie, au cap Olmies près de Corinthe, & 3°. enfin, ſur le rayon que Wheler a tiré ſur ce même cap, du port San-Baſilio, à l'eſt de celui appelé autrefois Eutretus, & aujourd'hui Livadoſtro.

Pour l'intérieur de l'Attique, de la Béotie & de la Phocide, il ſemble d'abord qu'on doive ſuivre la carte de Wheler; mais ſi on examine avec attention, on verra bientôt qu'on ne ſauroit s'y fier. Cette carte diffère eſſentiellement du journal de ce voyageur. Les rayons indiqués par celui-ci, ne ſont plus les mêmes ſur la carte. Je ne citerai pour exemple que la poſition de Corinthe. On a vu qu'elle devoit être plus méridionale qu'Athènes, ſelon les rayons de Wheler; cependant elle ſera toujours plus ſeptentrionale ſur la carte, de quelque manière qu'on la prenne. Je ſais bien qu'on pourroit diminuer la différence de hauteur qui ſe trouve entre ces deux villes, ſur cette carte, en prenant le nord pour celui de la bouſſole; mais toujours eſt-il vrai que Corinthe ne deſcendra jamais dans ſa vraie place. Il en eſt de même des autres lieux obſervés par Vernon. Au contraire en conſervant la carte de Wheler telle qu'elle eſt, & prenant dans le nord qui y eſt tracé, la proportion entre les lieux obſervés, on voit qu'ils ſont tous, à peu de choſe près, dans les hauteurs indiquées. Wheler a donc aſſujetti ſa carte aux obſervations de Vernon? Mais pourquoi recourir aux preuves? Wheler le dit lui-même dans ſa préface. Il ne prend pas garde que ces hauteurs, la plupart mal obſervées, détruiſent l'exactitude de ſes opérations; & d'ailleurs, comment pouvoit-il placer des lieux dans leurs latitudes, ſur une carte levée à la bouſſole, & dont la variation n'étoit point corrigée? On ne peut donc faire uſage de ſa carte que par parties? Elle ſervira plutôt de mémoire que de repréſentation exacte du terrrain.

J'ai pris tous les rayons indiqués par Wheler. J'ai ſuivi l'original Anglois, parce que la traduction Françoiſe eſt ſouvent fautive. Wheler, à la vérité, n'indique que des aires de vent, qui laiſſent dans une incertitude de 11 degrés 15 minutes; mais par la combinaiſon d'un grand nombre de ces aires de vent, je ſuis parvenu à fixer quelques points aſſez exactement, & j'ai lieu de croire que j'ai rétabli ſa carte, à peu de

chose près, comme elle étoit avant qu'il l'eût assujettie aux observations de Vernon. J'ai seulement corrigé dans tous ses rayons, la variation que j'ai faite avec M. d'Anville d'un quart de vent vers le nord-ouest.

Les plans de M. Foucherot m'avoient donné les sommets du mont Pentélique, du mont Hymette & des monts Cérates; je suis parti avec Wheler de ces deux derniers, ainsi que de l'Acro-corinthe, pour fixer le Cithéron. De celui-ci & de l'Acro-corinthe, j'ai fixé l'Hélicon & même le sommet du Parnasse appellé Lycorée, que Wheler a relevé juste au nord de l'Acro-corinthe. Du Cithéron, de l'Hélicon & du Parnasse, j'ai fixé le mont Ptoüs dans la Béotie. De celui-ci & du Cithéron, le mont Teumesse près de Chalcis ou Négrepont. Du Cithéron & du mont Hymette, le Parnès. Du mont Ptoüs, plusieurs montagnes dans l'île d'Eubée, & une prés d'Oponte, aujourd'hui Talanda. Enfin de l'Acro-corinthe, plusieurs caps avancés dans la mer de Crissa. Parmi toutes ces combinaisons, la position de Chalcis, ou Négrepont en Eubée, s'est trouvée dans la latitude indiquée par Vernon; mais Delphes ni Thèbes n'ont pu s'y rencontrer.

De Turco-chorio, autrefois Elatée, Wheler a relevé le sommet du Parnasse au sud-quart-sud-ouest, en prenant le rayon opposé. J'ai fixé Elatée d'après le Parnasse. Turco-chorio est placé sur une carte des Thermopyles, levée en 1781, par M. Foucherot, en sorte qu'il m'a été facile d'assujettir cette carte aux miennes. Cette carte est la même que j'ai en partie copiée dans mon plan du passage des Thermopyles. Elle m'a conduit jusqu'à Zeitoun, & de plus elle m'a donné la pointe de l'île d'Eubée. Zeitoun est l'ancienne Lamia, comme le prouve une inscription que Paul Lucas a rapportée; mais le terrain aux environs est presque méconnoissable. Le Spherchius ne coule plus dans le même lit qu'autrefois; les marais qui existoient du temps d'Hérodote, sont actuellement terre-ferme; le golfe Maliaque se comble tous les jours, & enfin le détroit des Thermopyles est beaucoup plus large qu'il n'étoit du temps de Xerxès.

Depuis Athènes jusqu'aux Thermopyles, & même au-delà, beaucoup de distances qui sont données par les auteurs anciens, m'ont paru être en stades pythiques, ou plus courts d'un cinquième que les stades olympiques. Je ne citerai ici pour exemple que celles des Thermopyles. Par leur comparaison avec les mêmes distances en mesure romaine, on verra que les stades dont elles sont composées, sont tous de 10 au mille.

Hérodote, en décrivant ce fameux passage, compte 45 stades

ſtades d'Anticyre ſur le Sperchius juſqu'à Trachis, & Strabon dit que le Sperchius eſt à 30 ſtades de Lamia; au total 75 ſtades de Trachis à Lamia. Mais Trachis ayant été détruite ſuivant le même Strabon, Héraclée fut bâtie à environ 6 ſtades de diſtance. Otez ces 6 ſtades de 75, il reſtera 69 pour la diſtance de Lamia à Héraclée; & Tite-Live dit préciſément, en parlant de ces deux villes, *interſunt ſeptem millia ferme paſſuum*. Le même rapport ſe trouve encore dans la diſtance d'Héraclée, au point des Thermopyles où paſſent les eaux chaudes. Cette diſtance eſt de 40 ſtades, ſelon Thucydide, & elle eſt confirmée par Strabon; cependant Pline ne la fait que de 4 milles romains.

Un rayon tiré par M. Foucherot, des Thermopyles mêmes ſur la côte de la Theſſalie qui s'avance le plus au midi, m'a donné la direction du canal qui ſépare cette province de l'Eubée. Ce canal eſt beaucoup plus long que ne le font la plupart des cartes connues; mais il eſt extrêmement étroit, car je n'ai pu employer les 80 ſtades que donne Hérodote pour la diſtance de l'Artemiſium à Aphetæ, que ſur le pié de 53 toiſes environ, chacun, comme l'a fait M. d'Anville dans ſa carte *de Græcia*. Ma longueur de ce canal eſt la même que celle de la côte d'Eubée qui le borde, & cette côte s'étend l'eſpace de 36 milles d'Italie, ſelon une carte manuſcrite de l'Archipel, dreſſée par le pilote Gautier en 1738. Sur le cap le plus ſeptentrional de l'île d'Eubée, étoit autrefois la ville de Cérinthe, dont le nom a été changé, par la mal-adreſſe des navigateurs, en celui de Caporhento.

De ce cap pluſieurs cartes marquent le nord juſqu'au Sépias, aujourd'hui le cap Saint-Georges, & celle de Gautier place ce dernier juſte au midi de la pointe de Caſſandre, autrefois le cap Poſidium dans la preſqu'île de Pallène. La diſtance du cap Poſidium au Sépias m'a paru être de 35 milles d'Italie. Gautier la fait plus forte; mais elle ne ſauroit l'être de beaucoup, car la hauteur du cap Poſidium eſt fixée par celle de Therme, aujourd'hui Salonique, dans le fond du golfe Thermaïque. Toute la côte depuis cette ville juſqu'au cap Canaſtræum, aujourd'hui Canouiſtro, eſt réduite d'une carte levée géométriquement, en 1738, par M. Leroi, ingénieur, embarqué avec M. le Marquis d'Antin. La carte de M. Leroi m'a auſſi fourni les embouchures de l'Axius, & même la côte de Theſſalie, quoique cette dernière n'y ſoit poſée qu'à l'eſtime.

Salonique a été obſervée en longitude & en latitude par le P. Feuillée. Elle eſt à 20 degrés, 48 minutes, à l'orient de Paris, & à 40 degrés, 41 minutes, 10 ſecondes, de latitude.

C'eſt cette poſition qui m'a ſervi à déterminer la longitude de la Grèce entière, dans ma carte générale.

Du reſte, le ſommet du mont Olympe en Theſſalie, eſt fixé par un rayon tiré de Salonique. La vallée de Tempé eſt figurée d'après une carte manuſcrite de M. Stuart, ſavant Anglois, qui a donné les antiquités d'Athènes ; & le fond du golfe Pagaſétique eſt déterminé, comme j'ai dit, par la hauteur de Pagaſe, aujourd'hui le château de Volo. Ce château eſt à 39 degrés, 21 minutes de latitude, ſelon Dapper. Je ne ſais d'où il a pu tirer cette obſervation, mais elle m'a paru aſſez exacte. Les îles Sciathos, Scopélos & celles qui les ſuivent, ſont priſes de la carte de Gautier, excepté celle de Scyros, qui eſt réduite du plan qu'en a donné M. le Comte de Choiſeul-Gouffier.

Sur la côte occidentale, je ſuis reſté au golfe d'Ambracie ; je vais actuellement fixer l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Coronelli a donné une carte aſſez détaillée de cette île ; mais l'échelle en eſt fautive. M. d'Anville l'a rectifiée en la comparant avec un plan levé par M. Verguin. J'en ai agi de même, & j'ai enſuite aſſujetti à la poſition de cette île, la côte de l'Epire, depuis Buthrotum juſqu'au cap Chimerium, & même au-delà. La plupart des portulans placent les îles Paxæ, à l'eſt & au ſud-eſt de Corfou ; néanmoins elles en ſont au midi aſſez juſte dans toutes les cartes, & c'eſt ainſi qu'on les trouve dans la mienne. La figure que je leur ai donnée eſt priſe d'une carte de van-Keulen.

De ces îles, les portulans grec & compilé marquent le ſud-quart-ſud-eſt, juſqu'au cap Sidero, le plus occidental de Céphallénie ; & Levanto dit que c'eſt en général l'aire de vent que l'on ſuit en allant de Corfou à Céfalonie. La diſtance eſt différente, ſelon différens auteurs ; mais elle eſt determinée par la latitude de Corfou. Cette ville eſt à 39 degrés 37 minutes de latitude, ſelon les tables de Riccioli & de Pimentel, qui ſont conſtruites ſur les obſervations des navigateurs. La poſition de Corfou vérifie les 700 ſtades que les anciens comptoient de Leucas à Corcyre. Cette dernière ville n'eſt pas, à la vérité, la même que Corfou. On en voit les ruines à peu de diſtance au midi, dans une preſqu'île appelée aujourd'hui Cherſopoli ; & de cette preſqu'île à Leucas, ſur ma carte, on meſure 612 ſtades olympiques en droite ligne. La réduction eſt aſſez convenable.

De Corcyre les anciens comptoient encore 700 ſtades juſqu'aux monts Acro-cérauniens, ou même ſimplement 660, comme porte le manuſcrit d'Agathémère, quoique Tennulius ait jugé à propos de le corriger d'après le texte de Pline. Il auroit

auroit mieux fait de corriger Pline d'après Agathémère. On mesure sur ma carte 590 stades en droite ligne, entre Corcyre & la pointe des monts Acro-cérauniens, ou Cérauniens simplement, qui est aujourd'hui appellée la Linguetta. La réduction n'est pas trop forte; d'ailleurs cette pointe est fixée par d'autres moyens.

Sa latitude est prise d'une grande carte du golfe d'Oricum, aujourd'hui de la Valone, levée géométriquement en 1690, par un Ingénieur Vénitien nommé Alberghetti, & sur laquelle la graduation paroît dériver d'une observation astronomique faite à la Valone même, quoique la carte n'en fasse pas mention. Sa longitude est conclue de son gisement à l'égard de la pointe la plus septentrionale de Corfou. Du moins Levanto dit que de l'île Saseno, autrefois Saso, qui est peu éloignée de la Linguetta, il y a 10 lieues au sud-sud-est jusqu'à Corfou. Les lieues de ce pilote sont toujours de 4 milles d'Italie, comme l'a remarqué M. d'Anville, & en prenant le rayon opposé à celui de Levanto, & partant du cap Phalacrum le plus septentrional de Corfou, les 10 lieues tombent juste sur la latitude que la carte Vénitienne assigna à la pointe de la Linguetta. J'ai donc lieu de croire les monts Cérauniens assez bien placés sur ma carte. D'un autre côté, la position du cap de la Linguetta, qui est au midi juste de Saseno dans la carte Vénitienne, se vérifie par celle de la petite île Thoronos. Cette dernière est directement au midi de Saseno, & juste à l'ouest du Phalacrum de Corcyre.

La carte du golfe d'Oricum, qui paroît levée avec le plus grand soin, m'a donné les côtes de ce golfe, celles de l'île Saso, & même une partie du cours du fleuve Celydnus. J'ai aussi profité d'une note gravée sur cette carte. C'est une description succincte, mais assez bien faite, du pays aux environs de la Valone, l'ancienne Aulon. Elle m'a fourni les distances en descendant au midi jusqu'à Buthrotum, en face de Corcyre; & j'en ferai encore usage pour remonter jusqu'à Durazzo, ou Epidamne en Illyrie. Ce qui doit étonner, c'est qu'une carte aussi exacte soit restée presque inconnue jusqu'à M. d'Anville; cela vient sans doute, de ce que la plupart des géographes, habitués à se copier les uns les autres n'ont jamais pensé à reprendre la Grèce en détail, comme l'a fait M. d'Anville.

De l'île Saseno, les portulans Grec & Compilé, Levanto & Alberghetti dans sa note, marquent le nord direct jusqu'à Durazzo. J'ai suivi cette aire de vent; & pour la distance, je crois qu'on peut s'en tenir à celle d'Alberghetti, qui est de 60 milles d'Italie. Ce n'est pas que les autres en diffèrent

beaucoup ; mais c'eſt la plus forte de toutes, & néanmoins entre deux indications différentes de la latitude de Durazzo, elle m'a forcé d'adopter la plus foible. Cette indication, comme je l'ai dit, eſt celle de la table de Philippe Lanſberge, qui place Durazzo à 41 degrés, 27 minutes. Les tables de Harris & de Riccioli, font cette ville plus ſeptentrionale. Elles en donnent la latitude à 41 degrés, 58 minutes ; mais il faudroit preſque le double de diſtance pour atteindre cette détermination.

Par tout ce que j'ai rapporté, il me ſemble que la côte occidentale de la Grèce, eſt aſſez bien fixée ; il ne s'agit plus actuellement que de ſavoir ſi la traverſée juſqu'à la côte orientale, n'aura rien changé à mes meſures. J'ai déjà déterminé la largeur de la Grèce ; d'abord dans le Péloponèſe, par la diſtance d'Argos à Olympie ; enſuite dans le milieu de la Grèce même, par celle du golfe d'Ambracie aux Thermopyles; je vais la vérifier dans la partie la plus ſeptentrionale, par la meſure de la voie Egnatienne, qui conduiſoit d'Apollonie & d'Epidamne à Theſſalonique, ou Therme, dans le fond du golfe Thermaïque, & même au-delà. A la vérité, ce chemin ne fut conſtruit que par les Romains, long-temps après l'époque du voyage d'Anacharſis ; mais toutefois ſa meſure juſqu'à Theſſalonique ſervira-t-elle à déterminer l'eſpace qui ſépare les deux mers. Cette meſure eſt donnée en milles romains.

Polybe, au rapport de Strabon, comptoit 267 milles ſur cette route, depuis Apollonie en Illyrie juſqu'à Theſſalonique. Strabon remarque enſuite que la route n'étoit pas plus longue en partant de Dyrrachium ou Epidamne, que d'Apollonie ; ainſi il ſera indifférent d'en prendre la meſure de l'une ou de l'autre de ces villes. Je la prendrai d'Epidamne, parce que c'eſt un des lieux que j'ai fixés dans cette analyſe. Les 267 milles romains, à raiſon de 756 toiſes chacun, comme les évalue M. d'Anville, font une ſomme de 201852 toiſes ; & l'on en meſure, ſur ma carte, 167200 en droite ligne, entre Epidamne & Therme. La réduction de la meſure itinéraire à la ligne droite, eſt d'environ un ſixième. Je crois qu'elle paroîtra convenable pour un pays hériſſé de montagnes, & dans lequel la route eſt obligée de traverſer pluſieurs défilés. D'ailleurs Alberghetti dit que l'on ne compte guère actuellement que 200 milles d'Italie, de Durazzo à Salonique.

Dans l'intérieur de l'Epire, on remarquera quelques détails qui ne ſe trouvent point ſur les cartes publiées précédemment. Ils ſont tirés en partie d'un voyage manuſcrit, fait de l'Arta, autrefois Ambracie, par Joannina & Gomphi à Lariſſe en

Theſſalie,

Theſſalie, & en partie de la géographie grecque de Mélétius, natif de Joannina même, ville ſituée ſur le lac Achéruſie. On s'étonnera peut-être, de voir ce lac très loin de la mer dans l'intérieur des terres, tandis que toutes les cartes le plaçoient à l'embouchure de l'Achéron ; cependant Scylax & Strabon, font venir l'Achéron de ce lac, bien loin de le faire tomber dedans ; & Pline eſt encore plus poſitif, lorſqu'il dit que l'Achéron, après être ſorti du lac Achéruſie, fait 36 milles de chemin pour ſe rendre à la mer. C'eſt en effet la diſtance de Joannina au port Veliki, autrefois Glycys ou le port doux. L'Achéron, dans cet eſpace, ſe perd pendant quelque temps ſous terre, ſelon Mélétius, & c'eſt, ſans doute, ce qui l'a fait prendre pour un fleuve des enfers. Le Cocyte qui ſort du même lac, en fait vraiſemblablement autant.

Je n'entrerai pas dans un auſſi grand détail ſur le reſte de ce que repréſente ma carte générale, quoique toutes les parties en aient été dreſſées ſur la même échelle que mes cartes particulières. Ma carte générale n'eſt, pour ainſi dire, que l'extrait d'un plus grand travail ; c'eſt pourquoi il ſuffira d'en indiquer les points généraux.

La figure des trois preſqu'îles de la Chalcidique & du golfe de Piérie, juſques & compris l'iſle de Thaſos, eſt priſe d'une carte manuſcrite du pilote Gauthier, trouvée parmi les papiers de M. Fréret. Cette carte a été aſſujettie à celle de la côte orientale du golfe Thermaïque, levée géométriquement par M. Leroi, & dont j'ai parlé. Sur cette carte de Gauthier, la preſqu'île qui renferme le mont Athos, eſt un peu plus longue que ſur une autre carte manuſcrite de l'Archipel, du même pilote, qui ſe trouve dans la collection géographique des affaires étrangères ; mais j'ai lieu de croire exact le manuſcrit que j'ai ſuivi, parce qu'il s'accorde avec les meſures que Pline & Bélon donnent de cette preſqu'île, & que d'ailleurs le ſommet du mont Athos s'eſt trouvé juſte dans le rayon que Chandler a tiré deſſus, des ruines d'Alexandria-Troas, plus anciennement Sigie, ſur la côte de l'Aſie-mineure.

L'île de Lemnos eſt placée d'après ſes diſtances du mont Athos & de l'Helleſpont, & d'après les rayons que forme l'ombre du mont Athos, en ſe projetant ſur cette île. Myrine, la principale ville de Lemnos, ne pouvoit être ſur la pointe nord-oueſt, comme on la voit ſur quelques cartes ; l'ombre du mont Athos ne parvenoit à une vache de bronze qui étoit dans la place publique de cette ville, qu'au ſolſtice d'été, ſelon le témoignage de preſque toute l'antiquité, & Bélon a remarqué que cette ombre ſe projettoit déjà ſur l'angle nord-oueſt de Lemnos, le 2 de Juin. La côte de la Thrace, depuis Thaſos juſqu'aux

jusqu'aux embouchures de l'Hèbre, est tracée d'après les indications des portulans, combinées avec les itinéraires romains.

Les Dardanelles, autrefois l'Hellespont, ont été observées en latitude par M. de Chazelles ; néanmoins, pour leur position, je me suis entièrement rapporté à une grande carte manuscrite, levée dernièrement par M. Tondu, astronome, qui en a fixé la longitude & la latitude. Cette carte m'a fourni le golfe du Mélas, la Chersonèse de Thrace, & la côte d'Asie opposée jusqu'à Ténédos. A celle-ci s'est jointe une autre carte, également manuscrite, & levée par M. Truguet, Capitaine d'une frégate aux ordres de M. le Comte de Choiseul-Gouffier. Elle m'a donné le reste de la côte de la Troade, le golfe d'Adramytte jusqu'à l'entrée de celui de Cume, & toute l'île de Lesbos.

La Propontide, aujourd'hui la mer de Marmara, est assujettie, d'un côté à la position de Byzance ou Constantinople, dont la longitude & la latitude sont tirées, comme j'ai dit, de la Connoissance des temps pour 1788, & de l'autre à celle des Dardanelles. Sa figure est prise d'une grande carte manuscrite, levée en 1731, par M. Bohn, Ingénieur attaché au Prince Ragozzi. Cette carte est la même que celle dont s'est servi M. d'Anville. Je l'ai réduite exactement, si ce n'est que j'ai cru devoir placer Cyzique plus à l'orient, d'après les distances données par les auteurs anciens, & même par les voyageurs modernes. Le fond du golfe d'Astacus & le lac qui est près d'Ancoré, sont tirés d'une carte manuscrite de M. Peissonel, & le Bosphore de Thrace, aujourd'hui le canal de Constantinople, est réduit du plan particulier que j'en ai donné.

A la position de Smyrne, qui a été observée en longitude & en latitude par le P. Feuillée, j'ai assujetti un grande carte manuscrite d'une partie de l'Archipel, que j'avois dressée en 1785. Cette carte représente toutes les îles, au midi du parallèle de Smyrne & au nord de celui de Rhodes, ainsi que les côtes correspondantes d'Europe & d'Asie. Les îles y sont placées d'après les relèvemens qu'en ont fait Tournefort & d'autres voyageurs, & leurs figures sont prises de différens plans, dont quelques-uns sont manuscrits. On trouve un grand nombre de ces plans dans Tournefort ; M. le Comte de Choiseul-Gouffier en a donné plusieurs, & j'ai encore tiré parti de ceux que renferment les recueils de Dapper, Boschini, & même de Bordonné. Les plans des îles Thera & Astypalée, sont manuscrits. Ils ont été levés en 1738, par M. Leroi, & la hauteur du pôle y a été observée.

Pour

Pour la côte d'Asie, le golfe Herméen, aujourd'hui de Smyrne, est réduit d'une carte manuscrite, levée par le même M. Leroi, & le fond de celui de Cume est fixé par la position de Phocée. Cette ville étoit à un peu moins de 200 stades de Smyrne, selon Strabon. Il ne faut pourtant pas croire que la ville de Smyrne que l'on trouve sur ma carte, soit la même que celle d'où part Strabon. Cette dernière ne fut bâtie que quelque tems après l'époque du voyage d'Anacharsis, à 20 stades de l'ancienne ; & c'est celle que l'on voit si florissante aujourd'hui. Le reste de la côte jusqu'à la Lycie, est pris des cartes de M. le Comte de Choiseul-Gouffier, auxquelles j'ai assujetti les routes de Chandler. Ces cartes ont aussi été combinées avec les distances données par les auteurs anciens.

Dans presque toute l'Asie-mineure, les rivières emportent avec elles une immense quantité de limon, & forment des atterrissemens à leurs embouchures. Le Scamandre dans la Troade, le Caïque près de Pergame, l'Hermus près de Smyrne, & le Caystre qui passe auprès d'Ephèse, ont augmenté le terrain qu'ils avoient à parcourir ; mais rien n'est aussi frappant qu'aux environs de Milet. Le Méandre charie tant de sable, qu'un golfe profond, situé entre la ville & le fleuve, n'est plus qu'un lac, & que les îles Ladé & Astérius, placées à l'entrée de ce golfe, ne sont plus que des terres dans la plaine.

Près de Milet est le cap Trogilium, d'où Strabon compte 1600 stades jusqu'au Sunium en Attique. On en mesure en droite ligne sur ma carte, environ 1480.

Rhodes est placée à la hauteur observée par M. de Chazelles. Cette ville est par 36 degrés, 28 minutes, 30 secondes de latitude, & la figure que j'ai donnée à l'île est prise d'une ancienne carte, corrigée par les mesures de Strabon & d'autres. La latitude de la petite île de Casos est tirée de la carte réduite de l'Archipel, dressée au dépôt de la marine en 1738, sur laquelle cette île est marquée comme observée. Pour l'île de Crète, elle est réduite de la carte générale de l'île de Candie, donnée par Boschini, faute de mieux. Cette carte a été assujettie aux observations de longitude & de latitude faites par le P. Feuillée, à Candie & à la Canée, ainsi qu'aux distances données par les auteurs anciens & modernes. J'ai aussi été obligé d'en remonter toute la partie orientale vers le nord, parce qu'elle descendoit trop au midi. Le cap Samonium ne doit être qu'à 60 milles romains, ou 480 stades olympiques, de l'île Carpathos, selon Pline, & le Cadiscus à 75 milles ou 600 stades du Malée dans le Péloponèse.

Il

Il ne s'agit plus actuellement que de faire mention de quelques particularités qui n'ont pu trouver place dans le cours de cette analyſe, & qu'il eſt pourtant eſſentiel de connoître.

Ces cartes étant dreſſées pour le temps de la Grèce libre, je me ſuis fait une loi de n'y point faire entrer les lieux, dont la fondation ou l'exiſtence ſont poſtérieures à la bataille de Chéronée. On en trouvera cependant qui ne ſont mentionnés que dans des auteurs plus récens ; mais ils exiſtoient beaucoup auparavant, ou du moins l'époque de leur fondation eſt inconnue. J'ai placé, ſous leurs anciens noms, des villes qui ne devinrent célèbres que quelques temps après, ſous de nouveaux noms. Telles ſont Olbia & Ancoré en Bithynie, qui furent depuis appelées Nicomédie & Nicée ; Sigie dans la Troade, qui fut bientôt Alexandria-Troas ; Idrias dans la Carie, qui fut nommée Stratonicée ; Therme & Potidée dans la Macédoine, qui prirent les noms de Theſſalonique & Caſſandrie ; &c. &c.

D'autres villes changèrent d'emplacement, ſans changer de nom. Parmi celles-ci on diſtinguera Salamine, dans l'île de même nom, ſur la côte de l'Attique ; Sicyone, Orchomène & Hermione, dans le Péloponèſe ; Pharſale en Theſſalie ; Smyrne & Ephèſe en Ionie. Toutes ces villes ſont dans leur ancien emplacement ſur mes cartes. Celles de Cyzique dans la Propontide, & de Clazomènes dans l'Ionie, ne ſont que des îles, parce qu'elles ne furent jointes au continent que quelque temps après. Enfin Olynthe en Macédoine, & d'autres villes encore, ſont marquées comme détruites, parce qu'après avoir joué un grand rôle dans l'hiſtoire de la Grèce, il convenoit d'en montrer la poſition. La ville de Philippes ſur les confins de la Macédoine & de la Thrace, venoit de recevoir ce nom.

C'eſt encore pour l'époque de la bataille de Chéronée, qui ſe livra le 3 Août de l'an 338 avant Jéſus-Chriſt, que les diviſions ſont tracées ſur ma carte générale. Tout le continent de l'Aſie appartenoit alors au roi de Perſe. Philippe, père d'Alexandre, poſſédoit la Macédoine & les côtes de la Thrace, excepté la Cherſonèſe & les villes de Périnthe & de Byzance. Les îles de Thaſos & d'Halonèſe dépendoient encore de lui, & preſque toute l'Illyrie lui étoit ſoumiſe. L'Epire étoit diviſée entre pluſieurs peuples la plupart libres. Un entre autres, les Moloſſes, étoit gouverné par un roi aſſez puiſſant, qui étoit allié, mais non tributaire de Philippe. Tout le reſte étoit habité par des Grecs libres. Pluſieurs îles, cependant,

dant, reconnoiſſoient la ſouveraineté de quelques Républiques, comme les îles de Samos, Lemnos, Scyros, Imbros, & même la Cherſonèſe de Thrace, qui étoient dans une eſpèce de dépendance à l'égard de la République d'Athènes. Pour la partie de l'Aſie que ma carte renferme, elle étoit diviſée, à cette époque, en trois Satrapies, dont relevoient quantité de petits tyrans établis par le Roi de Perſe dans les villes Grecques.

Mes cartes particulières, au contraire, ont des époques toutes différentes. Elles ſont dreſſées chacune pour l'année même dans laquelle le jeune Anacharſis parcouroit les provinces qu'elles repréſentent. De-là vient que dans celle de la Phocide, toutes les villes qui furent détruites après la guerre ſacrée, y ſont marquées comme exiſtantes; & que dans celles de l'Arcadie, toutes les villes dont les habitans allèrent peupler Mégalopolis, y ſont marquées comme détruites.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Ce n'eſt point par erreur que j'ai écrit Péloponèſe, Cherſonèſe, Proconèſe, &c. par une ſeule *n*. En cela j'ai ſuivi l'uſage, comme je l'ai fait dans les noms de Mégare, Platée, Abdère, & tant d'autres qui ſont au pluriel dans le Grec. C'eſt encore l'uſage qui m'a fait écrire Chio, au lieu de Chios, qui eſt le vrai nom ancien.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

Contenues dans

LE VOYAGE D'ANACHARSIS.

Nota. Le chiffre romain indique le tome; le chiffre arabe, la page du volume.

☞ Dans le 2d Volume, la page 290 qui commence avec *parler*, & les 9 pages suivantes, sont mal numérotées dans l'impression. Il y a antérieurement une autre page 290 qui commence avec *mirions*. Cette page, & les 9 suivantes, sont bien numérotées. Ainsi toute page dont le numéro, dans cette table, sera précédé de *, devra se compter de la page 290, qui, au lieu de 300, se trouve encore numérotée 290, & qui commence avec *parler*. Si d'ailleurs, en cherchant le passage indiqué dans la table, le lecteur tombe par hazard sur l'une des pages mal numérotées; comme il n'y trouvera pas ce passage, il voudra bien se souvenir qu'il doit tourner 10 pages à gauche.

A.

Achéloüs,

Fait

Le

B.

C.

Pleine

D.

Les

Out

la

F.

* *A la 9e. & 8e. ligne en remontant du bas de la page* 218, *lifez :* Et fur-tout des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragedie à la comédie, *au lieu de*, et furtout des Athéniens, &c.

G.

Note

Les

H.

Se

I.

J.

L.

Zaleucus

M.

N.

Ils

O

Ostracisme,

P.

* Cette page commence par le mot *guerriers*. Il y a une autre page 297, qui commence par le mot *eût*.—Les 10 pages après 289 sont bien numerotées; mais les 10 autres, qui suivent celles-ci, ont mal-à-propos des répétitions des mêmes numeros.

R.

S.

La

Rapport

T.

V.

X.

Ses

Fin de la Table des Matières.

Fautes à Corriger.

Vol. I.—Page	26	Ligne 41	la permière, *lisez* la première
	187	36	ces passions, *lisez* ses passions
	232	15	étendîmes, *lisez* entendîmes
	382	33	renflement, *lisez* ronflement
	408	30	et l'on a 450, *lisez* et l'on a 540
Vol. II.	84	20	de qu'il a fait, *lisez* de ce qu'il a fait
	117	1	à l'hymne, *lisez* à l'hymen
	170	38	débris des faites, *lisez* débris des faits
	223	53	si la roi, *lisez* si la loi
	248	33	le l'éducation, *lisez* de l'éducation
	281	18, 19	paible rivière, *lisez* paisible rivière
	365	37	est il défendu, *lisez* il est défendu
	312	36	Iriérarques, *lisez* Triérarques
	334	dernière ligne	à pee, *lisez* à peine
	343	30	Elles s'entendroient, *lisez* Elles s'étendroient
Vol. III.	94	12	ont, *lisez* dont
	94	13	dnous, *lisez* à nous
	144	12	D'après ces nations, *lisez* D'après ces notions
	192	24	corfirment, *lisez* confirment
	218	2	autres tragiques, *lisez* auteurs tragiques
	218	37	Athéniens, *lisez* Athéniennes
	341	22	Sentimens nos actions, *lisez* Sentimens & nos actions
	341	41	mouvement assujetti, *lisez* mouvement est assujetti
	351	26	Quel est culte, *lisez* Quel est le culte
	367		Mhéagès, *lisez* Théagès

Les autres fautes n'étant point essentielles, l'Editeur se dispense d'en faire mention. Voyez d'ailleurs ce qui a été dit sous *Table Générale des Matières*, p. 445 Vol. III.

Repaired N. Halgre
2002

